



**HAL**  
open science

## Les relations équivoques, approches circonspectes pour une socioécologie des oasis sahariennes.

Vincent Battesti

► **To cite this version:**

Vincent Battesti. Les relations équivoques, approches circonspectes pour une socioécologie des oasis sahariennes.. Anthropologie sociale et ethnologie. Université René Descartes - Paris V, 1998. Français. NNT: . tel-00120735

**HAL Id: tel-00120735**

**<https://theses.hal.science/tel-00120735>**

Submitted on 18 Dec 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ PARIS V - RENÉ DESCARTES SORBONNE  
FACULTÉ DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

*N° attribué par la bibliothèque :*

/ /

**THESE**

pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS V**

Discipline : ANTHROPOLOGIE SOCIALE

Présentée et soutenue publiquement par :

**Vincent BATESTI**

le 28 septembre 1998

Titre :

**LES RELATIONS ÉQUIVOQUES,  
APPROCHES CIRCONSPECTES POUR UNE  
SOCIO-ÉCOLOGIE DES OASIS SAHARIENNES**

Directeur de thèse : M. Raymond PUJOL

Jury : M. Philippe DESCOLA, Rapporteur  
M. Jean DUVIGNAUD  
M. LABURTHE-TOLRA, Président  
M. Yves MONNIER, Rapporteur  
M. Jean-Philippe TONNEAU

UNIVERSITÉ PARIS V - RENÉ DESCARTES SORBONNE  
FACULTÉ DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

LES RELATIONS EQUIVOQUES,  
APPROCHES CIRCONSPECTES POUR UNE  
SOCIO-ÉCOLOGIE DES OASIS SAHARIENNES

Vincent BATTESTI

le 28 septembre 1998

# — LES RELATIONS ÉQUIVOQUES —

## APPROCHES CIRCONSPECTES POUR UNE SOCIO-ÉCOLOGIE DES OASIS SAHARIENNES

### Table des matières

Table des matières-----	2
Note sur les transcriptions des termes oasiens-----	5
<b>• Partie 1 : Comment approcher l'oasis — la circonspection</b>	<b>6</b>
Introduction — le contexte	7
Chapitre 1 : Des hommes et des oasis dans le désert	13
L'innovation oasienne.....	13
Réduire les oasis à ce qu'elles ne sont jamais .....	18
L'approche économique : .....	21
La distinction structurelle : .....	22
L'exploration multifactorielle : .....	23
Chapitre 2 : L'eau, l'oasis	26
Imaginer les origines .....	26
D'où viennent les oasis ? .....	26
Quand le milieu désertique déblaie des pistes.....	28
L'interaction au quotidien.....	28
Le gué obligatoire.....	30
Chapitre 3 : Dialectique et méthodologie	34
« Le duel des jumeaux amnésiques » .....	34
La métaphore en méthodologie .....	37
À propos des animaux.....	39
<b>• Partie 2 : Le complexe objet oasien et sa réduction — s'il fallait une norme</b>	<b>41</b>
Chapitre 4 : Des espaces aux lieux en prenant son temps	43
La structure du terroir.....	43
Un terroir totalitaire ?.....	43
Les frontières floues.....	45
Le temps inaccessible .....	47
Le parcellaire .....	49
Un puzzle qui bouge .....	49
Le jardin au pluriel .....	51
La structure des jardins .....	53
L'organisation interne générale.....	54
Les planches de cultures .....	56
Chapitre 5 : Hommes et plantes, l'agriculture	63
Les plantes des jardins .....	63
Le palmier dominant .....	64
Les autres étages.....	69
Le choix et l'usage des plantes .....	73
Le choix .....	73
Et l'usage .....	75
Remarques sur les animaux .....	76
Les animaux d'élevage .....	77



L'unité classificatoire improbable.....	78
L'origine des plantes d'oasis.....	78
Le classement des plantes.....	83
Le cas du palmier.....	86
<b>Chapitre 6 : Les pratiques agraires dans l'oasis</b> .....	<b>89</b>
Les outils.....	89
Et les autres outils.....	94
Le travail dans les jardins.....	98
Du travail horizontal.....	98
...Au travail vertical.....	104
Le savoir.....	110
Un jardin d'agriculture ou une exploitation horticole ?.....	114
Le dualisme des mots.....	115
La transgression oasisienne.....	116
<b>Chapitre 7 : Organisation sociale du travail agricole</b> .....	<b>118</b>
Les travailleurs de la palmeraie.....	118
Le khammesa.....	119
Le salariat.....	121
Ce que l'on ne dit pas.....	122
Et les femmes ?.....	124
Les stratégies oasisiennes.....	126
Une stratégie déterminée ?.....	126
Stratégies et tactiques.....	129
<b>• Partie 3 : Comment se regarde l'oasis</b> .....	<b>133</b>
<b>Chapitre 8 : Les pratiques de l'espace</b> .....	<b>134</b>
Solitude et sociabilité : le jardinier dans le <i>ghâba</i> .....	134
Travaux et plaisirs solitaires.....	134
Le collectif dans le jardin.....	136
Parcours, représentation dans la palmeraie.....	141
Le parcours de l'eau.....	141
Les trajets des hommes.....	143
Esthétique, travail et farniente.....	147
Place du sens esthétique.....	147
Note sur le mauvais œil.....	150
Le jardin est-il pour le travail ?.....	151
<b>Chapitre 9 : Les acteurs du monde oasisien</b> .....	<b>153</b>
Les acteurs évidents et les autres.....	154
Les acteurs classiques.....	154
Les acteurs moins évidents.....	155
Les types idéaux de la praxis.....	156
La définition de pôles de praxis.....	157
La place de l'extérieur.....	158
Orientalisme, paternalisme et le cas autochtone.....	159
Les paradigmes de l'orientalisme, du paternalisme et du communalism.....	159
Ces idéaux-types dans l'oasis.....	161
<b>Chapitre 10 : Notions de progrès et modernité</b> .....	<b>164</b>
La fausse querelle du moderne et du traditionnel.....	164
Quel est l'objet moderne ?.....	167
Intervention de l'État.....	170
L'oasis pour l'État.....	170
L'exercice du pouvoir.....	174
Le Développement.....	177
<b>Chapitre 11 : Conflits de représentations</b> .....	<b>180</b>
Résistance et séduction : les jeux sur l' <i>ethos</i> oasisien.....	180
Le nouveau maître.....	181
La séduction extra-agricole.....	184
L'incertitude.....	187
Le rendement et le jardin : une incompatibilité ?.....	189
Note sur les mesures.....	194
Le monde oasisien invisible : esprits, êtes-vous encore là ?.....	196
Les esprits du Coran.....	197

L'activité invisible .....	198
Note sur les esprits .....	202
<b>• Partie 4 : La révolution permanente et les chiffres</b>	<b>207</b>
<b>Chapitre 12 : Analyse systémique et système de production</b>	<b>208</b>
L'approche systémique des espaces de production agricole .....	208
L'application à la méthodologie concernant les oasis du Jérid .....	210
Méthode des références technico-économiques sur les systèmes de productions .....	212
<b>Chapitre 13 : Les états des jardins</b>	<b>220</b>
Les références et la typologie des exploitations .....	220
Le type I.a : les systèmes en abandon ou en quasi-abandon .....	220
Le type I.b : les systèmes en stagnation .....	222
Le type I.c : les systèmes en légère progression .....	223
Le type II : les systèmes d'installation et de rénovation en exploitation directe .....	224
Le type III.a : les systèmes installés en khammesa .....	225
Le type III.b : les systèmes installés en exploitation directe .....	227
Le type IV : les systèmes des entreprises rurales .....	228
L'épilogue de cette diversité .....	229
Les systèmes de cultures — états et trajectoires des jardins .....	230
Proposition d'une typologie des systèmes d'exploitation du Jérid .....	231
Les trajectoires des exploitations .....	233
L'usage de l'eau : le mystère du rendement du litre d'eau .....	234
<b>Chapitre 14 : Temps, espaces et théorie hiérarchique</b>	<b>238</b>
Les temps vécus des Jéridi .....	238
Le temps historique .....	239
Le temps naturel .....	241
Le temps quotidien .....	243
Les temporalités de l'oasis .....	247
La crise est-elle nouvelle, réelle ? .....	250
Le leurre de l'âge d'or .....	250
L'adaptation du discours .....	253
La hiérarchie oasisienne .....	254
<b>Chapitre 15 : Des procès socio-écologiques oasisiens</b>	<b>257</b>
Zoner ou l'échec du jardin .....	257
La zone 1 : des oasis qui ont su valoriser des conditions de départ favorables. Exemple de Castilia .....	259
La zone 2 : des oasis récentes n'ayant pas pleinement profité d'une situation foncière et financière favorable. Exemple de Nefleyet .....	260
La zone 3 : des oasis récentes, éloignées des centres urbains : un système paysan. Exemple de Dghoumes .....	261
La zone 4 : des oasis récentes, encore peu productives et confrontées à la difficulté d'investir et de mobiliser le travail. Exemple de Ibn Chabbat .....	263
La zone 5 : une oasis riche et bien intégrée au marché. Exemple de Degache .....	265
La zone 6 : des oasis anciennes, riches, mais en déclin. Exemple de Nefta .....	267
La zone 7 : une palmeraie ancienne défavorisée ; la difficulté d'investir. Exemple de El Hamma .....	268
L'épilogue de cette diversité .....	269
Les commentaires du jardin et le fondement des oasis .....	270
Les histoires de jardins .....	271
Les histoires larges des oasis .....	272
Socialiser les natures oasisiennes .....	277
Le temps et l'espace comme une trame .....	277
La chimie de la socio-écologie .....	278
Libertés et contraintes .....	280
<b>• Conclusion des relations équivoques</b>	<b>284</b>
Bibliographie citée .....	286
Annexes : plans et états de jardins .....	293
Acronymes employés .....	349
Lexique des termes oasisiens employés .....	350
Tables des illustrations, des tableaux et des photographies .....	356



### Note sur les transcriptions des termes oasiens

J'ai opté ici pour un système relativement simple de transcription. Tous les mots étrangers au français sont en caractères italiques.

Les mots arabes, berbères et des dialectes locaux sont donnés selon la graphie la plus habituelle de transcription, sauf ceux de certains lieux (comme « Tozeur » ou « Nefta »)<sup>1</sup> et ceux couramment employés en français (comme « souk », « oued » ou « deglet noir » et non « *suq* », « *wed* » ou « *deglet nur* »). La transcription des mots donne l'avantage à leur prononciation locale plutôt qu'à leur écriture classique (quand cette écriture existe : le *tifinagh*, l'écriture lybico-berbère des Touareg, n'est pas usuel).

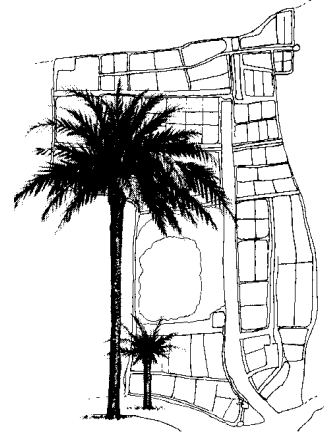
En arabe, normalement la lettre « b » n'existe pas. Cependant, au Jérid par exemple, le dialecte local et sa prononciation le distinguent souvent du « p ». Aussi, cette lettre est-elle employée. De même, l'arabe dialectal comporte une nuance vocalique supplémentaire par rapport aux voyelles de l'arabe classique (a, i, u), transcrite ici « e ». Les valeurs des lettres correspondent à peu près à celles du français. Les parenthèses utilisées parfois dans un mot désignent une voyelle peu prononcée et que l'on peut omettre. Ci-dessous sont indiquées entre crochets les correspondances avec le système phonétique international.

‘ : lettre arabe (*‘ayn*) plus ou moins entre le « kh » et « h » (pharyngale sonore)<sup>2</sup>  
 e : toujours comme « é » ou « è » [E] [F]  
 ẹ : comme dans le mot « jeu » [e]  
 h : « h » expiré (laryngal)  
 ḥ : « h » très expiré (pharyngal sourd)  
 kh : équivalent de la jota espagnole ou du « ch » allemand dans « J.S. Bach » [X]  
 gh : « r » grasseyé ou parisien [r]  
 r : toujours comme un « r » roulé  
 g : toujours comme « g » du mot « gare » [g]  
 q : lettre arabe *qāf*, (occlusive vélaire) entre le « k » et le « g »  
 s : toujours comme « s » du mot « si » [S]  
 sh : comme « ch » en français (« chanter ») [S]

th : équivalent au « th » anglais dans « thin » [T]  
 dh : comme « th », mais plus doux et proche du « z » [D]  
 n : se prononce toujours, mais jamais comme « manger », « mince », etc. [n]  
 m : se prononce toujours, mais jamais comme « amputer », ou « imputer », etc. [m]  
 ṇ : précédé d'une voyelle (*an*, *in*, etc.), se prononce comme en français « manger », « mince », etc. [~]  
 u : comme « ou » en français (« oublier ») [U]  
 y : comme « y » du mot yoga [j]  
 w : comme du mot « water » en anglais [W]  
 ^ : au-dessus d'une voyelle quand celle-ci est longue [ : ]

<sup>1</sup> Signalons, pour note, que dans la région, Jérid se prononce *jrīd* ou *djrīd*, Tozeur *tuzor*, Degache *dgesh*, Dghoumes *dghums*, etc.

<sup>2</sup> Excepté dans l'écriture consacrée de « Tassili n'Ajjer », région de Djanet dans le Sud-Est algérien : l'orthographe commune des lieux est toujours conservée.



## • Partie 1 : Comment approcher l'oasis — la circonspection

Je me penche et je coupe quelques plantes. Je me déplace encore un peu et je répète l'opération. Je donnerai celles-ci à mes animaux, là-bas. L'eau est à mes pieds, qui circule, cherche son chemin. Il fera bientôt nuit, les ombres ont disparu. Les étoiles, là-haut, vont scintiller.

« Comme on dit en arabe, les aveugles ne peuvent pas vous montrer le bon chemin, et les illettrés sont des aveugles, non ? [...] Le Gouvernement, s'il veut savoir ce qu'il se passe, doit manger dans toutes les soupes. »  
— Un *sherif* lettré à Nefta, le 6 mars 1996.

## Introduction — le contexte

Le Sahara est le plus vaste désert au monde. Il n'y a que des vues de satellites qui nous permettent d'en embrasser toute l'étendue. Du haut de l'espace, on pourrait voir que ces grandes surfaces, toutes de roches et de sables, sont constellées de points ou de traînées vertes : les oasis. Leur présence n'est pas, sur la Terre, une spécificité du Sahara : des oasis existent ailleurs, en fait sur les cinq continents. Restons un moment dans cette position géostationnaire, au-dessus de l'Afrique du Nord. Sûrement des gens vivent là-dessous, dans le désert. Si on a la chance d'avoir sur soi le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, on apprendra à l'article « Sahara<sup>1</sup> » que, « au-delà des diversités, ethniques et linguistiques, les sociétés sahariennes présentent des traits communs : mode de vie pastorale et nomade, organisation tribale, influence de l'islam, importance des échanges à longues distances [...] ». Et les oasis ? on n'en parle pas. Les oasis ne sont peut-être plus le désert. Le Sahara, c'est le déplacement et non pas l'établissement. Mais où, alors, est l'oasis ?

Tout un chacun croit savoir ce qu'est une oasis. Pourtant, l'oasis, si bien isolée au milieu du vide, du rien désertique, qui semble attendre qu'on la cueille, qui paraît si facile à circonscrire comme une tache verte sur fond jaune, sans cesse elle m'échappera (partie 1, chapitre 1). Cette illusion de facilité à saisir l'objet (chapitre 2) et finalement sa fuite sempiternelle, c'est par ce paradoxe frustrant que l'on vient à douter de sa méthode (chapitre 3). D'abord, qui est celui qui veut s'en saisir ? Que veut-on savoir ? Des hommes vivent dans les oasis, dans ce cadre si étrange, si inhumain même<sup>2</sup>. Essayer de comprendre leur relation à leur milieu — sans doute doit-on mettre au pluriel les mots relation et milieu —, c'est tenter de cerner un pourquoi et un comment. Pourquoi avoir « choisi » de vivre là et comment y vivent-ils ? comment ont-ils organisé ce lieu de vie et pourquoi ? C'est-à-dire comment, moi, je le vois et comment, eux, voient-ils cela ? Et encore, sommes-nous les seuls dans cette affaire ?

Ainsi, nous aurons à nous poser la question de l'accès à cet objet. Si le constat de son irréductibilité demande réflexion, pour autant le projet de son approche ne doit être

---

<sup>1</sup> BONTE P. - Sahara, in BONTE P. & IZARD M. (sous la direction de) - *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Puf, 1991, pp. 646-648.

[se reporter en fin d'ouvrage à « Bibliographie citée » pour les références bibliographiques complètes]

<sup>2</sup> BATESTI V. - *Les relations au désert des religions monothéistes*, Université R. Descartes - Sorbonne (Paris V), sept. 1993.

si vite abandonné ; il faudra développer la tactique d'une approche plus circonspecte. Nous nous concentrerons particulièrement sur le cas du Jérid (Tunisie).

L'oasis est un objet complexe. Cependant, on peut tenter de le présenter, de le définir. En se concentrant sur les espaces de cultures, cette « nature oasienne » (partie 2), on dégagera une logique d'emboîtement de différents niveaux d'organisations (chapitre 4), et on verra comment la dimension du temps intègre la texture de l'espace, de l'oasis aux planches de cultures. Ces planches ne répondent pas au pur plaisir géométrique. Elles accueillent les plantes cultivées. Il restera à savoir quel inventaire on peut faire de ces plantes et quelle importance on leur accorde dans l'oasis (chapitre 5). Si l'on considère ces végétaux comme autant d'outils d'une socialisation directe de la nature, ils règlent différents rythmes qui semblent imposés aux pratiques agraires (chapitre 6). Toutefois, ne nous leurrions pas, les caractères du milieu, et même l'organisation sociale du travail agricole, ne sont qu'en partie en mesure d'expliquer les stratégies variées élaborées au sein des jardins (chapitre 7).

Nous aurons ainsi présenté une « norme » de l'exploitation du milieu oasien par les oasiens. Pourtant, l'oasis n'est pas construite par ses seuls acteurs de l'intérieur, qui ont les pieds dans la terre, la tête sous leurs palmiers ; se demander comment se regarde l'oasis est se poser la question des agents du mouvement (partie 3), en commençant par définir le lieu oasien. Mais c'est trop simplifier encore que de penser en terme d'acteurs : certes, l'appréciation du paysage et de son esthétique et la notion de travail (chapitre 8) sont des exemples de théâtres des conflits de représentations, représentations véhiculées par des acteurs (chapitre 9), mais l'intervention de l'État et le Développement, entre autres, marquent profondément tant les espaces que les esprits (chapitre 10) et l'acteur distingué se réincarne plutôt en idéal-type (au sens de Max Weber). Assigner aux oasiens un « traditionnel » qui s'oppose à des acteurs « de progrès » peut avoir une valeur heuristique, mais n'est pas propre à saisir les dynamiques locales (chapitre 11).

Aujourd'hui comme hier, l'oasis n'est pas figée, mais joue la révolution permanente (partie 4). Or, aborder une agriculture, c'est dorénavant parler en terme de système de production (chapitre 12). L'établissement de références technico-économiques propose d'entrer dans le concret de cette agriculture et permet de rendre compte des investissements tant en travail que financiers, de juger, selon certains critères, de l'efficacité des systèmes de cultures présentés sous forme d'une typologie. Mais cela fait, l'agriculture doit sortir des tableaux et recouvrer sa liberté et, sur la notion de rendement de ces systèmes, se confronter à d'autres réalités d'oasis (chapitre 13). Il est facile de se représenter l'oasis immobile, piégée dans son « traditionalisme », mais ne réifions-nous pas ainsi un âge d'or, un *bikri* qui s'intègre dans le discours oasien comme un parler politique ? Et oublier que les jardins s'intègrent à d'autres jardins, que des niveaux d'organisation dans le temps et dans l'espace sont là, nous amenant à des illusions — des mirages ? —, c'est encore laisser s'échapper l'oasis par la réduction (chapitre 14) et encore manquer notre projet de fonder la socio-écologie de la nature oasienne. Finalement, ce projet peut encore se mener, entre invariants et diversités, entre typologie et zonage, sur les articulations de niveaux d'organisation (chapitre 15). Comme dans un labyrinthe de miroirs où l'on cède au découragement de ne jamais toucher l'objet recherché, on comprend que la chance, sinon d'attraper la réalité, est d'en apercevoir les nombreuses facettes. Approcher avec circonspection sans saisir, c'est une

solution au constat de relations équivoques, d'un sujet à son objet, d'une population à son milieu.

À travers ce travail, je tends à ne pas privilégier une vue positive ou vraie du milieu (et qui serait en l'occurrence la nôtre, occidentale ou scientifique), à laquelle je confronterais une vue locale, indigène ou « autochtone » pour reprendre ma terminologie. Je ne veux pas seulement montrer que les oasiens ou plus largement les sociétés ont une représentation « contextualisée » (qui prend en compte le contexte, l'environnement) de l'univers et que celle-ci influe leur pratiques, je veux rendre évident l'utilisation de différents modèles ou « idéaux-types de la praxis » du milieu par les acteurs, et pourquoi, comment ils les utilisent.

Évidemment, ce travail est lui-même une vue du monde. C'est même une proposition de lecture et il serait alors illusoire de penser que je ne travaille qu'au progrès de la science, comme il est naïf d'imaginer que la science peut discourir sans toucher au politique. La science est elle-même un discours qui construit des réalités de pouvoir. Autrement dit, je ne peux dénier un propos politique à mon travail. Cette reconnaissance de la portée d'une étude « scientifique » pourra sembler excessive ou abusive aux yeux de certains. Et pourtant, nous verrons que la lecture, le discours et la pratique proposés par « l'orientalisme », largement emprunté par l'État tunisien en l'occurrence, est une véritable force politique. Sur ce point, les propositions de ce travail ne diffèrent pas : elles sont inévitablement aussi un discours politique. Quel est mon propos politique ? *A priori*, il est difficile de répondre, mais il se lit dans mes objectifs et mes résultats que je suis donc amené à expliciter dès maintenant : je rejette l'idée, pour les sociétés et les individus qui les composent, de déterminismes tant écologiques que sociaux. Je cherche à définir la place de l'homme et de son action, mais également au delà de l'illusion de totale liberté. Autrement dit, c'est tenter de dégager l'action efficace de l'illusoire. Entre nature et culture, c'est également une volonté d'apporter une contribution non duale qui nous permette de lire l'altérité autrement. Ces thèmes et la manière de les aborder sont des positions politiques.

Aux origines,

puisque « dans une science où l'observateur est de même nature que son objet, *l'observateur est lui-même une partie de son observation* »<sup>1</sup>.

Ce travail de thèse trouve son origine thématique dans ma première approche de l'oasis, en DEA. Mon arrivée en anthropologie date aussi de cette année-là. Je venais alors d'une maîtrise de Biologie des Organismes et des Populations (Montpellier II). Dans le mémoire que j'y avais rédigé sur les charbonnières du Languedoc<sup>2</sup>, j'avais buté finalement sur une question que je ne pus développer, mais qui finit, avec l'aide du hasard de quelques lectures, par me décider à changer de cap universitaire : la compréhension de la gestion que l'homme ou qu'une population faisait de son environnement.

<sup>1</sup> (Mots en italique dans le texte), p. XXVII in LÉVI-STRAUSS C. - Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, in MAUSS M. - *Sociologie et anthropologie*, Paris, Puf, 1985, pp. IX-LII.

<sup>2</sup> BATESTTI V. - *Une charbonnière expérimentale, méthodologie de l'anthracologie sur charbonnière pour une approche de la gestion du milieu forestier en Languedoc*, Montpellier II, 1992.



Cette problématique se formulait de manière encore très rudimentaire. En DEA de sciences sociales (« cultures et comportements sociaux » à Paris V, Sorbonne), devant rapidement faire le choix d'un sujet de mémoire, je m'efforçais de trouver un sujet sur lequel me concentrer, mais je tenais à conserver cette problématique qui devenait plus largement l'étude des relations tissées entre une population humaine donnée et son milieu. Assez rapidement me vint cette idée de l'oasis : il s'agissait d'abord du souvenir d'un professeur d'écologie qui, en quelques mots à propos de l'agroforesterie, nous avait glissé que l'oasis était certainement à considérer comme relevant de cette pratique. L'idée de ce choix est aussi à imputer à l'attrait de l'exotisme : je n'avais jamais mis les pieds hors de l'Europe et les rêves d'aventures de mon adolescence étaient encore bien vivaces. Enfin, en terme de méthodologie, je pensais que l'oasis était un bon choix pour commencer : l'oasis en tant qu'objet isolé. Sinon une île, qu'est-ce qui pouvait paraître plus circonscrit qu'une oasis ? C'était bien sûr une erreur dont les différents niveaux m'apparaissaient au fur et à mesure de mon travail.

Mon travail de recherche porta sur une oasis que j'avais choisie au hasard, mais, par préférence, au Sahara central : Djanet du Tassili n'Ajjer, en zone touareg du Sud algérien. D'un mois de terrain, je tirais un mémoire<sup>1</sup> qui distinguait entre gestion pratique et gestion mentale du matériel biologique et ébauchait la trame d'un « ethnoécosystème<sup>2</sup> ». Je commençais bientôt une thèse sur le sujet oasien. J'avais l'ambition de comparer différentes oasis à partir de l'examen approfondi d'un cas (le cas algérien de mon DEA). Pour être plus exact, je pensais trouver une sorte de plan invisible tracé par la nature qui aurait conduit les hommes à construire des oasis ; en fait, je pensais démontrer un déterminisme du milieu que j'estimais facile à dégager, le désert étant un milieu particulièrement marquant. Le terrain m'a amené à comprendre les limites d'un tel raisonnement.

Deux faits d'importance sont venus ébranler mon plan de thèse. Le premier a été l'actualité politique de l'Algérie (ce qui relativisait déjà le splendide isolement oasien). Je m'y suis hasardé le mois d'avril 93 et le mois de juillet 94, mais la pression de la guerre civile se faisait de plus en plus sentir, même au sud, de telle sorte qu'un autre séjour sur place devenait téméraire. Le second fait est que je n'avais pas encore rempli mes obligations du Service National. Le service en coopération, pour lequel je redis ma gratitude aux autorités qui ont su me l'accorder, me permit d'être employé par l'Inrat<sup>3</sup> du ministère de l'Agriculture tunisien, servant à un poste au CRPh<sup>4</sup> à Degache sur le Projet « Recherche pour le Développement de l'Agriculture d'Oasis » soutenu par le Cirad-Sar<sup>5</sup> et financé par le ministère des Affaires étrangères français.

Mon travail de recherche sur place s'intégrait donc à ce projet. Travail de recherche qui possédait une orientation qui m'était jusqu'alors inconnue, celle du développement. Sa caractérisation principale est d'être une recherche finalisée, c'est-à-dire ayant un objectif précis, dans ce contexte celui de développer les performances de

<sup>1</sup> BATESTI V. - *Approche ethnobotanique d'une oasis saharienne : Djanet (Algérie)*, Université R. Descartes-Sorbonne (Paris V), sept. 1993.

<sup>2</sup> PUJOL R. - Définition d'un ethnoécosystème avec deux exemples : étude ethnozoobotanique des cardères (*Dipsacus sp.*) et interrelations homme-animal-truffe, Paris, *L'homme et l'animal*, 1<sup>er</sup> colloque d'ethnozoologie, n° de juin 1975, Inst. Int. Ethnoscience, pp. 91-114.

<sup>3</sup> Institut national de la recherche agronomique de Tunisie - Tunis

<sup>4</sup> Centre de recherches phœnicicoles - Degache (Tozeur, Tunisie)

<sup>5</sup> Centre de coopération international pour la recherche agronomique et le développement - dép. Systèmes agro-alimentaires et ruraux - Montpellier (France).

l'agriculture oasienne de la région du Jérid pour faciliter son « adaptation aux évolutions en cours », c'est-à-dire son intégration au marché mondial (surtout de la datte).

Si les outils utilisés (typologies, enquêtes, mesures, observations) ne m'étaient pas fondamentalement nouveaux, ce projet me permit de les mettre en œuvre plus facilement, profitant en outre du travail déjà effectué par les agents du Projet et de me familiariser avec d'autres concepts (comme celui de projet de développement). En conclusion, mon sujet de thèse demandait à être réorienté en fonction de ces nouvelles circonstances, car mon terrain principal, sur lequel devait s'élaborer un « modèle oasien », n'était plus Djanet et sa région, mais le Jérid tunisien où je suis resté dix-huit mois.

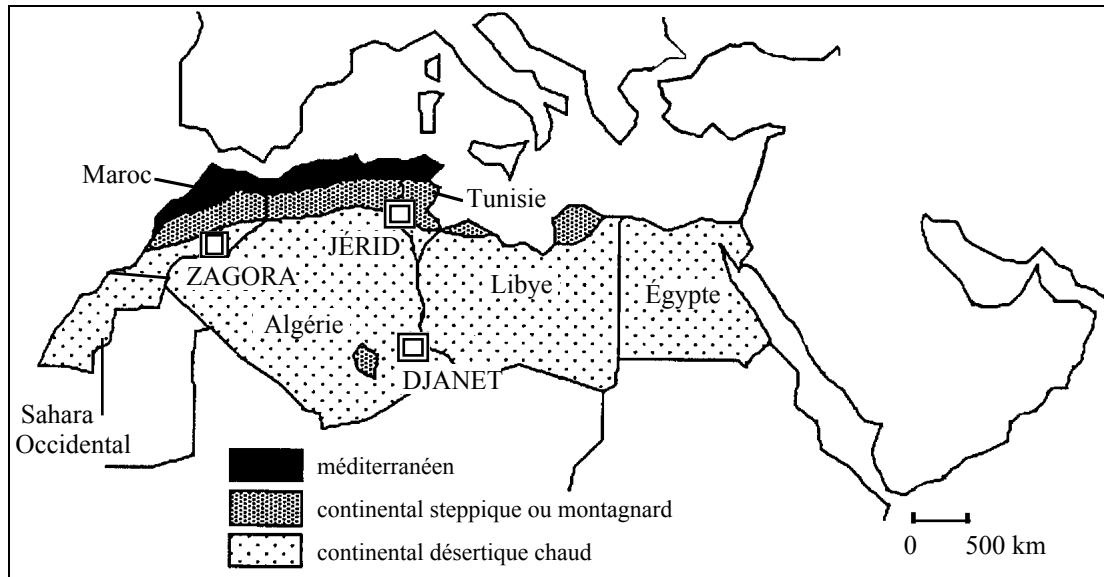
Mon statut de coopérant, et surtout ma manière de le vivre, était un peu ambigu notamment pour les agriculteurs à qui j'avais affaire quotidiennement : j'étais jeune, je ne portais pas le costume de ville et cependant j'étais certainement du côté du pouvoir, extérieur à leur monde. J'étais le représentant de l'Occident « civilisé », pourtant je ne leur apportais pas de solutions. J'étais d'une autre condition sociale et pourtant je m'intéressais à la leur. Si, petit à petit, une relation de confiance s'établissait, c'est que doucement ils me dissociaient de la sphère du pouvoir, de celles des ingénieurs qui surveillent, des cadres qui distribuent des primes... Il y avait certainement encore ambiguïté du fait de mon attitude inquisitrice : sans cesse, je posais des questions et j'enregistrais réponses et observations. Quel intérêt à savoir combien de temps a duré la récolte de tomates ou quelles cultures on avait nettoyé des mauvaises herbes ? Autre complication de taille : je ne maîtrisais pas la langue. Le projet me permettait d'employer un jeune de Tozeur comme interprète ; cette relation de confiance nécessaire devait aussi passer par lui. Il a représenté pour moi autant un obstacle supplémentaire qu'une aide précieuse. Le résultat de mon travail de coopérant fut synthétisé dans une publication<sup>1</sup>. J'y ferais souvent référence d'autant que je ne reprendrai pas ici notamment toute la partie méthodologique des références technico-économiques.

Enfin, un bref séjour d'un mois au Maroc à l'automne 1996 me permit de visiter, plus que d'étudier de manière approfondie, les oasis du Draa et du Tafilalt, mais aussi d'entrer en contact de façon profitable avec un projet de développement du GTZ<sup>2</sup> (Allemagne) à Zagora (vallée du Draa) qui me laissait consulter leurs résultats propres.

---

<sup>1</sup> BATTESTI V. - *Les oasis du Jérid : des révolutions permanentes ?*, Montpellier, Gridao/Cirad-Sar, Inrat-CRPh, 1997.

<sup>2</sup> *Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit* (coopération technique allemande) — le nom du projet, en place depuis 1993, est Proludraa (Projet de lutte contre la désertification de la vallée du Draa)



(d'après L. CARROUÉ, 1996, modifiée)

Figure 1 : Carte politique et climatique d'Afrique du Nord

Si je travaille depuis cinq années en thèse sur ce sujet, la rédaction proprement dite (outre le rapport de coopération) n'a débuté qu'avec l'année 1997 à Paris. Ici, je me limite à certains aspects uniquement de la vie en oasis, celle de la pratique d'un milieu, de la relation des sociétés oasiennes à leur nature. Pourtant, malgré ces années d'attentions à cette problématique, je sens encore prématurée cette rédaction : des éléments de compréhension manquent évidemment. Il fallait bien malgré tout que je me décide à l'achever ou en fait, à l'arrêter afin d'en présenter des résultats à l'Université. De mon huitième étage, dominant le cinquième arrondissement, la décision est prise de rédiger.

Note importante : dans le corps du texte de ce travail, les « oasis », les « oasiens », à moins d'une mention contraire, font normalement référence à mon terrain principal, le Jérid en Tunisie. Si des généralisations sont parfois établies, à partir d'un cas particulier, les procédures inductives ne sont pas systématiques.

Les noms des agriculteurs de mon suivi technico-économique ne sont donnés que sous la forme de pseudonymes (par exemple, KHADIDJA). Pour faciliter l'écriture, ce nom désigne également souvent l'exploitation : il y a glissement de « l'exploitation de X » à « l'exploitation X », et parfois « X ». Il ne faut cependant lire ni une équivalence entre l'exploitant et l'exploitation, ni un anthropomorphisme du jardin.

## Chapitre 1 : Des hommes et des oasis dans le désert

### L'innovation oasienne

*...des taches de verdure entretenues par le labour opiniâtre des hommes malgré les dunes, le vent et le soleil ; des troupeaux que conduisent comme au temps biblique, les nomades à la recherche de maigres pâturages [...]*<sup>1</sup>. C'est en ces termes que pouvait s'évoquer, dans les années 1950, le Sahara français. « Comme au temps biblique ». Pour l'imaginaire européen, le désert et les oasis « parlent » beaucoup. La référence historique religieuse est inévitable, mais ce décor où nous croyons avoir nos « racines de civilisation », c'est un ailleurs dont nous nous sommes écartés. Si nous avons changé, c'est que nous avons laissé un monde à son immobilité et son indigence. Le désert ne bouge pas, les oasis non plus, tout est immuable sous la torpeur d'un soleil implacable.

Si les hommes sont là, il faut bien pourtant que le désert et les oasis aient une histoire. Quelles sont les origines de ces singulières oasis ? Comme le souligne Yves LACOSTE<sup>2</sup>, dans les régions arides du globe où coulent des cours d'eau allogènes, il est un fait que cette eau n'a pas toujours suscité l'intérêt des populations à son exploitation au profit de cultures (Australie, Moyen Orient, Amérique, Afrique, Asie). Donc, cette disponibilité hydrologique serait une condition nécessaire mais non suffisante à expliquer la création d'oasis. Nous sommes alors tenus de prendre en compte d'autres paramètres dont les historiques et techniques ne semblent pas les moindres.

Pour que surgissent des oasis du désert, il faut aussi que des hommes aient eu les connaissances et les moyens de construire des équipements hydrauliques (puits, canaux, petits barrages...). Ainsi, n'y a-t-il pas de grandes oasis au milieu du désert du Kalahari, bien que dans cette vaste cuvette arrivent de nombreux cours d'eau descendant des pays voisins. Dans cette partie de l'Afrique, les Buschmen (Bochimans) vivent surtout de chasse et de cueillette. Ils ne font guère de cultures et ne savent pas irriguer la terre. Quant aux Européens, venus dans le pays au XIX<sup>e</sup> siècle, ils s'intéressèrent surtout au grand élevage spéculatif dans les régions steppiques voisines et ils n'eurent pas besoin

---

<sup>1</sup> Par SOUSTELLE, ancien ministre français du Sahara, cité p. 104 in GAUDIO A. - *Le Sahara des Africains*, Paris, Éd. René Julliard, 1960.

<sup>2</sup> LACOSTE Y. - Oasis, in *Encyclopedia Universalis*, T. 16, Paris, 1990.

de créer d'oasis (des zones à meilleure pluviométrie supportaient les cultures). Il en est à peu près de même pour les déserts australiens<sup>1</sup>.

Quelles sont ces conditions historiques qui ont permises la mise en œuvre de ces techniques culturelles relativement intensives et perfectionnées ? En dépit de l'abondance des sites et de la longue occupation du Sahara au néolithique (12 000-4 000 ans av. J-C), dans une phase beaucoup plus humide que l'actuelle, il n'existe pas d'évidence directe que l'agriculture y était alors vraiment pratiquée<sup>2</sup>. L'idée de l'oasis à palmiers dattiers viendrait du lieu de domestication de cette plante, une relique de l'ère tertiaire. On suppose aujourd'hui que ce lieu est le golfe Persique. On pense qu'auraient existé des palmeraies dans cette région dès 5 000 av. J-C. Des fouilles archéologiques menées sur le site d'Hili, en bordure de l'oasis d'al Aïn (Émirat d'Abou-Dhabi), tendent à indiquer que les régions périphériques du grand désert d'Arabie connaissaient déjà une agriculture avancée en 3 000 av. J-C, le mode d'utilisation du sol étant celui des oasis<sup>3</sup>. Ces vieilles oasis ont pu grouper depuis des siècles des populations, fondement démographique d'États qu'ont constitués les vieilles civilisations mésopotamienne (entre le Tigre et l'Euphrate) et nilotique.

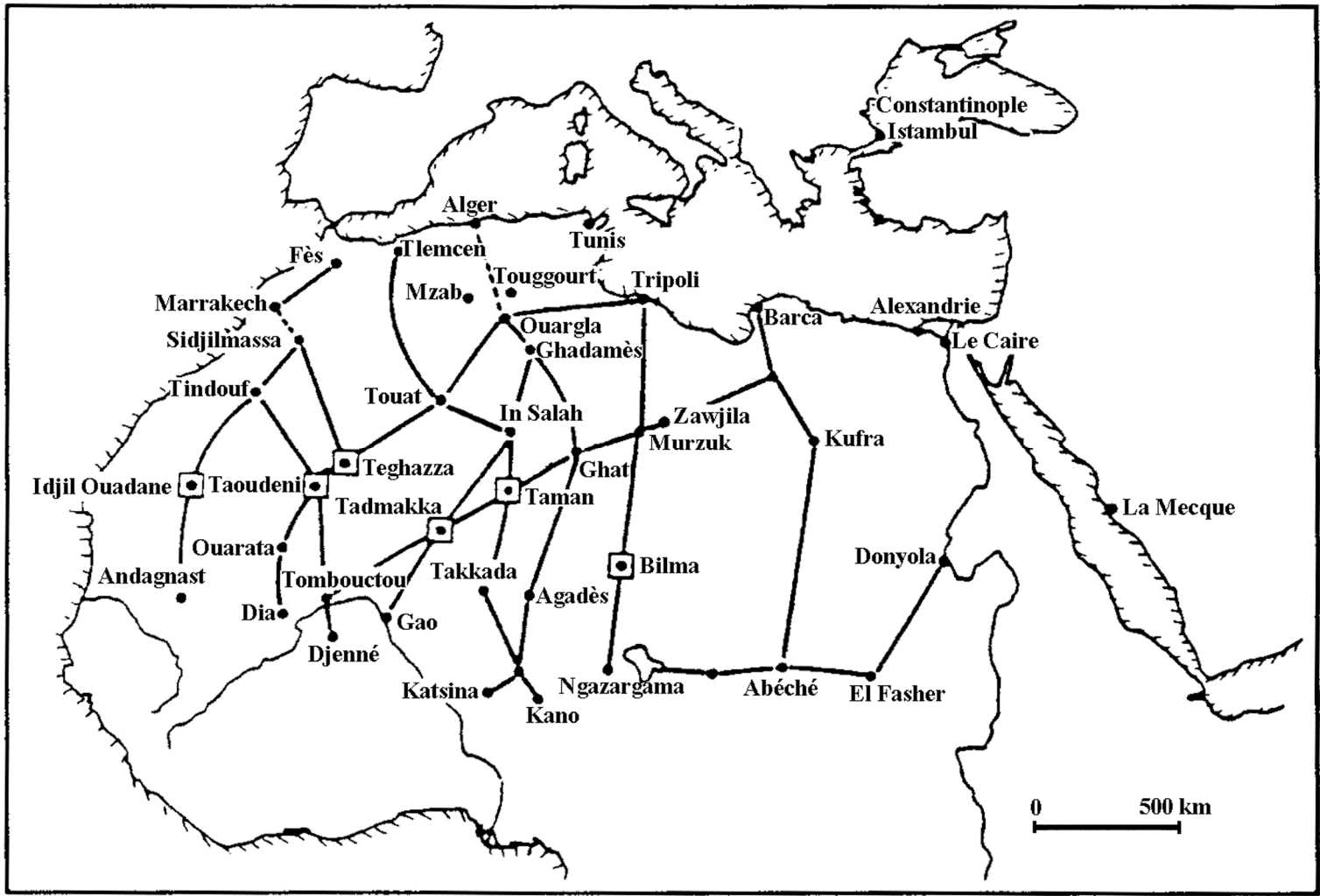
L'hypothèse classique expliquant la présence dans la zone saharienne de cette structure oasienne, mais aussi des plantes qui l'accompagnent, est une thèse diffusionniste. Ces civilisations orientales, fondées en bonne partie sur la maîtrise de l'eau d'irrigation, auraient diffusé leurs techniques notamment vers l'Afrique du Nord. Au premier millénaire av. J-C, les techniques agricoles suivent les bords de la Méditerranée et les franges présahariennes le long des grandes routes commerciales des « chars » qui menaient déjà aux rives sahéliennes. Ces voies sont bientôt relayées par les pistes caravanières vers 500 av. J-C grâce à l'introduction du dromadaire domestiqué au Proche Orient depuis le troisième millénaire avant Jésus-Christ. Les techniques d'exhaure et d'irrigation, ainsi que les pratiques agricoles, se seraient ainsi diffusées progressivement dans les étapes caravanières, et auraient alors commencé à se constituer les chaînes d'oasis<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> p. 260 in LACOSTE Y. - *Paysages politiques, Braudel, Gracq, Reclus...*, Paris, LGF, 1990.

<sup>2</sup> BOUNAGA N. et BRAC de la PERRIÈRE R.A. - Les ressources phytogénétiques du Sahara, *Ann. Inst. Nat. Agro.* El-Harrach, vol. 12 (1), 1988, T. 1, pp. 79-94

<sup>3</sup> CLEUZIOW S. et COSTANTINI L. - À l'origine des oasis, pp. 1180-1182, *La Recherche*, n° 137, vol. 13, octobre 1982.

<sup>4</sup> p. 8 in TOUTAIN G., DOLLÉ V., FERRY M. - Situation des systèmes oasiens en régions chaudes, in DOLLÉ V. & TOUTAIN G. (sous la direction de) - *Options méditerranéennes, Série A : Séminaires Méditerranéens n° 11, Les systèmes agricoles oasiens, Actes du colloque de Tozeur (19-21 nov. 1988)*, Paris, CIHEAM, 1990, pp. 7-18



(d'après RÉTAILLÉ, 1986, modifiée)

Figure 2 : Les routes transsahariennes

En maintes contrées, la transformation de terres arides en zones de cultures a demandé l'investissement de réelles organisations, parfois appelées « sociétés hydrauliques ». Principalement au Moyen Âge, le florissant commerce caravanier à travers le Sahara — qui pour certains auteurs n'existait pas avant l'apparition de l'islam<sup>1</sup> — joignait les empires noirs et leurs gisements aurifères du « Soudan » (dont le Ghana) aux cités marchandes maghrébines (voir Figure 2 : Les routes transsahariennes). La création de nombreuses oasis dans le Sahara occidental et central ne peut se comprendre qu'en rapport à l'importance du trafic du VIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle à l'époque où la voie du Nil, beaucoup plus commode, était barrée en Nubie par de puissants royaumes chrétiens.

Les associations d'appareils d'État et d'aristocraties tribales ont permis la création et l'entretien d'oasis sur des générations d'oasiens, souvent des populations noires déportées en esclavage. Ces oasis ont été autant de relais pour les caravanes. Elles procédaient donc pour l'essentiel, au moins à l'origine, de raisons commerciales et politiques<sup>2</sup>. Pour ce type d'oasis, les riches caravaniers du nord n'ont pas hésité à injecter quantités d'efforts et d'énormes sommes d'argent tirées du commerce de l'or. Tel fut également le cas en Asie Centrale, le long de la route de la soie, autre riche spéculation.

L'histoire des oasis est difficile à reconstruire. Nadir MAROUF<sup>3</sup>, travaillant sur le triangle Touat-Gouarara-Tidikelt (Sahara occidental algérien), s'y est essayé, mais s'est heurté à l'indigence des sources d'informations. « En dehors de l'archéologie et de l'épigraphie qui, sur le terrain oasien, ont apporté très peu d'éléments d'information, ce sont les récits de voyages et les témoignages qui jouent un rôle prépondérant dans l'historiographie antique. » Il invite surtout à se défier, outre de ces témoignages (qui ne sont exempts ni de déformations ni de fabulations — nous y reviendrons plus tard), des interprétations qu'en ont tirées les exégètes coloniaux de la littérature historiographique. Ce qui est alors le plus reproché à des ethnographes comme A.G.P. MARTIN<sup>4</sup> ou, plus récemment, Jean SERVIER<sup>5</sup>, est de se plaire à vouloir démontrer, l'idéologie coloniale aidant, l'origine non maghrébine des Maghrébins. Cela se traduit souvent par une réduction de la culture maghrébine à une essence hellénique ou judaïque ; c'est ce que WITTFÖGEL<sup>6</sup> exprime par « tropisme oriental ». Nous verrons plus loin comment ce tropisme s'énonce au Jérid, mais par les Jéridi eux-mêmes, dans les manières diverses qu'ils ont de se construire une origine (p. 270). Avec MAROUF, ce sont les thèses diffusionnistes qui sont violemment attaquées. Il semble toucher un point faible de ces constructions en critiquant par exemple le trop-plein de démonstrations étymologiques où « on prenait bien souvent des similitudes phonétiques pour des indices d'influences exogènes ».

<sup>1</sup> p. 15 in VERMEL P. - *Écologie saharienne et pénétration de l'Islam*, Paris, HPHE, 1973.

<sup>2</sup> LACOSTE Y., 1990, *op. cit.*

<sup>3</sup> p. 33 in MAROUF N. - *Lecture de l'espace oasien*, Paris, Éd. Sindbad, 1980.

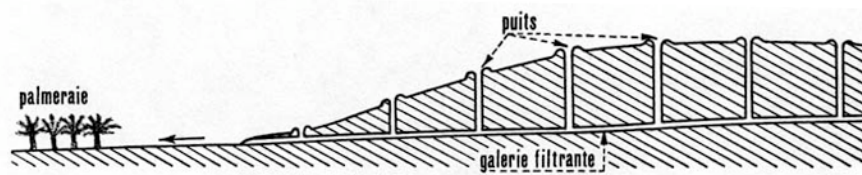
<sup>4</sup> MARTIN A.G.P. - *Les oasis sahariennes*, Paris, éd. Auguste Challamel, 1908.

<sup>5</sup> SERVIER J. - *Les portes de l'année*, Paris, Éd. Laffont, 1962.

<sup>6</sup> Cité p. 35 par MAROUF N., 1980, *op. cit.*



Les *foggara* sont-elles une invention indigène ou importée ? Les *foggara* font partie de ces grands aménagements hydrauliques constitués d'importants réseaux (en longueur) de galeries souterraines filtrantes pour capter le peu d'eau de pluie retenue dans les piémonts (voir Figure 3). Il est très classique de comparer ces travaux à la technique des *qanât* pratiquée depuis des millénaires en Iran. MAROUF relève que cette « technique aurait été introduite par les [familles] Barmaka [se déclarant d'origine iranienne — durant la dynastie des Almoravides 1169-1260] détenteurs du secret des *qanât* iraniens ». Toutefois, « cette technique pourrait aussi bien avoir une origine locale (touatienne ou judéo-zénète<sup>1</sup>) et avoir été conçue de façon évolutive et en rapport à la désaffection des réseaux hydrauliques de surface, et ce, bien avant le <sup>x</sup>e siècle »<sup>2</sup>. Avait-on alors convergence de forme, même de structure, dans l'élaboration d'un équipement hydraulique ou n'a-t-on finalement que transposé un modèle technique exogène ?



(d'après Munier P., 1973, modifiée)

Figure 3 : Coupe d'une galerie filtrante (*foggara*)

Ce questionnement qui vaut pour un équipement, fondamental ici, vaut pour la structure des oasis. La description que nous ferons de la structure des palmeraies dans la partie suivante vaudra quasiment pour l'ensemble des oasis de l'Indus à l'Atlantique. Ce fut, dans mon travail, une de mes premières questions globales : à quoi peut-on imputer l'invariant structurel des oasis ? Historique (autrement dit, une diffusion) ou écologique (c'est-à-dire cause déterministe) ? Dans un travail sur les modes de socialisation de la nature, il s'agit d'une question de fond et rémanente sur laquelle se sont affrontées des écoles anthropologiques (au-delà des oasis bien sûr — cf. Chapitre 3 : Dialectique et méthodologie, p. 34).

Il n'y a ici aucune volonté d'historien dans cette brève présentation de l'origine des oasis. Ce qui compte est avant tout de comprendre ce qui a présidé à leur création. Les données historiques (si faibles sont-elles) nous l'affirment : artificielles, les oasis le sont incontestablement. D'un milieu écologiquement conditionné par l'aridité, l'apport d'eau en surface ou au moins son épandage lorsque l'eau est déjà présente à l'air libre (cours d'eau allogène ou *guelta*), est la condition indispensable afin d'obtenir, en zone chaude comme le Sahara, l'existence d'une telle concentration de biomasse. Dans ce type de structure écologique où les êtres vivants, sauf quelques plantes adventices et insectes, sont implantés car utiles à l'homme, ce dernier apparaît comme l'acteur indispensable de ce jeu d'équilibre.

<sup>1</sup> En Afrique du Nord, les Zénètes sont des Berbères pré-islamiques, nommés ainsi (après la dénomination « Gétules ») depuis le IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> p. 265 in MAROUF N., 1980, *op. cit.*



En effet, cet écosystème « hyper-anthropisé » peut être figuré comme un équilibre instable, un équilibre qui doit, à tout moment, être ajusté, rétabli par l'homme sous forme de travail. La position stable, au sens thermodynamique du terme, serait le désert. L'homme est le facteur déterminant de bien des écosystèmes, mais dans le cas de l'oasis, il s'apparente à la clef de voûte de cet ouvrage de spectaculaire transformation du milieu. On peut se permettre de résumer l'ensemble par la très simple équation : absence de l'homme (inclus sa culture technique et l'énergie, le travail, dépensé) = absence d'oasis. (L'équation inverse n'est pas vérifiée et elle n'est pas commutative.)

L'oasis ne semble pas s'accorder à une « évidence » que propose Jacques BARRAU<sup>1</sup>, qui serait que la modification des systèmes naturels du fait des sociétés humaines procède toujours du *generalized* au *specialized*, pour rester fidèle à la terminologie empruntée au *Fundamentals of ecology* d'Eugene P. et Howard T. ODUM (1959)<sup>2</sup> : il y aurait érosion de la diversité et exigence d'apports constants et croissants d'énergie. Si le second terme est en accord avec ce que l'on peut observer pour le cadre de l'oasis, ce milieu est loin d'évoquer l'érosion génétique puisque sa biodiversité est décuplée de plusieurs fois de celle du milieu environnant ou originel, le désert proche (cependant, si l'on considère le Sahara dans son ensemble, la flore comprend environ 500 espèces de plantes vasculaires<sup>3</sup>). Bien plus, l'oasis est source de biogenèse, « engendrant » de nouvelles variétés de plantes, de cultivars de dattiers.

Comment se présentent concrètement les oasis sahariennes ? Et comment embrasser l'ensemble de ces terroirs dispersés dans le désert ?

### Réduire les oasis à ce qu'elles ne sont jamais

Si ce travail ne s'est pas conçu comme une monographie, toutefois le Jérid est le terrain privilégié, de référence. Cette région se trouve dans le sud-ouest de la Tunisie, aux confins algériens et de l'œkoumène tunisien (voir Figure 4). Le Jérid est une région un peu étriquée, un isthme coincé entre deux dépressions salées, le *Shott el Gharsa* et surtout le *Shott el Jérid*.

Un peu alignées, là, sur ce bras de terre et de sable, des oasis forment le paysage. Depuis des temps immémoriaux, on les sait là ; on ne peut dire qui les a édifiées, comment, quand, et non plus si elles étaient vraiment différentes autrefois. Quelques vestiges romains laissent penser que ces oasis faisaient partie du *limes*, des frontières de la conquête de Rome en Afrique. Les oasis les plus anciennes auraient plus de 2000 ans. Mais elles vivent encore. Elles changent d'elles-mêmes, les hommes continuant à les travailler de génération en génération. Toujours par elles et autour d'elles, se nouent les relations que les hommes savent tisser entre eux, en société.

<sup>1</sup> p. 387 in BARRAU J. - Les fondements écologiques des pratiques sociales : intérêt de leur connaissance dans la gestion des ressources, *Les connaissances scientifiques écologiques et le développement et la gestion des ressources et de l'espace : journées scientifiques « Écologie et développement » 19-20 sept. 1979*, Paris, Éd. CNRS et Inra, 1982, pp. 385-389.

<sup>2</sup> Selon laquelle les écosystèmes *generalized*, à indice de diversité élevé, forte productivité et relative stabilité (la forêt tropicale humide, par exemple) contraste avec les *specialized*, à moindre indice de diversité, plus faible productivité et relative vulnérabilité (les steppes, par exemple).

<sup>3</sup> OZENDA P. - *Flore du Sahara*, Paris, Éd. CNRS, 1985.

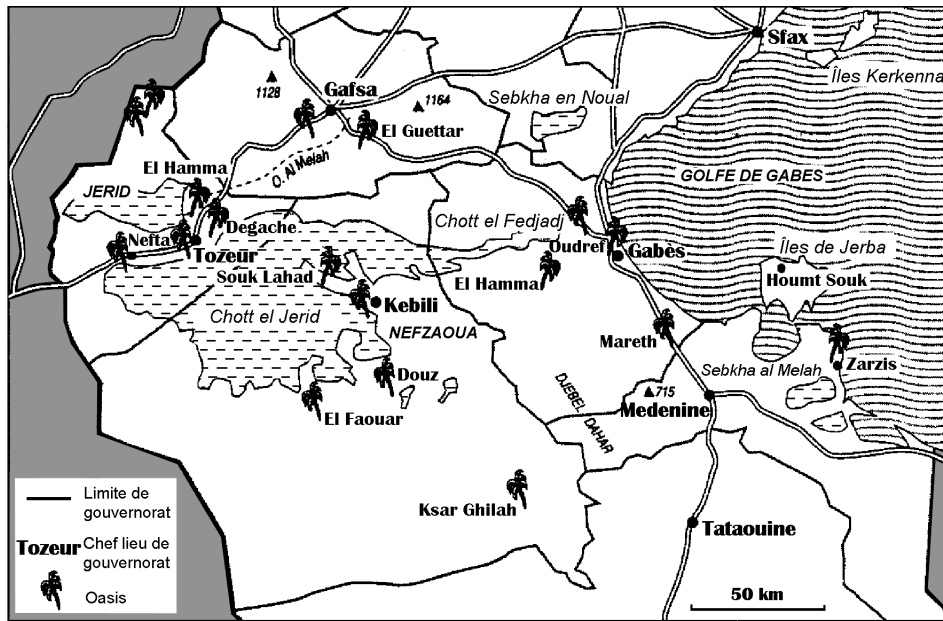


Figure 4 : Carte du Sud tunisien

Les oasis représentent la région comme un emblème, elles concentrent une grande partie de l'activité régionale. Pourtant, elles ne sont que de petits points de cultures, les quelques intérêts qu'elles suscitent semblent encore démesurés en rapport à leurs dimensions : sur les 559 287 ha de superficie totale du gouvernorat de Tozeur, 324 861 ha (58 %) sont de superficie agricole utile (SAU). Cette SAU est composée de parcours et broussailles et de superficies labourables (comprenant les superficies en oasis et les superficies à vocation céréalière). La superficie totale des oasis représente 9 150 ha, soit 2,8 % de la SAU du gouvernorat, ou encore un petit 1,6 % de la superficie totale du gouvernorat<sup>1</sup>.

Djanet est encore différente. Il s'agit d'une oasis du Tassili n'Ajjer en Algérie, aux confins libyens et nigériens. Bien plus petite que les anciennes palmeraies du Jérid (250 ha environ au total) et excentrée, elle ne participe pas à franchement parler d'une région oasisienne. « Il nous faut repartir, aller plus loin, jusqu'à la limite extrême du Sahara, dans un bled qui soit vraiment *Le Bled*, à Djanet. »<sup>2</sup> On comptait à Djanet dans la première décennie du siècle, 17 500 palmiers approximativement<sup>3</sup>, c'est-à-dire au plus 80/100 ha en palmeraie.

<sup>1</sup> Les valeurs en superficies ont été fournies par Mohamed CHEBBI, responsable du service Statistique du CRDA de Tozeur en avril 1996.

<sup>2</sup> En italique dans le texte, p. 147 in POTTIER R. - *Au pays du voile bleu*, Paris, Nouvelles éd. latines, Fernand Sorlot, 1945.

<sup>3</sup> p. 347 in GARDEL G. Lt. - *Les Touareg Ajjer*, Alger, Université d'Alger, Inst. de recherches sahariennes, Éd. Bacconnier, 1961 [1913].

Un dernier terrain de travail a été les oasis de l'oued Draa au Maroc et en particulier celle de Zagora. Elle bénéficie du rare privilège saharien d'un cours d'eau permanent descendu de l'Atlas et qui irrigue les jardins par dérivation. Ses palmeraies les plus anciennes peuvent prétendre, elles aussi, compter plusieurs millénaires d'existence.

Nous avons là trois exemples de « nature oasisienne » : une première approche nous fait apparaître ces oasis comme structurellement et fonctionnellement semblables et des cultures sahariennes, après tout, assez proches également. Bien sûr, nous ne nous arrêterons pas à ces apparences. « Oasis » est un terme générique commode, une catégorie géographique pertinente, mais qui ne nous renseigne pas sur la relation société/nature : nous avons le contenant sans discerner encore le contenu, une forme sans en connaître même les limites.

Les oasis sont nombreuses au Sahara, mais la superficie totale de toutes les oasis sahariennes n'atteint dans les estimations les plus optimistes que le chiffre de 8 000 à 9 000 km<sup>2</sup>, soit environ un millionième de la superficie du Sahara dans son ensemble. Elles représentent sur le globe, pour celles qui sont plantées en palmiers dattiers, près d'un million d'hectares et font vivre directement entre 7 et 10 millions de personnes. Encore que cela dépende de ce que l'on appelle oasis. Il est tout à fait pertinent de considérer comme telle la vallée du Nil ; toute la population est concentrée dans cette vallée, soit plus de 60 millions de personnes. Il faut ajouter à ces populations d'oasis, celles qui en vivent partiellement (pasteurs nomades par exemple), celle des oasis sans palmier, celles des oasis des zones continentales à hiver froid (Asie centrale, Chine), etc.

Ces unités restreintes de cultures ne se ressemblent pas, même en se cantonnant à la zone saharienne ; cette hétérogénéité est visible le plus souvent même au néophyte. L'information est facile à appréhender : il est ainsi aisé de distinguer une oasis jeune d'une oasis ancienne (taille des palmiers dattiers, leur espacement entre eux, etc.), une oasis dont les cultures sont de rentes de celle qui est basée sur l'autoconsommation (différence de biodiversité, etc.).

Une diversité demande toujours à être simplifiée en typologie, une classification pour la commodité de lecture. Mais quelle typologie préférer ? Autrement dit, quels critères doit-on mettre en avant pour un découpage du réel, pour une traduction du complexe en un intelligible simplifié ? L'on sait la subjectivité d'un tel découpage. Il peut apparaître cependant nécessaire afin de réduire une réalité « indigeste ». Car si l'on veut traiter du rapport des oasiens à leur milieu, faut-il peut-être savoir de quel milieu il est question. Les oasis se distinguent entre elles par leur économie ou leur structure. Une typologie des oasis peut se concevoir à partir de ces critères. Voici quelques exemples courants de typologies proposées dans la littérature traitant des oasis.

### *L'approche économique :*

Comme nous l'avons vu (cf. *supra*), une partie des oasis a été créée dans le souci de favoriser les relations caravanières entre les deux rives du Sahara. D'une dimension démographique restreinte, elles sont situées sur les routes transsahariennes du Moyen Âge, notamment du commerce de l'or, du sel, des esclaves et autres denrées, entre l'Afrique du Nord et les Empires Noirs de la zone soudanaise. En tant qu'escales, elles assuraient le ravitaillement des caravanes. L'oasis exporte sa production ou partie (dattes, céréales...) vers l'extérieur. Le commerce transsaharien de l'or a périclité au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, mais les caravanes n'ont disparu qu'avec l'avènement du camion au XX<sup>e</sup> siècle. L'oasis de Tozeur ou celle de Nefta (au Jérid, Tunisie) par exemple, ont particulièrement bénéficié de leur situation de lieu de passage sur les routes marchandes.

Un autre type d'oasis se distingue de celui-ci : les oasis de peuplement fort. Elles sont localisées surtout dans les vallées où coulent des cours d'eau. De ces vallées d'anciens peuplements, les plus importantes sont celles du Nil<sup>1</sup>, de l'Euphrate et du Tigre. Elles représentent une forme d'oasis dont la caractéristique économique est de se tourner non plus vers l'extérieur, mais vers elles-mêmes en menant une agriculture qui vise d'abord l'autosubsistance. Leur ambition est de nourrir les personnes qui y vivent. L'autoconsommation est de règle, sans exclure l'éventualité de cultures de rente (henné ou safran par exemple) destinées, par l'échange, à l'apport de biens non produits dans l'oasis. Mais il serait simpliste d'en rester à cette typologie binaire. Nombre d'oasis tiennent des deux types à la fois. Ainsi, le cas de Zagora (vallée du Draa, Maroc), bénéficiant d'un cours d'eau permanent : cette oasis semble un site de vieux peuplement comme l'ensemble de la vallée, cependant elle a néanmoins fort tiré profit de sa situation de port caravanier dans le commerce transsaharien.

Il est clair que cette typologie à caractère économique est très liée à l'histoire. Que reste-t-il réellement aujourd'hui de cette grossière dichotomie entre ces oasis ? Sans doute plus grand-chose dans son essence depuis l'abandon de la caravane comme moyen de communication. Les circuits marchands majeurs s'étaient eux-mêmes affranchis du désert — de sa traversée en fait — depuis les débuts de la navigation européenne le long des côtes africaines. Les oasis-relais ont vu leur prime raison d'être disparaître et ont dû se recentrer sur elles-mêmes. Les oasis, en général, ont beaucoup souffert d'un exode rural (concernant surtout les jeunes personnes), mais un exode qui semble à l'heure actuelle fortement diminuer voire s'inverser. Les responsables du développement (surtout des pays occidentaux européens) fondent beaucoup d'espoir sur la structure oasisienne traditionnelle, car les oasis pourraient représenter des pôles possibles de développement, « un système d'avenir, amené à résoudre efficacement les problèmes croissants de désertification<sup>2</sup> ».

<sup>1</sup> Oasis est un mot d'origine grecque emprunté aux Égyptiens. Au Jérid, on appelle l'oasis *waha*.

<sup>2</sup> Fascicule de présentation du Gridao (Groupe de recherche et d'information pour le développement de l'agriculture d'oasis, Montpellier), groupe initié par l'Inra et le Cirad.

Il se crée aujourd'hui de nouvelles oasis dont l'apparition est liée à l'émergence de nouveaux moyens technologiques (surtout hydraulique mécanisée), telle qu'avait pu l'être au Moyen Âge la *noria*<sup>1</sup> par exemple, et procédant sans doute du même effet de diffusion. Il s'agit de centres de cultures explicitement orientés vers la production commerciale, des oasis de rente aux technologies modernes qui fleurissent en Algérie, Libye, Californie, Azerbaïdjan, mettant en œuvre des moyens d'irrigation et de cultures très importants et se détachant des contraintes sociales : comptant peu d'employés, l'oasis n'est plus un centre de vie, mais est économiquement prospère (quand cela fonctionne). La monoculture est l'une de ses caractéristiques, influant cela va de soi sur la structure du paysage (hectares de palmiers en alignement et monostrate ou monoculture d'une herbacée, comme la tomate, destinée à l'exportation comme légume en primeur ou voire encore le blé).

### *La distinction structurelle :*

Une classification des oasis selon un discriminant structurel recouvrira, au moins partiellement, celle qui est basée sur un critère économique. Le terme de différenciation qui retient peut-être le plus l'attention est celui de l'irrigation, ou peut être plus exactement, les moyens par lesquels l'eau arrive aux terres cultivées, eau sans laquelle l'oasis ne serait pas. Nous exposons brièvement par ordre croissant de difficulté, ces moyens avec leurs exemples sahariens :

A - le long du Nil, par exemple, l'eau est constamment présente. Les eaux du fleuve, dit allogène, dont le niveau peut fluctuer en fonction des crues saisonnières, recouvrent alors les terres régulièrement fertilisées par le dépôt limoneux ; le cas se présente également dans les vallées marocaines d'oued comme le Draa ou le Ziz, voire (de moindre proportion) Tamerza et Midès, les oasis de montagne du Jérid

B - dans le Borkou (nord du Tchad), par exemple, les palmiers exploitent l'eau dans les nappes superficielles. Il n'y a pas obligation d'irrigation, mais les rendements sont faibles (voir « Une stratégie déterminée ? », p. 126). Ce sont des oasis d'appoint pour les éleveurs sahariens ;

C - dans le Souf (Algérie), par exemple, les oasis sont dans les fonds, entre les dunes où l'eau des rares orages s'est infiltrée. L'eau sourd par endroits pour se perdre aussitôt à moins que les oasiens ne la recueillent. Ces oasis sont confrontées au problème de leur enfouissement par les dunes qui s'écroulent sur elles sous l'action du vent ;

D - dans le Mزاب voisin ou au Jérid, de profonds puits ont été forés dans le sol rocheux et sableux ce qui permet de puiser l'eau sans arrêt, dans la limite bien sûr des ressources de la nappe sous-jacente ;

E - ailleurs l'eau est drainée sur de très vastes espaces par un système de canalisations souterraines, sur des longueurs de plusieurs dizaines de kilomètres, qui la concentre en un point ; il s'agit du système des *foggaras* (appelé *qanât* en Iran), très coûteux en travail, car nécessitant en sus de leur mise en place, de très importants travaux d'entretien. Il s'agit typiquement de l'exemple d'oasis qui n'a pu être installée qu'avec

<sup>1</sup> Machine hydraulique formée de godets attachés à une chaîne sans fin, plongeant renversés et remontant pleins.

une main-d'œuvre issue d'un système esclavagiste. On rencontre ce système dans le Sud oranais par exemple ou autrefois dans le Nefzaoua.

Cette typologie structurelle des oasis laisse dans l'ombre la question de l'exploitation effective de ces terres. On aimerait pouvoir croiser davantage de variables pour accroître la pertinence des catégories d'oasis que l'on crée. La typologie ci-dessous propose la mise en œuvre de facteurs multiples.

### *L'exploration multifactorielle :*

Le Mémento de l'Agronome<sup>1</sup> propose une typologie intéressante des oasis, rejetant tout facteur historique (au risque de ne pas prendre en compte la dynamique d'évolution de l'oasis), mais jouant sur la complémentarité oasis/steppe ; elle se base sur le postulat suivant : « à des niveaux de pratiques culturelles plus ou moins intensives, correspondent des pratiques d'élevage elles-mêmes plus ou moins extensives. » On distingue alors quatre types d'oasis.

Les oasis dans lesquelles les travaux agricoles se limitent à la cueillette des dattes et parfois à la pollinisation des palmiers, correspondent à deux types de situations :

- type A : l'irrigation complémentaire de la palmeraie n'est plus possible, elle est en voie d'abandon, seule l'activité de cueillette persiste (manque d'eau ou impossibilité de travail par ensablement ou encore par manque de main-d'œuvre (Adrar Mauritanien, Ifoghas au Mali...)) ;

- type B : les ressources en eau directement disponibles sont suffisantes, le palmier en fond de *talweg* exploite directement les ressources de la nappe et l'irrigation complémentaire des palmiers n'est pas jugée nécessaire. Les travaux d'entretien sont limités au minimum (pollinisation - récolte) et il n'y a pas de sous-culture. L'activité dominante n'est pas la phœniciculture. Les phœniciculteurs sont d'abord des éleveurs (grands transhumants) se déplaçant une partie de l'année. Ils laissent sur place, dans la palmeraie, quelques membres de la famille avec quelques animaux (ovins et surtout caprins), et recherchent à l'extérieur de l'oasis des pâturages pour leurs dromadaires (oasis de ce type au Soudan, au Tchad...).

Un autre type d'oasis rassemble celles qui sont entretenues et irriguées, plantées de palmiers dattiers et de quelques rares associations culturelles (type C). Il s'agit souvent d'oasis de repli où des éleveurs, ayant perdu récemment leur troupeau, pratiquent depuis peu l'agriculture sous palmeraie en vue de reconstituer progressivement leur cheptel (palmeraies du Tagant en Mauritanie).

Le dernier type d'association (type D) est celui des palmeraies cultivées en bon état, avec cultures sous-jacentes présentant différentes formes d'organisation et d'intensification (sud du Maroc...)

- a : cultures céréalières uniquement (blé, orge, sorgho) ;
- b : a + cultures maraîchères ;
- c : a + b (totalement ou en partie) + culture de rentes (henné) ;
- d : a + b + c (totalement ou en partie) + arboriculture fruitière ;
- e : cultures sous-jacentes des types précédents + cultures fourragères avec élevage sédentarisé associé.

<sup>1</sup> p. 820 in - *Mémento de l'Agronome*, Paris, ministère de la Coopération et du Développement, 1991.



En fait, aucune typologie n'est satisfaisante en soi, car il se trouvera toujours une oasis qui n'entrera pas dans ce découpage de la réalité. Autrement dit, une traduction du réel par catégorie est toujours un exercice de réduction. Ainsi, si l'on prend l'exemple de l'oasis de Djanet (Tassili n'Ajjer, Algérie), elle correspond à plusieurs cas de figures : elle est composée en partie de nouveaux agriculteurs, l'arboriculture est pratiquée, les cultures de rentes sont absentes ... Cependant, ces typologies ne sont pas inintéressantes : chacune à leur manière, elles nous disent un peu, un aspect, des oasis.

On peut sans doute créer des typologies à l'infini, car il ne s'agit en fait que d'un choix de variables, mais il est difficile de cerner les « pertinentes ». Faut-il savoir aussi ce que l'on désire souligner. Les exemples cités de typologies ne mettent en œuvre encore que des caractères de « surface ». L'ambition de l'anthropologie est certainement à davantage de profondeur. Le dessein de ce travail d'appréhender le rapport société/milieu dans le cas des oasis sahariennes n'est pas moins exigeant. Les oasis sont peut-être des centres de culture restreints géographiquement, mais néanmoins complexes. Je conclusais mon travail de DEA par cette phrase de Viviana PÂQUES<sup>1</sup> : « S'il [l'ethnologue] ne s'intéressait qu'à l'apparence matérielle [des oasis sahariennes], il croirait avoir affaire à un peuple sous développé. S'il cherche, au contraire, à découvrir les règles qui régissent ces apparences, tant en matières de rites que de techniques ou de rapports sociaux, il se perd dans les méandres d'une civilisation d'une complexité véritablement byzantine. » Oublions la remarque sur les peuples sous-développés, retenons la complexité.

Si on accepte fatalement de faire son deuil de la représentativité du réel par une classification, pour autant, nous le verrons plus avant dans ce travail, la typologie peut être d'un intérêt certain et il en sera usé, entendu cette fois que le modèle ne plie pas la réalité, ne devient pas structurant, mais peut dégager une réalité, l'émergence, sous un certain angle, d'une structure pour une problématique posée. Quand c'est de socio-écologie dont il est question, de la qualité des rapports des sociétés à leur milieu, ces présentations classiques sont insuffisantes. Ce travail est finalement une entreprise de traduction et de révélation : un réel que je tente de présenter de manière synthétique à des contemporains qui partagent (au moins partiellement) ma culture. Cela sera très visible quand il sera question par exemple du travail dans les oasis (Partie 4). Je traduirai en étant bien obligé de désigner le référent : moi et ma culture occidentale. Dans cette quatrième partie par exemple, il sera question de rendements, ce qui semble bien logique quand on traite d'agriculture, alors que la précaution aura été prise dans la partie précédente de se demander ce que la notion de rendement veut dire dans les oasis du Jérid.

Cette tentative de présenter une typologie satisfaisante de l'oasis nous montre qu'il s'agit probablement de réduire les oasis à ce qu'elles ne sont jamais. L'eau est-elle le biais idéal, ne sera-t-elle pas non plus inutilement réductrice ?

<sup>1</sup> PÂQUES V. - *L'arbre cosmique dans la pensée populaire et la vie quotidienne du NO africain*, Paris, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie LXX, 1964.

## Chapitre 2 : L'eau, l'oasis

« Oasis : dans les déserts, petite région où la présence de l'eau permet la culture. » (Larousse, 1982) Rien ne s'associe mieux à l'oasis que l'eau. En effet, sans eau point d'oasis. Cela suffit-il ? Nous avons déjà vu qu'il s'agissait d'une condition nécessaire mais non suffisante. Quoiqu'il en soit, il apparaît bien naturel d'aborder ce type de terroir agricole sous cet angle. On pourrait même dire qu'il s'agit de la voie royale pour accéder à l'oasis : peu de publications échappent à cette constante. Ma propre démarche m'a conduit aussi dans un premier temps à m'interroger sur ce rapport à l'eau. Le raisonnement des débuts de mon travail était alors le suivant.

### Imaginer les origines

Si l'on ne connaît pas toujours la démarche concrète qui a mené à la création d'oasis, toutefois il est aisé d'imaginer que les « fondateurs » de ces centres de cultures avaient une idée précise du désert — ou tout au moins des zones arides — puisqu'ils devaient le côtoyer. Or, on ne vit pas dans de telles régions sans que ce milieu n'influe autant sur l'individu que sur le groupe, sur le contenu du savoir et les pratiques, notamment et particulièrement en ce qui concerne la question de l'eau.

#### *D'où viennent les oasis ?*

Là, dans ces zones géographiques, un choix n'existe pas. Les populations, aussi diverses sont-elles (Bushmen, Touareg, Californiens), ont besoin d'avoir une culture de la gestion de cette ressource rare, au moins technique. C'est avec ce caractère obligé que l'on peut parler de formes d'adaptation tant technique, économique que sociale alors, à un milieu donné. Ces formes d'adaptations aux conditions environnementales, ces stratégies mises en œuvre par les groupes humains peuvent devenir la marque distinctive d'une identité culturelle et, sans doute, une forme d'organisation sociale.

Nous pouvons adopter l'hypothèse suivante, surtout dans ce cadre de milieux extrêmes : le milieu influe sur des pratiques sociales, disons, sur les pratiques hydrauliques. Mais l'Homme, dans la plupart des sociétés (abstraction faite — et relative — de celles de « chasseurs-cueilleurs »), n'est pas passif vis-à-vis de son environnement : il agit sur celui-ci escomptant en tirer plus qu'il ne lui accorde « naturellement », et ce au prix d'un apport de travail supplémentaire, en plantant des espèces végétales, en élevant des espèces animales. Son action sur le milieu naturel est telle qu'elle va ainsi au-delà



de la simple prédation : elle le transforme. Dans ce rapport à la nature différent, un moteur essentiel est la culture (dans un sens large), ce facteur « super-organique ». Peut-on parler d'un choix lors de l'option d'une population pour un type d'exploitation ? Évoquer une « situation » semble plus approprié. Si le milieu n'est pas déterministe (n'induit pas de conséquences déterminées), il n'y a pas non plus de raison à ce qu'on puisse référer les conduites à une « culture », fermée, autoritaire, strictement normative finalement. Ce qui prévaudrait alors, est une « logique situationnelle »<sup>1</sup>. Ceci dit, la manière d'exploiter un milieu dépend en partie de la manière dont on le perçoit (ce qui n'est pas antinomique). Différents groupes humains auront une perception différente d'un même paysage telle que son exploitation sera différente. Cette perception de l'espace, des éléments naturels (minéraux, animaux, végétaux) est inhérente à la culture, culture qui n'est pas « immédiate » mais « héritée ». Cette culture, appréhendée à travers tous ses moyens d'expression, peut ainsi être une mémoire des milieux qui ont vu grandir ce groupe. Un milieu (et des conditions historiques) agit sur la « culture », qui, par le biais de la *praxis*, participe à la qualité d'une rétroaction sur le milieu (et en l'occurrence sur le cours de l'Histoire) en le transformant de telle ou telle sorte.

Pour résumer ce qui concerne l'oasis, l'émergence du système oasien n'a pu se réaliser sans que ne soient réunies certaines conditions historiques (par exemple, apport du dromadaire pour beaucoup d'oasis sahariennes), politiques (structure étatique ou marchande mobilisant une main-d'œuvre) et sociales ainsi que la disponibilité de savoirs technologiques (notamment donc, une maîtrise technique de la captation de l'eau, que ce soit par forage de puits, percement de *foggara*, épandage de l'eau d'un fleuve, etc. et de sa répartition et son économie, et en bref ce que LEROI-GOURHAN nomme « milieu technique »). Les conditions écologiques du milieu contingentent et déterminent une direction dans les types d'exploitation de celui-ci. Mais si les populations des zones désertiques n'ont pas le choix et doivent savoir gérer l'eau disponible, cependant le rapport à l'environnement n'est pas univoque. On obtiendrait sans quoi telle culture pour tel type de milieu, ce qui est fort contestable. Autrement dit, que le désert (si on peut considérer « désert » comme une catégorie homogène) ait permis l'oasis n'induit pas l'existence d'un déterminisme géographique. En effet, intervient une part indéterminée de créativité imputable au *corpus* « culture ». Le milieu influe sur la culture (perception de l'espace, croyances...), mais n'impose pas une vue autoritaire, si l'on peut dire, et finalement la socialisation d'une nature variera autour d'une direction commune (prenant en compte les conditions écologiques) selon diverses voies (sur le « à quoi répondre » et « comment y répondre »). Notons que les *conditions* écologiques ne se résument pas aux *contraintes* écologiques : une réduction déterministe, quitte à user d'un paradigme holiste, ferait long feu en développant tous les aspects du milieu (de manière totale), et non seulement les défavorables.

<sup>1</sup> D'après la terminologie de WORSLEY (WORSLEY P. - Non-western medical systems, *Annual review of anthropology*, 1982), à la manière dont en use FERRIÉ J.-N. - Vers une anthropologie déconstructiviste des sociétés musulmanes du Maghreb, *Sciences sociales, Sociétés arabes, Peuples méditerranéens* n°54-55, janvier-juin 1991, pp. 229-246.

### *Quand le milieu désertique déblaie des pistes*

Si pour des Iraniens par exemple, une voie privilégiée d'exploitation rendue possible a été en partie la culture intensive en irriguée (oasis), celle des Buschmen du Kalahari ou des Aborigènes australiens, par exemple, a pu être la prédation simple (cueillette - chasse), moins transformante<sup>1</sup>.

Un exemple, qui sort du champ de l'agriculture pour glisser vers les religions, viendra illustrer encore ceci. Les trois religions monothéistes, que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam, ont été révélées et sont nées dans le désert. Un milieu désertique serait à même d'engendrer un type original de rapport au divin<sup>2</sup>. Cependant, le désert n'impose pas une voie unique ; à preuve, l'existence de trois religions monothéistes aux dogmes proches, certes, mais différenciés, ainsi que de religions polythéistes. À l'éclosion de religions monothéistes, le milieu désertique est une condition peut-être nécessaire mais non suffisante. Une « marge de manœuvre » créative subsiste, et même, s'impose. Il en irait de même de l'exploitation du milieu qui, comme la religion, est une part du système culturel.

Les oasis sont le fruit d'un savoir-faire dans une direction partiellement imposée par les conditions écologiques. Ce savoir-faire se traduit particulièrement dans l'agriculture où les caractéristiques des systèmes de cultures prouvent leur originalité (organisation de l'espace, des unités de production, étagement de la végétation, intensification des productions, polyculture...). L'Homme transforme profondément son milieu, crée un paysage, et cela est visible ; le contraste oasis / désert (ou steppe) est évident et se manifeste au niveau édaphique, (micro-) climatique, biologique, etc. Mais au final, le milieu quotidien de l'oasien n'est plus seulement le désert, mais le désert modifié, l'oasis. Ainsi, s'invalide l'idée d'une action et réaction simple d'une chose à l'autre (Société, Milieu).

### *L'interaction au quotidien*

Il faut parler d'interaction puisque société et milieu évoluent dans ce cas « conjointement<sup>3</sup> ». Il ne s'agit plus de cercles vicieux si l'on y intègre une perspective diachronique, mais dans sa forme générale d'une spirale, une dialectique du sujet et de l'objet. Plus poétiquement, s'instaure un dialogue entre la société et son milieu où les mots échangés sont tant de la nature que de la culture, où la conversation qui ne cesse est pour partie visible aux yeux du promeneur. Nous avons considéré la genèse de l'oasis comme produit d'une influence, de conditions et d'une créativité. Il en va de même du quotidien de la vie oasienne, entendu que cette fois l'influence du « milieu » comprend celle du désert et de l'oasis (dans des proportions variables, nous le verrons

<sup>1</sup> Toutefois, rien *a priori* empêche de penser que ces populations aient pu connaître l'agriculture et l'avoir abandonnée par la suite.

<sup>2</sup> BATESTI V. - *Les relations au désert des religions monothéistes*, 1993, *op. cit.*

<sup>3</sup> Il est de fait impossible de distinguer l'influence du milieu sur le groupe pendant que ce milieu se transforme.

plus loin : les oasiens de Djanet par exemple sont plus proches du désert que ceux du Jérid qui l'ignorent quasiment<sup>1</sup>).

Il peut paraître abstrait de parler de relations du milieu et de la culture. Pourtant cette liaison, nous pouvons la relever dans les *pensées construites* que l'on a de son environnement : comment est-il qualifié, d'hostile ou de fécond ? comment le classe-t-on ? quelle est sa taxinomie ? comment l'appelle-t-on, quelle toponymie ? comment le partage-t-on ? etc. De manière plus immédiate, on peut observer les *pratiques sociales* et en l'occurrence culturelles (c'est-à-dire la gestion du matériel biologique) ainsi que l'intégration de contraintes écologiques dans l'architecture, le vêtement, l'irrigation, l'usage des taxons végétaux ou animaux...

Jusqu'ici, j'ai parlé de l'oasis comme d'un objet simple. Non seulement on peut différencier divers types de gestion du milieu oasien, mais ce siècle donne l'exemple de profonds bouleversements de certaines oasis du fait de nouveaux acquis scientifique et technique et de l'expansionnisme d'un modèle économique marchand et capitaliste. Les objectifs de la culture d'oasis peuvent ainsi changer. Une évolution extrême serait de passer de l'autoconsommation stricte à une intégration à l'économie de marché mondiale<sup>2</sup>. Aujourd'hui, toutes les variantes existent. Mais certaines modalités d'exploitation, c'est-à-dire de gestion du milieu, demeurent plus ou moins invariantes, contraintes par des faits d'ordre géographique. On a alors à se questionner sur le fondement écologique des pratiques sociales.

Cependant, à l'intérieur de la « voie oasienne » (chasse/cueillette, pastoralisme<sup>3</sup> sont aussi possibles), des caractéristiques environnementales peuvent imposer une forme d'oasis, comme la présence d'un fleuve endogène (Égypte) ou l'abaissement de la ligne d'eau (étirement / déplacement de la zone cultivée). Elles laissent tout de même, dans ces formes, une marge de manœuvre dans le rapport à l'environnement où le milieu devient critère non signifiant. Ces variations sur un même thème, ces différents types d'exploitations dans une oasis, peuvent se traduire par une typologie des unités de production (ou des systèmes d'exploitations) où interviennent comme caractères discriminants les capacités de mobilisation du travail, l'héritage foncier, le mode de faire-valoir, les capacités d'investissements, bref, des critères sociaux qui tiennent principalement compte de l'histoire propre de l'oasis et du contexte économique. S'assigner l'étude des relations de groupes humains à leur oasis exige donc une réflexion à différentes échelles, tant géographiques que sociales.

<sup>1</sup> Voir « Le classement des plantes », p. 85.

<sup>2</sup> Dans une certaine mesure, l'inverse a eu lieu lors du repli des oasis caravanières sur elles-mêmes au moment de la disparition du trafic transsaharien.

<sup>3</sup> Dans le cas, encore, où oasis et pastoralisme n'en forme pas qu'une, vu leur souvent nécessaire complémentarité.

## Le gué obligatoire

Ce détour assez spéculatif n'est pas étranger à la rubrique « eau ». Bien plus, il va nous permettre de comprendre les limites d'une approche exclusive sous l'angle hydraulique. Tout ce discours consiste à déterminer comme contrainte majeure de l'installation humaine en milieu désertique l'eau, ou plus exactement, la difficulté d'approvisionnement en eau. Il est bien difficile de nier que cela soit une contrainte majeure, mais est-ce bien la seule ? La chaleur ou le climat en général, la qualité des sols, la difficulté d'accès voire peut-être le système politique, etc., n'en sont-elles pas aussi ? Peut-on honnêtement conférer à cette ressource rare le rôle d'axe pertinent explicatif du fonctionnement oasien ? La question revient à se demander si l'eau est l'essence de l'oasis.

Pour les observateurs extérieurs, il paraît évident que l'eau, parce que rare dans le désert, est inéluctablement un écueil central de la vie oasienne. Et des correspondances se tracent d'elles-mêmes : un exemple parmi d'autres que le problème de l'oasis est fatalement un problème d'eau selon les auteurs d'une publication est qu'il n'est même plus nécessaire de le mentionner dans le titre, *Étude d'exécution de sauvegarde d'oasis dans le Jérid*<sup>1</sup>. Il n'y est pourtant question que de problèmes d'eau et de forages.

Il ne s'agit pas de minimiser l'importance de la donnée hydraulique, mais de mesurer sa réelle portée heuristique pour la compréhension et la traduction des systèmes d'oasis. Pour s'en tenir à Tozeur au Jérid, c'est certes au long des siècles que s'est construit son remarquable complexe de répartition des eaux. Les jeux de pouvoir locaux sont souvent passés par les tentatives de contrôle de cette ressource<sup>2</sup>. Et si PENET<sup>3</sup>, dont le nom se conserve encore aujourd'hui dans la mémoire collective du Jérid, était parvenu à déchiffrer le système et l'analyser au début de ce siècle, cela n'avait sans doute rien d'un innocent passe-temps de contrôleur civil. Les autorités coloniales se sont rapidement intéressées à l'eau, y voyant un facteur limitant donc un moyen stratégique de contrôle. À ce titre, une des premières mesures après l'installation du Protectorat en Tunisie, a consisté en la nationalisation des sources, notamment celles qui irriguaient les jardins de Tozeur. Il est inutile de s'attacher à démontrer davantage le rôle politique local et large de l'eau dans les oasis, comme au Maghreb en général<sup>4</sup>, c'est une chose entendue.

<sup>1</sup> MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE (Rép. Tunisienne) - *Étude d'exécution de sauvegarde d'oasis dans le Djérid, Avant-projet, Oasis de Nefta*, Tunis, Centre national des études agricoles, Budapest, TESCO, UIZITERNV, déc. 1985.

<sup>2</sup> BOU ALI S. - *Le Djérid : un essai d'analyse régionale*, th. université de Toulouse Le Mirail, 1982.

<sup>3</sup> PENET P. - *Tableau de distribution d'eau d'irrigation dans l'oasis de Tozeur*, Tunis, Régence de Tunis, Protectorat français, Direction générale de l'intérieur, s.d. [1912].

Titre de page intérieure : « Tableau d'eau de Tozeur. Au septième siècle de l'Hégire (XIII<sup>e</sup> de l'ère chrétienne) Ibn Chabbat, Imam de Tozeur et historien, a fondé le règlement de répartition des eaux de l'oasis de Tozeur. Ce règlement s'est perpétué par tradition orale. De 1911 à 1912 (1329 à 1330 de l'Hégire), sur l'initiative et par les soins de P. PENET, Contrôleur civil, assisté de Mahmoud SNADLY, interprète de contrôle civil, la tradition orale a été relevée et fixée par écrit. »

<sup>4</sup> Voir par exemple : PÉRENNES J.-J. - *L'eau et les hommes au Maghreb, Contribution à une politique de l'eau en Méditerranée*, Paris, éd. Karthala, 1993.

Le discours revendicatif oasien lui-même se construit souvent autour de l'eau, cela est vrai au Jérid<sup>1</sup>. Mais, nous verrons plus loin qu'il s'agit sans doute, sous de fausses apparences techniques, d'un discours politique. Le politique se reflète-t-il dans l'eau des oueds ? Il s'agira plus vraisemblablement d'un rare terrain accessible, sous l'actuel régime politique en Tunisie, où la revendication et le droit à la parole sont encore possibles. La situation est similaire sans doute dans l'oasis de Zagora, au Maroc, où le responsable de la subdivision du CMV avouait avec amertume que « l'eau est la source de la vie, mais aussi la source de nos problèmes » (le 30 septembre 1996). Ce n'est pas un terrain neutre, l'histoire chargée à ce propos témoigne du contraire. Que demande-t-on aux agriculteurs jéridi d'exprimer et d'autre part, qu'attendent-ils des intervenants extérieurs, sinon cette action sur l'eau qui, à eux, leur a échappé ? Si effectivement l'eau occupe une place centrale dans le regard sur l'oasis (peut-être pour le contraste qu'elle suscite par rapport à un milieu désertique inhabituel), si effectivement il semble que ce soit un élément médium — qui médiatise partiellement — dans les processus discursifs sur l'oasis, n'y a-t-il pas réduction à n'observer que par son prisme ? Autrement dit, je ne crois pas à un tel essentialisme.

Ce passage obligé — on pourrait dire ce gué obligatoire — de la question de l'eau pour accéder à l'intimité de la vie oasienne (sociale, technique, économique) s'illustre de façon admirable notamment chez Geneviève BÉDOUCHA dans son ouvrage, devenu incontournable, « L'eau, l'amie du puissant »<sup>2</sup>. Le fond de son approche se résume ainsi : « si dans une société oasienne, c'est l'eau qui raconte le mieux la société, la société raconte avant tout l'eau, se raconte à travers l'eau. » (p. 16) Et pourquoi est-ce l'eau qui raconte le mieux la société ? Pourquoi finalement choisir cet axe comme angle d'attaque de la communauté oasienne ? Parce que « dire que dans une oasis l'eau est la ressource rare, essentielle, dont le contrôle et la répartition sont le fait crucial, quoi de plus évident ? » (p. 15) En effet, mais si elle reproche à la littérature qui traite des sociétés oasiennes de s'être cantonnée « dans une description exclusivement technique et juridique du système hydraulique, sans d'emblée l'envisager comme un tout dont les aspects sociaux et politiques sont au moins aussi importants », ce qu'elle ne remet pas en cause est que cette littérature qui traite des sociétés oasiennes se soit cantonnée dans une description hydraulique tout court. Car pour BÉDOUCHA, « l'eau est objet d'étude privilégié parce que première techniquement et économiquement mais aussi symboliquement ». L'eau constitue donc l'axe central de son travail sur ces communautés d'oasis du Sud tunisien, au Nefzawa (ou Nefzaoua), la grande région de dattes de ce pays avec le Jérid<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Vrai au Jérid, mais absent par exemple à Djanet, dans le Sud algérien, où c'est plutôt un discours de construction identitaire (être Touareg) qui prime (cf. « L'unité classificatoire improbable », p. 80).

<sup>2</sup> BÉDOUCHA G. - « L'eau, l'amie du puissant », *Une communauté oasienne du Sud-tunisien*, Paris, Éd. des Archives Contemporaines, 1987.

<sup>3</sup> Située sur la rive Est du *Shott el Jérid* (rive Ouest pour la région du Jérid)

Le travail de BÉDOUCHA, entrepris en 1970, s'inscrivait dans la lignée de ce que l'on a appelé l'ethnologie (ou ethnographie) de sauvegarde, d'urgence. Pour l'oasis, face aux récents changements des dernières décennies, jugés rapides et bouleversants pour un système « qui avait fait ses preuves durant des siècles », s'imposait à la recherche dès lors « l'urgence d'un inventaire et d'un recueil des modes traditionnels de mesure, de distribution et d'appropriation de l'eau », « traces seules durables » — mais aujourd'hui disparues — d'une organisation sociale et politique originale. Trois idées sous-jacentes se dessinent en filigrane. L'une, déjà soulignée, est que l'eau et le système hydraulique ont la capacité de représenter la société de l'oasis ; la seconde est la permanence d'un système traditionnel trans-historique mais sombrant brutalement avec l'avancée moderne ; la troisième, enfin, une reconnaissance implicite de la qualité supérieure de ce (système) traditionnel.

Cet ensemble d'idées implicites se retrouve dans d'autres travaux, notamment ceux d'Yves JUSSERAND<sup>1</sup> sur l'oasis de Nefta, au Jérid. Plus explicitement, Ahmed KASSAB organise un article de géographie oasienne, intitulé « Problèmes des oasis tunisiennes »<sup>2</sup>, en trois parties dont voici les titres : 1/ Ressources en eau et équilibre ancien des oasis ; 2/ La crise de l'économie et de la société oasienne [survenue fin XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècle avec le choc colonial] ; 3/ Les actions de sauvegarde des oasis. On retrouve le primat de l'eau pour aborder l'oasis et la destruction d'un équilibre (ce qui présuppose son existence antérieure). Si BÉDOUCHA évoquait avec une certaine nostalgie l'ordre ancien d'une harmonie entre l'homme et son milieu naturel, KASSAB parle de sauvegarder ou de retrouver cet équilibre. Cette lecture n'est pas propre aux oasis, quand bien même l'on reste sur le domaine saharien : Yves GUILLERMOU<sup>3</sup> ne procède pas autrement en se concentrant plus particulièrement sur les pasteurs en Algérie. Après avoir montré l'adaptation des systèmes traditionnels au milieu (dans l'objectif de les revaloriser, mais la critique ici ne porte pas sur cela), il poursuit sur l'occupation française, qui, « malgré sa durée relativement réduite [...] provoque aux plans écologique, social et économique des bouleversements infiniment plus importants que tous les précédents. » Est-ce bien uniquement l'occupation d'une « durée relativement réduite » (tout de même un siècle) qui crée ces bouleversements ? Ne serait-ce pas au-delà l'expansion d'une manière de voir le monde plus « exploiteuse », ou « orientaliste » (voir « Les types idéaux de la praxis », p. 156) ? Pour finir, l'auteur conclut que « Les hommes ont perdu la maîtrise des rapports avec le milieu, et ne survivent qu'au prix de pratiques dégradées et destructrices : l'adaptation fait place à la désadaptation. » L'adaptation d'une société au milieu n'existe jamais en tant que telle, elle est toujours remise en cause par l'apparition de nouveaux événements ou phénomènes historiques, naturels ou sociaux. Peut-être ne faut-il pas lire trop rapidement un changement dans les relations au milieu comme une perte de l'idéal d'harmonie, mais comme l'histoire du procès incessant de la poursuite (recherche) des équilibres. Pour reprendre les mots de GUILLERMOU, l'adaptation ne fait pas forcément place à la désadaptation, mais la désadaptation est en fait le mouvement même de l'adaptation.

<sup>1</sup> JUSSERAND Y. - *Gestion de l'eau dans l'oasis de Nefta Beni Ali*, Montpellier, Cirad/Sar, Inrat/CRPh, Gridao, Cnearc, déc. 1994.

<sup>2</sup> pp. 391-412 [1978], de son recueil d'articles KASSAB A. - *Études rurales en Tunisie*, Tunis, Publications de l'université de Tunis, Faculté des lettres et sciences humaines de Tunis, 1980.

<sup>3</sup> GUILLERMOU J.N. - *Paysans et pasteurs en Algérie : réponses aux contraintes écologiques et crise des systèmes de production traditionnels*, *Écologie Humaine*, vol. XII, n° 2, juin 93, pp. 21-35.

Ma perspective de travail sur les socio-écologies des milieux d'oasis sahariennes voudrait évacuer ces trois propositions que j'attribue à BÉDOUCHA, c'est-à-dire tendra à démontrer que cette reconstruction de l'oasis en suivant les cours d'eau joue sans doute trop le jeu politique au détriment d'une vision plus large de l'homme dans son milieu, oasien en l'occurrence ; que l'idée du traditionnel est au mieux un type idéal, ou l'évocation de structures antérieures et/ou persistantes, mais ne correspond pas réellement à un état de quiétude et d'harmonie originel ; que cet état supposé traditionnel et en voie de disparition laisse place au regret d'un âge d'or, qui, s'il s'accommode bien au discours revendicatif local, devrait trouver en anthropologie un lecteur plus critique sur le sens.

Il apparaît difficile d'éviter une révision et une explicitation des concepts implicites qui fondent cette démarche anthropologique d'étude des relations entre une société et sa nature. Quelle est avant tout cette dialectique nature/culture sur laquelle se bâtit la recherche des objets « hybrides » — comme dirait Bruno LATOUR ? Et quelle méthodologie construire pour l'approche socio-écologique de l'oasis ?



### Chapitre 3 : Dialectique et méthodologie

Cette immersion dans les problématiques des relations à l'eau suffit à dévoiler une thématique récurrente en anthropologie : les relations nature/culture. Avant de replonger dans le sujet précis de l'oasis, nous ne pouvons faire l'économie d'un recul, d'un « regard éloigné » non seulement sur notre objet d'étude, mais également sur la démarche du travail.

#### « Le duel des jumeaux amnésiques »

Tout d'abord, reconnaissons que certains termes employés dans mon projet de travail, comme « socialisation de la nature » ou « socio-écologie », sont des monstres épistémologiques, combinant à la fois du social, ou un discours sur le social, et du fait biologique, minéral, météorologique etc., bref du fait naturel. Manifestement, des réseaux entrelacent social et naturel. Mais est-ce notre faute, dirait Bruno LATOUR<sup>1</sup>, si les réseaux sont à la fois réels comme la nature, narrés comme le discours, collectifs comme la société ?

Georges GUILLE-ESCURET s'est particulièrement attaché à démonter l'embarras entre les sciences de la vie et les sciences de la société. L'écologie et la sociologie sont nées au même moment au siècle dernier, et cela ne tient pas du hasard : elles sont issues du même bouillonnement d'idées tendant vers l'universalisme avec la volonté de s'attacher aux objets complexes. Cependant, bientôt les deux disciplines affichent une détermination tenace de désunir et borner leur champ de recherche (tout au moins en France, à niveau moindre dans l'Université américaine). Sciences des relations toutes deux, elles se rendent incommunicables avec leur prétention de se décréter achevées par la structuration de leurs propres approches théoriques, sur un fond de modernité séparant volontairement natures et sociétés. Pourtant, « parce que les groupes humains altèrent à la fois la structure sociale et l'écosystème, ils sont pleinement et simultanément des facteurs sociaux et des facteurs écologiques »<sup>2</sup>, ce qui autorise GUILLE-ESCURET à parler de ces deux disciplines, sociale et écologique, comme de « jumeaux amnésiques ». C'est dans cette optique que ce travail préfère parler de « socio-écologie » plutôt

---

<sup>1</sup> p. 15 in LATOUR B. - *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, Éd. La Découverte, 1991.

<sup>2</sup> GUILLE-ESCURET G. - Écosystème et organisme social, Le duel des jumeaux amnésiques, in CADORET A. (sous la direction de) - « *Chassez le naturel...* », *Cahiers des Études Rurales*, n° 5, 1988, pp. 97-118.



que de « socialisation de la nature » afin de rétablir la symétrie, de rendre justice au travail double, dans les deux sens, des procès naturels et des procès sociaux. Nous verrons comment ceux-ci demeurent toujours liés.

Le débat sur les milieux et les sociétés est-il encore d'actualité ? Certes, comme Gérard LENCLUD dès l'introduction d'une note critique<sup>1</sup>, on peut estimer que l'heure n'est plus aux grands débats entre déterminismes écologiques ou socioculturels : la plupart des personnes concernées par l'anthropologie admettent qu'il n'existe pas deux catégories distinctes et autonomes (systèmes naturels et activités humaines), qu'il existe entre elles des échanges en rétroactions. Nous pouvons accuser notre histoire scientifique de nous empêcher aujourd'hui de concevoir ces deux catégories en fait conceptuellement intégrées. Toute la démarche scientifique s'est appuyée sur les logiques de déduction et d'induction, instituées tout au contraire pour maintenir à distance ce monde dans lequel nous évoluons.

Allant plus loin, Augustin BERQUE<sup>2</sup> pense que notre notion occidentale du paysage (de la nature) est appelée à changer du fait même de cette prise de conscience. L'ancienne notion résultait du dualisme cartésien, la dichotomie sujet/objet, homme/environnement. Tandis qu'aujourd'hui, après cette première distanciation (corrélative de la naissance des sciences physiques modernes, l'homme maître de la nature), une seconde intervient : corrélative du développement des sciences humaines et sociales apprenant à connaître ses propres déterminations, à savoir l'immanence du social et de l'inconscient — le non-individuel et le non-sujet — du sujet lui-même (p. 223). Il propose de nouveau le terme de « médiance » : « le sens à la fois physique et phénoménal, écologique et symbolique du milieu, entendu comme la relation d'une société à l'espace et à la nature » (p. 232). Il est nécessaire ici que je précise la définition de certains termes : ce que j'appelle « nature » est pour moi un milieu où s'opère et s'est opéré la praxis humaine. Dans ce travail, la nature est au milieu comme un peu ce que le lieu est à l'espace (voir « lieu » et « espace » au chapitre suivant). Le passage du milieu à la nature (de l'espace au lieu) est rendu par une qualification et parfois une transformation physique. La nature est un milieu pratiqué physiquement, ou tout du moins de façon cognitive, et dans tous les cas socialement (il semble que les termes de « milieu » et « nature » aient leur sens inversé chez A. BERQUE<sup>3</sup>).

Si l'on veut en finir avec le dualisme société/nature en disant qu'effectivement la nature n'est que la société et que la société n'est que la nature, c'est-à-dire se fondant l'une en l'autre (et que finalement la « nature » n'existe pas, seule tout du moins, de la même manière qu'une société s'inscrit toujours dans un milieu), on revient à la problématique méthodologique des sciences humaines : celle de la distance sujet/objet puisque le sujet fait partie lui-même de l'objet. Comprendre pleinement cette inextricable « interférence » entre objet et sujet, ou pour parler le langage de DURKHEIM et MAUSS entre « chose » et « représentation », complexifie infiniment le monde. Ce problème de distance concerne, de façon directe, autant la problématique de nos objets de recherche que la méthodologie d'approche de ces objets par le chercheur. Les relations sont équivoques donc sur deux plans : l'intrinsèque à l'objet d'étude (la société par rapport à sa

<sup>1</sup> LENCLUD G. - Note critique, Milieux et sociétés : la médiation de l'Histoire, in CADORET A., 1988, *op. cit.*, pp. 137-143.

<sup>2</sup> BERQUE A. - La transition paysagère comme hypothèse de projection pour l'avenir de la nature, in ROGER A. & GUÉRY F. (sous la direction de) - *Maîtres et protecteurs de la nature*, Seyssel, Éd. Champ Vallon, 1991, pp. 217-237.

<sup>3</sup> Cf. son glossaire (« Définitions de base du point de vue mésologique »), p. 165 in BERQUE A. - *Le sauvage et l'artifice, Les Japonais devant la nature*, Paris, NRF-Gallimard, 1986.

nature) et celui de l'observateur par rapport à cet objet (l'anthropologue par rapport à cette société, et partant à cette nature).

Si la tendance est bien à douter des distinctions cartésiennes entre sujet et objet, et à moins rechercher à légitimer des modèles (marxistes ou structuralistes), pour autant le pessimisme postmoderne n'est pas obligé : doucement aujourd'hui, le mouvement est à inclure ces doutes dans les méthodologies. Étant donné que la relation à la nature possède une réalité construite, historiquement et géographiquement, par un processus de combinaison de la nature et de la culture, une réalité qui n'est ni proprement objective, ni proprement subjective. Pour en revenir une dernière fois à A. BERQUE, celui-ci propose de la définir comme « *trajective* — soit dit en invoquant Montaigne, qui parlait encore de « trajecter » au sens d'accomplir un trajet, et en baptisant *trajection* le trajet qui s'accomplit ainsi, indéfiniment, entre les deux pôles théoriques du subjectif et de l'objectif. » (p. 232) Sans néologisme, ce travail sur les oasis sahariennes entreprend l'approche circonspecte (du latin *circumspicere*, regarder autour), une démarche retenue et prudente qui fait son deuil de l'ambition qui était de saisir les objets dans leur (totale) réalité. Les objets complexes qui intéressent l'anthropologie (la sociologie) et l'écologie n'ont pour réalité que des points de vue particuliers. C'est déjà une chose capitale à la fois de le savoir et de l'accepter. Ce travail propose une approche de l'objet complexe oasien par des « regards autour » (de l'objet scientifique, ce qui ne veut pas dire que l'on n'explore que superficiellement l'oasis) et tente finalement d'éviter une objectivisation. Les articulations des regards — des articulations jamais parfaites, car les regards ne sont jamais exhaustifs pour reconstruire l'ensemble —, sont ici disposées selon deux plans principaux : thématiques (espaces et temps, pratiques et pensées, etc.) et des échelles ou niveaux d'organisations (collectif et individuel, large et restreint, etc.).

L'information que je recherche pour les procès socio-écologiques n'est ni strictement dans la nature, ni strictement dans les pensées construites, ni strictement dans les pratiques : l'information se trouverait aussi sur les côtés de ce triangle géométrique, dans les articulations de ces trois choses. L'information est à la fois immanente et transcendante sans être strictement ni l'une ni l'autre. Immanente, car contenue non dans les objets de recherche classiques, mais contenue dans les articulations, les échanges entre eux ; transcendante, car elle dépasse ces objets et leurs niveaux de segmentations — voire de hiérarchies — disciplinaires, elle leur est supérieure.

## La métaphore en méthodologie

Me préparant à décrire des choses oasiennes, je crois nécessaire de préciser quelques présupposés inhérents à ma démarche, qui permettront de mieux la comprendre et par là aussi mieux la critiquer.

Si l'anthropologie est une discipline caractérisée comme continuellement piégée entre l'idéalisme et le matérialisme, ce travail répète ce dualisme : les hommes et le milieu (et non la nature) ont une réalité, une réalité matérielle, cependant les sociétés, la nature et l'expression de leurs interrelations doivent se traduire par la métaphore. La comparaison précise le rapport entre deux idées tandis que la métaphore indique seulement le rapport entre les idées, et ne l'institue pas. Et comme le dit joliment un stylisticien, « L'imagination loin d'être enserrée dans les bornes d'une ressemblance exacte, a libre champ pour rêver à l'analogie. »<sup>1</sup> La métaphore, ainsi que l'origine grecque de son nom l'indique, est une transposition de sens. Cette précaution d'usage est nécessaire puisque la description du réel touche inévitablement à l'objectivité de l'objectivation, c'est-à-dire à la vérité.

Pour Edgar MORIN<sup>2</sup>, la problématique de la vérité n'est pas seulement celle de la « relationnalité » de la vérité (la fausse évidence de la vérité issue du réel perçu), non plus de la relativité de la vérité, qui, du coup nous permet d'accéder à la « métavérité » de la relativité (par exemple, dire « il n'y a pas de vérité »), c'est surtout celle de la « biodégradabilité » : toute vérité existe dans des conditions et limites d'existence données, elle peut être absolument vraie dans ces conditions et limites, mais meurt hors d'elles. « Les vérités non biodégradables sont illusoire et mensongères dans leur prétention à transcender les conditions mortelles d'existence. » Mais est-ce que cela tue les prétentions à la recherche de vérité ? Absolument oui, relativement non. L'approche circonspecte renie l'approche absolue, totalisante et revendique l'approche partielle du tout par une partie des parties : la vue n'est pas totale, on en a cependant une approche. Cette approche est imparfaite, mais, si je puis dire, le tout est de le savoir et même de le revendiquer. Il ne s'agit pas là d'une théorie, mais d'une méthode de la pratique qui s'applique par le sujet connaissant à l'objet d'étude et singulièrement aussi au corps de celui-ci : les relations société-nature (société-oasis pour ce travail). Dans ce cas, peut-on avoir une description/explication cohérente ? Me reprochera-t-on que dans ce travail les thématiques ne s'articulent pas parfaitement ? Je justifie cela par avance : les emboîtements ne sauraient l'être qu'à la condition de faire état d'une vérité absolue dont j'ai fait le deuil.

Ainsi, cette approche est circonspecte. L'utilisation d'outils comme la typologie, le zonage ou les acquisitions de références technico-économiques des exploitations, n'ont pas d'autre fonction que métaphorique. Par exemple, qu'est-ce qu'une typologie, si élaborée soit-elle, sinon un rudimentaire découpage du réel qui met en avant quelques critères pour éteindre tous les autres ? La critique est pertinente à mon sens, cependant

<sup>1</sup> p. 162 in GRETE G. - *La composition et le style, Principes et Conseils*, Paris, Gabriel Beauchesne Éd., 1930.

<sup>2</sup> MORIN E. - *Pour sortir du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Seuil, 1984, pp. 206-209, repris p. 255 in MORIN E. - *La complexité humaine*, Paris, Flammarion, 1994.

son usage demeure bien utile dans un travail qui veut rendre compte des diversités des exploitations agricoles dans une région. L'utilisation d'outils conceptuels relève d'un exercice difficile : il faudrait que ceux-ci proposent des analogies éclairantes et non des assimilations forcées. La vérité, ou le réel, se poursuit mais ne se saisit pas.

Le sujet de ce travail est au point d'enchevêtrement des sciences écologiques et des sciences sociales, historiquement séparées nous l'avons vu. Cette méfiance réciproque, trahie aussi par de nombreuses séductions, n'empêche pas le partage d'un idéal commun pour l'explication et globalement pour la stratégie scientifique. La biologie, puis l'écologie, ont bénéficié d'une aura scientifique supérieure aux sciences sociales, ressentie comme telle par les tenants des deux disciplines ; à preuve le dédain parfois du biologiste et l'irrésistible répétition de l'affirmation de leur scientificité par le sociologue ainsi que la dissymétrie qui autorise une réductionnisme de la biologie sur l'homme sans que l'inverse soit agréé. Cependant, ces sœurs jumelles poursuivent toutes deux dans un même élan l'édification de lois : cela n'en est pas moins contestable qu'utile, simplificateur que nécessaire.

Peut-être doit-on en sciences sociales, sinon abolir, tout au moins demeurer très circonspect vis-à-vis des prétentions nomothétiques de ces disciplines, comme le défend Jean PIAGET<sup>1</sup> ; nomothétique c'est-à-dire poursuivant l'établissement de « lois ». Les schémas proposés parfois en lois ne sont pourtant que des outils d'approche, les structures ou évolutions ne sont que des métaphores du réel et ne doivent servir qu'au mécanisme explicatif prudent. Ils ne peuvent se poser ni en lois ni en règles, car leur genèse est toujours uniquement le fruit d'une simplification du réel et de présupposés théoriques souvent implicites. Autrement dit, si elle sert notre système de pensée dans les sciences sociales et est donc heuristique, cette recherche unificatrice ne doit pas être confondue avec celle de Vérité. La vérité n'existe pas à notre dimension ; gardons-nous toutefois de tomber dans l'excès inverse d'un trop grand relativisme. Si les sciences sociales veulent être scientifiques, cela est certainement possible, il est nécessaire qu'elle délimite la notion de loi qui n'est jamais absolue. Une loi scientifique n'existe, comme une vérité, que dans un cadre disciplinaire, temporel, etc. c'est-à-dire finalement dans une « situation » ; ceci semble plus acquis en biologie ou en physique (les paramètres expérimentaux) qu'en sciences sociales. Les normes, modèles, dénominations utilisés ici répondent, au moins implicitement, à cette définition.

En conclusion de ce chapitre méthodologique, nous pouvons terminer comme un éditorial de J.N. FERRIÉ<sup>2</sup> : dans le débat sur la primauté de la culture ou de la nature, savoir ce qui l'emporte de l'un ou de l'autre, du biologique ou du social a assez peu d'intérêts ; ce qui importe, en revanche, est de comprendre comment l'un et l'autre se combinent dans la production de la réalité. Nous essayons dans ce travail sur les oasis d'accorder la primauté aux processus sur les causes et d'éviter l'erreur épistémologique de confondre explication et réduction.

Tout au long de ce travail, une hypothèse s'amorcera doucement : c'est cette manière dont milieu et société s'agentent l'un et l'autre dans les procès socio-écologiques. Nous verrons ensemble que leur combinaison peut être perçue comme à la fois une

<sup>1</sup> PIAGET J. - *Épistémologie des sciences de l'homme*, Paris, NRF-Gallimard, 1972.

<sup>2</sup> FERRIÉ J.N. - Éditorial, Changements d'objets, *Écologie Humaine*, vol. XII, n° 2, juin 93, pp. 3-5.

distance et une réunion. Ce qui sera dégagé ne sera pas une loi invariable que l'on puisse appliquer une fois pour toute à l'ensemble des sociétés humaines. Cette proposition n'entre pas dans le cadre « nomothétique » tel que se le voulait l'écologie culturelle.

### *À propos des animaux*

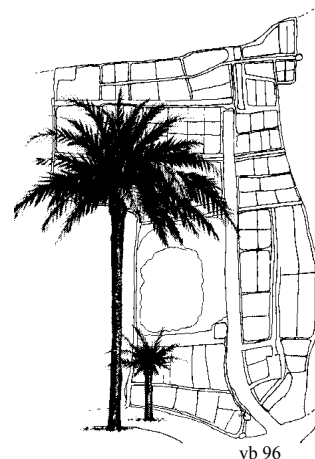
Dans ce travail, je me concentre essentiellement sur le végétal au détriment de l'animal. La raison tient à ce que le végétal cultivé est la différence fondamentale et fondatrice de l'oasis. La vie au désert des nomades est placée sous le signe animal, ce sont des pasteurs éleveurs. Dans l'oasis, non seulement l'animal n'est pas l'élément original (qui puisse le distinguer du désert environnant où évolue le pastoralisme), mais sans doute ne vient-il qu'en surimpression. Certes, de nombreux travaux, notamment sous la mouvance systémique fonctionnaliste<sup>1</sup>, ont montré avec une réelle pertinence les relations de dépendances et même de complémentarités entre l'oasis et le désert (ou la steppe, *sahara* dans tous les cas). Ceux de Mongi SGHAIER<sup>2</sup> de l'IRA de Médénine en sont un très bel exemple. La biomasse des pâturages sahariens va alimenter l'oasis en viande, en lait, en peau comme l'oasis alimente les troupeaux en fourrage, dattes déclassées etc. Les animaux élevés au désert entrent dans la vie oasienne comme les animaux des oasis vont pâturer au désert, confiés à des pasteurs. Les centres urbains (on utiliserait à profit le terme de bourgades) possèdent leurs propres élevages à dominante caprine (tandis que les sahariens sont à dominante ovine). Ces élevages d'herbivores sont plutôt de type domestique, c'est-à-dire liés à la maison, dans les cours (*hosh*) où leur est souvent réservé un espace propre. Cela marque bien d'ailleurs le caractère rural des oasis jéridi. Il est fréquent que les chèvres soient libres de circuler dans les ruelles des quartiers. L'élevage en stabulation est moindre dans les jardins de l'oasis. L'extension de l'élevage bovin en oasis est aussi une évolution notable. L'animal sera présent en creux dans ce travail : par lui, l'agriculteur amende en partie sa terre, pour lui, l'agriculteur travaille en partie la terre (fourrage), et en des proportions parfois importantes comme c'est le cas dans les oasis de néo-agriculteurs (et ex-pasteurs, quoique parfois le cumul est réalisé entre les statuts d'agriculteur et de pasteur).

Il est évident que d'un point de vue socio-économique, on ne pourrait faire l'impasse de l'animal dans l'oasis. Cependant, ce travail assume cette impasse partielle, car il se limite volontairement au rapport de populations à leur milieu. Effectivement, les animaux d'élevage (chèvres, moutons, vaches et, pourquoi pas, poules, lapins...) font « partie du paysage », leur présence influe sur la structure des jardins (emplacement d'une bergerie ou surfaces consacrées aux cultures fourragères), pour autant le végétal prédomine, le végétal est la structure d'accueil créée par les hommes pour les hommes eux-mêmes et pour les animaux. Je ne tiens pas à démontrer plus que cela la pertinence de l'oubli des animaux : il s'agit avant tout d'un parti pris de travail.

<sup>1</sup> Très séduite par ces tableaux aux multiples « cases » reliées par des réseaux complexes de « flèches » matérialisant des relations de dépendance ; comme le dit malicieusement GUILLE-ESCURRET (p. 165), « ils ne peuvent masquer longtemps que les questions demeurent dans les flèches irrésolues ». GUILLE-ESCURRET G. - *Les sociétés et leurs natures*, Paris, Armand Colin Éd., 1989.

<sup>2</sup> Voir par exemple SGHAIER M. - Les agrosystèmes de production oasiens en Tunisie, Fonctionnement, rôle et adaptation aux changements écologiques et socio-économiques, in RHOUMA A. & TONNEAU J.Ph (sous la direction de) - *Agriculture oasienne : quelles recherches ?*, Montpellier, Gridao, s.d. [1994], pp. 85-99. Cf. en particulier p. 89 « Schéma 2. Modèle de complémentarité oasis-steppe dans les régions arides, cas tunisien ».





## **• Partie 2 : Le complexe objet oasien et sa réduction — s'il fallait une norme**

Une norme oasienne : c'est-à-dire un système oasien idéal, fixe, en dehors de toute trajectoire qui lui fasse quitter la référence traditionnelle. Appréciation grossière bien entendu, mais temporaire, que nous allons risquer ici pour mieux la mettre en perspective dans les parties suivantes qui démontreront, démonteront les erreurs de cette approche.

Les exploitations des jardins oasiens de la région du Jérid sont hétérogènes, il est difficile de les classer dans un même ensemble. Nous verrons que les différents types d'exploitations répondent à des logiques et à des perceptions différentes du milieu. Les jardins dits traditionnels des vieilles palmeraies de la région représenteraient la norme oasienne, ils constituent une référence : ils sont censés être le jardin toujours reproduit. Ce discours peut être interne au Jérid afin de présenter aux intervenants extérieurs une homogénéité de façade qui masque les profondes disparités locales, voire les conflits ; ce type de discours peut être également externe pour souvent discréditer en bloc l'ensemble du système de production traditionnel, stigmatisé comme source de blocage, non fonctionnel, exemple d'une aberration économique. Cette norme oasienne traditionnelle n'a elle-même en fait guère de justifications d'être.



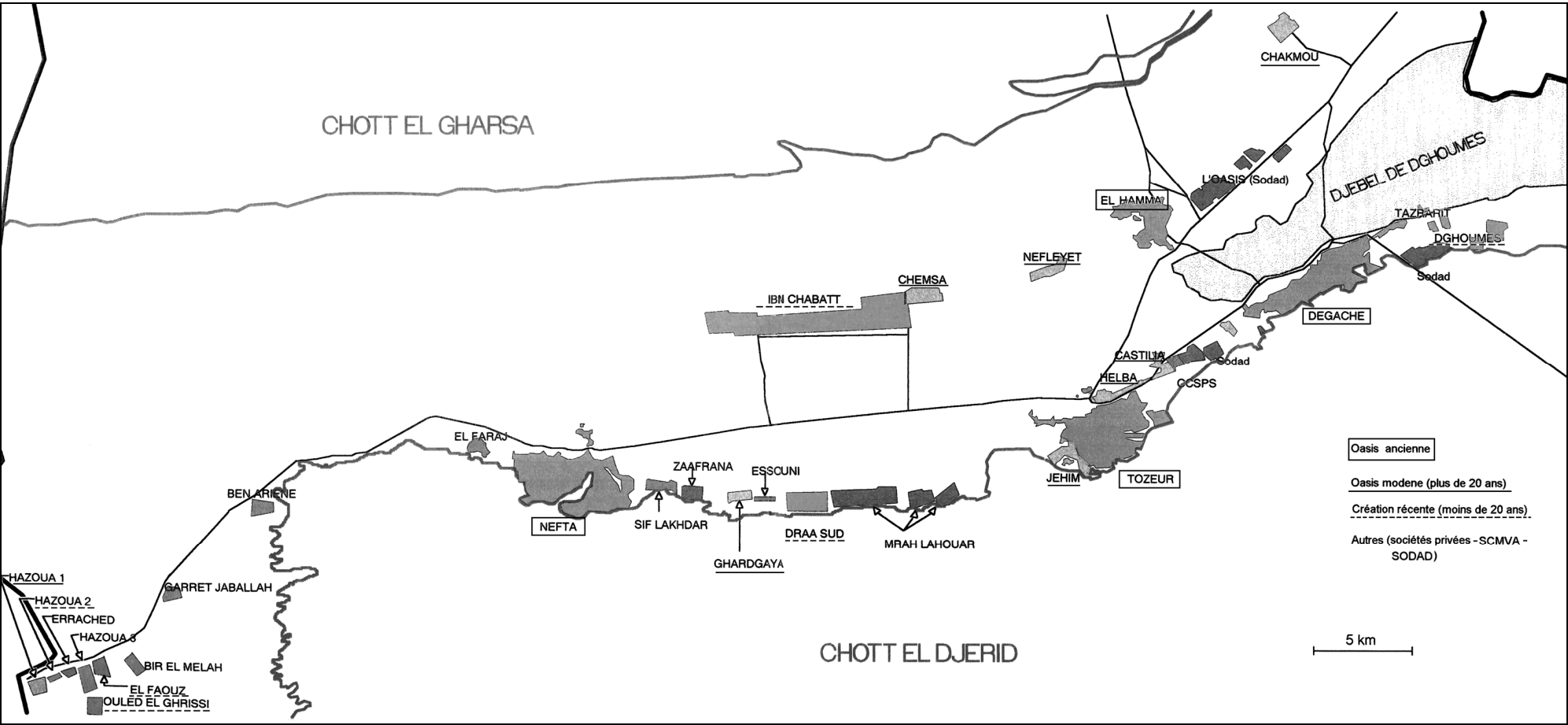


Figure 5 : Carte traditionnelle de la région du Jérid

## Chapitre 4 : Des espaces aux lieux en prenant son temps

Dans ce chapitre, l'étude des spatialités oasiennes se concentre plus particulièrement sur le cas des palmeraies du Jérid (voir Figure 5) et essentiellement sur les anciennes, c'est-à-dire celles des centres d'habitation de Tozeur, Degache, Nefta et El Hama, plusieurs fois millénaires. Je relègue à plus tard, sans les oublier, les palmeraies récentes. Cette mise à l'écart relative tient à ce qu'elles incarnent soit des conceptions nouvelles de l'agriculture, soit un état transitoire (par processus de réappropriation), même si les palmeraies installées depuis un demi-siècle constituent aujourd'hui 58 % des périmètres irrigués du Gouvernorat. Les anciennes oasis couvrent 3 300 ha sur un total de périmètres irrigués au Jérid de 7 819 ha, le reste est formé de palmeraies installées sous le Protectorat français ou de créations de l'État tunisien<sup>1</sup>. Les oasis nouvelles sont toutefois moins « visibles », elles ne sont pas visitées par les touristes et fréquemment elles sont placées à l'écart des routes et ne sont pas incorporées aux bourgades comme les anciennes.

Dans l'introduction à ce travail, la question de l'accès à l'objet complexe oasien se formulait de plusieurs manières. Le constat de son irréductibilité au chapitre précédent m'a conduit à nous pencher sur une méthodologie circonspecte. En se concentrant sur les espaces de cultures, on dégagera une logique d'emboîtement de différents niveaux d'organisations : le terroir oasien, le parcellaire, le jardin avec ses planches de cultures. Le cadre de la *praxis* oasienne se modifie à chacun de ces niveaux. Nous verrons comment, au travers de la définition de ces trois plans d'organisation, la dimension du temps intègre la texture de l'oasis et les formes de procès socio-écologiques.

### La structure du terroir

#### *Un terroir totalitaire ?*

Nous l'avons vu rapidement avec les typologies en début d'ouvrage, selon l'origine de l'eau d'irrigation, parfois les oasis s'étirent jusqu'à former des lignes de terroir en continu, parfois elles sont plutôt des îles dans l'océan minéral. L'imagerie maritime est assez fréquente pour parler du désert. Les oasis seraient des îles ou des

---

<sup>1</sup>Source : CRDA Tozeur, 1996.

ports, le désert, une mer de sable<sup>1</sup> et les dromadaires, des vaisseaux du désert. Les oasis du Jérid sont ainsi, facilement isolables, abordables. Ce sont des espaces agricoles que l'on peut cerner et qui sont conçus comme clos. C'est en cela qu'elles appellent sans doute des descriptions « totalitaires », c'est-à-dire des descriptions les prenant comme des totalités. Une dualité entre l'oasis et le désert est renforcée par les effets de contrastes : agricole et inculte, le travail et la friche, l'irrigué et le sec, le fécond et le stérile, l'anthropique et la désolation, le domestique et le sauvage... L'intégration homogène de l'oasis est encore facilitée, quand on l'aborde à travers l'eau, par une métaphore morphologique ou « organiciste » facile : la conception en arborescence du réseau amenant l'eau d'irrigation dans la palmeraie (le système afférent) et du réseau emportant les eaux usées de la palmeraie (le système efférent) rappelle les systèmes anatomiques nerveux ou sanguins (voir Figure 6 : Le « système organique » de l'oasis). Respectivement, il s'agit des canaux d'adduction, l'oued (*wed*, plur. *uidien*) puis les *swâgi* (sing. *segya*), qui amènent l'eau des sources à la terre des jardins, et des drains, les *khanâdeg* (sing. *khandeg*), qui évacuent l'eau usagée de la terre des jardins en dehors de la palmeraie (au Jérid vers le Shott el Jerid ou le Shott el Gharsa).

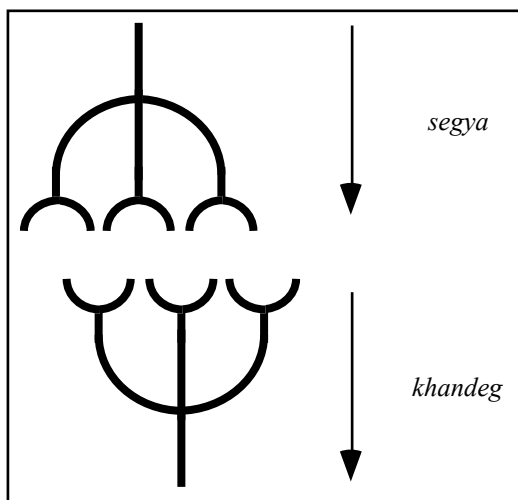


Figure 6 : Le « système organique » de l'oasis

Pourtant, même à s'en tenir à la région du Jérid, les oasis s'animent de fluctuations des espaces, des lieux, et recèlent une diversité des pratiques et des discours. On reconnaît ainsi une étonnante variété de parler l'oasis, beaucoup de termes désignant des espaces différents dans le dialecte arabe local d'un village à l'autre (voir « Tableau 2 : Exemple du lexique spatial du jardin oasien », p. 59). Si ces espaces mouvants sont le produit de la rencontre de facteurs socio-historiques et de conditions écologiques, ces facteurs et conditions n'en sont pas moins d'une homogénéité très incertaine au sein de cette région ; nous le verrons bien dans la quatrième partie lorsque nous tenterons de dégager les trames des procès socio-écologiques du milieu oasien notamment à travers les outils de typologie

(chapitre 13) et de zonage (chapitre 15). En fait, en manquant de respect au totalitarisme de l'espace oasien, nous gagnerons à révéler sa fausse apparence monolithique : l'oasis n'est pas seulement entière, elle est addition infinie de parties et les frontières qui la limitent sont floues.

L'oasis, entité géographique, se subdivise en sous-parties, qui elles-mêmes se partagent encore : nous avons comme un jeu de « poupées russes ». L'ensemble intègre une logique d'emboîtements, de l'oasis à la planche de cultures. L'espace de la palmeraie se structure d'abord suivant l'axe de l'oued (pour les oasis comme Tozeur ou Nef-ta<sup>2</sup>) et les grandes divisions en quartiers. Le mot *jar* (coll. inv.) désigne deux choses : le

<sup>1</sup> Une métaphore particulièrement marquante pour l'imaginaire collectif européen : nombre de touristes sont déçus de ne pas trouver de sable autour des oasis, alors que ces zones sableuses ne représentent qu'un septième du Sahara.

<sup>2</sup> Les oueds du Jérid ne sont pas les mêmes que les marocains auxquels j'ai déjà fait allusion. Ces derniers (Draa, Ziz) sont de véritables cours d'eau, prenant leurs sources dans les montagnes de l'Atlas marocain, tandis que ceux du Jérid ne sont que la collection des eaux des sources artésiennes (*'ayun*, sing. *'ain*) — ou aujourd'hui des forages qui s'y déversent — et n'ont d'existence que sur quelques milliers de mètres avant de n'être plus que les divisions rami-

tout et ses premières parties, la palmeraie dans son ensemble et chaque quartier de la palmeraie. L'usage local (en parler jéridi) du terme *jar* est réservé aux anciennes palmeraies (pour les récentes, on donnera directement leur nom). On dira par exemple *jar Tozeur*, ou seulement *jar* s'il est question de la catégorie spatiale (« *Win el ghâba ? Fil jar* » — « Où est le jardin ? Dans l'oasis »). Le terme courant de *wâha* (qui correspond au français oasis, et sans doute, comme lui, tire son étymologie de l'égyptien, lui-même provenant du grec) est plus vague (il est aussi employé à Zagora) tandis que *jar* concerne, pour les populations jéridi, le terroir agricole, distinct du bâti. On accolera par contre le nom du quartier de la palmeraie quand *jar* est employé pour désigner cette subdivision. On dira par exemple *jar abbas*, *jar el wasat*, *jar el rebat* pour les quartiers de la palmeraie de Tozeur<sup>1</sup>. Le découpage en quartier superpose la rotation de la distribution d'eau.

### *Les frontières floues*

L'oasis n'est donc pas monolithique, mais est-elle tout au moins limitée ? En fait, les contours de la palmeraie bougent aussi. Ces bordures sont même les zones où la marge de mouvement est la plus aisée : l'extension empiète sur du désert qui est perçu comme n'appartenant à personne, puisque pas mis en valeur. L'usage local (mais officieux) tend à accorder comme propriété d'un individu la terre prise au désert<sup>2</sup>, le sol n'a de valeur pour les jardiniers que s'il est potentiellement productif, c'est-à-dire irrigué. Hors l'agriculture, c'est aussi selon cette logique qu'on marque le sol de tas de pierres sur les marges du village. Ce sont les pierres dont on se servira pour monter les murs ; de fait, elles peuvent rester des années ainsi. Au-delà du matériau, ces amas sont surtout les signes intelligibles que ce périmètre a aujourd'hui un propriétaire, qu'elle a été appropriée. Néanmoins, le sol est aujourd'hui propriété de l'État tunisien (et a donc un prix), mais c'est une chose que l'on « oublie » facilement, que ce soit pour l'habitat ou les cultures. En outre, ces extensions non autorisées des marges de la palmeraie sont illicites : la superficie du terroir oasisien a été gelée par l'État afin que ne se multiplie pas à l'infini les ayants droit aux tours d'eau, une eau dont le débit est fixe (sinon en voie d'épuisement). Il arrive que la police expulse des cultivateurs hors de nouvelles terres qu'ils se sont appropriés sur les bords de l'oasis et qu'elle procède à l'arrachage des rejets de dattiers (cela est arrivé à Nefta par exemple). À Djanet en Algérie, la palmeraie est plus réduite, et la structure plus souple et moins fermée : certaines zones sont abandonnées faute d'eau, d'autres s'étendent ou sont créées. Par exemple<sup>3</sup>, des agriculteurs agrandissaient leur grand jardin en annexant un petit morceau de terre (approximativement dix mètres sur vingt) qui le jouxte du côté de l'oued. Ils l'ont préparé en délimitant rapidement l'endroit puis creusaient à la houe un petit fossé (trente centimètres de profondeur) dans lequel ils plantaient dressées des palmes au fur et à mesure. Il ne s'agissait pas pour eux forcément d'accroître la surface cultivée : ce n'était pas directement parce que l'eau était plus abondante cette année (rares précipitations) qu'ils annexaient cette portion de terrain, mais c'était surtout que là, il n'y avait pas d'herbes

---

fiées des *swâgi* vers les jardins.

L'oued de Djanet au Tassili n'Ajjer, appelé Edjeriu, est un véritable cours d'eau, mais à la condition que les pluies soient suffisantes, c'est-à-dire qu'en fait il ne coule quasiment jamais (cela est vrai pour toute la région sauf exception de la petite oasis des plateaux, Ihérir). L'*ighezer* est un oued un peu étroit, le *taghazit* (plur. *tighza*) est large.

<sup>1</sup> *Abbas* est un prénom arabe, *el was(a)t* signifie « le milieu », « le centre », *rebat* désigne une place forte. Pour Tozeur, on compte un quatrième quartier composé de : *El Hafir*, *Gernaz*, *Es Suani*, *Ed Dejaja*.

<sup>2</sup> Hors les terres collectives de parcours des pasteurs nomadisant, bien entendu.

<sup>3</sup> Le 25 juillet 1994, à Djanet.

adventices à défricher. Les jardins d'oasis sont des propriétés clairement affirmées, mais cela n'empêche pas les contours de leur ensemble de pouvoir bouger.

Ces extensions agricoles sont appelées au Jérid (tout au moins à Tozeur) *maziûd*, ou *sénya* (plur. *swâni*, cf. « Le jardin au pluriel », p. 51). Elles sont plus aisées à implanter, donc, sur les limites de la palmeraie et sont le fait soit de propriétaires (*malek*) désirant créer *ex-nihilo* un jardin ou une zone de jardin souvent à vocation productive (on préfère en général repartir de rien plutôt que de rénover l'ancien jardin), soit de métayers (*khammesa*) dont c'est un moyen facile d'accéder au statut de propriétaire. Dans tous les cas, elles se présentent de manière similaire : souvent équipée d'un puits dit *bir* (elles n'ont normalement pas droit à une main d'eau), ces parcelles sont conçues différemment de celles du sein des vieilles palmeraies. À travers des jardins neufs qui ne proviennent pas des circuits du patrimoine, qui ne sont pas chargés de l'Histoire du Jérid, l'objectif des cultivateurs est clairement la rente phœnicicole. Les parcelles sont organisées comme le sont celles de type colonial ou, après l'Indépendance, celles constituées par l'État. Ces *malek* s'approprient un type d'agencement de l'exploitation perçu comme rationnel et moderne : les palmiers sont alignés, leur densité de plantation est faible (100 à 150 pieds/ha) et la proportion du cultivar *deglet nur*, roi sur le marché de la dattes d'exportation, est élevée. De plus, étant récents, ces jardins affichent une formation végétale ouverte et ne comptent pas (encore ?) les trois étages caractéristiques de l'oasis. Sans avoir l'ampleur du phénomène régional du Nefzaoua, ces extensions au Jérid, bien que sur les marges de la palmeraie, n'en sont pas moins importantes (ou si on veut, peu marginales dans leur proportion). Selon les données officielles du Service Statistique du CRDA de Tozeur (fournies en mai 1996), nous avons pour la région du Jérid un total de périmètres irrigués en palmiers dattiers de 7 750 ha, dont 3 303 ha en oasis anciennes et les valeurs suivantes (Tableau 1)<sup>1</sup>.

Palmeraie	Superficie totale	Superficie en extension	% en extension
Nefta	852 ha	45 ha	5,3 %
Degache	895 ha	87 ha	9,7 %
Tozeur	973 ha	171 ha	17,6 %

Tableau 1 : Proportion des extensions dans les vieilles palmeraies du Jérid

<sup>1</sup> Les superficies totales en hectares (ha) des palmeraies sont tirées de CONFORTI J. ; BEN MAHAMOUD O. ; TONNEAU J.Ph. - *Zonage des oasis du Jérid*, Montpellier, Gridao / Inrat, s.d. (1995).

Cette partie d'extensions de l'oasis peut s'exposer délibérément comme tendant vers un seul but : le profit (sans pour autant le garantir). Ces *maziûd* s'affranchissent du regard que le jardinier jéridi porte habituellement sur le terroir oasien. C'est sans doute cette coupure radicale à la référence traditionnelle qui explique le mieux ce phénomène par lequel on préfère presque toujours fonder une parcelle *ex-nihilo* plutôt que de rénover une ancienne tenue par héritage et par l'Histoire.

### *Le temps inaccessible*

L'Histoire, construite et reconstruite, s'exprime aussi à travers le lignage. Des lignages, sans doute autrefois plus significatifs, sont aujourd'hui sans expression forte. BEDOUCHA<sup>1</sup>, à propos d'oasis du Nefzaoua, pense que la dissolution du lignage a amené la destruction du système de distribution ancien de l'eau. Un peu à l'identique, Mondher KILANI<sup>2</sup> voit le langage du lignage s'inscrire directement dans l'espace cultivé de l'oasis à El Ksar (près de Gafsa) puisque ce lignage présidait au fonctionnement du système hydraulique. On peut présumer que cela a pu être vrai au Jérid, mais il m'est difficile d'abonder dans ce sens ou non. Les discours locaux réfutent même quelquefois l'existence actuelle des lignages, les *'arush* (sing. *'arsh*). Si le terme est usité parfois, ce serait plutôt dans un sens restrictif de « famille » et on le ferait correspondre à *'aila* (plur. *'ailt*, la famille élémentaire). Ce qui est visible aujourd'hui l'est au niveau du bâti, du village (en fait aujourd'hui des bourgades, voire des villes). Dans Tozeur, Nefta ou Degache, à chaque quartier d'habitations correspond un lignage, ou correspondait puisque cette homogénéité par quartier se perdrait de nos jours. À Degache, malgré la tenue d'un discours niant souvent l'*'arsh*, chacun des quartiers se rattache à un des quatre fondateurs éponymes de l'oasis (voir les récits de fondation, « Les histoires larges des oasis », p. 272), tout un chacun se dit de tel lignage. Nier leur existence se constitue peut-être comme une façon de nier leur efficacité à ce jour, c'est également un discours compatible avec l'édification d'une nation moderne, image officielle présentée par la Tunisie. Ces partitions des lignages se reflètent plus ou moins dans le *jar* aujourd'hui. L'espace oasien demeure structuré par l'histoire que les lignages y ont inscrit, mais la relative autonomisation actuelle des individus vis-à-vis de leur groupe agnatique suffit sans doute à ce que dans la palmeraie proprement dite les regroupements par lignages soient introuvables.

Par contre, à certaines oasis récentes correspondent un peuplement spécifique de groupes agnatiques. Cet investissement résulte d'une politique d'État dans le cadre des programmes de sédentarisation des pasteurs-éleveurs. Par exemple à Dghoumes, ce sont les *auled* Ya'ya et à l'autre extrémité du Jérid, à l'ouest, les Ghrib à Hazoua, ou encore des *auled* Sidi Abid (principalement des Rkerka) à Chekmou. Dans la palmeraie de Nefleyet, elle aussi récente (fin des années cinquante), à mi-chemin entre les centres de Tozeur et El Hamma, est connue une zone dite « *shig shebbïa* », c'est-à-dire « partie [côté] des Shebbïa » (les Shebbïa sont un groupe nomade occupant tardivement le nord

<sup>1</sup> BEDOUCHA G., 1987, *op. cit.*

<sup>2</sup> KILANI, M. - *La construction de la mémoire, Le lignage et la sainteté dans l'oasis d'el Ksar*, Genève, 1992, Éd. Labor et Fides.



de Tozeur). L'autre partie de la palmeraie est dite *shig al-bled*, c'est-à-dire la partie des habitants du [centre-] ville<sup>1</sup>.

La démonstration la plus probante de la marque du lignage dans le terroir oasien, je l'ai trouvée à Djanet : les Touareg Kel Ajjer de Djanet ne savent pas très bien si les jardins ont toujours existé ou non, toutefois ils pensent ces terres comme cultivées avant que les différents villages (aujourd'hui des quartiers de Djanet) n'apparaissent. De ces ancêtres planteurs de palmiers, il y aurait en fait deux tribus fondatrices de Djanet, les *Kel Aminder* (habitant le quartier d'Azélouaze) et les *Kel Taghofit* (habitant le village d'El Mihane)<sup>2</sup>. On affirme que les serrures ne servent qu'à éviter les intrusions des animaux dans les maisons, tout le monde se connaissant, on ne craint pas les voleurs. En fait, actuellement encore, il est bien rare qu'un étranger au village (donc à la tribu) ose s'y aventurer non accompagné, même venant du village voisin.

Cette séparation des deux tribus est réelle et persiste. Ainsi, elle l'est au niveau géographique entre les deux villages, mais aussi pour les jardins : il y a une zone de jardins Kel Aminder (au nord de la palmeraie) et une zone de jardins Kel Taghofit (au sud de la palmeraie), deux zones dont la frontière se matérialise par un chemin. Cette démarcation divisant l'espace des terres cultivées traverse la zone inculte du centre de l'oued sec et, chose importante, c'est à cet emplacement précis qu'a lieu la fête de la *Sebiba*<sup>3</sup>. Pendant la fête, les participants assis, respectent cette ligne fictive et demeurent séparés de part et d'autre des zones de jardins, les danseurs tournent autour de l'assistance. Cette représentation réifie la séparation des lignages et souligne l'importance des jardins dans la vision globale de l'oasis (la palmeraie peut se dire *tis-dayen*, le pluriel de palmier dattier, *tasdet*). La sédentarité à Djanet implique avant tout le désir de posséder un jardin, quitte à ne pas loger autre part que dans celui-ci, c'est-à-dire dans les zéribas (habitations traditionnelles de semi-sédentaires construites en chaumes de graminées : *ekadiuan* quand elles sont petites et *tekabart* quand elles sont de grandes dimensions).

L'oasis dans son ensemble et ses premières subdivisions (les *jar* au Jérid) sont les niveaux d'emboîtement les plus englobants. Ces niveaux larges sont donnés, c'est-à-dire que la mémoire ne se souvient pas (outre la naissance comme une apparition) que cet univers ait pu changer, autrement dit que l'homme puisse agir sur ces niveaux. Ils s'inscrivent dans un cycle long de mouvements, la fluctuation est possible, mais apparemment sur des siècles (ou tout au moins, c'est ainsi que cela est perçu). C'est à cette échelle, la rencontre d'une histoire mythique, celle de la création, et d'un espace dont les contours connaissent un rythme lent de fluctuations : à l'imprécision des temps correspond l'indétermination des contours.

<sup>1</sup> Le terme de « *shig* » peut couvrir un sens politique signifiant ligue, fraction ou partie. BATTESTI V. & PUIGN. - Le sens des lieux, Espaces et pratiques dans les palmeraies du Jérid (Sud-Ouest tunisien), (à paraître sans doute dans *Études Rurales*), 1999.

<sup>2</sup> Mes informateurs à ce sujet appartenaient cependant à une de ces deux tribus. Informations historiquement véridiques ou non, ces personnes semblaient fières de faire partie de ces pionniers.

<sup>3</sup> *Sebiba* est le premier mois inaugurant l'année selon le calendrier *targi* de douze mois lunaires ; c'est aussi la grande fête qui a lieu dix jours après le début du mois et qui célèbre *Musa* (Moïse dans le Coran) quittant Pharaon.



## Le parcellaire

Alors que l'oasis représente une unité géographique nette et distincte, séparée au Jérid d'une autre oasis par le désert ou la steppe, le foncier dans les anciennes oasis forme plutôt un puzzle. Le jardin d'oasis — *el ghâba* — est une unité de propriété délimitée physiquement. Exception faite de quelques rares « terres blanches » (*ardh abidh*), c'est-à-dire sans cultures, l'espace de l'oasis est un ensemble contigu de jardins. Les jardins se touchent, les formes irrégulières de leur contour sont des frontières (*hud*, plur. *hodud*) avec le jardin du voisin ou un chemin d'accès. Ces limites de jardins sont matérialisées généralement au Jérid par une haie de palmes ou une butée de terre ou encore un drain (voir le Tableau 2 : Exemple du lexique spatial du jardin oasien, p. 59). Ces haies de palmes sont la norme à Djanet. À Zagora au Maroc, les jardins ont la particularité d'être cernés d'un mur (*het*) d'au moins deux rangées de grosses briques de terre crue (mêlée à de la paille) qui rappellent des pierres de taille romaines (environ 2 m de long pour 1 m en hauteur). Dans une telle structure du terroir oasien, les chemins ramifiés souvent étroits sont les liens entre les jardins ; ils représentent un espace longiligne public (voir « Parcours, représentation dans la palmeraie », p. 141). À Zagora, ils possèdent un nom spécifique : *trek*.

Cette constitution en puzzle où les pièces s'insèrent étroitement l'une dans l'autre s'explique, en partie, par les contraintes écologiques qui poussent à la culture intensive à l'échelle de l'oasis. Il est connu que cette structuration dense induit un microclimat favorable aux cultures (réduction du vent, ombrage, diminution de l'évapotranspiration...). Cet effet très local qui tempère la sévérité désertique est ce que l'on appelle d'ordinaire « l'effet oasis ». Une telle structuration de l'espace des palmeraies permet également d'optimiser l'usage de l'eau, ressource rare. Quand l'eau est acheminée d'une source ou d'un oued vers les jardins, son parcours est diminué et ombragé, réduisant infiltration et évaporation.

### *Un puzzle qui bouge*

La structure agrégée du parcellaire n'implique pas toutefois une absence de mouvement. Malgré la rigidité apparente de cette imbrication de jardins, le parcellaire se recompose, se modifie au gré des morts et des naissances des membres de la communauté oasienne, des stratégies et des revers de fortunes des uns et des autres. À travers les générations, existe une mobilité des propriétés. Nous assistons ces années, semble-t-il, à la fin d'une gestion de l'oasis par le lignage et du patrimoine par la famille élargie. Il est difficile de s'avancer sur ce qu'était la gestion des terres autrefois au-delà de la « tradition idéale » (gestion de l'héritage dans l'oasis par le fils aîné<sup>1</sup>), mais aujourd'hui s'identifie un double mouvement : l'indivision et le morcellement.

L'indivision résulte soit d'un non-accord sur la répartition de l'héritage, soit d'une volonté des enfants de respecter l'intégrité du patrimoine légué par le père (cas le plus dynamique). Si un accord sur la gestion du patrimoine n'intervient pas, au mieux seul un minimum d'investissement est pratiqué, sinon le défaut d'entretien déprécie à terme la valeur du jardin et sa productivité. Le morcellement, par contre, décompose le

<sup>1</sup> Cela est vrai au Jérid. La situation « idéale » à Djanet voudrait que les jardins appartiennent uniquement aux femmes (trait matriarcal des sociétés touaregs), mais dans la réalité, cela est beaucoup moins systématique.

jardin en autant d'unités que d'héritiers, y diminuant la rentabilité et la possibilité d'investissement.

On mentionne que, « autrefois » (*bikri*), se manifestait une réticence à la vente d'une terre héritée. Ce n'est globalement pas le cas aujourd'hui. Dans l'oasis, il n'existe pas d'unité minimale de transaction. L'anecdote du palmier appartenant à plusieurs personnes se retrouve dans beaucoup d'oasis sahariennes. Les biens indivisibles ont pris fin avec la dissolution des *habus* (habous ou terre de mainmorte) par la loi du 18 juillet 1957. Ces biens *habus* « prévoient que les biens d'une famille seraient dévolus à une fondation pieuse en cas d'extinction de la descendance mâle »<sup>1</sup> lorsqu'ils sont du type dit *alhi*<sup>2</sup>. Les terres *habus* sont frappées d'une rétention perpétuelle contre toute éventuelle aliénation dès leur constitution par un écrit notarié. Dans les oasis du Jérid, leur dissolution par l'État a été à l'origine d'un mouvement foncier facilitant l'entrée de nouveaux propriétaires dont des *khammesa* (cas par exemple de l'exploitation « RAIHANA » à El Hamma, cf. Partie 4) et certains éleveurs de souche nomade<sup>3</sup>.

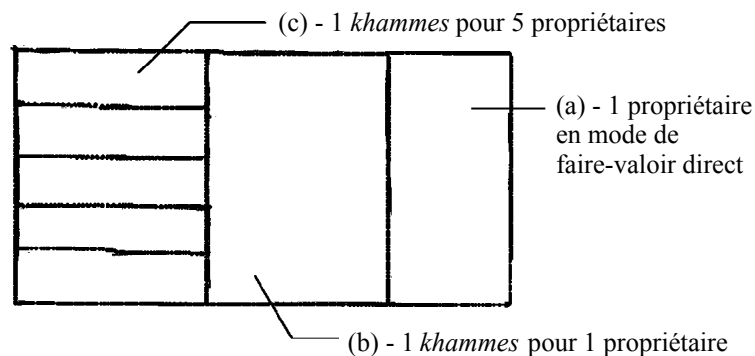


Figure 7 : Exemple du jardin Sanyat Rahîl à Nefta

La disparité des vues sur l'oasis des propriétaires eux-mêmes implique une diversité des stratégies. Certaines stratégies foncières tendent à la reconstitution de grandes parcelles, telles qu'on les présentait autrefois, d'un seul tenant. Ainsi, on divise, on rachète des parts, on revend, on cède, on échange : la structure foncière se présente comme un puzzle mouvant au sein de l'oasis. Le parcellaire peut paraître *a priori* statique, mais un minimum de perspective diachronique nous rend les formes floues, bougées. Le schéma précédent (Figure 7) et le commentaire qui suit illustrent un exemple de ces mouvements ; la forme du jardin est schématisée au lieu des contours tourmentés caractéristiques en oasis ancienne.

<sup>1</sup> p. 87 in BEDOUCHE G., 1987, *op. cit.*

<sup>2</sup> On distingue trois types de biens habous : *alhi*, le bien reste dans la famille jusqu'à extinction puis revient alors à une fondation pieuse ; *khayri*, il est attribué à une œuvre de bienfaisance ; et *zawiya*, il est dévolu à l'entretien d'une *zawiya* (fondation religieuse).

<sup>3</sup> Dans les oasis marocaines, par exemple à Zagora, ces terres continuent d'être gérées par l'administration des habous du ministère des Affaires islamiques. Comme pour les palmeraies d'État en Tunisie, la production est vendue en lots sur pieds.

L'ensemble de ce jardin a appartenu à un juif du nom de Rahîl, il y a quatre-vingt ans, dit-on (d'où le nom de *Sanyat Rahîl* que porte le jardin). Rahîl l'aurait vendu en son entier au grand-père d'un des propriétaires actuels qui y possède aujourd'hui 0,7 ha et qu'il travaille lui-même (a). Deux *khammesa* (métayers au cinquième — voir pour ce terme le Chapitre 7 : Organisation sociale du travail agricole, p. 118) exploitent le reste du jardin, l'un pour le compte d'un propriétaire (b) et l'autre sur une surface sensiblement identique, mais propriété de cinq personnes distinctes (c)<sup>1</sup>.

### *Le jardin au pluriel*

Le terme « jardin », dans son acception générique, recouvre un ensemble hétérogène. Les pièces de puzzle s'assemblent, mais ne se ressemblent pas toujours. Cette hétérogénéité est soulignée par le vocabulaire local. *Jardin* ou *jarden*, dérivé du français, est parfois employé, mais désigne alors le jardin potager devant ou dans la maison (*hush*), c'est-à-dire dans la cour. Quelques légumes courants y sont cultivés en petites quantités pour les besoins de la cuisine familiale (menthe, blette, persil...). Au Jérid, le mot en arabe classique « *jenna* » et sa forme diminutive « *jnina* » ne sont pas en usage, tandis qu'ils le sont dans d'autres régions d'oasis au Sahara ou même à Tunis. Au sens propre, *jenna* désigne le paradis et par extension un jardin de fleurs ou un jardin public. Ce terme se retrouve par exemple au Maroc dans la vallée du Draa (Zagora) ou du Ziz (Er Rissani) : *jnan* (au pluriel, *jnanat*) y désigne génériquement le jardin de la palmeraie.

Le terme générique de jardin se traduit au Jérid par « *ghâba* » (plur. *ghâbat* ou *ghib*). Quoiqu'en disent un certain nombre d'auteurs, ce mot qui se comprend hors de cette région toujours dans le sens de « forêt », désigne localement dans le *jar* toujours le jardin. Mais en effet, même à Zagora, si l'on parle à des agriculteurs de *ghâba*, cela ne leur évoquera que la forêt (d'eucalyptus par exemple). Dans l'oasis jéridi, par « *ghâba* » c'est invariablement le jardin que l'on vise : « *nemshi l'ghâba* », je vais au jardin ; « *yikhdem fil ghâba* », il travaille au jardin. Au Tassili n'Ajjer, le dialecte local targui ne réserve qu'un terme semble-t-il pour parler le jardin : *afaghadj*, et son pluriel *ifaradjan*.

Au Jérid toujours, dans la palmeraie, un petit jardin se dit *drijât*, c'est-à-dire jardin de la dimension de quelques *darja* (planches d'irrigation, cf. « La structure des jardins », p. 53). On trouve jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle dans les actes notariés la mention de *jidar*, qui désignait dans le parler local un petit mur en terre servant à retenir l'eau. Ce terme correspondait alors à la propriété totale d'une parcelle dans la palmeraie (terre, palmier et eau)<sup>2</sup>. « *Bustan* » (parfois prononcé *besten*, plur. *bestatin*) est le beau jardin, de petite taille, qui a eu beaucoup d'eau (donc luxuriant). Ce terme est peu utilisé comme nom commun, mais comme composant d'un nom de jardin. On le retrouve aussi dans *El basatin* (pluriel de *bustan*), toponyme d'une partie de Nefta.

*Sênya* (ou *sânya*, plur. *swâni*), comme *bustan*, est plus souvent fixé dans un toponyme (cf. *supra* « *Sanyat Rahîl* ») qu'utilisé comme substantif. Le champ sémantique

<sup>1</sup> Cet exemple a été recueilli à l'automne 1995 à Nefta par Nicolas PUIG et est tiré de l'article auquel ce chapitre fait implicitement référence : BATESTI V. & PUIG N., 1999, *op. cit.*

Un autre exemple de trajet de jardin est donné en détail chez JUSSELAND Y., 1994, *op. cit.*

<sup>2</sup> HENIA A. - *Le Grîd, ses relations avec le beylik de Tunis (1676-1840)*, Tunis, Publication de l'université de Tunis, 1980.

de *sénya* diffère cependant de *busten*. En arabe standard, le terme *sânya* correspond plutôt au mot « champ » en français. Il désigne au Jérid le jardin en extension, aux palmiers jeunes et situé en bord de palmeraie. Le nom précédent (*Sanyat Rahil*) désigne pourtant un vieux jardin : soit qu'il était jeune au moment de la fixation du toponyme, soit que le sens du terme ait changé. Les jardins d'extension dénotent un esprit d'entreprise comparable aux stratégies des agriculteurs du Nefzaoua (la seconde grande région dattière de Tunisie) qui ont développé pour plus de 4 000 ha de périmètres en extensions illicites. L'emploi de *sénya* permet peut-être de se démarquer du caractère vieilli et moins performant du *ghâba*.

Un autre mot du vocabulaire local dérive du français : *numro* (auquel s'est fixé un pluriel depuis son adoption : *nwâmar*). Ce sont les jardins des palmeraies nouvelles organisées en lots numérotés (d'où le nom) et plus grands que les *swâni*. Conçus par les autorités coloniales ou les colons eux-mêmes (palmeraies de Castilia, Nefleyet) puis par l'État tunisien indépendant, les lots ont été alloués sur la période récente aux anciens combattants (ou assimilés, liés au parti destourien<sup>1</sup>) (palmeraie d'Ibn Chabbat) et à d'anciens nomades dans le cadre des programmes de sédentarisation (palmeraies de Chemsâ, Hazoua, Dghoumes). Le terme « *numro* » éclaire lui-même sur la destination de ces jardins. Ils sont voués, par la structure parfaite de leur alignement, à une production en masse, aux hauts rendements (espérés). Toutefois, les jardins « *nwâmar* » d'anciens nomades ont une vocation paysanne plus marquée ; leurs processus de socialisation, différents des anciennes palmeraies de vieille tradition oasienne, ne sont pas non plus ceux des *nwâmar*, « sans âme » est-on tenté de dire. À Dghoumes, les villageois vont par exemple aller se laver dans les « *regara* » (sans doute de « regard » en français) des canalisations d'adduction d'eau de la palmeraie, ce qui ne se conçoit pas à Castilia, Ibn Chabbat ou Nefleyet.

La palmeraie se compose de milliers de jardins. Par le biais des transactions foncières individuelles, les cultivateurs ont collectivement une emprise sur la palmeraie, lui donnent son visage, et des noms pour la décrire. Les différentes dénominations du jardin renvoient à des champs sémantiques divers et souvent à des conceptions variées de l'agriculture. Mais cette action pratique se limite au niveau du parcellaire. À ce niveau d'organisation de l'oasis, de maîtrise de la terre correspond le temps moyen des décennies, des générations : c'est le pas (l'unité) de mouvement à ce niveau d'observation.

---

<sup>1</sup> La Tunisie, depuis son indépendance jusqu'à nos jours, est dominée par un parti unique: le Néo-Destour (« constitutionnel ») de Habib Bourguiba et depuis 1987 sous sa forme renouvelée, le RCD (Rassemblement constitutionnel pour la démocratie) de Zine el A. Ben Ali.

## La structure des jardins

Les jardins des palmeraies sont autant de propriétés privées. Contrairement aux terres collectives de parcours des tribus de pasteurs dans les steppes avoisinantes, la propriété privée s'applique strictement à la terre comme à ce qui pousse dessus dans les oasis. Aujourd'hui, terre et eau sont indissociables (ce qui ne l'était pas auparavant), de même que palmiers et terre, mais cela est plus théorique (il existe des cas, comme à El Hamma, où trois palmiers dans un coin du jardin, n'appartiennent pas au jardinier bien que la terre à cet endroit soit sa propriété). À un jardin correspond un ou plusieurs propriétaires (en cas d'indivision par exemple) et chaque propriété peut posséder sa propre logique d'exploitation, sa propre stratégie donc. Mais celle-ci n'est jamais tout à fait indépendante de celle du voisin compte tenu de l'environnement socio-écologique local.

Les logiques d'exploitations et l'organisation des parcelles intègrent les contraintes sociales et écologiques assez fortes dans les zones arides. L'intégration des cultures basses et des cultures fruitières permet d'assurer l'ombrage contre le fort ensoleillement ; l'ombrage et l'humidité constante (oueds, irrigation par immersion, densité du couvert végétal) permettent de pallier les trop fortes chaleurs ; le vent et en particulier le *shehili* (sirocco) est amenuisé par les coupe-vent de palmiers de variétés dites communes ou de ligneux comme les filaos (*Casuarina equisetifolia*) ou les eucalyptus, et de manière générale par la densité du couvert en palmeraie ; le système d'irrigation supplée à l'aridité et l'irrigation par inondation à la faible hygrométrie ; la salinité des sols et des eaux se résorbe par le système déférent de drains (*khanâdeg*) et afférent des *swâ-gi* et les irrigations d'hiver, ainsi que par l'ombrage du sol par les végétaux (le sel ne remonte pas par capillarité) ; etc. Si ces contraintes pèsent sur l'agriculture, on s'en affranchit cependant toujours partiellement : il existe toujours une marge de manœuvre, sociale, sur l'espace, le temps, le travail, les techniques. Les différences entre jardins et aussi les différences entre oasis en sont la preuve. Quant à savoir s'il y a fondement écologique des pratiques sociales ou fondement social des pratiques écologiques, il semble bien difficile, ici comme ailleurs, de trancher<sup>1</sup>. Nous verrons plus loin que cette question peut être déplacée et dépassée (chapitre 15, p. 257).

Mais avant tout, le jardin est une entité définie, isolée par les oasiens. Dans la perception de leur environnement géographique naturel, *el ghâba* a une réalité profonde pour les gens vivant de la palmeraie. Comme on le verra par la suite, un niveau pertinent d'enquête nous a semblé être le jardin, bien qu'il ne soit ni l'unité essentielle de décision stratégique, ni l'unité minimale de transaction (tout peut être divisé pour la vente ou pour une part d'héritage — *hosa* ; on cite le cas de palmier appartenant à plusieurs personnes), ni même de production (un propriétaire ou un *khammes* agissant sur plusieurs parcelles peut répartir sa stratégie de production sur plusieurs endroits). Ou encore, puisque le jardin fonctionne en cultures associées (polyculture intensive), une partie du jardin peut être réservée à une culture (on va dire au Jérid *shig felfel*, « partie piment », par exemple). En fait, il n'existe pas d'unité minimale de production spécifique (*stricto sensu*) puisque plusieurs cultures peuvent coexister dans le plus petit sous-

---

<sup>1</sup> BARRAU J., 1982, *op. cit.*

ensemble (*hôdh* ou *meskba*). On peut trouver dans une même *hôdh*, observée à Ne-fleyet, piment surtout, mais aussi salade, fève et blette poussant mélangés.

### *L'organisation interne générale*

Dans la région du Jérid, la répartition des palmiers à l'intérieur du jardin est homogène. Dans les palmeraies de Gabès (littoral oriental tunisien), les palmiers ont plus une vocation de coupe-vent que productive (une mauvaise fructification due au climat maritime) et sont disposés en haie autour de grandes planches de cultures. La disposition homogène au Jérid explique pour une part la forte densité des pieds à l'hectare. Ce rapport atteint parfois 400 palmiers par hectare dans les vieilles oasis, les pieds alors en désordre, contre 100 à l'hectare et des palmiers en ordre aligné dans les nouvelles plantations. La structuration en trois strates est connue. Sous les palmiers (la première strate), poussent les arbres fruitiers (la seconde strate), et le dernier étage, à l'ombre, est celui des cultures maraîchères et fourragères (à l'exception de certains jardins de vieilles oasis qui, à défaut d'entretien, ont des zones complètement arbustives, une fermeture empêchant l'exploitation de planches sous-jacents). Les cultures basses sont contenues dans les planches de cultures. Ces planches répondent d'une logique géométrique d'imbrication et d'emboîtement de quadrilatères. Ceci est la structuration classique.

Dans l'aménagement des jardins d'oasis, deux pôles (catégories idéelles) semblent s'opposer : le « moderne » (palmiers alignés, espacés, parcelle rangée, productiviste) et le « classique » (ou « traditionnel », sans ordre apparent, dense, riche biodiversité)<sup>1</sup>. À l'exception d'une rénovation totale (rare) ou de légères tendances par pression (voir le démariage des palmiers décidé par l'Administration<sup>2</sup>), il y a peu d'itinéraires de jardins allant du « classique » vers le « moderne ». L'inverse plutôt se produirait, lorsque des cultivateurs se réapproprient leur parcelle (on peut parler de détournement) en rajoutant des palmiers surnuméraires aux « cent pieds à l'hectare » de leur jardin d'oasis récente, détruisant la « belle architecture » (mais en respectant une autre).

En général, le jardin se structure selon deux plans, vertical et horizontal. Sur le plan vertical, l'organisation en trois strates a été objet d'incompréhension pour certains Européens habitués à distinguer l'*ager* du *sylva*. D'ailleurs, ne conseille-t-on pas en jardinage français que, « aussi souvent qu'il sera possible, il y aura avantage à cultiver séparément légumes et fruits [arbres fruitiers], car les arbres fruitiers par leur ombrage et leurs racines, gênent les légumes, et d'autre part, les légumes nuisent aux arbres fruitiers en puisant dans le sol une quantité importante de matières nutritives »<sup>3</sup> ? En

<sup>1</sup> Ces appellations sont « par défaut ». On peut sûrement imaginer de meilleures dénominations.

<sup>2</sup> Démariage : *takhfif*. Pour les arbres, les légumes. Vient de *khafif* ou *khfif*, léger. Ce démariage-ci des palmiers imposait aux agriculteurs la coupe de dattiers afin de diminuer la densité. Elle a eu lieu à Degache par exemple, dans les années 60 (1962-65), « pour faire entrer le soleil au sol, pour qu'il prenne le soleil » (l'organisateur de ces travaux à Degache, Degache, le 27 février 1996). Voir le sens de « soleil » dans « Du travail horizontal... », p. 100.

<sup>3</sup> (Évidemment les conditions écologiques sont différentes en oasis) ; p. 176 in TRUFFAUT G. - *Comment on soigne son jardin*, Versailles, Éditions des établissements et laboratoires Georges Truffaut, 1957.

Certains agronomes, aux « avis plus autorisés », reprennent globalement ce constat : « il est hors de doute qu'en palmeraie la coexistence des trois strates principales de végétation est un non sens technique [...]. En effet, les besoins et les rythmes des irrigations sont différents selon les plantes associées. Les travaux du sol pour les cultures herbacées, comme les labours, déterminent des blessures sur les racines des arbres fruitiers. Le traitement sanitaire éventuel sur arbres fruitiers provoquent parfois des accidents sur cultures sous-jacents. L'association végétale trop dense nuit à une bonne production (ombre, photosynthèse diminuée, étiolement, concurrence...) » p. 186 in TOUTAIN G. - *Éléments d'agronomie saharienne*, Paris, Inra, 1979.



d'autres termes, à chaque culture sa terre. Cette organisation de la palmeraie a été également objet d'enthousiasme pour d'autres considérant l'organisation d'*hortus*<sup>1</sup> oasien comme un modèle d'adaptation écologique qui « maximise » la production. Aucune étude permettant de comparer les différents systèmes, nous resterons prudents. *A priori*, rien ne nous permet de dire qu'il s'agit de la meilleure manière de valoriser le litre d'eau d'irrigation, voire que l'ombrage des strates arborées n'est pas préjudiciable aux cultures basses, non plus le contraire. Le système oasien est très complexe. Il est difficile, en fait impossible, de manipuler en même temps tous les facteurs qui interviennent dans cet écosystème, cet ethnoécosystème si l'on y intègre l'homme<sup>2</sup>. Certaines palmeraies du Jérid et du Sahara en général ne répondent pas au schéma des trois strates, la deuxième ou la troisième strate n'existant pas. C'est plus particulièrement le cas de créations récentes dont les objectifs de production sont différents de ceux des palmeraies plus anciennes.

Horizontalement, deux zones se distinguent dans le jardin : celle de la production agricole et celle de la *dukkana* (Nefta), *torbi'a* (El Hamma) ou *nwala* (Tozeur), l'espace non cultivé où se trouve la cabane. Cet abri est *greïsha* quand il est un parallélépipède ou, forme ancienne, *'arish* quand il est un coin (forme de tente). Une fois passée la porte (*bêb*) marquant l'entrée du jardin (*medghel*), l'allée principale (*el riba* ou *el riba el asâsiya*) nous y conduit directement. Les braises du feu y sont toujours actives. La cabane contient des outils de jardinage et parfois un lit qui permet la présence du jardinier, outre pendant les siestes, la nuit lors des irrigations par exemple. Dans quelques jardins existe un abri en dur, appelé *beït*, c'est-à-dire « chambre », terme utilisé pour la maison d'habitation en général. Un autre abri se rencontre parfois pour les animaux d'élevage. Cet abri se dit *kûri* du mot « écurie » en français bien qu'il corresponde fonctionnellement plutôt à l'étable ou la bergerie. Toutefois, les animaux qui ne sont pas dans les pâturages (des bergers *sarah* de la ville emmènent les troupeaux pour la journée) sont plus fréquemment proches de la maison, c'est-à-dire au village (élevage urbain).

La zone de production agricole occupe la plus grande surface. Elle s'ordonne avec précision quand le non-initié ne verrait que confusion. Les agencements des planches de cultures sont compliqués et varient entre palmeraies et également entre agriculteurs.

—> voir les « Annexes : plans et états de jardins » (p. 293).

<sup>1</sup> *Ager* : espaces cultivés, labourés, semés et récoltés en masse — *sylva* : espaces arborés — *hortus* : espaces jardinés.

<sup>2</sup> PUJOL R., 1975, *op. cit.*



### Les planches de cultures

Le système de disposition des cultures en planches d'irrigation est très commun aux oasis sahariennes. Au sol dans les jardins, la surface que l'on cultive et que l'on irrigue est délimitée en planches. C'est un caractère marquant de l'agriculture en oasis. Le dessin ci-dessous (Figure 8) a été effectué par une fillette de 9 ans (Yamina, aidée de deux amies du même âge, le 30 juillet 1994 à Djanet).

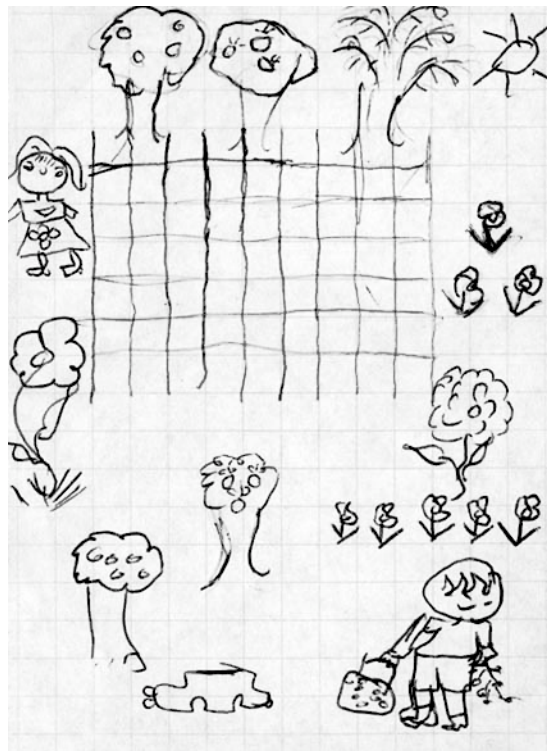


Figure 8 : Dessin d'un jardin par une enfant (Djanet)

Sur ce dessin, on reconnaît un garçon (qui porte une grappe et un panier plein de raisins) et une fille, des fleurs (qui n'existent pas beaucoup en réalité dans les jardins de cette oasis), une voiture, le soleil, des pommiers et autres arbres fruitiers, et en haut à droite un palmier. Initialement, j'avais demandé à cet enfant de me dessiner un jardin : le jardin est ce quadrillage qui occupe toute la place et qui a été tracé en premier lieu, avant tous ces détails. C'est l'élément récurrent d'autres dessins que j'ai demandés. C'est parfois même le seul élément dessiné. C'est le maillage en planches de cultures de l'espace du jardin qui est le caractère fort et représentatif. En réalité, il n'est pas si régulier bien sûr, mais on perçoit là idéalement ce qu'il devrait être. Le « réalisme intellectuel » de ce dessin fait émerger à travers même son exécution par un enfant sa structure cachée mais basique.

Au Jérid, l'opération du tracé des planches au sol est appelée *tafsil*, substantif du verbe *fasala*, « détailler ». Ce travail fonde le dessin et celui-ci est restauré, pour ainsi

dire, chaque jour pendant les travaux du jardin : avec le pied pour raffermir les bords, en arrachant les mauvaises herbes dans les rigoles (surtout au printemps), pendant l'irrigation avec l'ouverture et fermeture des portes des planches. Les ensembles de planches sont séparés le plus souvent par des allées, dites *riba* ou plus spécifiquement *memsha* au Jérid, *hashia* (plur. *hashiet*) à Zagora (Maroc), sur lesquelles le jardinier se déplace. Dans ces formes du *tafsil*, vient s'imbriquer le réseau d'irrigation qui lui est intimement lié. Il convient au moins d'amener l'eau aux palmiers dattiers et le cas échéant aux cultures basses. Il en résulte un dessin complexe au sol de *swâgi* (sing. *segya*) et de planches. *Segya* et *swâgi* sont les termes en usage au Jérid, mais également à Zagora (Maroc) où s'utilisent aussi leurs équivalents en berbère, *targa* pour le réseau entre les jardins, *imself* (plur. *imsaalf*) à l'intérieur du jardin. En tamahâq de Djanet (Algérie), la *segya* se dit *atindjer*. Le système de division de la surface cultivée en planches et celui des canaux d'irrigations rendent possible une irrigation différentielle de la terre du jardin selon la présence ou non de cultures et selon le type de cultures. Par exemple, un jardinier à Nefleyet qui estime que le volume d'eau (c'est-à-dire le temps) qui lui est alloué est insuffisant pour irriguer toute sa parcelle à chaque tour, répartit la surface d'inondation sur différents tours d'eau, tout en assurant l'eau à chaque fois pour les fèves et les oignons (au mois de mars).

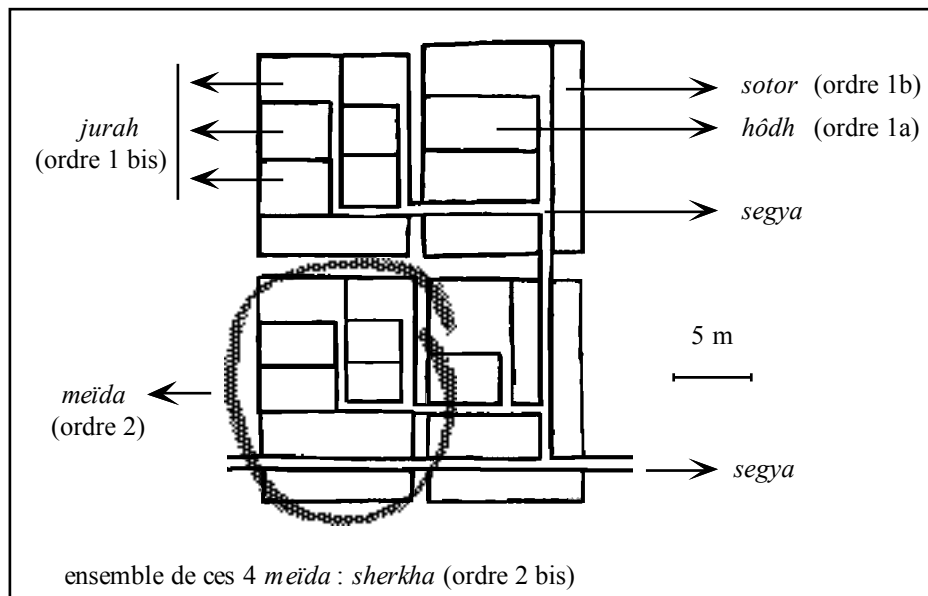


Figure 9 : Plan d'une partie d'un jardin de Nefta

S'il fallait encore considérer qu'une telle organisation des planches de cultures est la réponse obligée aux contraintes écologiques, il demeure néanmoins une marge de manœuvre, comme nous allons le voir, sur les formes adoptées et une variabilité lexicale. Les termes en usages et leurs combinaisons varient d'une palmeraie à une autre. L'unité de variabilité est ici la palmeraie.

Le tableau suivant regroupe les diverses dénominations de l'espace dans les jardins selon les oasis (voir Tableau 2, p. 59). Pour les planches de culture, le niveau d'ordre 1 est la plus petite unité, une cuvette irriguée d'un seul tenant, délimitée d'ados de terre, de forme plus ou moins carrée (a) ou de forme allongée (b). Le niveau d'ordre 2 est l'unité supérieure qui contient celles d'ordre 1. On distingue parfois un niveau intermédiaire, d'ordre 1 bis, sous-structure occasionnelle de l'ordre 2 ; il s'agit à l'intérieur du niveau 2 d'un ensemble de structures d'ordre 1. L'ordre 2 bis est une su-

perstructure occasionnelle du niveau 2, ensemble de structures de ce niveau, soit un ensemble d'ensembles. La figure ci-dessus (Figure 9) schématise quatre niveaux d'emboîtement : le niveau 1 (a : *hôdh* et b : *sotor*) ; le niveau 1 bis (*jarah*, ensemble de trois *hôdh* dans la figure) ; le niveau 2 (*meïda*) ; le niveau 2 bis (*sherkha*).

#### Notes d'étymologie :

<i>Darja</i> : marche / palier	<i>Meïda</i> : petite table ronde
<i>Dukkana</i> : banquette	<i>Meskba</i> : lieu où l'on verse, de <i>sabaka</i> , verser, irriguer
<i>Fum</i> (ou <i>fom</i> ) : bouche	<i>Miftah</i> : clef
<i>Had</i> : frontière	<i>Sed</i> : barrage
<i>Hammala</i> : porteur	<i>Sherkha</i> : du verbe <i>sharakha</i> « couper en deux quelque chose d'important » comme un tronc de palmier
<i>Hôdh</i> : bassin / bassine d'eau	<i>Smat</i> : outre (sans poils)
<i>Jabûn</i> : long (mot ancien et local)	<i>Sotor</i> : ligne
<i>Jiser</i> : pont	<i>Umm (el)</i> : mère (la)
<i>Jorah</i> (ou <i>jarah</i> ) : égratignure (allongée)	

cf. Tableau 2 page suivante.

Ces termes sont d'un usage quotidien dans le jardin et sont connus de tous les jardiniers à l'intérieur d'une palmeraie. La variation de vocabulaire entre les palmeraias, surtout à l'intérieur d'une même région, encourage à appréhender l'oasis comme un isolat où les mots auraient évolué séparément. Mais ces mots aussi se partagent entre les sites, on retrouve les signifiants avec parfois des signifiés différents, brisant l'idée de l'isolement. La variabilité des lexiques du jardin témoigne plutôt de l'identité très individualisée de terroirs pourtant proches géographiquement, ou, parce que proche géographiquement. Castilia est une palmeraie créée dans les années 50, attenante et inféodée à Tozeur. Son vocabulaire est celui, appauvri, de Tozeur. Nefleyet, créée à la même époque, est travaillée par des cultivateurs de Tozeur et d'El Hamma. La terminologie utilisée par exemple pour désigner le niveau d'ordre 2 est à la fois de Tozeur (*sherkha*) et d'El Hamma (*darja*), il arrive qu'une même personne use des deux termes, ce qui n'arrive pas à Tozeur ou El Hamma.

Dans la palmeraie d'Ibn Chabbat, le cas est différent. Cette palmeraie est une création très récente, une dizaine d'années, et elle est située entre Tozeur et Nefta. Le vocable est pauvre et pourtant y travaillent là des agriculteurs de Nefta et Tozeur. *A priori*, ces jardiniers possèdent une bonne culture oasienne. Mais parce que jeune, la palmeraie est encore très ouverte (les arbres sont de petite taille et leur densité est faible) et alors sans une réelle structure d'oasis. Seul est en place le niveau d'ordre 1 (*hôdh*), les cuvettes sont autour de chaque palmier (voir les plans de jardins d'Ibn Chabbat en annexes, p. 328 & 331), et seul ce niveau-ci est évoqué. On peut émettre l'hypothèse que lors de la fermeture de la palmeraie se produira une complexification à la fois des formes et du lexique.

OASIS / Désignation	NEFTA	TOZEUR	EL HAMMA	DEGACHE	CASTILIA	NEFLEYET	IBN CHABBAT	HAZOUA	DGHOUMES	EL FAWAR (Tunisie Est)	ZAGORA (Maroc)	DJANET (Algérie)
Planches												
Ordre 1 (a)	hôdh [hawaz]	meskba [mese- keb] / fum [affam]	meskba [mesekeb]	meskba [mesekeb]	meskba [mesekeb]	meskba [mesekeb]	hôdh [hawaz]	hôdh [hawaz]	meskba [mesekeb]	hôdh [hawaz]	gorira [gorirat]	atingagh [itindja- ghen]
Ordre 1 (b)	sotor	khit / jora	fusmat / jurah [ajrah]	smat [sma- tat] / jabûn	khit			smat [smatat]				
Ordre 1 bis	jurah [joroaha]	sherkha [shirakh]	jurah [ajrah] / jabûn									
Ordre 2	meïda	sherkha [shirakh]	darja [draj]	darja [draj]		darja [draj] / sherkha [shirakh]		meïda	darja [draj]	treïda	tasrara	
Ordre 2 bis	sherkha [shirakh]			sherkha [shirakh]				sherkha [shirakh]			sharet	
Séguias principales	hammala	segyat-el- umm	segyat-el- umm									tezeft
Séparations												
Palmes		zarab		tabia							zarb	afara [ifaran]
Sable	had [hodud]	ridif										
Ados	jiser	mirued [merauid]	jiser							jiser	het [hayot]	ifend [ifenden]
Barrage (ou porte)	sed / miftah	makhlok		maghleg [maghaleg]								emes [ima- sayaen]

Tableau 2 : Exemple du lexique spatial du jardin oasis

La terminologie est la plus riche dans les quatre vieilles oasis de la région (les premières du tableau) : une richesse lexicale dans un système complexe. Le cultivateur décide seul de l'organisation de ses planches de cultures. Il possède « le dessin dans la tête » puis l'applique et le confronte à la réalité, l'adapte à la forme du jardin (limites du jardin, emplacements des drains, des palmiers, etc.) d'où peut-être aussi la diversité plus grande des formes et des noms en anciennes oasis sur un terrain accidenté et travaillé par l'histoire.

Ce qu'il faut bien saisir est que la diversité des dénominations et des formes ne renvoie pas à des pratiques différentes de l'irrigation. Le procédé de base demeure le même. La manière d'effectuer l'irrigation fait partie du bagage minimum du savoir en agriculture oasienne (voir plus loin, « Le savoir », p. 110). Cependant la compétence en matière d'irrigation et d'aménagement du jardin est une acquisition. Comme nous l'avons vu, l'influence de Tozeur est visible à Castilia ; Hazoua fait partie des oasis les plus occidentales de la région et s'y rendre demande de traverser d'abord la vieille oasis de Nefta : la terminologie de Hazoua est celle de Nefta. C'est la proximité spatiale ici qui constitue le facteur décisif en matière de circulation des savoirs. Nous pouvons sans doute emprunter aux linguistes la notion de « chaînes linguistiques » tels que les parlers géographiques entretiennent surtout des relations avec les voisins<sup>1</sup>. C'est une intelligibilité de proche en proche. La population de Hazoua est en relation de travail avec celle de Nefta : des éleveurs Ghrib ont pu travailler dans l'oasis de Nefta et des propriétaires de Hazoua employer des *khammesa* de Nefta. À Dghoumes encore, elle aussi récente oasis de sédentarisation, le vocabulaire des espaces du jardin est celui de la vieille oasis proche. Des cultivateurs disent l'avoir appris, avec les techniques agricoles, dans la palmeraie d'État voisine (SODAD) où certains travaillent et côtoient d'autres jardiniers d'El Ouediane (notamment Degache). Quant à El Fawar, c'est une oasis située dans la région du Nefzaoua. « *Treïda* » est inconnu au Jérid tandis que « *hôdh* » renvoie curieusement à Nefta<sup>2</sup>.

Pourquoi cet éclatement linguistique et technique en agriculture dans une si petite région qu'est le Jérid ? Par manque de communication ? Si de jeunes agriculteurs (adolescents) et quelques rares plus vieux, qui n'ont pas « voyagé », ne connaissent pas les termes techniques des autres palmeraies, ce n'est globalement pas la règle. C'est sans doute qu'il faut y voir une volonté de se différencier, voire cet esprit de rivalité parfois entre oasis : chaque oasis a son histoire propre qui voudrait ignorer celle des voisines. De plus, il est à peu près certain que ce *corpus* de vocabulaire (en se limitant toujours à celui des espaces du jardin) se remanie dans le temps : ainsi, aujourd'hui à El Hamma dit-on surtout *jarah*, tandis qu'avant les « vieux » disaient *jabûn* comme actuellement à Degache.

<sup>1</sup> Cela est particulièrement bien illustré par la situation de l'archipel du Vanuatu (ex-Nouvelles-Hébrides) dans le Pacifique. Voir BONNEMAISON J. - [...] *Gens de pirogue et gens de la terre*, Paris, Éd. de l'Orstom, 1996.

<sup>2</sup> Curieusement car des ethnographies montrent le lien qui unit non pas Nefta mais Ouediane (Degache) et cette région avant même la récente voie qui traverse le difficile Shott el Jérid.

Cette agriculture de long terme, fondée sur la trame du palmier dattier (espèce qui, si elle ne franchit pas le siècle, peut vivre de nombreuses décennies<sup>1</sup>), possède une inertie relative. Les mouvements peuvent être lents. Les agriculteurs, quand ils ont des objectifs productivistes, adoptent souvent le modèle « moderne », mais ne passent pas par la rénovation. Ils préfèrent une nouvelle plantation *ex-nihilo*, une extension avec son propre système d'exhaure de l'eau, en sous-estimant trop souvent l'investissement et le coût d'une nouvelle zone dévolue à la phœniciculture. Mais, malgré cette relative inertie des palmiers, le jardin et son organisation interne sont le niveau de l'emprise sur la terre non de la génération, mais cette fois de l'individu. C'est là le niveau du travail sur le sol, de la détermination des formes du *tafsîl*, là où le jardinier peut agir de manière directe sur les choses. C'est l'espace restreint mais révisable, le niveau du temps court où l'action est la plus immédiate. Il y a maîtrise complète de l'historicité de l'espace.

Nous avons vu que ce que j'appelle le niveau du parcellaire (les jardins en général, les groupes de jardins) correspond à une échelle spatiale moyenne et appartient aux temps moyens, intermédiaires, de l'ordre de deux ou trois générations (au-delà, le temps est indéfini). L'oasis, *jar*, est de la petite échelle de temps et d'espace, le niveau du temps long, le millénaire qui prend sa source dans les récits de fondation. Là, l'emprise (ou la prétention d'emprise) sur l'histoire et sur l'espace est minimum pour l'individu.

Ainsi, les espaces oasiens anthropisés, artificiels sont des espaces fortement maillés selon une logique d'emboîtement. À chaque échelle spatiale (petite, moyenne, grande) correspond une temporalité propre. Ce sont des espaces vécus et dits : on remarquera que plus on s'attache à de grandes échelles, vers les dimensions humaines de l'intérieur du jardin, plus l'espace et le lexique sont précis, différenciés et comportent de subdivisions. Il existe des échelles de temps différentes entre le large et le particulier (de la région au jardin). Le pas de changement (les mouvements), la possibilité de transformation et la main mise sur l'espace augmentent quand on passe aux niveaux de sous-structures, aux niveaux d'organisation inférieurs. Dans la perception jéridi, le temps associé au « large » est toujours plus confus que l'associé au « particulier » (ou « restreint »). On connaît mieux, ou plutôt, l'accord est plus facile sur l'histoire de son propre jardin que sur l'histoire bien plus collective de l'oasis. Mais aussi s'agit-il d'Histoire plus immédiate.

Il demeure nécessaire de saisir les pratiques de ces espaces afin de juger de la qualité des lieux de la palmeraie : comment et par qui l'espace devenant lieu est-il approprié ? Ce sujet sera traité en partie 3. Dans la quatrième partie, les cadres temporels des procès socio-écologiques du milieu oasien émergeront, en connexion avec ceux de l'espace.

Nous avons d'abord à plonger plus avant dans la vocation qui semble première des espaces de la palmeraie : l'agriculture, conjonction entre les hommes des oasis et leur milieu. Car ces formes géométriques imbriquées du terroir, de la palmeraie aux planches, n'ont *a priori* aucune raison d'être en dehors de l'agriculture, en dehors de cette vocation initiale, accueillir le matériel végétal que les oasiens entendent cultiver.

---

<sup>1</sup> Il n'y a pas consensus sur la longévité du palmier dattier. Cependant plusieurs auteurs affirment qu'il peut vivre au-delà du siècle et certains même plusieurs siècles.





## Chapitre 5 : Hommes et plantes, l'agriculture

Nous l'avons vu, l'espace oasien peut se plier à des emboîtements et imbrications d'espaces-temps, d'échelles allant du large au restreint. Ce n'est pas uniquement une conception d'esprit de ces dimensions par l'anthropologue puisque le vocabulaire local signifie lui aussi ces organisations. Nous avons vu comme est riche la lexicographie concernant en particulier les planches de culture. Nul doute cependant que le plaisir géométrique ne préside pas uniquement au *tafsil*. Les planches de cultures sont destinées, cela est sans doute une évidence, à accueillir les cultures. Reste à savoir quel inventaire peut-on faire de ces plantes, comment le jardinier s'en sert-il, quelle importance leur accorde-t-il ? Une palmeraie d'oasis est un espace d'agriculture irriguée et intensive en polyculture. Cette agriculture est la conjonction d'une société oasienne à sa nature oasienne — je suis tenté de parler de conjonction de coordination, emprunté à la grammaire et désignant ce mot invariable qui sert à joindre entre eux deux mots ou deux propositions de même nature. Ces végétaux mis en œuvre à travers l'agriculture locale sont autant d'outils d'une socialisation directe du milieu, un outillage vivant. En tout début d'ouvrage, HAUDRICOURT et HEDIN<sup>1</sup> insistent déjà sur ce que « la plante utile, comme l'animal domestique, n'est pas entre les mains de l'Homme un outil rigide dont il peut se servir à sa guise ». L'outillage vivant se pense, se dit, se conçoit, mais je pose aussi qu'il a une réalité physique, biologique.

### Les plantes des jardins

L'essence cultivée prédominante est le très emblématique palmier dattier (*Phoenix dactylifera*, L.). Dans cette région, il n'existe pas d'oasis sans palmier (celles-ci sont très minoritaires au Sahara<sup>2</sup>), il n'est que des palmeraies. Une littérature abondante montre combien les oasiens ont su trouver à cette plante des débouchés utiles, la plaçant au centre de l'univers végétal. Ainsi, la superficie d'un jardin importe peu directement, le critère qui sert à fixer la valeur d'une parcelle est le nombre de palmiers, ou plus pré-

<sup>1</sup> p. 21 in HAUDRICOURT A.-G. & HEDIN L. - *L'Homme et les plantes cultivées*, Paris, Éd. A.-M. Métailié, 1987.

<sup>2</sup> Des exemples d'oasis sans palmier se trouvent dans la région du Ahaggar (Hoggar), zone *targui* du sud de l'Algérie. Ici, ce n'est ni une explication socio-historique (les touareg Kel Ajjer du proche Tassili n'Ajjer cultivent le palmier dattier) ni technique qui explique leur absence mais très vraisemblablement les conditions climatiques de cette région au relief élevé.

cisement, le prix est un multiple — dix, quinze ou vingt — de la valeur de la production de dattes de la parcelle.

Les entraves à l'agriculture que la nature de l'environnement désertique impose aux oasiens ne sont pas minces. « Les difficultés énormes que le Sahara dresse contre la volonté humaine sont doubles : les conditions atmosphériques et hydrologiques. La plus grande partie des végétaux qui pourrait être cultivée sur la surface désertique ne sera jamais en état de résister à sa sécheresse si élevée, aux vents brûlants qui déplacent des montagnes de sable à des vitesses quelquefois bien supérieures à 100 km/h, aux rayons foudroyants du soleil et aux froids nocturnes qui provoquent un brusque décalage de température atteignant 30 degrés [...] »<sup>1</sup> L'homme doit affronter cet environnement hostile et récalcitrant, l'homme est maître de la Création et de ce fait doit jouer avec elle pour la dominer : c'est ce qu'il ressort de cet extrait classique qui oublie, hasard, de dresser les avantages tout aussi indéniables des régions sahariennes tels qu'une chaleur propice à de nombreuses cultures (et même de primeurs), un climat permettant de mener à leur terme quasiment toutes les cultures méditerranéennes. Paradoxalement, au regard de cette vision apocalyptique, la liste des plantes inventoriées dans les oasis de Jérid (novembre 1994 à mai 1996) ou dans la région de Djanet, au Tassili n'Ajjer (avril 1993) est longue bien qu'elle n'inclut que celles d'intérêt ethnobotanique et qu'elle ne se prétend point exhaustive.

On définit classiquement l'oasis en trois strates : la première, dominante, est celle des palmiers dattiers ombrageant une seconde strate arborée, les fruitiers ; au sol, les cultures maraîchères et fourragères constituent la troisième et dernière strate. Cette distribution est reprise ici pour l'inventaire.

### *Le palmier dominant*

*Nota* : un arbre au sens botanique possède des tissus secondaires issus de méristèmes secondaires ; le plus visible de ces tissus secondaires est la matière ligneuse (ou bois). Le palmier dattier (*Phoenix dactylifera* L.), et plus généralement les palmiers, ces princes du monde végétal<sup>2</sup> pour LINNÉ, ne développent pas ces tissus malgré leur port arborescent<sup>3</sup>. Les palmiers (comme les bananiers) ne sont donc pas des arbres selon le système classificatoire en usage chez les scientifiques, pas plus que ces plantes ne possèdent de tronc, appelé alors stipe (ou pseudo-tronc) par les botanistes. Toutefois, dans la langue courante des francophones, cette distinction n'est pas faite et nous userons de cet abus de langage pour simplifier.

Le palmier dattier, avec les autres espèces de palmiers (cocotier, palmier à huile, rônier, etc.), est classé par Francis HALLE dans le modèle d'architecture végétal « Tomlinson », car développant des rejets (voire des gourmands) dits « réitérations ». Les palmiers sont à floraison axillaire et un seul bourgeon (bourgeon terminal) assure l'essentiel de la croissance, les ramifications sont inexistantes. Parmi les grandes plantes des oasis, on isole très clairement le palmier dattier. Il possède son propre statut, emblématique de l'oasis. L'origine géographique de ce palmier demeure encore sujette

<sup>1</sup> p. 127 in GAUDIO A., 1960, *op. cit.*

<sup>2</sup> Et en langue arabe, en particulier au Jérid, le palmier se dit *naghla* [*nakhla*], c'est-à-dire un terme à rapprocher, selon NACIB (p. 406), de *nakhil*, chef, et *nakhala*, trier, choisir (et de là, l'élu). NACIB Y. - *Cultures oasiennes, Essai d'histoire sociale de l'oasis de Bou-Saâda*, Paris, éd. Publisud, 1986.

<sup>3</sup> Leur port dressé et rigide est assuré par des tissus fibreux.

à caution. Il semblerait que le lieu de sa domestication fut le golfe Persique. Le dattier n'est pas connu à l'état spontané (sauvage). Le genre *Phoenix* représente douze espèces répandues à l'état spontané en Afrique subtropicale et tropicale à l'Est jusqu'à l'Indus. L'espèce sauvage la plus proche du dattier est *Phoenix sylvestris* (Roxb.), spontané en Afrique du Nord et aux Indes ; le faux-palmier *Ph. reclinata* (Jacq.) en est assez proche également<sup>1</sup>. Ce dernier parent sauvage du dattier de la zone sub-saharienne laisse penser à certains auteurs que le palmier aurait pu aussi être domestiqué au Sahara<sup>2</sup>.

C'est un arbre à très forte symbolique, et d'une grande ancienneté en Asie et Afrique comme peut en témoigner l'incroyable multiplicité des noms qu'il porte<sup>3</sup> ; son aire géographique fut très tôt et encore à l'heure actuelle étendue à toute la zone désertique du sud du bassin méditerranéen jusqu'au bassin de l'Indus et selon Paul OZENDA<sup>4</sup>, cet arbre constitue la principale espèce cultivée au Sahara, ce qui bouscule un peu l'entendement lorsque l'on sait ses impératifs écologiques. En effet, de tous les arbres fruitiers, le dattier est le plus exigeant sous le rapport du climat. Il réclame deux conditions qui se trouvent rarement réunies sans la contribution de l'homme : « La tête dans le feu et les pieds dans l'eau. »<sup>5</sup> C'est une formule à relativiser, mais il s'agit bien de l'arbre des zones torrides qui disposent de moyens d'irrigation. Il réclame un isotherme annuel d'au moins 18 °c. Le dattier de cultivar « *degla* » ou « *deglet nur* », dont les dattes sont quasiment les seules disponibles sur le marché européen, a des exigences encore plus impérieuses. Il lui faut surtout un automne et un début d'hiver présentant une sécheresse rigoureuse afin de mener sa fructification conformément aux critères de commercialisation. En fait, cette variété n'est cultivée pour le commerce pour ainsi dire que dans le Sud-Est constantinois (Algérie) et en Tunisie au Jérid et Nefzaoua, donc presque totalement absent de la région du Tassili n'Ajjer, du Ahaggar (Hoggar) ou des oasis marocaines. Dans tout le Sahara Central, où se situe Djanet, la production de dattes est à peine suffisante pour la consommation locale. Il n'est donc pas de cultures de dattes destinées à l'exportation, même nationale.

À son avantage tout de même, le dattier se contente de sols médiocres, pourvu qu'ils soient perméables, mais il a besoin de disposer de quantités d'eau très importantes, non pas tant pour l'arbre lui-même, que pour empêcher les sels nocifs (chlorures de sodium) d'atteindre une trop grande concentration dans le sol. L'irrigation se transforme en lessivage. C'est ce qui explique sa précarité de survie dans les oasis où la ponction d'eau dans les nappes souterraines a été telle qu'elle a trop fortement diminué le niveau hydrostatique.

<sup>1</sup> p. 328 in EVREINOFF V.A. - Contribution à l'étude du dattier, Paris, *JATBA*, 1986, pp. 328-333.

<sup>2</sup> BOUNAGA N. et BRAC de la PERRIERE R.A., 1988, *op. cit.*

<sup>3</sup> Sur ces deux thèmes, se reporter à BOIS D. - *Les plantes alimentaires chez tous les peuples et à travers les âges*, Vol. II, *Phanérogames fruitières*, Paris, Éd. Paul Lechevalier, 1928.

<sup>4</sup> p. 92 in OZENDA P. - *Flore du Sahara*, Paris, Éd. CNRS, 1985.

<sup>5</sup> REBOUR H. - *Fruits méditerranéens autres que les agrumes*, Paris, Lib. agricole, horticole, forestière et ménagère, 1968.

Si l'on ignore avec exactitude d'où provient le *Phœnix dactylifera*, ce qui ne fait pas de doute est qu'il ait voyagé de palmeraie en palmeraie. On retrouve dans différentes oasis les mêmes cultivars qui ont dû faire partie des échanges. Le palmier dattier possède une riche variété génétique. On distingue les palmiers selon des critères morphologiques (l'aspect), physiologiques (ses critères de sols, d'humidité...), et pomologiques (qualité de ses fruits). Les jardiniers nomment des populations génétiques de palmiers clones dont les caractères les ont intéressés et maintiennent ces caractères par une reproduction asexuée (végétative, par rejets). Ils reconnaissent avec aisance beaucoup de cultivars à partir de l'aspect du palmier (son port), l'aspect des palmes, des épines, du régime, (jaune : *degla*, rougeâtre : *allig*, épillet court : *bisr halu*). Certains agriculteurs affirment même pouvoir de nuit les identifier au seul toucher. De très nombreux cultivars sélectionnés par les agriculteurs jéridi (plusieurs centaines) ont été recensés<sup>1</sup>. Parmi les plus communs, on peut noter, outre la *deglet nour*, les cultivars *allig*, *khwat allig*, *kentishi*, *bisr allu*, etc. La *deglet nour* est le cultivar de très loin le plus exporté, et donc le plus intéressant pour son prix de vente (environ 1,200 DT/kg contre environ 0,400 ou 0,600 DT/kg pour les autres cultivars). Toutefois, de façon quasi informelle et discrètement, la *menaker* par exemple, cultivar rare, détrône le cultivar roi (une centaine de pieds, surtout à Degache et un faible nombre de rejets produits) : son prix peut côtoyer les 3,000 DT/kg.

À Djanet, les cultivars les plus courants sont *tanghiman* (dattes grosses et brunes, peu sucrées), *tetmelet* (dattes petites et brunes, sucrées) et *intakus* (dattes grosses et blondes, très sucrées), mais aussi *telghusa*, *enestaneef*, etc. À Zagora, les cultivars les plus représentatifs sont *bu-sthammi* (dattes rouges), très répandu aujourd'hui car le plus résistant au bayoud<sup>2</sup>, *saïr fagus*, et *saïr jihel* (*saïr* désigne les dattes jaunes, de très bonne qualité mais fragiles au bayoud).

Cette description du palmier dattier, comme *Phœnix dactylifera* L., est une présentation telle que la ferait un botaniste ou un agronome. Il s'agit de l'exemple type de la purification du palmier en objet. Ce n'est même pas tout à fait une transformation de la plante en outil, car l'outil médiatise davantage une relation homme/objet. Cette purification en objet (à produire des dattes) est tellement vraie qu'on a pu oublier que la plante en culture faisait partie d'un système agro-écologique. Sa « décontextualisation » en laboratoire, ou en station expérimentale, a fait perdre de vue justement sa vraie nature d'outil. Il en a résulté des définitions simplifiées du palmier : critères rationnels de sa culture (une plantation selon un maillage de dix mètres sur dix), quantité nécessaire d'eau d'irrigation, d'éléments nutritifs. Certes, avec des approches écologiques plus systémiques, les agronomes ont depuis replacé le palmier davantage dans l'oasis. Cette

<sup>1</sup> Voir à ce titre : RHOUMA A. - *Le palmier dattier en Tunisie, tome I. Le patrimoine génétique*, Tunis, Arabesques Éd. & Création, 1994.

RHOUMA A. - *Le palmier dattier en Tunisie, tome II* (à paraître).

<sup>2</sup> Le « bayoud » est une maladie cryptogamique dont le vecteur est le champignon *Fusarium oxysporum*, affection à terme mortelle pour le palmier. Se propageant d'ouest en est, atteignant les principales palmeraies du Maroc et aujourd'hui une grande partie de celles d'Algérie (mais pour l'instant n'ayant pas franchi la frontière tunisienne), le bayoud a probablement son origine justement dans la vallée du Draa (celle de Zagora) où cette maladie est identifiée depuis 1870. On estime qu'en un siècle, cette maladie a détruit les deux tiers des pieds de dattiers marocains. Le CMV de Zagora donne une progression annuelle des palmiers malades de 4 à 5 %. De nombreux programmes de recherche (notamment sous l'égide de la FAO) travaillent sur ce sujet, et à défaut d'avoir trouvé une solution curative, les voies de remplacement par cultivars résistants (et leur multiplication *in vitro*) sont explorées et recommandées. Voir par exemple : DJERBI M. - *Diseases of the Date Palm*, s.l., PNUD, FAO, s.d. [>1990].

description scientifique du palmier, nous verrons dans la prochaine partie qu'elle correspond plus largement à une vue « orientaliste » (cf. Chapitre 9 : Les acteurs du monde oasien, p. 153), qui élargue sa dimension humaine. La conception touristique (« paternaliste ») admet que le palmier peut être autrement, et en quelque sorte present l'hybride d'humain et de naturel qui est caché.

Oui, mais quelle est alors la représentation qu'en a l'indigène ? Celui qui est autorisé à nous en parler, leur représentant en Occident, est l'ethnologue. L'ethnologue voit dans les sociétés prémodernes ce qu'on leur accorde toujours : la confusion des genres entre choses et gens, entre nature et société. Peut-être que le caractère systématique de ce phénomène est un processus d'inversion, même un processus de projection d'une inversion où l'on met en avant les procès inverses dans la lecture de l'altérité. Par exemple, un néanmoins très bon article de Sophie CARATINI<sup>1</sup> réitère cela :

« L'agronome s'arrête devant un jardinet encombré de vieux palmiers agglutinés les uns contre les autres.

« - Il faudra tout arracher. Ça coûtera moins cher de refaire une palmeraie que de rajeunir celle-là.

« - Je suis d'accord avec vous [répond le Chérif, notable local]. Mais « on dit ici que le palmier est notre tante paternelle, car Dieu l'a façonné « avec la terre qui lui restait après qu'il eut créé Adam, notre père à tous. »

Peut-être est-ce vraiment différent au Touat et au Jérid. Car je n'ai pas eu l'impression qu'au Jérid le palmier est avant tout intégré à la parenté humaine. Non, il s'agit d'un outil, un outil qui travaille, s'il faut les distinguer, dans le domaine naturel (pilier de l'agrosystème oasien) et le domaine humain (il entre dans les transactions — dot, vente, usages — et les représentations), mais un outil tout de même et non un homologue de l'homme. La distinction est nette pour les oasiens jéridi comme pour ceux de Djanet ou de Zagora.

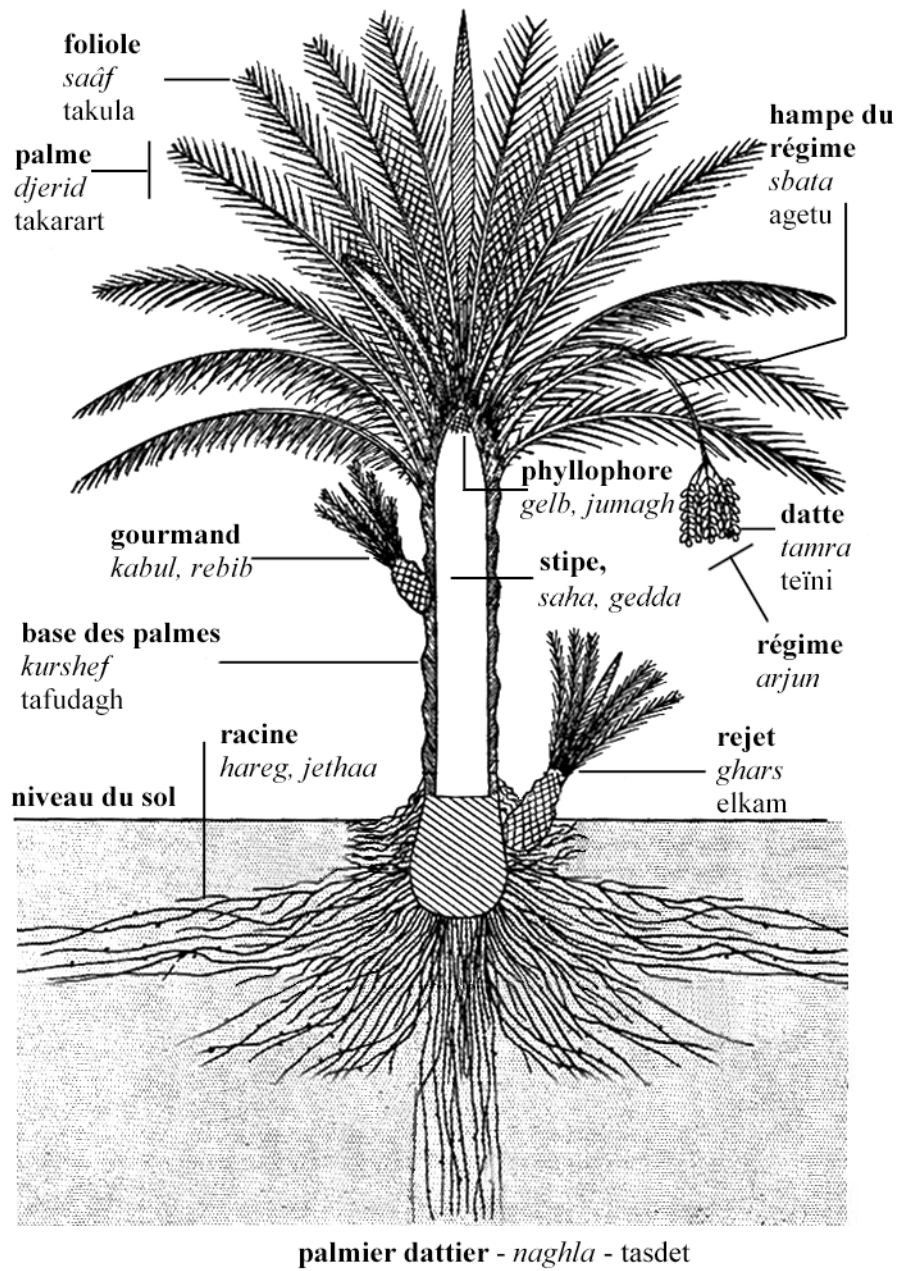
#### Description du palmier dattier

Les rapports agronomiques et botanistes se limitent à une description formelle de l'objet « palmier dattier ». Cette description n'a été qu'ébauchée ici, de nombreux ouvrages font très bien cela et ce n'est guère le dessein de ce travail de s'y plonger plus avant. La figure qui suit est un classique : elle est reprise dans presque tous les travaux qui s'attachent à l'oasis et est tiré d'un ouvrage incontournable, *Le palmier-dattier* de P. MUNIER<sup>2</sup> (voir Figure 10). Je transforme cette image en ce qu'elle pourrait être si un jardinier du Jérid puis de Djanet jouait ce jeu.

<sup>1</sup> p. 119 in CARATINI S. - Dialogues sahariens, in *Le métis culturel, Internationale de l'imaginaire*, nouvelle série, n° 1, 1994, Paris, Éd. Maison des cultures du monde, Éd. Babel, pp. 107-126. Voir « Le nouveau maître », p. 182.

<sup>2</sup> MUNIER P. - *Le palmier-dattier*, Paris, Éd. G.P. Maisonneuve & Larose, 1973. C'est à cet ouvrage que nous renvoyons les personnes intéressées par la biologie de cette plante.





(d'après P. MUNIER, 1973, modifiée)

Figure 10 : Description des parties du palmier dattier

Les noms des parties de la plante sont donnés :

- en caractères gras pour les mots français ;
- en caractères italiques pour les mots du Jérid (arabe local) ;
- en caractères normaux pour les mots de Djanet (tamahâq local).

### Les autres étages

Remarque : pour les tableaux suivants, le nom français est suivi de son nom botanique (et entre parenthèses sa famille botanique), puis du nom vernaculaire utilisé au Jérid et celui enfin qui est utilisé à Djanet, Tassili n'Ajjer. Le signe (—) signifie que la plante n'y est pas cultivée même si cette plante possède localement un nom (donné entre parenthèse). Cependant, pour qu'une plante soit présente dans le tableau, il faut qu'elle soit cultivée dans l'une au moins des régions. Entre crochets [xxx] est donné le nom au pluriel si celui-ci diffère du singulier. Il est rappelé que ne sont présentés, en particulier pour le Jérid, que les noms vernaculaire locaux (et pas les noms arabes ou autres en usage dans le reste du pays)<sup>1</sup>.

#### Étage des arbres fruitiers :

		— Jerid —	— Tassili n'Ajjer —
abricotier	<i>Prunus armenica</i> (Rosaceae)	<i>bargug</i> ou <i>meshmesh</i>	<i>el-mishmesh</i>
amandier	<i>Prunus amygdalus</i> (Rosaceae)	<i>loza</i>	—
bananier	<i>Musa x paradisiaca</i> (Musaceae)	<i>muza</i> ou <i>banan</i>	<i>el-banan</i>
bigaradier	<i>Citrus aurantium</i> (Rutaceae)	<i>bigaradi</i> ou <i>rangi</i>	—
cerisier	<i>Prunus avium</i> (Rosaceae)	<i>habmeluk</i>	—
citronnier	<i>Citrus limon</i> (Rutaceae)	<i>shemem kars</i> ou <i>kars</i>	<i>kars</i>
figuier	<i>Ficus carica</i> (Moraceae)	<i>karm(a)</i> [ <i>kram</i> ]	<i>tazert</i>
grenadier	<i>Punica granatum</i> (Punicaceae)	<i>arommana</i>	<i>aromman</i>
jujubier	<i>Ziziphus jujuba</i> (Rhamnaceae)	<i>nabga</i>	—
jujubier épine du Christ	<i>Ziziphus spina-christi</i> (Rhamnaceae)	—	<i>korna</i>
mandarinier	<i>Citrus reticula</i> (Rutaceae)	<i>bortgen</i>	—
mûrier blanc	<i>Morus alba</i> (Moraceae)	<i>tut</i>	—
néflier (du Japon)	<i>Eriobotrya japonica</i> (Rosaceae)	—	<i>azeghklo</i>
olivier	<i>Olea europea</i> (Oleaceae)	<i>zeytun</i>	<i>teztunt</i>
oranger (doux)	<i>Citrus sinensis</i> (Rutaceae)	<i>shemem</i> ou <i>bortgen</i>	<i>tshina</i>
pêcher	<i>Prunus persica</i> (Rosaceae)	<i>ghugh</i>	<i>el-khugh</i>
poirier	<i>Pyrus communis</i> (Rosaceae)	<i>enzas</i>	—
pommier	<i>Malus domestica</i> (Rosaceae)	<i>tufagh'</i>	<i>et-tufagh</i>
prunier	<i>Prunus sp.</i> (Rosaceae)	<i>awina</i>	—
vigne	<i>Vitis vinifera</i> (Ampelidaceae)	<i>'ineb</i>	<i>azebib</i>

<sup>1</sup> Il y a des risques, il est vrai, de confusions : par exemple le concombre est dit en arabe et dans le nord de la Tunisie *khia* ; à Djanet (où il n'existe pas de nom spécifique en tamahâq à cette plante), c'est ce mot arabe qui a été adopté sous la forme usuelle pour les mots arabes, c'est-à-dire accolé de l'article (*el-khia*), tandis qu'au Jérid un autre nom, qui est *fagus*, est utilisé localement.



*Autres ligneux :*

		— Jérid —	— Tassili n'Ajjer —
acacia nilotique	<i>Acacia scorpioïdes</i> ssp. <i>nilotica</i> (Mimosaceae)	—	<i>tadjaght</i>
cotonnier	<i>Gossypium herbaceum</i> (Malvaceae)	<i>koton</i>	<i>tabdughk</i>
cyprès d'Italie	<i>Cupressus sempervirens</i> (Cupressaceae)	?	<i>senubagh</i>
éthel	<i>Tamarix aphylla</i> (= <i>T. articulata</i> ) (Tamaricaceae)	—	<i>tabarakat</i>
eucalyptus	<i>Eucalyptus globulus</i> (Myrtaceae)	<i>kalatus</i>	<i>safsaf</i>
filao, casuarina	<i>Casuarina equisetifolia</i> (Casuarinaceae)	<i>safsaf</i>	—
henné	<i>Lawsonia inermis</i> (Lythraceae)	<i>henna</i>	<i>anela</i>

Il s'agit là encore que d'une première approche de la biodiversité culturelle des oasis. Les jardiniers distinguent en fait souvent beaucoup de variétés. Par exemple, un agriculteur de Degache de l'olivier :

Olivier à huile : *shemleli* (variété locale), *shemsheli* (variété du Nord)  
 Olivier de table : *gafsi* (de Gafsa), *tunisi* (de Tunis), et *zarazi* (surtout Degache, et au Jérid uniquement).

Par exemple, un agriculteur d'El Hamma de l'abricotier greffé<sup>1</sup> :

- *Bargug 'adi* (commun)
- *Bargug mlakun alla awina* (porte-greffe prunier, les fruits sont plus gros et leur goût est entre celui de la prune et de l'abricot)
- *Bargug mlakun alla lozi* (porte-greffe amandier, on mange l'amande de l'abricot comme une vraie amande)
- *Bargug mlakun alla ghugh* (porte-greffe pêcher, la chaire du fruit a la couleur de celle de la pêche).

Étage des herbacées :*Herbacées maraîchères :*

		— Jérid —	— Tassili n'Ajjer —
ail	<i>Allium sativum</i> (Liliaceae)	<i>thûm</i>	<i>teshkart</i>
arachide	<i>Arachis hypogaea</i> (Fabaceae)	— ( <i>kowkow</i> )	<i>el-kowkow</i>
aubergine	<i>Solanum melongena</i> (Solana- ceae)	<i>denjel</i>	—
blette, bette, poi-	<i>Beta vulgaris</i> (Chenopodia-	<i>sil(i)k</i>	—

<sup>1</sup> Bien que l'agronomie enseigne que le porte-greffe ne peut influencer les qualités organo-leptiques des fruits (au contraire du greffon).

rée	<i>ceae</i> )		
-----	---------------	--	--

		— Jérid —	— Tassili n'Ajjer —
carotte	<i>Daucus carota</i> ( <i>Apiaceae</i> )	<i>seneria</i>	(i)zrudi [t(u)zrudit]
céleri	<i>Apium graveolens</i> var. <i>dulce</i> ( <i>Apiaceae</i> )	—	<i>el-bisbas</i>
céleri	<i>Apium graveolens</i> var. <i>secalinum</i> ( <i>Apiaceae</i> )	<i>krafs</i> ou <i>klafs</i>	—
chou pommé	<i>Brassica oleracea</i> var. <i>capitata</i> ( <i>Brassicaceae</i> )	<i>krom</i>	?
concombre	<i>Cucumis sativus</i> ( <i>Cucurbitaceae</i> )	<i>faggus</i>	<i>el-khia</i>
corette potagère (mauve des Juifs)	<i>Corchorus olitorius</i> ( <i>Tiliaceae</i> )	<i>kablu</i> (ou <i>mloghia</i> en poudre)	—
coriandre	<i>Coriandrum sativum</i> ( <i>Apiaceae</i> )	<i>tebel</i>	—
courge, potiron	<i>Cucurbita maxima</i> ( <i>Cucurbitaceae</i> )	<i>kabu</i> ou <i>kabuia</i>	<i>kabiua</i>
courgette	<i>Cucurbita pepo</i> ( <i>Cucurbitaceae</i> )	<i>bushok(a)</i> (Tozeur) ou <i>butozina</i> (Degache, Nefta)	—
épinard	<i>Spinacia oleracea</i> ( <i>Chenopodiaceae</i> )	<i>sebnagh</i>	—
fenugrec	<i>Trigonella fœnum-grecum</i> ( <i>Fabaceae</i> )	<i>helba</i> ou <i>hilba</i>	—
fève	<i>Faba vulgaris</i> var. <i>major</i> ( <i>Fabaceae</i> )	<i>ful</i>	<i>ibabawen</i>
gombo, calebasse	<i>Hibiscus esculentus</i> ( <i>Malvaceae</i> )	<i>ganauya</i>	<i>meloghia</i>
gourde	<i>Lagenaria siceraria</i> ( <i>Cucurbitaceae</i> )	—	<i>tetakalt</i>
haricot	<i>Phaseolus vulgaris</i> var. <i>nana</i> ( <i>Fabaceae</i> )	—	<i>tadelaghk</i>
laitue romaine	<i>lactuca sativa</i> var. <i>longifolia</i> ( <i>Asteraceae</i> )	<i>khas</i> ou <i>slata</i>	<i>shlata</i>
lentille	<i>Ervum lens</i> ( <i>Fabaceae</i> )	—	<i>laghadis</i>
louffa, courge éponge	<i>Luffa aegyptiaca</i> ( <i>Cucurbitaceae</i> )	—	?
melon	<i>Cucumis melo</i> ( <i>Cucurbitaceae</i> )	<i>betikh</i>	<i>akasaiu</i> ou <i>al-betigh</i> ou <i>el-mekhum</i>
menthe	<i>Mentha</i> sp. ( <i>Lamiaceae</i> )	<i>naghna'</i> ou <i>habak</i>	<i>naghnah</i>
menthe pouliot	<i>Mentha pulegium</i> ( <i>Lamiaceae</i> )	<i>fleyu</i> ou <i>fleyu rodran</i>	—
momordique, margose [ ? ]	<i>Momordica charantia</i> [ ? ] ( <i>Curcubitaceae</i> )	—	<i>tetikaralt</i>
navet (blanc)	<i>Brassica rapa</i> ssp. ( <i>Brassicaceae</i> )	<i>khardel</i>	—

---

navet (rouge)	<i>Brassica rapa ssp. (Brassica- ceae)</i>	<i>lift</i>	—
---------------	--	-------------	---

		— Jérid —	— Tassili n'Ajjer —
oignon	<i>Allium cepa</i> (Liliaceae)	<i>basal</i>	<i>ifeleli [ifelelan]</i>
pastèque	<i>Citrullus vulgaris</i> (Cucurbitaceae)	<i>dellâ</i>	<i>telejest</i>
patate douce	<i>Ipomea batata</i> (Convolvulaceae)	—	<i>donkeli</i>
persil	<i>Petroselinum crispum</i> var. <i>foliosum</i> (Apiaceae)	<i>ma'dnus</i>	—
piment	<i>Capsicum frutescens</i> (Solana-ceae)	<i>felfel</i> (ou <i>har</i> à Nefta, à El Hamma)	<i>shetta</i>
pois (petit...)	<i>Pisum sativum</i> var. <i>vulgare</i> (Fabaceae)	<i>jelbena</i>	<i>demshi</i>
pomme de terre	<i>Solanum tuberosum</i> (Solana-ceae)	<i>batata</i>	— ( <i>batata</i> )
pourpier	<i>Portulaca oleracea</i> (Portulaca-ceae)	<i>bortleg</i>	—
radis	<i>Raphanus sativus</i> var. <i>sativus</i> ( <i>radicula</i> ) (Brassicaceae)	<i>fijul</i>	—
tabac	<i>Nicotiana rustica</i> (Solanaceae)	—	<i>tabak</i>
tomate	<i>Lycopersicum esculentum</i> (Solanaceae)	<i>tomatom</i>	<i>atomatom</i>
tournesol	<i>Helianthus annuus</i> (Asteraceae)	<i>klub</i> ou <i>zerea</i>	—

## Herbacées céréalières :

		— Jérid —	— Tassili n'Ajjer —
blé	<i>Triticum</i> sp. (Poaceae)	— ( <i>gamar</i> )	<i>ert</i>
maïs	<i>Zea mays</i> var. <i>saccharata</i> (Poaceae)	<i>mastura</i>	<i>dawa</i> ou <i>dawa masagh</i>
orge	<i>Hordeum vulgare</i> (Poaceae)	voir fourrage	<i>timzen</i>
petit mil	<i>Pennisetum typhoides</i> (Poaceae)	—	<i>ineli</i> ou <i>enele [idabi-deberen]</i>
sorgho	<i>Sorghom bicolor</i> (Poaceae)	voir fourrage	?

## Herbacées fourragères :

		— Jérid —	— Tassili n'Ajjer —
avoine	<i>Avena</i> sp. (Poaceae)	<i>gusiba</i>	—
canne de Provence	<i>Arundo donax</i> (Poaceae)	— ( <i>qsaba</i> )	<i>almis</i>
courge fourragère	<i>Cucurbita</i> sp. (Cucurbitaceae)	<i>belaa</i>	—
luzerne	<i>Medicago sativa</i> (Fabaceae)	<i>fassa</i>	<i>el-kateb</i> ou <i>el-kedeb</i>

		— Jérid —	— Tassili n'Ajjer —
orge en vert	<i>Hordeum vulgare (Poaceae)</i>	<i>gisil</i> ou <i>shehir</i> (grains)	—
petit mil	<i>Pennisetum typhoides (Poaceae)</i>	—	voir céréale
sorgho	<i>Sorghum bicolor (Poaceae)</i>	<i>draa</i>	—

CORTI<sup>1</sup> aurait donné une liste des végétaux cultivés au Fezzan, dans laquelle il cite 93 espèces où l'on relève 14 arbres fruitiers, 5 autres arbres, 7 ombellifères utilisées comme condiment, 9 céréales, une dizaine de légumineuses (Pois, Lentilles et Vesces), 6 courges et concombres, 4 cotonniers. MAIRE<sup>2</sup>, de son côté, cite 36 espèces seulement pour le Sahara central, mais leur nature est sensiblement la même que dans la liste précédente. Pour l'oasis de Djanet, j'ai comptabilisé 46 espèces cultivées : 11 arbres fruitiers, 9 autres arbres, 4 céréales, 19 potagères, et 3 autres. Il est fort probable qu'un certain nombre d'espèces n'ont été introduites que récemment, comme cela semble être le cas du chou, observé qu'une seule fois à Djanet, chez un jardinier voulant « l'essayer ». Cette biodiversité, pour les oasis du Jérid (qui, entre elles, n'ont pas de différences notables à ce niveau), est de 52 espèces : 18 arbres fruitiers, 31 potagères, et 3 fourragères.

## Le choix et l'usage des plantes

### *Le choix*

Cette biodiversité culturelle est très importante, d'autant que beaucoup des plantes cultivées dans une région se retrouvent dans l'enceinte d'un même jardin. Les jardins ne sont pas spécialisés mais en polyculture. Il existe une variabilité des plantes selon les régions d'oasis. Par exemple, ni au Jérid ni au Tassili n'Ajjer n'est cultivé le safran, un crocus à très haute valeur commerciale qui est une culture de rente dans certaines oasis marocaines.

L'inventaire des plantes d'oasis fait apparaître qu'elles couvrent les besoins des communautés locales : les besoins en combustibles, en matériaux de construction et bien sûr alimentaires, tant en plantes potagères, qu'en fruits, fourrages et céréales (bien qu'au Jérid les céréales pour l'alimentation humaine proviennent désormais du nord, mais elles étaient cultivées auparavant, comme aujourd'hui encore dans la très isolée oasis de Djanet<sup>3</sup>). Bien sûr les plantes inventoriées dans les oasis (terroirs issus de la main de l'homme) ont fatalement été importées. Comment s'effectue le choix des plan-

<sup>1</sup> CORTI, cité p. 92 in OZENDA P., 1985, *op. cit.*

<sup>2</sup> MAIRE, cité p. 92 in OZENDA P., 1985, *op. cit.*

<sup>3</sup> Un mode spécifique au Sahara est la confection de céréales précuites : dans le jardin même, une partie de l'orge (*timzen*) est brûlé rapidement avec les chaumes et devient *tizalfawen*. On en fait notamment une soupe de *timzen* dite *aliwa tizalfawen*, mangée le matin au jardin à Djanet.

tes cultivées ? Il s'agit là d'une problématique plus générale discutée encore aujourd'hui en biogéographie et en ethnobotanique. La plante n'est pas l'outil rigide dont l'homme peut se servir à sa guise nous rappellent HAUDRICOURT et HEDIN. Toutes les plantes, en effet, ne sont pas transposables au contexte écologique des oasis. La pomme de terre par exemple ne produit pas dans les palmeraies, sinon faiblement pour les plus septentrionales d'entre elles. Cependant, la palmeraie est en partie une parenthèse locale (et volontaire) sur l'environnement désertique. Chaleur, humidité, ombrage, fumure assurent un contexte viable pour beaucoup de plantes communes des zones non désertiques. De plus, les ressources génétiques des plantes cultivées admettent une certaine souplesse et un affranchissement partiel des strictes conditions écologiques de croissance et de fructification. Par exemple, le pommier est aussi bien dans nos campagnes normandes qu'en plein centre du Sahara. L'un des plus forts déterminants de présence ou de l'absence de plantes cultivées spécifiques ne serait-il pas les conditions écologiques, mais l'Histoire.

Depuis la création des oasis, de nombreuses espèces ont été introduites du Moyen-Orient, région avec laquelle elles ont eu longtemps des contacts privilégiés : le palmier dattier, les blés, orges, millets, l'oignon, les pois, les lentilles, les luzernes et trèfles, les cotons, le carthame, la garance et le safran, la chicorée, le fenouil, la menthe et le basilic, les courges, sésames, ricin, lin et chanvre, ainsi que les poiriers, figuiers, abricotiers, amandiers et les cognassiers. À partir des zones soudanaises situées sur les axes de communication, le patrimoine génétique de l'oasis et son complexe végétal s'enrichissent progressivement de certains riz, sorghos, mils, hennés et diverses cucurbitacées. Ce sont là les contacts (notamment commerciaux) avec les populations noires. Ces contacts sont très clairs à Djanet. Ainsi, le jujubier *Ziziphus spina-christi* (une *Rhamnaceae*) se dit *korna* à Djanet et de façon similaire *kourna* en Haoussa (parlé par les populations noires Haoussa du nord du Niger)<sup>1</sup>. De même, au Jérid, *Cucurbita maxima*, la courge, se dit *kabuïa* contre *gra* dans le reste de la Tunisie et curieusement à Djanet elle est *kabiua* et au Niger (Haoussa) *kabewa*<sup>2</sup>. À l'époque de création des oasis sahariennes, la plupart des animaux d'élevage étaient déjà sur place depuis l'époque bovidienne, sauf le dromadaire. Pendant l'Empire Romain, les légumes européens sont introduits, tels les navets, carottes, céleris, choux, etc., et la diffusion des fèves, orges à deux rangs, oliviers et vignes est favorisé. À partir du xv<sup>e</sup> siècle, la découverte des grandes routes commerciales océaniques et l'implantation sur les côtes de comptoirs européens permettent d'introduire dans les oasis de nouvelles espèces originaires des Indes et d'Amérique comme la patate douce, haricot, tomate, maïs, piment, aubergine, tabac, etc.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> BROUIN G. - Notes sur les Ongulés du Cercle d'Agadez et leur chasse, in *Mémoires de l'Inst. français d'Afr. Noire* n° 10, *Contribuon à l'étude de l'Air*, Paris, Lib. Larose, 1950, pp. 425-455.

<sup>2</sup> p.17 in SAADOU M. - Les plantes médicinales du Niger : premier supplément à l'enquête ethnobotanique de 1979, *Revue Méd. Pharm. Afr.*, 1993, vol. 7, n° 1, ACCT-GRIPI, pp. 11-24.

<sup>3</sup> p. 12 in TOUTAIN G., DOLLÉ V., FERRY M., 1990, *op. cit.*



La contrainte écologique n'est donc pas si déterminante. Le choix, pour les sociétés oasiennes, d'adopter ou non certaines plantes que des contextes historiques mettent à leur disposition semble tout aussi décisif.

### *Et l'usage*

Il semble bien logique de penser que les plantes introduites, c'est-à-dire choisies, sont utilisées. Cependant, cette utilisation des plantes varie entre communautés oasiennes. Toutes n'actualisent pas les potentialités offertes, ou plutôt, dans l'ensemble (indéfini) des potentialités offertes par une plante, les communautés oasiennes n'en extraient que quelques-unes, et pas toujours les mêmes. Les dattes sont toujours mangées, et ce, quelle que soit l'oasis concernée (je parle des dattes qui parviennent à maturité<sup>1</sup>). Les techniques de conservation et leurs préparations culinaires sont déjà multiples. L'alcool tiré de la fermentation de la sève est produit au Jérid, le *qashem*. Le palmier dattier donne du *legmi* (la sève sucrée) par décapitation du bourgeon terminal, sève qui est ensuite mise à fermenter. Souvent, les propriétaires de jardin sacrifient ou donnent à leur *khammes* un palmier par an (de préférence un vieux, un malade ou faible productif). On estime qu'en moyenne un palmier peut donner cinq litres par jour pendant trois mois (voir son importance dans « Le collectif dans le jardin », p. 136). Cet alcool n'est pas fabriqué actuellement à Djanet. Probablement, l'a-t-il été il y a quelques décennies et selon des modalités techniques encore différentes. Ce qui ne se fait par contre ni à Djanet ni au Jérid est la distillation à partir des dattes pratiquée, elle, au Maroc. Cet alcool est bien plus fort (un alcool blanc) que le *qashem*. Sa fabrication, qui semble plutôt dévolue aux juifs dans les oasis de l'oued Ziz, nécessite la connaissance de la technique de l'alambic. Ainsi, au Maroc comme en Tunisie, les oasiens se confectionnent des alcools à partir du dattier. Dans l'oasis algérienne de Djanet, un resserrement de la morale orthodoxe évite d'actualiser cette potentialité et l'a en fait abandonnée au point où même la sève qui est consommée fraîche et même vendue aux souks du Jérid (mais qui aurait « têt fait » de se fermenter) n'est plus récoltée. Il se boit à Djanet par contre un jus de dattes ignoré ailleurs. Ce jus de datte se dit *erale*. Les dattes sont broyées au *tende* (mortier), on élimine le noyau et le périanthe. On broie le fromage *aulis* (fromage de chèvre que l'on vend au marché, et non le fromage des pâturages des Touareg qui viennent du Niger, le *takamarlt*<sup>2</sup>) jusqu'à former une farine que l'on tamise et que l'on mélange à de l'eau. Le tout est rajouté aux dattes dans le *tende*.

Nombre d'exemples pourraient venir étayer ces propos. La confection d'éventails (*tewatwat*) ou de nombreux récipients de cuisines en sparterie (avec les folioles des palmes) à Djanet n'a guère son équivalent au Jérid (vannerie se dit *z(e)fira*, ce qui veut dire aussi tresses de cheveux des femmes ; pour les plats, la poterie y est utilisée par contre). En revanche, au Jérid le palmier accompagne l'oasien de la naissance (berceau en épillets des inflorescences, il y a peu de temps du moins) jusqu'à la mort (le corps est enterré entre des planches du stipe de palmier). L'ensemble des usages tirés des plantes ne sera pas exposé ici, la place manquerait. Et encore nous sommes-nous cantonnés qu'au palmier dattier. Nous pourrions faire de même avec les cucurbitacées par exem-

<sup>1</sup> Car le contre exemple serait la palmeraie d'Elche en Espagne dont seules les palmes sont exploitées (l'oasis est trop septentrionale pour que les fruits parviennent à maturité).

<sup>2</sup> Le fourrage (des dromadaire, ânes, chèvres) est *amad* (à Djanet) et *amad wan tenere* (« fourrage du désert ») dans les pâturages. Ce dernier, notamment *Aristida pugens* (*Poaceae*) dite *tulult*, est estimé très nettement supérieur à celui du jardin. Les chèvres sont plus fortes, donnent plus de lait et de meilleure qualité. Le fromage également donc, séché sur des herbes désertiques qui lui donnent son parfum.

ple : à Djanet, assez proche de la zone soudanaise, le *tetakatl* (*Lagenaria siceraria*) sert de gourde végétale pour le lait de chèvre par exemple (mais guère plus aujourd'hui, les bidons en plastiques sont plus pratiques) et quand le fruit est mûr, sa chair (*tetakalt* aussi) est utilisée pour le couscous ; et le *Luffa aegyptiaca* possède un fruit dont la masse fibreuse sert d'éponge végétale. Ces usages n'existent pas au Jérid où en revanche la courge ou potiron (*kabu* ou *kabuïa*), dont la chair entre comme ingrédient surtout dans le couscous, a ses graines utilisées (courge rouge : *gra ahmar*) comme graines appétitives très salées (notamment consommées avec le *qashem*).

Ce n'est pas non plus toujours par la différence que se distingue l'usage des plantes dans les oasis. À Djanet, les abricots (*el-mishmesh*) sont mis à sécher (même encore verts) par moitié au soleil ; il en est de même des tomates (*atomatom*) quand la récolte est bonne. Au Jérid, cette technique de conservation par séchage est aussi utilisée pour les abricots (*bargug* ou *meshmesh*), qui sont appelés alors *fermes* (et consommés entre autres pour la soupe *shorba*), et pour les raisins qui, de *'ineb* se nomme alors *azebib* (le nom donné par ailleurs à la vigne en tamahâq). Une curiosité est le cas du ricin (*Ricinus communis*, *Euphorbiaceae*), originaire d'Abyssinie et connue pour l'huile tirée de ses graines et ses effets purgatifs. Que cette plante ait été introduite en oasis fait peu de doutes, mais qu'elle soit identifiée comme « *feni* » à Djanet ou comme « *haluwa* » au Jérid, elle y est aujourd'hui spontanée et sans usage. C'est semble-t-il le cas dans tout le Sahara : personne n'exploite cette potentialité qui avait dû certainement l'être, sous une forme ou une autre (voir note de bas de page n°2, p. 203).

Si les contraintes écologiques écartent certaines cultures, les choix demeurent vastes pour les oasiens, tant dans l'inventaire de ces plantes que dans les usages qui en sont tirés. Choix des plantes et usages ne sont pas non plus figés. Certaines sont abandonnées (les céréales de consommation humaine au Jérid avec les communications terrestres rendues aisées avec le nord céréalier) et d'autres continuent d'être introduites comme le chou et le bananier dont j'ai pu observer les premiers plants lors de mon dernier passage à Djanet.

## Remarques sur les animaux

Ce travail fait l'impasse sur le monde animal, ce qui ne lui dénie aucunement son importance (voir note en fin de chapitre 3). Au Jérid (gouvernorat de Tozeur), d'après le chef de l'arrondissement Production Animale du CRDA, il y aurait au total 900 bovins femelles (sur un effectif total de 1 300), surtout à Nefta, Tozeur et Degache et surtout au sein des agglomérations et des palmeraies. L'effectif est donc assez faible. En général, si un jardinier en possède, ce n'est guère plus d'une ou deux. Sur le total, 10 % sont de la race locale, le reste de la race Pie noir et des hybrides.

Les ovins et caprins sont surtout extérieurs à l'oasis, c'est-à-dire sur les pâturages (*sahara*) à 70 ou 80 %. Il y a 52 000 ovins (dont 40 000 femelles) de race queue fine et 28 000 caprins (dont 20 000 femelles). En ce moment se déroule l'introduction de la race alpine sous le contrôle de l'OEP (Office des élevages et des pâturages). Le problème majeur pour les ovins et caprins est la sécheresse. Le dromadaire est à 95 % au *sahara* (3 500 têtes), surtout à Hazoua, Dhafria, Dghoumes, oasis d'anciens pasteurs. En ce qui concerne la volaille, on trouve 5 000 pondeuses sur Nefta et 2 000 sur Dega-che. Le CRDA dénombre sur la région 450 ruches dont 300 modernes. Les ruches qui ne sont pas modernes sont des caisses en bois ou des troncs de palmier coupé en deux et évidés, puis cerclé de fer. Le prix du miel à 20 DT/kg est intéressant et le produit très apprécié (en relation avec la douceur du sucré, voir les dattes), mais peu de Jéridi pratiquent l'apiculture.

L'intégration à l'oasis de l'élevage des Nomades, qui représente 80 % du cheptel régional, n'est pas forcément réalisée. Ils ne vendent pas le lait, mais le fumier quand les troupeaux (*zwaillet*, en fait « animaux ») se stabilisent un peu. Mais l'accès demeure difficile, donc il existe des pertes. On trouvera ci-dessous un petit lexique jéridi et tamahâq des termes courants servant à désigner les animaux d'élevage des oasis du Jérid et de Djanet.

### Les animaux d'élevage

		— Jérid —	— Tassili n'Ajjer —	
chèvre	<i>Capra hircus</i>	<i>ma'za [ma'iz]</i>	<i>teghse [wili]</i>	
bouc		<i>atrus</i>	<i>ajulagh</i>	
chevrette		<i>jeda [jedat]</i>	<i>teghe(i)det</i>	
chevreau		<i>jedi [jidien]</i>	<i>ere(i)t</i>	
chevrette / + 6 mois		<i>breshnia [bershniet]</i>		
chevreau / + 6 mois		<i>breshni [breshin]</i>		
mouton	<i>Ovis longipes</i>	—	<i>tikarwaten</i>	
mouton	<i>Ovis aries</i>	<i>naaja [naaj]</i>	<i>tagelbit [tijilbiwen]</i>	
brebis		<i>naaja [naaj]</i>	<i>teale</i>	
bélier		<i>kabesh [ekbesh]</i>	<i>ekrar [akraren]</i>	
agneau		<i>kharuf [kherfen]</i>	<i>allush [alalish]</i>	<i>akarwat [ekarwaten]</i>
agnelle			<i>allusha [allushet]</i>	
agneau / + 6 mois			<i>berkus [barakis]</i>	
agnelle / + 6 mois			<i>berkusa [berkuset]</i>	
vache		<i>Bos taurus bagra [bag(a)rat]</i>	<i>bagra [bgar]</i>	<i>tisut</i> (absente)
taureau		<i>thor [thiren]</i>	<i>tor ou thor [athuar]</i>	(absente)
génisse			<i>genduza [genduzet]</i>	(absente)
taurillon		<i>ganduz [ganadiz]</i>	(absente)	
veau		<i>ajel [ajul]</i>	(absente)	
velle	<i>elkha [elakhi]</i>	<i>ajla [ajul]</i>	(absente)	

		— Jérid —	— Tassili n'Ajjer —
cheval	<i>Equus caballus</i>	<i>hasan [h(o)sonia]</i>	(absent)
jument		<i>farsa [farsat]</i>	
âne	<i>Equus asinus</i>	<i>bihim [bêhêym]</i>	<i>ejiot [ijiodan]</i>
mulet	<i>[E. asinus x E. caballus]</i>	<i>baghal [abghal]</i>	(absent)
mule		<i>baghla [baghlet]</i>	(absente)
dromadaire	<i>Camelus dromedarius</i>	<i>jmel [jmael]</i>	<i>amis</i>
drom. femelle		<i>nega [nieg]</i>	<i>talemt</i>
lapin	<i>Lepus sp.</i>	<i>arnab</i>	<i>temarwelt [timagh-walen]</i>
poule	<i>Gallus sp.</i>	<i>djeja [djej]</i>	<i>yekehit [ikahan]</i>
coq		<i>serduk</i>	<i>ekehi</i>
canard		<i>jermana</i>	(absent)

### L'unité classificatoire improbable

Que ce soit au Tassili n'Ajjer ou au Jérid, révéler une véritable taxinomie locale, tel que cela se fait en ethnosciences, a été un échec. Je ne suis pas parvenu à dégager un système taxinomique cohérent (tel que des plantes chaudes et des plantes froides, etc.), ni pour les oasis en général, ni pour une région en particulier, sinon rien de spectaculaire (voir le cas du Jérid). Cela n'exclut pas qu'une autre recherche puisse y parvenir. Cependant, ce travail propose tout de même un « classement ». Une première manière de voir le monde vivant est d'en dire l'origine.

### L'origine des plantes d'oasis

Au Jérid, on dit que le palmier dattier, plante emblématique de l'oasis, provient essentiellement d'Irak. Il s'agit certainement là du « tropisme oriental », qui s'explique en partie par l'islam : c'est vers l'Est que l'on se tourne pour prier, c'est à l'Est qu'a vécu le Prophète, est née la religion et que s'est manifesté la bénédiction de Dieu ; mais c'est également de cette région que les botanistes pensent que cette plante est originaire, car c'est vers le golfe Persique que l'on a retrouvé les plus anciennes traces de palmeraies, c'est dans la région du golfe Persique qu'est née la « révolution néolithique » (pour cette partie du globe).

On pense dans la région, que « des pèlerins revenants de la Mecque faisaient provisions de dattes (d'Irak) pour le voyage. Ils jetaient leurs noyaux bien sûr et dans le Jérid, ils ont vu que des palmiers (*degla*) poussaient. On n'avait pas pensé faire une oasis au départ, mais on a vu que le site était favorable. » (Tozeur, le 15 mars 1995) Cette histoire, un mythe fondateur régional des palmeraies du Jérid, à rapprocher de celui de Djanet, donne des renseignements non pas réellement « historiques », mais sur

ce qu'Alain ROMÉY<sup>1</sup> appelle (« faute de mieux »), la vérité authentique (qu'il distingue de la vérité historique), c'est-à-dire « l'idée que le groupe se fait de l'histoire et comment encore il la maintient de cette façon ». La mémoire orale est le statut local de l'histoire.

À Djanet, on donne au contraire au palmier dattier une origine biogéographique plus locale. Il existe une histoire du *tasdet* (le palmier dattier) nous renseignant sur son origine. À l'époque où se déroule cette histoire, on ne cultivait pas encore le palmier. Deux jeunes filles jouaient ensemble, sans doute au jeu d'*isaran*<sup>2</sup>, près d'un palmier. Un petit garçon, trop jeune pour comprendre le jeu, et qui s'ennuyait, jouait seul dans l'ombre du palmier. Il mangea alors une datte qui venait de tomber. Les deux jeunes filles, ayant vu la scène, s'attendaient à le voir mourir. Comme il ne mourut point, on commença à cultiver le palmier dattier.

Il paraît assez clair que le palmier est considéré comme une plante sauvage à l'origine qui a été domestiquée par la suite. Une plante qui vivait en pays touareg puisque les jeunes filles sont censées jouer à un jeu targui, et tout au moins ce sont les Touareg qui s'approprient la paternité de cette « domestication ».

L'utilisation du terme « domestication » ici n'est pas neutre. Un fait qui force l'attention pour sa répétition nous en apprend encore sur ce sujet. Dans certains jardins, de très nombreux ligneux fruitiers portent un bouquet de quelques branches d'une spontanée très répandue dans cette région, l'armoïse<sup>3</sup>, appelée « *teharadjeli* ». Les jardiniers affirment que sans armoïse dessus, la vigne (*azebib*) ne donnera pas de raisin. Il en est de même pour les figuiers (*tazert*), les orangers (*tshina*) et autres fruitiers... qui ne fructifieraient pas sans cette plante. Dans la cour d'une maison où se trouve un pommier (*etufegh*) portant un bouquet d'armoïse dans ses branches, les propriétaires expliquent sa présence par un « sans ça, les fleurs tombent » (Djanet, le 13 avril 1993).

En poussant un peu plus loin l'investigation, on apprend l'importance de cette plante aromatique : certains arbres n'aimeraient pas « l'odeur de l'homme » et donc ne fructifient pas. Un moyen existe pour parer à cette indisposition de ligneux vis-à-vis du genre humain : camoufler notre odeur en plaçant un bouquet d'une plante aromatique, l'armoïse en l'occurrence. « *Teharadjeli*, ça sent comme le parfum, ça ne sent pas une mauvaise odeur [comme les hommes] et les fleurs ne tombent pas, belles feuilles, fruits gros. » (Djanet, le 22 avril 1993) Le palmier dattier serait lui aussi sensible à l'homme quand il est petit (on y met alors de l'armoïse), mais quand il est grand, les feuilles ne sont plus exposées à cette odeur et l'armoïse devient alors inutile.

<sup>1</sup> ROMÉY A. - *Histoire, mémoire et société, L'exemple de N'goussa : oasis berbérophone du Sahara (Ouargla)*, Paris, Éd. L'Harmattan, Éd. Awal, 1992.

<sup>2</sup> *Isaran* (ce qui signifie « bois » au pluriel) se joue avec des nervures de palmes de dattier coupées dans le sens de la longueur de telle sorte que chaque morceau possède une face verte (face extérieure) et une face blanche (face intérieure). Chaque joueur possède trois de ces bâtons. On lance les morceaux et on relève alors la couleur de chacune des trois faces exposées. Il existe différentes règles selon les jeux. En général, avoir trois faces vertes donne le meilleur score et deux blanches et une verte, le plus bas.

<sup>3</sup> *Artemisia judaica* ssp. *sahariensis* et *A. herba-alba* (Asteraceae).

Il peut sembler alors opportun de généraliser ce concept de « plantes sauvages puis domestiquées » à certains arbres fruitiers (ou plus exactement aux ligneux fruitiers puisque l'on compte parmi eux la vigne) auxquels on applique ces fameux bouquets d'armoise afin de camoufler l'odeur, donc la présence, de l'homme. Le mot « domestiquer » est sans doute peu adéquat à décrire la présente situation. Ce mot réfère classiquement à « apprivoiser » soit « rendre un animal moins sauvage » (Petit Larousse Illustré, 1978), tandis qu'ici la plante est « trompée » et non pas rendue plus docile. Sauvage originellement et intolérante à la présence de l'homme (réagissant par non-fructification), on lui « cache » la présence de l'homme. La définition académique (du dictionnaire) sous-tend une vision très « civilisation du mouton » pourrait dire HAUDRICOURT (cf. chapitre suivant, « Un jardin d'agriculture ou une exploitation horticole ? », p. 114). La docilité est-elle nécessaire à la domestication ? Une autre définition plus fine de la domestication consiste à d'abord se souvenir qu'un organisme vivant doit remplir trois conditions primordiales : se nourrir, se protéger et se reproduire. Pour Jacques BARRAU<sup>1</sup>, la forme et l'intensité de la domestication se définissent par le degré d'intervention de l'homme sur ces trois fonctions premières. Le contrôle spatial et le contrôle temporel<sup>2</sup> de la fonction doivent aussi caractériser cette domestication. Les modalités de cette domestication à Djanet seraient les suivantes.

Se nourrir : à Djanet, l'homme assure l'alimentation du dattier en eau et en minéraux à partir des puits de surface et d'engrais organique. Le contrôle spatial est total, hormis les quelques pieds spontanés (issus de graine) que le cultivateur peut parfois laisser pousser (bien qu'on suppose qu'on en obtient surtout des mâles, moins intéressants) ; puisque c'est le jardinier qui décide de l'emplacement où grandiront les rejets (*ilkemen*, sing. *elkem*) qu'il plante, il décide de l'espace de nutrition. Le contrôle temporel est lui tout aussi net : la terre est amendée au bon vouloir du jardinier, l'irrigation s'effectue comme il l'entend, surtout qu'à Djanet chaque jardin est indépendant à ce niveau (exceptés les nouvelles parcelles allouées par l'État — individuellement, la liberté du jardinier jéridi est moindre à ce niveau puisqu'il doit se plier aux règles des tours d'eau, cependant le résultat est le même pour le palmier : il dépend de l'homme, pris individuellement ou collectivement). Cependant l'histoire targui du palmier reconnaît implicitement que cette plante peut se nourrir sans l'homme. Soit ce que lui donne l'homme n'est qu'un complément pour « l'amadouer », soit, déraciné pour être implanté dans l'oasis, le palmier ne peut plus pourvoir à ses besoins. La seconde hypothèse est la plus probable, car les Kel Djanet savent que les palmiers meurent s'ils cessent l'irrigation.

Se protéger : la protection contre les prédateurs est faible. On s'avoue impuissant à maîtriser les insectes qui nuisent aux palmiers. On tente de tuer les oiseaux (tourterelles) qui mangent les dattes, mais la pression de l'homme n'est pas assez forte pour espérer les éliminer. Les mauvaises herbes sont enlevées, mais pas toujours systématiquement. Le mauvais œil (*tujut* — cf. la « Note sur le mauvais œil », p. 150.)

<sup>1</sup> [BARRAU J. - Domesticamento, in ROMANO R. (éd.) - *Enciclopedia*, vol. V, Turin, Einaudi, pp. 49-71] cité p. 142 in GUILLE-ESCURET G., 1989, *op. cit.*

<sup>2</sup> On pourrait objecter que les plantes sont enracinées, contrairement aux animaux qui se déplacent, donc que le contrôle spatial et temporel est aisé. Pourtant cela n'a rien encore d'évident : il existerait des tamaris (*Tamarix sp.*, certainement *Tamarix pauciovulata*, *Tamaricaceae*) migrants nommés « *azawa* » ; leurs bosquets disparaissent d'un lieu (on ne retrouverait pas même les racines) pour réapparaître un ou deux ans après en un autre endroit, tout en conservant exactement la même disposition des pieds entre eux. On m'a d'ailleurs mis au défi de prendre des mesures afin de vérifier ces dires dans quelques années. On n'a pu me donner d'explication, sinon qu'il s'agit d'une espèce sauvage migratrice.



est un risque pour le palmier, l'homme essaye de l'en protéger, mais les mesures ne sont pas infaillibles. Ce danger est anthropogène : si l'homme ne cultivait pas le dattier, il n'y aurait pas de risque de *tujut*. La protection en général du palmier est donc pratiquée, mais cette aide n'est pas essentielle.

Se reproduire : l'espèce a développé deux stratégies de reproduction, sexuée et végétative. La première permet la recombinaison du patrimoine génétique des individus (par production de dattes), tandis que la seconde fabrique des clones (par rejet). Sans l'intervention de l'homme, une reproduction strictement végétative tend à dégénérer l'espèce (ou la population concernée) et, en dehors des mutations, à figer la biodiversité intraspécifique. Le jardinier, hors exceptions, interdit au palmier la multiplication sexuée : il arrache la plupart des pousses accidentelles. Il exerce un contrôle puissant sur la reproduction en choisissant quelles combinaisons génétiques valent d'être maintenues : il décide quelle sera la composition en cultivars de son jardin, où et quand ils seront installés (contrôle spatial et temporel). Mais le « hors exceptions » et « la plupart » sont essentiels. Ce sont les failles d'une censure sévère qui permettent l'apparition de nouveaux cultivars et l'enrichissement de la collection de cultivars. Si le pied poussant spontanément possède quelques caractères intéressants, on le laissera croître et on lui attribuera un nom : il sera accepté. En dehors de cela, l'homme n'intervient pas sur la forme de l'individu : la greffe, la taille et autres techniques applicables aux ligneux sont impossibles sur cette grande herbe.

Pour résumer, le palmier avant sa domestication habitait le pays des Touareg. Parce que l'homme s'intéressa à ses dattes (et non à son « bois », déjà exploité comme le montre le jeu des jeunes filles), il cultiva cette plante. Le palmier est réticent à la présence humaine, on le trompe (armoïse), on le nourrit (eau, fumier), mais on en censure fortement la reproduction (sélection par rejets choisis) pour l'amener à produire comme on l'entend. Le défendre est difficile lorsque celui-ci est réticent à la présence de son protecteur et en fait à sa domestication. Le palmier demeure « sauvage » (il peut encore assumer les trois fonctions de lui-même), la domestication par tromperie doit toujours se poursuivre.

Le cas des arbres fruitiers diffère quelque peu puisqu'on identifie de nombreuses espèces. En cherchant à établir les critères de la taxinomie de Djanet, un premier informateur me rangea spontanément les arbres selon un critère biogéographique. D'autres personnes interrogées classaient facilement les plantes selon les régions d'origine supposées, sans pour autant que s'en fut tout à fait un vrai critère taxinomique. On me dit que tous les petits ligneux (grenadiers, vignes, abricotiers, pommiers...) sont originaires de Djanet, ajoutant à ce groupe génétique les *tabarakat* (*Tamarix aphylla*, *Tamaricaceae*). Certaines plantes, comme le *safsaf* (*Eucalyptus globulus*, *Myrtaceae*), viennent d'Algérie, c'est-à-dire du Nord, du monde « arabe », et d'autre encore du Sud, c'est-à-dire de la zone des Touareg de l'Aïr. Mais la répartition des végétaux qui se fait en général sur les oppositions des trois classes Nord (arabe) / Djanet / Sud (Niger) varient d'un jardinier à un autre. Selon certains, tous les mots en « *el* » sont des mots arabes, désignant ainsi leur origine géographique (le Nord), les autres noms de plantes (et donc les plantes elles-mêmes) par déduction sont alors touareg. Cette classification fait de l'abricotier (« *el-mishmesh* ») non plus une plante de Djanet mais arabe. Pour d'autres, c'est au coup à coup que s'opère la classification : par exemple, l'oranger (*tshina*) serait ainsi d'origine arabe, de même que l'abricotier (*el-mishmesh*). Si au cas par cas, la distribution varie d'une personne interrogée à l'autre, la disposition tripartite semble être



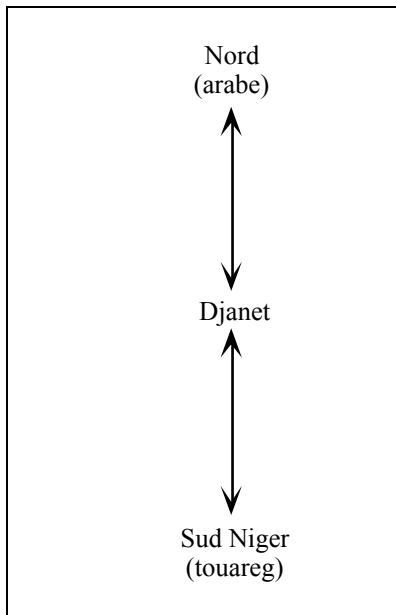


Figure 11 : Tripartition à Djanet

une constante (voir Figure 11). Ainsi, on distingue pour les chèvres (*Capra hircus*) également trois types d'après leur origine présumée : du Niger (les cornes sont bien dressées sur le crâne), de Djanet (les cornes sont plus à l'horizontal et dirigées vers l'arrière), du Nord (*idem*, mais les cornes tournent vers le bas pour pointer vers l'avant).

Cette possibilité de classification par série d'opposition entre plantes locales et plantes étrangères, arabes ou nigériennes, n'est valable que dans ce cadre oasien particulier et qui participe, en même temps qu'elle le réifie, à une construction identitaire. Cette construction identitaire des Kel Ajjer s'élabore elle-même dans le cadre socio-politique de l'Algérie : l'État gère le pays selon une conception politique fortement jacobine niant les particularismes régionaux (voir la défense de l'identité kabyle, autre composante berbère qui, elle, s'est munie d'une véritable représentation politique nationale). L'Algérie et le Maroc sont des États-nations qui se définissent dès leur projet, avant

même leur indépendance, comme arabo-musulmans. L'ensemble de la doctrine de ces États fait référence à cette définition de l'identité nationale. La fragilité de la constitution initiale de ces États, comme en Afrique en général, fait qu'ils se sont servis de cette homogénéité de façade afin de pouvoir se définir dans la cohésion comme entité, afin de prétendre à une légitimité. L'identité des Kel Ajjer ne s'inscrit pas uniquement comme un particularisme national, mais aussi dans le cadre plus large de la (mythique) confédération touareg. En général, dire qu'une plante provient du Niger est une référence très souvent positive : ce sont des plantes que l'on considère toujours plus fortes, dans la croissance (le mil), dans le goût (piment). Le même mécanisme est peut-être construit sur le mouton également : le mouton, tel que nous le connaissons en Europe, à laine, (*Ovis aries*) connu sous le nom de *tagelbit* (*tijilbiwen* au pluriel), n'est pas le plus répandu au Tassili n'Ajjer. Un autre mouton bien plus courant est l'*Ovis longipes*, *tikarwaten*, aux pattes plus longues (d'où le nom latin), sans laine et à poils ras. On dit le premier venir du Nord (Ouargla, Gardaïa, etc.), et le second, plus résistant au climat saharien, plus à même d'utiliser les parcours régionaux, on l'estime venir du Niger. À travers cette constante référence positive au Niger (sont visés les Touareg de l'Aïr et non les Noirs haoussa), les oasiens de Djanet lisent une dégénérescence de leur tradition, une acculturation. Ils pensent par exemple les Touareg du Niger parler un *tamasheq* plus « pur » (si on donne un mot tamahâq, on rajoute parfois « mais ce que disent les vrais Touareg est... », comme au Jérid par ailleurs, du dialecte local vers l'arabe).

Une petite curiosité réside dans le chevauchement du système d'explication de la domestication par subterfuge et de celui des origines Nord arabe/Djanet/Sud targui. On peut bien imaginer que la culture de la vigne, dite originaire de Djanet, requiert le subterfuge de l'armoïse selon un procès identique au palmier, mais que penser de fruitiers tel l'abricotier (*el-mishmesh*), dit parfois originaire du monde arabe, et pourtant flanqué aussi d'un bouquet d'armoïse ? C'est d'autant plus dérangentant que certains informateurs attribuent des origines non locales au palmier, non pour l'espèce, mais pour ses cultivars présents à Djanet : si le *tanghiman*, le *tetmelet*, le *tazgheft* sont explicitement

de Djanet, par contre *el-khaghs*, *el-lulu* sont d'origine arabe. Les deux hypothèses possibles sont soit que les Touareg de Djanet pensent que les Arabes ont obligatoirement procédé de la même manière qu'eux (domestication par subterfuge universelle), soit que les deux systèmes sont assez peu cohérents et se laissent penser séparément. Faute d'avoir pu revenir sur ce terrain, la question reste posée.

### *Le classement des plantes*

Une chose m'avait étonné dans les entretiens que j'avais pu mener sur l'univers végétal et animal de Djanet. Associer, mettre en groupe mentalement des objets vivants, faire dire un nom d'ensemble comme « animaux » représentait une extrême difficulté pour les personnes interrogées. Je n'ai pu avoir certains noms génériques en *tamahâq* sans doute parce qu'ils n'existent pas. On peut en être à peu près certain pour le mot « arbre » : les jardiniers touareg ne proposent comme équivalent que des noms spécifiques d'arbre ; par exemple *tabarakat* (l'éthel, *Tamarix aphylla* = *T. articulata*) ou *safsaf* (*Eucalyptus globulus*). Au mieux, à force d'appeler une réponse, se voit-on proposer *ashik makaran*, c'est-à-dire « grande plante », mais qui n'a pas valeur d'une catégorie locale, mais d'une construction répondant à l'attente de l'enquêteur ! Il ne s'agit pas d'un cas unique. Dans beaucoup de langues manquent des termes pour exprimer certains concepts comme arbres ou animaux : LEVI-STRAUSS introduit « La pensée sauvage »<sup>1</sup> précisément sur ce thème pour réfuter, dès le premier paragraphe, l'invocation d'une prétendue inaptitude à la pensée abstraite des « primitifs ». Comme je l'annonçais en préambule de ce sous-chapitre, point de système taxinomique découvert. On classe bien les plantes en mâle et femelle : il s'agissait en fait de masculin et féminin (la grammaire *tamahâq* distingue les genres), le féminin étant marqué surtout par la présence en initiale du « t » (et souvent aussi en terminale).

L'absence « d'arbre » n'interdit pas d'autres concepts. Ainsi, à Djanet, une « plante » se désigne par le mot *tamahâq* « *ashk* » (ou *ashik*). Le mot « *ishkan* », soit « plantes » au pluriel, représente la « végétation ». Ce qui est intéressant est que le terme « *ashk* » employé seul dans une conversation réfère inévitablement à une plante de jardin, poussant dans l'oasis.

Le mot « *tenere* » en *tamahâq* correspond au « désert » et plus précisément aux espaces « hors oasis ». « *Ashk n'tenere* » représente donc « une plante hors oasis ». Une autre traduction curieuse m'a été donnée : pour « mauvaises herbes » (plantes sauvages, non cultivées), on peut dire « *ishkan n'tenere* », c'est à dire les « plantes (poussant) hors oasis ». La dualité sauvage/domestique serait-elle superposable à celle espace non cultivé/espace cultivé, autrement dit à désert/oasis ? Le désert est le lieu d'où l'on a arraché par subterfuge la plante reine, le dattier (et par extensions probablement quelques arbres fruitiers, cf. *supra*) pour les amener dans la palmeraie. Il vient alors à l'esprit d'autres extrapolations possibles : ce sont des arbres du désert potentiellement dangereux (ces plantes peuvent être habités des esprits *kel isuf*)<sup>2</sup> que l'on satisfait de « réparations » : le sacrifice d'animaux domestiques vivant dans l'oasis. Les plantes de l'oasis ne sont pas dangereuses, et au contraire ont à souffrir du risque du mauvais œil. Le désert est le

<sup>1</sup> LEVI-STRAUSS C. - *La pensée sauvage*, Paris, Éd. Plon, 1990 [1962].

<sup>2</sup> Un dicton targui : « Il ne faut jamais aimer une fille si tu ne la connais pas. Il ne faut jamais aimer un arbre dans l'oued si tu ne le connais pas. » Cf. « Note sur les esprits », p. 204.

domaine du *kel isuf* (au niveau des plantes, actifs dans le désert) et l'oasis, le domaine de l'humain (source du danger par le mauvais œil dans l'oasis).

Pour clarifier les choses, nous pouvons établir le tableau récapitulatif des grosses lignes de ce système (Tableau 3) :

- lieu désert	- lieu oasis
- plantes non cultivées	- plantes cultivées
- plantes sauvages	- Plantes domestiques
- végétaux (et animaux) potentiellement dangereux ( <i>kel isuf</i> )	- végétaux (et animaux) potentiellement en danger (mauvais œil) + animaux potentiellement réparateurs
- domaine <i>kel isuf</i>	- domaine homme (mauvais œil)

Tableau 3 : Hypothèse de classification à Djanet

Ces termes d'opposition ne sont valables à Djanet que parce que la présence du désert est d'une actualité quotidienne. Cette puissante présence du désert s'exerce par sa proximité (les quelques 8 000 habitants de Djanet sont dispersés dans les quatre quartiers/villages, où que l'on soit, le désert est visible) ; par sa dimension (aux quatre points cardinaux, ce sont des milliers de kilomètres de désert) ; par la fréquentation du désert (que pratiquent encore beaucoup d'oasiens). Le Jérid, quant à lui, méconnaît complètement le désert, ignore les pasteurs nomades qui y vivent. Le désert ou la steppe se résume à ce qui est entre les oasis ou entre les oasis et le nord, traversé par les routes. Le désert y est là interstitiel<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Corrélativement à leur connaissance respective du désert, les Jéridi n'aiment pas les nomades, les déconsidèrent énormément, tandis que ceux-ci sont très valorisés chez les Touareg de Djanet. Ces anciens nomades sont pour les jéridi des étrangers : s'il y a des vols aujourd'hui à Tozeur, que l'ordre public est troublé, la confiance décroissante, c'est en ces « étrangers » qu'il faut voir les fauteurs. Par exemple, mais sans nommer les désigner :

« Le Jérid, [ce n'est] plus comme avant, *khalt*, beaucoup de mélanges.

- C'est un problème ? je demande.

- Un problème de confiance. [Il n'y a] plus de confiance comme avant. » (jardiniers à Nefta, le 6 mars 1996)

Établir une classification de plantes à Djanet plus précise devient hasardeux. Toutefois, l'observation des pratiques agraires des jardins permet de relever quelques assemblages : dans la rotation des cultures, les plantes « à grosses racines » (les betteraves, les oignons, les arachides [sic]...), et les autres plantes (le blé, l'orge, les haricots...) ; dans la technique de semis par rapport à la taille de la graine (*tadagh*, plur. *tidaghen*), les plantes à grosses graines semées deux à deux (comme le potiron, les haricots, les fèves, les petits pois), et les petites graines semées par paquets (comme le mil, le blé, l'orge).

Si le milieu désert/oasis induisait une conception et perception unique du rapport à la nature, les taxinomies, médiatisant ces catégories de pensées, devraient se retrouver similaires, sinon identiques. Nous allons voir qu'au Jérid les choses sont pourtant différentes.

Au Jérid, les termes exprimant les concepts d'arbre ou d'animal existent. Le terme générique « animaux » se dit *hayawanet* : *hayawanet ehliya* (de *ahal*, « gens ») pour les domestiques et *hayawanet wahshiya* pour les sauvages. Le terme « arbre » se dit *shejar* (plur. *shejera*). *Ghalla* est l'arbre fruitier (*ghillel* au pluriel). Les plantes basses font contraste. Les plantes maraîchères (les légumes au sens large) se disent *ghuzar* (sing. *ghuzra* ou à Nefta *khothra*). On distingue deux sous-catégories aux plantes maraîchères. Cependant, si ces deux sous-catégories se pratiquent, elles ne s'imposent pas toujours comme une évidence. En voici un exemple lors d'un entretien avec un agriculteur de Nefleyet (habitant El Hamma, RAIHANA, le 8 mai 1995) : la question était directe, quels sont les différents groupes qu'on peut faire des plantes qui poussent dans l'oasis ? Le *khammes* interrogé décide d'abord de regrouper les plantes qu'on fait pousser ensemble, dans les planches de culture : « normalement, on doit planter chaque plante toute seule », mais on économise de l'eau ainsi. Des plantes sont plantées ensemble, car elles possèdent la même période de semis. Par exemple, le gombo avec le melon ; la tomate (semée en septembre) avec la courgette (sur le pourtour des planches) ; le piment avec le maïs ou le tournesol (les deux en bordure), ou encore avec le chou (mêlé dans les planches avec le piment) ; l'oignon avec la blette (mais les blettes vont avec tout) ; la corette toute seule ou avec le tournesol, etc. À la fin de cette énumération, il remarque que toutes ces plantes sont d'été et il glisse naturellement vers une nouvelle classification : les plantes d'été et les plantes d'hiver (classées suivant la récolte). Par exemple, pour celles d'hiver, les navets blancs, les carottes, les fèves, les blettes (mais toute l'année), les épinards, le persil, le céleri, etc., puis pour celles d'été, le reste, c'est-à-dire les courgettes, les oignons (mais planté en hiver), etc. Quelques plantes font exceptions, comme la luzerne qui est semée d'octobre à mars, mais pousse et est récoltée toute l'année. D'autres entretiens sur ce thème donnent le même schéma de partition entre les légumes d'hiver (oignon, carottes, fèves, salade, persil, céleri, radis, navet blanc, navet rouge, blette) et les légumes d'été (gombo, melon, pastèque, piment, concombre, courgette, courge ; les pommes de terre font aussi exception en se plaçant dans les deux catégories puisqu'on les plante en février et on les récolte en juin ou on les plante en octobre et on les récolte en avril ou mai). L'été et l'hiver sont donc les deux saisons de repères du calendrier agricole de l'oasis jéridi<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les *Kel Ajjer* de Djanet distinguent cette fois clairement quatre saisons dans l'année : l'hiver (*tagrest*), le printemps (*tapsit*), l'été (*awilen*) et l'automne (*amoen*).

Cette catégorisation en légumes d'hiver et légumes d'été est bien partagée et des mots sont là pour les dire : *sayfīa* pour les légumes d'été (de « été », *sayf*), *shetuīa* pour les légumes d'hiver (de « hiver », *shita*). Les herbacées spontanées (non cultivées, l'herbe) sont désignées par *hashish*. On peut dire spécifiquement mauvaises herbes par *hashish rayb* ou *āshab tfelia*.

### *Le cas du palmier*

Le palmier dattier est la plante qui donne les dattes. Cette datte a constitué longtemps une grande partie de l'alimentation des oasis sahariennes et sa base nutritive. C'est pour cela que le palmier est particulièrement choyé. Ce qui en fait aussi un fruit « recherché » (si l'on peut dire, malgré son abondance) est que la datte est douce, sucrée, *halu* : plus qu'un goût, c'est une sensation, un sentiment recherché, qui s'accorde bien avec un idéal de vie faite de douceur, voire avec une représentation de la vie après la mort telle que l'eschatologie musulmane la promet aux croyants.

Au Jérid, pour dénommer le palmier, c'est le mot arabe *naghla* (plur. *naghiil*) qui est employé. En fait, ce sont les pieds femelles que l'on désigne de façon générique. Le palmier mâle est le *dhokar* (cela veut dire aussi pollen et fécondation). La datte est dite *tamra* ou *tamar* au pluriel. La datte est-elle un fruit ? Les fruits du jardin en général (ou les arbres fruitiers) se disent *ghalla* et *ghillel* au pluriel. On peut dire *ghalla* pour la récolte des arbres fruitiers, mais *gattaa* pour celle des palmiers dattiers (de *gatta* 'couper, c'est-à-dire couper les hampes des régimes) ou encore en général, *sāba*. Cependant, la personne qui organise des récoltes sur les palmiers dattiers (qui ne lui appartiennent pas, dattes qu'il revend ensuite avec bénéfice voire spéculation) s'appelle un *ghalel* (même origine étymologique que *ghalla*). La datte peut être probablement incluse dans la catégorie des fruits (et des fruitiers) bien qu'on l'en distingue aussi nettement. De la même manière, le matériau bois, *hatab*, comprend aussi les palmes du dattier (*djerid*).

Parmi les dattiers, on différencie globalement deux grands ensembles : ceux qui sont issus d'un rejet planté, c'est-à-dire choisi par l'homme, de ceux qui ont issus de graines, c'est-à-dire non contrôlés par l'homme. Les oasiens distinguent aussi des dattiers précoces et tardifs, c'est-à-dire dont la production de dattes arrive à maturité de façon précoce ou tardive par rapport à la moyenne. Cette diversité du moment de maturation, qui étale la récolte sur une durée effective assez longue, est même recherchée par les cultivateurs pour leur jardin. La possibilité de consommer des dattes de l'été à l'hiver est un des arguments fort expliquant que la composition de la strate du dattier soit hétérogène. À Djanet, on fait également cette distinction entre précoces et tardifs. Il y existe deux périodes majeures de récolte de dattes selon les cultivars : l'été (*awilen*) avec *enestaneḥ*, *intakus*, *tetmelet*, *el-lulu*, etc., et l'hiver (*tagrest*, en fait surtout décembre) avec *tanghiman*, *telrusa*...

En Tunisie jéridi, c'est chacun des deux grands ensembles qui se décompose en catégories précoce et tardif. Mais les catégories de dattes qui spécifient le caractère tardif recoupent celles selon la qualité. Commençons par l'ensemble des dattiers non contrôlés ou spontanés. On qualifie les palmiers de cet ensemble *nebet roha*, c'est-à-dire « poussé [de] lui-même » (à Degache, *nebet* (coll.) désigne un végétal), ou *hashen* (au moins à El Hamma, Dghoumes). Ces deux expressions se disent d'un palmier issu d'une graine, avant sa production, avant de connaître la qualité des fruits. Ensuite, on

les appelle *sheken* et les *khalt* ; *sheken* si les dattes mûrissent tôt et/ou sont molles, *t(e)ri* ; *khalt* (*khalt* ou *khalat* veut dire « mélangé », c'est-à-dire non pur, bâtard) si les dattes mûrissent tardivement et/ou sont dures ou demi-molles et sèches (*gesi*) ; ou encore *dhokar* s'il n'a pas de fruits (le palmier est mâle). On entend dire de jardiniers qu'avant, on laissait davantage croître les plants sauvages. Aujourd'hui, on fait des semis délibérés pour les clôtures (et coupe-vent), pour obtenir des mâles, des *sheken* ou des *khalt* qui donnent quelquefois de bonnes dattes. Si le palmier qui a poussé de cette façon donne de bons fruits, on le baptise (*sheken Habib* par exemple, si le jardinier se nomme Habib).

Ensuite, dans le second ensemble, celui des palmiers socialisés par une sélection, multipliés par rejets, nous avons du fait de cette sélection la lignée, que les botanistes appellent cultivar, dit couramment (mais improprement) variété. Pour le Jéridi, cette unité ne se dit pas, elle n'existe pas, sinon exprimée par le nom des cultivars. Il n'y a pas des cultivars, mais il y a le *deglet*, le *legu*, le *gres matig*, le *khwat allig*, le *kentishi*... Ces cultivars se répartissent entre les *rotob* qui sont des dattes précoces, et généralement molles — *rotob* ou *rtob* signifie mou —, et les dattes tardives et demi-molles, dites *tamar moakhar*. Certains jardiniers les dispersent entre *rtob*, comme *tozor zeït*, *tamar abidh*, « dattes blanches » comme *kentishi*, *gasbi*, *gundi*, et *tamar aghma*, et « dattes rouges » comme *allig*, *khwat*.

Le mûrissement de ces fruits s'étale sur une longue période et il n'y a guère que pendant une partie de l'hiver que les palmiers ne portent pas de fruits du tout. Les Jéridi surveillent la croissance des dattes et donnent différents stades de développement du fruit. Les *belah* sont les dattes immatures, restées vertes et tombées au sol (en Égypte, désigne les dattes en général et on dit *naghiil belah* pour le palmier dattier) que l'on ramasse pour les animaux au mois de juillet ; ce sont des *deglet nur* plus quelques autres cultivars, mais leur astringence les rend inconsommables. *Beser* est aussi un stade de maturation. Il n'y a qu'une variété dont les fruits sont consommables et se mangent à ce stade : les *beser halu*, dits *bisr halu*. On ne garde jamais les fruits de ce cultivar jusqu'au stade *tamra*. La datte mûre est *tamra* (*tamar* au pluriel). Les dattes parthénocarpiques, c'est-à-dire les fruits qui ne sont pas issus d'une réelle fécondation (chez le dattier, ils sont rabougris et peu intéressants), se disent *sissh* (plur. invariable). Une classification des dattes intervient pendant la récolte, car on doit à ce moment effectuer un tri, les différentes classes n'ont ni les mêmes prix de vente, ni les mêmes circuits de commercialisation. Pour le cultivar *khwat allig* par exemple, on donne deux classes de tri : *sema* (belle) et *freza* (ce mot est utilisé pour les fruits déclassés en général) ; pour le cultivar *deglet nur* : *shamlokh* (dattes branchées, les plus chères car elles ont une bonne présentation et c'est aussi une assez bonne garantie qu'elle ne soient pas infestées de la pyrale des dattes, *Ectomyelois ceratoniae*), *beth* (vrac, non branchées), *jeff* (sèches) et *maghmagh* (déchet).

Il nous reste le palmier mâle. Dans les *dhokar*, certains jardiniers ne trouvent pas plusieurs catégories tandis que d'autres en distinguent deux selon la taille des épillets. Le *dhokar* peut être parfois multiplié par rejet. Quelquefois, s'il ressemble à un cultivar femelle par des caractères végétatifs surtout (sinon les épillets), *degla* par exemple, on dit *dhokar degla* : il alors peut devenir un cultivar sélectionné mâle. D'autres agriculteurs vont plus loin : ils affirment qu'il faut polliniser le palmier avec un palmier de même variété, par exemple *deglet nur* avec *dhokar deglet*. Il existerait deux sortes de *dhokar* : *dhokar* primeur, *badri* (en janvier) et le *dhokar* tardif, *mazuzi* (en mars). Pour



chaque variété, il existe une variété de *dhokar* ; ils se ressemblent et la couleur de leurs *djerid* est identique.

À travers ce chapitre, nous avons pu voir que les définitions du monde végétal en particulier ne sont guère un savoir reconnu, partagé, et ayant valeur de repère. Les définitions sont floues, plus encore peut-être que ne le laisse voir cette rédaction qui par surcroît met déjà en ordre. Éclaircir le rangement des palmiers par exemple a été un exercice difficile, et je m'y suis pourtant attelé avec l'aide bienveillante des jardiniers, les premiers concernés par ce type de savoirs. Qu'en déduire ? — que l'agriculture est une activité secondaire dans les oasis et qui ne mérite pas de meilleures définitions ? En terme de population active, ce secteur est pourtant bien le premier employeur. Nul Jéri-di sans un pied dans la palmeraie. Nous allons voir ce qu'il en est du travail sur ce matériel végétal, des pratiques agraires, et alors nous pencher de nouveau sur la question des savoirs.



## Chapitre 6 : Les pratiques agraires dans l'oasis

Les sociétés oasiennes exploitent leur environnement physique et en cela elles médiatisent une manière d'être avec la nature, non seulement de façon symbolique, mais aussi vivement pratique ; elles médiatisent aussi une histoire faite d'évolutions lentes, de brisures, d'accélération. Par accélération, il serait réducteur de n'entendre que les récentes perturbations de l'ère industrielle, car depuis longtemps sans doute les diffusions de techniques ou de plantes ont déjà causé leur lots de bouleversements. Le médium le plus évident est l'outil, l'instrument classique, celui qui, dans la main du jardinier, travaille les plantes et la terre.

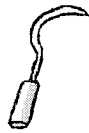
### Les outils

Dans l'agriculture jéridi, l'inventaire des objets agricoles est rapide et ils sont suffisamment familiers pour que tous puissent les nommer. Un petit nombre suggère une certaine polyvalence dans l'usage, à moins d'une très forte spécialisation des travaux (ce qui n'est pas le cas). À part l'*atla*, ces objets allient tous le métal et le bois. L'essence utilisée pour le manche est très souvent le figuier qui contient au centre de ses branches une zone médullaire qui facilite l'emmanchement. Ce qui fait réellement la différence entre les outils est la qualité du fer. Il en existe des qualités différentes, et des forgerons ou des lieux (El Hamma par exemple) sont plus réputés que d'autres. Le fer, donc les outils, les meilleurs marchés sont ceux que l'on forge à partir de « barres » (*bar*)<sup>1</sup>. Au niveau de l'outillage, c'est la seule intégration ou le seul détournement massif et récent de composants techniques modernes, si l'on excepte l'usage timide du pulvérisateur (pour insecticide).

Le plus banal de ces outils agricoles est sans doute la *mahasha* (Figure 12). L'agriculteur en dispose souvent de plusieurs qu'il peut laisser dans le jardin. Il l'a très souvent à la main<sup>2</sup>, autant pour déraciner accroupi quelques mauvaises herbes que pour fabriquer des liens avec les folioles des palmes, casser la terre autour des melons ou couper la luzerne, les salades... Les jardiniers achètent souvent leurs faucilles (par deux) au début du printemps, parce que c'est surtout à cette époque que « pousse beau-

<sup>1</sup> Dont l'utilisation première est, en bâtiment, l'armature des dalles de béton.

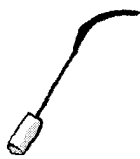
<sup>2</sup> Avec la *mes-ha*, son signe distinctif : une « histoire drôle » raconte comment parvient à s'en sortir, dans cette jungle qu'est la Capitale du pays, un Jéridi encore avec sa faucille sur lui.

Figure 12 : *Mahasha*

manche : 13 cm  
fer : 25 cm

Figure 13 : *Menjel*

manche : 12 cm  
fer : 40 cm

Figure 14 : *Manigsha*

manche : 12 cm  
fer : 27 cm

Figure 15 : *Marshom*

manche : 35 cm  
fer : 12 cm

coup de *hashish* ». Le préfixe « *ma* » en arabe peut désigner un outil (mais aussi un lieu) et « *hasha* » viendrait de *hashish* (herbe).

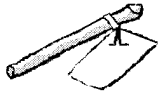
Un autre type de faucille est réservé au palmier dattier : la *menjel* (Figure 13). Elle coupe la hampe d'un régime ou le rachis d'une palme. Cette faucille-ci est plus longue ; le fer est droit et anguleux (non courbé).

Une troisième et dernière faucille, plus polyvalente, peut remplacer les deux premières : la *manigsha* (Figure 14). Sa forme, justement, est un compromis entre les deux autres, à la fois longue et courbe. Mais on préfère dans tous les cas conserver une *mahasha* pour couper les plantes basses.

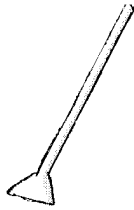
Certains jardiniers utilisent aussi le *marshom*, un sarcloir servant à désherber l'intérieur des planches au milieu des cultures dans les jardins à texture sableuse, sinon les terres légères et sèches. Le manche en bois est taillé de telle sorte qu'il possède un début de branche secondaire (contre lequel la main butte) ; le fer est plat (Figure 15).

La houe ou la sape, nommée *mes-ha*, sert au labour manuel, un retournement profond du sol qui se fait chaque année (voir Figure 16). Elle est aussi mise à contribution pour aérer le sol par un retournement léger avant d'installer une nouvelle culture, et pour reformer des ados qui limitent et divisent les planches de culture de manière complexe. Bien que cet outil soit défini par ces usages, son utilisation la plus courante se manifeste pendant les *nubat* (sing. *nuba*, le tour d'eau) : la *mes-ha* ouvre et ferme les « portes » des planches par des déplacements de sable, pousse l'eau dans les *swâgi*. Pantalon retroussé, jambes raides et pieds dans l'eau, le corps penché en avant à soulever eau et terre, la *mes-ha* dans les mains, c'est la posture de l'agriculteur pendant les minutes, les heures d'irrigation. Les gestes sont précis et rapides : il faut que le maximum de la parcelle soit irrigué et que chaque zone reçoive sa juste quantité d'eau en fonction des plantes qui y poussent.

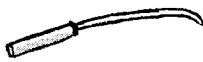
Tous les cultivateurs ne possèdent pas une *atla*, mais peuvent l'emprunter à un voisin quand nécessaire. Il s'agit d'un ciseau massif de métal d'au moins un mètre (Figure 17). On l'utilise pour séparer à l'aide d'une masse le rejet de palmier dattier de son pied-mère. Sauf accident (toléré), tous les palmiers des oasis sont plantés et tous sont issus d'un rejet (et non d'une graine). Cette reproduction végétative permet de contrôler de manière sûre,

Figure 16 : *Mes-ha*

manche : 55 cm  
fer : 30 cm

Figure 17 : *Atla*

fer : 120 cm

Figure 18 : *Hajamya*

manche : 20 cm  
fer : 20 cm

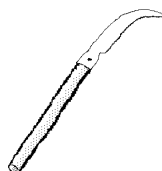
outre le sexe (espèce dioïque), les caractères génétiques de l'arbre à venir (les palmiers issus de graine produisent rarement des dattes de bonne qualité), de sorte qu'il convient mieux de parler de cultivar (clone) que de variété<sup>1</sup> pour le palmier dattier.

Un autre outil lié au palmier est le *hajamya*, un long couteau à la lame souple et tranchante (Figure 18). On le distingue des autres couteaux qui sont dits *mus*. Celui-ci sert uniquement à la production de *legmi*, le jus de palme. Le palmier sacrifié est étêté, et chaque jour l'exploitant grimpe au sommet pour couper et racler le cal qui se forme à l'aide du *hajamya* afin que la sève continue de s'écouler. Le palmier mâle (*dhokar*) est censé donner plus de jus (sans préjudice pour sa qualité). La sève est bue telle quelle ou, très souvent, est mise à fermenter pour donner un alcool appelé *qashem*. Beaucoup de propriétaires de jardin réservent à cette production un palmier par an.

L'inventaire que j'ai pu constituer de l'outillage des jardiniers Kel Ajjer de Djanet est assez distinct (et certainement incomplet). Comme dans le Jérid, on laisse souvent les outils agricoles traîner dans les jardins de Djanet. Cela est surtout vrai en ce qui concerne les faucilles/couteaux ou scies, à dents irrégulières : les *asars* (ou *asares*). Elles sont constituées d'un manche en bois d'arbre du jardin supportant une lame dentée, forgée localement et de facture assez grossière (voir Figure 19). Cette faucille n'a pas d'usage réservé et accompagne souvent le jardinier qui en possède parfois plusieurs. Elle sert entre autres à la coupe des mauvaises herbes, des feuilles de palmier et des régimes de dattes. Cet objet est aussi courant mais plus polyvalent que la *mahasha* jéridi ; son usage le rapproche de la *manigsha*, mais utilisé plus fréquemment, de manière plus systématique que cette dernière.

L'agriculture oasienne de Djanet utilise le râteau acier — beaucoup plus rare au Jérid —, parfois la pioche *alfas* et fréquemment la houe *tamigrest* ou encore une petite houe plus proche fonctionnellement de la binette, la *tatau* (environ 40 cm de manche). Pioche, râteau et houe ressemblent beaucoup à ceux du jardinage européen. On note également une hache, la *tazuf* (environ 60 cm de manche), instrument de grosse coupe, d'aspect très rudimentaire à fer triangulaire (d'environ 20 cm au total). On notera que de même que d'ordinaire au Jérid, les manches des pioches, râteaux, haches et houes, sont fabriqués par leurs utilisateurs avec le bois des arbres de jardin (eucalyptus, grenadier, figuier...) et non des ligneux spontanés, en partie en raison de leur rareté et de leur faible croissance.

<sup>1</sup> Mais c variétés



çais pour le palmier qu'il en est usé dans ce travail (notamment quand on parle de nt des clones — ils ont le même génotype).

Figure 19 : *Asars*

manche : 28 cm

Certains jardiniers du Tassili n'Ajjer possèdent un outil utilisé pour aplanir le terrain et reformer les buttes des rigoles et les limites de carrés de cultures ; sommairement, il s'agit d'une planche tractée par une personne suivie par une seconde personne, qui la maintient à 45° environ à l'aide d'un double manche. Il s'entend que ce type d'outil ne peut s'employer qu'en terrain meuble, condition assez courante dans les jardins de Djanet.

La houe *tamigrest*, qui est avec la faucille *asars* l'outil le plus courant, est utilisée pour les déplacements de terre lors de l'irrigation ainsi que pour le travail de la terre. Elle est l'homologue de la sape jéridi, la *mes-ha*. Par exemple, lorsque l'on sème l'arachide (*kowkow*) dans les planches, des trous dans le sol sont fait d'un coup de houe. Avant d'être ensemencée, la terre avait été retournée avec le même outil, fumée d'excréments d'âne et aplanie au râteau.



Figure 20 : Menjel (Maroc)  
manche : 12 cm  
fer : 18 cm

Au Maroc, c'est encore une autre distribution des objets. Les outils principaux de la palmeraie de Zagora (oued Draa) sont la sape et deux types de faucilles. L'une d'elles coupe les régimes de dattes ou les *djerid* (palmes), elle est dentée et ressemble formellement à la faucille *asars* de Djanet. Cependant, plus spécialisée, ce type de faucille, *sbar* ou *temskert*, se rapproche fonctionnellement de la *menjel* du Jérid. Dans la palmeraie d'Er Rissani, plus à l'Est sur l'oued Ziz, ce même outil est nommé localement *m(a)zabra*, dont est certainement issu le terme *sbar* (même radical, semble-t-il). Le second type de faucille de Zagora, nommée *menjel* — le même nom que la faucille du palmier au Jérid, la ressemblance s'arrête là — possède une forme originale à fer courbé, et sert à couper les plantes herbacées. Cette faucille se retrouve à l'identique à Er Rissani. Ce fer courbé (voir Figure 20) évite le frottement des doigts de la main sur le sol pendant la coupe (et par conséquent un meilleur angle d'attaque des tiges). Les autres faucilles de nos exemples tunisiens, algériens ou marocains résolvent cette question de confort par une asymétrie de l'objet : la lame se profile légèrement de biais. De fait, un droitier et un gaucher ne pourront pas utiliser les mêmes outils et le forgeron en fabrique dès lors des deux variantes.

Enfin, la sape ou la houe servant au travail du sol dans les palmeraies de Zagora se nomme *medir*. Tandis que la sape en usage au Jérid, la *mes-ha*, demande à l'agriculteur d'avoir le dos très courbé, un peu à la manière de la *daba*, houe d'Afrique Noire, la *medir* par contre se rapproche davantage de la houe européenne. La houe de Djanet, dite *tamigrest*, ressemble à la *medir*.

Voici un récapitulatif des types de faucilles rencontrées au Jérid (Tunisie), à Djanet (Algérie) et Zagora et Er Rissani (Maroc) :

<u>destinations</u>	herbacées	[ intermédiaire ]	palmiers
---------------------	-----------	-------------------	----------

région oasis Jérid	<i>mahasha</i>	<i>manigsha</i>	<i>menjel</i>
oasis Djanet	———— <i>asars</i> ————		
oasis Zagora	<i>menjel</i>	<i>sbar</i>	

Tableau 4 : Les faucilles d'oasis et de leurs usages

En ce qui concerne la catégorie des faucilles (ou apparentées), nous voyons mieux que leur distribution fonctionnelle varie avec la distribution géographique. Dans les vieilles oasis du Sahara septentrional tunisien ou marocain, les outils destinés au travail sur le palmier dattier sont bien différenciés de ceux qui sont destinés aux cultures herbacées. À Djanet, oasis du Sahara central, la faucille est polyvalente et concerne autant ces deux types de cultures. (Dans la région voisine du Ahaggar, habitée par un groupe ethnique culturellement très proche de ces Kel Ajjer — les Touareg Kel Ahaggar —, la question ne se poserait pas puisque le dattier n'y est pas cultivé.) Au Jérid, il existe une forme intermédiaire de faucille, elle aussi en fait polyvalente. Ce qui est curieux est que la *sbar* qui, au Maroc, ne se conçoit que pour le palmier possède le strict équivalent au niveau de la forme à Djanet, l'*asars*, celle-ci servant également à la coupe des herbacées. C'est-à-dire que si les outils sont adaptés à leurs usages, néanmoins leur forme ne semble pas déterminer uniquement tel ou tel usage.

De ce partage des tâches plus ou moins effectif d'après le type de plantes, les absents sont les arbres fruitiers. Dans le discours des jardiniers attribuant aux faucilles leurs rôles, on ne fait pas mention de ces arbres fruitiers pourtant très présents, parfois tout autant — si ce n'est plus, en quantité comme en espèces/variétés — que les palmiers dattiers. Existe-t-il d'autres outils qui leur sont assujettis ? Non : on utilise à la fois les faucilles des palmiers et les faucilles des herbacées selon ce que l'on veut couper, branches (selon l'épaisseur) ou fruits. Oubliés, les fruitiers se trouvent « quelque part entre », entre la production maraîchère et fourragère et la phœnicicole. Et cela a peut-être à voir avec ce que nous en avons déjà dit dans le chapitre précédent : bien que leur production ne soit pas tout à fait négligeable, elle tient d'une culture auxiliaire, supplémentaire, rarement commercialisée, consommée sur place souvent par « grappillage ».

## Et les autres outils

Le chapitre sur la notion de progrès et la modernité sera l'occasion de se pencher davantage cette fois sur des outils agricoles plus « modernes », et de définir ce que cela peut vouloir signifier dans un contexte oasien. Il ne serait pas satisfaisant en effet de se cantonner aux seuls outils classiques. Si ces objets font partie des outils qui permettent à l'homme de l'oasis d'agir sur son milieu, et particulièrement dans le cadre d'une pratique de l'agriculture, que dire des motopompes puisant l'eau, du motoculteur ou du tracteur... ? Il a sans doute été nécessaire de minorer l'axe explicatif de l'eau dans les chapitres qui débutent ce travail, néanmoins cet élément n'en demeure pas moins indispensable à la culture en zones désertiques et steppiques.

À Djanet, dans le Tassili n'Ajjer, il semble probable qu'à l'origine de l'oasis, aient existé des jaillissements artésiens et que les premiers établissements humains aient utilisé l'écoulement naturel des eaux. Une encyclopédie<sup>1</sup> mentionne Djanet comme une des rares oasis bénéficiant d'une irrigation par sources, les sources bibliographiques de l'auteur, elles, devant dater. Toutefois, il est courant que les Kel Djanet fassent allusion à un temps où la région fut plus humide, où le lit de l'oued était effectivement un oued. Un jeune d'une trentaine d'années, par exemple, se rappelle, qu'existait « une source qui coulait toute seule » dans la palmeraie lorsqu'il était enfant<sup>2</sup>. Les témoignages de certains explorateurs du début du siècle attestent aussi de l'existence de sources à Djanet. Mais, à la manière de ce qui a pu arriver en particulier dans les oasis de l'oued Righ (Algérie)<sup>3</sup>, seul le mode d'obtention d'eau par des puits artésiens subsiste, le jaillissement naturel ayant pour ainsi dire complètement disparu.

Aujourd'hui, la grande majorité des jardins survit équipée de puits fonctionnels. Et la presque totalité de ces puits (exception par exemple d'un puits abreuvant les dromadaires des caravanes de passage) est équipée de motopompes, remplaçant les moyens d'exhaure plus traditionnels constitués d'une poulie et d'une corde. Cette transformation d'une hydraulique traditionnelle en une hydraulique moderne, selon certains auteurs<sup>4</sup>, serait sujette à caution : il y aurait risque de gaspillage de la ressource en eau et à terme surexploitation des nappes et leur assèchement. Mais le passage, aujourd'hui pratiquement achevé, d'un système hydraulique à l'autre a du considérablement bouleverser les données du travail agricole, en particulier pour ce qui est des temps de travaux.

Les jardins sont tous pourvus de puits à deux exceptions près. La première est le cas peu fréquent de puits partagés entre deux jardins : installé dans l'un avec sa motopompe, il dessert en eau l'autre jardin *via* un petit canal, quitte à traverser le chemin et les deux clôtures qui les séparent ; ce sont généralement deux jardins d'un même propriétaire ou de propriétaires distincts mais apparentés. La seconde exception concerne

<sup>1</sup> HAVARD Ch. - Sahara, *Encyclopédie Française*, Larousse, 1986.

<sup>2</sup> Djanet, le 30 mars 1993, in BATESTI V. - *Approche ethnobotanique d'une oasis saharienne : Djanet (Algérie)*, 1993, *op. cit.*

<sup>3</sup> ROUVILLOIS-BRIGOL M., NESSON C., VALLET J. - *Oasis du Sahara algérien*, Paris, Inst. Géo. Nat., 1973.

<sup>4</sup> Notamment p. 171 in GENY P., WAECHTER P., YATCHINOVSKY A. (sous la direction de) - *Environnement et développement rural, Guide de la gestion des ressources naturelles*, Paris, Éd. Frison-Roche, BDPA-SCETAGRI, 1992.



une partie restreinte de la palmeraie à l'extrémité nord de l'oasis, à proximité du village d'Azélouaze, constituée d'un lot de jardins distribués gratuitement par l'État (en même temps qu'une maison) aux Touareg pasteurs nomades afin de les sédentariser<sup>1</sup>. Dans chacun de ces jardins se trouve un « puits », petit bassin au fond duquel on déboulonne la sortie d'eau le jour alloué. L'eau est amenée d'un puits collectif où l'exhaure est effectuée par une pompe électrique. Là, à moindre échelle, il s'agit du système généralisé au Jérid pour les palmeraies récentes et celles ayant fait l'objet de restructuration (comme Nefta). Cependant au Jérid, de nombreux cultivateurs ont creusé un puits, systématiquement équipé lui aussi d'une motopompe, mais ce puits équipé ne vient pas supprimer une tâche difficile d'exhaure qui se serait effectué à la main, mais vient en créer une nouvelle : il vient pallier l'insuffisance de l'eau distribuée par les tours d'eau de l'oasis (les *nubat*) par des irrigations complémentaires (sauf pour les extensions — illicites — ne bénéficiant pas du partage des eaux). Même l'exhaure mécanisée, la distribution de l'eau dans la géométrie complexe du jardin demande néanmoins un investissement important en travail.

Au Jérid comme à Djanet, pour tirer l'eau du puits, les jardiniers préfèrent la motopompe électrique au diesel qu'ils possèdent dans la plupart des cas, parce qu'ils le trouvent difficile à démarrer (il faut tirer sur une corde pour entraîner le moteur) et qu'il faut sans cesse remettre du carburant (problème de transport). Parmi les moins pressés, des jardiniers attendent que l'électricité parvienne jusqu'à la palmeraie pour maçonner un puits. À Djanet, les jardiniers qui sont près de la route, donc des lignes électriques, se font installer un compteur. Selon un jardinier, le coût de revient en électricité pour une pompe électrique est de 600 DA par trimestre, c'est-à-dire cher mais pas plus que les 6 DA/ litre de diesel pour une motopompe à essence (bien que l'essence à Djanet, vu la position géographique marginale de cette oasis, soit largement subventionnée par l'État). Les motopompes diesels aussi sont chères (15 000 DA), d'autant que l'on ne trouve pas les pièces pour les réparer quand elles tombent en panne ce qui oblige à réinvestir dans son renouvellement. À Djanet comme au Jérid, la motopompe est un luxe, mais dont on ne s'imagine plus aujourd'hui se passer (surtout à Djanet où le puits est l'unique moyen d'irrigation) : une exhaure manuelle demanderait un redéploiement du temps de travail et sans doute de main-d'œuvre.

Quelle est la place de la mécanisation dans les palmeraies ? Les ambitions des États indépendants maghrébins concernant leur agriculture nationale ont souvent été fortes, et parfois suivies d'effets. Elles visaient la modernisation de ce secteur et finalement l'autosuffisance alimentaire. En Algérie comme en Tunisie, la mécanisation s'est étendue puis généralisée chez les colons européens des terres septentrionales. Pour Hafedh SETHOM<sup>2</sup>, en Tunisie, c'est « seulement après l'Indépendance, que la mécanisation agricole va recevoir une impulsion décisive et continue », « la politique de l'État tunisien indépendant est un plaidoyer sans réserve pour l'abandon des techniques « archaïques », et en particulier l'araire, la charrue, la traction animale, et pour l'adoption des machines agricoles modernes ». La charrue, la traction animale ? Au

---

<sup>1</sup> L'efficacité de cette sédentarisation a été renforcée, aux dires des concernés, par la sécheresse. Ces derniers disaient vouloir et pouvoir repartir, dès la prochaine pluie, vers les nouveaux pâturages pour faire paître chèvres et chameaux principalement. Ces déclarations se tenaient en avril 1993 (il n'avait pas plu de façon conséquente depuis peut-être huit ans) ; j'ai pu vérifier en partie leur validité en juillet 1994 quand une partie de ces gens avait effectivement rejoint de nouveaux pâturages créés des dernières pluies exceptionnelles du printemps.

<sup>2</sup> p. 53 in SETHOM H. - *Pouvoir urbain et paysannerie en Tunisie, Qui sème le vent récolte la tempête*, Tunis, éd. Cérès Productions & Fondation nationale de la recherche scientifique, 1992.



Jérid, les cultivateurs n'ont pas souvenir de s'en être jamais servies<sup>1</sup>. Car les jardiniers jéridi continuent à défier les technologies modernes de leur sape, la *mes-ha*, pour travailler le sol. Et pourtant effectivement, la mécanisation agricole s'est largement étendue à tout le territoire, « sauf les montagnes ou les collines trop inclinées et trop difficiles d'accès »<sup>2</sup>... et les oasis du Jérid !

Il n'est pas difficile d'imaginer que, pour l'Algérie, l'oasis de Djanet a échappé aux « récents progrès de l'agriculture au Sahara » que Georges ROLLAND<sup>3</sup>, en 1898, dirigeant de la Société Agricole & Industrielle du Sud Algérien (c'est un ingénieur au corps des mines), affirme avoir soutenu par la mise en place de trois « progrès principaux » dans quelques oasis algériennes, s'inscrivant dans cette volonté de rationaliser ces zones de cultures. Les trois progrès oasiens sont : le labour à la charrue ; la plantation en vases et pépinières du palmier (à opposer à sa reproduction par rejets détachés du pied mère quand il est de taille suffisante) ; les canalisations en terre cuite des rigoles d'arrosage. L'argument économique pour le passage au labour à la charrue (on n'en était pas encore au moteur à explosion) était solide : il estimait une diminution de moitié du coût de production par rapport au bêchage à la main. Même plus récemment, il est difficile de croire que la bonne volonté de plans économiques a pu exercer leur influence sur les zones de cultures de Djanet. Le plan quadriennal (1970-1973)<sup>4</sup> prévoyait ainsi une agriculture algérienne industrielle et moderne. Tracteurs, matériels aratoires, moissonneuses-batteuses, semoirs, engrais chimiques, produits phytosanitaires et variétés à hauts rendements faisaient partie, depuis 1969, des moyens par lesquels l'État entendait réaliser « la couverture maximale possible de la consommation alimentaire ». L'autosuffisance alimentaire a dû se faire sans Djanet et nous avons vu que la panoplie technique y est beaucoup plus restreinte que la préconisée.

Si on veut bien comprendre une telle situation de la mécanisation agricole, en particulier du travail du sol, dans une petite oasis algérienne si excentrée, cela est plus difficile pour la région du Jérid, grande productrice de devises pour l'État tunisien<sup>5</sup>. Tout le travail de labour de la terre des palmeraies du Jérid, si l'on excepte l'emploi timide et plus ou moins avorté du tracteur au sein des exploitations d'État, s'effectue manuellement à la *mes-ha*, la sape. Là aussi, pourtant, ce n'est pas faute d'une politique volontariste, car « le désir de réaliser à temps les travaux agricoles est l'apanage de tout agriculteur. Cet agriculteur qui consent beaucoup de sacrifices et engage d'importantes dépenses est en droit d'obtenir des résultats méritoires malgré les caprices du climat. »<sup>6</sup> En conséquence de quoi, « dans les conditions actuelles, seule la motoculture, rationnellement appliquée, lui permet de satisfaire ses exigences ». Cependant la victoire proclamée par le Service du Machinisme Agricole tunisien, dès 1982, de ce « mode de travail qui fait appel à l'énergie mécanique fournie par un moteur thermique » sur les

<sup>1</sup> À l'exception des néo-agriculteurs, récents sédentarisés, qui pratiquaient (et pratiquent parfois encore) les cultures de céréales sur les oueds intermittents à l'aide d'une charrue ou maintenant d'un tracteur loué.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> ROLLAND G. - Les progrès récents de l'agriculture au Sahara, Paris, Extrait du *Bull. de la Soc. Nat. d'Agr. de Fr.*, n° de juin 1898.

<sup>4</sup> Plan quadriennal (1970-1973), Rapport Général, Secrétariat d'État au Plan, Alger, 1969, cité p. 63 in LABONNE M., HIBON A. - *Futur agricole et alimentaire de la Méditerranée Arabe*, s.l. [Paris], Inra, déc. 1978.

<sup>5</sup> La monnaie tunisienne, le dinar, n'est pas une devise et n'a donc pas cours (sauf dans le cadre d'accords particuliers) dans les échanges internationaux. Les dattes (avec le phosphate, le poisson...) permettent l'entrée de devises nécessaires.

<sup>6</sup> (Ainsi que les citations suivantes de ce paragraphe) Anonyme - *L'évolution du machinisme agricole durant la dernière décennie (depuis 1973)*, s.l. [Tunis], Service du machinisme agricole, janv. 1982.

aléas naturels de la production agricole est un peu précipitée une fois de plus : « [la motoculture] s'est généralisée à toutes les exploitations agricoles, quel qu'en soit le type et la taille. Le développement de la motoculture est désormais irréversible du moins en ce qui concerne les exploitations agricoles de caractère non-marginal ». *Ipsa facto*, l'oasis est donc de ces exploitations agricoles de caractère marginal.

La principale explication à cette situation se situe — selon les services administratifs autant que selon les cultivateurs eux-mêmes (en des termes néanmoins différents) — dans la structure particulièrement complexe du tissu agricole oasien : les exploitations sont de faibles surfaces, les cultures basses n'occupent pas un périmètre spécifique, la densité des arbres fruitiers et des palmiers est élevée, bref la machine ne peut pas entrer. Les palmeraies proches de Gabès sur le littoral tunisien recourent plus efficacement à la mécanisation du labour, la structure des jardins y est aussi toute différente : les palmiers, en zone trop maritime pour être productifs, servent de coupe-vent autour de grandes planches consacrées uniquement au maraîchage. La machine ne peut entrer dans les palmeraies du Jérid, mais finalement, la laisse-t-on pénétrer ces terroirs ? Car en définitive, la charrette a pu, elle, se frayer son chemin dans l'oasis, entendez-le au sens propre. Sommairement, cette charrette (*kareta*, plur. *kirart*) offre un aspect assez proche de celle que l'on trouvait dans nos campagnes françaises autrefois, une voiture de charge non suspendue, à deux roues, mais sans ridelles, équipée de limons et tractée en général par un mulet (*baghal*). « Dans nos campagnes françaises autrefois » : je voudrais montrer que la charrette se présente en fait toute aussi moderne au Jérid que les motopompes (cf. Chapitre 10 : Notions de progrès et modernité, p. 164) malgré la forte charge traditionnelle, une connotation même prémoderne, qu'elle véhicule pour un observateur européen. Dans cette région néanmoins, elle tendra plutôt à s'opposer au classique âne bâté. À Degache, oasis du Jérid, ce sont les propriétaires même qui ont demandé l'élargissement des chemins de la palmeraie (aux dépens des jardins les jouxtant) pour qu'elle puisse y circuler, et les cultivateurs ont percé des entrées de jardins plus larges pour qu'elle puisse y pénétrer. La symbolique de la pénétration technique est belle, cependant on ne peut en établir une semblable du sillon que le tracteur se serait tracé dans le terroir oasien.

L'argument structurel de la palmeraie serait-il un prétexte fallacieux ? Car après tout, on aurait pu tout aussi bien prétexter de la même incompatibilité pour la charrette. On aurait eu beau forcer, elle ne serait pas entrée si on ne l'avait acceptée auparavant. Il est vrai que si le tracteur agricole, aujourd'hui, peut sans doute circuler sur la plupart des chemins des palmeraies anciennes, voire s'inviter à passer le pas des jardins, sa fonction lui demande quelque chose de plus qu'à la charrette : travailler. Et son travail demanderait une réelle restructuration des vieux jardins (et non plus un passage) à moins de se heurter aux stipes des palmiers et troncs des arbres fruitiers qui, pris dans leur ensemble, présentent souvent une densité supérieure à 400 ou 500 pieds à l'hectare. L'objection est-elle recevable ? Pas tout à fait encore, car c'est oublier vite que le tracteur classique n'est pas encore le dernier recours. Demeure le motoculteur. Sa maniabilité et son travail très correct au vu de ce que l'on peut en attendre pour le labour des jardins le place *a priori* comme objet technique idéal. Le projet de coopération<sup>1</sup> auquel j'ai participé s'est penché sur la question de son introduction : deux stagiaires ont travaillé sur ce sujet, l'un sur l'aspect technique, l'autre sur l'aspect socioculturel<sup>2</sup>. Leurs travaux ne sont pas encore publiés, mais il semble qu'il n'existe pas de réels obstacles

<sup>1</sup> Cf. « Introduction — le contexte », p. 8

<sup>2</sup> Respectivement Thierry BOYER et Nicolas PUIG, leurs rapports devraient être publiés sous peu par le Projet.

techniques. Ce sont plutôt des itinéraires techniques mal maîtrisés, ou pas de bout en bout. Tel est le cas (donné par un responsable local de l'Agriculture) d'un agriculteur qui n'utilise plus le motoculteur qu'il s'était acheté : sans l'usage préalable de désherbant, le passage de la machine a multiplié le chiendent en sectionnant les rhizomes.

Si les procès de travail mécanisés n'entrent pas encore dans les procès classiques de l'agriculture jéridi, le travail du jardinier est néanmoins déjà très complexe.

## Le travail dans les jardins

Le jardin absorbe jour après jour un nombre considérable d'heures de travail. Le jardinier a une conception intégrée de l'agriculture. Il lui est problématique de différencier pour certains types de travaux l'objet précis de son labeur, et cela, nous allons le voir, est bien compréhensible. Dans les Références<sup>1</sup>, cela se traduit par une catégorie « travaux généraux ». Tel est le cas de l'irrigation, du nettoyage de l'entretien général, de traitements phytosanitaires (les plantes sont souvent associées), du travail du sol, etc. Bien souvent, l'agriculteur, ici chez lui, est dans son jardin tous les jours. Les cultures se succèdent avec les deux grandes saisons, l'hiver, *shta* et l'été, *sayf*. Le jardin est l'espace du travail agricole, le lieu où s'accomplissent les gestes de l'agriculture d'oasis.

### *Du travail horizontal...*

Quand doit-on semer telle plante ? Mis à part le rudimentaire découpage de l'année en deux saisons (été, *sayf* et hiver, *shta* cf. « L'unité classificatoire improbable », p. 78), il est bien difficile de le dire de prime abord. À l'échelle du quotidien, ce sont les successions des cultures qui rythment la vie du jardin. Une culture ne possède pas de manière intrinsèque son propre moment (de semis par exemple). On ne peut indiquer précisément une date, sinon relative, « au moment de » telle autre action — par exemple « je sème telle plante quand j'ai terminé de récolter telle autre ». Il s'agit plutôt d'une évidence qui s'établit : « c'est le moment de » ; c'est l'avancement des autres cultures, une culture après l'autre, les voisins qui effectuent déjà une tâche (et qui rappelle ainsi aux autres que ce moment est là), etc., qui composent l'almanach du jardinier. Jean DUVIGNAUD notait ceci de la vie à Chébika<sup>2</sup> et qui s'applique remarquablement à la perception du temps oasien : « Ainsi se déroule l'année, car la succession des jours et des nuits n'est point perceptible en elle-même : aucun événement ne marque le passage d'un jour à l'autre et l'on est bien certain que chaque geste entraîne tous les autres qui, en se répétant, compose la chaîne des choses qui vont de soi et dont personne ne discute puisqu'elles vont justement de soi. » Certains travaux se répètent tous les jours, comme le désherbage, d'autres ont une période plus élevée, comme la *nuba* (tour d'eau) de l'ordre de la semaine. Différentes échelles de temps coexistent<sup>3</sup>. Les plus grandes périodes sont celles des grands travaux qui annuellement concentrent l'attention dans les oasis : le labour du sol et les activités liées aux palmiers dattiers.

<sup>1</sup> BATESTI V., 1997, *op. cit.* — voir Partie 4.

<sup>2</sup> (Oasis de montagne administrativement dans le Jérid) p. 246 in DUVIGNAUD J. - *Chébika*, Tunis, Éd. Ceres, 1992.

<sup>3</sup> Cf. Chapitre 4 : Des espaces aux lieux en prenant son temps, p. 42, puis Chapitre 14 : Temps, espaces et théorie hiérarchique, p. 240

Si je me suis attaché un peu longuement à la question de la mécanisation du travail du sol dans les pages précédentes, c'est que ce gros œuvre s'impose comme une véritable figure imposée, mais pas tout à fait de style — il n'y a pas trace d'originalité interne —, de l'agriculture oasienne en général et d'une socialisation de son jardin en particulier. Cette séquence itérative du travail du sol est respectée, dans la mesure du possible. Les oasiens s'accordent à dire que le labour pénalise l'année suivante la production des palmiers dont on a remué la terre. Cependant, c'est un travail « qu'il faut faire », il s'agit là d'un véritable consensus. On ne sait plus très bien ni pourquoi empiriquement on procède par quart de la parcelle chaque année (c'est-à-dire que le jardin est retourné tous les quatre ans dans son entier), ni pourquoi il faut atteindre les quarante centimètres de profondeur, si ce n'est que les « anciens » ont toujours fait ainsi et qu'il doit bien il y avoir des (bonnes) raisons à cela. Par contre, les avis sont partagés entre l'accomplir à l'automne (après la récolte des dattes) ou au début du printemps ; mais chacun se tient en général à l'une des saisons. Les uns argumentent qu'ils préfèrent procéder à ce travail difficile après la récolte des dattes : on a alors le temps de s'y consacrer et l'argent (de la vente des dattes) pour employer le cas échéant de la main-d'œuvre temporaire. Les autres soutiennent qu'il leur semble préférable de retourner le sol avant les semis de printemps pour que ces derniers en profitent. Des divergences, comme celle-ci, apparaissent entre jardiniers dans l'exécution de ce travail, mais il n'a pas semblé qu'on puisse attribuer une manière de faire à telle ou telle palmeraie. La seule cohérence à ce niveau dans une palmeraie est l'espace des planches de cultures (nous l'avons vu en début de Partie), et non la façon de le créer.

La catégorie « travail du sol » est en fait hétérogène. Au Jérid, on distingue deux choses différentes. Ce labour d'une profondeur exceptionnelle est en fait un véritable défoncement du sol. Il demande une certaine expérience pour à la fois le faire correctement et l'endurer physiquement. La fierté de se dire *fellah* (agriculteur) s'articule sur deux mérites facilement identifiables : savoir et pouvoir travailler le sol, et savoir et pouvoir grimper aux palmiers ; deux compétences qui investissent le jardin horizontalement et verticalement. Un autre labour beaucoup plus léger est celui qui précède juste la mise en culture de planches.

Le labour en arabe est *harth* (peu utilisé au Jérid, plus pour le blé). Pour dire qu'une personne « travaille la terre (le sol) », on utilise *ikhdem l-ardh*. Pour le labour, il faut préciser dans le jardin et à la sape, sinon « il travaille à la sape » peut se dire *yâzôk* (sens très précis). Certains cultivateurs brûlent les herbes qui ont envahi la planche à travailler, en particulier lorsque ce sont des adventices épineuses (cela permet aussi, selon eux, de diminuer les graines). Le labour profond s'effectue comme suit : à moins de vouloir transformer les formes du dessin des planches (le *tafsîl*), les ados sont laissés en place, tout au moins ceux des structures de niveau 2. Certains commencent par tirer un cordeau puis travaillent les rebords pour délimiter les planches. Quand ils sont plusieurs à travailler ensemble, ils discutent du *tafsîl* et de la place des *swâgi*. En général, ce ne sont que les *swâgi* qui sont corrigées. Le jardinier donne quelques coups de sape puis laisse l'outil pour ôter les mauvaises herbes et leurs racines (*hareg*, plur. *harug*, terme le plus usité, sinon *jethaa*) en brassant la terre à pleine main. L'opération est délicate, car il faut éviter de couper et laisser en terre des rhizomes, car sans quoi on aura fait que multiplier les mauvaises herbes. L'opération se répète et la ligne de travail avance jusqu'à ce que la planche soit retournée dans sa totalité. C'est souvent ensuite que l'on ajoute le fumier. Il existe différentes qualités de fumier qui se dit *ghbar* de manière générique. Celui de dromadaire se dit *jella*, il est léger et « dure longtemps ».

On emploie encore, mais presque plus, le fumier humain, dit *fimun*. Il provient de quartiers comme Ras Draa à Tozeur ou Nemlet à El Hamma, qui n'ont pas encore de système de vidange en tout-à-l'égout. Le fumier, en général, provient soit des animaux d'élevage domestique (mais les quantités sont faibles), soit de troupeaux transhumants de la région (les jardiniers vont parfois le négocier au désert avec les pasteurs), ou le plus souvent encore des régions septentrionales de Gafsa et surtout Sidi Bouzid et Sfax : le fumier est meilleur, car « il n'est pas sale ». Celui d'ici contient des cailloux, bouts de verre, papiers... selon certains jardiniers. D'autres rétorquent que celui du nord transporte beaucoup plus de graines d'adventices. Dans les jardins trop argileux (l'argile : *tin*), on ajoute du sable (*ramla*) afin d'aérer et alléger le sol. Un sol trop argileux induit des rétentions d'eau néfastes au développement de la plupart des plantes cultivées. Ensuite, c'est aplanissement (*tishwiik*) : le travailleur aplanit (*yeshawik*) et régularise les planches de culture.

Les jardiniers qui effectuent ce travail au début du printemps, moment de beaucoup de semis, passent rapidement à l'étape de l'ensemencement tandis que ceux qui l'accomplissent en fin d'automne ont plus tendance à séparer le retournement proprement dit de la fertilisation. Celle-ci se fait plutôt juste avant de semer et après un léger retournement. Le retournement profond ne concerne chaque année qu'une partie (d'un seul tenant) correspondant au quart approximatif de la surface totale du jardin. Or, le périmètre des semis déborde souvent ce quart et continue sur la partie travaillée l'année précédente. Dans ce cas, on procède à un petit retournement de la terre (un binage) avec enlèvement des mauvaises herbes, avant d'ensemencer. La profondeur du retournement est aussi liée aux plantes : des cultures comme les piments et les corettes n'ont pas leurs racines qui entrent profondément dans la terre, aussi, dix à quinze centimètres suffisent selon certains cultivateurs.

Le jardinier juge la qualité de la terre (par rapport à son apparence et aux résultats des récoltes passées) et, nous l'avons vu, décide en conséquence de la fumure, de l'apport de sable ou d'argile. Une terre de bonne qualité se dit *ardh kebira* (mot à mot « terre grande »). C'est une terre qui ne possède pas beaucoup de sel, qui contient beaucoup de « vitamines » ou de « force », avec un bon équilibre d'argile (*tin*) et de sable (*ramla*). Si on rajoute souvent du sable, une terre [trop] sableuse (*ardh ramliya*) n'est pas non plus appréciée. L'attrait des agriculteurs jéridi pour la parcelle nouvelle (dans une perspective productiviste) est concomitant de l'idée qu'ils se font de la qualité de ces terres neuves. Quand ils annexent un morceau de terre de désert dans leur jardin où qu'ils créent une nouvelle parcelle en bordure de palmeraie, ils ne pensent pas que la qualité de ces sols soit mauvaise : ce n'est pas une terre fatiguée (*ardh demra*) par une agriculture multiséculaire, mais *a contrario* exposée longtemps au soleil (*shem* ou *samesh* au Jérid). On accorde aux rayons du soleil le pouvoir de régénération, de fournir une force, une énergie (*quwa*). « Les gens qui sont nés dans les pays sans soleil sont moins forts. Le soleil donne de la force. »

- « On dit que le soleil donne de la force à la terre... ?
- C'est connu. Quand la terre reçoit les rayons du soleil, elle devient comme nouvelle, comme s'il n'y avait pas eu de plantes.
- C'est-à-dire nouvelle... ? bon pour les plantes ?
- Bon pour les rejets de palmiers qui y poussent mieux.
- Pour les légumes ?



- Aussi, ça diminue les insectes et les maladies. La terre avec le soleil acquiert de la force pour lutter contre les insectes et maladies. À l'ombre, c'est moins bon, beaucoup de mauvaises herbes.
- Mais il existe [des plantes] qui ont besoin d'ombre... ?
- Tomate ou melon, poussent bien [aussi] au soleil, mais il faut de l'eau ; les fruits sont alors plus gros et le goût meilleur. » (RAIHANA, El Hamma, le 20 février 1995)

Quant au problème, souvent évoqué par les agronomes, du *nez*, l'eau des drains (mauvaise, car chargées des sels en excès qu'elle évacue des sols), il n'en est un que lorsque les terres annexées sont sous la palmeraie dans le sens de la descente. Au Jérid, ces eaux rejoignent les *shott* dont le niveau est en dessous de celui de la mer. Les terres comprises entre les palmeraies et les *shott el gharsa* et *shott el djerid* sont effectivement de piètre qualité, car trop chargées en sels<sup>1</sup>.

La terre préparée, les phœniciculteurs exclusifs (sans cultures autres) s'en tiennent là, mais ceux-ci sont rares. La très grande majorité adopte cette conviction : le labour profite conjointement aux palmiers et aux cultures basses. Cela serait laisser un vide que de ne pas semer. L'opération du semis se dit *zaraan*, mot directement formé de *zerea* (graines). *Zerea* est aussi le nom que l'on donne au tournesol (*Helianthus annuus*, *Asteraceae* et rappelle le nombre important de graines de cette composée). Le mot graine peut se dire également *habba* (*hab* au pluriel, signifie aussi « blessure »). Différentes plantes potagères sont souvent associées dans les mêmes planches, pourvu qu'elles soit semées ensemble (et encore, les jardiniers parviennent à en rajouter quelques fois d'autres intercalaires). On distingue deux types de semis. Le semis à la volée (les graines sont jetées en pluie) : *rasheen* (verbe *irush*) ; et le semis précautionneux : *zaraan bel kâb* (c'est-à-dire semis un par un). Le semis à la volée ne concerne que les petites graines. Le semis de la luzerne en est un bon exemple. Certains mélangent les graines à du sable pour obtenir une répartition plus homogène des plantes, d'autres connaissent la technique, mais s'y refusent (« les graines étant trop petites, on risque d'en mettre trop... sauf si on s'y connaît », ZAINAB à Castillia, le 21 février 1996). Ensuite, « on bouge avec les doigts » la terre pour mélanger, on peut dire *taharik*. Les plus grosses graines, comme celles de *kabu* (courge) et *bushoka* (courgette), sont semées précautionneusement, une à une. En particulier pour les cucurbitacées, la précaution de semis est plus grande encore. Au sein de la plus petite unité de planches (le niveau 1), les jardiniers organisent des *biut* (sing. *beït*, textuellement des chambres, des pièces, ou alors « maison pour les graines »). Ce sont des petites zones circulaires de terre travaillée (environ 40 cm de diamètre — alors à l'exclusion de toute la surface de la planche) où est disposé du fumier. Dans chacun des ces trous est déposé quelques graines de melon, de courge. Un des arguments avancés pour expliquer cette technique est celui de l'économie de fumier. Ce terme de *beït* n'est pas utilisé à Nefta où l'on dit *hofra* (c'est-à-dire trou, terme plus général) et il ne fonctionne que pour les cultures maraîchères (et non pour le palmier par exemple).

Les agriculteurs d'oasis en général maîtrisent les lignées de leurs plantes potagères et céréales puisque souvent ils sèment une partie mise en réserve des graines récoltées. Pour les céréales, cela est particulièrement vrai à Djanet où les jardiniers cultivent

<sup>1</sup> Voir l'exemple de Tozeur p. 45 in RICHTER M. - Les oasis du Maghreb : typologie et problèmes agro-écologiques, in *Actes du séminaire, Les oasis au Maghreb, Mise en valeur et développement*, Tunis, 1995, pp. 29-56.

le blé (*Triticum sp.*, localement *ert*), le maïs (*Zea mays* var. *saccharata*, localement *dawa* ou *dawa masagh*), le mil (*Pennisetum typhoides*, localement *ineli* ou *enele*), et l'orge (*Hordeum vulgare*, localement *timzen*). De nombreuses variétés de ces céréales existent par sélection empirique des pieds. Cette sélection varie entre chaque agriculteur et dépend de leurs propres techniques. De ce fait, plusieurs dizaines de cultivars de blé par exemple ont pu être dénombrés dans les oasis sahariennes (voir ERROUX<sup>1</sup> à ce sujet).

Les agriculteurs laissent souvent une partie des légumes-feuilles (plantes potagères dont on ne consomme pas les fruits) monter pour en récolter les graines : les salades, les blettes, les oignons, etc. On récolte évidemment aussi les graines des fruits : piment, melon par exemple dont on choisit les plus gros, les meilleurs, bref, le jardinier met en œuvre une véritable sélection. Les graines autoproduites sont souvent pensées meilleures que les achetées (dite graines *suri* : ce n'est pas qu'elles soient syriennes au sens propre mais « non locales »). Ces dernières pousseraient mal et la récolte ne serait pas bonne en qualité comme en quantité. On peut en effet imaginer que les géotypes sélectionnés dans la palmeraie sont mieux adaptés aux microconditions écologiques, mais c'est aussi que les jardiniers tentent ce que l'on appelle des « F2 » en génétique, une seconde génération qui perd les qualités d'hybrides des graines commercialisées. La préférence pour les graines locales possède une autre explication : les semences étrangères sont chères. On peut par ailleurs acheter des graines locales (que des agriculteurs de la palmeraie ont vendues au souk), et cela à des prix très compétitifs (les locales d'oignon à Nefta sont à 25 à 30 DT/kg contre 60 DT/kg pour les *suri*).

Puisque, pour ainsi dire, la totalité des dattiers des palmeraies représente des populations de clones, c'est qu'il a fallu les planter. Le palmier vit longtemps, planter un rejet ne fait donc pas partie du quotidien. La technique varie entre les agriculteurs. En général, un trou d'un mètre cube est creusé, au fond duquel le jardinier verse du fumier. Puis, il le rebouche de sable sans y avoir placé le rejet. Il irrigue. On laisse d'un, deux à sept jours pour que le sable se tasse et descende. Enfin, au même emplacement (dont on se souvient exactement, car on y a planté une palme sèche), on refait un nouveau trou plus petit que le précédent afin d'y planter le rejet. On bouche avec du sable. Le rejet sevré du pied mère est laissé à sécher pendant sept jours avant d'être planté. Certains agriculteurs au lieu du fumier mettent du fer (pour obtenir de la rouille) : seaux, bidons, boîtes de conserves... On affirme aussi que des agriculteurs mettent leur chien mort sous un jeune palmier (de déjà deux, trois ans ou plus) pour le fortifier. Les rejets sont le plus souvent autoproduits, sauf lorsqu'on veut se procurer un cultivar que l'on n'a pas. Certains pensent également qu'il n'est pas bon de planter un rejet provenant d'un terrain trop irrigué. Tout cela fait que certains agriculteurs vendent leurs rejets et en achètent. On peut parfois observer des ventes de rejets au souk, mais les transactions s'effectuent surtout dans la palmeraie. Après leur plantation, il arrive souvent qu'on les emmaillote dans des tissus ou du papier, ou plus souvent encore entourés de palmes sèches. On les irrigue aussi un à un. Les jeunes pieds sont l'objet d'attentions précautionneuses. Les arbres fruitiers sont aussi reproduits uniquement par voie végétative, en l'occurrence la bouture (*ohuda*). Ces boutures s'échangent, se donnent, s'achètent entre jardins.

La terre travaillée, les plantes semées, le travail ne s'achève pas si tôt. C'est alors le temps de la tâche quotidienne des actions de désherbage et nettoyage, qui sont sou-

<sup>1</sup> ERROUX J. - *Les blés des oasis sahariennes*, Alger, Inst. de rech. saharienne, mémoire n° 7, éd. Typo-Litho, 1962.



vent confondues. Cet entretien se dit *tand-hif*, mais ce terme prend parfois le sens plus restrictif de coupe à ras des herbes, tandis que l'action *hashish* (le mot qui désigne aussi l'herbe) est une coupe qui ne vise pas à éliminer : dans les parties en jachère, on favorise même parfois l'herbe pour en couper que quelques bottes autoconsommées ou vendues au marché. Les prix varient selon les qualités des bottes, c'est-à-dire leur composition (le *diss*, *Imperata cylindrica*, est peu estimé par exemple). Des soins sont également apportés directement aux cultures. C'est le cas de l'éclaircie dite *tus(e)ffia*, des repiquages (piment, tomate, mais aussi salade, chou...), des traitements phytosanitaires et des fertilisations supplémentaires. Les traitements phytosanitaires sont dits de manière génétique *dawa* ou *dua* (c'est-à-dire « médicament » ; cela vaut aussi pour les traitements zoosanitaires). Ces traitements sont des produits chimiques achetés et sont appliqués (le cas échéant) surtout sur les cultures rémunératrices (tomate, piment). On sent une réticence à leur usage même parmi les cultivateurs qui en emploient : « sans, les légumes sont naturels et meilleurs ». Dans la lutte contre les *bebush*, les escargots — leur présence est parfois si considérable qu'elle est le prétexte de l'abandon des cultures maraîchères —, la plupart se cantonne aux « trucs » de jardiniers : l'un par exemple met sous les plantes (tomate, fève...) des palmes sèches pour que les fruits ne touchent pas le sable, sable compris comme la matière et ce qu'elle contient d'animaux nuisibles (vers et escargots). La manifestation de réticence, plus diffuse mais similaire, s'applique aux engrais chimiques pourtant eux utilisés plus largement : « en donnant trop de vitamines, les plantes poussent trop vite et ce n'est pas bon ». Le plus courant des ces engrais chimiques est celui que l'on appelle *amonitr*, de l'amonitrate agricole azote 33,5 %. C'est la panacée de l'agriculture jéridi.

Il est sans doute un peu artificiel de séparer (entre autres) les outils des pratiques agraires dans la présentation de ce travail. Cela a toutefois un mérite, celui d'éviter l'écueil intellectuel de « l'adaptation millénaire » des techniques oasiennes. On pourrait montrer que les outils de l'oasis sont pleinement adaptés à ce type d'agriculture qui est lui-même en accord parfait avec le milieu désertique. Bien, mais ce raisonnement est analogue à s'y méprendre aux vieilles conceptions de l'Histoire que François FURET a démontées : une intelligibilité de l'Histoire par l'analyse d'un présent contenu dans ses états précédents.

Il est assez évident que l'outil est effectivement ajusté aux travaux réalisés, par exemple que la sape est effectivement appropriée à ce mode de travail du sol, on enfonce l'outil dans quarante centimètres de sol et l'on rejette la terre sur le côté. Ce qui tient moins d'une évidence est le raisonnement cette fois d'amont en aval, qui pose des questions beaucoup plus délicates : ce mode travail du sol était-il nécessaire, ou le seul possible ? est-il amené à changer (encore) ? Le labour est profond au Jérid et peut l'être dans cette région, car il y a sans doute assez d'eau en général pour laver les sols et dissoudre les sels. Mais à Ibn Chabbat, cette nouvelle palmeraie jéridi où le manque d'eau est criant ? Est-ce la « maladaptation » définie par RAPPAPORT ? Nous voyons que des outils aux formes de travail, le chemin est facile, mais la création d'un outil ou d'une forme de travail, ou son choix (choisir d'adopter tel outil ou forme de travail) n'est pas déterminé uniquement par les faits pédologiques, mais également par les rapports sociaux de production. Le déterminisme n'est pas simplement tellurique, d'autant que le travailleur lève aussi les yeux vers les cieux, vers la frondaison des palmiers.

*...Au travail vertical*

Le calendrier du travail sur le dattier ne souffre apparemment pas d'une liberté de choix. Trois moments forts rappellent les exigences du dattier, à la fois rustique et nécessairement d'attentions. Dominant de ses palmes le jardin, il règle un rythme annuel autour de sa production. D'ailleurs, ce rythme indéniable déborde de la palmeraie : la saison de la récolte de dattes est celle de la disponibilité monétaire, donc d'une activité économique plus importante<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Même les petits restaurateurs populaires ont beaucoup plus de clients à ce moment, et leur carte est plus variée (et ne se résume plus au plat unique) !

Au Jérid, le palmier est considéré comme vraie armature de la palmeraie. Pour dire de façon générale qu'une personne est jardinier, qu'il travaille dans les jardins, on dira *ikhdem fil naghiil*, c'est-à-dire « il travaille dans les palmiers ». Et pourtant, c'est surestimer le travail consacré aux palmiers dattiers dans les jardins. Selon les données des références technico-économiques sur le Jérid<sup>1</sup>, la proportion du temps dédié aux palmiers est de 56 % de l'ensemble des cultures et seulement 17 % des temps totaux de travaux dans le jardin ; ou pour un échantillon plus restreint écartant les exploitations non représentatives, 48 % des cultures et 15 % sur l'ensemble du jardin (voir Tableau 5 et Tableau 6 ci-dessous).

Une moyenne ici est purement indicative, mais l'ordre d'idée est là, et relativise, peut-être paradoxalement, l'importance des palmiers dattiers dans la palmeraie. Si les jardiniers voient bien cette armature dans le dattier, ce n'est pas une structure vide : les autres cultures et le « jardin en général » remplissent tout cela. L'appellation « phœniciculteur » (de *Phoenix*, nom de genre du dattier en latin) est assez impropre en l'espèce.

**Temps de travaux consacrés aux dattiers et rapport aux temps sur le jardin  
Ensemble de l'échantillon des RTE - Jérid**

Nom	Surface	Temps de travaux agricoles (h. / an)			Temps de travaux sur le dattier	
		Total	Cultures	Dattier	Par rapport au total	Par rapport aux cultures
Agar	2.00	466.00	50.00	50.00	11%	100%
Aïsha	1.00	3374.00	533.75	236.50	7%	44%
Amina	1.60	1562.25	420.75	220.25	14%	52%
Djuwaïriya	1.50	2607.05	872.30	347.50	13%	40%
Habiba	2.00	1643.60	451.10	270.50	16%	60%
Hafsa	0.50	1996.50	721.00	191.25	10%	27%
Khadidja	2.00	2368.50	774.50	774.50	33%	100%
Maimuna	0.76	2166.75	732.25	356.75	16%	49%
Maryam	0.50	1850.25	951.70	263.25	14%	28%
Raïhana	1.00	3944.25	1150.25	289.25	7%	25%
Safiya	1.30	4424.75	1974.25	1225.00	28%	62%
Salama	1.00	4517.75	548.75	429.50	10%	78%
Sarah	1.00	1475.00	699.25	486.25	33%	70%
Sauda	1.45	421.50	162.25	105.00	25%	65%
Zainab	4.00	5103.35	2113.10	861.25	17%	41%
MOYENNE		2528.100	810.347	407.117	17%	56%

« Total » comprend : Culture + Elevage + Travaux généraux (irrigation, travail du sol, nettoyage)

« Culture » comprend notamment la culture du palmier dattier

Tableau 5 : Importance relative des palmiers en temps consacré

<sup>1</sup> BATESTTI V., 1997, *op. cit.*

**Temps de travaux consacrés aux dattiers et rapport aux temps sur le jardin**  
**Extrait de l'échantillon des RTE - Jérid**

Nom	Surface	Temps de travaux agricoles (h. / an)			Temps de travaux sur le dattier	
		Total	Cultures	Dattier	Par rapport au total	Par rapport aux cultures
Aïsha	1.00	3374.00	533.75	236.50	7%	44%
Amina	1.60	1562.25	420.75	220.25	14%	52%
Djuwairiya	1.50	2607.05	872.30	347.50	13%	40%
Habiba	2.00	1643.60	451.10	270.50	16%	60%
Hafsa	0.50	1996.50	721.00	191.25	10%	27%
Maimuna	0.76	2166.75	732.25	356.75	16%	49%
Maryam	0.50	1850.25	951.70	263.25	14%	28%
Raihana	1.00	3944.25	1150.25	289.25	7%	25%
Safiya	1.30	4424.75	1974.25	1225.00	28%	62%
Salama	1.00	4517.75	548.75	429.50	10%	78%
Sarah	1.00	1475.00	699.25	486.25	33%	70%
Zainab	4.00	5103.35	2113.10	861.25	17%	41%
MOYENNE		2888.792	930.704	431.438	15%	48%

Ont été retirées les exploitations non représentatives : Agar, Khadidja et Sauda.  
(c'est-à-dire en abandon ou sans cultures basses)

Tableau 6 : Importance relative des palmiers en temps consacré (extrait)

Un premier moment fort est au printemps le *dhokar* : ce mot désigne le « mâle », le « pollen » ou la « pollinisation » (si on se sert du pollen contre les saignements de nez, on peut aussi le manger : on dit qu'il donne « de la force » aux spermatozoïdes). Pourtant plante anémogame (au pollen léger qui utilise le vent comme agent de dispersion des spores et de pollinisation), le jardinier grimpe à chaque palmier pour procéder à la pollinisation artificielle<sup>1</sup>. Dans les palmeraies comme celles du Jérid, le palmier dattier est si « anthropisé » que l'on estime même que « le vent est mauvais pour la pollinisation des palmiers non sauvages », et on s'abstient d'ailleurs de polliniser les jours ventés (mais c'est aussi parce qu'on estime que la température est alors trop basse). Plusieurs montées sont nécessaires, en général deux à quatre par pied. Le jardinier inspecte ainsi chaque jour pendant cette période les spathe qui s'ouvrent afin de pratiquer la pollinisation manuelle au moment opportun. Alors, il grimpe jusqu'à sa tête et entre dans la couronne de palmes. Il aura auparavant aménager ce qu'il appelle une « fenêtre » : c'est l'endroit où l'on retire les épines de la base du rachis des palmes, on peut, dans ces conditions, entrer sans risquer de se blesser.

Quand la spathe de l'inflorescence femelle est ouverte, on peut alors introduire le pollen. On achève d'ouvrir la spathe et on coupe ses enveloppes à la faucille. On éclaircit également l'inflorescence femelles de quelques brins afin d'obtenir des fruits plus gros et leur laisser la place de se développer. On prend trois ou quatre brins (selon la quantité du pollen) d'un spadice mâle ; un ou deux brins sont retournés vers le bas afin de polliniser le haut comme le bas de l'inflorescence femelle. Le pollen est mûr quand il tombe tout seul. On enfouit ces brins mâles à l'intérieur des brins femelles et

<sup>1</sup> Le vent n'assurerait pas de fécondations aussi importantes, d'autant que sa culture est si dirigée par l'homme qu'il n'y a au mieux qu'un *ratio* de 2% de pieds mâles dans les palmeraies d'oasis (au lieu des 50% attendus dans une population naturelle de dattiers).

l'ensemble est maintenu par un nœud fait d'une foliole de palme (ou avec un autre végétal). Ce nœud se défait de lui-même quand le régime commence à se former et à s'ouvrir. La fleur femelle du dattier possède trois *basra* (carpelles). Après pollinisation, deux des trois carpelles tombent, le troisième se développe pour donner la datte. Si la pollinisation a été mauvaise (ou non pratiquée), un fruit parthénocarpique (*sish*) se développe en place de l'ovaire fécondé. Ce faux fruit n'est pas récolté, sinon pour grignoter dans le jardin quand il est à hauteur de main.

La pollinisation, ce n'est pas seulement du pollen déposé qui va germer vers les ovules et induire une fructification. Au-delà des gestes que l'on peut observer de manière purement technique (voir aussi Chapitre 8 : Les pratiques de l'espace), c'est aussi le *fellah* qui monte sur chacun de ses palmiers plusieurs fois vérifier l'ouverture des fleurs, et qui chante au palmier des chansons d'amour.

« La jolie femme a enlevé sa ceinture [s'est dénudée] pour dormir [se coucher auprès de l'homme]. Elle était jaune et elle est devenue rouge [comme une pomme, elle est maintenant mûre - fécondée] » (la référence est directe ici à l'ouverture de la bractée florale puis aux stades de maturation de la datte : jaune dite *baser* puis rouge dite *tamra*, l'homme est le pollen mâle, mais aussi le jardinier) ; ou encore, dans un autre registre :

« Le soir ils sont venus, ils ont pris ma beauté, ils ont pris ma femme, ils ont pris ma bien aimée. Je prends mon pistolet et ma faucille [*mahasha*] pour la faire rentrer. » Ce « ils » désigne les Français, ceux qui sont venus occuper le Jérid, Degache précisément, lorsque la Tunisie est devenu Protectorat français.

Le second moment fort de travail est l'*imferza*. Au mois de juillet, alors que tombent les *belah*<sup>1</sup>, l'exploitant doit de nouveau monter à chaque palmier pour la suspension des régimes. Cette opération concerne surtout les cultivars *deglet nur*, *khwat* et *allig* plus fragiles que la plupart des autres variétés dites communes. L'opération consiste à reposer chaque régime sur une palme afin que la tige de l'inflorescence ne casse pas (et ne condamne ainsi le régime de dattes). Certains jardiniers en profitent pour couper quelques régimes (et alléger le palmier), et faire le ciselage de ceux qui restent. *Imferza* aurait la même racine linguistique que *freza* : le verbe « trier ». *Iferz*, « il fait une suspension [de régime] ». *Yefrez*, « il trie les dattes ». Cette étymologie tiendrait au fait qu'il existe un triage, mais un triage naturel, quand on suspend : les *belah* tombent toutes seules à ce moment, mais plus aucune après. Geneviève BEDOUCHE y fait allusion<sup>2</sup>, mais pour elle le rapprochement est dû à l'éclaircie qui se pratique au même moment que la suspension. Tout aussi périlleux que la pollinisation, ce travail ne nécessite cependant pas plusieurs escalades du stipe. Pour certains jardiniers même, cette suspension des régimes se fait du premier coup et en une seule fois : ils s'y décident quand les régimes et les dattes grossissent. L'*imferza* est considérée comme une opération plus

<sup>1</sup> *Belha* (plur. *belah*) : les jardiniers estiment que cette chute physiologique des dattes immatures est positive : elle fonctionne comme une éclaircie, et les dattes qui ne sont pas tombées seront plus grosses. Les *belah* sont surtout destinées aux animaux d'élevage.

<sup>2</sup> BEDOUCHE G., 1987, *op. cit.*

comme une opération plus difficile que la pollinisation. Le salaire est différent aussi : 0,600 DT contre 0,500 par palmier à Nefleyet. Les *khammesa* chantent également pendant le travail de suspension de régimes.

« Pourquoi les *khammesa* chantent-ils quand ils montent pour la pollinisation ou *imferza* ? [je pose la question à un *khammes* de El Hamma]

- Pour passer le temps et parce qu'il est fier de lui-même. C'est difficile de monter aux palmiers. [...] Je n'ai pas entendu le Mahmoud (le *wagaf*) chanter depuis trois ans [qu'il travaille pour lui]. » C'est-à-dire que c'est une spécificité, et comme monter au palmier, un savoir de *khammesa*. Ce sont eux qui connaissent les chansons. (DJUWAI RIYA à Nefleyet, le 16 juin 1995)

Les chansons parlent beaucoup de *hob*, l'amour. Les chants sont entrecoupés d'exclamations des *khammesa* alentours dont « *Idug(ek) Ennebi* » c'est-à-dire « le Prophète te frappe », « le Prophète te fait du mal », tempérant l'audace des couplets.

Enfin, la récolte à l'automne est attendue, voire redoutée quand les conditions climatiques ne sont pas bonnes et ont abîmé la récolte. Elle peut se décomposer en deux phases : la coupe des régimes (*gatta*'), qui donne le nom à récolte des dattes en général), et le tri des dattes. Le coupeur (*gataa*) se hisse au sommet du palmier, sectionne la hampe et remet le régime, qui passe de main en main, aux ouvriers positionnés sur le stipe en dessous lui. L'ouvrier à qui l'on tend le régime est nommé *meddad* (de *madda*, tendre) ou *regeb*. Le coupeur, dont le travail requiert une technicité et une adresse plus élaborées, est investi du prestige le plus important et reçoit le meilleur salaire en situation de salariat temporaire. Pour les cultivars moins fragiles, on descend les régimes à l'aide d'une corde ou, au pire, on les laisse tomber au sol sur une bâche. Une autre façon de récolter les dattes est le grappillage, très fréquente pour les autres fruits. Cette activité se nomme *tinegi*. Parfois, une part importante de la récolte s'effectue ainsi par *tinegi*, petit à petit, *guffa* par *guffa* (couffin), en particulier pour les dattes destinées à l'autoconsommation familiale ou aux amis, et les cultivars dits de variétés communes. Le même type de cueillette s'observe à Djanet. On « pioche » sur les récoltes des cultures au fur et à mesure des besoins, on consomme souvent directement dans le jardin (raisin, pastèque, melon, potiron, grenade...). Cela tranche avec le regard que l'on peut avoir sur l'agriculture (en Europe), où si l'on sème et plante en masse, on récolte également en masse, meilleure façon aussi d'estimer les récoltes. Dans les oasis, la préoccupation n'est pas tellement la mesure exacte, on « goûte ».

Mis à part ce grappillage, tous ces travaux sur les palmiers sont consommateurs de main-d'œuvre, et de façon d'autant plus visible que l'activité se concentre sur trois moments forts, quelques semaines au total (voir Figure 21, p. 109).

(Exemple de l'Exploitation « RAIHANA », El Hamma, janvier 1995 à février 1996)

Figure 21 : Exemple de dispersion de la masse horaire consacrée au dattier sur l'année



Au contraire des travaux quotidiens (cultures basses le plus souvent, nettoyage, irrigation) qui s'accomplissent en solitaire, les travaux du sol et du palmier réclament bien souvent l'emploi temporaire de salariés agricoles, sinon l'entraide entre voisins ou *khammesa* : ce sont les travaux collectifs. Ce qui demeure un travail toujours solitaire est l'entretien quotidien : le jardinier nettoie les dattiers de leurs palmes sèches, il les traite contre les maladies, par exemple au *bakhala* (soufre) qu'il répand sur les régimes avec une vieille chaussette pendue au bout d'une longue perche, prévention contre le *bord* (ou *borid*). Les arbres fruitiers ? il ne s'agit quasiment que de grappillage et les soins qu'on leur prodigue sont minimes. Il n'y a jamais de travaux collectifs qui puissent se réunir autour ni de leur entretien ni de leur récolte.

### *Le savoir*

La question du savoir, du savoir en matière agricole dans les palmeraies du Sud tunisien, est particulièrement délicate. Autant, il peut sembler que cette catégorie est singulièrement importante, et disons même obligée lorsqu'on traite d'agriculture et des relations d'une société à son milieu, autant le corps de ce savoir se délite quand on veut s'en saisir. Quand DUPRE<sup>1</sup> affirme que les « savoirs locaux [en général] n'ont pas d'existence en dehors des rapports sociaux où ils sont pris et de la stratification sociale où ils sont mis en œuvre », pour le cas qui nous concerne je le comprends ainsi : ces savoirs ne sont pas vraiment partagés par toute la société et sont circonscrits à une population particulière (même si toute la société en profite directement ou indirectement). Et non seulement ces savoirs ne bénéficient pas d'une reconnaissance formelle des groupes hors de l'agriculture, mais non plus des jardiniers eux-mêmes.

Le cas du Jérid diffère sans doute de celui du Tassili n'Ajjer. Les jardiniers touaregs répondent au curieux par un implacable « on a toujours fait comme ça ». Il n'y a pas d'explication utilitariste, on ne justifie pas autrement les pratiques qu'en se référant à l'efficacité de ce qui a « toujours fonctionné », une validité par l'expérience. Mais c'est certainement qu'on a rarement demandé aux jardiniers de se justifier : ils n'ont pas encore eu beaucoup l'occasion de se confronter à l'altérité à ce niveau. Les jardiniers jéridi manipulent moins cette référence à une norme intemporelle. Toutefois, ils ne réfèrent non plus à un savoir légitime. Cela se fait et voilà. Mais contrairement au cas targui de Djanet, ici toute question demande réponse (même pour indiquer une direction pourtant ignorée). Les réponses aux questions sur les pratiques agraires sont très diverses, variant d'une personne à une autre, voire d'un moment à un autre : c'est toujours une improvisation (aussi par rapport à l'attente supposée du curieux). Pourquoi fait-on ce travail ainsi, pourquoi pas autrement ? la pertinence des réponses des agriculteurs est dans ce cas superficielle, et elle ne résiste pas aux approfondissements, ils éludent alors la question. Tout se passe en fait comme s'il n'existait pas de *corpus* conscient de savoirs agricoles.

Le savoir de chacun des jardiniers, pourtant évidemment indéniable, n'est pas généralisé et distingué comme véritable savoir. De l'ensemble des savoirs, on ne fait une somme. C'est-à-dire que ce savoir se distingue par une absence de théorisation. La formation agricole ici se fait dans le jardin, par contact, et non *via* un corps constitué pédagogique (une école). Le travail s'apprend en situations réelles de pratiques. Le savoir

<sup>1</sup> p. 22 in DUPRE G. - Introduction, in DUPRE G. (sous la direction de) - *Savoirs paysans et développement, Farming knowledge and Développement*, Paris, Éd. Karthala, Orstom, 1985, pp. 17 - 35.

agricole n'a en effet pas d'existence en tant que telle. Un jardinier me certifiait qu'à part les disparités géométriques dans le jardin, les techniques d'agricultures sont toujours identiques à travers le Jérid. Il y a « juste des agriculteurs qui savent mieux cultiver, c'est-à-dire qui travaillent plus. »

« Mais pour l'agriculture, comme tous les métiers, il faut apprendre les techniques... ? demandais-je.

- Oui, il faut s'entraîner.

- Il y en a qui savent mieux que d'autres ?

- Oui, surtout les vieux qui savent.

- La chaîne d'apprentissage entre vieux et jeunes existe-t-elle encore ?

- Oui, j'apprends à des jeunes et moi j'apprends encore des vieux. »  
(SAFIYA, Nefta, le 1<sup>er</sup> avril 1996 ; *idem* DJUWAIRIYA de Tozeur, à Nefleyet, le 31 mars 1996)

Pourtant, ce savoir éclaté en autant de pratiquants recèle une homogénéité. Nous l'avons déjà dit : la variété des *tafsil* (dessin des planches de cultures) et de leurs dénominations ne renvoie pas à des procédés d'irrigation différents. La façon demeure exactement identique entre toutes les palmeraies du Jérid, et au-delà, dans toute la zone saharienne (pour autant que je n'ai pas connaissance de contre-exemple). Ce procédé est le suivant (voir la Figure 22).

Le cheminement des canaux à travers le jardin forme un dessin obscur au non-initié (la figure a d'ailleurs le tort de rendre « trop » lisible ce plan). L'irrigation d'un jardin exige un travail compliqué d'ouvertures et de fermetures de multiples canaux. La terre enlevée à un canal pour le passage de l'eau ferme l'adjacent. Le principe d'irrigation est toujours le même, quelle que soit la forme des planches de cultures.

La figure présente l'exemple d'un ensemble de planches irriguées par un canal commun. Les différentes phases de l'inondation sont données dans l'ordre chronologique. Ici, lorsque rien n'est encore irrigué, l'eau arrive par le canal (du bas vers le haut de chaque figure, puis se dirigeant vers la droite) et noie d'abord la planche en haut à droite (1). Une partie du rebord en terre de la planche du dessous est ensuite déplacée pour obstruer l'arrivée d'eau vers la première planche et dévier le courant vers cette seconde planche (2). Il en va ainsi de suite jusqu'à inonder toutes ces planches (et le jardin). À la prochaine irrigation, l'inondation sera conduite selon la même méthode, mais exactement suivant le parcours inverse, puisque les « portes » des planches seront restées en place depuis la fois dernière (l'eau trouve son chemin toute seule dans un premier temps).

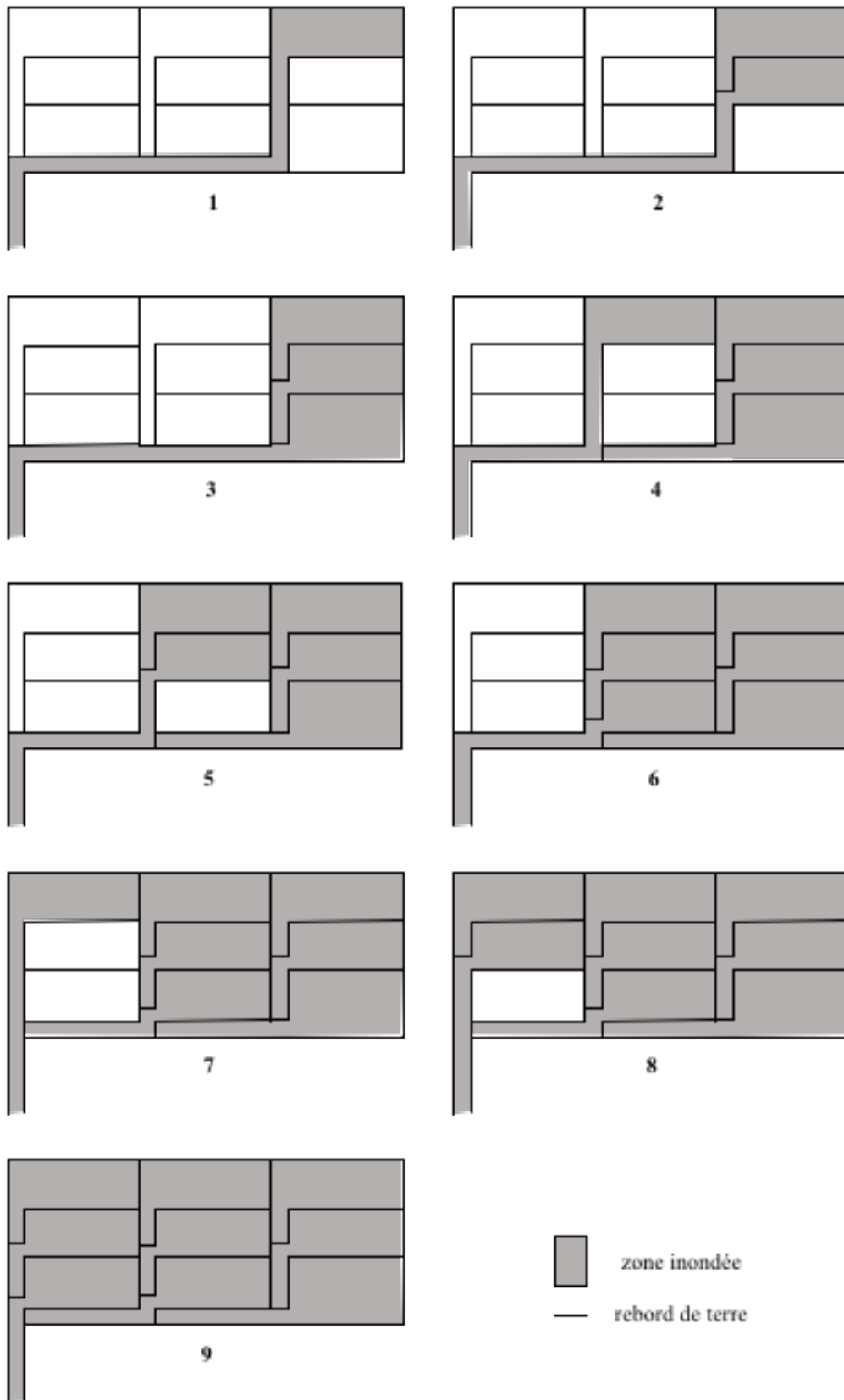


Figure 22 : Progression d'une irrigation (exemple à Djanet)

L'irrigation est un exemple de savoir, et un savoir essentiel puisque, c'est une évidence, il n'y a pas ni de culture en sec dans l'oasis, ni de cultures pluviales. C'est un travail dira-t-on classique, car à ma connaissance on procède ainsi dans toutes les palmeraies. Ces connaissances partagées par tout jardinier oasien sont nombreuses. Il en va ainsi de l'irrigation, des travaux sur les palmiers, ou les cultures basses, sur l'élevage, etc. Ces connaissances des animaux, des plantes, sont indispensables à la tenue des jardins. Ainsi, il faut savoir que le nettoyage des planches de piment doit être soigneusement (et longuement) exécuté, car ses plantules sont facilement étouffées par les mauvaises herbes ; il faut savoir que l'on doit couper le bourgeon terminal des fleurs des oignons afin que le bulbe grossisse ; il faut savoir que le piment s'épuise en terre rapidement (on l'y laisse au maximum deux ans, la seconde année de récolte est déjà moins bonne)...

Ce bagage agricole, réel et efficace, n'est que rarement évoqué. Il est comme évidemment acquis. Si on demande à un néo-agriculteur comment il a appris l'agriculture oasienne, c'est une question qu'il ne comprend pas : il a toujours su être agriculteur ! ... même s'il ne l'avait jamais pratiquée. Et c'est sans doute un fait que même les pasteurs savent irriguer, grimper à un palmier ; mais pour le reste, c'est du domaine du bricolage, pour eux comme pour tous les jardiniers oasiens. Ils ne considèrent pas du domaine du savoir un ensemble de pratiques dont ils se partagent les recettes, sur le bord du chemin la faucille à la main ou autour du feu un sirotant un verre de thé. Le savoir minimum (comme grimper au palmier ou manier la sape) est ce qui autorise à s'inclure dans la communauté des jardiniers locaux, et ce n'est pas seulement des savoirs agronomiques, mais également de trajets, d'histoires etc., sur les espaces, comme dit plus haut. Il n'existe pas de tradition culturelle fixée : ce sont toujours des essais, toutes sortes de « recettes » coexistent. Par exemple dans les cultures associées : à Nefleyet, un *khammes* en 1995 a essayé d'associer dans la même unité de planches de culture des oignons et des fèves. C'était la première et dernière fois qu'il le faisait, car les fèves ont étouffé les oignons. À Djanet, une vieille femme en 1994 fait un essai de culture d'une composée ressemblant à une salade (selon elle), avec des graines données par des touristes (mais elle n'est pas convaincu qu'il s'agit bien d'une salade, elle a vérifié aussi la racine — « mais pas comme carotte » — alors elle a donné la plante aux chèvres). On tente, on essaye, on cherche. Si on réfère au passé ou à une explication logique qui entérine le choix des pratiques, ce n'est que façade et au quotidien une attitude expérimentale prévaut. Les résultats sont plus ou moins mis en commun. La constitution d'un savoir agricole est alors relativement personnel et directement lié à la notion d'expérience, dans les deux acceptions du terme.

Ainsi : cet homme d'El Hamma ne cultive pas d'arachide (*kowkow*) dans son jardin (dont il estime la terre trop salée), car c'est une plante sucrée, ce qui marche sur une terre salée est *besbes* (fenouil), *silik* (blette), *slata* (salade), *fasa* (luzerne), *basal* (oignon) ; tel autre à Tozeur estime que les *jiser* (bordures des planches) tiennent mieux l'humidité, c'est pourquoi il met les blettes sur la périphérie et au milieu courgettes et radis par exemple ; tel autre encore à Nefleyet sème le *mastura* (maïs) sur les bordures en même temps qu'il installe le piment dans les planches, ceci pour le protéger du vent ; à Djanet différents jardiniers donnent des dispersions des plantes dissemblables entre les catégories « a besoin d'eau » et « n'a pas besoin de beaucoup d'eau » (ce qui influe sur le choix des cultures). Nous nous cantonnons là qu'à des exemples biologiques, alors qu'il faudrait pour être plus exhaustif étendre ces domaines, pourquoi pas, jusqu'à l'astronomie : certains jardiniers jéridi distinguent deux phases dans l'hiver, des nuits

noires (*elieli sud*) et des nuits blanches (*elieli el bith*), de vingt jours chacune. La phase des nuits noires a les nuits et les petits matins froids et celle des nuits blanches est froide tout le temps, même le jour. C'est dans la période des nuits noires (après commence le printemps, *rubia*) que les fruitiers commencent leurs fleurs, c'est à ce moment également que l'on doit planter les fruitiers.

C'est à mon sens ainsi que doivent se comprendre les savoirs locaux des jardiniers jéridi. Une précision est nécessaire : il est de mode (fonctionnaliste) de plaider pour un rationalisme des sociétés/cultures traditionnelles dans la gestion de leurs environnements (comme le verrait le « paternalisme », voir partie suivante). Le fond idéologique de cette assertion *grosso modo* est que les sociétés proches de la nature (sinon qui y seraient incluses, toujours selon les porte-paroles de ces idées) seraient restées les gardiennes d'un savoir véritable, en parfaite symbiose avec leur environnement. J'ai bien mon idée sur cette opinion, mais il suffira de peu pour la détruire pour le terrain oasien qui nous concerne. Il est vrai qu'il faut se méfier de fausses apparences « illogiques » comme la présence d'eucalyptus dans les jardins de Djanet : cela peut bien sembler une aberration agronomique pour ce que ces arbres consomment en eau. De ce point de vue, effectivement, c'est une aberration, cependant la chose est perçue localement différemment. Ce qui compte n'est pas l'eau bue, mais l'eau que l'on doit donner, c'est-à-dire le travail d'irrigation, les racines de cet arbre vont profondément dans le sol et on ne l'irrigue pas directement ; l'eucalyptus fournit du bois et sert de coupe-vent. Mais on ne peut pas toujours « rattraper » ces aberrations. L'agriculture porte typiquement une grande attention aux rotations des cultures pour éviter l'épuisement des sols. Or, à Castilia (Exploitation « ZAINAB », 1995/1996), j'ai vu des agriculteurs faire suivre d'une jachère des parties du jardin qui avaient porté des cultures de fèves, c'est-à-dire de légumineuses, famille botanique connue pour enrichir le sol en azote (et donc qu'on fait suivre logiquement de céréales ou de maraîchage). Dans ce travail sur les oasis, on aura compris qu'il ne s'agira pas de juger (en positif, négatif) des modes de relations au milieu, mais d'en tenter une analyse fine. Cette analyse procède d'un référent scientifique occidental. Fatalement, les catégories conceptuelles qui sont les nôtres doivent chercher leur correspondance dans les locales.

### Un jardin d'agriculture ou une exploitation horticole ?

Dans la région du Jérid, il est difficile de trancher même *a posteriori* et dire qu'il s'y pratique l'agriculture ou dire qu'au contraire c'est bien d'horticulture dont il s'agit. J'opterais volontiers pour un compromis entre les deux positions.

### *Le dualisme des mots*

J'utilise sciemment dans le corps de ce travail les termes de jardin, de jardinier, qui relèvent davantage du lexique de l'horticulture, et ceux d'agriculteur, d'exploitation et d'agriculture<sup>1</sup>. Certes, on pourrait voir à travers la diversification des jardins-exploitations oasiennes du Jérid, le dualisme de deux pôles apparemment opposés entre le jardin classique (ou traditionnel, dans la vieille oasis) et l'exploitation moderne (dans la palmeraie récente) ; dans une certaine mesure, cela serait même assez justifié (voir les limites de cette approche Chapitre 14 : Temps, espaces et théorie hiérarchique, p. 238). Malgré tout, je refuse de trancher, même si, pour F. ZIMMERMANN<sup>2</sup>, « on ne peut méconnaître l'opposition fondamentale entre l'agriculture et l'horticulture ». [Dans l'idéologie hindoue,] « l'agriculture fait violence à la terre, tandis que l'horticulture est le domaine de la non-violence ».

Dans un article célèbre, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui »<sup>3</sup>, HAUDRICOURT inaugure une série d'articles où il établit un audacieux parallélisme entre la manière de traiter le végétal et l'animal et la manière de traiter autrui, pour différencier deux types extrêmes : la « civilisation du mouton » et la « civilisation de l'igname ». Sa proposition en deux types extrêmes demande à être développée ici au moins rapidement<sup>4</sup>. D'un côté, nous aurions une mentalité interventionniste du Proche-Orient (et de l'Europe), favorisant les modes de production esclavagiste, une agriculture fondée sur des plantes cultivées à graines dures (céréales, légumineuses) et sur un élevage de troupeaux d'herbivores (moutons, chèvres) ; l'agriculteur a une action directe et brutale (il jette les graines, les semences sont piétinées), active en dirigeant et dressant les animaux, sélective sur les animaux domestiques comme sur les plantes à graines à reproduction sexuée, les déviants sont écartés. De l'autre côté, nous aurions une mentalité non interventionniste à tendance syncrétique, une agriculture fondée sur des plantes cultivées pour leurs tubercules ou leurs rhizomes et sans élevage d'herbivores ; l'agriculteur a une action indirecte et précautionneuse sur des végétaux délicats, négative en laissant la plante grandir (en enlevant tout au plus les mauvaises herbes), collectionneuse sur des végétaux à reproduction végétative (par bouture), les clones sont collectionnés.

Nous voyons bien que le travail agricole dans les oasis tient autant des deux types extrêmes déclinés par HAUDRICOURT. Sans considérer les rapports serviles, à la fois l'agriculteur dirige ses animaux d'élevage, sème, piétine ses semences, sélectionne, et à la fois agit avec délicatesse sur le palmier et les arbres fruitiers, il détache avec précaution le rejet du palmier dattier, l'entoure de soins, l'emmailote dans des tissus ou du papier, les irrigue un à un, en collectionne dans son jardin des clones qu'il échange avec des voisins, etc. De type « mouton » ou de type « igname » ? Le dilemme n'est pas insurmontable si l'on accorde quelques crédits à la thèse du diffusionnisme : l'idée de

<sup>1</sup> Dans ce travail sur les oasis, sont considérés équivalents les termes : agriculteur, cultivateur, jardinier. Il en est de même de : jardin, exploitation agricole, parcelle.

<sup>2</sup> ZIMMERMANN F. - Anthropologie et Histoire des sciences dans le monde indien, *Annuaire, Comptes rendus des cours et conférences 1993-1994*, Paris, L'EHESS, s.d. [1994], pp. 383-386.

<sup>3</sup> HAUDRICOURT A.G. - Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui, *L'Homme*, janv./avril 1962, II (1), Mouton et Co éd., Paris - La Haye, pp. 40-50.

<sup>4</sup> Les positions d'Haudricourt et de Sigaut ici sont synthétisées grâce à GUILLE-ESCURET G., 1989, *op. cit.*

l'oasis provenant du Croissant fertile, c'est-à-dire du point même d'origine extrême-oriental du type « mouton » pour HAUDRICOURT. Le jardinier organise sa parcelle en planches de cultures, sème, plante et récolte, mais les cultures sont souvent mélangées au sein de ces planches et on ne distingue pas le verger et du potager. Agriculture ou horticulture ? exploitation agricole ou jardin (ou dans sa variante arborée, agroforêt) ?

F. SIGAUT<sup>1</sup> tente, dans un article critique, de montrer les limites des études poursuivies sur ce thème : « Dans l'opposition céréales/tubercules, par exemple, où allons-nous mettre les arbres à graines [...] qui ont constitué une large part de l'ordinaire de nombreuses populations [...] ? Sans parler des bananiers, de l'arbre à pain, des palmiers et des innombrables espèces tropicales ? Que vaut cette dichotomie qui ne rend compte que d'une partie, arbitrairement choisie, de la réalité ? » (p. 356) Sa critique porte plus fermement encore sur la dichotomie agriculture/horticulture. Allons-nous pouvoir trancher le cas des oasis ? Pour résumer, il pointe l'asymétrie dans le partage du monde agricole en deux catégories puisque « *Agriculture* n'implique rien, si ce n'est la production d'espèces végétales domestiquées » tandis que « *Horticulture* au contraire est un terme chargé de toutes sortes de connotations et d'implications empirique ». Son idée est que le jardin (horticole) n'existe pas sans le champ (agricole) : « Le champ est « productif » en ce sens qu'il rend à la société, en moyens de se reproduire, au moins autant que ce qu'elle y a investi. Le jardin est « improductif » en ce sens qu'il en rend moins [fins d'agrément, de luxe, d'ornement ou d'expérimentation]. Une société peut vivre sans jardin, et il en existe d'ailleurs de nombreuses dans ce cas [...]. Mais une société ne peut pas vivre sans champs. » Est-ce le cas des oasis ?

### *La transgression oasienne*

La critique de F. SIGAUT est pertinente quand il affirme que nous devons absolument liquider dans notre esprit ce genre d'oppositions faciles si nous ne voulons pas que l'analyse des systèmes de culture ne devienne une espèce de chimérique combinatoire intellectuelle. Pourtant, dès qu'il s'aventure à illustrer cette critique, il use de nouvelles définitions malheureuses. Celle du jardin énoncée au paragraphe précédent ne s'applique pas à l'oasis, pourtant il s'agit bien de jardin : la biodiversité est importante, c'est un écosystème complexe, il y a traitement individuel de plantes, c'est un espace clos, un lieu d'agrément aussi (cf. Chapitre 8 : Les pratiques de l'espace, p. 134), cependant il est productif (sur lui repose la consommation et/ou le revenu de familles), et il n'existe pas de champ. On pourrait dire que ces champs sont plus loin (au Jérid, les céréales consommées ne proviennent pas de l'oasis), exploités dans d'autres régions<sup>2</sup>, mais alors le champ ne vient plus en contrepartie du jardin improductif. De plus, des témoignages de cultivateurs font penser que les céréales étaient cultivées au sein des jardins, comme cela se fait à Djanet (orge, blé, mil), dans les mêmes planches que les autres cultures.

Les jardins oasiens, bien limités par leurs clôtures, transgressent les frontières artificielles des définitions. Il nous apparaît impossible de caser le jardin oasien quelque part. Inutile de se tourner vers les agriculteurs des palmeraies pour nous aider à trancher dans notre irrésolution. Car c'est bien un problème qu'ils ne se posent pas, au contraire

<sup>1</sup> SIGAUT F. - Techniques et sociétés chez les cultivateurs de tubercules : quelques réflexions critiques, *JATBA*, XXIX, 3-4, 1982, pp. 355-364.

<sup>2</sup> La culture sur lit d'oued (après qu'il y ait coulé de l'eau) se pratiquait dans la région, mais c'était surtout le fait des tribus pasteurs. Celles-ci continuent à la pratiquer, mais un peu plus au nord.



des ingénieurs coloniaux, puis tunisiens qui ont eu bien du mal à sensibiliser les jardiniers à cette rhétorique. Pour nos ingénieurs, produire passe par le champ, qu'il soit même de palmiers dattiers. Tandis que pour les oasisiens, « il existe des relations entre tout. Quand je travaille [le sol dans] une *hódh*, c'est bon pour le palmier, le fumier est de la vache et on peut planter. » (RAIHANA à El Hamma, le 8 mai 1995) Les jardiniers, en général, refusent de trouver une priorité entre palmiers et maraîchage.

Les propositions d'HAUDRICOURT ont été stimulantes pour la recherche<sup>1</sup>, mais cette dichotomie n'épouse pas les réalités du milieu oasisien. Ces propositions avaient néanmoins le mérite d'être ouvertes et en même temps de créer une ouverture. Les travaux qui ont exploité cette voie, perdant ce caractère, sont peut-être à cet égard plus décevants. L'oasis résiste toujours aux définitions. Les vues souvent fragmentaires que nous en avons, parce que nous avons oublié d'ouvrir un autre œil, sont réductrices. Définir l'agriculture oasisienne à travers les outils, les techniques et les plantes, ne suffit pas à la saisir, de même que les pratiques ne s'expliquent pas seulement par les contraintes écologiques : cela est vrai en partie, mais par exemple les rythmes annuels de travail sont plus basés sur l'adoption du palmier comme plante maîtresse que sur la condition steppique ou désertique.

---

<sup>1</sup> Cf. GUILLE-ESCURET G., 1989, *op. cit.*

## Chapitre 7 : Organisation sociale du travail agricole

Le terroir oasisien est « officiellement » un lieu de production agricole. Des espaces, des plantes, des outils entrent dans cette production. Reste à voir qui pratique ces espaces, qui plante, qui manie l'outil. Dans la palmeraie comme partout ailleurs, le travail et la force de travail (la main-d'œuvre) sont toujours organisés.

Le terme de main-d'œuvre renvoie dans nos imaginaires aux travailleurs de Ford. Les ouvriers de toutes origines (Tchèques, Polonais, Italiens, Irlandais) qui travaillaient au montage de la Ford T. devaient peut-être se plier à une discipline imposée par la structure de production, machines, horaires, espaces, cadences, administrations, à ce monstre froid avec qui l'on ne tergiverse pas. En fait, des hommes (les concepteurs) se cachaient derrière les machines si inhumaines. Dans les oasis, l'effort pour déconstruire le monstre autoritaire est plus facile : il n'y a pas de pointeuse à l'entrée du jardin, pas de conseil d'administration à qui rendre des comptes, pas de machines qui ait à tourner vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'usine « palmeraie » n'uniformise pas ses travailleurs en autant de paires de bras d'OS. La structure semble plus ouverte. La palmeraie demande du travail, mais l'organisation de ce travail n'est pas la pure adéquation au travail exigé par l'oasis pour la simple raison que cette « pure adéquation » n'existe pas. Autrement dit, l'organisation sociale du travail dans la palmeraie n'est pas déterminée (strictement imposée) par la structure de production (l'usine, ici « naturelle »), même si les irrigations ou les palmiers ont leurs rythmes. Les meilleures preuves sont les changements de cette organisation, qui sont doubles : dans l'espace (différences entre oasis) et dans le temps.

### Les travailleurs de la palmeraie

Les oasis ont de tout temps connu, subi ou initié des transformations. Ce sont des révolutions permanentes. Le XX<sup>e</sup> siècle a été l'occasion d'un des importants changements qu'a connus le système oasisien. Tandis qu'il était certainement de règle que le propriétaire ne travaille jamais lui-même le sol, sa terre, le nombre d'exceptions aujourd'hui, que nous nommons « mode de faire-valoir direct », nous conduit à penser que se met en place un nouveau *modus vivendi* du travail agricole dans la région du Jérid.

### Le *khammesa*

Le statut de propriétaire suffisait pour recevoir des revenus importants. Selon un schéma classique, une minorité de propriétaires (*malek*) utilise la force de travail productive d'une majorité. Les plus grandes propriétés du Jérid, une forte part de la surface totale des jardins d'oasis, sont aux mains de quelques familles de la *shorfa*. Beaucoup de propriétaires sont absentéistes, leur statut leur permet de résider aussi hors de la région (sur le littoral ou à la capitale, Tunis). Dans ce cas, c'est parfois un gérant d'exploitation qui s'occupe des affaires de la palmeraie, le *wagaf*. Le système reposait sur un métayage assez défavorable au métayer, système encore largement représenté de nos jours. Le *khammes* (qui peut se traduire en français par quintenier) est le métayer qui perçoit un cinquième de la production, le *malek* quatre cinquièmes. Ce dernier prend à sa charge eau, semences, fumier... Les autres fruits et les légumes à écouler sur le marché local sont souvent laissés au seul *khammes*, sauf autoconsommation du *malek*.

Le métayage (*muzara'a*), et plus particulièrement le métayage au cinquième (*khammesa*), semblent avoir existé à toutes les époques, au moins depuis l'installation des sociétés arabo-musulmanes (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>. On était, et on est au Jérid, *khammes* de père en fils. L'origine étymologique du terme *khammes* est *khamisa*, « cinq » en arabe (ou *khumos*, « un cinquième »). Ce terme est utilisé aussi dans le tell tunisien<sup>2</sup>, plus au nord que les régions oasiennes. Le mot *khammes* est escamoté, surtout à Tozeur, et est remplacé par « *sherik* » (plur. *shorka*, « associé »). Au-delà de l'exagération hypocrite du terme et l'aspect parfois péjoratif de celui de *khammes*, l'idée d'association se fait de plus en plus adéquate ; la pénurie relative de main-d'œuvre, et la négociation entre propriétaires et métayers en évolution croissante, amènent à un rapport de force entre les deux parties peut-être plus équilibré aujourd'hui, sinon à une position plus favorable qu'elle n'a pu l'être dans le passé, du travailleur (*khaddem*, plur. *khaddema* de travail *khidma*) vis-à-vis de son employeur. Le système tenait, car la force de travail ne manquait pas et les métayers tenaient à conserver leur statut sur l'exploitation. Il existait un emploi inférieur encore, celui de *gayel*, plutôt réservé aux enfants, qui étaient des aides des *khammesa*. Ces aides existent encore parfois, des enfants quelquefois non scolarisés, mais le statut à proprement parler a disparu. Aujourd'hui, la main-d'œuvre est en passe de devenir un facteur limitant. La relève des générations ne fonctionne guère, les enfants qui ont suivi un tant soit peu d'études refusent tout travail en rapport avec la terre. Les *khammesa* ont la possibilité aujourd'hui de monter les enchères sur les termes du contrat (oral) qui les liera à leur employeur, et cela passe parfois par le mensonge (mais personne n'est dupe) : « non, car à ce prix-là, un autre *malek* est passé et j'ai refusé. » L'exigence courante à présent est l'octroi « d'encouragements », c'est à dire d'une somme en numéraire dont le montant peut-être variable et sa distribution irrégulière (entre 50 et 100 DT/mois est ce qui souvent accordé).

La monétarisation de la vie oasienne en particulier a joué dans la création de nouveaux besoins et la nécessité de disposer d'argent (scolarisation des enfants, produits

<sup>1</sup> p. 195 in HOURANI A. - *Histoire des peuples arabes*, Paris, Éd. du Seuil, 1993.

<sup>2</sup> p. 24 in KRAIEM M. - *La Tunisie précoloniale, Tome II, Économie - société*, Tunis, SID, 1973.

« [Dans le tell tunisien] pour les terres de culture, l'unité de mesure était la *méchia* qui équivalait à 10 ou 12 ha suivant les régions. Pour chaque *méchia*, on engageait un métayer au cinquième (*khammes*) ou au quart (*rabba*), à qui l'on fournissait deux bœufs de labour et les semences. »

ménagers...). « Cela a changé avec les Français, avec le Progrès, l'arrivée de la *tamaddun* [civilisation urbaine, de *medina* la ville], l'argent a pris beaucoup d'importance. » (un vieux R'kerka de Tozeur, le 6 décembre 1995) Il est difficile de subvenir aux besoins d'une famille par le seul revenu en nature des produits de la terre en autoconsommation. Un cultivateur-métayer nécessite aujourd'hui d'une surface de jardin plus grande et/ou d'une forte proportion en palmiers dattiers de cultivar *deglet nur* (ou *degla*), dont la valeur marchande est, de loin, la plus élevée<sup>1</sup>. De fait, les propriétaires de petites parcelles (moins d'un demi-hectare) sont conduits à les mettre eux-mêmes en valeur, c'est-à-dire un mode de faire-valoir direct, ou à les abandonner faute de trouver un *khammes* intéressé. Les jardiniers pensent qu'il n'y avait pas, dans le passé, autant de propriétaires qui travaillaient, mais leur explication ne prend pas en compte la monétarisation ou les changements (ou le Changement, cf. note de bas de page n° 1, p. 253) de la société : « *les récoltes étaient meilleures, [il était] donc plus facile de payer le khammes* ». Et est alors évoqué une « *baisse des récoltes à tout niveau à cause de l'eau* » (des jardiniers de Nefleyet, le 29 mai 1995). L'explication se retranche encore derrière l'idée unanime de l'eau.

Dans l'évolution des rapports entre métayer et propriétaire, une chose semble pour l'instant intangible. On concède au *khammes* les cultures basses, fréquemment les fruits, parfois même quelques naissances de caprins nourris dans le jardin, on lui offre des encouragements en argent, mais le *ratio* du cinquième de la récolte de dattes au travailleur est toujours respecté et ne semble jamais remis en cause. Toutefois, cette stabilité est vraie aujourd'hui, mais il semble qu'au début du siècle, ce *ratio* était plus défavorable encore puisqu'on fait mention d'un huitième, cette forme de métayage portait néanmoins le nom de *khammesa*. D'après S. BOU ALI<sup>2</sup>, le statut des *khammesa* était avant 1959 : « 1 régime de *degla* sur 10 arbres *degla*, 1/8 des récoltes de dattes rouges (alligh, ftimi ou assimilés), 1/5 des récoltes de dattes communes (bisr-hèlou, etc.), 1/4 des récoltes des arbres fruitiers, 1/3 des cultures maraîchères et fourragères ». Après 1959, la part devient (ou serait devenue) : « 1/5 de toutes les sortes de dattes, 1/4 des récoltes de fruits et 1/3 des cultures maraîchères et fourragères ». Mais dans les faits, le partage repose de nos jours le plus souvent uniquement sur les dattes.

Dans les anciennes palmeraies, le *khammesa* demeure le mode de faire valoir majoritaire. Dans les récentes, le travail direct par le propriétaire prédomine. Dans les palmeraies d'anciens éleveurs, le *khammesa* est même absent. Ce n'est d'ailleurs pas l'unique originalité de ces palmeraies-ci dans l'organisation sociale du travail, comme nous le verrons un peu plus loin (« Et les femmes ? », p. 124).

<sup>1</sup> C'est l'unique cultivar parmi les centaines existants dans la région à être exporté vers l'Europe (exception faite d'un peu de *Kenta* vers l'Italie) ; sa saveur particulièrement sucrée lui donne cette suprématie sur le marché avec des prix de vente au moins doubles de ceux des variétés dites communes.

<sup>2</sup> p. 116 in BOU ALI S., 1982, *op. cit.*

Les proportions de dattes dévolues au *khammes* sont également rapportées par ATTIA H. - Modernisation agricole et structures sociales : exemple des oasis du Djérid, *Revue Tunisienne des Sciences Sociales*, n°2, Tunis, Fév. 1965, pp. 59-79.

### *Le salariat*

Une autre possibilité d'intervention de main-d'œuvre extérieure est le salariat. Elle est courante pour certaines périodes spécifiques de la vie agricole, comme la pollinisation et surtout la récolte des dattes à l'automne. Elle ne concerne que quelques jours (sur un jardin), et des populations de régions plus déshéritées du Nord (comme Kasserine) viennent y trouver un travail journalier. Cette forme de travail temporaire peut encore intervenir sur des travaux de labours à la sape (*yaazoq*) ou de rénovations. C'est généralement un travail à la tâche, *wafqa*. Le salariat à plein temps sur l'exploitation, autre mode de faire-valoir indirect, est plus rare. Cette idée a sûrement deux origines régionales : les mines de phosphate dans les montagnes autour de Gafsa qui marquèrent le Jérid d'une fuite de sa main-d'œuvre (travail bien rémunéré) et la création des grandes exploitations phœnicicoles coloniales qui survécurent sous la forme SODAD (cf. note de bas de page n° 1, p. 168).

Cette forme salariale est plus prisée dans les grosses exploitations employant plusieurs ouvriers ou par des propriétaires aux revenus confortables d'activités extra-agricoles (surtout les émigrés). Mais cette solution salariale est aussi en usage dans les exploitations en phase d'installation, qui ne dégagent pas encore de revenus suffisants pour intéresser un *khammes*. Ce salariat, toutefois, ne s'apparente pas à l'urbain actuel — c'est-à-dire à une conception capitaliste du travail tel que le définissait déjà Marx — dans le sens où si le salarié vend bien sa force de travail, il ne vend pas une quantité de travail mesurée par le temps. Le temps, sinon celui des journées, voire des saisons, ne limite pas son travail (*khidma*). Le salariat à plein temps dans un jardin (contrairement à au temporaire des grands travaux comme la pollinisation ou la récolte) n'est pas non plus un travail à la tâche (*wafqa*), car la tâche n'est pas précisément définie : le salarié doit s'occuper de l'exploitation afin qu'elle vive, l'existence du jardin étant comprise comme indissociable de l'apport de travail humain. L'employeur est juge de la qualité du résultat du travail fourni, c'est-à-dire sur la fin, sans réel droit de regard sur le moyen. Ainsi, le salariat n'est qu'une variante du métayage dont ce qui l'en différencie est la rémunération, mensuelle et fixe, et non annuelle (avec la récolte de datte) et basée au *pro rata* de la production. Ceci induit tout de même une différence notable : le *khammes* est intéressé à la production, et non le salarié, avec ce que cela peut induire en termes de la qualité du travail fourni sur l'exploitation.

On notera une chose : le salarié souvent jouit de façon exclusive des cultures basses (maraîchage et fourrage) et des fruitiers, exactement comme le *khammes*. Le salaire remplace en fait le cinquième des dattes : produits maraîchers, fourrages et fruits demeurent quantité négligeable (négligée) ou plutôt hors circuit commercial. Pourtant, salade, dattes, tomates et figues converties en dinars, il apparaît que les rapports en valeur des productions (dans les jardins qui les produisent et à l'intérieur de notre échantillon) sont en moyenne de 74 % pour les dattes, 04 % pour les fruits et 22 % pour les cultures basses, ou si l'on veut 2555 DT pour les dattes, 130 DT pour les fruits et 627 DT pour les cultures basses en moyenne pour 1 hectare et par an<sup>1</sup>. Quand un salaire moyen

<sup>1</sup> BATESTTI V., 1997, *op. cit.* et cf. Tableau 11 : Exemples de productions agricoles en valeur dans des jardins du Jérid, p. 193.

au Jérid atteint à peine 200 DT par mois, cette « négligence » à comptabiliser ces produits ne se comprend guère qu'en les plaçant, justement, « hors comptabilité ».

### Ce que l'on ne dit pas

Ce que l'on ne dit pas, ce qui est occulté dans le discours local sur le travail agricole tient à l'histoire de son organisation sociale. Prononcez le mot '*abid*, vous remarquerez des regards gênés. Personne n'ignore l'origine esclave ('*abid*) de la peau noire de beaucoup des *khammesa*. De l'ancienne condition servile et du statut actuel de subordonné à un *malek* (propriétaire), perdure parfois un malaise. Se déclarer *khammes* va rarement de soi. On dira plus volontiers *sherik* (associé) ou *fellah* (agriculteur), dénominations qui ont l'élégance d'évacuer le rapport non-dit de maître à serviteur. On se souvient bien que le métayer fût obligé aux tâches ingrates, comme celle de nettoyer les latrines de la maison du maître pour fertiliser le jardin avec ce fumier, dit *fimun*<sup>1</sup>.

Chaque société invente sa nature et cette invention est un reflet des relations entre les hommes, au même titre qu'A.-G. HAUDRICOURT voyait ce reflet dans la relation au monde vivant<sup>2</sup>. Que cette représentation soit « mythique » ou « scientifique », elle sert toujours à désigner les groupes ou les instances sociales compétentes (et à légitimer cette compétence) pour régler la gestion des ressources et procéder à leur répartition. Les mythes de fondation, au Jérid comme à Zagora, désignent des groupes *shorfa* ou arabes, c'est-à-dire auréolés de leur parenté avec le Prophète comme investis de l'autorité arabe. Les propriétaires sont ceux-là mêmes.

À Zagora, il se trouve que les femmes participent aux activités agricoles. Mais, ce faisant, cela dépend fortement de la couleur de peau : on distingue localement trois groupes dans la population locale. Ce sont les Noirs ou autrement appelés Drawi (ou Draoui), les Berbères (plutôt nomadisants et anciens « protecteurs » des palmeraies) et les *Sherif* (donc catégorisés comme arabes). Les gros propriétaires sont classiquement de la *shorfa*. Les grandes perturbations foncières de la fin des années 70 et début 80 ont conduit certains à vendre des terres, mais ont permis aussi leur concentration par d'autres. Les Noirs représentent la masse laborieuse. Comme au Jérid, le système du métayage prévalait, mais semble-t-il qu'aujourd'hui ce soit un système déclinant. Pour certains, les Noirs se divisent en deux catégories : les Noirs issus de l'esclavage et amenés d'Afrique (le terme de '*abid*, c'est-à-dire « esclave, serviteur » les désigne, mais n'est pas utilisé ouvertement par réserve, comme le terme « Noir » d'ailleurs) et les Drawi originaires de la région. La vallée du Draa était le domaine des Kouchites-Noirs

<sup>1</sup> Même les esprits locaux, les *jnun* en conviennent (voir « Le monde oasien invisible : esprits, êtes-vous encore là ? », p. 198). Une histoire à Tozeur (notée le 17 avril 1995) raconte qu'un *khammes* était marié d'une manière normale à une femme, mais également à une femme *djinn*. « Les gens étaient au courant de cette relation car cette femme *djinn* lui disait ce que faisait sa vraie femme lorsqu'il était absent de la maison ; il rentrait le soir du travail et savait que du couscous était prêt. En se réveillant, il trouvait 5 dinars sous son oreiller chaque matin. C'était une belle somme à l'époque. Cette *djinn* pensait ainsi que le *khammes* arrêterait de faire ce sale travail car il était chargé de vider les toilettes pour récupérer les excréments et répandre cet engrais dans les jardins. Cependant, lui, continuait ce travail. Alors, elle lui demanda d'arrêter. Mais il ne voulut pas et continua malgré son insistance. Par dépit, elle est partie. » Ce petit conte, que l'on dit quasiment contemporain (une quinzaine d'années) nous montre deux choses : d'une part que cette activité est perçue comme dégradante et d'autre part, que le *khammesa* est une condition dont on ne peut se départir facilement.

<sup>2</sup> Cf. « Un jardin d'agriculture ou une exploitation horticole ? », p. 116.



ou Négroïdes, dits les Éthiopiens de l'Ouest. Leur capitale se serait située à Tazrout près du Jbel Zagora vers le X<sup>e</sup> siècle av. J-C. Cette capitale aurait succombé aux attaques des juifs du Draa vers le II<sup>e</sup> siècle av. J-C. Le royaume juif du Draa aurait atteint son apogée vers le VIII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle de notre ère. Sa capitale Tazroute se trouverait sur le site de l'actuelle Tamegroute. Selon L. OUHAJOU<sup>1</sup>, qui détaille davantage cette histoire, même légendaire, elle est néanmoins intéressante pour les indications qu'elle donne sur un oued Draa primitivement peuplé par des populations sédentaires noires. Celles-ci auraient été progressivement réduites à une sorte d'esclavage par les conquérants durant les périodes postérieures. Ces populations noires, les Kouchites, seraient les aïeules de la population noire actuelle dite « *haratin* » ou plus discrètement « *drawa* ». Selon d'autres hypothèses donc, les Haratines de la région seraient en partie les descendants d'esclaves amenés du Soudan. Quant à l'installation des éléments de la *shorfa* dans la palmeraie, elle se serait opérée d'une façon pacifique : leur arrivée se fit à la suite de l'appel de la population pour apporter leur bénédiction (*baraka*) aux récoltes.

Il est très clair que l'histoire locale permet la répartition des groupes : la légitimité des grands propriétaires, l'asservissement des Drawi, mais aussi la contestation. Ces derniers affirmeraient aujourd'hui que la terre leur appartient.

À Djanet, on assure qu'il n'existe plus aujourd'hui de « problème de races, de couleurs entre Blancs et Noirs ». « C'est fini maintenant. » Ce que l'on ne dit pas, c'est que la proportion des Noirs dans les jardins demeure significative, ce que l'on ne dit pas c'est que les nobles sont encore connus et reconnus, qu'ils sont toujours blancs et que les anciens serviteurs leur « rendent service par respect » (pour des travaux quelconques et à titre gracieux).

La reconnaissance d'un statut privilégié de la *shorfa* au Jérid était plus vraie encore autrefois. Non seulement, ils étaient les grands propriétaires dans la palmeraie, mais ils formaient aussi le groupe dit « *ashra kbar* » (les « dix grands ») qui veillait aux destinées de l'oasis à Tozeur. Aujourd'hui, ce relais est pris par l'État qui appuie son autorité sur le scientifique : pour se développer, pour manipuler le moderne, son intervention se présente comme indispensable. La passation de pouvoir ne va pas sans regrets chez ces grands. L'un d'eux ne comprend pas que le Centre de recherche de Degache ne lui demande plus son avis sur les choses des oasis. Son discours tend même à montrer que la tradition qu'il représente aujourd'hui possédait les résultats que les scientifiques, pense-t-il, revendiquent (au sujet du nombre de litres d'eau nécessaire au palmier, par exemple). Il jouit toujours d'un reliquat d'autorité avec la manipulation des droits d'eau (mais sans pouvoir)... à partir d'un livre, signe premier de l'ostensible pénétration du moderne dans l'oasis, celui de PENET<sup>2</sup> ! Ce qu'il revendique à propos du nombre de litres d'eau, traduit pour l'oreille de l'interlocuteur moderne, est la rationalité de l'utilisation des ressources et des mécanismes naturels comme support fonctionnel à une domination (voir « L'exercice du pouvoir », p. 174). En fait de pouvoir, nous n'en abordons ici, avec le passage du droit local au droit national, qu'une forme directe. Le chapitre 9 consacré aux acteurs du monde oasien démontrera les jeux plus subtils de l'exercice des pouvoirs directs et indirects.

<sup>1</sup> OUHAJOU L. - *Étude des structures socio-spatiales du groupe cible*, Rapport n° 10, Ouarzazate, Office régional de mise en valeur agricole de Ouarzazate, Proludraa, juillet 1993.

<sup>2</sup> PENET P., 1912, *op. cit.*



## Et les femmes ?

Jusqu'à cette ligne, il n'est pas fait mention des femmes. Ne travaillent-elles pas ? Ne font-elles pas partie des *khaddem* (travailleurs) de la palmeraie ? En fait, c'est qu'il est fort improbable au Jérid de voir une femme dans un jardin alors qu'à Djanet c'est aussi courant que d'y trouver un homme. CHAMPAULT<sup>1</sup> signale que dans certaines oasis du Sahara nord-occidental, il est interdit aux femmes de pénétrer dans les jardins. Ce n'est cependant pas explicitement le cas ici, mais le résultat est identique. Le Jérid est sans doute la région tunisienne la plus affectée par le marquage sexuel rigoureux des espaces. Ils sont classiquement différenciés en espace domestique (féminin) et en espace public investi par les hommes, de manière pratiquement exclusive. Les femmes quittent peu en général, mais d'une généralité relative<sup>2</sup>, le domaine domestique.

Elles ont pourtant leurs activités agricoles. Un aspect souvent oublié, composante importante du système de l'agriculture d'oasis, est celui de l'élevage urbain ou plutôt domestique au sens strict (du grec *domos*, maison). Ce sont les femmes qui se chargent de soigner, nourrir et entretenir caprins et ovins dans la cour de la maison. Ce sont elles également qui assurent la traite de la (des) vache(s) le cas échéant. Les revenus sont souvent réinvestis dans le jardin ; le fumier y est emmené par charrette pour enrichir la terre. Les femmes participent ainsi fortement à l'agriculture, sans mettre les pieds dans le jardin.

Si cela veut bien être la règle au Jérid, elle souffre cependant d'exceptions et n'a rien de monolithique. Par exemple, à El Hamma, plusieurs familles ont habituellement des femmes présentes dans les jardins, et c'était peut-être davantage le cas hier qu'aujourd'hui (selon certains témoignages<sup>3</sup>). Elles sont là pour ramasser l'herbe servant de fourrage pour les chèvres et les moutons, ou encore pour aider à la récolte des dattes. Mais cette tendance est bien plus forte dans les oasis périphériques, comme Dghoumes sur la bordure du Shott el Jérid à l'est et Hazoua à l'ouest, près de la fron-

<sup>1</sup> CHAMPAULT D. - *Une oasis du Sahara nord-occidental, Tabelbala*, Paris, Éd. du CNRS, 1969.

<sup>2</sup> En effet, plusieurs mouvements contradictoires coexistent. D'une part, on aurait tendance à dire que les femmes sortent plus aujourd'hui qu'autrefois, du fait, par exemple, qu'un certain nombre travaille. C'est une tendance assez timide, mais sans doute assurée par les générations les plus jeunes. D'autre part, on pourrait arguer au contraire que les femmes sortent moins, car autrefois les quartiers étaient « homogènes », c'est-à-dire occupés par une même *'arsh* (famille, lignage), d'où un climat de confiance (les hommes savaient les femmes en sécurité et hors convoitise) qui laissait les femmes aller de maison à maison. Lors des sorties, le port du grand voile (*melhafa*) noir, ou blanc dans certaines familles, ne semble cependant pas perdre son importance. Il est caractéristique de la région surtout pour sa manière d'être porté, ne laissant d'apparent que les pieds dans sa configuration la plus fermée. Les filles ou jeunes femmes habillées à l'européenne souvent ne sont pas de la région. De fait, les femmes sortent peu au-delà du *sgifa* (vestibule de la maison) et il n'est pas rare qu'une mère ne voit pas sa fille mariée plus d'une fois l'année, même en habitant la même bourgade.

<sup>3</sup> Un vieil agriculteur d'El Hamma (RAIHANA, 13 février 1996) : « Avant, El Hamma n'était pas comme le reste du Jérid, les femmes aussi travaillaient dans les oasis avec les hommes, [c'était] nécessaire pour la survie. Aujourd'hui, seulement à l'automne dans les usines de dattes, et c'est tout.

- Pourquoi, selon vous, ont-elles arrêté de travailler ?

- La vie est plus facile aujourd'hui, mais elle n'a pas un goût. Les gens possèdent de l'argent sans travail.

- Le travail des femmes n'est plus nécessaire, alors ?

- Un seul suffit [l'homme] pour travailler. Maintenant, on dépense pour rien : maquillage, photo... Les gens veulent juste vivre leur temps, sans penser à l'avenir.

- Si les femmes travaillaient avant, c'était qu'El Hamma était plus pauvre que les autres oasis, comme Tozeur ou Degache ?

- Ils vivaient mieux que Tozeur ou Degache. Ils vivaient une vie de *sahara*, de bédouins. Ils élevaient les chameaux, allaient à Hodia pour cultiver [le blé et l'orge], et pour les Bédouins les femmes travaillent. Avant, on se moquait des gens qui allaient au souk acheter 1 kg de viande, ou du pain aussi. [...] »

tière algérienne. Bien que situées géographiquement dans la région, leurs populations ne sont pas culturellement ancrées à cette tradition sédentaire de terroir. Elles sont d'origine nomade et ont bénéficié de programmes gouvernementaux de sédentarisation. Il n'est pas rare d'entendre des habitants de Dghoumes parler des gens de « là-bas, du Jérid », distant d'à peine une dizaine de kilomètres. De même, les Jériidi les regardent encore comme des intrus aux mœurs étranges qui ne maîtrisent pas l'agriculture d'oasis. Des signes de changements montrent l'adaptation et la volonté d'adaptation de ces populations des oasis périphériques au mode de vie sédentaire. Il n'en demeure pas moins que leur système social est très marqué par la vie pastorale que continuent à mener encore au désert, au *sahara*, des parents, souvent les plus vieux. Les femmes sont bien présentes dans les jardins. Nous le verrons plus loin (p. 261), elles effectuent la plus grosse part du travail agricole. Cela est un point fort et reconnu de différence entre « vieux oasisiens » *beldiya* (ou assimilés) et récents sédentarisés. On entend même dire à Dghoumes que « une femme qui ne travaille pas est très honteuse » (MARYAM à Dghoumes, le 17 mars 1995). Le système de production est peu diversifié et consacre beaucoup de superficies au fourrage (surtout en luzerne), en corrélation avec le maintien au village d'un grand nombre d'animaux : c'est aux femmes qu'échoit la coupe quotidienne. Leur participation aux travaux agricoles est ici massive.

Un dernier point concernant la femme et l'agriculture, lui aussi souvent négligé, est le titre de propriété. Si la femme travaille rarement directement le jardin, elle a quand même à voir avec sa gestion. Un exemple, hors suivi, illustrera cela. Un cultivateur d'El Hamma travaille quotidiennement un jardin de la vieille palmeraie. Son jardin de 0,85 ha contient environ 300 palmiers : 150 *bisr allu*, 65 *khalt*, 18 *kentishi*, 30 *deglet nur*, 8 *allig* et 30 *khwat allig*. La densité est donc très élevée, plus de 350 palmiers à l'hectare, mais dont seulement 30 *deglet nur* (dont 10 productifs). Sensible au discours des vulgarisateurs de l'administration agricole, il souhaiterait diminuer la densité de palmiers dattiers pour laisser préférentiellement (sinon replanter) les cultivars *deglet nur* et *kentishi*. Seulement, il ne peut réaliser ce projet de rénovation de sa parcelle, car il n'en est pas le seul propriétaire : héritée, il la partage avec ses quatre sœurs et sa mère. Et ses sœurs s'opposent à cette diminution de densité (le problème est le même concernant les fruitiers). C'est une situation classique d'indivision d'un héritage ; les sœurs, ici, ne préfèrent sans doute pas se répartir les parts, car elles se trouveraient alors confrontées au problème de la mise en valeur.

Il est très difficile de connaître et d'estimer le rôle que peuvent jouer les femmes dans l'intimité des foyers, d'autant qu'au Jérid, l'accès aux femmes est très réservé. Je suis un observateur et analyste de sexe masculin et mon étude de ce fait minore obligatoirement tout le jeu féminin dans les procès sur la palmeraie. Plus encore, et au-delà de cet exemple, je dois bien avouer que j'ignore beaucoup (sinon tout) du monde féminin des oasis. On peut toutefois supposer que si elles interviennent dans la conduite du jardin (ce que je crois malgré l'évidente soumission au sexe masculin), ce serait surtout sur les grandes décisions d'organisation telles que peuvent l'être la rénovation, l'installation d'une culture de rente importante ou toute autre activité — et d'autant plus la vente ou l'achat de parcelles — impliquant sérieusement la trésorerie familiale. Invisibles, on peut cependant présumer que les femmes sont parties prenantes dans les stratégies mises en œuvre dans le jardin. On peut noter que les entreprises de vulgarisation menées par l'Administration ne touchent pas (cela serait difficile en fait) ces acteurs — actrices plutôt —, sinon dans les cas un peu extérieurs des palmeraies de néo-agriculteurs pastoraux.

## Les stratégies oasiennes

Cette partie qui se voulait normative dans la définition de « la tradition oasienne » n'a pu tenir son objectif initial. Déjà de nombreuses failles se dessinent, tant sur les définitions du jardin, du statut des plantes cultivées, des outils mis en œuvre, que sur l'organisation sociale du travail agricole. Mais globalement, apparaît tout de même un mode d'organisation cohérent de l'agriculture d'oasis qui en fait à la fois sa singularité (par exemple par rapport aux autres régions agricoles de Tunisie), mais également une identité de fond partagée avec les autres oasis sahariennes. Ce mode d'organisation de l'agriculture, qu'est-il sinon une organisation sociale du travail ? Ce n'est plus alors les catégories de travailleurs, mais la manière dont ils travaillent qui est visée. Cette cohérence dans l'exploitation du milieu peut s'exprimer par un faisceau de stratégies qui ont en commun d'intégrer les conditions du milieu.

### *Une stratégie déterminée ?*

Légitimement, on peut se demander si le milieu désertique ne déterminerait pas les stratégies d'exploitations en agriculture. La diversité des choix stratégiques, et tactiques, des agriculteurs nous montre qu'au-delà du conditionnement géographique, l'homme conserve sa liberté de mouvement. La « tradition millénaire » du Jérid en matière d'agriculture oasienne n'est pas un ajustement de la production au potentiel productif du milieu puisque les exemples de systèmes de production en application chez des néo-agriculteurs (anciens pasteurs, comme à Dghoumes) nous montrent qu'il est possible d'actualiser des potentialités autres, c'est-à-dire d'établir une autre « norme » en quelque sorte. Les exploitations des oasis de cette zone (zone 3 du zonage, cf. p. 261) développent une stratégie de production de fourrage très importante (surtout de la luzerne, fort investissement en temps de travail, forte biomasse, forte valeur en dinars), dans des proportions inconnues des palmeraies classiques. Les stratégies des agriculteurs peuvent se révéler autrement que dans les grandes décisions sur l'exploitation (sans être de la tactique) : par exemple dans le travail courant de l'irrigation. Le jardinier de « KHADIDJA » d'Ibn Chabbat (cf. Le type II : les systèmes d'installation et de rénovation en exploitation directe, p. 224) est face à cette situation : un manque d'eau et l'existence de palmiers chétifs (sans production) et d'autres plus vigoureux (avec production). Sa stratégie : il fait le choix à chaque fois de donner plus d'eau aux productifs au dépend des chétifs. Il favorise en fait l'élite plutôt que de niveler. Ce choix stratégique est cohérent au regard de l'esprit très « productiviste » à l'origine de l'acquisition de cette parcelle. D'autres jardiniers choisiront plutôt de préserver au maximum le capital sur pied (arroser les plus faibles), quitte à ne pas récolter une qualité suffisante. Des économistes diront qu'il existe deux stratégies ou deux logiques vis-à-vis d'une exploitation agricole : soit primer la production agricole et la constitution d'une capacité productive suffisante, ce qui suppose une affectation prioritaire du surplus quand il existe à l'appareil de production ; soit primer la reproduction de la famille qui absorbe une bonne partie des revenus dégagés par l'activité agricole [et des investissements], on peut même assister alors à une décapitalisation pour la satisfaction des besoins sociaux.

Dans les faits, cela est beaucoup moins manichéen. Les stratégies relèvent toujours d'une combinaison des deux attitudes et on notera aussi des contre-exemples : les parcelles abandonnées se liraient alors comme désintensifiées pour la ré-allocation des revenus (et de la main-d'œuvre) vers les besoins familiaux alors qu'existent des cas où les gens ont tout à fait les moyens mais ne s'en occupent plus, car ils ont d'autres revenus beaucoup plus intéressants (cas de l'exploitation SAUDA, cf. « Le type I.a : les systèmes en abandon ou en quasi-abandon », p. 220). En tout cas, ceci nous montre que la marge stratégique dans la gestion d'un milieu existe, et que cette gestion n'est pas une soumission complète aux forces mystérieuses et intransigeantes du milieu.

Les palmeraies du Borkou au nord du Tchad nous fournissent un autre exemple probant<sup>1</sup>. Les surfaces plantées en palmiers dattiers représentent 4 000 ha. En majorité (à 90 %), ces périmètres cultivés ne sont pas irrigués : les palmiers tirent l'eau qui leur est nécessaire dans les nappes superficielles. Sauf au moment des récoltes (en juillet-août), où s'effectue alors une taille des palmes pour accéder aux régimes, les palmeraies ne bénéficient d'aucun entretien. Évidemment, en quantité de travail, on s'écarte profondément du modèle oasien jéridi, la pollinisation n'est effectuée manuellement que sur une faible proportion de palmiers (en décembre ou janvier) ; corrélativement, les rendements sont très mauvais toujours au regard des rendements obtenus au Jérid : 5 à 10 kg par pied contre des rendements de 30, 40 kg jusqu'à 80 kg par pied au Jérid. En fait, ce faible rendement correspond au pire des cas du Jérid, que j'ai nommé les « systèmes en abandon ou quasi-abandon » (voir le cas de « SAUDA » à Nefta, Partie 4). Cette stratégie de faible entretien / faible rendement est-elle déterminée par le milieu ? Les propriétaires de ces palmiers, les Daza de la région de Borkou, sont en fait des éleveurs de dromadaires. Parfois, un membre de la famille reste sur place et exécute ce minimum d'entretien, les autres sont avec les bêtes.

À ce niveau, le milieu n'explique pas la différence de praxis dans le milieu oasien que l'on note avec la norme jéridi. Car si cette description des palmeraies extensives du Borkou correspond à 90 % des superficies cultivées, néanmoins les 10 % restants relèvent d'un tout autre mode de culture. En effet, ce dixième des palmiers appartient aux Kamaya sédentaires, anciens vassaux des Daza pour qui ils travaillaient les propriétés dattières avant la colonisation. Depuis, ceux-ci possèdent leurs propres jardins, entourés de haies de palmes. Les palmiers y sont entretenus, pollinisés, les rendements en dattes sont de 40 kg par pied en moyenne, pour atteindre parfois les 100 kg. Les sols y sont amendés, et accueillent des sous-cultures : céréales (blé, mil), maraîchage (gombo, patate douce, oignon, tomate, melon, pastèque...), ainsi que de la luzerne destinée au petit bétail gardé sur place. Cette enclave minoritaire ressemble davantage à notre modèle tunisien. Il y a donc coexistence de deux modes de cultures (ou systèmes de production), c'est-à-dire deux paysages différents issus de stratégies divergentes pour un même milieu. Ce constat ne nie pas l'efficacité des limitations des choix par les paramètres écologiques, c'est-à-dire que les choix ne sont pas tout à fait infinis, seulement on réalise que le désert n'est peut-être pas si contraignant. Nous pouvons redonner à la stratégie une acception « d'art de diriger un ensemble de dispositions ».

Pour résumer, l'adéquation entre potentiel productif et exploitation réelle du milieu n'existe pas. Une raison en est le choix des exploitants qui privilégient un mode de production plutôt qu'un autre. Ce mode de production, qui bien évidemment tient

<sup>1</sup> BAROIN C. et PRET P.F. - Le palmier de Borkou, végétal social total, in *Journal des Africanistes*, T. 63, fasc. 1, 1993, Paris, pp. 5-20.

compte des données du réel, ou si l'on préfère des facteurs écologiques, est une stratégie. La stratégie d'exploitation tient de la manière dont les acteurs perçoivent, conçoivent leur nature. Ces manières de voir, nous les définirons un peu plus loin avec la caractérisation des acteurs du monde oasien (Chapitre 9 : Les acteurs du monde oasien, p. 153). Mais l'inverse n'est pas tout à fait vrai pour chacun des acteurs. L'adéquation d'une pensée et d'une stratégie n'est pas totale. Un propriétaire d'un jardin dans une vieille oasis du Jérid sera limité dans le choix de sa stratégie par la configuration de son jardin, la situation géographique de l'oasis, les conditions pédo-climatiques propre à la palmeraie. Il ne peut s'en affranchir complètement.

Je me demandais en conclusion d'un premier travail sur l'oasis de Djanet<sup>1</sup>, pourquoi dans une oasis comme celle-ci, où les conditions *a priori* ne se présentent déjà pas très favorables à la culture et à l'élevage, viennent se superposer des problèmes de *kel isuf* (esprits), de mauvais œil, d'odeur de l'homme. Sans prétendre répondre à cette interrogation en quelques lignes, j'avais toujours l'idée que cette gestion mentale du matériel biologique ne constituait pas réellement une embûche supplémentaire, mais pouvait probablement venir « expliquer » la difficulté de culture et d'élevage. C'est-à-dire que cela aurait été alors une forme de « gestion de l'incertitude », du danger. Sans être autrement plus utilitariste, on peut en effet assigner une telle fonction, ou du moins un tel effet. L'invisible et la manière de traiter avec l'invisible font partie du système d'explication de réussite ou d'échec, en fait, des stratégies, et l'on doit certainement les inclure dans la stratégie même. Nous le verrons plus loin (p. 196), avec l'invisible, nous touchons un sujet très controversé de la société oasienne.

### *Stratégies et tactiques*

Les stratégies en agriculture oasienne sont donc multiples. Apparemment, le milieu n'est pas la figure autoritaire, et la multiplicité des comportements incite à croire à la relative liberté du jardinier. C'est une liberté qu'après avoir étendue nous allons maintenant rogner quelque peu, ou tout du moins pondérer.

Il est très classique de différencier stratégie et tactique, sinon de les opposer. Issues d'une terminologie guerrière, la tactique peut être une sorte de sous-ensemble de la stratégie, désignant les moyens et l'art d'arranger ces moyens pour appliquer une stratégie d'ensemble. Avec la tactique, nous sommes alors davantage dans le concret. Ainsi, l'ensemble des savoirs en agriculture est un sac dans lequel on puise pour amener une stratégie. Mais ce tirage ne se fait pas à l'aveugle, on choisit. On choisit, mais on n'a pas toujours les moyens de tirer les tactiques que l'on voudrait. Appliquer une stratégie agricole demande l'exercice de tactiques qui mettent en œuvre des moyens, eux, pas toujours accessibles. Les moyens les plus évidents sont les outils (par exemple mécaniques), la disponibilité financière.

Il en est d'autres, aux yeux d'Étrangers, beaucoup plus indicibles et qui plongent nombre de « développeurs » dans la désespérance. Pourquoi donc les agriculteurs des jardins de palmeraie ne passent-ils pas au stade supérieur de la productivité ? La spéculation semble être le secours de cette agriculture oasienne que d'aucuns considèrent moribonde. Quel est le moyen qui manque à ce mouvement ? L'outil, le temps,

<sup>1</sup> BATESTTI V. - *Approche ethnobotanique d'une oasis saharienne : Djanet (Algérie)*, 1993, *op. cit.*



l'argent ? Autre chose encore, mais qui ne se lira pas dans les références technico-économiques : la terre. Ou plutôt le type de terre, sa qualité. Je ne parle pas directement de pédologie ; par qualité, je vise celle qui est donnée par les jardiniers selon que le jardin est classique ou nouveau, et la spéculation alors change du tout au tout (voir « Du travail horizontal... », p. 98).

La spéculation au Jérid concerne en fait plus le résultat de la production que la production proprement dite : une distinction existe entre les deux plans qui sont loin d'être toujours liés. La spéculation sur la production agricole (la spéculation post-productive) s'exerce dans la région au niveau des dattes. Quand, par exemple, les *ghalela* (collecteurs de dattes, souvent eux-mêmes jardiniers) achètent la production sur pieds d'exploitations, ils emploient des salariés pour assurer une récolte qu'ils espèrent revendre avec profit vers les autres régions du pays ou aux usines locales de conditionnement. Il y a négociation entre les propriétaires des jardins (charge parfois déléguée au *khammes*) et le *ghalel* pour déterminer le prix de vente de la production totale de dattes de la parcelle (exceptés souvent quelques pieds réservés aux exploitants). De son côté et préalablement, le *ghalel* mène une estimation de la quantité sur pied de dattes produites dans le jardin, estimation dite *yukhros* (valable uniquement pour les palmiers). La vente sur pied ne semble pas exister à Zagora pour les particuliers, elle ne concerne que les ventes aux enchères des productions de terrains de l'administration des Habous ; à Djanet, elle n'existe pas du tout. Quand la spéculation touche la production proprement dite, elle intéresse surtout les nouvelles palmeraies : leur étiquette « moderne » s'accolle à celle de « profit ». C'est encore là l'efficacité de la ligne droite, le primat capitaliste du jardin nouveau, son dégagement du cadre oasien « vrai », sujet auquel nous nous attaquerons plus loin (Chapitre 10 : Notions de progrès et modernité, p. 164).

C'est donc une tout autre approche que celle des jardins « classiques », qui eux ne se réforment pas aussi facilement (mais le mouvement n'est pas interdit). On spéculer sur la production, disons, une fois produite, mais dans le vieux jardin de vieille palmeraie la qualité de « vrai » jardin oasien n'autorise pas vraiment une tactique de ligne droite par exemple, de monoculture, de spéculation en général sur « la manière dont ça pousse ». Le Jérid, dans l'apparente uniformité de l'agriculture d'oasis, est riche d'une diversité. Comme le montrent les références technico-économiques, les systèmes de production agricole sont parfois bien différents (cultures ou élevage). Mais ce n'est pas seulement la volonté d'application d'une stratégie qui entre en ligne de compte, mais aussi à la base les moyens tactiques que l'on peut mettre en œuvre. Posséder une terre assignée classique, de l'intérieur des vieilles palmeraies, les jardins des héritages, ne permet pas les tactiques productivistes telles que définies par les agronomes en vue d'une stratégie de spéculation agricole. Les perceptions des acteurs de ce monde sont dissemblables, mais de plus, comme le permet cette marge de manœuvre, les tactiques et stratégies diffèrent selon les contextes géographiques.

Un exemple viendra souligner cela, tiré d'un rapport agro-économique sur des palmeraies de la vallée du Draa au Maroc<sup>1</sup>. Les développeurs s'y heurtent également au passage au « stade supérieur » de l'agriculture. Au chapitre « Contraintes structurelles liées au sol, à l'eau et aux plantations » (p. 31), l'auteur du rapport note que dans les zones de la [vieille] palmeraie, les structures constituent « un obstacle majeur à l'innovation technique, aux gains de productivité, à l'amélioration de la gestion des exploitations et d'une façon générale au développement agricole ». Pour lui, les poten-

<sup>1</sup> FABRE J.P. - *Rapport agro-économique (2), Rapport n° 18*, s.l., ORMVA Ouarzazate, Proludraa, 1994.

tialités sont présentes sur tous les plans, notamment au niveau des ressources humaines, mais les structures sont inadaptées et constituent un facteur de blocage. Les mêmes discours sont entendus au Jérid : l'oasis traditionnelle est bloquée au stade archaïque. Au Maroc, toujours selon l'auteur du rapport, « c'est tellement vrai que certains agriculteurs dynamiques ont préféré quitter la palmeraie, perdre l'avantage que représente la gratuité de l'eau pour s'installer dans des zones d'extension au départ totalement improductives. » Les agriculteurs ainsi installés, après quelques années d'effort et de mise en valeur par l'installation de puits, affichent des rendements largement supérieurs à ceux de l'ancienne palmeraie. L'explication qui arrive alors est bien de type marxiste : la structure explique tout. La structure héritée de temps immémoriaux, d'un système esclavagiste, ne permet pas l'innovation, mais le jardinier une fois désenclavé de cette structure, c'est-à-dire « dans la mesure où les structures sont favorables », il peut faire preuve de sa « capacité d'assimilation et de mise en œuvre de nouvelles techniques ». Je ne peux abonder complètement dans ce sens. Certes, comme je l'ai dit, la terre a une étiquette, la terre qualifiée « moderne » ou « normale » est un moyen mis en œuvre par une tactique, mais ce moyen peut faire défaut. Autrement dit, tout le monde n'a pas l'opportunité tant financière que d'éducation de s'installer sur une parcelle hors oasis : les agriculteurs des zones d'extension ne sont pas les mêmes que ceux de la vieille palmeraie. Il est faux de dire que la structure abolie, le jardinier peut pleinement épanouir son envie d'une agriculture « performante » puisque nous ne parlons plus des mêmes sujets. Ces « agriculteurs dynamiques » sont souvent d'anciens émigrés qui ont pu thésauriser en Europe pour réinvestir au pays, ils ont pu revenir avec une autre vision moderne de la nature et de son exploitation (cf. « Les types idéaux de la praxis » dans la prochaine partie).

Une autre chose dans les moyens des tactiques est l'organisation du travail agricole. Les références technico-économiques nous affichent des nombres d'heures de travail, classées par type de travaux, mais ce qui demeure évidemment absent est la motivation du travail. L'organisation jéridi du travail est ainsi qu'il est courant que le jardinier qui travaille à plein temps sur le jardin n'en soit pas le propriétaire, et que le fruit de son travail soit finalement assez peu rémunéré. Un *khammes* fera toujours des cultures basses, pour sa propre consommation et pour la vente. « C'est surtout les *malek* qui ne s'intéressent pas aux légumes [en mode de faire-valoir indirect]. » (AMINA, d'El Hamma à Nefleyet, le 29 mai 1996) Le propriétaire n'a en effet guère d'intérêt à voir son métayer passer son temps de travail sur des tomates ou des salades dont, s'il en voit la couleur, il ne les goûtera certainement pas. Le *khammes*, lui, ne fera volontiers pas de distinction de priorité entre les dattes et les légumes. S'il travaille les légumes, « c'est bon aussi pour les palmiers ». Le propriétaire s'engageait dans une stratégie en employant un métayer, mais de ce fait perd en partie le contrôle tactique en le déléguant au *khammes* qui lui poursuit d'autres desseins. Il s'en poursuit une continuelle tension entre eux deux sur la marche de l'exploitation. Dans les choix d'un agriculteur, intervient avant l'optimisation agronomique, on l'oublie souvent, la recherche de ses intérêts propres. Ainsi, un *khammes* qui cultive un jardin qui n'est pas sien, préfère — pour être concret — amender une parcelle familiale avec le fumier des quelques chèvres et moutons qu'il possède à la maison, même si celle-ci en a moins besoin que celle sur laquelle il est métayer, même si aussi il reçoit un salaire proportionnel à la récolte (le cinquième des dattes). Les *khammes* le disent eux-mêmes : ils ne travaillent jamais mieux que lorsqu'ils travaillent pour eux. Et la qualité du travail agricole est une chose sur laquelle on sait être regardant. Comme ils le disent cyniquement, il existe différentes techniques



de travail à la sape qui dépendent de la qualité voulue et cela dépend si l'on travaille dans son propre jardin ou comme journalier [dans un autre jardin].

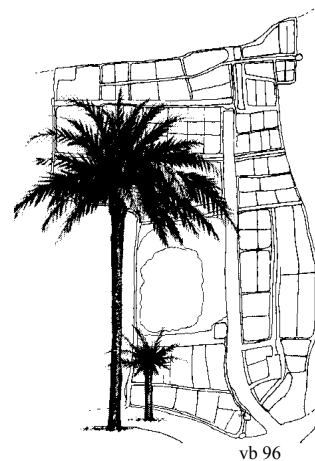
Un frein à la conversion des dites « variétés communes » de dattiers en deglet nour dans les vieux jardins (encouragée par l'Administration) a été la divergence d'intérêt entre *malek* et *khammes* comme le souligne justement S. BOU ALI<sup>1</sup> : le premier y a un intérêt, car il peut réfléchir sur le long terme, tandis que le second n'est pas intéressé, car avec la raréfaction croissante de la main-d'œuvre, il joue de préférence sur ce facteur du travail (pour obtenir des avantages immédiats, comme les « encouragements »), et change souvent de propriété plutôt que de parier sur ce long terme. La forte production du palmier à l'hectare a sans doute permis l'existence d'une bourgeoisie déléguant le travail sur un prolétariat agricole (les *khammesa*). Mais cette délégation a transféré les tactiques avec, et compromet les stratégies des propriétaires. Il s'ensuit non une violente lutte de classes sociales, mais une éternelle négociation entre les tenants du travail agricole.

Dans l'organisation du travail agricole, nous avons vu des différences selon les oasis et selon les jardins : cette différence est l'expression d'une liberté culturelle et individuelle, qui n'est pas innocente, mais en dehors du champ à proprement parler écologique même si intervient le cadre du niveau de lecture (restreint ou large). Cette « norme oasienne », comme nous en prévoyons les limites au début de cette partie, ne correspond pas à toute la réalité actuelle de la praxis de la nature au Jérid. Nous ferons une parenthèse avec la troisième partie qui s'ouvre, pour retrouver dans la quatrième la profonde diversité des stratégies individuelles, mais aussi sociales à l'intérieur même du groupe des jardiniers.

Les stratégies en agricultures oasiennes se comprendront mieux quand nous aurons vu ensemble les regards qui se posent sur le jardin comme globalement sur l'oasis : comment pratique-t-on le jardin, comment parcourt-on la palmeraie, quelles idées aujourd'hui traversent l'oasis, quels sont les enjeux des notions de progrès et de moderne, et enfin quels sont les conflits de représentations sur la scène oasienne ? Toutes ces questions trouveront des réponses éclairantes pour les stratégies oasiennes, des réponses qui vont au-delà de la nécessaire adaptation, ou adéquation, à l'environnement physique.

---

<sup>1</sup> p. 86 in BOU ALI S., 1982, *op. cit.*



### • Partie 3 : Comment se regarde l'oasis

Les oasis ne sont pas que *des taches de verdure entretenues par le labour opiniâtre des hommes malgré les dunes, le vent et le soleil*. Elles mobilisent autrement choses et gens. Elles ne sont pas perdues et isolées en *terra incognita*, elles sont l'enjeu de puissants discours et pratiques de la part des hommes. L'oasis se construit avec les jardiniers qui non seulement l'entretiennent, mais l'inventent aussi, la transforment, la conservent, la vendent ; elle se construit également de l'extérieur, par des acteurs volontaristes, mais aussi par des systèmes de pensées exogènes que l'on peut identifier par des idéaux-types (au sens de Max Weber) : les « regards » sur le même objet se croisent sans s'opposer.

## Chapitre 8 : Les pratiques de l'espace

Dans ces espaces à rythmes différents de changement, comment les différents groupes s'approprient l'espace ? Comment, au niveau des pratiques et des représentations dans le cadre du quotidien, créent-ils des lieux qui font sens ?

M. AUGÉ<sup>1</sup>, commentant M. de CERTEAU, remarque qu'il fait de l'espace un « lieu pratiqué » opposant « le lieu à l'espace comme la figure géométrique au mouvement, le mot tu au mot parlé, ou l'état au parcours ». Ici, nous adoptons cette définition, sinon que nous inversons espace et lieu à la manière de M. AUGÉ, afin de prendre en compte l'usage de l'espace. Le lieu est l'espace pratiqué : l'usage est producteur « d'espace, ou, plutôt de lieux, de territoires, c'est-à-dire d'espaces qualifiés, féminins ou masculins, appropriés par des dénominations, des utilisations, des représentations, des fréquentations, un entretien ou une absence d'entretien... »<sup>2</sup>

Le premier groupe de ces pratiquants d'espaces oasiens venant à l'esprit sont les jardiniers dans leur *ghâba* (jardin), à travers leurs pratiques solitaires ou collectives du quotidien. Pourtant, l'oasis n'est pas exempte d'un modelage en lieux par d'autres groupes, eux sans rapport direct à la production agricole, comme les femmes (hors oasis de sédentarisation) et les touristes par exemple.

### Solitude et sociabilité : le jardinier dans le *ghâba*

#### *Travaux et plaisirs solitaires*

De manière un peu caricaturale, pour les *Jéridi*, la maison est l'espace féminin que l'homme n'investit pas, et les espaces publics ou de travail sont masculins. Sauf à El Hamma ou dans les oasis récentes attribuées aux anciens pasteurs, on ne rencontre jamais de femmes dans l'oasis. Bien souvent, même si ce n'est pas pour y travailler, l'exploitant passe tous les jours, sinon tout le jour, sur sa parcelle, laissant la maison à la femme et aux personnes âgées. De vieux agriculteurs témoignent qu'il serait *'aib*

<sup>1</sup> p. 104 in AUGÉ M. - *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éd. du Seuil, 1992. — à propos de CERTEAU M. de - *L'invention du quotidien, I., Art de faire*, Paris, coll. Folio-essais, Éd. Gallimard, 1990.

<sup>2</sup> p. 27 in DEPAULE J.C. - *Anthropologie de l'espace, Cahiers PIR villes, Histoire urbaine*, Paris, CNRS, 1995, pp. 17-73.

(deshonorant, honteux) de rester à la maison après le lever du soleil ou de passer dans leur quartier pendant la journée (vrai surtout autrefois) : honte qu'on les croit paresseux, ou ayant perdu leur jardin. Le fils apportait à manger le midi sur la parcelle : lait, pain, *shakshuka*...

Le *khammes* (métayer) ou le propriétaire (*malek*, exploitation en mode de faire-valoir direct) passe la journée au jardin à moins qu'il exerce une pluri-activité au niveau familial ou individuel, système qui permet souvent le maintien de l'activité oasienne. Cette forme d'agriculture à « temps partiel » est assez répandue au Jérid, ce qui pose la question de la définition de l'agriculteur comme catégorie socioprofessionnelle. Je considère toutefois comme agriculteur ou jardinier, toute personne travaillant dans les jardins d'oasis. La double activité, selon J. BISSON<sup>1</sup>, est « à l'origine des formes de survivance de l'agriculture oasienne », lui ne voyant dans l'agriculture qu'une activité historiquement secondaire pour les oasis (cf. « Le Développement », p. 177). Le temps passé dans le jardin est très souvent solitaire. Le jardinier a là toute latitude d'organiser son temps et son travail à sa manière. Il est maître à bord, si l'on veut. Ou presque, puisque les agriculteurs aussi se justifient très souvent sur ce qu'ils font (ce qui allonge passablement le temps d'enquête !), comme si le regard extérieur était très important et avait une réelle efficacité de surveillance et censure. Le jardinier demeure seul à s'occuper des cultures, de l'élevage le cas échéant ; un temps loin d'être négligeable est aussi consacré au nettoyage de la parcelle, une réelle préoccupation esthétique confirmée par la présence de fleurs cultivées (jasmin, rose...) ou d'arbres ornementaux. On trouve ainsi cultivés le rosier (*Rosa sp.*, *Rosaceae*, au Jérid *werda*, plur. *werld*), le jasmin (*Jasminum officinale*, *Oleaceae*, au Jérid *yasmin*), le géranium (*Geranium sp.*, *Geraniaceae*, au Jérid *atarshiya*).

L'aspect du jardin peut rapidement informer sur la plus ou moins grande présence des exploitants. Outre les fleurs qui rendent le cadre plus agréable, ce sont le lit, le feu aux braises toujours actives, nombre d'objets hétéroclites dispersés autour de la cabane ou du jardin, les photographies de magazine accrochées<sup>2</sup>, qui sont autant de marqueurs de la socialisation du jardin. Selon les représentations en vigueur s'effectue sur le beau un travail qui n'est pas toujours spécifique, car il peut être inclus dans le travail « ordinaire » : les dessins du *tafsîl*, un intérêt pour la terre nue, le semis disposant des fèves par exemple en pourtour de planches cultivées... Cette pratique quasi épicurienne du jardin renvoie à une « esthétique fonctionnelle » dans laquelle « le sentiment esthétique réside dans la relation satisfaisante entre le sujet et le monde qui l'entoure »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> p. 67 in BISSON J. - Paysannerie du Sahara maghrébin, *Dynamiques locales et politiques du Développement*, Cahier de l'Urbama n°12, 1996, pp. 63-80.

<sup>2</sup> Ce sont des photographies de pleine page souvent de stars féminines arabes du cinéma ou de la variété. On trouve ces mêmes photographies aux murs des cafés (populaires) et des coiffeurs par exemple (lieux masculins également).

<sup>3</sup> LEROI-GOURHAN A. - Les domaines de l'esthétique, *L'Homme, Races et Mœurs*, Paris, Encyclopédie Clartées, 1956, pp. 1-13.

Si les activités agricoles du jardin absorbent d'importantes masses horaires<sup>1</sup>, cependant le travail n'occupe pas toute la journée du jardinier ; assis ou allongé, cigarettes, siestes, repas et thés bien sûr, en occupent parfois une bonne partie. Le jardin est aussi l'espace qui permet de se soustraire à certaines pressions sociales du village, seul ou avec des amis. « Dans l'oasis, [le jardinier] se sent protégé, dans le calme et humide retrait clos d'un lieu fermé, à l'abri du monde »<sup>2</sup>, loin du village dans cet espace privé, clos d'une haie de palmes sèches (*zarab* à Tozeur ou *tabya* à Degache) ou d'une frontière (*had*, plur. *hodud*) marquée par une butte de terre (*ridif*), un espace quasi intime défendu quelquefois par un crâne d'animal accroché à un arbre comme un paratonnerre contre le mauvais œil (*'ain*, l'œil). Le jardin est plus qu'un simple lieu de travail ou qu'un lieu à vocation purement agricole. D'ailleurs, une grande partie de la production est tournée vers l'autoconsommation, avec une consommation des fruits souvent sur le lieu même, un grappillage (*tinegi*) au jour le jour. Il n'est pas absurde pour le cultivateur de rester dans son jardin même si la nécessité de travaux de ne se fait pas sentir. Le jardinier y vit dans la journée et la soirée également pendant la saison chaude. En quelque sorte, il habite son jardin, en dehors d'un temps précis. Se précisent les jours quand on emploie des salariés à la journée, les heures au moment de la *nûba* (tour d'eau), mais pas exactement pour l'heure qu'il est (on règle sa montre sur celle de son voisin), mais pour ce qu'elle dure à ce moment.

Le jardin de vieille oasis est donc pour le jardinier à la fois un espace socialisé de « non-travail » et à la fois un espace de production agricole, mais selon des critères qui ne tiennent pas toujours de la pure productivité économique<sup>3</sup>.

Le jardin est un lieu clos, intime et investie d'une esthétique forte : nous parlions du beau, celui-ci ne vaut aussi que parce que le jardin est soumis au regard des autres, apprécié ou jaloué (mauvais œil). Le jardin possède également une dimension collective. Mis à part les petites « fêtes » collectives au *legmi* dans les jardins, il n'existe pas de fête, de manifestation au niveau de l'oasis, même sur les grandes opérations agricoles (récoltes de dattes ou autres). Tout semble se focaliser alors sur le jardin.

### *Le collectif dans le jardin*

L'accueil et le devoir d'hospitalité dans le jardin sont systématiques, même si journallement sont surtout concernés les voisins. Il est bien rare que l'on puisse refuser l'entrée du jardin à un visiteur, au Jérid comme à Djanet. Le jardin est bien fermé pourtant. Aujourd'hui au Jérid, les accès aux parcelles sont larges, afin de laisser entrer les charrettes. Mais dans quelques recoins des palmeraies, surtout à Degache et El Hamma, la porte (*bâb*, plutôt prononcé *bêb*) demeure à échelle humaine, c'est-à-dire de la dimension de la porte d'une pièce de maison. Les portes de jardin sont ainsi à Zagora (Maroc) et à Djanet (Algérie) où les charrettes sont peu nombreuses dans la première et

<sup>1</sup> Cf. les données des suivis d'exploitations, Partie 4.

<sup>2</sup> A propos de l'oasis de Chébika au Jérid, p. 52 in DUVIGNAUD J., 1992, *op. cit.*

<sup>3</sup> Ainsi en est-il du maintien actif (on plante encore) de cultivars « non rentables » d'un point de vue économique (par rapport à la *deglet nour* ou à la *'allig*) ou de palmiers dits *sheken* ou *khalt* qui participent à une biodiversité *in situ* (ces derniers ne sont pas encore des cultivars). Ces variétés dites communes sont diminuées certes par le marché de la datté initié par les colons, mais même aujourd'hui ils ne sont pas simples agréments, ils sont récoltés. Leurs intérêts résident dans des goûts différents et un étalement du calendrier de la production, donc de la consommation.

absentes dans la seconde. Dans ces palmeraies, y prévaut l'âne, surtout à Zagora, équipé d'un bât (dit *shuari* et *zembil* au Jérid). Le jardin est bien un espace privé. Les visiteurs sont accueillis dans la petite zone non agricole, dans ou à côté de la cabane. Parfois le partage du repas, mais surtout du thé (*el tey*), sont l'occasion d'échanges, de discussions.

Certains jardins accueillent les buveurs de *legmi* (sève du palmier). « *Legmi* » est souvent un doux euphémisme désignant le *qêshem*, *legmi* fermenté dans de l'orge (*shehir*) ou de la semoule de blé (*gamar* ; ou de blé vert, semoule dite alors *fghik*) ; on y ajoute parfois comme ferment de la gomme arabique (*luban*). Les oasis rivalisent entre elles pour la réputation de la meilleure production de cet alcool. Les participants à ces « *clubs legmi* » (parfois payants, mais rarement) peuvent provenir d'un cercle débordant la palmeraie (fonctionnaires, commerçants...). C'est toujours collectivement et dans l'enceinte du jardin que le *qêshem* est consommé. Il est servi dans la *batia*, une amphore réservée à cet usage, fabriquée notamment par les potiers de Tozeur<sup>1</sup>. Les hôtes sont assis sur le sol, souvent en cercle, chacun buvant l'un après l'autre, se passant la même tasse (usuellement, ce n'est pas un verre classique *kas*, mais une tasse spécifique à cet usage, assez plate en poterie dite *dur*, de « tour » ou « tourner »). La tasse est bue toujours d'un coup (« Ce n'est pas du thé ! » qui se boit, lui, du bout des lèvres). Ce *qêshem* se fait appeler aussi à Tozeur, comme « nom discret », *bu namusa*, mot à mot « père du moustique », c'est-à-dire lié aux *namus* (« moustique » et plus généralement tout insecte que l'on trouve dans le seau qui récolte le jus sur le palmier, puis dans la *batia*, attiré par le sucre du *legmi*). D'ailleurs, une boule de *fibrillum* (le *lif* du palmier) est placée dans l'ouverture de la *batia* pour en obturer l'accès aux insectes (efficacité relative). Un autre nom connote sa qualité de manière péjorative : « *ma u sukar* », c'est-à-dire « eau et sucre ». Pour fermenter plus rapidement la sève, certains y ajoutent de l'eau et du sucre, particulièrement quand la boisson est destinée à la vente (toujours informelle)<sup>2</sup>.

Ces activités, bien que connues de tous, sont entourées d'une discrétion certaine. La Tunisie est contrée musulmane ; l'alcool y est moralement interdit (*haram*). Le problème moral que représente cette boisson du terroir est détourné, et par là nié, en ne lui accordant pas le statut d'alcool (bien qu'évidemment on s'en saoule). L'explication est que le jardinier maîtrise toutes les étapes de cette production et voit bien, en toute bonne foi, qu'il ne rajoute pas la moindre goutte d'alcool (on s'accorde à penser que de l'alcool, de pharmacie, est rajoutée dans la composition des « vrais » alcools commerciaux). Une autre possibilité (minoritaire) est de nier que le vin fût *haram*. D'après certains jardiniers, entrent dans cette catégorie : *haluf* (le porc), « les morts », *dem* (le sang), mais le vin ne serait pas interdit formellement par le Coran. Dieu aurait dit que l'on « peut en boire jusqu'à ne plus pouvoir penser » [tant qu'on peut garder sa raison] ; on sent là une interprétation d'influence soufie<sup>3</sup>. En fait, entre le *haram* (prohibé) et le

<sup>1</sup> A Tozeur, au-dessus de l'ancienne corbeille, au lieu-dit *kusha*, ce qui signifie « four » (nécessaire à la cuisson des poteries). Ces fours sont essentiellement alimentés en palmes de dattiers, les *djerid*. Outre les poteries, on y produit une brique d'argile de petite dimension et plate, matériau typique de la construction des vieilles habitations des bleds.

<sup>2</sup> « Octobre et mars donnent la meilleure qualité de *legmi*. Comme les femmes qui allaitent, les palmiers donnent du lait. Il existe des saisons. Les autres saisons, on rajoute eau et sucre : *ma u sukar*. »

<sup>3</sup> A Djanet, pour éviter de tomber en transe lors des soirées musicales, on prenait des excitants comme le vin de palme. Ce vin s'obtenait en perçant un trou circulaire dans le tronc du palmier et en récupérant la sève qui s'en écoulait. Mais cette prise d'alcool ne se fait plus depuis « au moins dix ans » car, selon certains, l'extraction de la sève du palmier dattier était mauvaise pour la plante. Un cultivateur reconnaissait avoir produit du vin de palme dont il appréciait le goût, mais il ne pense pas que cela avait une quelconque répercussion sur la santé du palmier et « ignore » pourquoi cela ne se fait plus. Il est permis de penser que la restriction puis la disparition de son usage sont aussi liées

*halal* (autorisé), il y a le *mankur*. C'est le domaine du toléré, comme l'est la consommation du *qêshem* et du *takruri* (voir ci-dessous). Par ailleurs, on trouve beaucoup de raisons de boire le *qêshem*. A en croire les buveurs, il s'agit même d'une panacée. Ces soirées à boire peuvent se produire chaque soir dans certains jardins : il s'agit d'une véritable institution interne à l'oasis jéridi. Il demeure encore dans les mémoires le souvenir du temps où les *khammesa* n'étaient pas acceptés dans les cafés du village, tacitement ou explicitement, aujourd'hui des cafés investis par tous, véritables places publiques (masculines). Ce refuge au jardin était, pour la classe laborieuse de l'oasis, le pendant sous les palmiers de la réunion au café des commerçants et de la *shorfa*.

L'alcool du palmier n'est pas l'unique plaisir collectif qu'on trouve au jardin. On y jouit de légumes, de fruits, de l'ombre, de musique (chants et percussions improvisées ou sur *derbuka*) et autrefois de l'essentiel *takruri* (*Cannabis sativa*, *Cannabinaceae*)<sup>1</sup>. C'est un idéal d'abondance correspondant à l'eschatologie musulmane : implicitement, les bienfaits que la parcelle procure renvoient à l'idée de *jenna* (paradis). Être bien, c'est apprécier le lieu, un confort visuel, auditif, olfactif ; être bien ensemble, dans la consommation, la communication (les discussions voire les chants).

---

à la pression religieuse ; le fait que les Touareg soient musulmans n'est pas nouveau, mais la région est de plus en plus sensibilisée aux mœurs du restant de l'Algérie (soit donc un mouvement vers plus d'orthodoxie au dépend de ce qui apparaît hétérodoxe et apparaîtra folklorique). La vente d'alcool est tout à fait légale mais le produit totalement introuvable à l'achat sur Djanet, et bien qu'il existe un trafic d'alcool acheté aux touristes de passage (quand il y en avait), personne n'avouera en consommer.

<sup>1</sup> Le cannabis, on le dit aussi au Jérid *zatla* ou *hashish*. Jean DUVIGNAUD donne une bonne description de son usage dans l'oasis de Chébika (DUVIGNAUD J., 1992, *op. cit.*), administrativement située dans le gouvernorat du Jérid. L'usage du cannabis a été sévèrement prohibé depuis l'Indépendance (1956) par le président Bourguiba qui aurait accusé les Européens coloniaux d'en avoir développé la culture afin « d'endormir le peuple ». Les souvenirs nostalgiques de vieux jardiniers demeurent au Jérid. Il semble que la plupart des jardins en possédait au moins quelques pieds dans un coin pour l'usage personnel, ce qui ne semble plus être du tout le cas aujourd'hui. Certains jardiniers pensent que sa culture n'a pas perduré au-delà de 1960. Il y a eu beaucoup de mécontentement lors de sa prohibition : « avant on fumait gratuit, maintenant on achète des cigarettes avec l'argent ». On fumait le cannabis en cigarettes (*garo*) et particulièrement dans de petites pipes (*sebsi*) au fourneau en argile (*tin*) et au tuyau en canne (*Arundo donax*, *Poaceae*, au Jérid *qsaba*). A Djanet en Algérie, il semble que sa consommation soit très marginale et récente, importation du Niger. On en cultive depuis peu quelques pieds, clandestinement. La situation est tout autre au Maroc, bien que peu en soit cultivé à proprement parler dans les oasis : les régions montagneuses du Rif au nord ont trouvé là leur spécialité.

A noter qu'il ne s'agit pas de l'unique plante stupéfiante en usage au Jérid : le datura stramoine (*Datura sp.* — sans doute *D. stramonium*, *Solanaceae*) est dite *hashish fedda* de herbe (*hashish*) et asthme (*fedda*), affection pour laquelle il est connu que cette plante possède des vertus curatives. Ce fut aussi un succédané au cannabis lors de son bannissement. Comme narcotique, on consommait ses graines en infusion dans le thé ou on fumait ses fleurs. Sa culture, aujourd'hui, n'existe plus même si elle n'a pas été l'objet de mesure d'interdiction. On en trouve toujours quelques pieds spontanés ici ou là. A Djanet, cette plante ne semble pas utilisée aujourd'hui, elle est nommée par les Kel Ajjer, *rakhama* ou *boghzak*. Certains affirment qu'absorber du datura peut rendre fort et gros, mais tout aussi sûrement fou. Son usage n'est pas très clair, il semblerait toutefois qu'elle entre dans la composition de certaines préparations médicamenteuses *isfaran* (sing. *asafar*).

Une dernière plante classée comme stupéfiante est le pavot (*Papaver somniferum*, *Papaveraceae*). Elle est nommée à Tozeur comme *ghash-ghash* (en rapport au bruit que font les graines quand on secoue le fruits sec), à l'usage local inconnu, sinon que les femmes en utilisaient dans les *abud* pour grossir (voir « Le choix et l'usage des plantes », p. 75). On en cultivait en cachette, dit-on, avant l'Indépendance.



Voilà ce que des jardiniers à Degache tentent de faire saisir à l'Étranger : « Tu vois, c'est joli l'oasis, tu vois comme c'est bien, il y a à manger, les fèves, les fruits, les piments, et aussi à boire... »

Le jardin est un lieu de convivialité et aussi un avant-goût sur terre des plaisirs du Paradis, « Voici quel sera le jardin promis à ceux qui le [Dieu] craignent : le jardin où coulent les fleuves ; il leur fournira une nourriture et une ombre inépuisables. » (Coran, Sourate XIII, verset 35). Nous pourrions multiplier les exemples, qui sont très nombreux dans les textes coraniques<sup>1</sup>. Il est indéniable que cette qualité de la jouissance soit un patrimoine commun de l'imaginaire du monde arabo-musulman. Il ne s'agit pas là de religion, mais d'une impression (au sens d'empreinte). Il est loisible à l'oasien de puiser ses références dans ces textes. La lecture qu'il en fera ne contredira ni sa conception ni son expérience. L'impression sera d'autant plus efficace que ces textes jouissent de la Vérité<sup>2</sup>. Dès l'enfance à l'école coranique, l'imaginaire sur le jardin peut se nourrir encore de versets tels que ceux-ci :

« Ceux qui craignent la majesté de Dieu auront deux jardins. [...] Ornés de bosquets. [...] Dans chacun d'eux jailliront deux fontaines. [...] Dans chacun d'eux croîtront deux espèces de fruits. [...] Ils [les croyants] s'étendront sur des tapis brochés de soie et brodés d'or ; les fruits des deux jardins seront rapprochés, aisés à cueillir. [...] Outre ces deux jardins, deux autres s'y trouveront encore. [...] Deux jardins couverts de verdure. [...] Où jailliront deux sources. [...] Là, il y aura des fruits, des palmiers et des grenades. » (Sourate LV, versets 46-68).

Le champ de l'eschatologie dans le Coran est singulièrement révélateur de la valeur de l'eau, de la douceur des jardins opposé à la sécheresse et la stérilité du désert sur terre, et à l'enfer dans l'au-delà ; *Les habitants du feu crieront aux habitants du paradis : Répandez sur nous un peu d'eau ou un peu de ces délices que Dieu vous a accordées.* (Sourate VII, verset 48)<sup>3</sup>. Le jardin est aussi l'arrière-goût d'un paradis perdu, celui des origines, où Dieu disait « Toi, Adam, habite avec ton épouse le jardin, et mangez de ses fruits partout où vous voudrez ; seulement n'approchez point de l'arbre que voici » (Sourate VII, verset 18). Nous connaissons la suite, la faute commise : *Descendez, leur dit Dieu, vous serez ennemis l'un de l'autre. Vous trouverez sur la terre un séjour et une jouissance temporaires.* (verset 23) Le jardin d'oasis est ce jardin de jouissance temporaire, entre les deux autres. De cette sorte, le musulman dispose symboliquement, comme l'écrit avec justesse Malek CHEBEL<sup>4</sup>, d'une étendue chronologique inaugurée par un jardin, le « jardin primordial » et parachevée par un autre, celui du Paradis. Entre les deux pôles, est une étendue, spatiale cette fois-ci, qu'importe la forme, en tout cas réelle et non imaginaire, le jardin terrestre, le jardin de la jouissance

<sup>1</sup> Voir aussi par exemple Sourate XX, versets 77-78 ; S. XXII, v.14 & 23 ; S. XXIX v. 58 ; S. XLVII v. 13, etc.

<sup>2</sup> Cf. « Le monde oasien invisible : esprits, êtes-vous encore là ? », p. 198.

<sup>3</sup> BATESTTI V. - *Les relations au désert des religions monothéistes*, 1993, *op. cit.*

<sup>4</sup> p. 266 in CHEBEL M. - *L'imaginaire arabo-musulman*, Paris, Puf, 1993.

immédiate. Nous verrons au chapitre 11 que cette acception du jardin est partagée par le tourisme, mais en d'autres termes et cette fois-ci avec une dimension exclusive.

Apprécier le jardin, c'est consommer et communiquer ensemble. Le jardin est un centre où les constructions de l'espace entourent le jardinier. Le jardin est un centre intime et pourtant partagé. Pour Augustin BERQUE<sup>1</sup>, « dans la culture japonaise, l'appréciation des beaux sites est indissociable du commerce humain (échange de poèmes, banquets, cérémonies du thé) ». Entre le jardinier *jéridi* et le touriste occidental, trouve-t-on peut-être l'opposition que BERQUE fait entre « le paysage sociable » et le « paysage contemporain solitaire » inspiré de l'Occident romantique (le touriste et le coucher de soleil par exemple). Dans les oasis du Jérid, fleurissent toujours ce que J. DUVIGNAUD<sup>2</sup> nomme les « parleries » et dénommées au Jérid *halga* et *ga'da*. Les Jéridi sont très connus pour ces parleries. *Halga* vient de « cercle » en dialecte ou *halaqa* en arabe littéraire (quand un *sheikh* enseigne à ses disciples) et *ga'da* a rapport à la position assise (verbe dialectal *ga'ad* s'asseoir). On y lisait par exemple *antria*, l'histoire de la vie du héros Antar (*Anter* localement), poète et guerrier anté-islamique, et ses aventures (avec sa bien aimée), mais ce sont surtout des moments où tout peut se dire : politique, police, femme. Ces réunions masculines sont les occasions d'échanges des savoirs. Les normes esthétiques se communiquent, le collectif sanctionne l'individuel, les connaissances se transmettent : sur le fond commun en agriculture, des recettes, les essais, les commentaires sont échangés, on écoute, on se souvient de récits, des histoires locales. Une partie de l'existence collective se joue là, dans le jardin.

Pour en revenir au travail, la production agricole nécessite aussi cette intervention du collectif dans le cadre de l'entraide ou du salariat. Et ceci particulièrement autour du palmier dattier dont les activités qui lui sont dédiées rythment l'année : pollinisation (*dhokar*) au printemps, suspension des régimes (*imferza*) en été et récolte (*gatta'*) en automne. Si deux ou trois personnes suffisent parfois pour s'acquitter des deux premières tâches, la récolte est effectuée par des équipes nombreuses. Ces moments du travail collectif, avec les soirées au *qëshem*, sont l'occasion d'interprétation de chants, surtout lorsque les jardiniers ouvragent dans la tête du dattier dans la haute strate de la palmeraie alors sonore. Lors des récoltes, les chants des ouvriers sont orchestrés souvent par le *gatta'* (le « coupeur » de régime). On s'appelle de palmier à palmier, de jardin à jardin.

Un *khammes* qui chante en montant aux palmiers pour la pollinisation.

Je demande à celui qui m'accompagne :

« Que chante-t-il ?

- Il chante pour sa copine, il lui dit qu'il l'aime.

- Et les paroles ?

- Ma chérie, ma bien-aimée, tes yeux sont pareils à ceux du buffle...

- Du buffle ?

- Oui, la vache sauvage [...]

- C'est un compliment ? C'est gentil ou ce n'est pas gentil ?

- Oh oui ! c'est gentil ! Et il chante encore, tes joues sont roses comme les roses [...]

<sup>1</sup> BERQUE A. - *Du geste à la cité, Formes urbaines et lieu social au Japon*, Paris, Éd. Gallimard, 1993.

<sup>2</sup> DUVIGNAUD J., 1992, *op. cit.*

Ces ambiances sonores, chants, percussions, rires et éclats de voix, constituent une des structurations de cet espace, certes volatile et donc moins « visible » que les trajets par exemple, mais non moins importante.

On ne peut comprendre le jardin si on l'aborde uniquement comme espace agricole productif. Nous l'avons vu, c'est un lieu de solitude et de sociabilité forte et même seul, le jardinier n'y fait pas que travailler. C'est un lieu de communication où s'échangent et s'éprouvent des normes et représentations techniques et sociales. Sur l'espace de la palmeraie, on partage une connaissance des lieux hors du jardin (toponymie, nouvelles...) pour s'y déplacer. D'autres trajets par d'autres usagers plus occasionnels donnent lieu à des représentations différentes de la palmeraie.

### Parcours, représentation dans la palmeraie

L'eau n'est pas l'axe majeur de ce travail sur les oasis. Fontaine, je ne boirai pas de ton eau, nous avons néanmoins à y revenir ici. Les espaces deviennent lieux lorsqu'ils sont vécus, pratiqués. Une des façons de pratiquer un espace géométrique est d'en mesurer l'étendue, d'en faire le tour, de l'arpenter, le traverser, etc., c'est-à-dire de le parcourir. Les trajets sont aussi une forme de pratique qui fait vivre les espaces.

Mais il ne s'agit pas là de parcourir le jardin. L'étendue parcourue par l'eau ou les hommes est à l'échelle de la palmeraie, c'est-à-dire au niveau large et non restreint, au niveau vraiment collectif et non plutôt individuel. En élargissant le cadre à l'ensemble de la palmeraie, on observe des pratiques de la nature plus variées : à ce niveau, les groupes sont plus nombreux, ce qui appelle plus de perceptions différentes.

#### *Le parcours de l'eau*

Le parcours de l'eau semble immuable dans les oasis. Le flux est conduit, enserré entre les berges des oueds. L'homme, après avoir rassemblé les petits écoulements en oued (*wed*, plur. *uidien*), le divise avec les partiteurs entre quartiers de l'oasis, groupes de jardins, puis entre jardins ayants droit. L'eau est d'abord divisée en volume, puis en temps de main d'eau pour chaque jardin. C'est ainsi que cela se passait par exemple à Nefta et Tozeur.

Ce parcours de la corbeille des sources, *ras el 'ayun* (« tête des sources »), aux jardins n'avait en fait rien d'immuable : à Tozeur, l'eau coule toujours, mais son trajet est amputé de moitié. Le lit de l'oued est aujourd'hui le déversoir de canalisations d'eaux tirées des nappes profondes<sup>1</sup> *via* les motopompes entretenues par les techniciens du CRDA et alimentées en électricité par la Steg. Depuis que ne sourd plus l'eau sur les pentes de la corbeille, précisément à cause de ces motopompes<sup>2</sup>, la gestion collective de l'eau a échappé aux oasiens. A Nefta, le changement est encore plus « visible » (si on

<sup>1</sup> Forages exploitant par pompage l'eau du Complexe Terminal et des forages artésiens (mais l'artésianisme disparaît et on tend là aussi à pomper) exploitant l'eau du Continental Intercalcaire (plus profonde).

<sup>2</sup> Cf. « Intervention de l'État », p. 171.

peut dire). Avec la collaboration d'un projet allemand, toutes les canalisations d'eau ont été enterrées afin de réduire au minimum les pertes par infiltration et évaporation. De fait, les oueds n'y existent plus. Ces changements ont signé, à notre époque, la fin de la gestion collective de l'eau pour devenir une gestion par la collectivité, au travers des administrations, représentantes de la volonté et de l'intérêt national. Désormais aussi, terre et eau sont indissociables alors qu'elles pouvaient faire l'objet de droits de propriété distincts autrefois. Cela est tellement vrai aujourd'hui que nombre de jardiniers expriment la surface de leur jardin en temps de main d'eau auquel celui-ci a droit (qui est au *prorata* de la surface, mais le rapport varie entre oasis). Les travaux collectifs sont aujourd'hui cantonnés à l'entraide entre jardiniers (*malek* ou *khammesa*) ou à l'emploi de salariés temporaires.

Ces travaux collectifs avaient pourtant dans le passé une importance vitale pour la survie de l'oasis en se manifestant surtout à l'occasion de l'entretien annuel des systèmes hydrauliques. Les *malek* envoyaient leur *khammes*, donc consacraient un peu de leur force de travail, au curage des sources (afin de maintenir les débits) et des drains. Aujourd'hui les sources n'ont plus à être nettoyées (puisqu'elles sont définitivement taries) et le nettoyage des drains ainsi que l'entretien des puits sont impartis au CRDA. Bref, aujourd'hui les oasiens du Jérid ne peuvent plus agir sur l'eau dans la palmeraie ; la question de l'eau se cantonne uniquement au registre revendicatif. Cela est particulièrement vérifié dans les palmeraies récentes. La naissance de ces nouveaux périmètres irrigués est directement liée et conçue à travers une maîtrise technique non locale ; « non locale », car les agriculteurs n'ont aucun pouvoir sur elle. Ils ont à payer la facture d'eau et cela est tout. C'est dans la palmeraie d'Ibn Chabbat que les problèmes sont les aigus. Puisque les agriculteurs de la première tranche ne payaient pas l'eau, l'Administration a suspendu la distribution. Les discours des jardiniers ont été virulents : « On dirait que l'on n'est pas des Tunisiens : on ne nous aide pas, on nous coupe l'eau. » ; « Même Israël ne fait pas ça [aux Palestiniens] » (jardiniers d'Ibn Chabbat, le 29 février 1996). L'eau est le point émergent de rencontre entre l'État et les jardiniers. Ces mêmes cultivateurs diront en colère : « Nous sommes fatigués de ce projet. Il y a deux solutions : ou brûler Ibn Chabbat, ou l'État travaille avec les agriculteurs. » Le discours sur l'eau est le prétexte d'une expression politique ; on en vient à regretter le « temps des Français [dont] les puits de trente-cinq ans marchent encore, pas comme ici » (30 août 1995).

Nous avons vu, au chapitre 4, qu'au Jérid le *jar* désigne autant la palmeraie que le quartier d'oasis (parfois, certains auteurs comme PENET<sup>1</sup> l'orthographient *jerr*). BEDOUCHA donne au Nefzawa pour *jerr* le sens d'oasis, de terroir oasien, de quartier d'oasis, c'est-à-dire les mêmes sens qu'au Jérid. Mais elle lui rajoute la signification suivante : « temps de parcours de l'eau »<sup>2</sup>. Pour elle, cela rappelle le lien intime de la terre et de l'eau, l'étroite dépendance de l'une par rapport à l'autre (elle le dit sans doute pour l'aspect agro-écologique et non juridique). Ce mot *jerr* tirerait son origine du verbe « courir » et, pour l'eau, « couler », « s'écouler ». « Qu'est la terre en milieu désertique, sans cette force de l'eau qui la parcourt, en même temps la dessine, la délimite ? L'eau donne son nom à la terre et cela est juste puisqu'elle lui donne la vie. »<sup>3</sup> Certes. J'ai tenté de vérifier cette hypothèse au Jérid : cette étymologie n'a jamais reçu l'agrément des oasiens. Il s'agit pourtant bien du même terme. On m'a plutôt avancé

<sup>1</sup> PENET P., [1912], *op. cit.*

<sup>2</sup> p. 399, 55 et *infra* p. 36 in BEDOUCHA G., 1987, *op. cit.*

<sup>3</sup> p. 55, *Ibid.*

l'explication suivante : ce mot viendrait de *jâr*, « voisin » insistant alors sur la constitution en puzzle de la palmeraie : le terroir est un ensemble aggloméré de jardins voisins, on passe d'un voisin l'autre, *min aj-jâr lil-jâr*.

Les exercices sur les étymologies sont toujours d'une gymnastique périlleuse. Mais qu'en déduire ? Si les Jéridi éludent une acception hydraulique de ce mot pour se concentrer sur la foncière, c'est soit que Geneviève BEDOUCHEA s'est trompée, soit que cette acception avait cours autrefois également au Jérid, mais sa disparition marquerait alors le déclin de l'eau comme axe majeur de l'oasis. Si l'eau demeure au centre des discours revendicatifs et qu'elle n'a pas perdu bien sûr son importance agro-écologique, néanmoins il y aurait là le reflet de l'impuissance des communautés oasiennes à agir sur l'eau. Pour paraphraser BEDOUCHEA, l'eau au Jérid ne serait plus « première technique, économiquement, mais aussi symboliquement ».

L'eau a-t-elle disparu ? On en revoit pourtant resurgir la thématique ailleurs : les oasiens cultivateurs n'ont plus réellement à s'occuper de son parcours, sinon dans leur jardin, mais l'intérêt des oueds s'inaugure une nouvelle fois comme symbole du paysage oasien. En effet, le ministère du Tourisme tunisien investit dans la renaissance d'un oued dans la palmeraie de Nefta afin d'attirer de nouveau les touristes (et rentabiliser les infrastructures construites) : une oasis sans eau (apparente) ne répond plus à ce que notre imaginaire d'Occidental en attend. A Tozeur, les personnes proches de l'activité touristique voudraient, eux, qu'on leur préserve intact et si authentique leur oued (voir sur ce sujet « La séduction extra-agricole », p. 184).

### *Les trajets des hommes*

L'oasis est un ensemble aggloméré de jardins, une constitution de puzzle. Mais dans cette masse, outre les systèmes d'irrigation, se dessinent le tracé des chemins qui relient les parcelles cultivées. Ces axes sont les armatures du conglomérat. De la véritable petite route goudronnée au sentier qui ne laisse passer guère qu'un homme, la variété des chemins est élevée. Le jardin est cet espace intime et collectif, mais chacun est connecté à l'ensemble par tout un réseau d'accès. La circulation est alors possible. La visite est une potentialité intégrée dans la palmeraie : on est toujours prêt à servir du thé aux gens de passage dans le jardin et leur offrir des fruits, voire même des légumes (bottes de radis, de salade, un peu de piment, de gombo, etc.). D'ailleurs, beaucoup de fruitiers, en général peu considérés dans la production agricole par les jardiniers, ont leurs fruits dits « pour les passants », « les visiteurs », c'est-à-dire qu'ils n'envisagent en aucune manière de les commercialiser non plus d'en mesurer la production, mais ces produits font partie des dons aux gens de passage. A Zagora, les jardins se disent *jnanat* (sing. *jnan*). Le long des chemins de la palmeraie, les *trek*, certaines zones échappent à la clôture des gros murs en terre crue (*hayot*, sing. *het*) qui cernent tous les jardins. Ce sont de petites zones de palmiers (quelques pieds non entretenus) sans propriétaire, donc non privatif, que l'on dit appartenir à la collectivité. On nomme de telles zones *jnan sbil*, ce qui signifie littéralement « jardin pour les voyageurs ou les passants » : les fruits, en vérité peu nombreux, sont au tout venant.

Seuls les jardiniers, et peut-être les pompistes<sup>1</sup>, connaissent bien les divers recoins du dédale que forme le réseau de chemins dans les anciennes palmeraies, plus particulièrement les vieux *khammesa* qui ont eu l'occasion de travailler dans diverses propriétés. Ce réseau est tortueux, épousant les contours irréguliers des parcelles. Nombre de sentiers se rapetissent au fur et à mesure que l'on s'y engage pour finir en un cul de sac. Les palmeraies les plus récentes, dont les jardins (*nuamar*, sing. *numro*) sont des lots de forme identique rectangulaire, elles, ont leurs allées claires : elles sont droites, larges et perpendiculaires les unes aux autres (palmeraies de Dghoumes, d'Ibn Chabbat, etc.). Ce n'est plus le même procès de connaissance spatial, car dans ce cas, le trajet est « prévisible ».

La connaissance du réseau dans les vieilles palmeraies s'acquiert par la pratique. Pour désigner un endroit ou indiquer une direction, les oasiens réfèrent à tel jardin dont le toponyme est connu, ou telle tombe de saint. Certains des jardins qui servent de repères ont leur histoire propre<sup>2</sup>, mais se comptant par centaines, il arrive que leur localisation soit malaisée. Les tombes des saints, elles, sont des balises éprouvées. On les rencontre en grand nombre dans les vieilles palmeraies et sont totalement absentes des récentes et rares dans le désert (Sidi Bu Hlel intéresse essentiellement les pasteurs ou anciens pasteurs). Jocelyne DAKHLIA<sup>3</sup>, pour qui « la palmeraie de Tozeur abrite une nébuleuse de tombes de saints », note que « les saints, porteurs de Baraka, sont les seuls morts qui puissent être admis dans les jardins ». S'ils sont rarement établis en fait au sein des jardins, on les trouve plus fréquemment ponctuant les chemins, espaces collectifs de la palmeraie.

Ces sanctuaires des saints locaux (les *weli*) se nomment *qubba*. Ils tiennent ce nom de leur coupole, généralement couleur de la chaux blanche, signifiant général du sacré<sup>4</sup>. L'identification collective des *qubba* est d'autant plus facile que chaque saint a son histoire (tel saint fut fondateur de l'oasis, tel autre fut son élève, à tel autre encore sont attribués des miracles, etc.), sinon c'est le toponyme même de la tombe qui est évocateur<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Dits « *bonbist* », ce sont des salariés du CRDA ou des AIC qui assurent l'ouverture et la fermeture des vannes d'irrigation.

<sup>2</sup> Voir Partie 4.

<sup>3</sup> p. 96 in DAKHLIA J. - *L'oubli de la cité, La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le Jérid tunisien*, Paris, Éd. La Découverte, 1990.

<sup>4</sup> A Djanet, ces lieux de *baraka* existent également, mais en moins grand nombre (l'oasis est aussi plus petite). Il existe de ces réseaux également dans le désert, qui rythment les déplacements : les stations sont presque obligées. Les monuments, parfois juste un amas de pierres, sont marquées également de blanc, qui provient parfois, à Djanet, d'une argile blanche que l'on trouve dans la falaise au-dessus d'Adjahil et que l'on nomme *tabariak*. Les femmes et les enfants en mangent parfois pilée, sucrée et mélangée à de l'eau. Cette ingestion par les femmes se fait, disent-elles, surtout quand elles sont enceinte (trois mois), un peu identique aux « envies de fraises » françaises.

<sup>5</sup> Par exemple, Sidi Kabuya est le nom d'une *qubba* connue de la palmeraie de Tozeur : le saint enterré là ne s'appelait pas « Kabuya », ce qui signifie « potiron » (*Cucurbita maxima*), mais le toponyme s'est créé tardivement avec une action *post-mortem* du saint. L'histoire raconte qu'en un temps de famine au Jérid, une personne s'enfuyait d'un jardin, poursuivi par le *sherik* parce qu'il y avait dérobé un potiron pour manger. Passant près de cette *qubba*, le voleur y cacha son larcin. Le potiron s'y changea en pierre. « On peut encore le voir » aujourd'hui sur la pierre tombale ce fruit « pétrifié », présume-t-on par le saint.

Toutefois, à la fin des années 80 Jocelyne DAKHLIA récoltait une version différente de cette histoire : « Un pauvre homme avait volé une citrouille pour nourrir ses enfants, mais on l'a surpris. On allait l'attraper, mais il a invoqué Dieu et la citrouille s'est pétrifiée. Dieu l'a sauvé, on ne pouvait plus lui faire de mal. Quand il est mort, on l'a enterré ici. » Si DAKHLIA s'est intéressée à cette histoire c'est qu'elle illustre la « dépolitisation du souvenir de la présence ottomane dans la région ». Cette histoire est l'une des rares traces que la mémoire collective jéridi ait conservé d'une domination turque de quatre siècles sur le pays. Mais où est le Turc ? Dans la citrouille ! Les seules tombes qui ne soient pas néfastes dans la palmeraie sont celles des saints. Cette « *qubba* » est le tombeau d'un Turc, tombeau



Ce réseau des *qubba*, porteur de *baraka*, est l'inscription du sacré dans la palmeraie, une prolongation de celui du *bled* (ville, village). Ces sanctuaires se visitent. Le groupe pratiquant le plus ce réseau est sans doute celui des femmes. Si naturellement elles adressent leurs vœux aux saints du *bled*<sup>1</sup>, on peut les voir parcourir occasionnellement les chemins qui mènent à ceux qui sont immergés sous les palmiers dattiers. Il s'agit bien d'ailleurs de la seule occasion de leur présence dans le *jar*. Quoiqu'on en dise, il n'est pas question de « croyances de femmes », mais ce sont les oasiennes qui pratiquent en majorité le sacré dans l'oasis. Il faut pour que l'homme s'y engage qu'un sacrifice (*qorben*, plur. *qarabin*) soit rendu en remerciement d'un vœu exaucé, et encore que ce sacrifice soit celui d'un bélier ou d'un bouc. Les femmes procèdent elles-mêmes aux sacrifices des poules.

A El Hamma, exception déjà soulignée un peu plus haut<sup>2</sup>, les femmes se rendent parfois dans les jardins pour y travailler et plus fréquemment encore pour laver le linge dans les petits bassins où, à certaines heures, coule l'eau d'irrigation des canalisations. Les femmes sont sans doute plus présentes que les hommes dans les palmeraies des anciens éleveurs nomades (Hazoua ou Dghoumes).

Ailleurs, en dehors de ce rapport au sacré, les trajets des femmes (j'entends toujours les femmes du Jérid) effleurent seulement le *jar*. Elles se rendent par exemple à Tozeur vers le site dit du Belvédère à Tozeur (*Ras el 'aïn*, l'ancien site des sources) pour y prendre des bains publics dans les petits bassins aménagés agréablement par les hommes (consolidés de stipes de palmier) au sortir des conduites de forages profonds (l'eau y est chaude). Sans ses sources, le site est aujourd'hui presque nu (la plupart des forages débouchent plus loin, directement dans la palmeraie). Les habitants de Tozeur se souviennent bien de la « jungle » que c'était dans le passé, quand l'eau suintait de toute la terre en mille *nebebia* (sing. *nibaâ*, source, mot dialectal à Tozeur qui correspond 'aïn, plur. 'ayun). C'était l'endroit des rendez-vous, où la densité de la végétation garantissait la discrétion et l'impunité des flirts. Ce lieu s'appelait *el oshraqa*. Aujourd'hui, le site est plutôt disputé par les groupes de touristes venus contempler le coucher du soleil. Tandis que des tranches horaires séparent l'occupation des bassins par les hommes ou par les femmes, comme au *hamam* (bain public du *bled*), l'occupation de cet espace tend à échapper aux femmes devant l'envahissement touristique désordonné qui fréquente *Ras el 'aïn* à toute heure, méconnaissant ces règles empiriques. L'occupation de l'espace de la palmeraie par les femmes est faible. Une dernière possibilité de leur trajet sur les marges du *jar* est la promenade de la fête du printemps, sonnant la fin de l'hiver (Degache, Tozeur, le 28 février 1995). Elle est l'occasion d'y cueillir un bouquet de fleurs (*meshmum*, *yazul* à Tozeur). Cette fête, sans festivité autrement que cette promenade, est marquée dans les maisons par un plat dit *zrega* (surtout à Tozeur : du pain de la maison, coupé en petits morceaux, mélangé avec de l'huile d'olive, du sucre, du beurre salé, parfois du miel, et qui est consommé également après la *daghla*, la nuit de noce).

L'occupation touristique, accrue singulièrement aux périodes de vacances, est néanmoins effective toute l'année. Que les touristes soient d'Europe (Français, Allemands et Italiens pour la plupart) ou du Nord tunisien, il n'y a plus discrimination

---

profane et insolite qui a été métamorphosé pour cela par la tradition locale en un tombeau de saint, et le turban turc qui l'orne s'est changé en citrouille. voir p. 95 in DAKHLIA J., 1990, *op. cit.*

<sup>1</sup> Cf. Chapitre 11 : Conflits de représentations, « Le monde oasien invisible : esprits, êtes-vous encore là ? », p. 198

<sup>2</sup> Cf. « Et les femmes ? », p. 126.



sexuelle dans les espaces parcourus ainsi que dans les pratiques de ces espaces. Hommes ou femmes, la praxis oasisienne du touriste est la même. Les sujets sont rares à se risquer seuls sur les routes de la palmeraie. A Nefta ou Tozeur, dans la ville, les vacanciers demeurent sur les grandes artères. La palmeraie leur semble, sans guide, aussi peu abordable que l'intérieur des quartiers. Ceci d'ailleurs fait bien les affaires des conducteurs de calèches dans ces deux oasis. Les touristes monnayent un trajet dans la palmeraie afin qu'on les accompagne en toute sécurité dans la découverte de l'oasis (peur de se perdre, peur de l'inconnu). La palmeraie est alors un objet de consommation olfactif et visuel. La pratique s'y cantonne au parcours de trajets bien définis, sur une route goudronnée et éclairée et au rythme du pas du cheval qui tire la calèche. Ce trajet à Tozeur est une boucle dont un commencement est le lieu dit « *berka* », un partiteur de l'oued (et un café) : avec un peu de chance, les touristes dans les calèches pourront observer l'ouvrier chargé de fermer ou déboucher les ouvertures du peigne. Un peu plus loin, un arrêt est prévu dans un jardin spécialement ouvert à ces *guera* (étrangers), où ils apprécieront la touche pittoresque d'un ouvrier qui escaladera un palmier pour eux. Un autre arrêt peut se faire au zoo avant la fin de la boucle, lieu bien connu pour son dromadaire qui sait boire les bouteilles de Coca-Cola.

Sans moquerie particulière, la pratique effective du touriste dans la palmeraie est somme toute superficielle. Superficielle, mais non sans influence. Car en même temps que ses valises, le touriste porte avec lui une vision du terroir et une esthétique de la nature toutes différentes de la « norme » oasisienne du Jérid à laquelle elles se superposent. Sa pratique n'est pas quotidienne, mais efficace par la succession de son semblable. Le jardinier, par sa pratique de la nature, effectue une domestication permanente de son jardin et de la palmeraie. Sa perception de l'espace est intimement liée à sa pratique : le jardin, comme l'oasis, est un assemblage de surfaces contiguës, plus ou moins bien définies, mais dont il n'ignore pas qu'elles possèdent des frontières. La différenciation sexuelle dans la perception de l'espace oasisien des vieilles palmeraies peut être notée : tandis que seuls les hommes sont au jardin, les femmes parcourent et effleurent la palmeraie. Leur pratique implique une conception de cet espace comme trajet, intervalle entre deux points, un peu à la manière de ce que l'on a pu décrire des nomades (bien entendu, l'analogie s'arrête là) ; celle des touristes et visiteurs occasionnels devrait être similaire sur ce point. C'est bien au niveau large de la palmeraie que se croisent les praxis les plus variées. La constitution des lieux investis de sens dans l'espace, nous l'avons décrit du social vers l'espace : le milieu limite les pratiques, les pondère, les indique, les mesure, les circonscrit etc., mais le champ de ses pratiques est vaste et le choix élevé, comme nous le montrent les exemples des jardiniers, des femmes jéridi et des touristes. Avant d'approfondir le sujet des *guera* et autres acteurs du monde oasisien, nous allons nous pencher davantage sur la manière dont les Jéridi apprécient l'oasis et ce que cela signifie d'y travailler.

## Esthétique, travail et farniente

Ce travail a déjà signalé que le jardin, pour le Jéridi, est plus qu'un simple espace de production<sup>1</sup>. Il est un espace de solitude et de convivialité. Il est l'espace masculin de travail et de farniente.

### *Place du sens esthétique*

Le visiteur qui se présente au jardin est rarement éconduit. Qu'il s'agisse d'un voisin, d'un cadre administratif voire d'un touriste, on l'accueillera toujours dans l'enceinte privative du jardin au moins pour lui offrir le thé. Si c'est le *khammes* qui est présent, il agira comme si le jardin était sa propriété : plus qu'un simple espace de travail, il habite le jardin, l'organise, le fait vivre, en un mot, le socialise. Et parce qu'il y a investissement personnel du jardinier dans cette création, le regard du visiteur est un regard qui sanctionne, qui apprécie. Une mesure dans l'expression du jugement cependant est codifiée. Si le passant est civilisé, il ne signifiera pas de manière directe qu'un jardin est beau même si cela est son idée ; le propos peut se laisser entendre, mais de manière subtilement allusive. Implicitement, cette manière de faire protège de l'*'ain*, l'œil (le mauvais œil)<sup>2</sup>. Pour le dire vite, le mauvais œil, le plus souvent involontaire, est la traduction d'une relation de cause à effet qui, d'une jalousie (*ghira*) ou simplement le constat de la réussite d'une chose (jardin, enfant, maison...), fait dépérir l'objet regardé ou envié. Par exemple, on ne dit pas directement à un père que son fils est grand et fort, car ce jugement positif peut être défavorable au fils. Le mauvais œil se retrouve sans doute dans toutes les cultures méditerranéennes (*malocchio* dans le sud de l'Italie) et les oasis sahariennes (à Djanet, *tujut*). Plusieurs moyens existent pour parer l'action du mauvais œil. Le plus courant consiste en l'installation de « paratonnerres » dans le jardin, le plus souvent des crânes d'animaux : morts, ils ne craignent plus rien. La technique usuelle dans l'espace habité, sur les portes des maisons, est différente : le dessin d'une main, le *khamisa*, c'est-à-dire « cinq » comme les doigts de la main et peut-être les cinq piliers de l'islam. Il s'agit probablement de pratiques généralisées à toutes les oasis sahariennes. Voir ci-dessous la « Note sur le mauvais œil ».

La relation logique qui existe entre esthétique du jardin et mauvais œil ne devrait pas être évidente pour l'observateur étranger. Dans le contexte oasien cependant, cette relation est immédiate : le mauvais œil touche la réussite, et la beauté du jardin est une réussite. A demeurer dans la perspective abstraite d'un œil efficace sur la destinée d'un jardin, belle métaphore de la sanction collective, nous pourrions considérer la chose somme toute assez poétique. Pourtant, ce même mécanisme est à l'œuvre aussi sous des atours bien plus misérables. Il est connu en Tunisie que la frénétique « chasse aux intégristes » fonctionne sur délations. Un agriculteur jéridi aurait été incarcéré pendant quelques semaines, dénoncé comme intégriste (s'il l'avait été un tant soit peu, il y serait resté bien plus longtemps) et cela, par son voisin de jardin. Le délateur aurait été jaloux : son propre jardin était moins beau, prospérait moins. Véridique ou fausse, cette rumeur (Tozeur, le 19 avril 1994) témoigne de l'importance de la réussite du jardin, et de la pertinence de l'*'ain* dans ce sens.

<sup>1</sup> Cf. Chapitre 8 : Les pratiques de l'espace, p. 135, ainsi qu'un article BATESTI V. et PUIG N., 1999, *op. cit.*

<sup>2</sup> Cependant beaucoup de personnes considèrent qu'un Occidental ne peut être porteur de l'*'ain*.

Il y a de beaux jardins et de moins beaux. Un ordonnancement aligné des palmiers dans les plantations est du moderne qui sera apprécié, non pour sa beauté, mais pour cet aspect « moderne » que l'on relie au profit, à l'efficacité économique. Dans les conceptions du jardin, l'agencement moderne a son efficacité propre. L'effet attendu est un effet productif de valeurs marchandes : l'efficacité de la ligne droite<sup>1</sup>. Les quelques serres (tunnels plastiques) installées au Jérid sont intéressantes à ce titre : pas de planches de cultures, mais de longues tranchées pour y cultiver notamment laitue romaine, tomate et piment, productions toutes destinées à être vendues en primeur (hors de la région souvent). La rigueur géométrique du jardin nouveau, l'alignement de ces armées de dattiers, la sculpture en lignes et colonnes de l'espace, cela est une esthétique qui le distingue nettement du jardin « classique » de vieille palmeraie, mais n'interdit pas le passage de l'un à l'autre. Un jardin classique n'est pas propre à produire ces effets, cela est très clair : si un propriétaire veut s'enrichir, il ne rénove pas son ancienne parcelle, mais en crée une nouvelle moderne, qui sera, elle, à même de posséder les vertus efficaces.

Le beau dans le jardin classique est le « plus », on pourrait dire le « trop », mais ce concept ne peut s'exprimer en arabe (tout au moins local) : des palmiers, il y en a *barsha* (beaucoup), pas trop. Ce qui importe est la sensation de profusion dans l'élément vert planté et cultivé, ce qui importe est que soit disponible tout ce dont on peut avoir besoin : des figues quand c'est l'époque, des fèves quand on fait des grillades, des tomates quand les soirées sont chaudes, des pastèques pour se rafraîchir à l'ombre, et de l'ombre quand il fait chaud. Pourquoi planter des fruitiers ? Pour en manger les fruits bien sûr, mais pas uniquement. « Ramassez-vous les grenades ? Ne sont-elles pas encore mûres ? », « Si, mais on ne les ramasse pas. On ne vend pas. [Les grenadiers] sont là pour l'ombre et [c'est] *zina* (jolie). [...] Les jardins sans arbres, ce n'est pas joli. » (DJUWAIRIYA d'El Hamma, à Nefleyet, le 5 septembre 1995) Il y a cependant une mesure, une limitation du nombre des arbres fruitiers par exemple. Personne ne peut avancer de chiffres de densité maximale, mais il y a un moment où « c'est suffisant ». Il existe un idéal de profusion, mais qui n'est pas anarchique.

Le jardin est un espace masculin, une sorte de lieu<sup>2</sup> domestique (avec la cabane, où on dort parfois, le thé sur le foyer, le chien toujours présent) et qui logiquement doit être domestiqué (rien n'est définitif). A la manière des femmes qui chassent le désordre dans la maison, l'herbe (la mauvaise herbe) est coupée et recoupée, surtout celles qui sont « sans vitamines » comme le *nejem*<sup>3</sup>. Évidemment, bien souvent elle sert de fourrage aux chèvres ou aux moutons, même parfois on la favorise en connaissance de cause en versant de l'engrais minéral au pied des palmiers... Mais chaque jour, le *hashish* est coupé, presque à l'obsession. Une préoccupation esthétique s'allie à une nécessité agro-écologique. On pense à la concurrence hydrique et trophique entre les plantes cultivées et adventices. Une autre intention intervient également : les agriculteurs procèdent souvent au nettoyage de leur jardin, surtout début septembre, pour faire bonne impression auprès des *ghalela*, ceux qui viendront acheter leurs dattes sur pieds ; il est préférable de couper le *diss* quand il existe (*Imperata cylindrica*, *Poaceae*, une mau-

<sup>1</sup> De façon analogue, ce type d'efficacité pourrait se trouver en France dans des constructions de noms à la façon anglo-saxonne, comme « Le Havre Pétrochimie », par inversion des termes ou directement par l'utilisation de mots anglais (en fait, américains), comme « Montparnasse Management ».

<sup>2</sup> Pour les définitions d'espace et de lieu, cf. Chapitre 4 : Des espaces aux lieux en prenant son temps, p. 42 et AUGÉ M., 1992, *op. cit.*

<sup>3</sup> « Sans vitamines », c'est-à-dire qui ne conviennent pas à l'alimentation des herbivores domestiqués. Le *nejem* est le chiendent, *Cynodon vulgaris*.

vaise herbe), sinon les *ghalela* verront qu'ils ne peuvent pas ramasser les dattes tombées au sol (les dattes qui tombent sont perdues). Il est bien difficile de pouvoir clairement arguer du primat de la préoccupation sur la nécessité ou l'inverse. Mais il demeure cela : une terre travaillée, nue, les formes emboîtées des planches de cultures, nettement dessinées...

Il s'agit à la fois de profusion et d'ordre. Le travail annuel du sol donne l'occasion, souvent avant les semis, d'une épuration horizontale. Si je ne craignais pas les rapprochements hasardeux, il en est un très méditerranéen où la terre serait une femme : celles du Jérid s'épilent entièrement le corps, aisselles et pubis compris (à l'aide de citron), particulièrement au moment du mariage. Cette douceur du « lisse » est particulièrement appréciée des hommes. On ne pourra s'étendre dans ce travail au-delà de cette constatation : le temps énorme consacré au désherbage sur les exploitations oasiennes, comme le signifient les temps de nettoyage/désherbage dans les travaux généraux des références<sup>1</sup> : entre 12 et 30 % des temps totaux de l'exploitation (et sans comptabiliser le nettoyage des cultures !), et une moyenne d'environ 20 % sur l'échantillon observé.

Cette obsession esthétique sur le jardin et la palmeraie en général, sans arrêt domestiqués, l'ordre minutieux intérieur (malgré les apparences de désordre dans le mélange des genres de cultures) : tout cela dénote la tentative de contrôle de ces espaces anthropisés. Le sauvage serait peut-être les marges incontrôlées : mauvaises herbes, *haluf* (sangliers<sup>2</sup>), les *eshbbaa* (invisibles, fantômes)<sup>3</sup>, les *jnun* (esprits) souvent tapis dans les trous, les drains et les eaux. Le sauvage serait cette fin de l'ordonné dès que l'attention de l'oasien se relâche, une négligence dont les jardins abandonnés, réseaux d'irrigation envahis de végétations spontanées sont des manifestations.

### Note sur le mauvais œil

(Cas de Djanet)

La conviction que le regard de l'homme peut influencer sur le plan de la chance et de la malchance est très prise en compte chez les Touareg de Djanet. Les moutons, les chèvres et les dromadaires, comme les hommes, portent une amulette autour du cou. Cette amulette est nommée *telet* ; elle est à visée défensive, de protection, et se porte souvent en collier (contrairement au *hisha khawen*, ingéré, qui est offensif) : d'ordinaire en cuir, il contient certains versets du Coran, sinon de l'armoise<sup>4</sup> (contre le mauvais œil et les *kel isuf*, ces derniers détestent l'armoise). Quand, par exemple, on dit d'un

<sup>1</sup> BATESTTI V., 1997, *op. cit.*

<sup>2</sup> En fait, le terme *haluf* en arabe réfère spécifiquement au cochon domestique (*Sus domesticus*). Au Jérid, il désigne également le sanglier (*Sus scrofa*) — on n'y a jamais vu de cochon. Les Jéridi accusent cet animal de nombreuses déprédations sur les cultures maraîchères, surtout dans les oasis un peu à l'écart de la vie villageoise comme Nefleyet. On le dit venir de la zone de Chébika et Tamerza. A Tamerza, il est l'argument que les jardiniers avancent pour expliquer l'absence des cultures basses. On a du mal à s'en débarrasser d'autant que les gens de la région ne sont pas des chasseurs (sinon les enfants tirant à la carabine à plombs sur les tourterelles).

<sup>3</sup> Le thème des *jnun* et *eshbbaa* sont traités au chapitre 11, dans « Le monde oasien invisible : esprits, êtes-vous encore là ? ».

<sup>4</sup> *Artemisia judaica* ssp. *sahariensis* et *A. herba-alba* (*Asteraceae*). Cette composée aromatique spontanée, dite *teharadjeli* (le *shegh* arabe, plutôt *A. vulgaris*), est capitale à Djanet dans la manière d'envisager le rapport des hommes aux arbres fruitiers (voir le procès de « domestication » au chapitre 5, « L'origine des plantes d'oasis », p. 80).

dromadaire installé dans un jardin, « il est beau, il est fort », cela peut être fort préjudiciable à l'animal en termes de santé et de chance. L'amulette joue le rôle de « médicament » (*asafar*) préventif : le sujet ou la chose protégée ne craint plus la méchanceté et la jalousie qui entraînent le malheur de l'objet ou être jaloué, le plus souvent de manière involontaire. Chaque jardin possède également un *telet* (avec Coran) enterré à droite ou à gauche de la porte. Il est confectionné par un « *taleb* », connaisseur des Écritures. Les objets savants ne sont pas les seuls à assurer une protection face au mauvais œil, le *tujut*. Des crottes de chameaux, d'ânes ou de chèvres, enfilées, sont pendues sur un arbre de manière à capter le *tujut*. Il est confié le même rôle aux cornes de mouflon<sup>1</sup> accrochées comme un trophée aux murs des maisons.

Tous les objets utilisés contre le mauvais œil peuvent être considérés comme des analogues de paratonnerres. Le paratonnerre est un appareil destiné à protéger des objets (bâtiments) des effets de la foudre. De la même manière, les cornes du mouflon sont les premières choses que l'on remarque en entrant dans une maison, c'est pourquoi elles « captent » le mauvais œil. Il est intéressant de remarquer le rôle déterminant (*stricto sensu*) de l'œil dans cette opération : c'est sur ce que l'œil voit, que se reporte le mal. D'où l'objectif d'attirer l'intérêt de l'œil vers des objets qui capteront le mal. Cela explique le port d'un collier ou la présence d'objets insolites dans un jardin, comme une cuvette de toilettes en faïence sur un piquet, des casseroles accrochées aux stipes des palmiers, et de même les tissus, plastiques et crânes d'animaux que l'on retrouve aussi dans les planches de cultures. Leur présence sur les arbres peut, dans certains jardins, être systématique au point qu'aucun ligneux n'échappe à cette protection.

<sup>1</sup> Le mouflon du Tassili n'Ajjer est un mouflon à manchettes, *Ammotragus lervia*, ou *udad* en tamahâq. (Ce n'est pas à proprement parler un mouflon puisque le mouflon est proche du mouton et le mouflon à manchettes est apparenté aux caprins.)

### *Le jardin est-il pour le travail ?*

L'oasis peut rapidement cristalliser des représentations très contradictoires. La notion de travail, par exemple, semble intéressante aussi pour aborder la réalité oasienne du Jérid tunisien. Rappelons-nous que l'oasis est un terroir agricole, mais aussi un écotype qui ne doit son existence qu'à l'homme : la palmeraie est au sens strict anthropique. Le travail dans la palmeraie a cela d'intéressant qu'il est en effet soit minimisé par le tourisme (par exemple), qui verrait dans l'oasis un paysage spontané sans agriculture, havre de repos<sup>1</sup>, soit exagéré par l'Administration (par exemple), qui y verrait uniquement des terres agricoles. Il semble donc utile de tenter de redonner au travail, à l'action sur la terre et sur le matériel biologique, sa juste place. L'oasis sous sa forme productive ne survit que par l'apport de l'énergie du travail humain, mais qualitativement il est faux d'affirmer que cet apport se fait exclusivement selon des vues productivistes. Autrement dit, l'agriculteur ne cherche pas à « maximiser son profit ». Que fait-il donc dans son jardin ?

Nous l'avons vu, il y travaille, mais c'est aussi un lieu de farniente. Ce n'est pas une métaphore que de dire que le Jéridi ancre les racines de son identité dans la terre des oasis. Posséder des palmiers ou une parcelle ne répond pas absolument à une volonté de rente. D'ailleurs, les prix des terrains plantés sont très élevés ; ils sont fixés en fonction de la production annuelle en dattes (et non directement de la surface), représentent dix, ou plus couramment vingt ans de production, c'est-à-dire une rentabilité de l'investissement plus tardive encore si l'on tient compte des intrants, de l'eau, du travail... Encore, pour certaines personnes, il est difficile de vendre un jardin, par « honte » (*'aib* ou *ashma*) de liquider un patrimoine que plusieurs générations ont travaillé, sans compter la perte du statut de *malek*, propriétaire (à moins de raisons très valables « comme être opéré, question de vie ou de mort ») : *vendre comme ça, c'est mal vu, c'est ses racines, son cordon ombilical avec son milieu, avec ses origines..., parce que pour être Jéridi, il faut avoir des palmiers.* (Degache, le 23 octobre 1995) Avec un autre jardinier : « Était-ce une honte de vendre son jardin avant ? » « Oui, les gens mangeaient beaucoup de dattes. On dit : Quand quelqu'un a fini les dattes et commence à faire le feu [c'est-à-dire à cuisiner, donc qu'il n'y a plus de dattes], on se moque alors de lui. » (AISHA à Degache, le 15 février 1996) Un lien affectif particulier attache l'oasien à ses jardins, car ce sont bien plus que des lieux de production, tout particulièrement dans les vieilles parcelles et dans les oasis proches des villages<sup>2</sup>. Ils ont une forte valeur symbolique qui détermine aussi le statut social. Travail, farniente, mais également structuration du corps social de l'oasis. La Partie 2 faisait le tour rapidement des travaux agricoles : tous ces travaux ont effectivement lieu dans tous les jardins, mais ceux-ci supportent aussi le repos, la récréation et l'investissement esthétique d'une grande partie de la population oasienne.

<sup>1</sup> Comme le sous-entend l'utilisation du terme « oasis » en français, « une oasis de bonheur, de repos », le travail (surtout celui de la terre) depuis les temps bibliques de l'Éden, étant bien entendu une malédiction.

<sup>2</sup> Mais c'est également vrai dans de nouvelles créations :

« Vous avez changé d'avis par rapport au mois d'octobre où vous vouliez vendre [votre parcelle] ? demandais-je. - Un exemple : toi, si tu es père, peux-tu jeter ton fils ? C'est pareil. C'est moi qui aie planté tout ça. Au début, même le vent effaçait à chaque fois les séguis qui apportaient l'eau aux rejets. » (KHADIDJA de Nefta, à Ibn Chabbat, le 08 décembre 1995)

Dans les pages précédentes, nous avons décrit le jardin classique comme un jardin de travail, mais aussi de jouissance, espace de plaisir individuel et de convivialité. Toutefois, les parcelles du Jérid ne se conforment pas tous à cette description. On peut ainsi distinguer entre deux catégories de jardins qui, pour être exact, ne découlent pas systématiquement de la dichotomie palmeraies anciennes / récentes, mais beaucoup mieux de celle qui est relative à l'approche que l'on a du jardin « classique » / « moderne »<sup>1</sup> : classiques, c'est-à-dire des jardins « conviviaux » à fonction de vie et de production, mais surtout sociale ; modernes, c'est-à-dire des jardins « spartiates » à fonction ostensiblement productive, clairs et organisés.

Certains jardins de palmeraies anciennes parviennent parfois à se réformer et tendre vers le moderne, tandis que des parcelles de palmeraies récentes sont détournées des fins prévues par les ingénieurs au moment de leur création et réinvestis des valeurs classiques.

D'espaces de palmeraies, qui à d'aucuns se résumeraient à des espaces de palmeraies, nous avons montré le travail de leur qualification en lieux, la variété des regards qui se posent sur le même objet et les pratiques différentes. Cette variété se module selon les acteurs en jeu, les oasiens, mais également d'autres groupes que l'on penserait *a priori* plutôt extérieurs. Il est temps avec le prochain chapitre de cerner cet ensemble des acteurs du monde oasien et de reconnaître la qualité de leur regard sur l'oasis pour comprendre leurs pratiques.

---

<sup>1</sup> Ces appellations sont « par défaut ». Il doit sûrement exister de meilleures dénominations.



## Chapitre 9 : Les acteurs du monde oasien

Le chapitre précédent a montré que la nature oasienne se construit par le jardinier, mais aussi par le collectif des jardiniers, les trajets des villageois et des touristes. Il nous a appris également que le travail agricole et l'appréciation du paysage sont tributaires de regards divers et qui ne sont pas sans s'influencer mutuellement. Les acteurs extérieurs interviennent directement dans la vie oasienne, et qui plus est, dans les procès socio-écologiques à jamais en mouvement. Mais il ne s'agit en aucun cas d'une nouvelle et inédite « perturbation » qu'encaisserait plus ou moins bien l'oasis et son agrosystème en particulier. Si on s'accorde de manière consensuelle à démontrer que l'oasis est aujourd'hui en relation avec le monde extérieur à ses frontières, sans doute ne dit-on pas assez qu'il n'en a jamais été autrement : l'origine biogéographique du palmier dattier l'illustre bien (voir « Le palmier dominant », p. 64). Car l'oasis idéale est idéale. Parler de l'oasis comme confinée dans un cocon atemporel (le plus paradoxal est que certains travaux à dimension diachronique réitèrent la même idée) est une opération courante comme nous l'avons déjà souligné. Ce qui va de pair est d'entériner la perfection du système traditionnel.

Un exemple éloquent est extrait d'un article de Mongi SGHAIER<sup>1</sup>. A quelques lignes d'intervalle, cette idée montre ses limites : « En milieu aride, marqué par la vulnérabilité écologique, la rareté des ressources naturelles et la précarité climatique, les agrosystèmes de production ont su développer des stratégies d'adaptation extrêmement efficaces pour faire face aux contraintes naturelles et socio-économiques. Ce sont d'ailleurs ces stratégies qui expliquent la survie et le *maintien de ces entités à travers les temps*. » Un peu plus loin, il rajoute : « C'est cette dynamique interactive entre ces systèmes et leur environnement qui constitue le point focal de *leur viabilité et leur invulnérabilité*. » On pourrait souligner que ce ne sont pas les agrosystèmes de production qui ont su développer des stratégies d'adaptation, mais bien les hommes, à l'origine de ces agrosystèmes. Mais le plus intéressant n'est pas là, il réside dans le court paragraphe entre ces deux extraits : « Il va sans dire que la compréhension de ses stratégies est une condition fondamentale, pour réussir l'entreprise de *développement* et pour en *garantir la durabilité*. » Il s'agit d'une communication lors d'un séminaire qui s'est déroulé en Tunisie ; on comprend que l'auteur défende devant ses supérieurs administratifs l'importance de ses travaux et par là les fonds qui lui sont versés. Cependant, le lien logique est incompréhensible : si ces systèmes (pastoralisme ou oasis) sont parfaitement « adaptés » et à travers les temps démontrent leur viabilité et même leur invulnérabilité,

<sup>1</sup> [C'est moi qui souligne] p. 91 in SGHAIER M., s.d. [1994], *op. cit.*

où est alors le besoin aujourd'hui de « réussir l'entreprise de développement » pour « en garantir la durabilité » ? En fait, il est sous-entendu, en caricaturant l'idée, que ces systèmes seraient encore parfaits si le monde moderne n'était venu les perturber dangereusement. Ayant moi-même participé, par l'établissement d'un diagnostic, à une entreprise de développement, je serais bien en peine de faire la fine bouche (voir le Chapitre 10 : Notions de progrès et modernité, p. 164). Il est sans doute pertinent de parler d'adaptation ou, mieux, de procès d'adaptations aux contextes écologiques et socio-économiques, mais il s'agit d'un sempiternel travail de fond, une dynamique continue ; si pour certains il y a système en équilibre (on dira « adapté » et, selon le mot de Roy A. RAPPAPORT<sup>1</sup>, « maladaptation » quand quelque chose boite, n'entre pas dans les cases), je le conçois davantage, pour rester dans ces terminologies, comme des déséquilibres dynamiques : c'est ce que la marche de l'homme est à sa position stationnaire.

Cette longue introduction pour bien dire que les acteurs que j'identifie et range en catégories sont de ceux que j'ai pu observer ; je ne les crois pas nouveaux dans leur essence, en particulier les acteurs dits extérieurs. Il ne m'est pas donné ici d'exploiter les données historiques afin de démontrer la construction de l'oasis jusqu'à nos jours<sup>2</sup>, cependant l'exposé de ces catégories ne doit pas être lu comme l'émergence d'une nouveauté de l'ascendance du monde « hors oasis ». Nul doute que ces catégories et, nous le verrons plus loin, ces types-idéaux<sup>3</sup>, ont dû évoluer ou radicalement parfois changer, ce que ne fera pas oublier cette présentation des « forces en action » conjuguée au présent dans ce chapitre.

## Les acteurs évidents et les autres

### *Les acteurs classiques*

Les acteurs du monde des palmeraies sont bien entendu ceux qui y travaillent, plantent, récoltent, façonnent collectivement un paysage et transforment des espaces en lieux par leurs pratiques. Les propriétaires (*malek*), les *khammesa* et de manière générale les travailleurs de la palmeraie (cf. Chapitre 7 : Organisation sociale du travail agricole, p. 118) sont les personnes que l'on croise sur les chemins et dans les jardins des oasis : ils sont les acteurs de leurs propres lieux de travail et aussi lieux de vie (cf. Chapitre 8 : Les pratiques de l'espace, p. 134).

Mais gardons à l'esprit que l'oasis n'est pas un milieu isolé. On pensera tout de suite (et pertinemment) aux relations connues entre agriculture sédentaire et élevage transhumant des steppes avoisinantes. Ces relations ont toujours leur réalité, notamment par l'envoi des animaux d'élevage (caprins et ovins du *bled*) confiés à des pasteurs vers les pâturages ; les exploitations des palmeraies sont toujours en situation de demande

<sup>1</sup> RAPPAPORT R.A. - *Pigs for ancestors : ritual in the ecology of a New Guinea people*, New Haven, Yale University Press, 1984 (1<sup>re</sup> éd. 1968).

<sup>2</sup> Cette perspective historique (ou génétique) serait pourtant profitable. Jean PIAGET pense que « seule l'étude de la formation d'un système de réactions en fournit l'explication causale, car une structure n'est compréhensible que si l'on parvient à saisir comment elle s'est constituée. » (PIAGET J., 1972, *op. cit.*) Mais dans la pratique, on doit bien souvent se passer de cette dimension, sans pour autant encourir l'échec systématique.

<sup>3</sup> Cf. « Les types idéaux de la praxis », p. 157.

d'engrais organiques ; les gens de la steppe viennent par contre acheter les produits des oasis. De manière très concrète, des jardiniers traitent avec des pasteurs d'une vente de dattes, de l'achat de fumier. La présence des pasteurs transhumants dans les bourgades des oasis n'est pas récente, mais s'est sûrement accentuée avec les incitations à la sédentarisation. Les programmes gouvernementaux leur ont attribué des parcelles et parfois de nouvelles palmeraies créées à leur intention (Hazoua, Dghoumes, cf. Chapitre 11 : Conflits de représentations).

Les oasis du Jérid se situent aussi dans le monde et font d'abord partie d'un État qui a droit de regard sur elles. Des politiques agricoles volontaristes sont menées, des restructurations sont décidées. La présence de l'État est d'autant plus forte que c'est lui dorénavant qui contrôle le facteur eau et qui décide des crédits bancaires, des infrastructures sanitaires, etc. L'État est à l'évidence un acteur de poids.

### *Les acteurs moins évidents*

En élargissant chaque fois le cadre d'observation, sans nul doute pourrait-on dresser une longue liste d'acteurs qui ne manqueraient pas d'étonner le touriste s'y trouvant consigné. Nous pouvons dégager différentes sphères d'influence qui se distinguent selon l'intentionnalité (intentionnel / non-intentionnel), la trajectoire (direct / indirect) ou la force (faible / fort). Ainsi, les cultivateurs sont des acteurs d'une sphère d'influence proche de la palmeraie qui est intentionnelle, directe et forte. Le touriste agit comme acteur de manière non intentionnelle, indirecte, et dont la force est difficile à évaluer. Par exemple, l'infrastructure touristique mise en place pour l'attirer et l'accueillir (cafés, hôtels, piscines...) est consommatrice de main-d'œuvre locale et d'eau et entre ainsi en concurrence avec l'agriculture. En discutant avec des jeunes de la région qui ne manquent pas d'aller à sa rencontre, le touriste « contamine » (sans considération péjorative à ce terme, cf. « La séduction extra-agricole », p. 184) par les idées ou les perceptions qu'il a de l'oasis. Les « banals » palmiers du quotidien ne seront plus regardés de la même manière, ils deviennent une ressource exotique, ce qui a des répercussions très concrètes tels les aménagements touristiques de jardins. Un décalage peut apparaître entre ce que voudrait et ce que concrètement travaille un acteur. L'État se veut acteur intentionnel (politique volontariste) et préférentiellement direct et fort (surtout quand la politique est planifiée), mais finalement son éloignement physique et social le fait plutôt indirect et sa force est diminuée.

Que dire alors de projets de développement ? Quelle est leur part dans l'évolution des oasis ? Il y a-t-il une influence non intentionnelle ? Le chercheur est-il un acteur du monde oasien ? Les cultivateurs eux-mêmes me l'ont fait remarquer. Ils m'affirment qu'à force de revenir inlassablement leur poser les mêmes questions sur leur travail (pour l'établissement de références technico-économiques<sup>1</sup>), certains d'entre eux ont commencé à repenser leur travail agricole, notamment dans son rapport au « combien ? » (combien de temps, de récoltes, d'argent, de personnes, etc.). Ce fut ainsi une entrée du chiffre dans des domaines où on ne le pensait pas toujours. Ce n'était bien sûr pas mon intention, mais cette influence est un fait, un fait d'ailleurs classique d'ethnographie. Il s'agit encore d'un décalage entre ce que je désirais (un idéal d'observation sans dérangement) et ce que pratiquement mon observation a engendré de « perturbations ».

<sup>1</sup> BATESTTI V., 1997, *op. cit.*

Il y a une difficulté à classer les acteurs oasiens selon les paramètres d'intentionnalité, de trajectoire et de force. Le décalage volonté/fait est en effet difficile à apprécier. De plus, cela élude la qualité de l'action (qu'elle soit désirée/non désirée, effective/non effective). Si l'action de l'agriculteur et l'action de l'État sont toutes deux intentionnelles, elles ne répondent absolument pas de la même logique de perception, conception et gestion du milieu.

Les étrangers, surtout dans les faits des touristes, sont bien identifiés. Le vocabulaire local contient plusieurs termes les désignant : l'étranger est dit *ralib* ou *gauri* (fém. *gauria*, plur. *guera*). Ce dernier terme est très employé, son origine probable est sans doute l'italien « guerre » ; *gauri* voudrait logiquement dire « gens de guerre » ou « guerrier », mais si l'on a dû souvent se méfier des étrangers convoitant la richesse du Jérid, le signifiant a, semble-t-il, aujourd'hui perdu ce signifié. L'étranger ou le touriste, et explicitement des non-musulmans, peut se dire également *rumi* (fém. *rumia*, plur. *ruama*). Les Européens sont dits *erobi* ; en fait, au-delà de l'Européen, selon les contextes, cela peut désigner l'Occidental, l'étranger « civilisé ». Un terme très courant est *suri*. Primitivement, son sens est « syrien », mais en général, c'est ce qui n'est pas local ; contrairement à *gauri* par exemple, ce nom s'applique aussi aux non-humains, des variétés de certaines espèces de fruitiers, de légumes, etc., peuvent être dites *suri*.

## Les types idéaux de la praxis

Réfléchir en terme de « type idéal » de la praxis semble d'une qualité heuristique plus prometteuse. Il est illusoire de confiner les acteurs quels qu'ils soient (groupe social, institution...) à un rôle caricatural : la réalité du quotidien social démentirait trop vite cette « catégorisation ». Par contre définir des types idéaux, leur assigner les fonctions de pôles de référence autorise de situer les acteurs entre. Les acteurs pourront avoir une « tendance » (plus ou moins marquée) et des coordonnées multiples et non plus uni-référentielles. Tous les acteurs ont leurs discours souvent polyphoniques, sinon toujours. Ils n'ont pas en vérité « une vue » du milieu oasien, mais ils intègrent un syncrétisme de perceptions et représentations, de même qu'il est classique de dire que les acteurs sociaux se définissent toujours socialement par de multiples appartenances. Les trois paradigmes se trouvent coprésents, en des degrés respectifs variables, en chaque personne agissant de loin ou de près sur l'oasis. En fait chaque individu acteur du monde oasien est lui-même un syncrétisme de représentations non exclusives.

### *La définition de pôles de praxis*

Je pensais proposer à ces trois pôles les termes suivants pour les définir : « scientifique », « touristique » et « autochtone ». Le tort est certainement de désigner trop clairement une population. Chacun de ces types idéaux correspond à un mode particulier de conception de la nature d'oasis et d'action sur elle, chacune avec son efficacité propre ; cette distinction s'établit sans hiérarchie d'efficacité entre elles, non seulement parce que leur objet perçu est différent, mais aussi parce qu'elles sont toutes

des représentations<sup>1</sup> de l'univers. Mon propos n'est assurément pas de dire que toutes les représentations se valent : elles ne le peuvent puisque, comme nous allons le voir, leurs praxis à la fois sont différentes et à la fois travaillent sur des niveaux espaces-temps discernables (ce qui favorise certainement leur coexistence). Pour s'attacher aux temps relativement récents, le mode « autochtone » correspond globalement à ce que décrit la « norme » de la seconde partie ; le mode « scientifique » est sans doute entré en action avec l'installation de colons européens et s'est notamment traduit dans le domaine agricole par la création de nouveaux périmètres irrigués qui s'affranchissaient de la répartition habituelle des ressources dans les oasis (de la terre par appropriation, de l'eau par forage, de la main-d'œuvre par salariat) ; quand au mode « touristique », celui-ci date ici de l'engouement orientaliste, les oasis comme figures pittoresques, comme une ressource contemplative. La définition de ces types est bien sûr très mouvante, mouvante dans le temps et de manière synchrone. Leurs formes sont d'autant plus imprécises que les porteurs caractérisés de ces représentations changent : le scientifique passe du colonial au pouvoir national et conjointement au Développement ; le touristique du tourisme de luxe (ou d'aventure) à celui de masse<sup>2</sup> et conjointement aux jeunes locaux voire au ministère du Tourisme ; « l'autochtone » perd quelque peu son assise sociale pour devenir populaire (voire peut-être folklorique et en tout cas en porte à faux avec l'orthodoxie nationale).

Le contenu change aussi, se transforme sans révolution, car la mentalité du tourisme évolue (du pittoresque vers une reconnaissance de « l'authenticité » et de l'ethnocentrisme vers le relativisme culturel), du scientifique également (au fur et à mesure que ses outils de l'action sur les objets et la nature évoluent), ainsi que « l'autochtone » (qui n'est pas tenu à l'écart de la planète, qui se nourrit des discours nationaux et des télévisions, elles, très prisées<sup>3</sup>). Chacune de ces représentations participe à un conflit — l'expression est un peu guerrière et passe sous silence les « traîtres » qui passent de l'un à l'autre ou qui se placent aux croisées —, un conflit de domination sur l'exercice de l'espace oasien autant que sur son image (cf. Chapitre 11 : Conflits de représentations, p. 180). Bien sûr, je demeure très grossier en considérant ces trois paradigmes de représentation puisque l'on peut certainement, par exemple dans « l'autochtone », déceler — analyse marxiste aidant — des imaginaires et des pratiques divergeantes et antagonistes selon les moyens de production (propriétaires du capital foncier et productif, masse laborieuse). Nous en resterons cependant à cette approximation qui demeure pour l'instant pertinente. Nous verrons plus loin (partie 4) que cette classe « autochtone », bien que traversée par de réels axes de cohésions, n'en est pas moins une notion creuse amenée à exploser en divers projets et stratégies, en fait en variations multiples de praxis de l'oasis.

<sup>1</sup> Ici, l'usage du terme « représentation » renvoie à son sens commun de « idée que nous nous faisons du monde ».

<sup>2</sup> En 1922, est construit à Tozeur le Grand Hôtel de l'Oasis ; aujourd'hui toute une grande zone dite touristique est dédiée aux hôtels, on y compte notamment parmi les plus imposants ceux des chaînes Club Méditerranée, Fram et Palm Beach (ce dernier est ouvert depuis fin 1995). L'aéroport est maintenant d'envergure internationale.

<sup>3</sup> Il y a sans doute tout un travail à faire sur la « petite lucarne », la télévision, au Jérid comme à Djanet : l'engouement est très fort pour le matériel vidéo (télévision, magnétoscope, parabole) et ce matériel est certainement un des gros postes de dépenses dans le budget des familles même modestes. Ce travail devrait porter non seulement sur la socialisation de ces objets de technologie moderne, mais également sur l'influence et l'intégration des séries égyptiennes ou brésiliennes ou encore d'émissions telles qu'« Envoyé spécial » de France 2 (dont on capte quelques heures par jour par voie hertzienne). On est souvent avide de savoir « comment ça se passe ailleurs », et pour cela on a intégré des technologies de communication plus facilement qu'on ne l'a fait en Europe (par exemple, la densité de paraboles à Tozeur — malgré la résistance du Pouvoir — doit être supérieure à n'importe quelle ville française). Cela ne doit pas être sans conséquences sur la manière de regarder ensuite les palmiers de son jardin d'oasis.

### *La place de l'extérieur*

Il est clair que sur ces trois types idéaux, deux s'ancrent sur l'extérieur (scientifique, touristique). La nature et son histoire se construisent aussi de l'extérieur, en particulier aujourd'hui du vis-à-vis européen. La construction de l'Histoire locale compose, au moins quand elle traite des origines, également avec cet extérieur (les groupes locaux se disent souvent originaires de l'est, l'Arabie). Ceci n'empêche pas le Jérid d'avoir une lecture géographique, même géopolitique, très autocentrée. Le Nord tunisien est loin, géographiquement, politiquement, socialement. La capitale est déjà une figure de l'altérité. S'agissant d'un État fortement centralisé, la légitimité du pouvoir national n'est représentée qu'au nord ; à l'ouest, le territoire algérien est aujourd'hui distant (bien qu'il fut jusqu'à la première moitié de ce siècle un partenaire commercial important du Jérid), le Sud n'existe pas pour les oasiens, ce n'est qu'un vaste désert sur des milliers de kilomètres et au-delà une Afrique Noire mystérieuse et arriérée, et l'Est, par delà le grand Shott el Jérid, est une région d'oasis secondaire (le Nefzaoua), que le Jéri-di connaît très mal<sup>1</sup>.

Pour en revenir à l'innovation des palmeraies modernes, rien dans l'histoire passée du Jérid ne permettait d'en présumer aujourd'hui le développement spectaculaire : en terme de surfaces exploitées, ces dernières représentent la moitié de la surface totale des palmeraies du Gouvernorat. Pour expliquer cette situation actuelle, l'influence du pôle scientifique est nécessaire. Nous l'avons vu au chapitre précédent, le type « touristique » a également son influence dans la manière de concevoir l'oasis et les jardins. Comment expliquer autrement l'aménagement de jardin (avec encore plus de fleurs, plus d'aires de non-travail, un café, etc.) pour l'accueil des touristes et l'investissement du ministère du Tourisme dans un forage et le réaménagement de l'oued de la palmeraie de Nefta, afin que celle-ci retrouve son « cachet » ? Un investissement en argent, mais également en eau puisque le débit risque d'être trop faible pour éviter que l'eau ne disparaisse par évaporation et surtout par infiltration avant sa distribution éventuelle dans les jardins.

### Orientalisme, paternalisme et le cas autochtone

Gísli PALSSON<sup>2</sup> a proposé pour décrire les relations homme-environnement trois paradigmes concernant plutôt l'Occident (semble-t-il dans son article) : « *orientalism, paternalism and communalism* ». Chacun représente une position singulière vis-à-vis de la relation homme/environnement. Sa proposition paraît être particulièrement féconde. L'auteur rappelle classiquement qu'aux temps médiévaux la dichotomie moderne nature-société n'existait pas, toute évidente qu'elle puisse paraître aujourd'hui : on ne

<sup>1</sup> Cette autre région de palmiers n'intéresse pas les Jéri-di, la vraie agriculture oasienne se pratiquant dans leur région. Cette vision de supériorité est corroborée par les agriculteurs du Nefzaoua à en croire BEDOUCHA : « La référence au prestigieux Jrid [Jérid], à ses antiques cités, à ses hommes illustres, à la qualité de ses productions, est presque constante, en tout cas inévitable dans le discours villageois. » (p. 5) « Que ce soit pour réformer le système d'irrigation ou pour introduire de nouvelles cultures, la tradition locale dit que c'est du Jrid qu'on s'est toujours inspiré, de ses hommes d'expérience qu'on a puisé les conseils. » (p. 7) BEDOUCHA G., 1987, *op. cit.*

<sup>2</sup> PALSSON G. - Human-Environmental Relations ; Orientalism, Paternalism and Communalism, in DESCOLA Ph. et PALSSON G. (sous la direction de) - *Nature and Society, Anthropological Perspectives*, London, New-York, Routledge, 1996, pp. 63-81.



pouvait regarder la nature de l'extérieur puisque l'on était dedans. La fragmentation du monde médiéval et l'extériorisation de la nature commence avec la Renaissance : la nature devient quantifiable, un univers tridimensionnel approprié par les hommes, et non plus l'« *enclosed univers of Aristotelians* » (la Terre et ses sept niveaux de sphères). La perte de la relation à la Terre-mère (*mother-world*) du Moyen Âge et l'apparition de l'angoisse cartésienne sont compensées par l'objectivité qui permet le contrôle. PALSSON, en suivant un contraste entre domination et protection (figures de ce contrôle), distingue deux types de relations premières : *orientalism* et *paternalism*. Dans les deux cas, l'homme se place comme maître de la nature ; rejetant la séparation radicale entre nature et société, l'objet et le sujet, apparaîtrait un troisième paradigme sans discontinuité, le *communalism*.

### *Les paradigmes de l'orientalisme, du paternalisme et du communalism*

Dans « l'orientalisme », l'homme est maître, domine et exploite la nature. Il est en charge d'un monde devenu *tabula rasa* pour une inscription de l'Histoire humaine (colonisation). Le vocabulaire de « l'orientalisme » est : domestication, frontières, expansion, buts de production, consommation, loisirs, sport, etc. La gestion de l'environnement est conçue comme une opération technique, les scientifiques sont les analystes agréés du monde matériel, affectés d'aucune considération éthique, des scientifiques distants des non scientifiques. La moralité de « l'orientalisme » se révèle dans l'ironie : par exemple, l'exploitation forcée entraîne la disparition d'espèces (ce qui met en cause la place du maître) et elle est expliquée comme inévitable au progrès économique.

Le « paternalisme » partage aussi quelques prétentions modernistes comme la maîtrise humaine et la distinction experts/non-experts. Mais il ne suggère plus une réciprocité négative, mais « *a balanced reciprocity* », la responsabilité humaine d'un héritage. Il ne s'agit plus d'une exploitation, mais d'une protection. Une expression en est le mouvement environnementaliste qui tend à fétichiser la nature. On préconise la mesure : estimation scientifique, lois de sauvegarde. Le vocabulaire du « paternalisme » est : mariage, parenté, respect, etc. Dans cette conception, la responsabilité qui incombe aux hommes ne concerne pas uniquement la nature, distante de notre société, mais aussi « eux », les primitifs qui sont encore parmi la nature, la respectent et l'aiment.

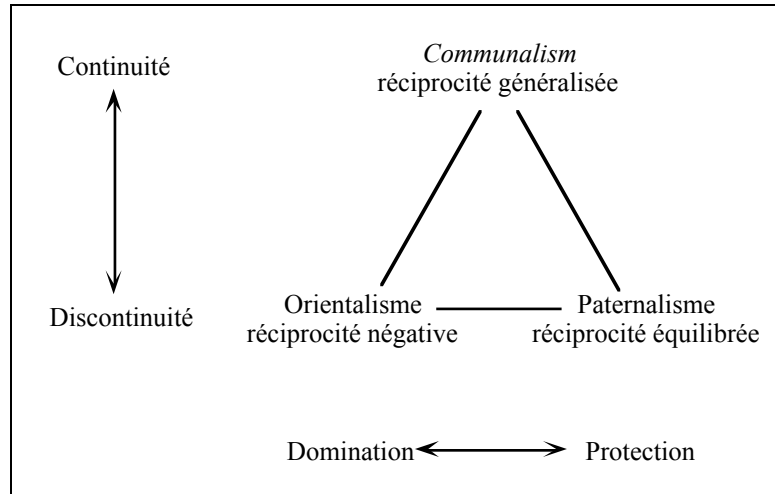
Enfin, Gísli PALSSON nomme « *communalism* » (peu traduisible en français) le paradigme qui rejette la séparation entre nature et société et les notions de certitude et monologue pour insister à les remplacer par contingence et dialogue : le but est l'intégration complète du social et de l'écologique. (Cette volonté d'ajouter la dimension de continuité et discontinuité du social/naturel, sujet/objet est d'ailleurs aussi une préoccupation, entre autres, de la « Méthode » proposée par Edgar MORIN<sup>1</sup>). Les relations homme-nature sont décrites en terme de réciprocité généralisée. On pense enfin à intégrer les savoirs locaux et traditionnels, toutefois cette référence tend, selon PALSSON, à reproduire et renforcer les frontières du monde colonial<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cf. MORIN E. - *La Méthode, T. 1, La Nature de la Nature*, Paris, Éd. du Seuil, 1977. Par exemple, « l'indépendance d'un être vivant nécessite sa dépendance à l'égard de son environnement » (p. 203).

<sup>2</sup> « *Where does a particular skill or body of knowledge have to be located to be classified as « indigenous » ? How old does it have to be to count as « traditional » ?* »



Il considère ces trois paradigmes comme toujours coexistants dans les discours (en Islande), mais aussi dans les études ethnologiques d'une population, ce qui suggère que ces paradigmes ne doivent pas être regardés comme des *bounded regimes or discursive islands in either time and space*. Cela signifie qu'il leur attribue le rôle de ce que j'appelle « types-idéaux ».



(d'après PALSSON G., 1996)

Figure 23 : Les paradigmes des relations homme-environnement

### *Ces idéaux-types dans l'oasis*

Cet article récent intéresse pleinement ce travail, car, à mon gré, il résume remarquablement les paradigmes ou types idéaux actuels. Ils prennent sens, au-delà de l'Islande, à travers le monde qu'ont traversé des manières occidentales de voir et pratiquer la nature. Je l'ai dit (et je le répéterai), les oasis du Jérid, du Draa ou « perdues » du Sahara central, participent au monde. Il serait alors légitime de retrouver ces paradigmes, pour le cas que nous étudions, au Jérid. De fait, ce que j'ai nommé le pôle « scientifique » correspond à ce que PALSSON nomme « orientalisme » : lorsque je donne de l'État (ou de l'administration agricole) l'image d'une institution qui ne perçoit et conçoit de l'oasis qu'un périmètre de production agricole, qui présume que les agriculteurs ont besoin d'un encadrement technique et scientifique pour maîtriser la nature (et augmenter leur emprise à des fins de productivité), lorsque la politique hydraulique de l'Administration est minière et conduit à l'épuisement des nappes fossiles, nous avons bien là une figure incarnée de « l'orientalisme ». Y participent également les institutions nationales de développement, des jardiniers quand ils créent de nouvelles exploitations selon le modèle rationnel, et de façon particulièrement convaincante pour certains quand ils tiennent un discours comme celui-ci : « Les fruits et le maraîchage ? On ne peut pas tout faire, soit les fruits comme dans le Nord, soit une monoculture des tomates. Mais pas avec les dattiers. Sous les miens, je ne veux pas qu'ils [ses ouvriers] en fassent, sinon ils ne s'occuperont plus que de cela et [dès lors] plus des palmiers. Le gros problème est la main-d'œuvre qui devient trop paresseuse. Pas comme avant. La mécanisation est presque fatale [inévitable], mais ici c'est très difficile. Il faut changer le système d'irrigation, peut-être l'enterrer, pour pouvoir passer le tracteur et la charrue. De manière traditionnelle, l'oasis n'est pas adaptée sinon. »

Le pôle « touristique » s'identifie assez bien aujourd'hui au « paternaliste ». Le touriste est une des figures qui en est proche ; il représente ce paradigme lorsqu'un relativisme culturel bien partagé aujourd'hui et la recherche d'une « authenticité » l'engage à lire l'oasis, nous l'avons dit, comme une « nature naturelle » (à sous-évaluer son caractère anthropique), à lire les sociétés oasiennes comme proches et même au sein de cette nature, à leur attribuer un rapport à la nature (voire une harmonie) perdu pour la société d'origine de ce lecteur. On se préoccupe de sauvegarder. Il y a une réduction folkloriste de la différence perçue. En ce sens, on peut inclure dans « touriste » non seulement les vacanciers occidentaux, mais également les touristes tunisiens du nord du pays (en fait, du nord et du littoral) qui généralement ont une profonde méconnaissance de leur propre Sud et un comportement consommateur en beaucoup de points identique à celui des touristes occidentaux. Y participent également des institutions internationales de développement, les personnes des oasis en contact avec le tourisme...

Un chausse-trape dont il faut cependant se méfier : le *communalism* ne sera pas le paradigme « autochtone ». La raison en est que ce paradigme énoncé par PALSSON nécessite préalablement un rejet des deux précédents que l'on ne peut espérer au Jérid : si PALSSON cerne ce paradigme, il l'estime lui-même comme une émergence récente, dont il espère le développement<sup>1</sup>. Le paradigme « autochtone »<sup>1</sup>, s'il représente bien la

<sup>1</sup> Une émergence récente mais que l'on sent sourdre significativement ; l'auteur conclut son article très enthousiaste et optimiste, « *the new freedom in the apparent absence of any kind of idealist agenda but faced with unavoidable materialist constraints and an ecological crisis.* » (p. 79) PALSSON G., 1996, *op. cit.*

« norme » que nous avons définie de la relation classique homme-milieu en oasis ancienne du Jérid, ne correspond ni au *communalism* ni à l'image de son lointain parent prémoderne (qui lui aussi situait l'homme dans la nature, mais qu'il ne faut pas confondre). Je ne crois pas que l'oasien se pense intégré à la nature, une attitude que l'on attribue facilement aux « sociétés traditionnelles » (voir le « paternalisme »). Faut-il y voir l'effet de l'islam ? Anne LUXEREAU<sup>2</sup> remarque que chez les Haoussa islamisés (au Niger), « le travail agricole ainsi que les récoltes, qui fondaient naguère en grande partie la relation à la surnature, sont désacralisés. L'islam réalise une coupure entre la société et sa nature. » La surnature n'est pas tout à fait absente du monde oasien jéridi (comme nous le verrons plus loin, p. 196), cependant les êtres surnaturels et l'homme ont été créés indépendamment de la nature. La cassure est nette entre les oasiens et leurs chèvres ou leurs palmiers, malgré même les anthropomorphismes complaisants qui indique davantage « la manière de » (de traiter le végétal, précautionneusement...) que « l'identité à ». Il s'agit probablement dans les paradigmes orientaliste et paternaliste d'un trop-plein inverse, une rupture radicalement pensée chez eux entre la culture et la nature ou plutôt entre la société des hommes, son cortège social, idéologique et entre leurs systèmes d'explication de la nature (la science moderne). C'est une volonté proclamée de voir son discours sur la nature clairement distinct de la société. Cela est tel alors pour les paradigmes socio-écologiques modernes, dans le contexte oasien, que l'organisation d'une palmeraie n'a que faire des hommes : seuls les critères scientifiques, transcendants la faiblesse des hommes, sont alors pertinents (cf. le cas de la palmeraie d'Ibn Chabbat par exemple).

Si le paradigme socio-écologique « autochtone » ne se croit pas dans la nature tel que le « paternalisme » voudrait bien l'y voir, son savoir et sa pratique sur la nature ne sont pas non plus empreints d'une infinie sagesse. Dans le cadre classique de la palmeraie, l'oasien s'y débrouille mieux dans la manipulation de cette pagaille de facteurs, dira-t-on, que l'ingénieur agronome fraîchement débarqué. Il se repère aisément dans cet ordonnancement qui est fouillis pour un regard étranger. « L'autochtone » revendique cette aisance, mais reconnaît lui-même ses échecs en agriculture. D'ailleurs, l'appel aux forces surnaturelles pour la résolution ou la prévention de problèmes est aveu d'impuissance humaine. Le cas se rapproche des déclarations des agents des services de l'Agriculture (sections de vulgarisations, au Jérid comme au Maroc) qui blâment les jardiniers de ne venir les voir « que pour les problèmes », et non pour se faire éclairer sur la méthode complète de l'agriculture moderne.

---

Cette émergence est proposée aussi par Augustin BERQUE : « Je fais ici l'hypothèse que le nouveau paysage prendra la forme d'un synthèse entre d'une part, le post-dualisme qui est né en Occident de la crise du paradigme moderne, et d'autre part le non-dualisme propre à la tradition paysagère d'Asie orientale. » (p. 223) in BERQUE A., 1991, *op. cit.*

<sup>1</sup> « Autochtone » est une appellation par défaut : je n'ai pas trouvé de meilleur terme. Naturel (avec le jeu de mot) ?, certainement pas, ce serait reproduire ici le schéma « paternaliste » ; oasien ?, non plus puisque je démontre justement que tout est affaire de degré entre les trois types de praxis.

<sup>2</sup> p. 73 in LUXEREAU A. - *Usages, représentations, évolution de la biodiversité végétale chez les Haoussa du Niger*, JATBA, nouvelle série, vol. XXXVI (2), 1994, pp. 67-85.

Les rapprochements entre d'une part « scientifique » et « orientalisme » et d'autre part « touristique » et « paternalisme » sont évidents et ma définition de ces types idéaux y gagne en profondeur, cependant je propose de garder tel le paradigme « autochtone ».

J'aimerais tracer moi-même cette figure schématique que l'on trouve un peu plus haut (cf. Figure 23 : Les paradigmes des relations homme-environnement). Remplacer *communalism* par « autochtone » demande alors d'évincer l'opposition continuité/discontinuité (homme dans la nature/homme hors de la nature). Mais par quoi la remplacer ? On sent bien que les relations société-nature sous-tendues par ce paradigme diffèrent de « l'orientalisme » et du « paternalisme », ce qui demeure problématique est la détermination de cette différence (Figure 24).

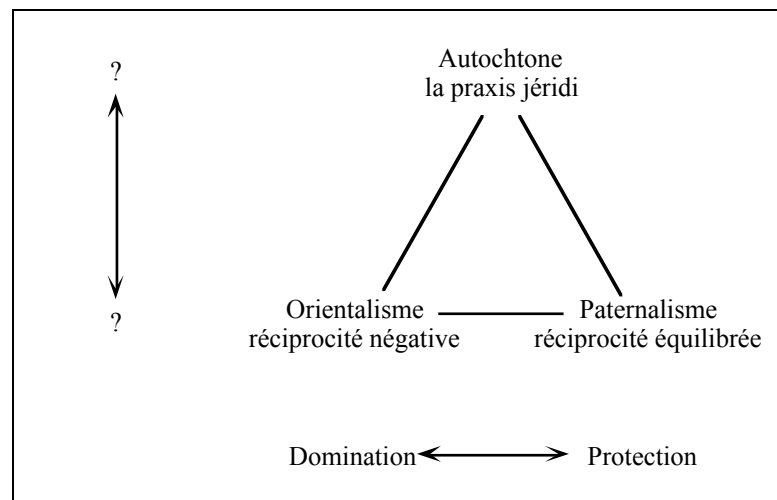


Figure 24 : Les paradigmes des relations société-nature au Jérid

Cette ambiguïté proprement oasienne rappellera au lecteur qu'au chapitre 6, nous n'étions parvenus à définir la pratique agricole locale ni en terme d'agriculture ni en terme d'horticulture. Aussi bien, je parle toujours « d'agriculture » dans les « jardins » : une praxis tenant des deux types classiquement différenciés et pourtant ni l'une ni l'autre, différente.

## Chapitre 10 : Notions de progrès et modernité

Il y a des titres de thèse qui se perdent. Dans la veine de « La mariée était en noir » de la Série noire, n'est-ce pas que « L'agronome et l'oasis » fonctionnerait merveilleusement ? Ce qu'il y a de séduisant dans ces associations de mots sont les oppositions de nature : comme une mariée ne peut être en noir, avouons qu'au fond ce qu'on opposerait serait la modernité de l'agronome au traditionnel de l'oasis saharienne.

Toute cette partie est traversée finalement des notions de progrès et modernité, à travers les pratiques des espaces, l'esthétique et le travail, et les définitions des acteurs du monde oasien. Avant d'achever cette partie sur les conflits de représentations (chapitre suivant), il vaut la peine d'explorer ces notions pour le contexte oasien.

### La fausse querelle du moderne et du traditionnel

Le touriste et le cadre de la capitale pourraient s'entendre sur cela : que ce soit au Jérid, au Tassili n'Ajjer ou dans la vallée du Draa, les oasis « retardent ». Le touriste l'exprimera en terme de pittoresque, voire d'authenticité (valeurs positives pour lui) et le cadre en terme de sous-développement, sinon d'arriération (valeurs négatives pour lui). Les pays du Sud, et qui plus est les campagnes sud du Sud, accusent-elles un retard vis-à-vis de nous, pays du Nord, nord du Nord ? Ces pays du Maghreb croient-ils au Progrès dont nous sommes finalement sous cette forme les investigateurs et les déçus ? Il apparaît de plus en plus évident aux sociétés occidentales que leur monde moderne et son progrès « causent des nuisances et pollutions de plus en plus massives et généralisées qui menacent notre biosphère ». L'optimisme n'est plus de rigueur et « ainsi, partout la triade science/technique/industrie perd son caractère providentiel. [Cependant] l'idée de progrès demeure encore conquérante et pleine de promesses partout où l'on rêve de bien-être et de moyens techniques libérateurs. Mais elle commence à être mise en question dans le monde du bien-être. »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> p. 7, in MORIN E., WULF C. - *Planète : l'aventure inconnue*, Paris, Éd. Mille et Une Nuits/Arte Éditions, 1997.

Les acteurs, à quelques niveaux qu'ils soient dans ces pays qui rêvent au progrès, ne sont pas dans les wagons de fin du train de l'Histoire, du progrès et finalement du temps si on lui accorde cette image linéaire. Ils sont au même niveau, ils ne refont pas ce que nous avons vécu, car cela est rendu impossible par le simple fait que cela a déjà eu lieu ; comme on le dit banalement, on ne refait pas l'histoire. Autrement dit, il peut subsister des attentes ou des espoirs envers le Progrès, mais sans doute pas toujours avec cette naïveté que l'on accorde aux acteurs de notre propre passé.

Cette idée de progrès n'est pas partagée de manière homogène selon les catégories d'acteurs que nous avons pu définir au Jérid (cf. Chapitre 9 : Les acteurs du monde oasien, p. 153). Si pour les *bezness* (les jeunes proches des touristes, voir plus bas) et les cadres de l'administration, l'Europe demeurent une référence de modernité, leur confiance respective en le progrès diverge profondément. Les cadres administratifs — je suis ici consciemment simpliste — sont plus sensibles au discours gouvernemental qui développe une rhétorique constante (on peut dire quotidienne) du Changement (avec majuscule), une politique volontariste tendant à convaincre de l'efficacité du pouvoir. Les *bezness* conservent un espoir dans le progrès, mais un espoir dans un projet individuel et non de société. C'est un projet de confort de vie qui s'expatrie hors de Tunisie en se projetant sur l'Europe. Ils partagent ce que Edgar MORIN<sup>1</sup> définit comme sentiment pour l'Occident : une « crise du progrès [qui] a accouché du postmodernisme qui consacre l'incapacité de concevoir un avenir meilleur ».

Pour beaucoup de jeunes du Jérid, au-delà des *bezness*, le progrès comme valeur d'espoir individualiste ne peut se réaliser, prendre une réalité qu'en dehors de ce temps et de cet espace oasien. La solution ne passe plus par l'oasis qui représente la non-modernité, l'archaïsme. Tout au plus, veut-on bien lui consacrer un regard, alors non plus comme cadre de vie et de travail, mais comme image exotique du tourisme : on folklorise l'oasis, l'ordre des pères, on désire au mieux la conserver, mais avec le maintien d'une distance. Si l'espace de la palmeraie devient lieu par la pratique, avec le désengagement des jeunes générations, et en particulier des *bezness* — l'interface Étrangers/Jéridi —, la palmeraie risque de se muter en « non-lieu » pour reprendre l'idée de Marc AUGÉ<sup>2</sup>.

Jacques BERQUE<sup>3</sup> tente de répondre à la question de l'accès apparemment si difficile de l'islam (et passant des Arabes en général) à la modernité : « C'est que cette modernité a été investie par la technologie. La technologie s'est emparé de la succession du temps, a maîtrisé jusqu'à présent cette succession, s'est faite la machine à dévorer le temps, à le reconstituer *ab ovo*, c'est-à-dire à concurrencer les vieilles cosmogonies. Et tout ensemble, elle remodelait les espaces de l'homme, accaparait ses moyens d'existence et renouvelait jusqu'à ses figures. » Voici ce qu'aurait pu répondre un cultivateur d'une cinquantaine d'années dans son jardin de la palmeraie d'El Hamma (RAIHANA, le 12 septembre 1995). Je lui posais la question :

<sup>1</sup> p. 8 in MORIN E., WULF C., 1997, *op. cit.*

<sup>2</sup> AUGÉ M., 1992, *op. cit.*

<sup>3</sup> p. 12 in BERQUE J., SUR J. - *Les Arabes, l'Islam et nous*, suivi de *Un homme matinal* (J. SUR), Paris, Éd. Mille et Une Nuits/Arte Éditions, 1996.

« J'ai rencontré un étudiant, originaire d'El Hamma, qui voudrait développer — et il y travaille — le tourisme ici [aujourd'hui totalement absent]. Il pense que l'on peut attirer des touristes en mettant en place des structures valorisant par exemple l'artisanat local, etc. Qu'en pensez-vous ?

- Oui, c'est bon, bon pour l'argent [qui viendra], mais mauvais pour les idées [des gens d'El Hamma]. Au contact des touristes, on perd les traditions. C'est à cause du tourisme qu'il y a moins de gens qui travaillent dans les jardins. »

« Avant, tout ce qu'on mangeait venait du jardin, même l'orge, même le blé. Il faut que l'État organise le tourisme, c'est-à-dire qu'il y ait des gens spéciaux avec eux, pas tous les gens. » [Rhétorique de la crainte d'une contamination, et discours d'une conduite étatique déjà exécutée dans les faits. Voir Chapitre 11 : Conflits de représentations, p. 180]

« Si on développe le Jérid, ça peut devenir bon. Le développement de l'agriculture, car l'esprit est bon ici. »

Et l'agriculteur de nous conter une fable, une histoire telle qu'on les apprécie ici, à se les échanger autour du thé :

« Un type part en France et travaille pour son patron environ vingt-quatre heures par jour pendant deux ans. Il met de l'argent de côté, mais sa femme tombe malade, il rentre et dépense tout son argent pour la soigner. Il perd tout. Il reste [au pays] et continue à travailler pareillement ici comme *khammes*. Il travaille beaucoup et a un cinquième des dattes. Au bout de deux ans, il a assez d'argent, devient *ghalel* [collecteur de datte] et gagne [alors beaucoup] d'argent. Ce qu'il a gagné là-bas, ce n'est pas l'argent, mais c'est dans la tête, c'est la méthode de travail. »

Alors, qu'allons nous faire de la modernité ? Ce jardinier me brise mon concept en deux, bon et pas bon : un morceau digéré et un morceau recraché. Il y aussi cette palmeraie traditionnelle comme une somme de jardins travaillés par des dos brisés et cette même palmeraie, moderne comme un parc d'attraction, parcouru par les touristes.

Où se situent les limites ? Et d'abord, que veut dire traditionnel ? Selon le Larousse (1978), cela désigne ce qui est fondé sur un long usage, sur la tradition, c'est-à-dire une transmission de doctrines, de légendes, de coutumes, etc., pendant un long espace de temps. Qualifier des sociétés de traditionnelles, fermées ou primitives, suggère qu'elles demeurent dans la simple répétition d'un ordre ancestral. Cela suppose aussi la même soumission de l'ensemble de la société aux mêmes normes sociales que l'on va parfois jusqu'à dire dictées par le milieu. (Ce travail anthropologique montre assez la multiplicité des comportements.) On oppose les sociétés traditionnelles classiquement aux sociétés de progrès (progressives) ou du Progrès. Toujours selon le Larousse, le progrès est le mouvement en avant, le Développement de la civilisation. Que ce développement s'applique à nos pays, cela fait l'unanimité, le débat ne se focalise guère que sur la qualité de ce progrès : un développement en bien ou en mal.



Les sociétés oasiennes, prenons celles du Jérid, sont donc, selon ces définitions et « contre toute attente », des sociétés de progrès : nous l'avons vu au chapitre précédent, l'innovation d'une structure de type « rationnel » (prenons ce mot comme une étiquette, et non pour ce qu'il signifie) est bien là pour l'attester. De nouveaux périmètres irrigués, dont la structure tranche avec les classiques, ont inauguré une nouvelle façon de traiter avec la nature. Il ne s'agit donc pas de sociétés fondées (totalement) sur la tradition. Objecterait-on que l'innovation « rationnelle » est exogène, cela importe peu. Dans la littérature concernant l'innovation, il est fréquent de distinguer des innovations endogènes, qui reposent sur les ressources et l'expérience empirique des acteurs locaux, et des innovations exogènes, qui s'appuient sur des emprunts à une culture technique différente. On cherche par là à opposer les transformations qui tiennent à l'adaptation spontanée des systèmes de production à un environnement économique et social lui-même en mouvement d'une part, et celles qui tiennent à des transferts techniques avec d'autres systèmes de références d'autre part. Si l'agriculture jéridi n'avait pas été prête à accepter cette innovation en son sein, l'installation et l'utilisation de ce modèle ne se seraient pas faits (par exemple dans les extensions d'agriculteurs en bordures mêmes des oasis anciennes). Que ce soit les colons européens qui les premiers en aient imposé la réalité au Jérid est de ce point de vue secondaire. Ce travail, hélas, n'a pas la profondeur historique requise pour argumenter dans cette dimension preuves à l'appui, mais il est bien à parier qu'il ne s'agissait pas de la première grande innovation de la praxis oasienne. L'anthropologie historique se fait fort d'ailleurs de montrer aujourd'hui que l'Histoire des sociétés se construit sur les changements comme sur les évolutions, sur les ruptures comme sur les ajustements. Les sociétés d'oasis (comme ailleurs) auront bien entendu tendance à rechercher un équilibre qui permet la reproduction à la fois de la société et de la nature — d'autant qu'en oasis, c'est une nature si peu « naturelle », si artificielle, que l'une ne va pas sans l'autre. Mais les procès socio-écologiques n'aboutissent jamais concrètement à un « mythique » stade d'équilibre puisqu'ils ont lieu dans le monde, puisque ces sociétés ne sont pas isolées, mais interagissent avec d'autres proches ou lointaines (un changement politique à Bagdad ou à Paris a pu avoir des répercussions sur les investissements financiers réalisés dans les oasis). Le contexte toujours changé demande la poursuite de la recherche de ce *modus vivendi* socio-écologique dans des directions qui peuvent être les mêmes, légèrement modifiées ou totalement bouleversées selon la nature des nouveaux changements historiques et/ou selon les choix de ces sociétés.

### Quel est l'objet moderne ?

Au Jérid, le labour retournant du sol se pratique à la main. Cela se passe soit au début du printemps (c'est-à-dire au moment de planter la plupart des légumes), soit à l'automne (la récolte de dattes est terminée, le sol est libre et il n'y a plus grand chose à faire). Dans un jardin de deux hectares de la palmeraie de Ghardgaïa est passée une équipe de responsables de l'Agriculture (le 11 janvier 1995). Il s'agissait d'un essai sur la mécanisation du travail du sol. « Mécaniser, c'est une question de vie ou de mort » pour les oasis jéridi (Tozeur, réunion au CRDA, le 04 février 1995) : entendez cette dé-

claration dramatique dans la bouche d'un de ces responsables comme le moteur à explosion passe ou les palmeraies trépassent.

En effet, pourquoi ne pas mécaniser ? Les responsables qui participaient à cette démonstration, autant que les quelques jardiniers présents (le propriétaire et ses deux ouvriers ainsi que des voisins), apprenaient le fonctionnement d'un motoculteur. Il y avait beaucoup de monde, en majorité des vulgarisateurs. Tous ont eu droit à une allocution sur le bien-fondé de la mécanisation par un des responsables, approuvée par les vulgarisateurs. L'essai commence dans le bruit du moteur comme celui d'une mobylette. D'ailleurs, le guidon ressemble à celui d'une Motobécane. Beaucoup s'essayent à la conduite. Les trois agriculteurs du jardin restent à l'écart et regardent le tout, peu convaincus. D'abord entre eux, ils rouspètent... « La machine, c'est bien sur un terrain sans arbre », puis « pas assez profond ». En effet, au premier passage, cinq à dix centimètres de profondeur contre trente à la sape. Puis, la crise éclate entre un ouvrier du jardin et un technicien agricole, puis avec tous les autres. Il est vrai que tout ce « beau monde », « ces messieurs de la ville » n'ont jamais travaillé avec une *mes-ha* et n'y connaissent sans doute pas grand-chose. Dispute donc. Les jardiniers pensent que la sape fait tout de même un meilleur travail pour moins compliqué. Il faut juste prendre l'habitude de s'en servir pour le mal aux reins et porter sinon une ceinture bien serrée. Et comment pourrait-on se passer des outils habituels ? Comment ne pas utiliser la *mahasha* ? Elle est tout à fait indispensable pour désherber les cultures, pour retirer la graminée qui vous agace, pour nettoyer un bout du jardin ou couper une pastèque... Un des ouvriers effectue d'ailleurs une démonstration à la sape. Exemple éloquent. Ils entament le second passage au motoculteur. A la fin, les agriculteurs du jardin baissèrent la tête et la hochèrent en signe de soumission à l'autorité, celle des cravates, mais visiblement non « convaincus » et dès lors plutôt hostiles au motoculteur. Même s'ils leurs concèdent un intérêt, ces outils mécaniques ne remplaceront pas comme ça *mes-ha*, *marshom*, *mahasha*... Les agriculteurs les trouvent « bien », mais pas adaptés à leurs jardins, plutôt destinés aux grandes exploitations de la STIL<sup>1</sup>, où le labour peut se faire presque tout droit comme dans le Nord : c'est-à-dire que c'est bien, mais pas pour chez eux.

« Et la mécanisation ? je demande.

- Ça ne marche pas bien. Pourquoi ? Parce que c'est bien pour les plantations modernes. Ici, non, car les palmiers ne sont pas alignés.

- Et les motoculteurs ?

- La sape, c'est mieux. C'est plus précis pour éviter les racines surtout des palmiers jeunes. Le tracteur, c'est comme un chantier [de gros travaux]. Quelque chose qui est moderne donne de bons résultats », mais à condition d'être dans un contexte moderne comme la STIL (SODAD). (RAIHANA, El Hamma, le 12 septembre 1995)

<sup>1</sup> STIL : Société tunisienne d'Industrie Laitière, conglomérat agro-alimentaire émanant de l'État tunisien ayant diversifié ses activités, par exemple dans la distribution (chaîne des « Magasin Général »), la production et la distribution de dattes. Pour cette branche d'activité, le nom actuel est SODAD, gérant de grandes exploitations « rationnelles » (plantations en ligne du cultivar *Deglet nur* uniquement, sans sous-cultures) à main d'œuvre salariée.

En fait, quelques jardiniers utilisent déjà le motoculteur. Le recensement exhaustif ne devrait pas dépasser une dizaine de machines privées dans la région. On a tôt fait également de noter que tous ces promoteurs de la mécanisation sont plus étroitement partie liée avec le Nord : ce sont souvent d'anciens émigrés (vers la France) revenus au pays ou de proches collaborateurs de colons. Car les exploitations coloniales demeurent souvent une référence de modernité pour les oasis du Jérid. La proclamation de l'Indépendance, le 20 mars 1956, n'a pas provoqué, comme ce fut le cas en Algérie, un exode massif des agriculteurs européens. Jusqu'à la loi du 12 mai 1964 qui nationalisait toutes les terres des étrangers, un grand nombre de colons ont continué à exploiter leurs terres dans les différentes régions de la Tunisie<sup>1</sup>, ce qui a permis un tangible relais de diffusion d'une façon de concevoir l'agriculture auprès de certains Tunisiens.

L'objet moderne serait donc le nouveau venu dans le monde oasisien, une technologie importée ? Bien, mais si c'est cela « être moderne » pour un objet, d'autres se bousculent alors pour obtenir la qualification. La charrette (*kareta*, plur. *kirart*) est sans doute réellement une introduction récente. Certains Jériidi datent le début de son usage dans la région au départ des colons français, ayant alors remplacé la voiture à moteur. Pour d'autres, les premières, à El Hamma, auraient servi d'ambulances avant d'avoir un usage agricole. On explique aussi l'élargissement des chemins dans l'oasis de Degache, travaux ont été entrepris en 1965, suite à une demande émanant des propriétaires degachi afin que puissent entrer les charrettes, ce qui ne se faisait pas. Ces voies n'étaient qu'assez larges au passage de l'âne *bihim* (plur. *bêhêym*), classique transport au bât. La plupart du temps, ce sont des mulets (*baghal*, plur. *abghal*) qui tractent les charrettes, quelquefois des ânes. Les quelques chevaux (*hasan*, plur. *h(o)sonia*) de la région sont utilisés pour les calèches qui promènent les touristes sur les chemins des palmeraies. Tout aussi moderne et plus courante encore est la motocyclette (Motobécane ou 103 Peugeot), largement utilisée à la ville comme dans les palmeraies, le coût des voitures étant encore bien trop élevé pour la plupart des Jériidi. Outre son conducteur, elle transporte souvent passager(s) et produits du jardin. Mais d'une manière générale, la roue (avant son utilisation sur les motocyclettes, les charrettes ou les automobiles) semblait tout aussi absente des oasis de la région qu'à Djanet et au Tassili n'Ajjer (en Algérie)<sup>2</sup>.

Mais qu'est-ce que l'objet moderne dans la région oasisienne du Jérid ? Moderne comme complexe technologiquement et d'origine exogène ? La charrette, par exemple, l'est donc comme nous l'avons vu. Mais il ne suffit pas de se focaliser sur les objets construits. Les palmeraies sont aussi des objets modernes. Elles sont naturelles et humaines. D'abord dire qu'elles sont naturelles : cela va tellement de soi puisque les palmeraies sont constituées de terre, d'eau et de plantes. Ce sont les « orientalistes » qui le disent de manière convaincue, l'erreur est de n'y avoir vu que cela. Pour eux, la palmeraie est un pur objet, une nature sur laquelle l'homme a toute latitude d'y faire mille expérimentations, d'en construire aussi de nouvelles. On a alors un peu oublié l'homme il est vrai : construire une oasis comme Ibn Chabbat de la manière la plus rationnelle qu'il soit, construire également des habitations rationnelles à proximité (mais au milieu de rien) dans lesquelles viendront se nicher les jardiniers (comme l'on construit des ruches pour que viennent s'y loger les abeilles) a été un peu fort : d'ailleurs, cela n'a pas marché. Nos seconds représentants modernes dans la région sont les

<sup>1</sup> KASSAB A., 1980, *op. cit.*

<sup>2</sup> Sauf pour les poulies de puits à Djanet. BATTESTI V. - *Approche ethnobotanique d'une oasis saharienne : Djanet (Algérie)*, 1993, *op. cit.*

« paternalistes ». Eux aussi voient la nature comme un objet, mais l'oasis, c'est un peu différent. Ils vivent par procuration, dans l'oasis, la réconciliation de son essence objet (naturelle) et son essence humaine. Si le paternaliste pense bien la nature extérieure à lui, il saisit cependant l'interaction nature-société chez les « traditionnels » (pour ne pas dire prémodernes), que selon lui leur structure sociale et culturelle rend seule possible. Il loue chez les autres ces amours interdites, mais en ce qui le concerne lui, la réponse est claire : l'oasis est naturelle. C'est un véritable réflexe de son imaginaire collectif.

Nous nous y perdons un peu à définir le moderne au Jérid tant cette notion est floue et... mal définie. Pourtant, le Jérid est pointé du doigt, ça « retarde » comme nous le disions ; en Tunisie, l'État exprime cela plus élégamment : c'est une « zone d'ombre » au tableau glorieux du Progrès.

### Intervention de l'État

Si j'ai décerné à l'acteur-État le rôle de bon représentant du paradigme « orientalisme », il reste d'une part à montrer comment concrètement cet acteur intervient dans l'oasis, et d'autre part à moduler cette tendance. En effet, comme chaque acteur, celui-ci est un syncrétisme de représentations et combine des praxis différentes selon les situations bien sûr, mais également selon ses composantes. Ainsi, l'administration du ministère de l'Agriculture et l'administration du ministère du Tourisme n'ont pas tout à fait les mêmes objectifs et actions. Cette dernière administration se situerait davantage, s'il fallait la localiser ainsi, près du paradigme « paternalisme » dans l'espace des idéaux-types.

#### *L'oasis pour l'État*

Production végétale	Pieds ou superficie	Production en masse
Palmier	1 340 000 pieds	30 000 t.
fruitiers	355 850 pieds	600 t.
maraîchage	350 ha	47 000 t.
fouillage	300 ha	10 000 t.

(tableau original en arabe - CRDA, Tunisie, 1996)

Tableau 7 : Campagne 1994/1995 au Jérid

Années	<i>degla</i>	<i>allig</i>	<i>khwat</i>	VC	Total
1993/94	18 500	4 200	1 300	6 000	30 000
1994/95	17 000	4 000	1 250	5 750	28 000
1995/96	18 500	4 550	1 350	5 600	30 000

[VC = variétés communes]

(tableau original en arabe - CRDA, Tunisie, 1996)

Tableau 8 : Tonnages de dattes pour différentes campagnes au Jérid

Années	Exportation en tonnes	Devises, valeurs en DT.
1991 / 92	7 341	17 966 000
1992 / 93	5 300	14 500 000
1993 / 94	6 640	17 000 000
1994 / 95	6 448	17 200 000

(tableau original en arabe - CRDA, Tunisie, 1996)

Tableau 9 : Exportation et rapport en devises des dattes du Jérid

Je suis volontairement provocateur en donnant ces tableaux, affichés dans les bureaux du CRDA de Tozeur, directement après le titre qui pose la question de ce qu'est l'oasis pour l'État (Tableau 7, Tableau 8 et Tableau 9).

On comprendra, je l'espère, que ma critique n'est pas celle de la motivation politique de l'État tunisien, mais est une attention anthropologique portée sur sa praxis, en particulier sur le terrain oasien. Se complaire à souligner les erreurs de l'État est une attitude stérile si l'on ne cherche pas à comprendre son action, à comprendre quel est le modèle suivi, quel est l'idéal-type de sa praxis. Son travail sur les ressources en eaux s'inscrit dans un cadre national qui, dès les années 70, marque l'intervention publique dans le *rif* (la campagne). Face notamment aux effets de la transition démographique, de l'urbanisation et de la modernisation, il était bien logique de viser une meilleure exploitation des faibles ressources en eau, l'assurance de l'approvisionnement des agglomérations urbaines, des zones industrielles et des complexes touristiques. De même, dans le champ agricole, *a priori* quoi de plus légitime que vouloir développer l'irrigation pour l'intensification de la production agricole afin de réduire le déficit alimentaire et créer de nouvelles sources de revenus et d'emplois ? Ne péchons pas non plus par excès de naïveté. Sur le plan de l'aménagement du territoire, l'installation de nouvelles palmeraies par exemple, celles d'Hazoua sur les confins algériens du Jérid, n'ambitionnait pas le seul confort de vie des nomades sédentarisés à l'occasion, mais doit sans doute se lire comme une stratégie d'occupation d'espaces afin de marquer le territoire tunisien, donc une raison d'ordre politique de défense nationale (nous sommes près des frontières), et également la volonté d'exploiter jusque là une nappe aquifère profonde (le « Continental intercalcaire ») que la Tunisie partage avec son voisin.

Dans le cadre du Plan Directeur des Eaux du Sud (PDES), l'État tunisien a entrepris depuis 1980 la réalisation du projet de rénovation des vieilles palmeraies du Jérid. Sur le plan hydraulique, les réalisations visaient « le comblement du déficit en eau de ces oasis par le remplacement ou la création de forages, leur équipement et la modernisation des réseaux d'irrigation et de drainage ». Quant au volet agronomique, en concordance avec ce qu'évoquaient les tableaux ci-dessus, il prévoyait « de réaliser une reconversion agricole [des jardins des palmeraies anciennes] axée sur des plantations à haute valeur marchande » telle la deglet noir, et « d'intensifier les cultures intercalaires, essentiellement maraîchères et fourragères » existantes<sup>1</sup>.

Le lecteur se doutera, au vu de l'analyse présentée dans les chapitres précédents, que cela n'a pas été si facile. En effet, selon le bilan du VII<sup>e</sup> plan (1987-1991), les réalisations en matière d'arrachage de vieux palmiers ou de palmiers à faible valeur marchande (les « variétés communes ») n'ont pas dépassé 22 % des prévisions pour l'ensemble des oasis anciennes du Sud tunisien et en matière de replantation, 15 % seulement<sup>2</sup>.

Quant au volet hydraulique, les résultats les plus significatifs sont sans doute encore à attendre : les sources tariées ont été compensées par des forages puisant dans le « Complexe Terminal » (une nappe relativement profonde) qui, du fait de l'épuisement continu, deviennent eux-mêmes de moins en moins efficaces et il faut toujours plus d'énergie (et donc un coût croissant) pour tirer une même quantité d'eau qu'il y a cinquante ans venait d'elle-même à la surface. On a pu temporairement atteindre un gain de surface utile avec les forages, mais maintenant le maintien de ces nouvelles parcelles et même l'entretien des anciennes est de plus en plus difficile. Les réserves aquifères plus profondes encore du « Continental intercalaire » ont été alors mises à contribution. Selon Michael RICHTER<sup>3</sup>, les conséquences n'en sont pas moindres. En effet, dans les régions où les sources de ce bassin aquifère jaillissaient naturellement (région de Timimoun et du Touat, Algérie), aujourd'hui les sources naturelles du même niveau sont sèches. Avec les forages de profondeur, on enlève donc la substance de laquelle vivaient les vieilles oasis sur sources naturelles. Il n'y a donc pas de vrai gain, seulement un petit jeu coûteux de déplacement.

Ce déplacement de l'origine de l'eau s'effectue donc également entre les sources (dites souvent « naturelles », bien qu'elles devaient être entretenues pour être abondantes) et les forages, initialement artésiens (c'est-à-dire que l'eau remontait seule sous pression), puis progressivement équipés de pompes. Un puits par forage au Jérid se dit *bir*, tout comme le puits privé du jardin. Ce qui les différenciera sera que le premier donne de l'eau « de l'État » (*dixit* des jardiniers) et payante. Le tableau ci-dessous illustre ce déplacement en moins d'un quart de siècle (voir Tableau 10 et Figure 25).

<sup>1</sup> p. 69 in KASSAH A. - Tozeur et son oasis : problèmes d'aménagement d'une ville oasisienne, *Les Cahiers d'Urbama*, n° 8, 1993, pp. 51-75

<sup>2</sup> MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE - *Analyse rétrospective du VII<sup>e</sup> plan, Le palmier dattier*, 1991, 12 p. — cité par KASSAH A., 1993, *op. cit.*

<sup>3</sup>p. 42 in RICHTER M., 1995, *op. cit.*

	1970	1980	1990	1993
débit des sources	55,2	16,3	2,9	0
débit artésien (forage)	99,3	23,0	41,5	24,1
débit pompé (forage)	28,7	57,0	98,2	120,6
Total	183,2	96,3	142,6	144,7

(d'après MAMOU A., 1995)

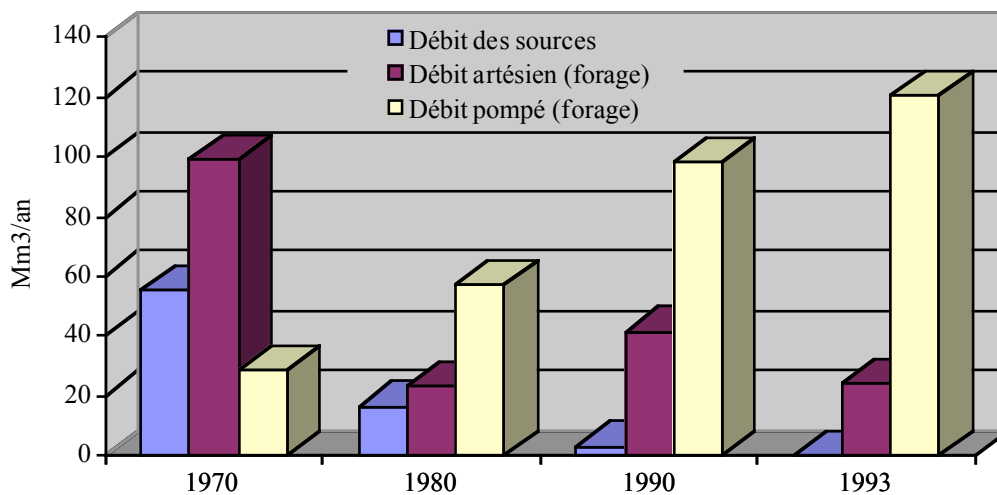
Tableau 10 : Évolution de l'exploitation (en Mm<sup>3</sup>/an) des nappes profondes (gouvernorat de Tozeur)

Figure 25 : Évolution de l'exploitation des nappes profondes pour le gouvernorat de Tozeur

Notons une chose : le Jérid fait très souvent allusion à son passé heureux où l'eau était « gratuite ». Autrement dit, l'État aurait volé l'eau et la redistribuerait payante. Mais bien sûr, cela n'est pas si simple. Contrairement à la légende, l'eau n'était pas libre de charges autrefois. D'une part, les propriétaires « payaient » leur accès à l'eau dans le cadre d'une participation aux entretiens collectifs (des réseaux d'irrigation, des drains, dans le curage des sources) — si le propriétaire n'avait pas à déboursier directement d'argent, il s'en acquittait en nature, en force et temps de travail de son *khammes*. D'autre part, la répartition de la ressource en eau était très inégalitaire et détachée de la terre. Il se trouvait que certains propriétaires de tour d'eau n'en avaient pas besoin, ou pas d'autant, et en vendait aux nécessiteux. Aujourd'hui, la vente d'eau est interdite puisque théoriquement la répartition de l'eau est fonction de la superficie (toujours vrai, semble-t-il, en pratique sauf dans le cas d'extensions de jardin, elles-mêmes illégales). D'après PENET<sup>1</sup>, autrefois : « Il n'y [avait] aucun rapport entre le droit d'eau et la surface du sol irrigué. Peu importe si l'eau est insuffisante pour tel ou tel jardin, surabondante pour tel autre. Ces différences finissent d'ailleurs par s'équilibrer par le jeu des ventes de *gaddus*, c'est-à-dire d'un temps déterminé d'écoulement d'une séguia. L'irriguant qui ne profite pas de son eau peut la prêter à un autre ou la laisser tomber

<sup>1</sup> PENET P., [1912], *op. cit.*



dans le système de drainage. Son tour révolu, le suivant prend l'eau à l'heure indiquée. »

En Tunisie, les ressources en eaux sont gérées par le ministère de l'Agriculture. Dire que l'exploitation de l'eau est aujourd'hui minière n'est pas un vain mot : outre que l'eau est tirée de nappes très insuffisamment renouvelées du Complexe terminal ou fossiles du Continental intercalcaire (c'est-à-dire des ressources dans leur ensemble non renouvelables<sup>1</sup>), elle a été technologiquement rendue possible par l'adoption de méthodes de forage utilisées dans le domaine de l'exploitation minière proprement dit, puis pétrolière avec l'emploi du forage à battage et ensuite de celui par rotation<sup>2</sup>. Hélas ! il y a un demi-siècle, on commençait déjà à se décourager : « En dépit du miracle de l'eau multiplié par la technique européenne, les oasis algériennes demeurent des centres de vie chétive et de production déficitaire. »<sup>3</sup>

Pourquoi s'évertuer à développer ces zones oasiennes qui ne font pas partie du « Maghreb utile » ? Nous avons déjà évoqué des raisons d'ordre politique, les touristiques ne sont pas à négliger pour autant, mais une autre encore est l'attention portée au maintien des populations rurales dans les campagnes. Elles permettront, on l'espère, de maintenir, sinon augmenter la production agricole nationale (on vise l'autosuffisance alimentaire), mais également un souci d'équilibre entre ville et *rif* (la campagne), évitant les exodes ruraux trop massifs menaçant la ville.

### *L'exercice du pouvoir*

Depuis les Indépendances, les politiques gouvernementales des pays maghrébins ne se sont pas départies d'un volontarisme économique à base de mesures technologiques, hérité des politiques interventionnistes de l'administration coloniale d'après-guerre. Elles se font aujourd'hui moins ambitieuses face aux exigences du FMI qui conduisent à l'application d'un plan d'ajustement structurel. Mais les gouvernements n'ont pas baissé les bras, et le tunisien maintient l'idée du développement de ces « zones d'ombre » (terminologie officielle, employée par le Président Ben Ali).

Entre ce que l'État désire et ce qu'il parvient à imposer dans le domaine agricole au Jérid, il y a en quelques domaines un décalage. Ce décalage est imputé de manière générale à la mauvaise volonté des agriculteurs à suivre les conseils des délégués des services agricoles de l'État, les vulgarisateurs, *morshed*. Ce n'est pas un cas isolé et, au contraire, tout porte à croire que ce soit le cas général des régions rurales que l'on veut développer. L'exercice du pouvoir pour l'État rencontre une « résistance » aux changements. Avec Étienne VERHAEGEN<sup>4</sup> (qui travaillait sur le Burundi), on peut dire que

<sup>1</sup> « Le renouvellement des eaux de réserves géologiques des nappes profondes est tellement faible qu'il y a lieu de les considérer comme fossiles. En effet, les eaux du Continental intercalcaire qui est la nappe la plus profonde dans cette région, présentent un taux de renouvellement de  $5,1 \cdot 10^{-5}$ . Celles du Complexe terminal ont un taux de renouvellement [légèrement supérieur] de  $1,6 \cdot 10^{-5}$  [...] » p. 73 in MAMOU A. - Développement des zones sahariennes en Tunisie et son incidence sur les ressources en eau, in *Les oasis au Maghreb, Mise en valeur et développement*, Tunis, 1995, pp. 71-86.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> CAPOT-REY R. - *Problèmes des oasis algériennes*, Alger, Publications du CNRS, 1944.

<sup>4</sup> VERHAEGEN E. - La logique conflictuelle du changement d'une agriculture traditionnelle, Cas de l'agriculture burundaise, in *Innovation et sociétés, Quelles agricultures ?, Quelles innovations ?*, Montpellier, Inra, Cirad, Orstom, 1993, pp. 177-186.

cette résistance aux changements ne peut s'expliquer pourtant ni par un attachement borné des paysans aux routines du passé, ni par un manque d'encadrement ou d'infrastructure. Elle est l'expression de l'appréciation par les paysans des risques que comporte pour eux toute participation au modèle de développement conçu en dehors d'eux et dont la finalité n'est pas, on s'en doute, le seul développement agricole de la région. L'installation de nouvelles palmeraies modernes, au-delà du bien-être des populations locales, répondait pour beaucoup à la volonté d'accroître les exportations nationales de dattes en particulier et agricoles en général. Pour s'en convaincre, il suffit de lire dans les bureaux de l'administration agricole les tableaux affichés aux murs, où la production locale est directement convertie en exportation (en tonnes et en dinars — cf. Tableau 7, Tableau 8 et Tableau 9). Je ne blâme pas ce volontarisme pour l'économie nationale, mais les réticences des agriculteurs, qui cherchent où sont leurs intérêts propres, sont compréhensibles. De plus, l'idée qu'ils se font du pouvoir, un pouvoir centralisateur et éloigné au nord, les rendent plus que méfiants vis-à-vis des incitations de la vulgarisation. On se souvient que les oasis du Jérid ont été objet de convoitise : avant l'occupation française, la région a été soumise à une ponction fiscale lourde de l'État central sans pour autant bénéficier d'une protection suffisante contre les incursions (*rezzu*) bédouines et contre l'arbitraire et l'injustice des notables locaux. L'attitude circonspecte des cultivateurs jéridi ne tient donc ni d'un traditionalisme forcené ni d'un égoïsme complet vis-à-vis des projets nationaux.

Comment s'effectue cet exercice du pouvoir dans le cas qui nous concerne ? Tout d'abord par le développement de la région. Et d'ordinaire, développement se conjugue avec nouvel apport technologique. Savoir s'il est justifié n'est pas ici la question. Il l'est toujours pour les objectifs que se sont fixés ses introducteurs. Ainsi, les premières pompes électriques de la région pour l'exhaure de l'eau sont le fait des colons : savoirs s'ils épuisaient les nappes aquifères est une question qui ne se posait pas ; la nature désertique, on le savait, était pleine de « promesses », un terme que l'on retrouve indissociable au milieu saharien dans la littérature à tendance « orientalisme ». Le « Que sais-je ? » de 1958 sur le Sahara<sup>1</sup> en est un bon exemple : la première partie dresse en deux chapitres le « désert de toujours », la seconde partie du livre s'attarde sur le « désert d'aujourd'hui et de demain », celui de la colonisation où le désert est vu alors comme un vaste territoire inexploité, recelant pétrole, eau et « autres promesses » (exploitations pareillement minières du milieu : gaz, houille, fer, cuivre, plomb, manganèse, etc.). Si l'on veut se convaincre tout à fait du caractère orientaliste idéal-typique, il suffit de se reporter à l'introduction (p. 9) : « Le Sahara aux deux visages. Le Sahara subit à l'heure actuelle des bouleversements d'une portée considérable qui en modifient profondément la physionomie. Sur son sol s'affrontent, se heurtent, deux civilisations, deux mondes. D'un côté, un ensemble d'expériences et d'adaptations millénaires, héritage [...]. De l'autre, une violente et rapide intrusion des méthodes techniques et occidentales, fondamentalement étrangères à la vie du désert, mais cherchant à en surmonter les difficultés par la force mécanique. Entre les deux une différence fondamentale : les Sahariens d'autrefois se soumettaient à la loi du désert, ceux d'aujourd'hui cherchent à lui imposer la leur. D'un côté la tradition, de l'autre l'évolution. » Tout est dit ici, et en caricaturant à peine, ce schéma de la praxis perdure encore. Ce ne sont plus les forces coloniales qui exploitent, mais les forces nationales d'un État indépendant. Le maître (de la nature) a changé de nom.

<sup>1</sup> VERLET B. - *Le Sahara*, Paris, Coll. « Que sais-je ? », n° 766, Puf, 1958.

Pour bien saisir cette situation du maître, suit l'illustration d'un cas exemplaire : la protection des régimes de dattes<sup>1</sup>. La volonté d'asseoir une autorité passe par des faits foncièrement pratiques ; politiques et scientifiques se disputent le sujet. Le fond du problème ? : « s'il pleut d'août à septembre, la pluie brûle les dattes. En octobre, il faut qu'il pleuve, c'est bien qu'il pleuve, ça lave les dattes » (*dixit* des jardiniers). C'est une attention particulière accordée au temps (au sens de climat), *tax*. Les régimes de dattes aux derniers stades de leur maturation craignent les variations de temps. Le cultivar deglet nour est singulièrement sensible aux changements d'humidité et de température. L'histoire de cette protection des régimes, qui a pris des allures quasiment nationales, débute avec la visite du ministre de l'Agriculture au Jérid. Il tient à savoir pourquoi ici ne se fait pas cette protection, alors qu'il l'a vue pleinement en œuvre dans la région dattière voisine du Nefzaoua, des milliers et des milliers de régimes entourés de papier kraft ou plastique luttant contre l'humidité (et depuis une dizaine d'années). La question se mue rapidement en un souhait : que la protection se fasse. Les agriculteurs locaux sont incités à utiliser le papier kraft, mais le verdict commun tombe : « Le papier kraft, ce n'est pas bien, des agriculteurs [d'autres agriculteurs] ont essayé. » Le Directeur d'alors de la production végétale du CRDA estime pour Tozeur à 5 millions le nombre de régimes dont seulement 50 000 sont protégés (soit 1 %), et ce, malgré la propagande. Son calcul est qu'1 kg de plastique est nécessaire pour 15 régimes, donc un coût de 0,950 à 0,600 DT par palmier. L'agriculteur, ici, sait que la probabilité de [mauvaises] pluies est d'une année sur sept, donc pas ce n'est pas considéré comme rentable. Il n'adhère pas à la volonté de l'État.

Pour être clair, ces bâchages ne sont pas seulement une histoire de protection et d'intérêt des agriculteurs, car ce sera une décision ministérielle promue... même si elle a un impact négatif. Ce qui est en jeu est la démonstration que le pouvoir, par le bras armé des techniciens, peut imposer sa marque, donc contrôler la société civile, et surtout le *rif* (la campagne). C'est avant tout pour les hommes de l'Autorité se rassurer de la pérennité de leur pouvoir, mais aussi « tenir » cette campagne toujours crainte des villes arabes, comme l'expose Albert HOURANI<sup>2</sup>. L'intervention de l'État dans les oasis jéridi, à travers le vénérable Développement pour une marche vers le Progrès, est une démonstration d'exercice du pouvoir.

<sup>1</sup> Sources : entretiens divers en mars et en avril 1996 avec des jardiniers et des responsables du CRDA de Tozeur, et la « Journée d'études sur la protection des dattes » du 23 avril 1996, organisée à Tozeur par la Direction Générale de la Production Végétale et le Groupement Interprofessionnel des Dattes.

<sup>2</sup> p. 191 in HOURANI A., 1993, *op. cit.*

## Le Développement...

La façon dont une société exploite et gère son milieu, la manière avec laquelle elle compose avec les contraintes naturelles (notamment climatiques, édaphiques et hydrologiques) et actualise certaines de ses potentialités (hydraulique par exemple) est largement dépendant de son histoire politique et sociale, en oasis comme ailleurs. Cela vaut pour les sociétés tant dites traditionnelles que dites modernes. Au Jérid, on ne peut nier que la forme d'exploitation actuelle des palmeraies modernes est directement issue du modèle colonial de la première moitié du siècle. Ce qui ne veut pas dire que cette forme globale de gestion dite rationnelle ne serait pas sans l'événement colonial. Mais il s'agit bien, pour cet exemple, d'un des événements de cette histoire politique et sociale qui aura orienté de manière décisive les projets de création de nouveaux périmètres irrigués par l'État et ceux d'extensions privatives par des jardiniers (cf. « Les frontières floues », p. 45). Ainsi, la forme de développement choisie par l'État pour le Jérid, répondant d'objectifs de sédentarisation, d'équilibre commercial, n'est pas sorti du néant. En quelque sorte, l'histoire des événements passés avait bien son mot à dire dans les orientations à prendre dans la gestion du milieu. Pour résumer, le « milieu n'est pas davantage une enveloppe vierge sur laquelle la société imprime sa marque que la société n'est libre, à une période de sa trajectoire historique, d'en user selon une logique qui serait purement consubstantielle à ses structures »<sup>1</sup>. Il ne faut pas deviner un excès inverse de déterminisme, en écho à l'excès de libre arbitre des sociétés, sous prétexte qu'on diversifie, qu'on re-déploie ce déterminisme non plus sur l'unique milieu naturel, mais également sur l'histoire socio-politique.

Qu'est-ce que cela signifie ? Que le développement, ou disons l'évolution des régions d'oasis comme le Jérid n'est pas à inventer. Leurs évolutions existent déjà en germe, en même temps que leurs racines sont profondes. Ce sont des régions qui s'inscrivent pleinement dans l'Histoire qu'elles se sont en partie construites. Quel est alors le rôle du Développement ? L'État qui préside à la destinée du Jérid, la Tunisie, s'inquiète de la marche en contretemps de cette région et de son moteur agricole, ou autrement dit de son « retard » (selon une perspective linéaire de l'Histoire). J'étais sur place de novembre 1994 à mai 1996 afin de participer au « développement rural » de cette région. Si on s'en tient à la « définition opératoire minimale » de ce mot piège, selon BOIRAL et OLIVIER de SARDAN<sup>2</sup>, « par développement rural, on entendra l'ensemble des opérations volontaristes de transformation des sociétés rurales, opérées à l'initiative d'institutions extérieures à celles-ci ». L'État est perçu au Jérid (à Djanet également) comme un agent extérieur, une entité étrangère aux subtilités locales : les Jéridi n'ont l'impression de participer ni aux transformations opérées par cette entité, ni aux choix de transformations. Au mieux, on s'accorde à faire confiance au volontarisme technologique, au pire on s'en méfie, mais tout cela demeure étranger. On ne participe pas.

Nous avons dit le Développement empreint de mesures de type « orientalisme », mais il serait trop caricatural et faux de limiter le Développement à ce seul paradigme.

<sup>1</sup> LENCLUD G., 1988, *op. cit.*

<sup>2</sup> p.19 cité par DUPRE G., 1985, *op. cit.*

Comme les oasis, les institutions nationales et internationales qui pratiquent ce développement ne sont pas à l'écart des mouvements de pensées : elles sont parcourues par la tendance actuelle de la relation homme-environnement, c'est-à-dire le « paternalisme » (à titre d'exemple, on peut se reporter à l'émergence en France de la notion de patrimoine dans le paysage socio-politique selon Pierre NORA<sup>1</sup>). Ainsi, la gestion des terroirs, qui est un thème du Développement devenu classique de l'approche systémique, « est un ensemble qui n'est pas à limiter à la seule production mais doit inclure les aspects socio-culturels et la préservation des ressources naturelles »<sup>2</sup>. Pour les palmeraies du Jérid, le Développement change également de perspective de travail quand l'eau passe du facteur limitant au facteur de développement de l'agriculture (voir le PDES) et du tourisme (voir l'aménagement ou le réaménagement des oueds déjà mentionné p. 158). Mais les formes touristiques du développement régional restent secondaires, ou plus exactement détachées de l'agriculture et des palmeraies.

Le Développement au Jérid s'envisage surtout et avant tout au travers de l'agriculture. Le développement du secteur touristique est indéniable, mais il n'est qu'excroissance commerciale qui vient se surimprimer à la matrice première qu'est le terroir agricole, pour espère-t-on revitaliser les oasis. C'est ainsi qu'on le conçoit dans le Développement. Car « ainsi l'oasis [l'espace agricole de la palmeraie] a représenté la source de richesses de Tozeur et de son rayonnement à travers l'histoire mais aussi la cause des soucis et de l'inquiétude de ses habitants. Malgré ce paradoxe, Tozeur vivait en symbiose totale avec son oasis [palmeraie]. Autant l'agglomération tirait profit de la proximité d'un espace agricole hautement productif, autant l'oasis [la palmeraie] bénéficiait de l'existence d'un lieu de consommation et de redistribution tout proche. C'est le rapport idéal qui puisse exister entre une ville et sa campagne. » Et Abdelfettah KASSAH<sup>3</sup> de continuer, selon un schéma désormais classique : « Cependant cet équilibre dans les rapports entre Tozeur et son oasis commença à basculer avec l'accroissement des fonctions urbaines de Tozeur et particulièrement depuis qu'elle est devenue chef-lieu de gouvernorat (1980). » L'analyse de KASSAH est directement contredite par l'appel de BISSON à une certaine vigilance sur la nature de l'oasis : qu'est-elle réellement ?, uniquement un espace à vocation agricole ? Jean BISSON<sup>4</sup> s'attache à rappeler que, même dans le passé, l'activité agricole n'était qu'annexe. Le faux regard qu'on leur porte oublie de se souvenir de l'activité intellectuelle et marchande (intégrée au commerce transsaharien) d'oasis comme Nefta et Tozeur, voire Degache.

En fait, cet auteur va plus loin : selon lui, les premiers officiers européens partis en reconnaissance qui visitèrent ces villes oasis, aussi bien que les détachements militaires qui les occupèrent, tous furent étonnés de leur déclin. On avait oublié que l'une des raisons majeures était que la conquête en avait écarté les commerçants. La palmeraie aurait ainsi été, indûment, privilégiée et l'on crut que les oasis vivaient exclusivement de leurs jardins. Pour BISSON, il s'agit d'un contresens, car l'agriculture n'était destinée qu'à assurer la subsistance de propriétaires riches d'une activité autre qu'agricole : l'activité commerciale.

<sup>1</sup> NORA P. - 1980 l'année du patrimoine, La ruée vers le passé, *Magazine Littéraire, La passion des idées*, 1966-1996, *Un inventaire de la pensée moderne*, hors-série 1996, pp. 68-70.

<sup>2</sup> Anonyme - La gestion du terroir : un défi écologique, in *SPORE, bull. bimestriel du Centre Techn. de Coop. Agricole et Rurale*, n° 53, oct. 94, pp. 1-4.

<sup>3</sup> p. 52 in KASSAH A., 1993, *op. cit.*

<sup>4</sup> p. 18-19 in BISSON J. - Les marges sahariennes : lieux d'affrontement des spatialités, in *Les oasis au Maghreb, Mise en valeur et développement*, Tunis, 1995, pp. 13-28.

Aujourd'hui pourtant, au Jérid cette agriculture peut payer<sup>1</sup> comme le montrera la quatrième partie de ce travail. Les exploitations agricoles des oasis, toutes visées de façon homogène par le Développement, recèlent en fait une très grande hétérogénéité technico-économiques, de trajectoires et de stratégies. Avant cela, nous devons comprendre la pièce qui se joue actuellement dans les palmeraies. Maintenant que tous nos acteurs sont en place sur le théâtre oasien, et sont pondérés de paradigmes sur leur relation à la nature, nous allons pouvoir aller de l'avant et observer les conflits de représentations.

---

<sup>1</sup> ... Pour prendre le contre-pied de R. CAPOT-REY qui écrivait en 1953 : « Cette culture est une culture qui ne paie pas ». « Il n'y a pas de région au Sahara où la culture assure à celui qui en fait son occupation exclusive un niveau de vie décent. »

## Chapitre 11 : Conflits de représentations

### Résistance et séduction : les jeux sur l'*ethos* oasien

Les précédents chapitres de cette partie ont proposé les divers acteurs ou, de manière plus efficace, les « types idéaux de la praxis » en présence sur le théâtre oasien, les conceptions variées, mais pas toujours exclusives, de la nature oasienne et leurs modes de socialisation d'une nature singulière. Mais quelle est la pièce qui s'y joue ? On peut avancer une première lecture classique en sciences sociales : l'oasis constitue un champ de pouvoir. « La nature ne prend pour l'homme forme et réalité que pour autant qu'il la pose comme objet d'intérêt humain, et la nature comme objet d'intérêt humain c'est, quoi qu'il en dise, l'objet du désir de l'autre. »<sup>1</sup> Si l'on voulait simplifier grossièrement, on pourrait dire que les trois catégories idéales-typiques sont en opposition sur ce qu'elles entendent faire de cette nature oasienne. « L'autochtone » compte bien continuer à travailler et jouir de l'oasis à sa manière ; le « paternalisme touristique » à uniquement jouir de l'oasis, mais d'une manière qui diffère de la catégorie précitée, c'est-à-dire plutôt comme un « non-lieu » ; le « scientifique orientaliste » à uniquement travailler dans l'oasis, mais d'une façon distincte que le ferait toujours cette première catégorie. Les intérêts que trouvent les trois idéaux-types dans l'oasis jéridi (si on peut leur appliquer un tel anthropomorphisme) sont inconciliables ; inconciliables mais, répétons-le, en tant qu'idéaux-types et non chez des acteurs concrets. Si « l'autochtone » semble faire cette synthèse entre travail et jouissance de l'oasis, deux projets qui animent respectivement les deux autres paradigmes, ce n'est là qu'une illusion. Le touriste idéal ne cherchera pas à jouir, et ne jouit pas, de l'oasis à la façon du jardinier idéal. Nous avons d'ailleurs vu au début de cette partie (Chapitre 8 : Les pratiques de l'espace, p. 134) que concrètement les espaces de leur pratique respective ne sont pas les mêmes, autrement dit : ils ne se créent pas les mêmes lieux. De même, si, comme « l'autochtone », le scientifique/fonctionnaire idéal voit dans l'oasis un espace de production, par contre il n'y voit strictement que cela, et d'une manière plus productiviste.

<sup>1</sup> DELBOS G. et JORION P. - La nature ou le réel forclos, in CADORET A., 1988, *op. cit.*, pp. 15-21.



### *Le nouveau maître*

Le paradigme « orientaliste » pose la nature oasienne comme un objet d'exploitation technique. Le développement de l'avenir agricole de la région ne devra son salut qu'à l'importation d'un support technique moderne : forages, tracteurs, protection des régimes de dattes avec bâches de plastique, etc. En outre, que l'oasis soit cet objet d'exploitation n'est possible que dans la mesure où elle est représentée comme ressource, une ressource en eau qui permet d'accéder à une autre ressource, financière celle-ci : la production dattière.

La nature oasienne représente une ressource pour ce paradigme (comme pour les autres d'ailleurs, mais différemment), c'est-à-dire un bien convoité, justifiant du coup la peine que l'on se donne pour se l'approprier. La nature est à coloniser, le désert à fertiliser : cette persistante extériorité de l'objet légitime l'étude scientifique, présumée seule capable d'une exploitation rationnelle. Le Centre régional de développement agricole (CRDA), qui siège pour la région à Tozeur, est cette courroie de transmission entre l'élaboration scientifique et l'application sur le terrain à travers notamment l'équipement, et entre la volonté gouvernementale et les agriculteurs à travers notamment les vulgarisateurs (*morshed*). Cette administration a pour objet l'accompagnement de l'agriculture vers la voie rationnelle.

Cette façon de voir la nature oasienne et les moyens de la pratiquer tiennent de la façon coloniale. En Algérie comme en Tunisie, l'Autorité coloniale a incité à la création de nouveaux périmètres irrigués permettant la culture du palmier dattier. Il s'agissait pour elle du moyen de mise en valeur de ces Territoires du Sud qui ne présentaient sinon guère d'intérêt (avant le pétrole). « Les plantations de palmiers dattiers qui sont comme nous l'avons vu, pour l'Algérie, une source très appréciable de richesse, se sont développés d'une manière rapide et continue depuis l'occupation française. »<sup>1</sup> L'exploitation de la richesse potentielle du palmier dattier est considérée comme un progrès pour le Sud. « Ces progrès sont dus surtout à l'extension considérable qui a été donnée aux travaux d'irrigation par les eaux artésiennes dans les deux territoires de Touggourt et des Oasis. Trois chiffres permettront de mesurer le chemin parcouru : En 1856 on ne comptait guère dans le cercle de Touggourt (Oued Rhir) que 400.000 dattiers ; en 1913 on en avait 1.500.000 et le dernier recensement (1921) en accuse 1.700.000. »<sup>2</sup> Cet effort européen de mise en valeur n'est rendu possible, pour ces « développeurs », qu'avec l'introduction de la modernité technologique qui se propage comme un réseau : particulièrement les équipements hydrauliques et le chemin de fer. Ainsi, au début du siècle peut-on dire que « le jour où le rail s'en ira plus au Sud, jusqu'à Ouargla, la colonisation européenne pourra s'étendre encore par là en creusant de nouveaux puits dans cette région riche en eaux jaillissantes ». Et c'est bien ce qui s'était déjà passé au Jérid lorsque la voie ferrée atteint Tozeur en 1913 et qu'au même moment (1911) se réalisait le premier forage de la région (à Tozeur également)<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> p. 14 in Anonyme - *Les produits algériens, Les dattes*, Alger, Gouvernement général de l'Algérie, Direction des Territoires du Sud, s.d. [1922 ?].

<sup>2</sup> *Ibid.* ainsi que les citations du paragraphe.

<sup>3</sup> Il semble que le désert ait particulièrement attiré les projets ferroviaires. L'auteur précédant signale (p. 108) qu'une ligne transversale reliant le Sud marocain au Sud tunisien était à l'étude [1958]. Mais le grand projet Sud/Nord avait déjà été abandonné. C'était le fameux Transsaharien. Son projet avait relancé les voyages de reconnaissances dans le

L'idéal est alors de se dégager des palmeraies préexistantes, qui appartiennent aux indigènes, afin de s'inscrire dans un pays neuf, vierge : si le colon cultive le palmier comme l'autochtone, la « Civilisation » cependant les sépare. De manière déclarée, les méthodes, les moyens techniques, la main-d'œuvre, la finalité du travail, tout distingue les nouveaux colons de leurs homologues indigènes ; « les Français s'intéressent aussi directement depuis une quarantaine d'années à la culture du dattier en région saharienne et c'est ainsi que l'on a vu naître dans le Sud constantinois principalement, plusieurs *oasis nouvelles magnifiques, créées pour ainsi dire de toutes pièces* en pleine région désertique » (je souligne).

C'est l'attrait de l'objet neuf, qui veut faire table rase du lourd et encombrant passé traditionnel et ne se constituer de rien d'autres que d'éléments modernes : l'État tunisien n'a pas procédé autrement au Jérid. L'établissement des nouveaux périmètres considère implicitement l'agriculture coloniale comme un modèle. L'État agit en maître, car le progrès moderne doit se construire au-delà de la paysannerie locale que l'on juge toujours comme une force d'inertie et un frein à la modernisation. La pensée du paradigme « *communalism* » (cf. Chapitre 9 : Les acteurs du monde oasien) reprocherait à l'État de régner comme un maître qui ignore à la fois les savoirs locaux et les aspirations propres des oasiens.

Lorsqu'on opte pour la ligne droite du jardin moderne, c'est l'efficacité qu'on recherche (cela vaut autant pour l'État que pour les jardiniers jéridi) : les gens d'Ibn Chabbat qui s'installèrent dans les lots attribués par l'Administration<sup>1</sup> attendaient le rendement et le revenu financier. Les résultats n'étant pas au rendez-vous promis, les jardiniers ressentent fortes déception et rancœur. Outre le mécontentement verbal sur les questions d'eau sur lesquelles se cristallisent les discours, il a existé de la part de ces cultivateurs une véritable action de résistance par le refus de payer la redevance d'eau, notamment pendant l'hiver 1995-1996 : l'État a réagit en 1996 en poussant vigoureusement à l'organisation concrète des AIC (Association d'intérêt Collectif) à Ibn Chabbat, prévues par la loi et déjà présentes dans les autres palmeraies (plusieurs pour les grandes palmeraies comme El Hamma, Tozeur, Nefta). Les AIC sont chargées de traiter elles-mêmes avec la Steg (Société tunisienne d'électricité et de gaz) qui alimente en électricité les installations de pompage des eaux. Plus aucune source d'irrigation des palmeraies ne coule ni à Tozeur, ni à El Hamma, ni à Degache, ni à Nefta, depuis que la concurrence des forages a abaissé le niveau de la nappe. Donc clairement, l'irrigation dépend de la fourniture de l'électricité de la Steg ; la Steg signe un contrat avec les AIC : si les AIC ne payent pas la facture, la Steg est en droit de couper l'eau ; le montant de la facture est réglé par les contributions des propriétaires de jardins. L'administration agricole s'est ainsi désengagée et ne peut plus payer l'eau pour les agriculteurs ; à ce niveau, elle a limité son rôle à l'entretien des forages, la Steg n'est plus que prestataire de service. C'est-à-dire que la coercition autrefois exercée par l'État (et en particulier par le CRDA) par coupure de la main d'eau aux agriculteurs récalcitrants est un rôle qui revient aux agriculteurs eux-mêmes et entre eux, rassemblés en « syndicat de l'eau ».

---

Sud oranais, le Touat, Ouargla, etc. Le sud de Ouargla était alors totalement inconnu et fut parcouru par les trois missions Flatters. De 1890 à 1900, la période connaît une grande activité. C'est Ferdinand FOUREAU qui relève de nombreux itinéraires sur le bord du Tassili des Azdjer [Tassili n'Ajjer], qui sillonnant le sud de Touggourt en 1890-91-92, contribue à la connaissance plus exacte de ces régions [cf. FOUREAU F. - *D'Alger au Congo par le Tchad, Mission saharienne Foureau-Lamy*, Paris, Éd. L'Harmattan, 1990 [1902].

SALINAS M. - *Voyages et voyageurs en Algérie 1830/1930*, Toulouse, Éd. Privat, 1989.

<sup>1</sup> Voir les Références en Partie 4.

« Syndicat de l'eau » ou encore « syndicat de l'oasis » (mais découpée en quartier) : c'est ainsi que les agriculteurs appellent en arabe ces AIC, cela renvoie à l'ancienne *jemma* (traduit, correspond plutôt à assemblée) composée des grands propriétaires de l'oasis (cette fois dans son intégralité). Cette *jemma* se disait à Tozeur « *ashra kbar* », c'est-à-dire « les dix grands » [propriétaires, avec cinq à dix hectares de terre]<sup>1</sup>. Comparé à l'agencement des jardins aux palmiers fidèlement alignés et des palmeraies aux cadastres parfaits, pouvons-nous dire du modèle des anciennes palmeraies que « le désordre est l'ordre sans le pouvoir » ? Pas tout à fait. Que le pouvoir orientaliste se soit imposé aux oasis (autorité coloniale ou étatique) implique qu'il en a chassé un autre, plus local celui-ci. Le pouvoir autochtone qui s'accommodait bien du désordre apparent des jardins et des oasis, s'il n'en est pas à l'origine, intervenait plus sûrement sur l'organisation du travail agricole (voir Chapitre 7 : Organisation sociale du travail agricole, p. 118). Le symptôme visible encore aujourd'hui de ce transfert, ou plutôt, de cette dépossession du pouvoir, je l'ai noté très clair dans une série d'entretiens avec un des anciens responsables du syndicat de l'oasis de Tozeur (en août 1995). Outre la nostalgie (« c'était alors une sorte de communisme, *shirakia*, tous les agriculteurs étaient réunis... », le 18 août 1995), il se plaignait que le nouveau pouvoir ne le consulte plus, lui ou ses pairs. Il regrette explicitement que le Centre de recherche phœnicicoles (CRPh) de l'Inrat à Degache ne lui demande pas conseil et ne le convie pas lors des réunions. Se posant comme représentant de l'agriculture locale millénaire, il peut intelligemment épouser la tendance « paternaliste » qui demande une meilleure prise en compte des savoirs locaux de ceux qui sont au plus près de la nature.

Le paradigme orientaliste est-il sourd ? Pas tout à fait, puisqu'aujourd'hui l'acteur étatique est forcément schizophrène : d'un côté ses experts lui demandent des plans de rénovation, de modernisation des oasis afin d'accroître la production nationale et exportable et de l'autre côté, les yeux fixés aussi sur les cordons de la bourse, d'autres experts réclament que l'Éden touristique soit préservé. Comment s'en sort-on ? Dans le meilleur des cas, comme le dit Sophie CARATINI<sup>2</sup> pour le Touat : « Ordre a été donné aux aménageurs de développer sans détruire ». Un rapport de mission de ce projet signe parfaitement les mouvements paradigmatiques. CARATINI en remarque un, la mort apparente de « l'autochtone » (plus certainement l'ostracisme dont il est victime), le second est remarquablement synthétisé dans cette phrase du rapport de DUBOST<sup>3</sup> : « Compte tenu de l'importance historique et culturelle de ces foggaras [qui alimentent la palmeraie en eau], on assurera la protection d'environ mille hectares de jardins traditionnels en liaison avec la conservation génétique des variétés de palmier dattier et autres espèces originales, dans le cadre d'activités touristiques et culturelles. » Cette position a le don de caresser à la fois la cause scientifique (qui bénéficiera aussi de la création de 10 000 ha de nouvelles palmeraies et de 25 000 ha de grands périmètres céréaliers) et à la fois la paternaliste de la préservation et du tourisme. Nul doute qu'il faudra peu de temps au Jérid pour s'engager dans cette voie et peut-être désigner et réduire les jardiniers « traditionnels » au rôle du maintien du « capital nature » à la base de l'industrie touristique, comme cela se dessine en Europe avec nos paysans.

<sup>1</sup> En fait, à Tozeur, un décret du 8 février 1913 substituait déjà à l'ancien conseil du « *Miyâd* » (le Caïd et quelques amis intimes) une nouvelle « Association syndicale des propriétaires de l'oasis de Tozeur ». ATTIA H. - L'organisation de l'oasis, *Les cahiers de Tunisie*, n°17-18, 1957, pp. 39-43.

<sup>2</sup> (A propos d'un projet franco-algérien d'aménagement agricole de la wilaya d'Adrar, dans la région du Touat) CARATINI S., 1994, *op. cit.*

<sup>3</sup> DUBOST D. - *Rapport de mission* — cité p. 124 par CARATINI S., 1994, *op. cit.*

### *La séduction extra-agricole*

J'ai désigné les touristes européens (voire tunisiens) comme bons représentants du paradigme « paternalisme » des relations société-nature. L'importance de ce paradigme serait moindre s'il se cantonnait à cette masse passante d'étrangers (à Tozeur, pôle touristique de la région, les touristes s'attardent seulement un jour et demi en moyenne dans les hôtels, particulièrement en raison du climat difficile et du faible nombre d'activités pouvant les concerner). J'insiste encore pour dire que les paradigmes de la praxis que j'ai proposés ne valent que pour ce qu'ils sont : des idéaux-types. C'est-à-dire des tendances ne s'exprimant jamais de façon univoque en un acteur. Ce ne sont pas des catégories imperméables : elles se fécondent l'une l'autre. L'utilisation par Jean DUVIGNAUD<sup>1</sup> de l'idée de contamination me semble tout à fait pertinente et aller dans le sens de ce travail. Avec lui, nous pouvons souligner que la diffusion des formes ne doit pas se confondre avec l'exercice de la force : « la supériorité des armes ou des techniques, qu'est-elle à côté des mélanges souterrains qu'engendre la rencontre de l'imaginaire différent de deux peuples ? » C'est bien d'une « contamination » en douceur dont il s'agit, mais d'une contamination qui a perdu son sens péjoratif, sans rapport avec la rhétorique ou la médecine. Si elle vaut pour tous les paradigmes entre eux, la « contamination » est particulièrement facile à saisir dans le cas de la diffusion de l'idée paternaliste, car celle-ci se manifeste d'acteur à acteur dans le cadre d'échanges interpersonnels.

Pour s'attacher à Tozeur, il existe tout un jeu innocent de séduction, en particulier lors des contacts entre touristes et Jéridi. Tous les Jéridi ne sont pas concernés par ce contact. C'est comme si une marge de la population était désignée pour servir d'interface entre les étrangers de passages et la population dans sa globalité. Plus qu'une interface, c'est un tampon local. Comme on peut s'y attendre, cette interface/tampon est le milieu des salariés du secteur touristique (hôtellerie, restauration), mais également celui des *bezness*. Ces derniers sont considérés comme mineurs par la population (« des clochards »). En fait, ils ont une importance considérable. Les Jéridi les plus attachés à la tradition (comme opposée à la modernité européenne) peuvent les regarder comme ceux qui font entrer les loups (les idées) dans la bergerie. Les *bezness* sont essentiellement de jeunes garçons, souvent sans travail déclaré et refusant en général celui qu'on pourrait leur proposer dans l'agriculture : ils déconsidèrent ce secteur d'activité, comme on a pu le faire en Europe (pour être clair, c'est une activité de « plouc »). Le travail de leur père dans la palmeraie leur semble venir d'un autre âge ; eux sont tournés vers le « progrès », c'est-à-dire ce qui fait l'Europe : ils désirent plutôt aller vivre en milieu urbain, ils tentent de saisir les modes européennes (musicales ou vestimentaires), ils aimeraient vivre leur vie comme ils imaginent qu'elle se vit en Europe, c'est-à-dire avec disponibilités sexuelle et financière. Les jeunes et le travail dans l'oasis ? On s'y fatigue trop pour peu d'argent : un travail qui ne permettra jamais de s'acheter une voiture, des Nike, des Levi's, bref, d'accéder à cette culture matérielle qu'affichent les touristes. Ce refus du travail agricole soulève par ailleurs une incompréhension chez les jardiniers : « Les enfants ici sont *dalel* [gâtés] : ici, pas de chômage, juste qu'ils ne veulent pas travailler. Pourquoi ils ne viennent pas dans le jardin pour couper le *hashish* pour cinq dinars ? » (Des jardiniers à Nefta, le 21 octobre 1995)

<sup>1</sup> DUVIGNAUD J. - La contamination, in *Le métis culturel, Internationale de l'imaginaire*, nouvelle série, n° 1, 1994, Paris, Éd. Maison des cultures du monde, Éd. Babel, pp. 11-18.

Même si le phénomène des paraboles fleurissant comme des champignons dénote une volonté d'ouverture (elles captent les chaînes télévisées étrangères par satellites ; l'État tente de limiter cette explosion par divers moyens), le Jérid s'accommode fort bien de ce tampon humain entre lui et le monde extérieur. Vraisemblablement s'agit-il moins d'une ouverture qu'une volonté de regard vers le dehors. L'attitude de l'État semble aller dans le sens de la préoccupation jéridi, mais de manière plus restrictive encore. Pour lui, le touriste doit être bien accueilli (autre entrée de devises, avec les dattes), l'interface doit être correctement formée dans les écoles hôtelières (il en existe une à Tozeur). L'État interdit aux *bezness* l'exercice de leurs contacts, officiellement pour protéger les touristes des « faux-guides », c'est-à-dire dans les faits toute personne se promenant avec un touriste sans la carte de guide. A cet effet, les autorités distribuent souvent des procès verbaux d'un montant d'environ cent dinars. Ce nom de « *bezness* » qu'ils se donnent eux-mêmes vient que la plupart d'entre eux cherchent à vendre aux touristes tous ces objets souvenirs dont on présume qu'ils sont friands (*bezness* vient évidemment du mot anglais *business*). Ils ne sont pas forcément salariés d'un magasin puisque un système de commissions fonctionne de manière informelle et laisse à chacun l'opportunité de s'improviser vendeur. Ne nous leurrions pas, leur attrait pour les touristes tient avant tout à l'espoir de tirer un bénéfice soit financier, soit sexuel (avec les femmes, mais les hommes également, Tozeur est connu pour l'homosexualité qui s'y tolère), voire les deux. Quand nombres de touristes lisent l'intérêt que leur personne suscite auprès des jeunes de la région, c'est avant tout pour ceux-là une relation intéressée. Cependant, les longues discussions qui conduisent inmanquablement à la vente travaillent à la séduction et à la contamination. Elles tournent souvent sur les sujets d'intérêt des touristes : la vie locale, la différence culturelle. Si, fort classiquement, les discours de *bezness* n'innovent pas et conduisent plutôt à confirmer le touriste dans ses vues<sup>1</sup>, néanmoins petit à petit une couche de la population jéridi se sensibilise à la praxis de la nature tel que la conçoivent les Européens de passage : une vision de l'oasis comme objet de consommation touristique.

Tout d'abord, ces gens viennent à Tozeur voir l'oasis et le désert. Le désert n'étant pas ce qu'ils en attendent (ils seront comblés par celui de Douz et Zaafrane dans le Nefzawa, dunes et dromadaires, bordant le Grand Erg Oriental), on opte généralement pour la visite de l'oasis en calèche. Les conducteurs de ces engins à chevaux savent être persuasifs. La palmeraie est une nature « pittoresque » pour les touristes, ce qui ne veut pas dire grand-chose, mais marque un sentiment de différence de nature. Pour beaucoup, la palmeraie est presque une forêt sauvage. C'est joli et exotique avec tous ces palmiers : une vision fort romantique<sup>2</sup>. On s'extasie beaucoup sur les ramifications de l'oued, on aime la touche couleur locale des ânes bâtés ou des mulets tirant les charrettes qui vont s'abreuver à même le courant. Cette vision de « non-lieu » que j'ai

<sup>1</sup> C'est un cas limite, mais aussi une anecdote amusante : j'ai rencontré un Français qui quittait Tozeur, ravi de son séjour au Jérid parmi les Berbères, à bien des égards meilleurs que les Arabes du reste du pays selon lui (et il faisait connaître son sentiment aux « Berbères »). Sauf qu'il n'existe pas de Berbères au Jérid (et personne ne se revendique Berbère) comme quasiment dans toute la Tunisie. J'ai assisté à quelques entretiens (février 1996) entre lui et des *bezness* : qu'il veuille croire que ses interlocuteurs étaient berbères ne dérangeait en rien ces derniers. Si le touriste veut croire cela, qu'il le croie, et on ira même jusqu'à le conforter dans ses positions (ses mirages !) pour se voir accorder la confiance tant recherchée pour le commerce (notamment une communication d'un *bezness* à Tozeur, le 20 mars 1996). Ce qui est aussi amusant est que ce mensonge devient un argument de vente auprès d'autres touristes crédules (comme ça l'est, de façon plus fondée, au Maroc).

<sup>2</sup> Les descriptions d'oasis par les prédécesseurs des touristes d'aujourd'hui, les voyageurs du siècle dernier et du début du XX<sup>e</sup>, ont sans doute grandement facilité cette imagerie. Voir par exemple, « Forêt de palmiers », tableau d'Eugène Fromentin (1820-1876).



déjà soulignée plus haut est assimilée en même temps que trahie inévitablement par l'interface locale.

Des jeunes qui refusent vigoureusement de mettre un pied dans les planches de piment de leur père vont défendre l'oasis, ou plutôt militer pour la préservation d'une esthétique de l'oasis. Ils opèrent en fait une purification de l'oasis en excluant les pratiques compromettantes (vivre l'oasis de l'intérieur comme leur père) et en ne valorisant que son esthétique, alors que la façon « autochtone » joue sur les deux tableaux (mais différemment). Sensible aux doléances des agriculteurs concernant les problèmes d'insuffisance d'eau d'irrigation, l'administration agricole a entrepris le bétonnage des lits d'oued de Tozeur afin de réduire les pertes par infiltration (février, mars 1996). Cet événement a été ressenti de manière fort négative par les fils du souk (*wild suq*, fils du centre ville est un autre terme qui désigne le jeune désœuvré qui y passe ses journées) : on gâche le paysage. Ce qu'on entend parfois est qu'« on aurait dû le faire que dans les coins cachés de l'oasis », là où le touriste et le non-travailleur de la palmeraie en général ne vont pas. La critique porte sur le « moins joli » et la perte du cachet de « l'authenticité » (qui agglomère ici « traditionnel » et « ancien »). C'est à la fois une défense de l'objet, un objet qui ramène les touristes, et à la fois un sentiment réel de la nécessité de sauvegarder un patrimoine en l'état. Cette opération n'est rendue possible que par l'extériorisation de l'objet oasien (comme système socio-écologique) pour ceux qui tiennent ce discours. Ils ont dû avant se figurer la représentation qu'en ont les étrangers à la région.

Cette façon de contamination exemplifie formidablement le dynamisme des représentations et des pratiques ; elle n'est bien sûr pas propre à Tozeur. Un autre exemple de la diffusion du paradigme paternaliste concerne la petite palmeraie d'Ihérit. Elle est située dans un creux des plateaux du Tassili n'Ajjer, la ville la plus proche est Djanet à quelques centaines de kilomètres de piste. L'État a entrepris de désenclaver cette zone de culture et à plus long terme d'y rénover l'agriculture<sup>1</sup>. Pour l'instant, les militaires goudronnent la piste. L'électricité y est installée depuis le mois de juillet 1996. On n'imagine guère de troubles fêtes qui puissent se plaindre de l'arrivée de la fée électrique, et pourtant j'ai entendu le propriétaire d'une des petites agences locales de tourisme (excursion en dromadaire ou véhicules tout terrain) exprimer son mécontentement : « [les poteaux électriques] cassent le paysage » et globalement « ça fait moins pittoresque » (à Paris, octobre 1996). Enfant du pays, il se fait pourtant la voix des touristes qui payent ses services de dépaysement, avec conviction autant qu'avec le sens des affaires. Les habitants d'Ihérit ? il ne se pose pas la question de leur envie légitime d'avoir accès à la modernité technique. Pour lui, « ils sont contaminés », deviennent « habitués aux touristes »... comme les animaux du zoo perdent leur attrait à ne plus être effrayés par la présence humaine ! Il exprime lui aussi les idées du paradigme « *paternalism* ».

<sup>1</sup> La région est classée par l'UNESCO au titre du programme MAB (*Man And Biosphere*), programme qui prévoit le développement intégré d'une région dans le respect des conditions environnementales. Le développement de l'agriculture de la petite zone de culture de Ihérit est ainsi prévue avec la collaboration du PNUD.

### *L'incertitude*

Et les agriculteurs ? Les cultivateurs des jardins oasiens combinent séduction et résistance, et cela depuis toujours. Les paysans ont souvent en commun une réticence à entrer dans la logique productiviste que leur propose l'État. C'est une résistance que d'autres expriment comme une réification d'un système de pensée traditionnel enraciné dans les profondeurs cognitives du paysan. Pourtant, l'agriculteur peut parfaitement expliquer, et selon une logique indiscutable, pourquoi il ne suit pas un plan d'agriculture qui avait été calculé selon les critères scientifiquement rationnels. L'opinion que les développeurs se font des cultivateurs oscille entre deux pôles, sans beaucoup de transitions : soit le cultivateur est borné (réfractaire au Progrès), soit c'est un *Homo œconomicus*. Si une position intermédiaire n'est pas pensée, par contre l'agriculteur peut se voir chargé des deux opinions en même temps.

Les jardiniers se laissent séduire en même temps qu'ils résistent. A propos des détournements et réappropriations de projets agricoles d'origine étatique, j'ai montré des réussites comme la conversion de jardins phœnicicoles à la production de luzerne (par exemple à Dghoumes ou Hazoua)<sup>1</sup>. Il s'agissait par les hommes sédentarisés là de reprendre aux concepteurs scientifiques leur objet, un objet alors vécu et intégré. Cependant, cette « réussite » n'a pas été toujours lue avec autant d'optimisme comme le montre cet extrait de Mohammed FAKHFAKH<sup>2</sup> sur quelques échecs de la politique de l'État : « 1<sup>er</sup> exemple : Ouled Gherib, oasis de Hezoua. L'objectif de cette opération est la fixation des nomades. [...] Le plan est réalisé sans problème. Mais on a constaté qu'au bout de quelques années certaines normes fixées à l'origine des exploitations ont changé ; ainsi, on a constaté une tendance au morcellement, ce qui met en cause la fiabilité de l'exploitation. » Un autre exemple intéressant que j'ai pu suivre est Ibn Chabbat : les jardiniers qui ont acquis une parcelle de cette nouvelle palmeraie, ont accepté aussi la configuration de la parcelle : le jardin a été conçu sur une base de deux hectares maillés par un quadrillage parfait d'un rejet de palmier chaque dix mètres, soit cent palmiers à l'hectare, uniquement des deglet nour. Cela était considéré scientifiquement à ce moment comme la densité et l'organisation optimale<sup>3</sup>. Or, tous ces palmiers commencent à produire des rejets au même moment et il est difficile de les écouler : surproduction et éloignement des acheteurs potentiels pour cette palmeraie au milieu de nulle part. Il est difficile aux agriculteurs de se résoudre à les brûler, et on préfère les insérer en surnuméraires dans le maillage originel, malgré le manque d'eau. Ainsi, certains jardins voient leur quantité de palmiers passer des deux cents pieds réglementaires à près de trois cents (et ce n'est qu'un début). Des ingénieurs du Service Agricole viennent le leur reprocher dans leur propre jardin, ils résistent et l'expliquent si on veut bien les écouter. Devant la déception d'un système moderne qui ne fait pas ses preuves, on tend généralement à réifier le modèle oasien classique pour les dattiers : le désordre apparent, des âges différents, une densité plus forte, une diversification des cultivars.

<sup>1</sup> Voir les Références en Partie 4.

<sup>2</sup> FAKHFAKH M. - Du pastoralisme à l'agriculture saharienne, pp. 52-64 in *Perspectives de l'agriculture saharienne, Actes du colloque d'Adrar, 23-26 fév. 1986*.

<sup>3</sup> Aujourd'hui, la tendance — très récente — est à une sensibilisation pour la conservation de la biodiversité. Dans les plantations organisées par l'État, on a dorénavant un rapport maximal de 70 % en deglet nour. L'objectif est d'essayer de conserver tous les cultivars tunisiens, de sorte aussi qu'en cas de réalisation du scénario catastrophe (le bayoud qui ravagerait les oasis tunisiennes) on puisse conserver au moins l'aspect oasis même sans production dattière.



Ce sont autant de moyens classiques de pallier les aléas de la phœniciculture. Le dattier est un arbre comme l'olivier qui « saisonne », c'est-à-dire qui donne rarement deux bonnes récoltes successives. Après une bonne récolte, on doit s'attendre à une récolte faible, sinon médiocre. Cela explique aussi l'attachement des jardiniers à élargir la palette des cultivars présents dans le jardin afin de répartir entre eux les risques de mauvaises années (les cultivars n'ont pas les mêmes exigences climatiques par exemple). Il faut y voir une gestion de l'incertitude. Comme le dit PERENNES<sup>1</sup>, « Le *fellah*, « homme de l'aléa », recherchera dès lors plutôt la sécurité que la maximisation de son produit. » Je ne peux qu'être « plutôt » d'accord avec cette généralité lorsque j'entends professer par ailleurs que « l'agriculteur cherche la maximisation de ses profits ».

Au-delà de la composition en cultivars de palmier sur laquelle l'État entendait bien peser (incitations diverses au remplacement en deglet nour comme les primes à l'arrachage), une réalité plus générale est la tendance à une dépossession des paysans de leurs choix et maîtrises techniques (eau, semences...). « Dépossession », car les agriculteurs en se laissant séduire par les modèles ou les outils extérieurs deviennent en partie assujettis à de « nouveaux maîtres » (État, technique...). Les planches de culture des oasis permettent encore aux populations végétales d'évoluer (le blé à Djanet est un bel exemple), car ce sont les graines de la production qui sont utilisées, contrairement aux champs des pays occidentaux aujourd'hui où l'on sème un hybride sélectionné.

Dans le premier cas, l'agriculteur en oasis sélectionne empiriquement les pieds, cette sélection et donc la composition génétique des planches varie d'un jardinier à un autre et dépend de sa propre technique, la décision lui revient. Dans le second cas, l'agriculteur moderne achète des semences hybrides et dépend des techniques d'un laboratoire de génétique (amélioration des plantes) ; *grosso modo* la décision de la composition génétique des champs est transférée aux instituts de recherche (comme l'Inra). Les jardiniers de l'oasis maîtrisent encore la biodiversité de leurs cultures, mais le désengagement est sensible. Petit à petit et sous l'incitation de vulgarisateurs, les jardiniers achètent leurs graines. Des études, principalement marxistes, ont développé la notion de dépendance du Tiers-Monde vis-à-vis de l'Occident. J'ai déjà mentionné la question hydraulique dans une partie précédente : l'agriculture locale ne maîtrise plus directement la ressource en eau qui dépend effectivement d'un maître étatique, sinon de l'Occident (pour les moteurs).

A partir d'un système oasien classiquement semi-généralisé, l'autorité coloniale puis l'Administration veulent développer un système spécialisé (monostrate, monospécifique, mono-variétal). Cette orientation officielle est timidement en train de changer avec les sensibilisations aux patrimoines génétiques et à la biodiversité, en particulier avec les développements de la recherche sur les moyens de contrecarrer le bayoud (on demeure pour l'instant dans une phase de contradiction). Les encouragements économiques ou les pressions administratives n'ont pas suffi à la conversion. Le passage à un système spécialisé implique aussi une spécialisation des temps de travaux agricoles et une esthétique différente. D'un traitement individuel au traitement de masse, de l'*hortus* à l'*ager*, du verger/potager au champ de palmier : il ne s'agit pas seulement de l'entêtement des agriculteurs ne voulant rien entendre au « progrès », non plus qu'uniquement de la puissance formelle de l'esthétique, il s'agit d'un choix d'agriculture. On réfléchit dans les jardins des vieilles palmeraies en terme de production et non de productivité.

<sup>1</sup> p. 20 in PERENNES J.-J, 1993, *op. cit.*

## Le rendement et le jardin : une incompatibilité ?

« Là-bas, en France, les agriculteurs font des calculs sur tout. » (RAIHANA, à El Hamma, le 12 juin 1995) Et effectivement, pas « ici ». Le chiffre a difficilement sa place dans l'agriculture jéridi. Se demander si le rendement et le jardin sont incompatibles, ou si la notion de rendement même a un sens dans la région du Jérid, n'est peut-être pas si anodin.

Au cours des enquêtes de terrain de mon suivi, je me suis souvent heurté à la difficulté d'exprimer la notion de rendement, non seulement dans la traduction, mais aussi dans l'expression des cultivateurs. Par exemple (El Hamma, 20 mars 1996), je soulignais à un agriculteur l'importance de sa surface consacrée aux cultures fourragères (pour son élevage bovin) aux dépens de cultures comme le piment ou la tomate qui peuvent représenter des cultures de rente. Selon lui, le problème résidait dans le manque de place : cette formule était meilleure que la formule inverse consistant à acheter du fourrage et à faire pousser des tomates. Une autre question sur l'absence de culture de pois chiche dans la région (*Cicer arietinum*, que je savais pouvoir pousser ici) alors que la population en est grande consommatrice<sup>1</sup> : le jardinier essayait de me faire comprendre qu'il ne gagnerait pas assez en récolte et en argent ou encore qu'il faut une grande superficie plantée pour avoir une récolte, etc. Le terme « rendement » n'est pas sorti dans la conversation ; l'agriculteur tentait de manipuler ce concept qui était présent dans la discussion, mais il manquait le mot pour formaliser ou concrétiser l'idée.

En fait, le mot « rendement » aurait son équivalent en arabe littéraire, mais la population du Jérid ne l'emploie jamais : il serait inconnu à la plupart. En arabe dialectal (local, du Jérid), ce terme n'existe pas. On ne présente jamais non plus de chiffre correspondant à une récolte par unité de surface par exemple. On entend parfois « l'an dernier, j'ai eu trente dinars avec deux *hawaz*<sup>2</sup> en blette », ou un autre dira « j'ai vendu une *darja* de tomates à dix dinars », mais on ne monte jamais (ou rarement) au niveau d'abstraction supérieur qui consiste à exprimer le gain par l'unité de surface qu'est la *hōdh*, encore que celle-ci est infiniment variable en la convertissant dans le système métrique, comme toutes les unités de mesures en pratique (sauf le kilogramme, voir « Note sur les mesures », p. 194). Au mieux peut-on parler d'un nombre de tonnes de datte par hectare, mais ce n'est encore qu'une notion découlant de la modernité concrétisée par les plantations nouvelles : beaucoup d'agriculteurs ignorent la surface de leur jardin exprimée en hectare, mais font état d'un nombre d'heures d'irrigation sur les tours d'eau, une correspondance plus ou moins valable à l'intérieur d'une même oasis (mais plus du tout entre oasis).

Cette absence de la notion de rendement déconcerte, car l'agriculteur doit trancher entre différents choix, entre diverses tactiques et stratégies pour l'occupation d'une

<sup>1</sup> Pour le *harissa*, plat que l'on mange le matin, souvent au souk, composé de pois chiches cuits avec de l'ail, que l'on sert dans un bol avec un peu d'huile d'olive, une cuillère de concentré de tomate et une cuillère de sauce harissa (piment), et qui se mange avec du pain que l'on trempe dedans.

<sup>2</sup> *Hawadh*, pluriel de *hōdh*, sous-ensemble minimum d'une planche de culture pour les jardins de l'oasis de Nefta, voire parfois de El Hamma (étymologie différente dans les autres oasis, *meskba* par exemple à Tozeur ou à Degache). Cf. « Les planches de cultures », p. 56.

surface irriguée qui n'est pas du tout extensive. En fait, si l'on pousse la question plus loin, d'une certaine manière le calcul est proscrit. Si un cultivateur envisage d'entreprendre une culture, il ne considère pas forcément la spéculation possible (exemple à Degache, le 9 avril 1996). L'objectif est la consommation. Pour comprendre cela, il faut replacer la majorité des exploitations dans un contexte plutôt de jardinage que d'agriculture productive. Par exemple, le gombo (*ganauya*) est très apprécié, tant qu'il peut valoir en début de saison (juillet) jusqu'à huit dinars le kilogramme<sup>1</sup>. Pourtant, bien souvent l'agriculteur ne le vendra pas, mais le conservera pour sa consommation personnelle et le don aux voisins ou aux gens de passage, sans estimer ni la valeur marchande perdue du produit, ni le travail, ni l'eau, ni les intrants dépensés. Cela n'entre pas en ligne de compte. D'ailleurs au Jérid en général, les fruits, comme fréquemment les légumes, sont peu vendus bien que cela soit une tendance qui s'amorce aujourd'hui significativement au souk : classiquement, cela ne viendra pas à l'esprit de nombreux jardiniers. Des tableaux comme ceux qui sont présentés ci-dessous (Tableau 11) leur sont incompréhensibles. Pourtant, celui-ci montre que les productions non dattières représentent une part peu négligeable en terme comptable (en moyenne un quart de la valeur de production — ce n'est qu'un ordre de grandeur).

On entend souvent que *bikri* (avant), « les voisins donnaient les légumes, les fruits. Les relations entre les gens ont changé. Aujourd'hui, chacun pour soi, avant c'était la solidarité. Avant, il n'y avait qu'un peu de légumes au marché, pour les gens qui venaient d'ailleurs » (Tozeur, le 25 août 1995). On explique localement ce système de dons (même au-delà de l'aumône) par la religion<sup>2</sup> : « Dieu récompense plus ceux qui sont avec lui », c'est ce que l'on s'entend dire alors.

Et dans cet ordre d'idée, nombre d'histoires sont là pour attester cette transcendance : « [...] il y avait deux serres de concombres et tomates avec une récolte incroyable (donnant beaucoup d'argent) alors qu'en dehors elle était nulle. Le [patron] était généreux, il donnait beaucoup (aux ouvriers). Il y a eut un changement de [patron], qui lui n'était pas généreux : « vous paierez tout ce que vous prendrez comme légumes ! » On monta dix serres : le résultat fut nul. Conclusion : Dieu récompense les bons. » (Degache, le 17 juillet 1995) Cette décision qui refusa la distribution par le don, qui récusait la répartition des richesses offertes par Dieu, est typiquement « anti-oasienne » si l'on peut dire. Ceux qui ont un beau jardin productif sont donc avec Dieu. Il existe d'ailleurs un proverbe qui vient soutenir le don : « Donne pour les pauvres, c'est Dieu qui vous donne »<sup>3</sup>. Il se met en place un cercle curieux : avoir un beau jardin ressort de la grâce de Dieu ; pour être agréable à Dieu, il faut donner ; et donner aussi pour éviter l'*'ain* (le mauvais œil, il existe des sourates contre) attiré justement par le beau jardin. Ceci est une explication possible, mais je ne suis pas persuadé que Dieu a toujours à voir dans

<sup>1</sup> Un ouvrier agricole gagne 7 ou 8 DT par jour de travail (ordre de grandeur). Une famille achètera environ 500 g de gombo par semaine.

<sup>2</sup> On sait que le don, ou plutôt l'aumône aux pauvres, est un des piliers de l'islam. C'est l'affaire personnelle de chacun, on donne si on le souhaite. Toutefois, des ordres de grandeurs existent. Cela serait au Jérid 1/20<sup>e</sup> de la production de dattes si la récolte est supérieure à 720 kg (et pour le blé et l'orge, 1/10<sup>e</sup>, mais la région est peu concernée).

<sup>3</sup> Pour les musulmans, les retombées de la générosité sont à prendre dès le séjour sur Terre. En fait, Dieu au Jérid n'est pas moderne, il interfère ici-bas, et ailleurs que dans les cœurs. Une autre histoire peut venir illustrer cela : « Un agriculteur donnait toujours un dixième de sa production aux pauvres. Son jardin est près d'une source où les gens venaient avec un seau chercher de l'eau. Au moment de la récolte, ils repartaient non pas avec de l'eau mais avec des dattes [que leur donnait cet agriculteur]. Un jour, cet homme est parti en voyage au moment de la récolte. Quand il est revenu, il s'est rendu compte que l'aumône n'avait pas été faite par sa famille. Pas content, il a repris toute sa production vers son jardin en la pesant avant. Il a distribué la part aux pauvres. En repartant, il a pesé de nouveau ce qui lui restait et a obtenu le même poids qu'au départ ! » (Tozeur, le 21 août 1995)

les pratiques sociales (sinon dans leur légitimation). DURKHEIM a d'ailleurs passablement résolu la question en énonçant que la pratique religieuse peut être analysée non comme une croyance dans le contenu même du système de croyance, mais comme un acte d'obéissance envers les valeurs centrales de cohésion de la société et l'ensemble de ses normes sociales.

**ENSEMBLE DE L'ECHANTILLON DES RTE - JERID**

Nom	Surface	Valeur de production / an				Valeur de production / ha et / an			Rapport en valeur de production		
		Dattes	Fruits	Cult. basses	Total	Dattes	Fruits	Cult. basses	Dattes	Fruits	Cult. basses
Agar	2.00	2.000	0.000	0.000	2.000	1.000	0.000	0.000	100%	0%	0%
Aïsha	1.00	879.750	2.000	356.696	1238.446	879.750	2.000	356.696	71%	0%	29%
Amina	1.60	4292.800	14.500	139.975	4447.275	2683.000	9.063	87.484	97%	0%	3%
Djuwaiïriya	1.50	2819.600	0.000	603.360	3422.960	1879.733	0.000	402.240	82%	0%	18%
Habiba	2.00	837.200	103.750	187.420	1128.370	418.600	51.875	93.710	74%	9%	17%
Hafsa	0.50	672.100	0.000	437.685	1109.785	1344.200	0.000	875.370	61%	0%	39%
Khadija	2.00	1827.267	0.000	0.000	1827.267	913.634	0.000	0.000	100%	0%	0%
Maimuna	0.76	1276.310	443.250	504.180	2223.740	1679.355	583.224	663.395	57%	20%	23%
Maryam	0.50	1715.400	194.050	996.160	2905.610	3430.800	388.100	1992.320	59%	7%	34%
Raihana	1.00	872.800	28.600	1409.035	2310.435	872.800	28.600	1409.035	38%	1%	61%
Safiya	1.30	8775.075	107.250	919.300	9801.625	6750.058	82.500	707.154	90%	1%	9%
Salama	1.00	4215.000	333.000	267.300	4815.300	4215.000	333.000	267.300	88%	7%	6%
Sarah	1.00	1396.150	67.400	356.540	1820.090	1396.150	67.400	356.540	77%	4%	20%
Sauda	1.45	270.600	0.000	26.200	296.800	186.621	0.000	18.069	91%	0%	9%
Zainab	4.00	20433.800	68.750	1233.570	21736.120	5108.450	17.188	308.393	94%	0%	6%
MOYENNE		3352.390	90.837	495.828	3939.055	2117.277	104.197	502.514	79%	3%	18%

**EXTRAIT DE L'ECHANTILLON DES RTE - JERID**

Nom	Surface	Valeur de production / an				Valeur de production / ha et / an			Rapport en valeur de production		
		Dattes	Fruits	Cult. basses	Total	Dattes	Fruits	Cult. basses	Dattes	Fruits	Cult. basses
Aïsha	1.00	879.750	2.000	356.696	1238.446	879.750	2.000	356.696	71%	0%	29%
Amina	1.60	4292.800	14.500	139.975	4447.275	2683.000	9.063	87.484	97%	0%	3%
Djuwaiïriya	1.50	2819.600	0.000	603.360	3422.960	1879.733	0.000	402.240	82%	0%	18%
Habiba	2.00	837.200	103.750	187.420	1128.370	418.600	51.875	93.710	74%	9%	17%
Hafsa	0.50	672.100	0.000	437.685	1109.785	1344.200	0.000	875.370	61%	0%	39%
Maimuna	0.76	1276.310	443.250	504.180	2223.740	1679.355	583.224	663.395	57%	20%	23%
Maryam	0.50	1715.400	194.050	996.160	2905.610	3430.800	388.100	1992.320	59%	7%	34%
Raihana	1.00	872.800	28.600	1409.035	2310.435	872.800	28.600	1409.035	38%	1%	61%
Safiya	1.30	8775.075	107.250	919.300	9801.625	6750.058	82.500	707.154	90%	1%	9%
Salama	1.00	4215.000	333.000	267.300	4815.300	4215.000	333.000	267.300	88%	7%	6%
Sarah	1.00	1396.150	67.400	356.540	1820.090	1396.150	67.400	356.540	77%	4%	20%
Zainab	4.00	20433.800	68.750	1233.570	21736.120	5108.450	17.188	308.393	94%	0%	6%
MOYENNE		4015.499	113.546	617.602	4746.646	2554.825	130.246	626.636	74%	4%	22%

Ont été retirées les exploitations non représentatives : Agar, Khadija et Sauda.  
(c'est-à-dire en abandon ou sans cultures basses)

Tableau 11 : Exemples de productions agricoles en valeur dans des jardins du Jérid

Ces faits sur la notion de rendement et sur le calcul en général ne doivent pas pour autant nous laisser croire à un détachement des Jéridi vis-à-vis de l'argent : cette population a malgré tout un grand sens du commerce, notamment sur la spéculation. Après en affaires, les histoires d'argent occupent beaucoup de discussions jéridi. Ceci nous montre qu'en partie le jardin et ses produits n'entrent pas dans ce domaine commun. Une explication parfois avancée tient de la dialectique marxiste. Pour le responsable technique d'un projet de développement au Maroc<sup>1</sup>, que les gens méconnaissent leur environnement [désertique] — c'était son constat — et n'exploitent pas davantage les opportunités offertes par le milieu, cela se traduisait effectivement par l'absence d'une recherche du rendement, et c'était l'héritage de l'origine servile (esclave) des agriculteurs qui ne faisaient rien pour augmenter leur production, car autrement la pression/prélèvement des nomades « protecteurs » augmentait-elle aussi. Une autre explication, historique encore, mais plus iconoclaste, est celle que l'on peut tirer de Jean BISSON. Ce manque d'intérêt pour la productivité agricole est peut-être également dû au fait que les jardins n'ont jamais été autrement qu'un complément à l'activité économique, comme le soutient BISSON<sup>2</sup>. Nous avons déjà développé ce thème au chapitre précédent (voir « Le Développement... », p. 177).

La rentabilité en terme économique d'une unité productive ne peut s'envisager que par l'emploi de la notion de rendement. Son absence toutefois a dû mal à s'expliquer par le seul facteur historique. Le tort fréquent vis-à-vis des oasisiens et de la palmeraie est d'oublier l'aspect affectif. Ce n'est pas seulement un outil de travail (cassé par de la vieille histoire de classes ou qui n'a jamais vraiment marché), mais un lieu de vie actuel, le cadre de discussions, de rencontres, de repas et d'alcool partagés. C'est un lieu où se font et défont et refont les relations sociales, là dans ce cadre plusieurs fois millénaire. Rationaliser l'eau. C'est le mot d'ordre en ces temps de développement où le palmier n'est plus que machine à fabriquer des dattes exportables et des devises. Rationaliser l'eau ? Et mes roses ? Et mes fleurs, faut-il que je les déracine ?, pourrait demander l'oasien. Les roses (*werld*, sing. *werda*) rouges et roses qu'on offre au tout venant sont belles et au profond parfum réveillant des plaisirs oubliés. On aime les fleurs ici. Hommes et femmes ne se lassent pas d'en porter avec eux, de les mettre dans une vieille canette de bière et d'en orner leur table, leur tapis ou simplement le sable quand ils prennent le thé. Des fleurs partout. Est-ce bien rentable tout cela ? Non, mais cette « conception du travail est inséparable d'un autre trait caractéristique de cet « esprit » traditionaliste, à savoir l'absence de « calcul économique rationnel ». [...] le souci de productivité qui conduit à l'évaluation quantitative du temps étant ignoré, c'est le travail à faire qui commande l'horaire et non l'horaire qui limite le travail [...]. Cela ne signifie pas que le calcul économique soit totalement absent »<sup>3</sup>, mais il n'est pas exclusivement tourné vers le seul rendement, ou si l'on veut, vers le « calcul économique rationnel ».

<sup>1</sup> Proludraa, 1 et 3 octobre 1996, Zagora, communication personnelle.

<sup>2</sup> BISSON J., 1995, *op. cit.*

<sup>3</sup> BOURDIEU P. - *Sociologie de l'Algérie*, Paris, Puf, 1958.

### Note sur les mesures

Les jardins d'oasis sont-ils rentables ? La question serait pertinente si le contexte socioculturel amenait les oasiens à estimer la notion de rendement. Et la notion de rendement a-t-elle localement vraiment un sens ? Les lignes qui précèdent ont tenté d'éclaircir cela.

C'est une question encore différente de traiter de la production. Les jardins produisent ; on peut même avancer que les jardins d'oasis ont une structure favorable à l'optimisation du litre d'eau pour ne considérer, de manière très limitative certes, que ce critère (nous en verrons la pertinence — ou l'impertinence — en partie dans le chapitre 13, partie 4). Ces jardins produisent, les cultivateurs récoltent les fruits de leur travail. Une partie est destinée au marché (*suq*), l'autre à la consommation familiale ou aux dons divers. Mais quelles que soient la destination et la distribution de la production, le jardinier est amené à la mesurer. On distingue aujourd'hui au Jérid trois catégories de mesures : les mesures pondérale, volumétrique et unitaire.

**La mesure pondérale** : l'unité utilisée est celle du système universel, le kilogramme (*kilo*) ou son millième, le gramme. Elle est appliquée à beaucoup de fruits et légumes (tomate, piment...) qui ne peuvent être comptabilisés en bottes. On peut observer aujourd'hui la conquête de cette unité sur les marchés au détriment de la mesure volumétrique. On nomme *kantar* l'unité valant 100 kg (le quintal).

**La mesure volumétrique** : elle semble tendre en effet à disparaître. Toutefois, elle demeure d'un usage courant surtout dans la distribution des produits agricoles en circuits informels. Au marché du centre ville (ou village), les commerçants agréés vendent les fruits et légumes, mais en marge, de petits cultivateurs écoulent également leur production, trop faible pour intéresser le grossiste. Ces petits revendeurs vendent leurs fruits principalement au volume. C'est le cas également des petits échanges commerciaux effectués dans le jardin. Les trois grands standards admis localement sont le *guffa*, le *gajo* et la *gelba*. Le *guffa* (le mot français « couffin » vient du mot arabe) est un panier tressé en folioles (*saâf*) de palme du dattier et muni d'une anse souple en *fibrillum* (*lif*) du même palmier. Il s'agit d'une vanne spiralee dont la tresse est de type « 2 pris 2 sautés » selon la terminologie de LEROI-GHOURAN<sup>1</sup>. Le *guffa* est une unité de capacité d'environ 3,5 litres et mesure surtout les dattes (variétés communes) et les fruits comme les abricots ou les figes. Il semble qu'à Zagora (Maroc), les dattes ne sont même jamais vendues au kg, mais uniquement en *abra*, mesure volumétrique d'environ 16 ou 17 kg. Le *gajo* (du français « cageot ») est une caisse en plastique (souvent jaune) utilisée par les petites industries de conditionnement de dattes de la région et les exploitations d'État (la SODAD). Le *gajo* est essentiellement l'unité de mesure des dattes immatures (*belah*) destinées à l'alimentation des animaux (chèvres surtout). Le *gajo* de *belah* équivaut à une masse de 25 à 30 kg pour 1 DT. Son emploi comme mesure n'est pas son unique usage : elle est fixée sur le porte-bagages des motocyclettes et

<sup>1</sup> LEROI-GOURHAN A. - *L'homme et la matière, Évolution et techniques*, Paris, Éd. Albin Michel, 1971.



des bicyclettes (surtout des jardiniers) pour le transport d'outils ou de petites récoltes.

Enfin, la *gelba* est une mesure que l'on retrouve dans plusieurs localités de Tunisie, mais dont le volume en litre varie beaucoup (du simple au quadruple). La *gelba* vaut 2 décalitres (semble identique au Nefzawa) et correspond à 4 *rboy* (en fait, ce terme signifie « quart », c'est-à-dire la traduction de son fractionnement, mais en tant que mesure c'est toujours le « quart de *gelba* »). Un *rboy*, dit parfois aussi *luha*, et que l'on dit à Degache égaliser une *saa'*, vaut donc 1/2 décalitre. Il est matérialisé par un récipient métallique et cylindrique muni d'une anse (comme la *gelba*). On l'utilise pour les mesures par exemple d'orge, de graines et d'olive (dans ce cas, un *rboy* vaut 2,5 à 3 kg et une *gelba* peut valoir 5 DT). Pour la mesure des dattes, on dit que l'on préférerait autrefois l'unité *rboy* (dite alors *luha*) à la *gelba*. Une autre unité est le *gifiz*, qui n'a pas d'objet support, et qui équivaut à 8 *rboy* ou *luha*. Ce qui voudrait dire, si la *luha* correspond bien à un *rboy*, que le *gifiz* vaut 2 *gelba* et donc une capacité de 40 litres. A noter enfin, une mesure particulière aux semences, la boîte de 250 g de lait concentré de la marque Nestlé, couramment employée chez les grainetiers. Les agriculteurs font les correspondances suivantes : 1 *rboy* vaut 16 boîtes de Nestlé, c'est-à-dire qu'une *gelba* vaut 64 boîtes Nestlé. Ces boîtes sont aujourd'hui utilisées aussi et surtout entre cultivateurs (par exemple pour le gombo, les carottes).

**La mesure unitaire** : elle procède par décompte d'unités, mais n'en est pas moins une forme de mesure puisqu'elle permet au jardinier par exemple une gestion comptable (approximative) des récoltes et des ventes par surface ou par pied. La plus simple est un décompte des objets simples comme les régimes de dattes (*arjun*). Plus complexe est l'unité de la botte, qui se dit *hazma* pour celles de fourrages et *rabta* pour celles de légumes. Sa traduction en unité de masse internationale est malaisée, car elle est infiniment variée. Non seulement une botte de luzerne, d'herbe, de carotte ou de persil n'ont pas la même traduction en grammes ou kilogrammes (variation interspécifique), mais pour une même plante, la valeur pondérale varie géographiquement d'une oasis à une autre et dans le temps dans une même oasis, notamment selon la loi de l'offre et de la demande du marché local.

Ainsi, un cultivateur augmentera le poids de ses bottes pour parvenir à les écouler (à prix inchangé) auprès des revendeurs détaillants (*habbat*) du marché. En outre, le prix varie lui-même selon les saisons, mais aussi selon les marchés en question. Ainsi, il est reconnu que les souks de Nefta présentent globalement des prix inférieurs à ceux qui sont proposés à Tozeur (à 25 km de là), en particulier parce que la population détachée de la terre (fonctionnaires, commerçants...) est plus importante dans cette dernière, « capitale » du gouvernorat du Jérid. De même entre Tozeur et El Hamma : à la mi-juin (1995), les prix des tomates y étaient respectivement de 0,250 contre 0,500 DT/Kg.

Aussi, pour nos mesures, devons-nous nous contenter d'ordres de grandeurs. Nous donnons ici le poids des bottes que l'on trouve au marché. Les bottes autoconsommées ne sont plus du même ordre de grandeur, mais deux, trois, voire quatre fois plus grosses. L'agriculteur les déclare pourtant sous la même désignation, *rabta*, la botte. Les ordres de prix sont ceux qui sont proposés aux clients (au Jérid). Mais, pour une botte vendue 100 millimètres (0,100 DT), l'agriculteur l'aura vendue lui-même au commerçant à 80 millimètres (0,080 DT).

Suivent quelques ordres de grandeurs :

blette : la botte vendue pèse en général 500 g pour 0,100 DT  
 céleri (variété petite) : comme persil  
 corette : la botte vendue pèse en général 8 kg pour 1 DT  
 luzerne : la botte vendue pèse souvent 2,5 kg pour en moyenne 0,090 DT/kg  
 menthe : la botte vendue pèse en général 150 g pour 0,100 DT  
 persil : la botte vendue pèse en général 150 g pour 0,100 DT  
 radis : la botte vendue pèse en général 300 g pour 0,100 DT  
 salade : la botte vendue pèse en général 400 g pour 0,100 DT  
 abricot : le kg vendu vaut en général 0,150 DT  
 citron : le kg vendu vaut en général 0,500 DT  
 datte (commune) : le kg vendu vaut selon le cultivar entre 0,200 et 0,600 DT  
 datte (deglelet noir) : le kg vendu vaut en général entre 1 et 1,300 DT  
 figue : le kg vendu vaut en général 0,500 DT  
 grenade : le kg vendu vaut en général 0,100 DT

### Le monde oasien invisible : esprits, êtes-vous encore là ?

Dans le conflit de représentations, entre représentants modernes et représentants non modernes (oasiens et surtout les cultivateurs, souvent illettrés...), un point d'achoppement : les *jnun* (*djin* au singulier, plus ou moins les esprits<sup>1</sup>). Si la cosmologie est l'ensemble des croyances ordonnant et régissant les rapports culturels de l'homme ou de son groupe avec son milieu naturel<sup>2</sup>, elle nous intéresse particulièrement ici. Le milieu désertique en a-t-il engendré une spécifique ? La littérature a tendance à répondre par l'affirmative<sup>3</sup>, mais il est vrai que l'on peut aussi se demander s'il n'y a pas un vaste fond commun à la plupart des populations de l'Afrique de l'Ouest, une vaste « citadelle invisible, intériorisée et méconnue »<sup>4</sup>.

« La simple application de la constitution moderne définit un « autrefois » absolument différent du bel aujourd'hui [...]. A l'obscurité des âges anciens, lesquels mélangeaient indûment besoins sociaux et réalité naturelle, faisait place une aube lumineuse qui séparait nettement les enchaînements matériels de la fantaisie des hommes »<sup>5</sup>. Dans la modernité tunisienne, de même, Dieu est laïc, rejeté loin dans sa transcendance. C'est l'orthodoxie officielle, la vitrine moderne. Cependant, que penser des *jnun* ? Croire à autre chose qu'au Dieu unique pour le moderne s'apparente fort à de la croyance. Des croyances qui imbibent trop le quotidien pour ne pas être suspectées de non-modernes.

<sup>1</sup> Leurs équivalents dans la cosmogonie targui sont les *Kel isuf*, « les gens du vide ». Cf. « Note sur les esprits », p. 204.

<sup>2</sup> Selon Marceau Gast, p. 370, GAST M. - Croyances et culture populaires au Sahara, in AKOUN A. (sous la direction de) - *Mythes et Croyances du Monde entier*, t. 2, *Le monothéisme*, Turnhout, Éd. Libis-Brepols, 1985, pp. 370-382.

<sup>3</sup> J'avais commencé à soulever cette question en m'attachant aux religions monothéistes : BATESTI V. - *Les relations au désert des religions monothéistes*, 1993, *op. cit.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Sur les fondements de la modernité occidentale, p. 54 in LATOUR B., 1991, *op. cit.*

### Les esprits du Coran

Le Coran peut être sujet de discours interprétatif, toutefois — une des différences entre musulmans et « gens du Livre » (juifs et chrétiens) — nul doute qu'on ne peut remettre en cause la Vérité des versets. Or, plusieurs versets affirment de façon explicite la présence de ces esprits, bienfaisants ou malfaisants, inférieurs aux anges<sup>1</sup>. Comme le dit Mohammed ARKOUN<sup>2</sup>, « tout ce qu'on peut lire sur le sujet [sur la Révélation, la Vérité et l'Histoire] sous la plume de musulmans, ce sont des réaffirmations plus ou moins véhémentes du caractère véridique, éternel, parfait du Message reçu et délivré par le prophète Muhammad. « Apologie défensive » plus que quête d'une intelligibilité, la littérature moderne sur le Coran est inférieure à beaucoup d'égards à la littérature classique. » Et encore que sur le sujet précis de ces êtres, dont on ne sait que peu de choses finalement (sinon des interprétations hétérodoxes), pratiquement aucun philosophe ne s'est risqué à réfuter leur existence (sinon IBN SINNA, dit Avicenne en Occident). Où les mettre dans le monde moderne ? La solution n'a pas encore été réellement découverte. On ne peut leur faire le même sort qu'aux saints catholiques : ces derniers sont là-haut comme intercesseurs pour nous auprès du Divin tandis que ce peuple étrange et éthéré des *jnun* est bien ici-bas, dans les jardins, les maisons et parfois même dans les corps<sup>3</sup> ; si les saints ont été tardifs dans le dogme chrétien et pour les nier on a pu invoquer la construction artificielle, aucune épuration de l'islam aujourd'hui ne peut rejeter les *jnun*, du moins tant que le Coran dit infailliblement la Vérité, une vérité qui n'est ni relative ni objet discursif.

Là-dessus, butte le travail d'épuration entre les choses réelles et le discours social : les explications avancées par les représentants modernes sont, sur ce thème, très évasives : « les *jnun*, on ne les voit plus aujourd'hui », « ils existent », « ils ont disparu depuis trente ans... » Ces esprits sont gênants, car on ne sait pas très bien où les ranger. La solution la plus simple consiste encore à ne pas en parler. On finit néanmoins par découvrir quelle est l'épaisseur de ce rideau de fumée que le discours officiel réserve aux étrangers. C'est un discours officiel construit par les oasiens d'une part, mais également par ceux qui se réclament d'une Tunisie moderne qui, sinon pour disqualifier les ignorants<sup>4</sup> de la campagne, feignent de croire à ces échappatoires discursives.

<sup>1</sup> Notamment « 1. Dis: Je cherche un asile auprès du Seigneur des hommes, / 2. Roi des hommes, / 3. Dieu des hommes, / 4. Contre la méchanceté de celui qui suggère les mauvaises pensées et se dérobe ; / 5. Qui souffle le mal dans le cœur des hommes ; / 6. Contre les *génies* et contre les hommes. » (Sourate CXIV « Les hommes », la dernière du Coran).

<sup>2</sup> p. 12 in ARKOUN M. - Comment lire le Coran ?, in *Le CORAN* - Paris, éd. Garnier-Flammarion, 1970, pp. 11-36.

<sup>3</sup> On dit que certaines personnes sont « habitées » par un *djin* : elles sont *maskuna*.

<sup>4</sup> Le thème de l'ignorance (*jaheliya*) est fondamental, car il renvoie directement, sur le plan socio-religieux, à l'hétérodoxie, à l'hérésie et au blasphème. D'ailleurs la mémoire collective jéridi ne se souvient des temps d'avant le sunnisme qu'abjuré en terme d'ignorance. Les Ibadites (*abathian*, shisme héritier des kharidjites qui s'étend dans le Sud tunisien jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et qui rejetait la domination des califes) ne sont quasiment plus alors des musulmans. Voici un extrait d'entretien avec des jardiniers de Nefta qui l'illustre (Nefta, le 22 février 1996) : « Sidi Bu Ali est venu du pays de *Shem* (Syrie, Palestine, Liban) pour faire la guerre avec les *abathian*. Les *abathian* n'étaient pas des musulmans, ils avaient les cheveux longs [signe de non-civilisation], des ignorants. Sidi Bu Ali les a convertis. »

### L'activité invisible

L'activité liée à l'existence des esprits au Jérid demeure néanmoins florissante, révélant un décalage entre leur travail social et les discours sur la disparition des esprits. Les esprits, et disons le monde surnaturel de manière plus générale, ne sont pas localisés avec précision dans notre réalité. Ce monde couvre autant les espaces habités que cultivés, et il touche autant les catégories qu'on dirait traditionnelles que les modernes. En fait, il imprègne notre univers sensible. Le monde invisible est un monde ordonné pour les Jéridi, un univers qui a sa propre spatialité *minima*. Les vieux de la région crachent toujours à gauche, car à gauche sont les mauvais esprits, à droite les bons ; à gauche est l'égarement, l'ignorance, le refus, la rébellion, la damnation, à droite est la prière, la reconnaissance, la connaissance, le salut éternel ; la gauche et la droite, symétrie symbolique comme Dieu a cette main pour punir et cette autre pour soutenir. Le Coran utilise les expressions de « Compagnons de la gauche » et « Compagnons de la droite ». Les oasiens savent qu'ils ont leurs propres compagnons d'oasis. Ces compagnons du monde invisible pour l'homme sont d'abord de deux ordres, un dicton réfère à cette trilogie : « les *maleikdar* (anges) sont faits de lumière, les *jnun* de feu et l'homme de sable ».

Les personnages-clefs, pour comprendre ce monde invisible en interférence, sont le *hazem* et le *sahhar*. Le *hazem* est un praticien magico-religieux lié à certains esprits, ce qui lui permet d'agir sur les deux mondes (les ennuis viennent justement de ce que ces mondes sont les mêmes, l'univers de la Création divine). Cet homme est capable de certains faits miraculeux mettant en scène des objets du monde sensible ; un pouvoir non le sien, mais issu de sa collaboration avec les esprits. Par ces intermédiaires, il a aussi pouvoir de diagnostic, notamment sur les troubles que peuvent connaître les unités domestiques ou les jardins en identifiant les fauteurs (quels genres d'esprits sont en cause, voir un exemple dans la « Note sur les esprits », p. 202). Ces troubles, qui se traduisent dans notre monde par la malchance, la maladie, etc., sont toujours causés par une perturbation initiale chez les esprits. La réparation est une prestation individuelle de l'affecté (par exemple par utilisation d'encens, *pkhur*, de genres différents en dosage d'apothicaire, myrrhe, oliban, etc., pour contenter les esprits perturbés<sup>1</sup>) ou collective (intervention d'un *hadra*, groupe musical ou dans sa variante spécifiquement noire, *banga*<sup>2</sup>). Le contrepois maléfique du *hazem* est le *sahhar*, dont l'identité est toujours suspecte ou inconnue, mais qu'on accuse souvent d'être l'instigateur volontaire du désordre ; il est lui aussi épaulé d'esprits. Sans détailler davantage ces circuits, on peut dire qu'à Tozeur, El Hamma, Degache et sans doute plus encore à Nefta, l'existence de cette économie du magique (presque systématiquement occultée et niée dans les dis-

<sup>1</sup> Explicitement, le monde des *jnun* est identique au nôtre (Jérid), il en est le miroir, tant que cette population invisible est composée tout pareillement que le Jérid d'individus noirs (*hajam*) et d'autres blancs (*bidh*) ; les méchants et les gentils sont répartis dans les deux catégories, et dans certaines versions les noirs sont les esclaves des blancs. Le *hazem* cherche à connaître la composition des *jnun* à l'origine des problèmes et à discuter avec eux de leurs exigences, afin en les contentant, de les calmer (avec par exemple, une chèvre noire sacrifiée, ou de l'encens : du *pkhur* noir, dit *jahui*, pour les *jnun* noirs). Il existe des jours plus propices à l'action magique et à la conciliation que d'autres (par exemple, lundi et jeudi soir).

<sup>2</sup> Les chefs de ces formations, les *shaush*, sont eux-mêmes en commerce avec les *jnun*. Il arrive que les esprits s'expriment par leur bouche. Certains membres possèdent le don de glossolalie (ou d'être polyglottes puisqu'il est affirmé qu'ils parlent le turc — un langage, très impressionnant, compris des seuls initiés qui peuvent se répondre).

cours) n'est pas sans incidence sur la manière de saisir le monde sensible de l'oasis et plus spécifiquement des jardins.

Pour l'homme commun, le recours au *hazem* est défensif et réparateur. Cela ne provoque pas la chance. Si l'avenir est *mektub*, destin ou littéralement, « ce qui est écrit », il n'est cependant pas fermé<sup>1</sup>, car on peut malgré tout tenter de se voir accorder un peu de la *baraka* des saints locaux (*weli*). Ce que l'on appelle la « fatalité musulmane » n'est pas (au Jérid, tout au moins) une résignation à un destin inflexible. Quand un agriculteur d'El Hamma (RAIHANA, le 19 juin 1995) dit que lorsque « le tour d'eau est long [longue période entre les irrigations], [...] pour les cultures de l'été, la récolte c'est selon la chance », cela ne signifie pas qu'il ait déjà abdiqué. Il tentera de mener à terme ses cultures, par le jeu des irrigations et peut-être également par un soutien magique ou surnaturel. Ce même jardinier dira (le 17 juillet 1995) : « Chaque chose du jardin, les récoltes, c'est avec Dieu. Si [il y a une] mauvaise récolte de dattes (champignons, pluie), c'est une cause de Dieu. », mais avec cette nuance capitale que « Dieu a donné une certaine intelligence à l'Homme, ce qui lui permet d'avoir de bonnes récoltes en coupant des régimes [éclaircie] pendant l'*imferza* [suspension des régimes] ». Voilà pour l'aspect technique, mais d'autres diront encore que « l'homme a une connaissance incomplète même si Dieu l'a créé intelligent : *Allah wa âlam*, Dieu sait, sait le plus » (Degache, le 13 octobre 1995) et aussi que « Dieu récompense plus ceux qui sont avec lui. » Quelques fêtes votives sont réservées aux saints locaux les plus illustres (Sidi Bu Ali à Nefta, Sidi Bu Hallel dans le Djebel Dghoumes...), fêtes dites spécifiquement *zerda*. On demande au saint d'intercéder pour la prospérité de la communauté. Ces fêtes sont souvent annuelles. Le recours aux saints peut être plus quotidien et personnel. Des *wa'da* sont proposés aux saints intercesseurs dans les dizaines et dizaines de sanctuaires (*qubba*) qui conservent leurs restes : une bougie, un petit drapeau, un nœud dans un tissu. Le *wa'da* est un terme dialectal du verbe « promettre », mais il désigne plutôt l'action de remerciement. C'est un véritable *ex-voto* adressé surtout par les femmes et rappelant le contrat qui les lie au saint auquel elles ont adressé leur vœu.

Ainsi, les lieux de *baraka* constellent l'espace oasisien et de la palmeraie, des réseaux lient les hommes à ces lieux ou entre eux<sup>2</sup>. Ce sont des lieux de l'invisible qui structurent l'espace et le temps, permettent l'explication, la possibilité, l'ouverture/fermeture sur l'avenir. L'activité invisible paraît véritablement fourmiller au Jérid. Il suffit de gratter la surface pour découvrir un surprenant réseau souterrain. Tout le monde a son histoire de *djin*, de sainte intercession et d'ange.

Les esprits ne peuplent pas seuls les paroles sur le merveilleux. De nombreuses histoires effrayantes que l'on se raconte dans les *ga'da* (voir « Le collectif dans le jardin », p. 136) mettent en scène d'autres personnages tout aussi éthérés ; les fantômes, ou disons plus exactement les invisibles, *eshbbaa* (sing. *shabbah*) et en version plus en chair, l'ogre qui effraie encore les enfants, *el ghul*. Les *ghul* (*ghuli*) sont féroces, vivent dans le *sahara* comme les sangliers, mangent tout, viennent d'Afrique Noire (*Manghulia*), ils ont de grands ongles, de grands cheveux tombants, ils sont grands et

<sup>1</sup> cf. « Les temps vécus des Jéridi », Partie 4.

<sup>2</sup> Les réseaux existent également entre les *qubba*. Par exemple, il existe un *wili* à El Hamma qui est « cousin de Sidi Bu Hlel » près de Kriz. Ce jardinier d'El Hamma a vu une fois de la lumière « comme une bougie qui va d'El Hamma vers là-bas ». Il a demandé aux vieux qui lui ont expliqué le lien de parenté entre les deux, l'un salue l'autre ainsi chaque soir. (employé de DJUWAIRIYA à Nefleyet, le 21 février 1996)



larges. On dit aux enfants (mais sans doute comme à travers tout le Maghreb) : « *rut belik, el ghul yeklik* », c'est-à-dire « attention à toi, [sinon] l'ogre te mangera ». On parle aussi d'un oiseau géant et anthropophage, l'*anka*. Mais un proverbe cité par un jardinier d'El Hamma au Jérid (22 mai 1995) dit qu'il y a trois choses qui n'existent plus : *anka*, *ghul*, et les vrais amis.

Comme les esprits, les fantômes embarrassent les Jéridi. Le débat interne au Jérid ne porte pas sur l'existence ou non des fantômes, d'ailleurs il n'y a pas débat : on biaise la question en racontant des « histoires ». Chacun peut ensuite faire ce que bon lui semble de cette histoire. On ne se prononce jamais définitivement ni pour ni contre, mais on utilise cette ressource de l'invisible quand elle est nécessaire. Écoutons ce Jéridi raconter son histoire de fantôme (Tozeur, le 12 octobre 1995) : « Ce n'est que des paroles [il crée la distance entre lui et l'histoire, il veut dire qu'il n'est pas assez crédule pour y croire]. Mais il existe une histoire que même à Degache on connaît [mais il ne l'invente pas, elle est connue et cela est sa légitimité]. C'est à Tozeur. Un *khammes* devait irriguer le jardin (la *nûba*) à 4 heures du matin, et pour y aller, un ami *khammes* l'accompagnait pour la route. A 2 heures, mais le *khammes* ne savait pas l'heure, on frappe à sa porte : « Réveille-toi, on doit aller. » C'était son ami. Ils partent ensemble dans la palmeraie. Mais soudainement, alors qu'ils marchaient, il voit son ami qui grandit, ses pieds, ses mains, il devient long, grand comme un géant. Le *khammes* prend peur et s'enfuit chez lui. Une heure plus tard, on frappe à sa porte : « C'est Salah, réveille-toi, on doit y aller ! » Ils partent ensemble pour le jardin. Au milieu de la route, il dit à son ami : « J'ai vu tout à l'heure un *shabbah* [invisible] ici, et exactement il te ressemblait. » Et l'autre répond : « Comment ? comme ça ? » Et il se met à grandir, grandir, et devenir long. L'autre s'enfuit chez lui une seconde fois, épouvanté. Une heure après, à 4 heures, on frappe à sa porte. Son ami lui dit : « Viens, c'est moi, il faut aller. » Et l'autre de répondre : « Non, non, je reste chez moi, tant pis pour la *nûba*, je ne quitte plus chez moi ! »

Ces invisibles ne se cantonnent pas aux espaces de la palmeraie, mais sont partout où l'homme est. Une autre histoire raconte qu'il y avait « une femme [qui] travaillait les burnous [*barnus*, plur. *baranis*], le jour et même la nuit. C'était à Getna [quartier de Tozeur]. C'est un quartier connu pour la boucherie ; les hommes sont à la boucherie et les femmes font les burnous. C'est un quartier connu pour les burnous avant, entre le chemin de fer et Bâb el awa. La femme travaillait la nuit seule. Un homme se présente lui demandant de l'eau. La femme part et revient avec de l'eau pour cet homme. Et l'homme de dire : « Et comment je bois ça ? Comme ça ? » Et il renverse sa tête complètement en arrière, la gorge fendue. La femme s'évanouit. C'était un *shabbah*. »

Mais d'où viennent ces fantômes ? « Ce sont des tués, les gens qui sont morts égorgés, des gens assassinés dont la gorge a été tranchée ou qui sont morts d'une lame. » « C'était surtout quand il y a eu la colonisation par les Français. C'était la loi du plus fort. Pour aller à Gafsa, on se faisait attaquer et même tuer, beaucoup de brigands. » (Tozeur, le 12 octobre 1995) Après le *shabbah* demeure sur le lieu du meurtre. Certains rajoutent que si le corps est enterré au cimetière, il devient tout de même *shabbah*, à moins d'enfoncer un pieu (de n'importe quel bois) droit dans le sol qui a vu l'assassinat, et qu'un *taleb* lise les sourates appropriées. Les invisibles peuvent également prendre la forme d'animaux. Les *khammesa* connaissent beaucoup de ces histoires, comme l'un qui raconte qu'il a vu un âne et quand il a voulu l'attraper, il a disparu. Mais en pareil cas, il s'agit surtout d'*atrus*, le bélier, animal que l'on égorge préféren-



tiellement pour les sacrifices : *qorben* (plur. *qarabin*). Le *qorben* (ou *qorban*) vient de l'arabe littéraire et désigne en fait une offrande.

Comme il l'a été déjà dit, l'activité sur l'invisible est elle-même discrète et... peu visible. Le Jérid est une partie, une région de l'État tunisien. Le discours officiel nous ressasse cette assurance que la Tunisie est un pays moderne, débarrassé des oripeaux de l'obscurantisme et des croyances. L'islam pratiqué est déclaré clair et éclairé, un islam moderne. La pratique religieuse au Jérid n'adhère pas à l'orthodoxie officielle et moderne, on en a un peu honte et on préfère alors rester discret sur cela. Le sacrifice jéridi n'est pas orthodoxe : Dieu moderne est le plus grand, sa créature, l'Homme, est face à lui et n'a nul besoin d'intermédiaire. Pour l'orthodoxie, on ne peut offrir de sacrifice qu'à Dieu. L'erreur locale est « soit de penser à un *weli* quand on offre le sacrifice à Dieu (puisqu'on dit *bismilah*), soit de l'offrir directement à un *weli* » (Degache, le 29 mars 1995). Ces sacrifices se font à la *qubba* du saint, mais aussi, dit-on, parfois à la maison ou au jardin. L'objet de sacrifice est un animal (souvent ovin ou caprin, mais un mâle), d'au moins un an (sinon six mois, mais valant physiquement un an), qui n'est ni blessé ni mal formé (un œil ou une corne manquante, etc.).

Parler des sacrifices dédiés aux saints locaux et des *zerda* est peu recommandé. Ce sont en fait les frontières du *haram* (le prohibé) et du *halal* (l'autorisé) qui sont des sujets de disputes d'ordre très pratique. C'est d'abord un travail discursif dont les enjeux sont de définir les normes de la pratique socio-religieuse en cette « terre d'islam ». Entre le *haram* et le *halal*, il y a le *mankur*, ce qui est toléré comme le *takruri* et le *qés-hem*. Mais en cherchant la voie d'un islam moderne, ses zéloteurs ont parfois sacrifié ce jeu central du toléré dans une crise d'affirmation identitaire. Le moderne distribue un jeu plus manichéen d'oppositions tous azimuts, entre le prohibé et l'autorisé (voire le devoir), entre la raison et l'obscurantisme (l'ignorance), entre l'homme et la nature, et... et la phœniciculture et le potager (pour en revenir au jardin). Les populations du Jérid sont musulmanes : si l'islam est au cœur des discussions avec l'étranger — la religion apparaissant comme la différence fondamentale sur laquelle discourir —, les signes extérieurs de pratiques sont faibles : les prières, quand elles se font, se pratiquent dans le privé, les appels à la prière des différents minarets du *bled* semblent se perdre dans l'indifférence du brouhaha des cafés et du souk de la ville, sans que personne ne réagisse de façon ostensible. L'islam officiel est un islam désormais privé et intérieur. On ne peut comprendre cela qu'en le situant dans le contexte tunisien d'extermination opiniâtre de l'intégrisme religieux par le pouvoir, l'interdiction tacite aux jeunes de pratiquer le culte à la mosquée, etc.

Malgré cela, et de plus en plus sous couvert de « folklore », se poursuivent les rites sacrificiels. Il en est un particulièrement intéressant, car il montre que ces pratiques n'ont rien d'une spécificité locale. C'est celui de Sidi Merzug au Jérid. L'animal sacrifié est un bouc (*atrus*) noir. Avant d'être immolé, l'animal est promené costumé : un tissu rouge bordé de jaune sur le dos et un foulard rouge sur la tête. Ce sont des jeunes de Nefta et Tozeur qui mènent cette parade musicale (tambours et claquettes métalliques — *tshék-tshék*) à travers le Jérid pendant plusieurs jours. Ils quêtent auprès des habitants nourriture et argent pour organiser la *zerda* autour du sacrifice. Tout le monde en mangera avec le couscous servi à ce moment (avril 1995). Sidi Merzug est un « saint noir de *sudani* » (du « Soudan », le pays des Noirs, c'est-à-dire l'Afrique Noire). On dit à Nefta qu'il était l'élève de Sidi Bu Ali<sup>1</sup>. En fait, il semble que Sidi Merzug ne soit qu'une des appellations d'un saint par ailleurs nommé Sidi Bilal. L'ensemble des confréries qui relèvent de Sidi Bilal pratique un rituel au printemps à peu près identique (parfois à l'automne, et le plus souvent d'un taureau, mais il n'y en a presque pas au Jérid), et ceci en des lieux très distants les uns des autres, tels Gabes, Tunis, Batna, Alger, Tlemcen, Aïn Salah... Selon la tradition donnée par Marceau GAST<sup>2</sup>, Sidi Bilal ben Hamama était un Noir abyssin, parmi les premiers compagnons du Prophète Mahomet, et qui devint son muezzin. Intercesseur entre Ali et son épouse Fatima, il est considéré comme le père de tous les Noirs et symbolisé par le taureau noir ou le bouc. Sidi Merzug au Jérid n'est donc pas qu'un folklore local, ni même une tradition propre au milieu désertique : du Niger à la Méditerranée, du Fezzan à l'Atlantique, un même système cohérent se retrouve. Il semble être une création des Noirs africains qui furent transportés du sud vers les régions septentrionales à travers le Sahara, mais aussi celles de populations berbères anciennes. Le contenu et la forme de ce système sont diffusés à partir de confréries de Noirs qui forment une chaîne continue et diversifiée autour des mêmes thèmes sur une grande partie de l'Afrique de l'Ouest.

### Note sur les esprits

Au Jérid, de manière très concrète, des esprits habitent aussi parfois des animaux comme les chats noirs, les serpents (*'anesh*) ou de gros batraciens (*umm gerger*, de *umm* la mère ou celle qui produit ce son caractéristique *gerger*). On trouve ce batracien partout dans les vieilles palmeraies. On dit pour cela aux enfants de ne pas leur faire de mal. Certaines exégèses musulmanes font dire au Prophète « Dieu créa les djinns en trois catégories : la première est faite de serpents, de scorpions et de reptiles ; la deuxième ressemble au vent dans l'atmosphère ; la troisième ressemble aux humains et est susceptible de récompense et de châtement » [cité *ap.* Damîrî, *H'ayât*, 1, 253 sq.]<sup>3</sup>. On dit les esprits particulièrement attirés par l'eau. Les esprits ne peuvent éviter les jardins.

Un exemple de troubles imputés aux *jnun* dans une maison de Tozeur (janvier février 1995) : une famille a acheté une chaîne Hi-Fi stéréo au mar-

<sup>1</sup> « Un jour, Sidi Bu Ali a eu des invités, et alors il devait apporter du bois pour le feu. Sidi Merzug, son élève noir, a mis ses pieds sous la casserole et ils sont devenus du feu ; ils ont pu ainsi préparer à manger. » (Nefta, le 22 février 1996)

<sup>2</sup> p. 373 in GAST M., 1985, *op. cit.*

<sup>3</sup> p. 124 in FAHD T. - Le merveilleux dans la faune, la flore et les minéraux, in Collectif - *L'étrange et le merveilleux dans l'Islam médiéval [...]*, 1978, pp. 117-135

ché pour 350 Dinars, un gros investissement équivalant plus d'un mois de salaire. Le problème est que cette chaîne stéréo n'a jamais voulu fonctionner. Premier mystère. Quelques semaines après, cette même famille s'est fait dérober dans la maison de l'argent, des bijoux en or et un magnétophone cassette (pas la chaîne en panne !). Second mystère, plus qu'il n'en faut pour douter de la salubrité de la maison : n'y aurait-il pas quelques esprits malins en la demeure ? Cette incertitude, la famille la vivait et ne la laissa pas tranquille tant qu'elle n'alla pas consulter l'expert en la matière : le *hazem*. La femme de la maison (et peut-être sans que le mari ne soit au courant) s'en chargea.

A Djanet, les *kel isuf*, « gens du vide » (du manque, du désert), sont-ils la réelle transposition des *jnun* des croyances musulmanes ? On sait, via le Coran, que le Prophète Muhammad reconnaissait leur existence. Au moins à Djanet, afin de prouver la réalité de leur existence, on s'en réfère au Coran. On les décrit comme des esprits formant un peuple identique au nôtre mais invisible. En général, les *kel isuf* sont « très rapides donc invisibles ». Ils seraient surtout actifs la nuit, c'est pourquoi il faut, par exemple, recouvrir le soir les carafes d'eau afin d'éviter d'en avaler en y buvant la nuit (il semblerait que l'on rencontre ce même type de comportement au Sahara nord occidental<sup>1</sup>). Quand on sort d'une pièce, surtout la nuit, ou que l'on entame un plat, on se doit de prononcer la formule islamique « *bi-smi-llah* » (« au nom de Dieu ») comme pour les prévenir. Il semble qu'il existe des *kel isuf* « libres » c'est à dire non assujettis à des êtres vivants, peut-être ceux avec lesquels les hommes ont pu établir des contrats de services. En chaque humain, il existe deux parties : une partie « ange » et une partie « *kel isuf* ». Quand la partie *kel isuf* l'emporte au sein d'un être, la personne est possédée (comme le cas cité un peu plus bas). Alors l'esprit (*kel isuf*) « demande au corps des choses qu'il ne peut pas faire » et c'est alors que cela devient « dangereux ». Jusque-là, cela correspond plus ou moins à leur définition jéridi. Mais on leur confère ici bien d'autres attributs :

A la mort d'une personne, la partie *kel isuf* quitte le corps pour réintégrer celui d'un nouveau né humain, ou d'une plante (du désert) ou de certains animaux comme les mouflons (*udad*), les fennecs, peut-être les dromadaires (*amis*) et les ânes (*ejiot*), mais pas des animaux comme les chèvres (*teghse*), les moutons (*tijilbiwen* et *tikarwatan*)... (c'est-à-dire des animaux domestiques consommés). De ce fait, il est dangereux de couper un « arbre *kel isuf* », mais d'aspect, on ne peut les différencier d'un arbre normal. Aussi, dans le désert (où on a toujours besoin de bois pour les repas et le thé), on ne coupe pas un arbre qui n'a jamais été touché, car « ça fait penser à un arbre *kel isuf* ». Il n'y a pas de *kel isuf* dans les arbres du jardin « parce qu'on les mange [leurs fruits] », mais il y en a certainement dans quelques plantes spontanées que l'on peut trouver dans les jardins : « *toghza* » (*Calotropis procera*, *Asclepiadaceae*) et « *feni* » (le ricin, *Ricinus communis*, *Euphorbiaceae*)<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> CHAMPAULT D., 1969, *op. cit.*

<sup>2</sup> Le ricin, présent aussi au Jérid où on l'appelle *haluwa*, est un cas curieux. On le trouve dans tout le Sahara et il est probable qu'il y a été introduit. Cependant, on en fait aucun usage, on n'exploite pas l'huile de ses graines. Le calotropis, *toghza* (dans la région voisine de l'Ahaggar, on nomme cette plante *kaghanka*) se trouve dans les zones cultivées, mais aussi les lits d'oued, et les zones pastorales, il est favorisé par les périodes sèches. Ses branches entrent parfois dans la composition des clôtures (*ifaran*). Son bois est très mauvais. Cependant il aurait eu son usage, utilisé autrefois pour allumer du feu en frottant dessus une branche de bois dur. On appelle sa fleur *kalokei*. Elles sont données à manger aux chèvres, car le latex blanc laiteux de cette asclépiadacée « fait penser que c'est un aliment nourrissant » (non testé sur un autre animal). Ce latex rend aveugle si on se l'applique sur les yeux selon les

Lorsqu'une personne coupe une branche d'un arbre du désert et qu'ensuite il se plaint d'avoir mal à la main, par exemple, c'est qu'il s'agissait d'un arbre *kel isuf*, et que le coupeur a blessé la partie correspondante à la main : le *kel isuf* se venge. Cela demande réparation. Un intermédiaire (*taleb*), entretenant des relations efficaces avec les *kel isuf*, discute avec ses contacts qui lui dictent la manière de procéder ; en général, le fauteur doit trouver un animal domestique (poule, chèvre, lapin...), parfois avec des caractéristiques bien spécifiques telle qu'une poule blanche avec une tache noire à l'œil, ce qui demande de longues investigations. Il faut parfois cuire l'animal et boire le jus. Alors, la plante *kel isuf* et l'homme qui a touché la plante guérissent. Si la plante meurt faute de soins symboliques suffisants ou efficaces, l'homme meurt aussi.

Les *kel isuf* aiment s'amuser à en croire des histoires de chasseurs et de voyageurs. Ils auraient la possibilité de produire des illusions visuelles, et ainsi prendre l'aspect d'un mouflon qui disparaît mystérieusement au cours de la chasse, ou encore de produire des illusions auditives au voyageur qui croit entendre près de son campement des chants et le son familier du *tende* (mortier servant à l'occasion de tambour en le recouvrant d'une peau). Les tornades blanches (tourbillons de poussières et de sables) dans le désert sont le déplacement des *kel isuf*.

Au « mois noir » (*talit satafet*) du calendrier targui, mois où les *kel isuf* sont particulièrement actifs (violents), les enfants en sont protégés avec des colliers d'armoise (*Artemisia judaica* ssp. *sahariensis* ou *Artemisia herba-alba*). Notons que pendant le mois du Ramadan, les *kel isuf* se distinguent par leur absence (comme au Jérid les *jnun*).

Sinon, les relations que les gens entretiennent avec les *kel isuf*, et telles qu'ils les définissent, sont de l'ordre des relations d'intérêts, « d'échanges de services » (toutefois on n'a pas réussi à me citer un service rendu par les hommes aux *kel isuf*). En dehors des malades possédés, le *taleb* est celui qui parvient à parler avec les *kel isuf* qui lui rendent des services. La communication est difficile, car il s'agit d'un monde parallèle, dont le peuple nous est invisible, comme nous le sommes vis-à-vis d'eux. Si pour rendre un service, un *kel isuf* doit prendre l'apparence d'un mouflon, seulement à ce moment il y a possibilité de le surprendre, mais il y a toujours danger à le toucher.

Une femme du quartier d'Azélouaze (Djanet) est « malade » tout les trois mois environ. « Elle est avec les *kel isuf* », qui l'aident à faire le ménage, avec qui elle parle et qu'elle voit. Mais cela est mauvais, car bientôt ils possèdent son corps et lui demande de faire des choses que physiquement il ne peut assumer. Aussi, régulièrement, tous les trois mois, et ce pendant trois ou quatre soirs, sa famille au sens large et de manière générale les gens du quartier, Touareg blancs et noirs, se réunissent dans la cour d'une maison ou sous le cimetière près du *Tinber* (pic qui surplombe Azélouaze) : l'intéressée est entourée des femmes assises puis des hommes, en général debout. Les *kel isuf*, par la voie de cette femme, ont fait savoir qu'ils désiraient que les femmes noires restent dans le fond (peut-être parce que les esprits sont noirs eux-mêmes). Les femmes jouent du *tende* et chantent tandis

---

agriculteurs de Djanet. Un fait curieux est que l'on m'a présenté plusieurs fois *Calotropis procera* comme la « maman » de *Colocynthis vulgaris*, une cucurbitacée sauvage, que l'on nomme *kalokei* comme la fleur du calotropis. Et logiquement, on m'a présenté ce coloquinte comme le fils de *toghza* (le coloquinte est dit *anthal* au Jérid).

que les hommes les encouragent de la voix et en frappant dans leurs mains. La malade entre en transe et bientôt tangué frénétiquement de la tête et du buste, parfois une *takuba* à la main (grande épée *targia*). La situation est alors inversée par rapport aux autres fêtes : ce sont les femmes qui ont le rôle actif, qui jouent du *tende*, qui sont au centre de la cour, attributs normalement réservés aux hommes. Les fêtes se poursuivent tant que le(s) *kel isuf* n'a (ont) pas quitté le corps de la femme. (Observation, avril 1993)

Finalement, aux variantes près, les *jnun* du Jérid correspondent aux *kel Isuf* du Tassili n'Ajjer. D'ailleurs, si l'on dit *kel isuf* « gens du vide », c'est bien ce qui caractérise le mieux les *jnun* également : ils pénètrent par les orifices, s'installent où la place est vacante, où la Civilisation, la consécration de Dieu, le travail s'absentent.

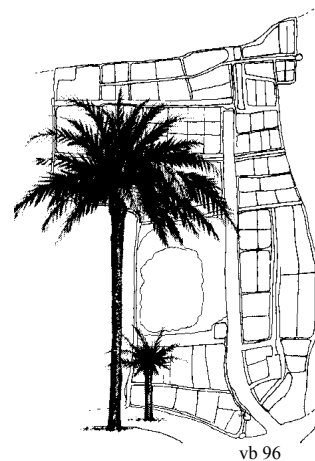
Les discours sont très contrastés et variés selon la personne qui le tient en particulier au Jérid, cela n'est pas une surprise : de la négation complète de la pratique de la magie et de la légitimité des marabouts (« de toute façon, presque personne ne va les voir ») pour ceux que j'appellerais « représentants modernes », à l'affirmation par tel fils de *khammes* des marges de la société oasienne que toutes les femmes, au moins, vont voir ces magiciens - guérisseurs, que tel saint d'une *qubba* est son « grand-père », et que celui-ci est intervenu grâce au sacrifice qu'on lui a offert. Nous avons dit qu'au Jérid il s'agissait d'un travail discursif dont les enjeux étaient de définir les normes de pratiques. Et c'est sans doute davantage cela qu'un processus de légitimation, par la distinction, de normes sociales. La polyphonie des discours et des pratiques renvoie directement aux idéaux-types de la relation homme-environnement définis dans ce travail. La puissance des discours n'aboutit pas à un vaste conflit, mais surtout à des jeux plus subtils de contaminations et de séductions, mêlées de violences et résistances.

Par ailleurs, ce sont certainement ces mêmes jeux subtils qui ont constitué le fond local des notions de bien et de mal, de conception des génies, de *baraka*, etc. Ces notions sont communes à toutes les populations islamiques, mais aussi à celles qui les voisinent. Elles n'ont pas d'expressions foncièrement nouvelles, spécifiques au Sahara, mais simplement des nuances et des enrichissements régionaux.

En conclusion de cette partie, nous avons pu vérifier que les différents acteurs, s'ils sont tous tournés vers le monde oasien, cependant ne parlent pas du même objet, c'est-à-dire qu'ils ne traitent pas des mêmes niveaux (que ce travail commençait à évoquer au chapitre 4, partie 2) : les cultivateurs sur le restreint, les développeurs (développement, État) sur le large (c'est ce qu'ils observent). Le discours des agriculteurs, dont la praxis est fondée sur le restreint<sup>1</sup>, tend vers le large pour prendre la parole politique (revendication pour le restreint) et le discours des Administrations, dont la praxis est le large, tend vers le restreint pour appliquer linéairement ce qu'il veut obtenir au niveau large. Mais il est plus facile de comprendre la position des acteurs du théâtre oasien et leur relation au milieu si on réfléchit en terme d'idéaux-types. Cela nous dispense de l'éternelle opposition binaire moderne/traditionnel, dont nous avons montré les limites.

<sup>1</sup> Même en ce qui concerne le magique et le religieux : comme nous l'avons vu à l'instant, l'aide surnaturelle est demandée aux saints locaux, enracinés dans le terroir.

Nous allons clairement nous pencher sur les exploitations agricoles des oasis du Jérid afin de discerner davantage ce qui relève du large ou du restreint dans les procès socio-écologiques du milieu. De la nature, dites-vous ? Mais où est-elle cette nature ? Cette partie qui s'achève peut laisser le sentiment d'un homme qui exploite le terroir agricole, joue avec les idées de la nature, séduction, transformation, pouvoir... Et la nature ne joue-t-elle pas ? La relation concrète du cultivateur à l'écosystème oasien, dans la pratique quotidienne ou révélée au travers des chiffres de références technico-économiques, nous en dira un peu plus.



#### **• Partie 4 : La révolution permanente et les chiffres**

L'approche circonspecte a été préconisée dans la première partie de ce travail, la seconde a dégrossi l'objet complexe oasisien, en faisant abstraction de ce qui ne représentait pas la « norme », la troisième partie établissait les « externalités » de l'oasis à travers les praxis variées. En introduction à cette nouvelle et dernière partie, un constat s'impose : comprendre les procès socio-écologiques du milieu oasisien ne peut se faire sans tenir compte du maximum de composantes de ces constructions. Nous mobiliserons ici l'espace, la pratique et le temps, les milieux, les cultivateurs et autres acteurs. Il sera nécessaire en particulier d'approfondir la notion de temps qui intervient directement dans celles de stratégies, de crise, de trajectoires par exemple.



## Chapitre 12 : Analyse systémique et système de production

Cette quatrième partie reprend largement des analyses de l'agriculture du Jérid entreprises dans un cadre de développement agricole de cette région. Ce qui sert de matériau à l'analyse anthropologique est de seconde main dans le sens où je n'ai pas à l'origine construit ces données dans cette perspective, mais pour répondre à une demande institutionnelle puisque l'on me confiait la responsabilité de définir les « références technico-économiques de l'agriculture » des oasis jéridi. Je détourne donc un peu mes propres résultats<sup>1</sup> de leur finalité première. Dans l'idéal, ces travaux doivent servir aux agents locaux du développement de « photographies » d'une diversité agricole que j'aurais organisée. Mon travail a dû s'insérer dans le contexte d'un projet déjà entamé (qui s'est achevé avec mon départ). Le cadre épistémologique était très clairement imposé par le partenaire étranger (français), en particulier le département Sar (systèmes agro-alimentaires et ruraux) du Cirad.

L'approche de l'agriculture est systémique, comme cela se lit dans le nom Sar. La faible marge de manœuvre conceptuelle m'a, en fait, aussi servi d'encadrement pour ce qu'elle a imposé de rigueur dans les dispositifs d'observation, dans les mesures économiques (revenus, dépenses, investissements, etc.), et dans les analyses de la mobilisation des moyens de productions (au Jérid : le travail, l'eau et les intrants).

### L'approche systémique des espaces de production agricole

Depuis les années 80, le développement, en particulier des zones rurales, est axé sur une démarche de type recherche-développement ou recherche-action. Le projet franco-tunisien « Développement de l'agriculture d'oasis » se fonde sur ces notions dont il faut expliciter rapidement les bases théoriques : fait le plus marquant et contraire aux approches précédentes, le paysan n'est plus considéré comme cible, mais comme acteur principal : on souhaite déporter « le centre de gravité du projet vers les producteurs appelés à se mobiliser pour identifier et faire prévaloir leurs exigences et priorités, à s'organiser en conséquence »<sup>2</sup>, et cet investissement du local est plus marqué encore dans la recherche-action. En fait, pour notre projet, d'une part la situation politique très

<sup>1</sup>BATTESTI V. - *Les oasis du Jérid : des révolutions permanentes ?*, 1997, *op. cit.*

<sup>2</sup>p. 54 in GUICHAOUA A., GOUSSAULT Y. - *Sciences sociales et développement*, Paris, Éd. Armand Colin, 1993.

fermée (à tous niveaux) de la Tunisie a biaisé complètement l'espoir de telles réponses des sujets du développement (les jardiniers), et d'autre part (et corrélativement) a subsisté avant tout l'apport de la recherche ou de l'expertise.

L'idée implicite de la pratique de la nature qui prévaut dans ce type d'approche tient à la fois du paradigme « orientalisme » et du « paternalisme » (tels que nous les avons définis dans la partie précédente) et découle de la logique suivante : un agriculteur qui travaille dans les palmeraies (par exemple) produit et possède la légitime envie d'accroître sa production pour mieux vivre. Mais ce n'est pas l'agriculteur qui possède les éléments pour résoudre les équations du réel qui lui permettront de mieux produire, d'introduire une technologie étrangère, d'améliorer ses techniques culturales. Ce n'est pas à lui de mener un travail d'expérimentation, car c'est là la tâche de la recherche fondamentale. Dans le cadre plus large de la division et spécialisation du travail, c'est une des idées de ces deux paradigmes modernes que la maîtrise du réel, des objets est une affaire de spécialistes : eux seuls, scientifiques, ont la légitimité requise pour parler au nom des objets, pour les représenter. Les travaux de recherche fondamentale permettent de donner des directions de recherches appliquées. Ces dernières ne reviennent toujours pas à l'agriculteur, car, selon cette logique de spécialisation, l'agriculteur ne possède pas les entrées nécessaires dans la recherche, il ne saura ni où trouver l'information, ni la lire, ni la traiter. Ceci est le travail d'organismes de développement comme l'Inrat en Tunisie ou le Cirad en France (pour les pays du Sud). On a donc une structure à trois niveaux : agriculteur — développeur — chercheur. Cette structure à trois niveaux se retrouve à l'identique en France même.

Dans ce schéma, la légitimité fonctionnelle du développeur (souvent des ingénieurs de formation) est d'appliquer les acquis de la recherche fondamentale aux cas précis du terrain. « Appliquer » sous-entend aussi une connaissance du terrain, ce qui veut dire l'étudier (établir un diagnostic finalisé) pour un projet précis (accroître la production). Celui que l'on appelle le développeur se trouve logiquement dans une position-clef : il redistribue une information vers l'agriculteur (nouvelles techniques, etc.) et une information vers la recherche fondamentale (nouvelles expériences, terrains, etc.). On connaît les différences de résultats entre des essais en milieux contrôlés (laboratoires d'essais, plantations expérimentales) et les applications en milieux réels d'agriculture. Mais d'où vient ce décalage ? Il est souvent diagnostiqué comme en partie imputable au fameux « facteur humain ». Ceci justifie l'étude du réel (des systèmes agraires) afin d'identifier les interférences qui n'existent pas en laboratoire.

Le chercheur/développeur, dans le cadre de la recherche-développement, pratique une analyse systémique, étude du système agraire dans lequel le paysan évolue. Le « système agraire » se définit alors ici en trois composantes : « agronomique » (quels sont les systèmes de production pratiqués ?), « culturelle et sociale » (comment la contrainte de l'Histoire et de l'organisation sociale pèsent-elles sur les systèmes de production ?) et « écologique » (comment les systèmes de production prennent-ils en compte les contraintes écologiques ?). Le paysan est inséré dans un système agraire et gère un système de production : selon l'approche recherche-développement, il faut analyser ce système de production, ses contraintes de fonctionnement et sa capacité à intégrer le progrès.

## L'application à la méthodologie concernant les oasis du Jérid

L'analyse du fonctionnement des systèmes de production et des systèmes agraires concerne l'analyse des flux énergétiques (travail, production), des moyens de (re) production (argent, héritage, travail), des résultats du fonctionnement (rendement, blocage). Ce travail a concrètement vécu deux phases dans le projet « oasis » ; la première consista en l'établissement de cadres de références, le zonage et la typologie, puis la seconde en le recueil (suivi d'exploitations) et l'organisation de données de références concernant les systèmes agraires et de productions.

Durant la première phase, il a d'abord paru nécessaire de souligner les discontinuités de l'ensemble oasien de la région, autrement dit de rassembler des unités spatiales agricoles entre elles. Ce premier niveau d'organisation fut établi par un zonage. Le zonage<sup>1</sup> a permis de définir sur les oasis du Jérid des « zones à problématiques homogènes », c'est-à-dire d'identifier des zones d'exploitations agricoles aux capacités similaires d'adaptation aux évolutions en cours (l'évolution dominante et déterminante est celle de l'intégration de l'économie oasienne au « marché », sous-entendu à l'économie de marché devenu plus global). Il en a résulté un découpage de la région en sept zones regroupant entre elles des oasis dispersées géographiquement et donnant une vue synthétique de l'agriculture selon trois principaux types de critères : de géographie physique, de localisation par rapport au marché (débouchés des produits agricoles) et d'investissements et de conceptions de ces investissements par l'État (forages, création de périmètres).

Un second niveau d'organisation, interne à l'une des unités du zonage, fut établi. La typologie de l'AIC de Beni Ali (oasis de Nefta)<sup>2</sup> décline en effet les exploitations en huit types à partir de leur fonctionnement ainsi que des relations évolutives qui peuvent exister entre ces types. La marche des exploitations doit-elle sa diversité au travail ou davantage au milieu naturel ou encore aux processus politiques, aux systèmes sociaux en place, etc. ? À partir de la complexité du réel, on veut obtenir une représentation simplifiée intelligible et pertinente, apte à être présentée aux acteurs intervenants sur l'agriculture de la région. Dans le cadre du suivi, la typologie demeure surtout un outil permettant une collecte raisonnée d'informations auprès de différents types d'exploitations. Ces informations sont évidemment nécessaires pour rendre compte plus précisément du fonctionnement de l'exploitation oasienne et pour comparer les différents systèmes de production (pour ensuite étayer des propositions de développement auprès des différents acteurs).

Zonage et typologie ont été refondues et croisées afin de souligner les mécanismes en jeu dans les systèmes agraires jéridi. D'une façon générale, l'étude d'un objet-système (tel que le Jérid et ses oasis) consiste en la définition de sa structure et l'explication de son fonctionnement et de sa dynamique par une analyse descriptive et causale des processus et des mécanismes mis en jeu. Cette définition de la structure permet de saisir les différents composants et les liens qui les unissent. Mais, les niveaux possibles d'organisation étant infinis, cette entreprise doit être limitée par les ambitions

<sup>1</sup> CONFORTI J., BEN MAHAMOUD O., TONNEAU J.Ph. - *Zonage des oasis du Jérid*, Séminaire « Agriculture oasienne » 1-2-3 février 1994, Degache, Tunisie, Gridao, Inrat.

<sup>2</sup> TONNEAU J.Ph. et al. - *Rapport de mission du 17 au 30 novembre 1993*, Montpellier, Projet de recherche pour le développement de l'agriculture d'oasis, Gridao, Inrat.

fixées dans la définition du sujet et du champ de recherche. De plus, des échelles de temps et d'espace doivent être données, mais elles peuvent être multiples.

Nous devons garder à l'esprit qu'une approche en terme de système admet une hypothèse globalisante. Mais comme il l'a été souligné, « l'emprunt et l'utilisation des concepts de l'analyse hiérarchique dans les recherches pluri- et interdisciplinaires sur les rapports homme/nature posent un certain nombre de problèmes spécifiques puisque les objets complexes relèvent de deux champs scientifiques. L'objet-système doit être décrit par l'analyse des interactions entre les composants naturels et anthropiques et par celle des changements temporels évalués sous l'effet des interventions internes et externes des sociétés humaines. »<sup>1</sup> Pour une analyse du fonctionnement de l'agriculture d'oasis de la région du Jérid, quel(s) niveau(x) d'organisation doit-on privilégier ? Autrement dit, quelle est la pertinence de tel découpage, tant spatial que temporel, face à un regard multiple des disciplines biologique, sociologique, économique ?

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le type de projet pour lequel cette étude est élaborée se réclame d'une approche recherche-développement ou recherche-action (ce travail n'en était bien sûr qu'une partie) dans laquelle l'objet de recherche doit être la traduction scientifique d'une demande externe. La demande est, dans notre cas, la manifestation institutionnelle d'un besoin de « développement » de l'agriculture locale, considérée comme traditionnelle au regard du chemin pris par les grandes exploitations du Tell tunisien par exemple. Le centre (la capitale) regarde la périphérie éloignée comme attardée. Développer, renforcer l'efficacité des systèmes oasiens locaux, les adapter aux nouvelles évolutions socio-économiques régionales, nationales et internationales, tel est l'enjeu du Développement selon l'État, ses propres institutions et leurs coopérations avec des organismes étrangers. La recherche préalable nécessaire consiste à établir un diagnostic des relations de la société locale à son milieu naturel et surtout anthropisé, et à donner une image claire des différentes voies prises par les cultivateurs de la région. Plus que l'étude écologique du milieu, ce qui importe surtout ici est le social agissant sur le milieu. Le niveau d'organisation retenu ne pouvant être en parfait équilibre d'explication (ou explicatif) entre ces deux domaines (que nous sommes bien tenus de distinguer malgré une volonté forte d'interdisciplinarité), nous favoriserons plutôt une entrée sociale considérant que, dans notre problématique, le social est la clef qui permet de comprendre l'hétérogénéité de formes dans la région. Ce n'est pas tant expliquer quel est le fonctionnement oasien global qui nous intéresse que de comprendre une diversité dans les adaptations du système oasien local aux évolutions actuelles. Au choix des niveaux d'organisation vient s'ajouter une autre décision à prendre quant à l'enquête : sur quoi porter notre analyse à un niveau donné ? Comme souligné précédemment, l'analyse porte sur un objet-système, ce qui impose de prendre en compte les interactions entre l'homme et le milieu. Les oasis ont besoin pour se reproduire notamment d'eau, de terre et de travail : le facteur « travail » est le plus dynamique.

Selon le regard porté sur elles, les oasis de la région peuvent sembler un ensemble homogène (en les survolant) ou au contraire d'une hétérogénéité désordonnée (en les parcourant). Cette recherche appliquée avait pour ambition d'établir, pour l'ensemble disparate des jardins et des agriculteurs, un semblant d'ordre où différentes classes ré-

<sup>1</sup> p. 408 - MUXART T. et al. - Hétérogénéité du temps et de l'espace : niveaux d'organisation et échelles spatio-temporelles, in JOLLIVET (sous la direction de) - *Sciences de la nature, Sciences de la société, Les passeurs de frontières*, Paris, CNRS Éditions, 1992, pp. 403-425.

vèlent différentes techniques de travail sur le milieu partant de stratégies différentes, « agies » par une vue, une perception que le transformateur a de son espace devenu lieu par la pratique. Ce sera un des découpages possibles du réel. Les concepts et les outils systémiques ont leurs propres limites. Comme pour tous les modèles, ils ne servent que d'outils à valeur heuristique et non à valeur de vérité.

### Méthode des références technico-économiques sur les systèmes de productions

Concrètement, les références technico-économiques sont issues d'un travail de suivi sur une année entière (une campagne agricole) d'un échantillon raisonné d'exploitations. L'une des finalités était de rendre compte de la diversité des bagages technologiques ou culturels, des stratégies et des options prises par l'agriculture régionale. Ce temps long d'une année qui étale les enregistrements sur un cycle saisonnier complet est particulièrement requis pour l'agriculture et sous des latitudes où l'année se décline bien en saisons. L'échantillonnage se base sur la typologie et le zonage. Il a semblé préférable d'opter pour un petit effectif de suivi d'exploitations choisies en fonction du zonage combiné au second niveau d'organisation retenu que représentent les types d'exploitations, car « mieux vaut un échantillon biaisé sur lequel les enregistrements sont sûrs qu'un échantillon représentatif du milieu si certains suivis sont hétérogènes »<sup>1</sup>.

Le procédé de références contenait les opérations suivantes : l'établissement de fiches descriptives des exploitations dont les données sont fournies par le questionnaire, l'entretien et l'observation ; une analyse économique des exploitations (revenus, dépenses, investissements...) ; une analyse technico-économique : le critère retenu est la mobilisation des moyens de production (qui sont, dans les oasis du Jérid, l'eau, le travail, et les intrants). De l'analyse découlent des informations sur la récolte, les rendements, les moyens de production, etc., évaluées de manière comptable et physique. Le traitement des données s'est fait au cas par cas (zone à zone et/ou type à type) et globalement pour l'ensemble de la situation agricole oasisienne (région).

Cette démarche de travail, entreprise à partir de 1995, se décompose en plusieurs étapes, présentées ci-après chronologiquement. Le choix de l'unité de zonage sur laquelle porteront les références technico-économiques fut une première étape. L'unité « oasis » (palmeraie) fut choisi, car le travail préalable de zonage a montré que le périmètre des unités spatiales se rassemblant en zones est calqué sur celui des oasis, du fait de la prépondérance des données socio-économiques (découlant elles-mêmes de l'histoire propre de l'oasis). Un « grain » plus fin d'analyse spatiale n'était donc pas nécessaire.

Les trois variables synthétiques à l'origine du zonage sont les suivantes :

- L'héritage foncier : la valeur de cette variable résulte principalement de l'analyse croisée des données sur la taille de la pro-

<sup>1</sup> Atelier III : Pratique de la Recherche-développement et constitution de référentiels adaptés in : *Les cahiers de la Recherche-Développement*, N° 1 juin 1983.

propriété, la taille des parcelles et l'importance du cultivar degla (*deglet nur*). La prise en compte des caractéristiques pédo-climatiques et hydriques n'est pas nécessaire pour une discrimination de premier niveau.

- Les capacités d'investissement : la valeur de cette variable résulte principalement d'une analyse croisée des données sur l'origine sociale des propriétaires, les modes de faire-valoir, l'absentéisme des propriétaires, la proportion de degla, les rendements.

- L'efficacité des systèmes de mobilisation de la force de travail : la valeur de cette variable résulte principalement d'une analyse croisée des données sur les modes de faire-valoir, le travail des femmes, l'éloignement entre parcelles et lieu d'habitation, le niveau général d'entretien des jardins, l'importance des sous-cultures, l'absentéisme des propriétaires.

Il est alors possible de présenter une grille de discrimination des différentes zones oasiennes (Tableau 12).

Héritage foncier	Capacités financières	Efficience de la mobilisation du travail	AIC - Oasis concernées
+	+	+	1. <u>Castilia</u> , Ghardgaya - Sociétés civiles : El Faraj, Sif Lakhdar, Essouni
		-	2. <u>Nefleyet</u> , Chemsas, Helba - Sociétés civiles : Ben Ariene, Bir el Melah, Errached, Garret Jaballah
		+	3. Chakmou, <u>Dghoumes plaine</u> , Hazoua 1 & 2, Tazrarit
		-	4. <u>Ibn Chabbat</u> , Draa Sud, Hazoua 3, Ouled el Ghrissi
-	+	+	5. <u>Degache</u> , Jehim 1 & 2
		-	6. Tozeur, <u>Nefta</u>
	-	+	7. <u>El Hamma</u>

Tableau 12 : Critères de discrimination des différentes zones

Pour chaque zone a ensuite été retenue de manière aléatoire une oasis (sauf dans le cas d'El Hamma, représentant à elle seule une zone). L'échantillon d'oasis constitué est le suivant :

- Castilia (zone 1),
- Nefleyet (zone 2),
- Dghoumes (zone 3),
- Ibn Chabbat (zone 4),



- Degache (zone 5),
- Nefta (zone 6),
- El Hamma (zone 7).

La seconde entrée après le zonage est la typologie. Lors de son élaboration, la typologie avait pour principaux objectifs de caractériser, au sein d'un quartier de l'oasis de Nefta (représenté par l'Association d'intérêt collectif de Beni Ali), la diversité des situations présentes, d'identifier les atouts et les contraintes de chaque type de producteurs présents sur la zone, de mettre en évidence des trajectoires d'évolutions passées des systèmes de production permettant d'éclairer la validité des stratégies actuelles et de prévoir les évolutions futures possibles.

Cette typologie<sup>1</sup> n'a pas été conçue pour répondre à l'ensemble des situations du Jérid ; elle prend cette dimension régionale dans ce présent travail. Elle s'appuie désormais sur des données quantitatives en sus des qualitatifs qui avaient présidé à sa formulation initiale. Nous passerons doucement du cas particulier à la généralisation, type par type, en soulignant pourquoi telle exploitation peut se rattacher à un type donné et quels sont les caractères communs de ce type. Dans « Proposition d'une typologie des systèmes d'exploitation du Jérid » (p. 231) sont synthétisés nos résultats.

Mais à ce stade de recherche, la question principale qui se posait, préalablement à la mise en place du suivi, était celle de la validité de la typologie pour l'ensemble des exploitations du Jérid (c'est-à-dire non seulement tous les quartiers de la palmeraie, mais également toutes les palmeraies du Jérid). Quoique Beni Ali semble être composé des diverses situations que l'on retrouve au Jérid, il restait précisément à vérifier la validité de l'hypothèse « la typologie de Beni Ali (Nefta) comprend tous les types du Jérid » (et que ceux-ci se retrouvaient en partie ou en totalité dans les autres zones). Cette vérification s'est effectuée à l'aide des agents du CRDA (CTV et CRA des oasis concernées) et de la littérature. Pour chaque oasis, une fiche a été élaborée. Les Chefs CRA et CTV ont ainsi pu valider ou non l'existence des différents types pour chacune des palmeraies les concernant, et en évaluer, le cas échéant, approximativement la fréquence.

Ces responsables locaux n'ont pas vu d'autres types à rajouter à ceux qui avaient été identifiés : l'AIC de Beni Ali semblait recouvrir tous les types possibles. Cependant un des types n'a été signalé qu'une fois (à Nefta) et sa fréquence a été évaluée à 1 % (pour ne pas dire nulle) ; il s'agit du type IIb : « systèmes de rénovation par le *khammesa* ». Un argument était avancé : comment, avec un système où le travail du métayer est payé sur la production (le *khammesa*), une rénovation (donc avec une production nulle ou très faible) peut-elle fonctionner ? Ce type a donc été éliminé : sur les huit proposés par la typologie, demeurent sept types pour sept zones. Il sera opportun de reformuler ultérieurement cette typologie en élargissant ses critères descriptifs et en les adaptant au cadre régional. Par exemple, les systèmes en abandon ou quasi-abandon étaient décrits comme « de surface variable, souvent en situation indivise, les parcelles sont sous la responsabilité d'un *khammes* qui n'effectue que les travaux nécessaires au maintien... » ; pourtant la situation d'abandon existe aussi sur des oasis de zone 4 comme Ibn Chabbat où le *khammesa* est pour ainsi dire absent.

Les types retenus dans l'étude sont donc au nombre de sept.

<sup>1</sup> Pour le détail de cette typologie, se reporter au document de TONNEAU et al. (1993, *op. cit.*)



Ia — Les systèmes en abandon ou en quasi-abandon : les travaux se résument souvent à l'irrigation. L'investissement est réduit : pas de travail du sol ou très peu, pas de nettoyage. Ceci entraîne une production phœnicicole très faible.

Ib — Les systèmes en stagnation : le propriétaire est l'exploitant direct d'un jardin de faible superficie, et dont le niveau général est médiocre : manque de moyens pour évoluer ; faible production de degla et faibles revenus tirés de la production de datte ; revenus issus du maraîchage proportionnellement importants, mais restent peu significatifs.

Ic — Les systèmes en légère progression : parti d'une situation proche du système précédent, l'exploitant direct a une activité salariée qui lui permet l'investissement en priorité dans l'élevage (achat de vache laitière).

Iia — Les systèmes d'installation en exploitation directe : le jardin, de création récente qui est le fait du propriétaire, se caractérise par la plantation du cultivar deglet nour, la construction d'un puits et l'existence d'un élevage. Le propriétaire est présent quotidiennement sur l'exploitation, travaillant seul ou avec un salarié, voire avec la famille.

Iib — Les systèmes de rénovation par le *khammesa* [ éliminé ]

IIIa — Les systèmes installés en *khammesa* : le jardin est bien entretenu, la proportion de degla (*deglet nur*) supérieur à 30 %. Le propriétaire est essentiellement intéressé par la production dattière. Bonne relation entre le propriétaire et son *khammes*. Bonne production. Élevage complémentaire souvent présent.

IIIb — Les systèmes installés en exploitation directe : de taille plus petite et en bon état, le jardin assure une bonne production et un élevage complémentaire est souvent présent. Le système technique reste traditionnel.

IV — Des entreprises rurales : dérivées des systèmes installés, mais ayant développé une stratégie d'investissement plus audacieuse, les « entreprises rurales » ont un niveau technique élevé. Le propriétaire est souvent présent sur le site. Un ou des salariés travaillent sur une parcelle productive, en majorité plantée en deglet nour, ainsi qu'à des activités diversifiées (élevage, fruits, cultures sous serres, etc.).

L'échantillonnage des exploitations fut établi avec l'aide des agents des CRDA. Les agriculteurs ont été choisis de manière aléatoire et sur déclaration : vingt au début, puis quinze répartis entre les sept types et les sept zones. Toutes ces données ont ensuite été synthétisées dans un tableau de contingence pour l'ensemble des zones, croisant les types d'exploitations et les oasis, chacune représentant une zone (cf. Tableau 13 page suivante).

Plus le bandeau est clair, plus le cas est représenté dans la palmeraie.

	Ia - Les systèmes en abandon ou quasi-abandon	Ib - Les systèmes en stagnation	Ic - Les systèmes en légère progression	Ila - Les systèmes d'installation en exploitation directe	Ilb - Les systèmes de rénovation par le <i>khammesa</i>	IIla - Les systèmes installés en <i>khammesa</i>	IIlb - Les systèmes installés en exploitation directe	IV - Des entreprises rurales
<b>ZONE 1</b> Castilia HF: + CF: + EMT: +						ZAINAB		SALAMA
<b>ZONE 2</b> Nefleyet HF: + CF: + EMT: -				[ DJUWAI RIYA ]		AMINA		
<b>ZONE 3</b> Dghoumes HF: + CF: - EMT: +			HAFSA				MARYAM	
<b>ZONE 4</b> Ibn Chabbat HF: + CF: - EMT: -	AGAR		HABIBA	KHADIDJA				
<b>ZONE 5</b> Degache HF: - CF: + EMT: +		AISHA		[ MAIMUNA ]				
<b>ZONE 6</b> Nefta HF: - CF: + EMT: -	SAUDA						SAFIYA	
<b>ZONE 7</b> El Hamma HF: - CF: - EMT: +		SARAH		RAIHANA				

- HF = Héritage Foncier - CF = Capacités financières - EMT = Efficience de la Mobilisation du Travail -

Tableau 13 : Contingence entre zonage des oasis et typologie des exploitations

Pour la mise en place des références technico-économiques proprement dites, un premier questionnaire, décrivant l'exploitation et sa marche globale, a été rempli pour chacun d'entre eux. Le suivi des exploitations a été réalisé à raison d'une visite toutes les deux semaines, c'est-à-dire, dans la mesure du possible, tous les quatorze jours. Un questionnaire unique porte sur le travail effectué (nature du travail, temps consacré, personne concernée, rémunération, quantité...), sur les récoltes, sur les surfaces travaillées, sur les mouvements de troupeau le cas échéant et sur les mouvements de trésorerie.

Les données de terrain ont été enregistrées sur des fichiers informatiques d'un tableur rassemblés en classeur Excel ; le choix de cette application est justifié par l'objectif premier de ce travail : transmettre des références aux intéressés<sup>1</sup>. Différentes options ont bien évidemment dû être prises lors de la création de ces fichiers et dans le choix des normes d'enregistrement des données (telles que le versement des temps de désherbage ou d'irrigation dans les temps généraux, physiquement impossibles à allouer à l'une ou l'autre des cultures). Un maximum de soins a été apporté à l'élaboration des fiches qui présentent des cas d'exploitations agricoles d'oasis du Jérid, tant dans leur présentation que dans la saisie des données. Cependant il est évident que ces données peuvent contenir une marge d'erreur (non mesurable). Celle-ci tient du travail d'enregistrement des données : il a pu exister des erreurs dans l'enregistrement lors du suivi ou les agriculteurs interrogés ont pu mal estimer les valeurs qu'ils fournissaient (cette enquête reposant en effet sur l'estimation par les agriculteurs eux-mêmes de certaines valeurs, telles que le temps de travail passé à telle ou telle activité ou la valeur d'une récolte vendue). Toutefois, la fréquence des passages et le temps d'enquête rendent sans doute minimales les erreurs. Ces fiches d'exploitations se présentent comme des photographies illustrant (et ne faisant qu'illustrer !) à la fois leur zone et leur type respectifs. Même si elles créent de l'information (et on verra qu'elles soulignent des aspects qui n'étaient pas *a priori* visibles), elles n'ont pas de valeur représentative absolue.

L'unité de temps utilisée pour tous les tableaux est l'heure (h). Le degré de précision minimum est le quart d'heure (0,25 h). L'unité monétaire utilisée est le Dinar Tunisien (dt), monnaie nationale tunisienne, dont la valeur durant l'enquête a oscillé entre 5,50 et 5,20 Francs Français. Dans ce travail de références, pour parler un langage un peu plus économique, dans la marge brute de l'exploitation (le bilan), est comptabilisé le produit brut et les charges. Cependant, dans ces charges globales ne sont comptées que les variables (essence par exemple) et non les fixes comme l'assurance (inexistante) ou l'amortissement (des machines, des investissements, etc.).

#### Avertissement important :

<sup>1</sup> Microsoft Excel ® version 4 (fichiers mis à jour ultérieurement en version 5.0) est une application dont les fichiers sont totalement compatibles entre environnements les plus courants, Macintosh d'Apple et Windows de Microsoft du monde PC. Excel de Microsoft est sans doute l'application-tableur la plus répandue à travers le monde et a le mérite d'être à la fois simple et puissante, ce qui en fait un logiciel abordable au néophyte et qui laisse à tout utilisateur la possibilité de décliner les données des références selon son centre d'intérêt. Outre le rapport publié en 1997, les données sont disponibles sous leur forme numérique. En pratique, à chaque agriculteur correspond un classeur. Ces classeurs, élaborés et modifiés au cours de ce suivi, sont semi-automatiques dans le sens où certains fichiers de ces classeurs contenant des informations du second ordre (calculés) se remplissent d'eux-mêmes, ainsi bien sûr que tous les graphiques. Tous les classeurs et fichiers sont de nature identique et dérivent d'un modèle que j'ai créé.

La campagne du suivi pour l'établissement des références technico-économiques, de mars 1995 à mars 1996, comprend donc une saison de dattes. La récolte de dattes fut celle de l'automne 1995 qui a été exceptionnellement mauvaise<sup>1</sup>, la saison ayant été à la fois trop sèche et trop humide. La phœniciculture réclame des précipitations mesurées et bien ciblées dans le temps (par rapport aux phases de maturation du fruit), et cela particulièrement pour le cultivar deglet nour, très peu rustique au regard des autres cultivars locaux. Cette situation a donc moins affecté des palmeraies plus diversifiées en palmiers dattiers comme El Hamma ou Nefta, voire Degache. Les résultats agro-économiques présentés dans les fichiers d'exploitations ne sont donc qu'un instantané d'une année un peu particulière qui a tendance à les sous-estimer.

Dans la suite de ce travail, nous allons reprendre d'abord la typologie et comparer les variables discriminantes qui ont permis l'identification des types avec les résultats des références technico-économiques que nous avons construites. Une remarque importante tient à la manière avec laquelle l'échantillon (les quinze cas) a été constitué. Tandis que pour le zonage un seul facteur géographique de localisation a été pris en considération — choisir telle exploitation, car elle se trouvait dans l'oasis choisie de la zone x —, pour la typologie, la contrainte de choix fut plus forte de façon que l'individu corresponde à un système de production. Autrement dit, les exploitations de l'échantillon raisonné du suivi vont avoir tendance à mieux « coller » (c'est-à-dire mieux représenter) à la typologie (qui traite de fonctionnement) qu'au zonage (qui traite du cadre).

Une des limites de validité des typologies est, dans le cas du Jérid, la grande mouvance des exploitations entre les différents types distingués. Je crois en une révolution permanente des jardins entre différents états dont les caractéristiques les plus opposées pourraient être l'état abandonné/entretenu, faible/forte production, ou encore petite/grande surface. Pour une superficie donnée d'oasis, entre grandeur et décadence, il est difficile de se faire une idée de la tendance sur une échelle de temps de l'ordre de la génération ou du siècle, d'autant plus que vient s'immiscer dans la notion de *bikri*, « l'autrefois », un âge d'or (voir un peu plus loin, « Le leurre de l'âge d'or », p. 250).

La palmeraie est un système écologique maintenu dans un état d'équilibre instable par l'apport du travail de l'homme. Cette fragilité favorise, au niveau spatial inférieur des exploitations, une mobilité plus grande entre les types. Il suffit qu'un propriétaire qui travaille lui-même son jardin choisisse de prendre un *khammes* pour la saison qui vient pour qu'il change de type, type qui changera de nouveau dès que le propriétaire renoncera aux exigences du métayer.

---

<sup>1</sup> On considère, au Jérid comme dans toutes les campagnes, qu'il y a de bonnes et mauvaises années. Ces aléas de la production (d'origine climatique ou autres) sont presque toujours pris en compte par les agricultures, à la fois dans les stratégies techniques de culture et dans celles de l'imaginaire (systèmes d'explication par exemple). Cette mauvaise récolte de datte de l'automne 1996 au Jérid est considérée d'une ampleur qui se produit une à deux fois par décennie.

## Chapitre 13 : Les états des jardins

Les références technico-socio-économiques sur la marche de l'agriculture d'oasis sont proposées comme autant de « photographies ». Ces photographies sont un instant du fonctionnement de différents types de jardins issus de différentes zones ; elles sont accompagnées d'une analyse des stratégies et des trajectoires entre les différents « états ». L'intérêt d'un suivi socio-économique des exploitations est de descendre au plus petit item (le jardin) qui aura probablement ses problématiques propres par rapport à l'échelle du zonage (dont l'unité géographique retenue est l'oasis). L'élaboration des références technico-économiques repose sur un postulat : l'existence d'une diversité géographique, sociale et technique de l'agriculture oasisienne du Jérid. C'est non seulement au niveau de l'oasis, mais aussi au niveau inférieur du jardin dont la forme d'exploitation tient de la stratégie à la fois collective et individuelle, que doit être recherchée cette diversité.

### Les références et la typologie des exploitations

#### *Le type I.a : les systèmes en abandon ou en quasi-abandon*

Échantillon concerné : « AGAR » et « SAUDA ».

« Les systèmes en abandon ou quasi-abandon » sont sans doute le type le plus aisément identifiable. Les travaux élémentaires de nettoyage ne sont plus effectués, les herbes spontanées poussent librement (présence fréquente de *diss*<sup>1</sup>). Les limites des planches de cultures s'effacent. Les palmiers ne bénéficient au mieux que des opérations de pollinisation et de récolte<sup>2</sup>. Les autres cultures n'existent pas (ou plus). Le travail du sol est rare ou inexistant ; l'activité se limite en général à l'irrigation, elle-même réduite au minimum puisque souvent les *swâgi* ne sont plus qu'un souvenir.

Toutefois, nos deux exemples sont totalement différents l'un de l'autre.

<sup>1</sup> *Imperata cylindrica* L., *Poaceae*, d'après (p. 82) QUÉZEL P., SANTA S. - *Nouvelle flore de l'Algérie et des régions désertiques méridionales*, Paris, Éd. CNRS, 1962.

<sup>2</sup> Les palmiers que l'on ne nettoie pas sont reconnaissables au nombre important de palmes sèches accrochées au stipe.

La parcelle AGAR est en phase avancée d'abandon. Le propriétaire/exploitant direct explique l'état de son jardin par sa vieillesse qui lui interdit d'une part de travailler correctement (nous avons pu constater que son investissement en travail diminua tout au long de l'année en même temps que sa santé), d'autre part d'accéder au crédit bancaire qui lui serait nécessaire pour replanter la plus grande partie de sa parcelle d'Ibn Chabbat. Il voudrait, mais il ne peut pas.

La situation de SAUDA, à Nefta, est toute autre. Placée sous la direction d'un *khammes*, la parcelle appartient à un Jéridi parti depuis de nombreuses années en poste diplomatique en Occident. Autrement dit, le propriétaire a sans doute les ressources nécessaires (par rapport au niveau de vie local) pour entreprendre la rénovation complète de sa parcelle. Seulement, il est loin et son *khammes* ne reçoit pas de ses nouvelles. Le propriétaire semble s'être désintéressé maintenant de sa propriété. Il pourrait, mais il ne veut pas.

Outre la question de l'investissement financier (impossible ou non désiré), nous devons également prendre en compte une situation structurelle défavorable de ces parcelles : manque d'eau dans les deux cas, insuffisante proportion de deglet noir à Nefta et mauvaises conditions pédo-climatiques à Ibn Chabbat.

Chaque année, 420 heures sont investies dans la parcelle de SAUDA, soit 290 h/ha, et près de 470 heures chez AGAR, soit 230 h/ha. Les travaux généraux représentent respectivement 60 et 90 % de ces temps globaux de travail sur l'exploitation. Dans les deux cas, 80 % des travaux généraux sont dévolus à l'irrigation : l'irrigation représente le plus gros poste de travail de l'exploitation ; dans le cadre d'un jardin d'oasis, c'est aussi le dernier travail que l'on effectue avant de délaisser complètement la parcelle (au moins parce que l'eau représente une richesse et que dorénavant on la paye obligatoirement<sup>1</sup>).

La seule culture en place est donc le palmier dattier. Mais les rendements sont très négligeables. Chez AGAR, les palmiers sont jeunes et chétifs et la production est d'à peine 50 kg de dattes immatures sur l'exploitation, soit 1,3 kg par pied théoriquement « productif ». Chez SAUDA, les arbres adultes ont dû autrefois produire (avant l'abandon). Environ une tonne a été récoltée, soit un rendement de 5 kg et 1,500 DT par pied (absence prononcée de deglet noir).

Les investissements sont très faibles, mais comparativement aux revenus, ils sont bien trop disproportionnés pour établir un pourcentage de rendement. Les exploitations de ce type sont forcément déficitaires : AGAR, sans entrée d'argent, dépense 144 DT<sup>2</sup> ; SAUDA obtient une production brute de 300 DT et dépense 425 DT<sup>3</sup>.

Les jardins des systèmes en abandon ou quasi-abandon sont en situation d'attente (attente que les conditions de leur reprise existent, qu'un repreneur se présente, etc.).

<sup>1</sup> Dans l'ancien système de répartition des eaux (avant la restructuration et le contrôle de cette ressource par l'État), les exploitations de ce type auraient pu être plus rentables, car elles auraient pu vendre leur tour d'eau.

<sup>2</sup> Sans prendre en compte la facture d'eau, qui n'est pas réglée.

<sup>3</sup> Encore que le *khammes* se soit décidé à essayer, vers la fin du suivi, de semer de la salade et des oignons sur quelques mètres carrés, augmentant ainsi un peu la productivité de la parcelle.

### *Le type I.b : les systèmes en stagnation*

Échantillon concerné : « AISHA » et « SARAH ».

Les systèmes en stagnation se portent relativement mieux que le type précédent, mais souffrent d'une injection d'argent insuffisante pour évoluer. Cette stagnation peut déboucher sur un abandon ou quasi-abandon ou vers une progression.

Les exploitants ont d'autres sources de revenus que cette parcelle, mais elles servent à subvenir aux besoins de leur famille. L'investissement dans l'outil productif (le jardin) n'est pas prioritaire. Les revenus du jardin sont faibles. Le maraîchage existe sans être très développé.

Chez AISHA (Degache), si l'on excepte l'élevage (pour lequel, semble-t-il, de lourdes erreurs de conduite ont été commises), les dépenses s'élèvent à plus de 3 000 DT (mais avec des investissements en infrastructure... judicieux ?) pour une entrée d'argent de 1 000 DT avec les cultures. En année normale, il peut espérer tout au plus rentrer dans ses frais.

Chez SARAH (El Hamma), près de 880 DT ont été dépensés pour 1 400 DT de revenus des cultures. En fait, le cas de SARAH est un cas limite du type. Le propriétaire, avec son activité extra-agricole, mais aussi le revenu d'autres parcelles du même type, pourrait réaliser l'effort financier d'investissement pour sortir cette parcelle de la stagnation. Cependant, ses revenus ne sont pas illimités et sont complètement absorbés par une nouvelle entreprise de longue haleine : la création *ex nihilo* d'une plantation phœnicicole en périphérie proche de l'oasis, qui répond aux critères de modernité (alignement des rejets, 100 % de deglet nour, densité faible). Le propriétaire croyait avoir trouvé une stratégie subtile qui consistait à planter dix palmiers chaque fois qu'il avait l'argent correspondant. Mais il établit lui-même le constat de son échec : l'installation ne se résume pas à la plantation des rejets, et son calcul erroné n'envisageait pas un coût d'investissement dans la parcelle aussi élevé. Malgré cela, il s'accroche à ce projet, consciemment aux dépens de cette vieille parcelle en stagnation dont il n'espère, de toute façon, plus rien tirer<sup>1</sup>.

Pour les jardins de ce type, même si les temps de travaux peuvent être importants (3 370 heures chez AISHA), le rendement des parcelles n'est pas très bon : dans la parcelle de Degache, les palmiers produisent 17 kg et 7 DT par pied chargé<sup>2</sup> et dans celle d'El Hamma, 28 kg et 8 DT par pied chargé.

Le maraîchage et le fourrage existent dans les deux exploitations, mais demeurent peu significatifs : 355 DT en valeur de production dans les deux cas, soit guère plus que le nécessaire au recouvrement des frais de production en eau. Les exploitations de ce type capitalisent un peu en élevage. Elles fonctionnent habituellement en mode de faire-valoir direct, à moins que, pour le *khammes* éventuel, l'exploitation ne représente qu'un appoint.

<sup>1</sup> Cf. Chapitre 11 : Conflits de représentations, p. 181.

<sup>2</sup> Pied productif



### *Le type I.c : les systèmes en légère progression*

Échantillon concerné : « HAFSA » et « HABIBA ».

Les jardins du type « systèmes en légère progression » sont exploités généralement en mode de faire-valoir direct, car ils ne sont pas encore assez productifs pour intéresser un *khammes* (rétribué au cinquième de la production dattière). D'ordinaire, ils sont aussi de création récente et ont un fort potentiel de production (100 % de deglet nour dans les deux exemples). Ces deux parcelles dégagent la même valeur de production en cultures : 1 100 DT pour HAFSA, 1 270 DT pour HABIBA, dont 60 à 65 % dus à la production phœnicicole.

Pourtant, une différence fondamentale liée à la surface des propriétés existe entre ces deux cas : la parcelle de HAFSA (0,5 ha) est quatre fois plus petite que celle d'HABIBA (2 ha), ce qui entraîne une productivité relative quatre fois plus élevée. Mais les caractéristiques communes aux deux exploitations justifient leur coexistence dans le même type : notamment leur équilibre budgétaire précaire ou leur léger déficit (1 990 DT de dépenses pour 1 730 DT de recettes chez HAFSA ; 1 750 DT de dépenses et 1 080 DT de recettes chez HABIBA). Ceci n'est pas dû à une réelle mauvaise santé des parcelles, mais au fait qu'elles sont en progression, ce qui se traduit par un petit effort d'investissement selon les moyens des propriétaires : ici, cet effort financier est possible grâce au revenu extérieur (extra-agricole) des deux exploitants. Ces propriétaires/exploitants sont d'origine modeste.

Tous deux font appel (modérément) à de la main-d'œuvre externe, que ce soit pour le labour de la terre ou la création de *swâgi* en ciment ; à des masses horaires de travail sur l'année assez proches (2 000 h/an chez HAFSA et 1 650 h/an chez HABIBA), correspondent des proportions proches d'heures de travaux extérieurs (13 et 16 %). Ils savent la progression de leur parcelle lente et tentent des diversifications.

Un élevage existe ou pourrait exister. La raison pour laquelle HABIBA n'en a pas tient uniquement à la distance entre le lieu de résidence (Nefta) et son jardin qui pourrait produire l'alimentation du bétail (Ibn Chabbat est à plus de 20 km en motocyclette). HAFSA se concentre sur l'élevage bovin et tente un élevage de veaux pour la boucherie (deux animaux) ; l'essai semble concluant et sera sans doute poursuivi.

HABIBA semble se concentrer davantage sur l'arboriculture fruitière (pas encore productive) et tente de greffer de nombreuses variétés capables de s'adapter à un terrain défavorable. Le maraîchage dans ce type est aussi développé, mais en proportions plutôt faibles et selon des itinéraires techniques médiocres.

*Le type II : les systèmes d'installation  
et de rénovation en exploitation di-  
recte*

Échantillon concerné : « KHADIDJA » et « RAIHANA ».

Cas particuliers : « DJUWAIRIYA » et « MAIMUNA ».

Les parcelles des « systèmes en installation » sont récentes. Elles se situent soit dans une palmeraie elle-même de création récente, soit à la périphérie ou à l'intérieur d'une palmeraie plus ancienne, mais dans une zone qui n'était que peu ou pas plantée en palmiers dattiers. Pour les mêmes raisons qui écartaient le mode de faire-valoir en *khammesa* des systèmes en légère progression (voir *supra*), les exploitations des systèmes de type II sont mises en valeur directement par le propriétaire, ou parfois par un salarié permanent (quand la production n'est pas assez bonne pour intéresser un *khammes*).

Les revenus extra-agricoles (ou hors parcelle) sont plus significatifs que ceux du type précédent et peuvent plus facilement s'injecter dans l'installation, soit que cette installation est en cours (plantation des rejets ou assainissement du sol comme chez RAIHANA), soit qu'elle est avancée (les palmiers commencent à produire, mais demandent un important travail du sol et de fertilisation, comme chez KHADIDJA).

Les revenus extérieurs à la parcelle de KHADIDJA proviennent de son élevage ovin et caprin et de sa boucherie. Cet élevage est plus intégré à la boucherie (qui permet une meilleure valorisation de la viande) qu'au jardin trop éloigné (Ibn Chabbat), le propriétaire ne disposant pas de moyen de transport pour ramener herbes ou fourrages. Chez RAIHANA (d'El Hamma), le revenu extérieur aux cultures proprement dites provient uniquement de son élevage de vaches laitières, revenu en conséquence pour soutenir l'installation d'une parcelle qui n'est encore que peu rentable.

En ce qui concerne la production phœnicicole, la parcelle KHADIDJA rapporte près de 1 830 DT de valeur de production, soit environ 910 DT/ha. Chez RAIHANA, la valeur de la production dattière atteint 870 DT (pour 1 ha) ; la majeure partie de cette exploitation tire son revenu de la vente effective<sup>1</sup> de la production de lait bovin constituant 73 % du total. Alors que la stratégie particulière de KHADIDJA conduit à la monoculture du palmier (manque d'eau et éloignement), la stratégie que privilégie RAIHANA vise à assainir les sols<sup>2</sup> et à produire maraîchage et fourrage largement autoconsommés (à 84 %) : les valeurs de production proviennent pour 52 % de la production laitière, pour 42 % des récoltes et pour 6 % de la viande.

<sup>1</sup> La vente effective est la part des récoltes effectivement vendue (c'est-à-dire la valeur de production déduite de l'autoconsommation).

<sup>2</sup> Il s'agit d'un agriculteur ayant une bonne réputation technique dans l'oasis et affirmant pouvoir diminuer la proportion de sel dans son jardin (ancienne *sebkha* où se déversait l'eau, très chargée en sels, des drains de jardins voisins), notamment par une rotation particulière de certaines cultures fourragères et maraîchères.

Pour RAIHANA, il n'y a pas réellement, en ce moment, d'investissement en argent (il y en a eu quand il a dû verser des tonnes de sable) ou en temps (une rotation particulière de culture ne consomme pas de temps spécifique, et les plantations de rejets ne concernent que 4 % du temps consacré à cette plante) : la production laitière vient plutôt combler un manque à gagner (sur la production de dattes).

Pour KHADIDJA, l'investissement prend un aspect bien plus concret. La totalité de la parcelle de deux hectares a été travaillée et amendée, ce qui a coûté près de 990 DT de travaux extérieurs et près de 770 DT d'engrais (chimiques et organiques).

Plutôt intégrés à ces systèmes, les cas de MAIMUNA (à Degache) et DJUWAIRIYA (à Nefleyet) sont un peu particuliers.

MAIMUNA n'atteint pas encore les rendements d'une parcelle installée, mais n'est plus tout à fait en cours d'installation. Il s'agit d'une parcelle de bordure d'oasis achetée par l'actuel propriétaire en 1980. Le rendement par pied de ses palmiers (11 DT) est très proche de ceux de RAIHANA (12 DT) et de KHADIDJA (9 DT). Cependant sa densité de palmiers est plus forte et produit en total 1 280 DT pour 3/4 d'hectare (soit 1 680 DT/ha). Il mène avec succès des cultures maraîchères destinées (à 77 %) au marché local (courgette, piment, radis, persil...) pour finalement présenter un rendement de sa parcelle de 2 900 DT/ha. Ses *swâgi* sont déjà cimentées, le bassin et le puits construits.

DJUWAIRIYA est aussi dans cette situation. Cette exploitation de 1,5 ha affiche un revenu de 3 350 DT pour un coût de 2 700 DT. Le revenu commence à être intéressant, mais il est fortement entamé par le coût de la main-d'œuvre : l'exploitant n'est ni directement le propriétaire (un émigré) ni un *khammes*, mais un ouvrier permanent. Celui-ci est payé au mois (90 DT mensuels), ce qui lui procure 1 080 DT/an (auxquels s'ajoutent le revenu des cultures basses, soit 820 DT supplémentaires). En tant que *khammes*, il n'aurait droit qu'au cinquième des 2 800 DT de dattes vendues sur pied, soit 560 DT (plus 820 DT des cultures basses), somme qu'il juge évidemment trop faible pour changer de statut. Ainsi, il prolonge une situation de salarié qui prévalait et qui prévaut normalement en cas d'installation.

### *Le type III.a : les systèmes installés en khammesa*

Échantillon concerné : « AMINA » et « ZAINAB ».

Les « systèmes installés en *khammesa* » correspondent à la représentation classique de l'agriculture oasienne jéridi (comme type idéal) : une agriculture qui produit avec un mode de faire-valoir indirect en métayage.

Même performante, une parcelle (évidemment plantée en palmiers dattiers) doit atteindre un seuil critique en superficie pour que le cinquième de la production phœnicole représente une somme acceptable par le *khammes*, c'est-à-dire une somme compétitive vis-à-vis des traitements de salariés proposés dans l'agriculture ou même de manœuvres en dehors de l'agriculture. Pour simplifier, on peut dire que ce seuil est de deux hectares, mais cela dépend bien évidemment à la fois du stade d'installation de l'exploitation, du taux de deglet nour, de la densité de la plantation et du rendement des

palmiers, lui-même lié aux conditions pédo-climatiques, etc. Cela n'a rien non plus de définitif puisqu'on peut être *khammes* seulement à mi-temps, cette activité n'assurant alors qu'une part des revenus : c'est le cas de l'exploitation SARAH à El Hamma où le *khammes* est salarié de l'exploitation proche de la SODAD. On peut également être *khammes* sur plusieurs exploitations.

Les deux exemples de l'échantillon sont l'exploitation ZAINAB à Castilia (4 ha avec deux *khammesa* se partageant le même cinquième) et celle d'AMINA à Nefleyet (1,6 ha avec un *khammes* qui travaille également sur une autre parcelle de 1,5 ha de superficie du même propriétaire, c'est-à-dire que le métayer exploite plus de 3 ha au total). Sauf palmiers surnuméraires (rajoutés par-dessus la trame des palmiers alignés), la composition en cultivar est de 100 % en deglet noir dans ces deux exemples ; toutefois, ce n'est pas une condition nécessaire à l'établissement de ces systèmes.

Le niveau d'entretien des jardins est bon : chez AMINA, 340 heures par an sont consacrées au nettoyage et au désherbage, et chez ZAINAB, 620 heures. Dans les deux cas, les relations entre les propriétaires et les métayers sont bonnes : au minimum confiance et responsabilité (chez AMINA, c'est le *khammes* qui assure la négociation de la vente sur pied des dattes), voire association (chez ZAINAB, le lait de l'élevage bovin revient aux *khammesa*, mais l'achat et la vente des animaux sont partagés entre les *khammesa* et le propriétaire ; la moitié des cultures basses vendues revient au propriétaire qui assume complètement le coût des intrants).

Le rendement des palmiers est bon, voire très bon. Le maraîchage est développé. Les rendements à l'hectare sont également bons : entre 2 780 (AMINA) et 5 400 DT/ha (ZAINAB). Chez ZAINAB, la part en valeur de production destinée aux *khammesa* est de 4 870 DT sur les 21 740 DT totaux ; à cela s'ajoutent les 470 DT de la production laitière. Au total, partagée entre les deux *khammesa*, le jardin produit une rémunération de 220 DT par mois. Cela représente une forte somme, due à la masse impressionnante de travail fourni. Les temps de travaux sur l'exploitation représentent 5 100 heures pour l'année dont 951 en travaux extérieurs. Compte tenu de la part du travail imputable aux *khammesa* et de la part des revenus qui leur est destinée, les *khammesa* valorisent l'heure de travail à 1,290 DT, ce qui est un peu au-dessus des normes agricoles de la région (1 DT/h).

Si on reprend le même raisonnement avec AMINA, le *khammes* gagne 1 020 DT/an sur une sorte de mi-temps (il travaille une autre parcelle) ; consacrant 1 435 h/an à la parcelle, il valorise son heure de travail à 0,715 DT, ce qui est en dessous de la norme des 1 DT/h. Par conséquent, ce que permet ces systèmes en *khammesa* n'est pas tant de bien valoriser la force de travail des métayers que de l'exploiter (et ceci avec tout de même des différences appréciables entre zones). En travaillant sur de grandes exploitations, le travail est assez important pour leur assurer un bon niveau de vie.

Indépendamment de cela, les systèmes en mode de faire-valoir indirect doivent créer une inertie plus importante, car une personne de 80 ans peut continuer à gérer la parcelle au-delà de sa possibilité physique, en employant un jeune *khammes* de 35 ans par exemple. Cette alternative offre un intérêt : une plus grande possibilité de capitalisation ; et un inconvénient : le risque d'un plus grand manque d'initiative, surtout s'il y a nécessité d'adaptation aux évolutions du marché par exemple.

Dans les systèmes d'exploitation en *khammesa*, de très nombreuses variantes existent. Il peut arriver sur de grandes exploitations qu'un ou des ouvriers travaillent, ils sont alors rémunérés mensuellement et sont placés sous les ordres du *khammes* qui touche un revenu plus important avec le cinquième de la production phœnicicole. Dans un système simple de *khammesa*, les variantes concernent surtout l'attribution des fruits autres que les dattes et les récoltes du maraîchage. Le coût des intrants comme le fumier, l'engrais minéral, les semences, etc., parfois reviennent au seul propriétaire, parfois ils sont répartis entre le propriétaire et son métayer. Les propriétaires qui font participer leur *khammes* à ces coûts tiennent le raisonnement suivant : puisque ce ne sont pas eux qui bénéficient (ou seulement en partie) du maraîchage, ce n'est pas à eux (ou seulement en partie) de financer leurs coûts de production (les semences, coût spécifique, ou le fumier, qui sert, dit-on alors, à 50-50 % aux palmiers et au maraîchage).

Par exemple, ce jardin de Tozeur (2 ha) où le *khammes* garde les fruits (peu nombreux) et le produit du maraîchage : il paye 50 % du coût des engrais et la totalité du coût des semences.

### *Le type III.b : les systèmes installés en exploitation directe*

Échantillon concerné : « MARYAM » et « SAFIYA ».

Les exploitations des « systèmes installés en exploitation directe » sont globalement du même type que celles des « systèmes installés en *khammesa* » : en diffèrent le mode de faire-valoir (ici, le propriétaire exploite lui-même le jardin). Il s'agit la plupart du temps de parcelles plus petites (cf. *supra*), à moins que plusieurs exploitants de la même famille s'occupent de la même parcelle (cas de SAFIYA). Il peut également exister des formes transitoires. Le jardin est en général dans un bon état général et productif, mais à la mesure de la surface.

Les deux exploitations de l'échantillon présentent de très bons rendements à l'hectare : la parcelle de 1,3 ha de SAFIYA (à Nefta) a un rendement d'environ 7 550 DT/ha ; la parcelle de 0,5 ha de MARYAM (à Dghoumes) produit 5 800 DT/ha. Les palmiers ont de très bons rendements : 28 kg et 22 DT par pied productif chez SAFIYA, 73 kg et 44 DT par pied productif chez MARYAM.

Ceci s'explique en partie par un bon entretien du jardin. De nombreuses heures sont consacrées au nettoyage : 500 chez MARYAM et 600 chez SAFIYA, soit respectivement 27 et 14 % du temps global sur l'exploitation (élevage compris). L'investissement en temps est lui-même important, les propriétaires étant ordinairement présents tous les jours sur l'exploitation. Chez SAFIYA, le nombre d'heures absorbées par l'exploitation

est de plus de 4 400 heures (soit 3 400 h/ha) réparties à 45 % en cultures, 47 % en travaux généraux et 8 % en élevage. Chez MARYAM, le total des temps de travaux est de 1 850 heures (soit 3 700 h/ha) réparties à 51 % en cultures, 39 % en travaux généraux et 10 % en élevage. Ramenée à l'hectare, la répartition des temps consacrés à ces postes de travail est très similaire pour ces deux exploitations.

En ce qui concerne les coûts d'exploitation, les dépenses sont nettement moindres chez MARYAM, même ramenées à l'hectare. En fait, 55 % des dépenses de SAFIYA sont dues à l'emploi d'une main-d'œuvre extérieure. Les propriétaires — deux jeunes frères et un cousin — travaillent aussi d'autres parcelles de la famille. Tandis que la surface réduite de MARYAM évite de recourir au salariat pour les grands travaux du jardin (travail du sol, pollinisation ou récolte), celle supérieure de SAFIYA y contraint ses propriétaires.

Le bilan de MARYAM (ventes effectives déduite des dépenses) est de 3 670 DT/ha ; celui de SAFIYA est de 4 440 DT/ha. Cependant, pour ce type, le système technique demeure traditionnel, contrairement, nous allons le voir, aux systèmes de type « entreprises rurales ». Ces cultivateurs établissent les itinéraires techniques qu'ils connaissent. Cette apparence traditionnelle n'est pas vraiment imputable à une revendication de maintien d'un ordre hérité non plus qu'à une réelle défiance vis-à-vis des techniques plus modernes : ils n'y ont pas accès.

Dans les deux cas présentés ici, un élevage est lié à la parcelle, valorisant les résidus de l'agriculture et fournissant le fumier.

Les systèmes de culture de ces deux exploitations sont différents. Alors que chez SAFIYA, la culture du palmier dattier représente, avec 1 225 heures, plus de 60 % des temps consacrés aux cultures, chez MARYAM, cette culture ne pèse qu'un peu plus de 260 heures (soit moins de 30 % du total). Ici, une autre culture prédomine à ce niveau : la luzerne représente à elle seule 50 % des temps de travaux sur les cultures. Ainsi, palmier dattier et luzerne s'approprient 80 % des temps de travaux. Différents systèmes cultureux coexistent donc au sein d'une même région, des systèmes tout aussi efficaces, qui appartiennent au même type des « systèmes installés en exploitation directe » ; le type transcende donc les zones.

#### *Le type IV : les systèmes des entreprises rurales*

Échantillon concerné : « SALAMA ».

Ce dernier type, les « systèmes des entreprises rurales », est sans nul doute le moins bien représenté au Jérid, mais il est qualitativement important. Il est issu du mariage d'un contexte oasien (parfois dénié) et de l'apport revendiqué d'une « pensée moderne » de l'agriculture. Les propriétaires, souvent d'origine aisée, se caractérisent surtout par une volonté forte d'entreprendre et la disposition des moyens nécessaires à la poursuite de leurs objectifs.

Les systèmes des « entreprises rurales » peuvent être issus d'une évolution des systèmes installés en *khammesa* ou en exploitation directe.



Les stratégies d'investissement sont audacieuses et tendent vers la diversification de la production (maintenant que les palmiers ont atteint leur plein rendement). On peut observer parfois des cultures sous serres produisant des primeurs ou, comme dans notre échantillon, une diversification vers l'élevage bovin laitier et vers l'arboriculture fruitière. Ainsi, chez SALAMA, l'espèce fruitière développée est le citronnier (qui apparemment s'y plaît). La production en valeur du lait est beaucoup plus intéressante : 1 550 DT pour l'année de suivi, mais l'élevage est mal intégré à la parcelle (bien qu'à proximité) et les coûts en alimentation du bétail recouvrent quasiment le gain de la production.

L'investissement porte aussi sur les infrastructures (*swâgi* cimentées, enclos pour le cheptel) et les équipements (mini-tracteur, remorque). Le niveau technique se dégage du traditionnel (objet alors d'un discours plutôt négatif), une émancipation parfois revendiquée (le modèle suivi étant le modèle d'une agriculture plus septentrionale).

La production générale en culture est bonne, sinon très bonne. Chez SALAMA, le rendement est d'un peu plus de 4 800 DT pour un hectare, malgré les mauvaises conditions météorologiques dont a souffert cette exploitation l'année du suivi. L'entretien des parcelles est bon. Toutefois, c'est la qualité de la gestion qui ne suit pas et les erreurs ne sont amorties que parce que, dans l'exemple, les revenus extérieurs du propriétaire sont solides.

### *L'épilogue de cette diversité*

Ce travail de références technico-économiques montre que le « choix » pour une exploitation d'adhérer à un des différents types de systèmes de conduite du jardin (tels que nous les avons définis), c'est-à-dire d'opter pour une stratégie d'exploitation, résulte à la fois d'un réel choix et de contraintes (plus ou moins fortes et prises en ligne de compte). C'est-à-dire qu'une exploitation, ou plutôt ceux qui la gèrent se trouvent dans une « situation » qui contient ses contraintes, ses facilités et une marge de manœuvre. Le milieu est certes écologiquement conditionné par l'aridité, mais les contraintes ne sont pas proprement liées, de façon directe, à la situation écologique. La « situation » est définie par une situation du jardin et de l'acteur (propriétaire, métayer, etc.) ; en particulier, sont concernés les attentes de cet acteur cultivateur par rapport au jardin, ses revenus extra-agricoles, son origine sociale, ses motivations personnelles, etc., tant de choses que nous ne pouvons non plus déconnecter de tout support social et géographique. Autrement dit, si les types de systèmes d'exploitation transcendent les zones d'oasis, ils ne s'en affranchissent pas non plus entièrement, puisque — si l'on peut dire — ils y sont foncièrement liés.



Si l'état du jardin l'associe à un type de systèmes d'exploitation, et par là à une orientation dans sa stratégie d'exploitation, toutefois le type ne résume pas les systèmes cultureux. À ce niveau, demeure une variabilité stratégique et tactique.

Il est clair que cette présentation des résultats des références technico-économiques contredit tout déterminisme strictement écologique : les praxis oasiennes des jardiniers sont multiples, et mieux encore, les différentes stratégies transcendent les oasis. La typologie ne calque pas les entités écologiques différentes que sont les palmeraies.

Nous le prédisions dans la partie précédente : le paradigme « autochtone » (toujours valable lorsqu'on le confronte aux deux autres définis, « paternalisme » et « orientalisme », car traversé par de réelles cohérences internes) explose ici en divers projets et stratégies, en fait en variations multiples de praxis de l'oasis. Ainsi, les formulations de l'écologie culturelle de Julian H. STEWARD s'en trouvent non fondées. STEWARD distingue un *cultural core* (noyau culturel) essentiellement technico-économique déterminé par le milieu, et des traits secondaires (système rituel, esthétique...) qui sont eux déterminés dans une grande mesure par des facteurs historiques — innovations accidentelles ou diffusions. Outre le peu de place laissée au choix à travers cet ensemble de déterminismes, ce que l'on peut critiquer ici est ce *cultural core*. Il le conçoit comme un assemblage de traits culturels qui sont liés aux activités de subsistance et aux formes économiques, déterminés, donc, par le milieu. Que nous enseignent au contraire les références sur les exploitations oasiennes ? C'est que précisément à ce niveau, l'agriculture ne doit pas qu'au milieu ou que, si l'on veut, l'agriculture selon cette définition serait tout à la fois partie du noyau culturel et des traits secondaires (avec les réserves de rigueur sur la place du choix), ce qui ne correspond plus à théorie de l'écologie culturelle proprement dit. Inutile d'aller plus avant dans la critique des avatars déterministes de cette école, il semble que la chose est aujourd'hui entendue, particulièrement en ce qui concerne les approches « maximalistes » (qui intègrent également les traits secondaires comme déterminés par l'écologie<sup>1</sup>).

### Les systèmes de cultures — états et trajectoires des jardins

Nous avons vu en détail différents cas d'exploitations agricoles en palmeraie de la région du Jérid. Après ce travail de dissection minutieuse<sup>2</sup>, il nous est difficile de penser les palmeraies comme des ensembles homogènes. Nous avons été plus loin que la simple dichotomie oasis traditionnelles / oasis modernes. La diversité des mises en valeur au niveau inférieur du jardin souligne l'importance des choix dans les modes d'exploitations, et les types dégagés sont transversaux aux palmeraies : deux jardins d'oasis différentes peuvent se ressembler davantage dans leur mode d'exploitation que deux jardins voisins. Ces rapprochements (de différents jardins en un seul type) sont le résultat d'un point de vue, le point de vue assez agro-économiste de cette partie, mais ne sont pas appelés à demeurer figés.

<sup>1</sup> Sinon se référer à DESCOLA Ph. - Le déterminisme famélique, in CADORET A., 1988, *op. cit.*, pp. 121-136.

<sup>2</sup> Je réfère encore une fois à cette publication qui contient l'intégralité des éléments de cette « dissection », BATTESTI V., 1997, *op. cit.*

*Proposition d'une typologie des systèmes d'exploitation du Jérid*

Il est possible maintenant de présenter de façon synthétique une nouvelle typologie des exploitations oasiennes. La typologie présentée ci-dessous est non plus fondée sur une AIC (un quartier) d'une palmeraie (en l'occurrence Beni Ali de Nefta), mais adaptée à l'ensemble du Jérid par le travail de références.

*Type 1.a : les systèmes en abandon ou quasi-abandon*

Le temps de travail sur la parcelle ne dépasse pas quelques centaines d'heures dans l'année, y compris l'irrigation qui est le gros poste de consommation de main-d'œuvre (80 % des travaux généraux). Le travail du sol n'est pas effectué. L'état général est mauvais. Les palmiers, seules plantes en culture, ne produisent plus beaucoup ou sont morts.

Il peut s'agir de vieilles parcelles ou de parcelles récentes qui n'ont pas réussi leur départ. Les causes de l'abandon peuvent être ou le désintéressement ou le manque de moyen (physique, financier, transport, etc.). Les investissements sont faibles dans l'absolu, mais relativement aux gains, ils peuvent paraître importants. Ce ne sont pas réellement des investissements, mais des dépenses.

*Type 1.b : les systèmes en stagnation*

Le problème majeur de ces exploitations est le manque d'argent à investir des propriétaires. Leurs revenus extra-agricoles, le cas échéant, ne sont pas assez importants pour une autre allocation que les besoins de la famille. Le bilan comptable ne montre pas de gains significatifs. Les rendements des parcelles sont mauvais, reflet du mauvais rendement des palmiers (moins de 10 DT par pied productif). Fourrage et maraîchage peuvent exister, mais ne dégagent pas de revenus en conséquence.

*Type 1.c : les systèmes en légère progression*

Les exploitations de ce type fonctionnent généralement sous un mode de faire-valoir direct (pas encore assez de revenus pour un *khammes*) et sont de création récente. Leur potentiel de production est intéressant, mais les rendements des palmiers ne sont pas à leur optimum et environ 40 % de la valeur de production de la parcelle proviennent des autres cultures.

L'équilibre budgétaire est plus ou moins atteint malgré une stratégie d'investissement rendue possible par un revenu extérieur plus élevé. Il y a aussi recours à de la main-d'œuvre extérieure.

*Type II : les systèmes d'installation et de rénovation en exploitation directe*

Ce sont des parcelles récentes, dans les nouvelles oasis, mais aussi dans les anciennes, mises en valeur par le propriétaire parfois aidé d'un salarié. À noter que les revenus extérieurs à ces parcelles, indispensables à l'installation, peuvent provenir d'un élevage. Les palmiers ne produisent pas encore beaucoup (moins de 1 000 DT par an et une dizaine de DT par pied productif). Le niveau d'entretien est bon.

Plusieurs stratégies sont envisagées, selon l'éloignement de la parcelle au lieu d'habitation : la monoculture du palmier ou une rentabilisation par les cultures maraîchères. L'investissement peut concerner de grosses sommes, par rapport au revenu agricole, ou tout au moins de grandes disponibilités en temps.

*Type III.a : les systèmes installés en khammesa*

Les exploitations sont installées et ont de bons rendements. Cette situation est propre à intéresser un *khammes*, à condition que la superficie du ou des jardins soit en conséquence (au moins deux hectares au total), ou que le métayage ne représente qu'une de ses activités (sinon voir le type suivant).

Le niveau d'entretien est bon. Le maraîchage est développé, les rendements des palmiers sont très corrects et en conséquence le rendement des cultures sur la parcelle peut atteindre au moins 3 000 DT par hectare. Ce type d'exploitation est aussi caractérisé par la masse importante de travail fournie par les métayers.

*Type III.b : les systèmes installés en exploitation directe*

Ce type d'exploitation ressemble au type précédent quant à l'état de la parcelle, mais le mode de faire-valoir est direct : ces exploitations ne sont pas en mesure d'intéresser un *khammes* ou alors le propriétaire estime pouvoir travailler lui-même sa parcelle. Les jardins sont plus petits (ou travaillés en famille). Les rendements sont tout aussi bons et peuvent dépasser 5 000 DT/ha. Même sans être à 100 % plantées de deglet nour, les rendements phœnicicoles en valeur dépassent les 20 DT par pied. Beaucoup de temps est consacré au nettoyage. Le rendement important de la parcelle n'est pas toujours imputable aux seuls palmiers, mais aussi aux cultures basses comme la luzerne. Le bilan comptable montre que, sans la part du *khammes*, l'exploitation peut dégager environ 4 000 DT/ha.

*Type IV : les systèmes en entreprise rurale*

Ce type se caractérise principalement par une stratégie audacieuse d'investissement, même si l'exploitation est déjà bien installée et si les ambitions ne sont pas toujours accompagnées des résultats financiers escomptés. Ces systèmes tendent surtout vers l'amélioration des moyens hydrauliques, les équipements (tracteur, etc.) et la diversification (cultures fruitières, élevage bovin). Cette diversification devrait consolider ces exploitations en les rendant moins fragiles par rapport aux évolutions du marché. Le mode d'exploitation est direct ou fait intervenir un gérant d'exploitation. Des salariés sont embauchés pour les travaux ponctuels (parfois importants), tels que le travail du sol ou l'aménagement d'infrastructures. Le rendement de la parcelle est comparable au type précédent.

### *Les trajectoires des exploitations*

Les jardins des palmeraies du Jérid occupent chacun un état représenté par un des types ci-dessus synthétisés. L'utilisation du terme « état » n'est pas innocente : il évoque toujours l'instantané et ne laisse augurer de sa pérennité. Un jardin passe d'un état à l'autre, d'un point d'équilibre à un autre. Ce qui sera critiqué plus avant (à la fin du Chapitre 14 : Temps, espaces et théorie hiérarchique) est le risque d'un effet optique qui fait habituellement dire que le mouvement d'ensemble des jardins est vers la décadence. En fait, il ne faut pas penser la palmeraie comme un ensemble de jardins luxuriants et productifs dont, petit à petit, s'effondreraient quelques exploitations abandonnées, comme des fruits trop mûrs. Il y a plutôt, et il y a toujours eu, une circulation des jardins entre différents états, états toujours transitoires.

La présentation des différents types d'exploitations des palmeraies rend bien compte, je l'espère, des trajectoires possibles en isolant quelques facteurs principaux. Ainsi en est-il de la surface des jardins, croissante et décroissante au rythme des successions, des acquisitions et transactions diverses : le mode de faire-valoir y est intimement lié. Ceci n'est encore qu'un facteur, et on réalise bien que de nombreux facteurs, comme toujours, interagissent entre eux (stratégie, héritage du capital productif, identité des propriétaires, localisation du jardin, etc.). Aussitôt avons-nous arrêté une typologie que celle-ci nous montre qu'elle n'est vraie qu'à cet instant « t ». Les jardins évoluent donc, et on peut se représenter ces trajectoires entre grandeur et décadence. Le risque encouru à vouloir rendre lisible l'agriculture jéridi, en la présentant (en l'enfermant) sous forme de tableaux et en la caractérisant, est de la figer, alors que tout bouge au contraire dans la réalité. D'ailleurs l'ambition même du développement est de faire évoluer les choses (vers le meilleur, vers le progrès), mais les choses évoluent d'elles-mêmes ; le développement ne peut qu'espérer favoriser une certaine évolution dans l'éventail des possibles, des possibles mouvants. Le changement se fera de toute façon sans lui.

Les caractérisations des références, en tant qu'outils, demandent donc être constamment revues et réclameraient une actualisation à partir d'une présence sur le terrain. Sortir l'agriculture des tableaux après l'y avoir enfermée peut paraître curieux, mais c'est là aussi une nécessité d'honnêteté. Dans cette partie, nous avons braqué uniquement notre regard sur des indicateurs « économiques » : la productivité, le rendement, le rapport, c'est-à-dire des notions que nous avons déjà critiqué pour le contexte jéridi. Ces références ne peuvent avoir la prétention de receler toute l'agriculture et toute la

diversité des oasis jéridi. La « quantification » de cette agriculture a permis cependant d'extraire des éléments qui n'apparaissaient pas *a priori*.

L'examen (même rapide) des exploitations a permis de révéler des exploitants menant une agriculture performante, des réussites. Mais la réussite du jardin est plus difficile à saisir qu'elle en a l'air. Montrer que la palmeraie de Castilia jouit de conditions et d'une production favorables n'étonnera personne au Jérid. Elle bénéficie à cet égard d'une bonne réputation. Par contre, et contre toute attente (pour un Jéridi tout au moins), des parcelles situées dans des oasis exploitées par des néo-agriculteurs (anciens éleveurs) peuvent être aussi très performantes. C'est sans doute le bénéfice d'un certain détournement. Cette performance se mesure à l'aune d'une modernité comptable telle que mise en œuvre dans le travail des références : la valeur produite a été estimée. Les Jéridi de vieille souche oasisienne n'y voient pas la même réussite : le travail de mise en valeur ne répond pas aux normes locales de l'agriculture. Ceci plaide pour une considération plus souple des systèmes d'agriculture mis en place par les cultivateurs. Un exemple semblable : un agriculteur-éleveur (hors suivi) a racheté, avec les dettes qui y sont liées, une parcelle de deux hectares dans la création nouvelle d'Ibn Chabbat, parcelle depuis longtemps abandonnée et sans plus aucun palmier, mais bénéficiant encore de son tour d'eau. Cette personne plantera sûrement des palmiers, mais il s'est avant tout consacré au travail du sol (d'abord un hectare, puis le reste viendra), avec l'objectif de produire de la luzerne pour nourrir son cheptel ovin et caprin. Proposer une norme de viabilité d'un système de culture est donc difficile, les motivations intervenant dans les processus d'exploitation du milieu sont très variées et la production, en agriculture jéridi, ne se trouve pas être forcément un but en soi (cf. « Le rendement et le jardin : une incompatibilité ? », p. 189).

#### *L'usage de l'eau : le mystère du rendement du litre d'eau*

Il est essentiel de bien saisir que ce regard agro-économiste adopté ici et qui classe, mesure et juge n'est pas le « regard vrai » enfin trouvé qui saura réduire idéalement la complexité oasisienne. L'exemple de l'usage de l'eau et surtout le mystère du rendement du litre d'eau servira à relativiser la pertinence de cette approche, qui plus est, avec ses armes mêmes.

Depuis la restructuration des oasis anciennes ou depuis la création des oasis récentes, le droit d'eau des parcelles est au *pro rata* de leur superficie<sup>1</sup>. Toutefois, nombre de parcelles sont équipées de puits (*ber*, sing. *bir*) et de motopompes (*tromba*) afin de pallier surtout les trop faibles fréquences des tours d'eau pendant la saison estivale très aride, fréquences surtout préjudiciables aux cultures maraîchères (certains cultivateurs choisissent d'ailleurs de ne pas en entreprendre durant l'été, cultures dites *sayfia*)<sup>2</sup>. Ces moteurs n'ont pas tous la même capacité de fonctionnement et peuvent faire varier notablement les quantités d'eau d'irrigation. De plus, les normes admises pour les calculs des temps impartis aux parcelles sur le tour d'eau varient selon les palmeraies. Par

<sup>1</sup> Dans le droit local « ancien », l'eau et la terre étaient dissociées de telle manière que l'on pouvait légalement posséder de la terre sans eau ou, à l'inverse, un droit d'eau sans la terre attenante. Cette situation semble être le fait (ou avoir été le fait) de nombreuses oasis sahariennes. Ce n'est plus le cas au Jérid.

<sup>2</sup> Le « manque d'eau » n'est pas toujours un manque en volume total d'eau apportée à une parcelle, mais peut correspondre à la mauvaise répartition du volume dans le temps.

conséquent, il existe d'appréciables variations de volumes d'eau d'irrigation entre les jardins du Jérid.

Pour des exploitations de stade comparable (palmiers adultes en pleine production par exemple), il devrait être possible de comparer directement les rendements des cultures sans se référer aux volumes d'eau, mais vu les remarques susmentionnées, il devient évidemment intéressant de les confronter aux quantités d'eau répandues sur la surface du jardin, c'est-à-dire de comparer la valorisation du mètre cube d'eau. Pour être plus précis, il serait juste d'établir de telles comparaisons de manière globale, de manière séparée pour les dattes et pour les cultures basses par exemple ou encore de le faire selon le rendement en biomasse (kg) ou le rendement en valeur (DT). Nous allons mettre à contribution les références technico-économiques et nous lancer dans un rapide tour de la question du rendement du litre d'eau, indice-clef des agronomes lorsqu'ils abordent l'agriculture en palmeraie. Comme nous venons de le dire, mais en inversant la question, il ne serait théoriquement pas nécessaire de ramener ces données à l'hectare si l'on tient compte du volume d'eau puisque cette eau est elle-même allouée en fonction de la superficie.

Un seul exemple ne fera qu'illustrer ceci : la comparaison de l'exploitation « ZAINAB » de Castilia et l'exploitation « SAFIYA » de Nefta, toutes deux en plein rendement et appartenant aux systèmes installés<sup>1</sup>.

#### Les quantités d'eau (selon nos calculs).

Chez ZAINAB, l'eau des tours de l'oasis est complétée, surtout l'été, par celle d'un puits privatif à raison de 3 % du volume annuel. C'est 102 600 m<sup>3</sup> des tours d'eau qui auraient irrigué la parcelle de 4 hectares (soit un débit fictif continu<sup>2</sup> de 0,81 l/s — par hectare) et 106 125 m<sup>3</sup> en incluant l'eau du puits, soit 0,84 l/s en dfc.

Chez SAFIYA, l'eau des *nubat* (tours d'eau) est aussi complétée par motopompe à raison cette fois de 44 % du volume annuel. Le volume d'eau de cette parcelle de 1,3 ha pour cette année de suivi est 25 078 m<sup>3</sup>, soit 0,61 l/s en dfc, ou 44 797 m<sup>3</sup> avec l'eau du puits privatif, soit 1,10 l/s en dfc.

#### Les rendements en biomasse globale<sup>3</sup>.

Chez ZAINAB, la récolte pour l'année de suivi est d'environ 33 050 kg de végétaux, soit 311 g par m<sup>3</sup> d'eau.

Chez SAFIYA, la biomasse totale récoltée est de 14 050 kg, soit 314 g par m<sup>3</sup> d'eau.

Ces valeurs sont très proches, ce qui peut laisser présumer la validité du calcul.

<sup>1</sup> Cf. fichiers respectifs des références « Volume d'eau d'irrigation sur la parcelle », BATTESTI V., 1997, *op. cit.*

<sup>2</sup> Débit fictif continu (ou « dfc ») : valeur théorique mais commode ramenant l'eau distribuée (exprimée habituellement en débit - fréquence - temps d'irrigation - surface) en une seule expression, celle d'un débit (volume sur le temps soit litre/seconde) continu pour un hectare, un débit bien sûr fictif. On préconise en général pour l'agriculture oasienne des débits fictifs continus compris — selon les sources bibliographiques — entre 0,7 et 1,0 l/s. Ces chiffres doivent varier aussi, et entre autres, en fonction des conditions pédo-climatiques.

<sup>3</sup> Pour les divers rendements, voir les fichiers des récoltes : BATTESTI V., 1997, *op. cit.*



### Les rendements en biomasse des dattes.

Chez ZAINAB, 27 090 kg de datte ont été récoltés, soit 255 g de datte par m<sup>3</sup> d'eau répandue. Chez SAFIYA, la récolte de dattes est de 11 230 kg, soit 251 g par m<sup>3</sup> d'eau répandue. Une première remarque concerne la logique d'organisation de l'espace différente entre les deux jardins : les palmiers de ZAINAB sont alignés, en faible densité et à 100 % de deglet nour ; la plantation de palmiers de SAFIYA n'est pas linéaire, elle est plus dense et comprend seulement un tiers de deglet nour. Pourtant, malgré cette organisation différente, la valorisation du m<sup>3</sup> d'eau, exprimée en biomasse de datte, est analogue.

### Les rendements en valeur globale.

En comparant la production en valeur des deux jardins de nos exemples, nous avons chez ZAINAB une valeur totale et globale récoltée de près de 21 750 DT, soit 0,205 DT par m<sup>3</sup> d'eau ; chez SAFIYA, cette valeur est de 9 800 DT, soit 0,219 DT par m<sup>3</sup> d'eau. Encore une fois, les valeurs du suivi ramenées au litre d'eau sont très semblables.

### Les rendements en valeur des dattes.

Enfin, la valeur totale des récoltes de datte atteint près de 20 450 DT chez ZAINAB et près de 8 780 DT chez SAFIYA ; les rendements respectifs par rapport au m<sup>3</sup> d'eau d'irrigation sont de 0,193 DT et de 0,196 DT.

En regard de ces valeurs obtenues, de réelles convergences existent entre les deux exploitations (sans tenir compte de la surface) alors que leur rendement d'exploitation (c'est-à-dire le rapport de la production en valeur sur la surface) est bien différent (respectivement 5 450 et 7 550 DT/ha chez ZAINAB et chez SAFIYA).

### Qu'en conclure ?

Ces deux exploitations partagent un même stade de développement et un même niveau d'entretien. Malgré des différences structurelles (liées aux différences entre les oasis de Castilia et de Nefta), elles valorisent aussi bien l'eau l'une que l'autre, tant en biomasse produite qu'en valeur produite. J'insiste sur leurs différences structurelles : l'une (SAFIYA à Nefta) pourrait incarner l'archétype de « l'exploitation traditionnelle » tandis que l'autre (ZAINAB à Castilia) est directement issue du modèle colonial (mais en partie réappropriée, il est vrai), ou si l'on préfère, d'une « conception moderne ».

Il resterait à comprendre si ces différences structurelles (surtout par rapport au palmier) n'interviennent pas et si ces exploitations connaissent une espèce de « climax<sup>1</sup> » identique ou si au contraire ces différences importent, mais sont une adaptation à des conditions pédo-climatiques et hydriques différentes. Ce qu'on peut rapidement constater est que l'exploitation grande/ordonnée/aérée/en deglet nour de ZAINAB à Castilia reçoit moins d'eau (par rapport à la surface et à l'aide de moyens hydrauliques

<sup>1</sup> Utilisé en écologie végétale : terme final de l'évolution naturelle d'une formation végétale.

complémentaires) que la petite/« désordonnée »/dense/en variétés communes de SAFIYA à Nefta<sup>1</sup> : le rendement relatif à la surface est moins bon, mais il semble que le rendement relatif au mètre cube d'eau (je souligne, sans tenir compte de la surface) reste identique. Autrement dit, sans altérer la valorisation du mètre cube d'eau, le plus petit jardin (1,3 ha) peut conduire une agriculture plus intensive que le grand jardin (4 ha). C'est une hypothèse qui demande toutefois de ne pas oublier que les exploitations diffèrent autrement que par la surface (notamment sur les questions de main-d'œuvre et autres), ce qui nous interdit d'établir ici une conclusion.

Il resterait aussi à réitérer ces comparaisons de valorisation de l'eau pour l'ensemble de l'échantillon des références afin de vérifier et d'expliquer pour quelles raisons certains systèmes d'exploitation valorisent mieux le mètre cube d'eau le cas échéant. Par exemple, on pourra supposer *a priori* que les exploitations en installation aujourd'hui la valorisent très mal, car il y a « stockage » en biomasse (l'incrément des écologues) qu'on ne peut récolter (parties végétatives), c'est-à-dire accumulation dynamique autant de l'eau que des éléments trophiques dans la croissance des palmiers par exemple.

Il ne s'agit pas de modèles de stations expérimentales : beaucoup de facteurs entrent en jeu comme nous le laisse voir cet essai d'exploitation des données sur l'eau (la surface, le volume d'eau, la densité, la production, etc., et finalement la manière de conduire le jardin). Encore une fois, ce constat s'impose : l'oasis est scientifiquement un objet complexe difficile à saisir et à réduire.

L'étude des types ou plutôt des états des jardins et de leurs trajectoires montre que les formes d'exploitation en agriculture s'affranchissent apparemment du milieu : la diversité ne répond pas de variations du milieu, mais de modes d'organisations sociales du travail et de stratégies. Le milieu n'intervient donc pas ? Si, bien sûr, mais une question plus pertinente est de se demander si notre outil (par la typologie des exploitations) nous permet de le voir. Le milieu n'est pas visible à ce niveau, non, mais probablement au niveau supérieur des zones. À travers la typologie, on ne travaille qu'au niveau des jardins, un reflet du restreint. Le restreint, le niveau de pratique maximale des jardiniers.

---

<sup>1</sup> Mais le dfc des deux exploitations demeure dans la fourchette préconisée.

## Chapitre 14 : Temps, espaces et théorie hiérarchique

Dans ce travail, il est posé que le temps existe en soi, mais que ce que les sociétés appréhendent comme « temps » n'est en fait que « temporalité ». La temporalité est le temps perçu, conçu, vécu et pratiqué. La temporalité est au temps ce que le lieu est à l'espace, ou encore ce que la nature est au milieu. Ainsi, en elle-même, « une temporalité n'a rien de temporel. C'est un mode de rangement pour lier les éléments. »<sup>1</sup> Tout comme les pratiques et les perceptions des milieux font des natures différentes, et cela de manière singulièrement liée, les temporalités diffèrent en particulier entre acteurs de l'oasis. Nous pourrions reprendre les trois paradigmes de la praxis oasisienne que nous avons définis et vérifier que leurs temporalités peuvent se distinguer. Celle qui nous intéresse au premier chef est la temporalité jéridi.

### Les temps vécus des Jéridi

Comment intègre-t-on le temps dans les oasis, comment le vit-on ? Ou, autrement dit, comment situe-t-on son action, sa *praxis* dans la dimension temporelle, et particulièrement au sein de la palmeraie ? Cela a-t-il à voir avec la religion, puisqu'une tradition orientaliste nous a enseigné les sociétés maghrébines comme des sociétés musulmanes, c'est-à-dire des sociétés monistes où règne le primat de la religion comme paradigme structurant et déterministe ?

Tout d'abord, voyons comment l'islam *pourrait* structurer la dimension temporelle, autrement dit, que peut-on espérer qu'il implique de perception du temps. L'islam, la seule religion pratiquée dans les oasis sahariennes aujourd'hui<sup>2</sup>, est une religion dite historique comme les deux autres grandes religions révélées, le judaïsme et le christianisme.

<sup>1</sup> p. 102 in LATOUR B., 1991, *op. cit.*

<sup>2</sup> Naguère, avant les indépendances, existaient de nombreuses communautés juives, et bien plus loin, dans l'Antiquité, sans doute des chrétiens.

### *Le temps historique*

La croyance en la poursuite de l'existence après la mort sous une forme ou sous une autre, le principe de l'eschatologie, est sans doute partagée par toutes les religions. Ce qui les différenciera le plus, sera le type de relation qu'elles établiront entre l'Absolu et l'homme, autrement dit, le type de salut qu'elles offriront. Pour celles qui, telles les religions nées en Inde (Hindouisme, Bouddhisme) par exemples, concevront le temps comme cyclique, comme un éternel recommencement, avec pour conséquence les réincarnations successives des êtres vivants, il ne s'agira pas de sauver le monde, mais de se sauver du monde ; le moyen proposé sera un dépassement de soi, de son moi individuel pour rejoindre l'Absolu. Les religions monothéistes rejettent au contraire cette idée d'infini cyclique ; le salut ne consiste ni en une participation à la *vie cosmique*, ni en une fuite hors du temps ; il s'inscrit au contraire dans une *histoire*, l'Histoire sainte est dans le temps ; il consiste en une *participation au dessein conçu par Dieu en faveur des hommes*<sup>1</sup> jusqu'à l'avènement du règne de Dieu, ce qui exclu toute idée de destin<sup>2</sup>.

Ainsi, l'apparition et la propagation du christianisme dans le monde méditerranéen fut l'occasion d'une révolution mentale du cosmos des Grecs. Le cosmos des Grecs est, selon l'historien de la philosophie Émile BRÉHIER<sup>3</sup>, « un monde pour ainsi dire sans histoire, un ordre éternel, où le temps n'a aucune efficacité, soit qu'il engendre une suite d'événements qui revient toujours au même point, selon des changements cycliques qui se répètent indéfiniment ». En effet, ARISTOTE ne voit-il pas dans l'histoire même de l'humanité un retour perpétuel des mêmes civilisations ? Toujours pour BRÉHIER, qui insiste sur la part historique du christianisme, l'idée selon laquelle il existe « dans la réalité des changements radicaux, des initiatives absolues, des inventions véritables, en un mot une *histoire* et un progrès au sens général du terme, une pareille idée a été impossible avant que le christianisme ne vienne bouleverser le cosmos des Hellènes : un monde créé de rien, une destinée que l'homme n'a pas à accepter du dehors, mais qu'il se fait lui-même par son obéissance ou sa désobéissance à la loi divine, une nouvelle et imprévisible initiative divine pour sauver les hommes du péché, le rachat obtenu par la souffrance de l'Homme-Dieu, voilà une image de l'univers dramatique, où tout est crise et revirement, où l'on chercherait vainement un destin, cette raison qui contient toutes les causes, où la nature s'efface, où tout dépend de l'histoire intime et spirituelle de l'homme et de ses rapports avec Dieu. »

Pareillement — la dramaturgie en moins —, six siècles plus tard, la conquête arabe foudroyante et l'islam s'imposent à des pays de vieille culture hellénistique ; une religion musulmane au dogme qui implique une représentation de l'univers aussi contraire que possible à celle du néoplatonisme régnant dans les pays conquis par les Arabes<sup>4</sup>. L'un des premiers centres d'intérêts théologiques de l'islam concerna la crainte de la limitation de la puissance de Dieu : contre un déterminisme naturel de tradition grecque, un monde éternel cyclique, s'impose avec force la thèse de la création,

<sup>1</sup> Collectif - *Théo, Nouvelle encyclopédie catholique*, Paris, Éd. Droguet & Ardant / Fayard, 1990.

<sup>2</sup> p. 26 in BATTISTI V. - *Les relations au désert des religions monothéistes*, 1993, *op. cit.*

<sup>3</sup> p. 433 in BRÉHIER E. - *Histoire de la philosophie, T.1, Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Puf, 1983.

<sup>4</sup> p. 544 in BRÉHIER E. - *op. cit.*

et avec elle un indéterminisme radical dans la production des choses non seulement au premier moment, mais aussi dans la suite des temps.

Encore une fois, la singularité historique des religions monothéistes s'oppose aux religions non révélées de manière générale : dans ce cas, pour Mircea ELIADE<sup>1</sup>, « les hommes ne se reconnaissent aucun droit d'intervenir dans l'Histoire, de faire, eux aussi (par rapport aux événements mythiques), une histoire qui leur soit propre et exclusive, une Histoire « originale » ; en somme, ils ne se reconnaissent aucune originalité : ils répètent les actions exemplaires effectuées à l'aube des temps ». Ces sociétés dévalorisent en général tout changement, trahissant, comme l'écrit LÉVI-STRAUSS<sup>2</sup>, cette « fidélité têtue à un passé conçu comme modèle intemporel ». Les historiens du continent africain soulignent encore ceci : « Le temps n'est pas la durée qui rythme un destin individuel. C'est le rythme respiratoire de la collectivité. Ce n'est pas un fleuve qui se déroule à sens unique à partir d'une source connue jusqu'à une embouchure connue. Le temps africain traditionnel englobe et intègre l'éternité en amont et en aval. Les générations passées ne sont pas perdues pour le temps présent. Elles restent à leur manière toujours contemporaines et aussi influentes sinon davantage que de leur vivant. »<sup>3</sup> Contraire devrait être la cosmologie musulmane.

Pourquoi ce détour par les religions ? C'est que la pratique du terrain, oasien et saharien en l'occurrence, semble bien contredire cet aspect historique des religions théomonistes en général et de l'islam en particulier. À lire mes carnets de terrain, la dimension du temps telle que nous la concevons aujourd'hui en Occident ne semble pas être la populaire des oasis. À une jeune fille de Djanet (Algérie)<sup>4</sup> :

« Selon toi, depuis quand existe l'oasis de Djanet ?  
 - [hésitations...] Quinze ans ?  
 - Mais tu m'as dit toi-même que tu as vingt et un ans et que tu es née ici à Djanet ! ?  
 - Alors, peut-être que Djanet n'existait pas... »

Dans les oasis de l'oued Draa ou du Jérid, il est fréquent que se formulent des réflexions très semblables. Tout ce qui est vieux a généralement cent ans ou un de ses multiples (deux cents, trois cents...), grandeurs choisies avec une impression de hasard, presque de désinvolture vis-à-vis de l'Histoire. La palmeraie a cent ans, la ville ou tel quartier date de cent ans, ce jardin-là aussi... Le chiffre cent alors n'a plus valeur numérique ou quantitative, mais qualitative, c'est un ordre de grandeur absolu, la qualité du vieux. On en vient réellement à douter de l'historicité du temps oasien. Pierre BOURDIEU<sup>5</sup> (dans ses premiers travaux) notait ceci des Kabyles qu'il étudiait : « Pour le paysan vivant dans le milieu naturel, le temps n'a pas la même signification que dans le milieu technique où la durée est objet de calcul ; [...] l'esprit paysan (décrit dans l'universalité de sa tradition) implique la soumission à la durée, la vie agricole étant faite d'attentes. Rien ne lui est plus étranger qu'une tentative pour prendre possession de l'avenir. » Les oasiens ne baignent-ils pas dans l'islam ? ne sont-ils pas imprégnés de cette historicité du temps musulman ? On pourrait aussi le formuler (faussement, j'y

<sup>1</sup> p. 234 in ELIADE M. - *Mythes, rêves et mystères*, Paris, NRF-Gallimard, 1957.

<sup>2</sup> p. 282 in LÉVI-STRAUSS C., 1990, *op. cit.*

<sup>3</sup> p. 12 in HAMA M.B., KI-ZERBO J. - La dynamique du temps africain, *Le Courrier de l'Unesco*, Paris, août-sept. 1979, pp. 12-16.

<sup>4</sup> Avril 1993. *Nota bene* : il semblerait que l'oasis de Djanet existe depuis le XV<sup>e</sup> siècle.

<sup>5</sup> p. 103 in BOURDIEU P., 1958, *op. cit.*

viendrai) ainsi : pourquoi donc ces oasiens ne partagent-ils pas notre conception occidentale du temps puisqu'ils tiennent leur cosmogonie d'une religion révélée tout comme celles qui fondent notre civilisation judéo-chrétienne ? Faut-il voir ici la défaite d'une explication holiste par la religion ?

Si on parle d'avenir, de futur aux jardiniers du Jérid, on s'entendra répondre en écho comme pour coller à cette image d'Épinal du musulman fataliste : *mektub* ! le destin (littéralement « c'est écrit » — cf. « L'activité invisible », p. 198). Malgré cela, sans doute faut-il voir un peu de cette défaite. Tout ceci cependant appelle de nombreuses réponses. Tout d'abord, cette apparence de non-temps chez l'homme quotidien, quand dans les récits se télescopent parfois occupation romaine, arabe et française, n'implique pas une réelle abstraction à une Histoire. Au contraire, les récits de fondation<sup>1</sup> des oasis, des villages, d'un groupe ne sont pas des faits mythiques, mais des relations de choses passées. Si la chronologie est incertaine et retravaillée, elle intervient pourtant, elle existe. Il y a dans ces conceptions, malgré les réticences à se plier à notre ordre du temps, une inscription dans l'Histoire.

### *Le temps naturel*

Il est possible aussi de faire intervenir un système d'explication beaucoup plus convaincant que celui qui entérine l'islam comme seul ressort des perceptions du temps ou de l'espace. Mais cela demande aussi une remise en cause des référents utilisés pour lire les sociétés musulmanes. Quand je m'interroge sur la notion du temps en oasis, j'en compare par force son exotisme à un référent qui est une notion du temps vécue en Europe fin du XX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas uniquement par coquetterie intellectuelle que je recadre le sujet objectivant par rapport à son objet (de recherche). Ce temps, le nôtre, était autrement différent avant les formulations de E. KANT et de W. von HUMBOLT (tout chrétiens qu'ils étaient par ailleurs). La vision traditionnelle qui prévalait à leur époque était celle d'une Histoire par âge : jeune, adulte, vieillesse. En fait, on pensait l'Histoire par analogie à la Nature, au développement des plantes : une naissance, une maturité, une mort. Pour autant, l'Histoire n'était pas ces infinis cycliques, cela ne figurait que le mode de développement des événements. Il est très séduisant de penser que l'on peut prêter une perception analogue aux oasiens.

Dans les ouvrages ou articles traitant des oasis, une constante (après celle de l'eau, cf. « Le gué obligatoire », p. 30) est de s'attacher aux liens entre oasiens et palmiers dattiers, ce qui est au demeurant fort légitime au vu de la place centrale que cette plante occupe dans cet univers. Systématiquement et quelles que soient les oasis, les observateurs (ethnologues, géographes, administrateurs) notent l'anthropomorphisme que les oasiens attribuent à cette plante reine.

Généralement, on l'explique par le fait que « le palmier est l'arbre béni des Arabes. Il sert à tous les usages. »<sup>2</sup> Tant comme aliment que comme matériau, la liste est longue, il est vrai, des emplois que l'on a su tirer du palmier dattier (cf. Chapitre 5 : Hommes et plantes, l'agriculture, « Le palmier », p. 64). Les oasiens lui prêtent aussi des âges, souvent quatre au cours de sa vie (qui peut durer une centaine d'années, autre sujet d'identification à l'homme), différents stades dans sa croissance liés à sa vigueur,

<sup>1</sup> Cf. « Les histoires larges des oasis », p. 274.

<sup>2</sup> p. 115 in MASSELOT F. - Les dattiers des oasis du Djérid, *Bull. de la Direction de l'agriculture et du commerce*, Tunis, janv. 1901, pp. 114-161.



sa productivité et sa taille. Le sens de cette identification semble être de l'homme vers le palmier, du moins, d'après la littérature. Or, quand par exemple au Jérid on souhaite une journée *degla* (cultivar aux dattes très sucrées, lumineuses et douces) à un ami<sup>1</sup> ou qu'au Maroc (Zagora) le mot palmier en berbère, *tafort* (plur. *tifarhine*), désigne également par extension une jolie fille, c'est bien le sens inverse qui semble travailler. Cet anthropomorphisme qui établit un parallèle entre l'homme et le palmier, c'est-à-dire qui attribue au palmier des qualités humaines, il est sans doute en partie possible de le retourner : ne serait-ce pas plutôt l'homme qui prendrait modèle sur la Nature pour se représenter sa vie et l'Histoire : une naissance, une maturité, une mort ? L'homme de l'oasis ne s'attribuerait-il pas des qualités « naturelles » ?

Cette hypothèse se présente séduisante à plus d'un titre. D'abord, elle pourrait permettre de mieux saisir un temps non plus vécu comme simplement linéaire ou simplement cyclique, mais composé d'une suite de générations, une Histoire comme une suite de cycles récursifs et évolutifs entre la naissance et la mort : nous sommes dans l'ordre de la génération, à la manière des noms qui s'énumèrent comme une généalogie, *Brahim ben Mohammed ben Rouissi* (*ben*, « fils de »), des jardins, et du parcellaire, qui changent de propriétaires avec les morts. Une identification de son temps à celui de la nature définit le champ de sa pratique, celui de sa nature, de son jardin. Dans la partie consacrée à une anthropologie de l'espace oasien (chapitre 4, partie 2), il ressortait déjà des niveaux d'association entre temps et espace définis, en quelque sorte, par le degré de la possibilité de pratique. Le niveau de *praxis* de l'agriculteur, comme individu, est celui du jardin dans son organisation interne ; le façonnage de l'espace au-delà, au niveau des jardins, du groupe de jardins, est celui de la génération. On comprendra mieux aussi, avec cette hypothèse, l'évolution des jardins, leur dynamique qui semble toujours circuler entre mort et résurrection. Ceci explique peut-être mieux le « naturel » (tel que perçu par les Jéridi) de la trajectoire des jardins et qui le semble si peu aux agents extérieurs de développement, plus « évolutionnistes linéaires » dira-t-on (cf. plus loin p. 247 et en fin de chapitre p. 254).

Cette hypothèse de travail sur une perception oasienne du temps concilie à la fois un temps historique et un temps pensé par analogie au temps naturel. Cette conception ménage simultanément une place au sentiment d'une évolution historique — et là se relève fortement l'empreinte cosmogonique de l'islam (celle d'une création, de l'événement prophétique, de l'Hégire, de la conquête...) — et une place à une limitation du temps et de sa *praxis* au niveau de la génération. Cette référence au temps naturel, tel qu'il l'est proposé ici, ne s'embarrasse pas d'une conception — pour ma part et celle des oasiens considérés dans la norme — qu'on pourrait dire « fusionnée » à la Nature. Une proximité peut-être (et à tempérer selon les acteurs concernés), mais certes pas une adaptation en symbiose du fait du caractère « traditionnel », comme a pu le prôner une certaine littérature ethnologique : concevoir des sociétés incluses dans la nature et par conséquent à qui l'on peut appliquer (et non à nous) des modèles déterministes est une véritable réduction stérile.

<sup>1</sup> Salutations entre amis au Jérid : *sbahak el nur* (« ton matin la lumière », que ta matinée soit enluminée), ou *sbahak degla u halib* (« ton matin degla et lait », que ta matinée soit [douce comme] la degla et le lait).

« On peut le dire à une jeune fille ?

- Exactement ! tu as trouvé exactement comment le dire !

- Pourquoi *degla u halib* ?

- *Degla*, car c'est sucré, c'est très bon, pour que le matin et la journée soient très bonnes, et le lait, blanc, c'est signe de paix. C'est bon le *degla* et *halib*, ça suffit pour se nourrir. » (Degache, le 26 janvier 1996)



### Le temps quotidien

Ce ménage à deux, deux temps de l'évolution historique et de l'analogie naturelle, peut encore certainement accepter un troisième membre, *el wakt* (« le temps », au Jérid) : le temps plus quotidien encore, non du projet, de la stratégie sur le jardin (pour demeurer sous les palmiers dans nos exemples), mais du travail que le jardinier y effectue journallement (*kul yum*, tous les jours), physiquement et directement. Claude RIVIÈRE<sup>1</sup> s'approche passablement de cette vue en se posant la question sur l'Afrique Noire et l'Europe : « mais n'y aurait-il pas pour lui [l'Africain] comme pour nous à distinguer entre un temps non-utilitaire (mythique, historico-légendaire, généalogique), un temps écologique (cycles annuels, saisons, lunaisons) et un temps utilitaire (semaine, journée), quitte à signaler des chevauchements de systèmes ? » Je serais tenté de répondre que peut-être oui, nous avons aussi trois temps en Europe, mais qui ne s'organisent pas dans leurs articulations de la même manière que les oasiens. Pour le cas qui nous intéresse, les temporalités des oasis jéridi se déclinaient ainsi : un temps non utilitaire (mais non moins utile) qui serait « historico-légendaire » ; un temps écologique des cycles annuels et saisonniers<sup>2</sup> de la nature oasienne qui engloberait alors les généalogies ; un temps utilitaire (en ce qu'il sert de cadre quotidien) qui tirerait à lui les lunaisons, sachant l'importance qu'on lui accorde dans l'islam<sup>3</sup>, et compterait les semaines et les journées (*yem*, sing. *yum*).

Pour l'agriculture des palmeraies, les semaines s'apparentent parfois plus aux *nubat* (sing. *nûba*, ici le tour d'eau d'irrigation, mais ce terme en général désigne un rythme<sup>4</sup>). Pour situer un événement, les jardiniers font d'ordinaire référence au moment de l'irrigation (de la dernière, l'avant-dernière) plutôt qu'à la semaine (même si la semaine est bien différenciée par sa ponctuation du jour de la prière, le vendredi). Les fréquences des *nubat* varient d'oasis à oasis (de quatre à quinze jours) et parfois au sein d'une même oasis. En ce qui concerne la journée, nous avons déjà noté plus haut (Partie 3, chapitre 8) qu'il s'agit de l'unité classique et pratique, non de mesure du temps, mais de compte d'événements. C'est la répétition d'un geste qui importe. Si une activité se répète *x* jours de suite dans un jardin, c'est ce « *x* » qui comptabilise l'action, quelle que soit la durée (disons en minutes ou en heures) de l'action, et même si par ailleurs le jardinier se représente fort bien la difficulté, l'investissement en effort, de telle ou telle tâche. En fait, le travail n'est pas relié directement au temps et en cela nous avons affaire à une conception préindustrielle si l'on se réfère à l'histoire européenne, où la force de travail n'était pas encore une valeur marchande aliénable comme le définit Marx (voir la limitation de cette affirmation Chapitre 7 : Organisation sociale du travail agricole, p. 118 et Chapitre 11 : Conflits de représentations, p. 180). Quand on s'aventure à demander cette fois la durée d'un événement, le jardinier recourt, par défaut, à cette unité de compte dans sa réponse<sup>5</sup>. Mais la journée peut évidemment

<sup>1</sup> p. 365 in RIVIÈRE C. - Le temps en Afrique Noire, Concept, comput et gestion, *Anthropos*, 1995, pp. 365-376.

<sup>2</sup> Sur la question des saisons, se reporter à « La classification impossible » (chapitre 5).

<sup>3</sup> Précisons que l'année musulmane diffère de l'occidentale en ce qu'elle est composée de 12 mois lunaires. Le calendrier chrétien (l'origine en est le Christ) actuellement en usage en Occident possède une base solaire, ce qui le fait coïncider avec les saisons (le mois de mai s'écoule toujours au printemps par exemple), tandis que celui de l'islam (l'origine en est l'Hégire) se fonde sur les lunaisons (et il y a alors rotation de l'année par rapport aux saisons). Les deux calendriers, et d'autres encore, s'utilisent au Jérid. Voir un peu plus bas.

<sup>4</sup> *Nûba* est également une musique dans les *hadra*. « C'est quand les hommes *yethrob al bendir* [frappent le tambour] en passant devant le *weli* et qu'ils changent alors de rythme [*naghma*], ou plus exactement en faisant le tour des *weli*, quand ils s'arrêtent devant le leur. Ce rythme devant les *weli* est plus rapide et s'appelle *nûba*. Ce changement est dû au respect (*e'teram*) qu'ils ont vis-à-vis du *wili*. »

<sup>5</sup> Ce qui m'a valu quelques problèmes de compréhension au départ de mes enquêtes de suivi (comme cet exemple

s'envisager comme temps de travail quand ce travail est exclusif : si l'on emploie un salarié payé à la journée pour la pollinisation des palmiers par exemple, on en attend bien sûr qu'il y consacre réellement sa journée, entendu alors pour environ sept ou huit heures selon les saisons. La durée des journées de travail d'ailleurs change aussi : un jardinier *khammes* à Nefleyet donne ces horaires de travail : l'hiver de 8 à 16 heures et l'été de 5 ou 6 heures à 11 heures ou midi. Quand il s'agit d'une tâche d'entretien classique, équivalente à celle du métayer, même rétribué à la journée, ce qui importe davantage que le temps effectif consacré est la présence et le résultat, d'autant que dans ce cas l'assiduité de l'employeur sur l'exploitation (et donc son contrôle direct sur le temps) est rare.

C'est donc globalement la « journée » (*el yum*) qui marque le temps du travail oasien dans les jardins. N'en concluons pas trop vite à l'incapacité du jardinier de manipuler des subdivisions plus fines du temps : celles-ci trouvent leur heure au moment de l'irrigation. Le système classique de répartition des eaux (quand elles ont à être partagées parce que provenant d'un cours d'eau, comme à Tozeur) divise pour des subdivisions de l'*oued* d'abord en volume (le débit, dans les faits), puis en temps. Aujourd'hui, c'est la montre qui délimite le temps d'allocation d'eau à chaque jardin. Chaque jardinier, à défaut de la surface précise de la parcelle qu'il travaille, connaît exactement le temps qui lui est dévolu dans la succession des tours d'eau, à la minute près (ou disons à la courante division minimale de l'heure — *sa'a*, plur. *swa'a* — en cinq minutes, le *draj*, par exemple : *araba* (quatre) *draj* égalent vingt minutes). L'heure précise de début et de fin d'irrigation n'est pas ce qui prime, la durée est ce qui importe. Le droit à la prise d'eau passe successivement d'ayant droit à ayant droit, celui qui prend sa main d'eau règle sa montre sur celle de son prédécesseur. Autrefois, avant la montre, les agriculteurs oasiens utilisaient le mouvement des étoiles la nuit (*nujum*, sing. *nijma*) ou les subdivisions diurnes des prières, et de manière plus précise, le *ghayel*, la portée de l'ombre de l'homme (mesure dite *khatua*<sup>1</sup>), ou un nombre de *gaddus* (poterie trouée jouant la fonction de clepsydre<sup>2</sup>) si une personne chargée de la comptabilité et de la gestion des droits d'eau officiait dans la palmeraie. Aujourd'hui, presque tout le monde dispose d'une montre, mais dont l'heure de Greenwich, officielle, se superpose à l'heure vraie, donnée par le cadran solaire. Cette heure vraie est réservée au culte d'une part (moment des prières) et règle d'autre part, comme dans différents pays d'ailleurs, les travaux journaliers dont l'exécution est en partie fonction du jour réel, c'est-à-dire du jour utile.

---

classique et évident ici : quatre jours [de travail] pour récolter huit bottes de salades). Outre la mesure du temps, les unités de mesures de surface, de masse et de volume m'ont été problématiques pour un recueil de données exactes tel que je l'entendais. Cf. la notion de rendement au Chapitre 11 : Conflits de représentations, « Le rendement et le jardin : une incompatibilité ? », p. 190.

<sup>1</sup> Le calcul du *khatua* se fait en pied (*gdem*) tel que 12 *gdem* valent 4 m à El Hamma, donc 1 m vaut 3 *gdem*.

<sup>2</sup> Le temps correspondant à celui d'écoulement de l'eau du *gaddus* varie entre oasis. Pour Tozeur, cela correspond à un douzième d'heure, c'est-à-dire cinq minutes.

Les Grecs l'employaient déjà sous le nom de « *kados* » ou « *metretès* », une mesure de capacité reprise par les Romains sous le nom de « *cadus* », représentée par un vase en terre cuite avec une pointe pour l'enfoncer dans le sol, et qui était destinée à conserver le vin. Mais seuls le nom et la consistance matérielle du vase a subsisté. p. 51 in

LEGENDRE M. - *Survivance des mesures traditionnelles en Tunisie*, Paris, Puf, 1958.

Le récipient qui aujourd'hui contient le *qëshem* (*legmi* fermenté) est une amphore aux formes antiques appelée *batia*. Cf. Chapitre 8 : Les pratiques de l'espace.

Si bien souvent on s'accorde à dire que la rencontre du monde moderne et du traditionnel (africain par exemple) fut un choc de civilisations, celle du temps occidental et du temps oasien ne semble guère avoir produit d'étincelles en se télescopant. Que soit utilisée la montre plutôt que le *gaddus* pour la mesure du temps d'irrigation n'a pas entraîné de révolution dans l'univers de la palmeraie, sinon qu'il est plus commode d'avoir une trotteuse au poignet que compter les récipients vidés. Il s'agit de la rencontre de deux sociétés aux temps historiques. Cette similitude de structure temporelle entre Occident et oasis permet un glissement d'un plan à l'autre du temps, comme catégorie de l'expérience, plutôt qu'un assaut vainqueur de la modernité. Les détails sont dans une vue d'ensemble mineurs et de fait, doivent rester ignorés de tout grand bouleversement. Ces glissements s'opèrent d'ailleurs avec une réelle facilité, avec la même aisance que les Jéridi ont de tutoyer le Romain dans l'Histoire locale.

Le plus évocateur à ce niveau est la coexistence de divers calendriers. Le calendrier officiel et universel (le grégorien) n'a pas supplanté le précédent en se généralisant avec la colonisation, il n'a su que se surimprimer aux autres. S'agissant du Maghreb, on ne s'étonnera pas d'avoir aujourd'hui au Jérid les deux calendriers grégorien et musulman (de l'Hégire<sup>1</sup>). Ces deux calendriers ne se correspondent pas (sinon par un calcul), car le premier tourne sur des mois solaires, *shahr shemsi* (de *shahr*, mois et *shem*, soleil) et l'autre sur des mois lunaires (son année est plus courte), *qamaria* ou *shahr qamari* (de *shahr*, mois et *qamar*, lune)<sup>2</sup>. En Tunisie, tous les documents officiels sont aujourd'hui datés de la façon internationale, le calendrier musulman se trouve réduit au seul domaine religieux (particulièrement pour le Ramadan et l'Aïd el Kebir, les deux grands moments de l'année religieuse). Pendant longtemps, et au moins jusqu'à l'indépendance du Protectorat, les datations des actes administratifs du gouvernement tunisien devaient comporter la référence à ces deux calendriers. Toutefois les jardiniers des oasis du Jérid ne maîtrisent parfaitement aucun de ceux-ci et le glissement de l'un à l'autre s'en trouve même facilité. En fait, un troisième calendrier ajoute à la confusion : le calendrier julien. Il s'agit du plus ancien et renvoie sans doute à l'occupation romaine de l'Afrique du Nord. Néanmoins, il est en usage dans beaucoup de campagnes maghrébines et est le plus familier des cultivateurs *jéridi* semble-t-il. Le calendrier Julien a été créé en l'an 708 de Rome, par Jules César qui voulut mettre le calendrier romain de douze mois lunaires en accord avec le cours du Soleil ; on pensait l'année alors durer exactement 365 jours 1/4. Ce calendrier est en avance aujourd'hui de treize jours sur le grégorien ; les noms des mois ressemblent fortement aux grégoriens, ce qui n'a rien d'étonnant puisque ce dernier en est issu. Cependant, on le dénomme aussi curieusement *hadjimi* ou persan. L'énumération des mois de ce calendrier par un jardinier (lorsqu'il est connu) s'associe dans le discours aux conditions météorologiques et aux activités agricoles.

<sup>1</sup> L'Hégire (de l'arabe *hidjra*, fuite) est l'ère de l'islam, qui débute en 622 de l'ère chrétienne, date à laquelle le Prophète Mohammed s'enfuit de la Mecque à Médine.

<sup>2</sup> C'est le cas également à Djanet : le calendrier universel basé sur le soleil (*tafik*) et un calendrier musulman basé sur la lune (*ayor*). En fait de calendrier musulman, il s'agit bien d'un rythme lunaire, mais contrairement à l'usage général en islam, ce sont des mots tamahâq qui dénomment les mois. Ainsi en est-il de *talit satafet* (mois noir, dangereux avec les *kel isuf*), *talit talghat* (mois jaune, couleur positive, mois de naissance du Prophète), ou encore *tag azum* (précédent *azum*), *azum* (ramadan), *tesese* (boire) ou *tetete* (manger) (en contraste avec l'ascèse d'*azum*, et qui commence avec la fête *amud wen tesese* ou *amud wen tetete*, soit en arabe *aïd sghaier*), *djermuden* (mois entre les deux fêtes, c'est-à-dire avant la fête *amud wan tafaske* (fête du sacrifice, soit en arabe *aïd el kebir*, où l'on égorge le mouton), etc. Le « vrai calendrier » musulman (avec mots arabes) est également aujourd'hui en usage.

Janvier : *âyunar*, au début *nar*, très froid, à la fin *nuar*, les fleurs poussent, le temps change ;

Février : *furâr*, le jour et la nuit sont de taille identique, c'est le temps de fécondation ;

Mars : *mars*, c'est le moment des oiseaux (*izeft*), car c'est le moment où l'on plante les graines ; si la pluie tombe, c'est bien pour les plantes, « *mars*, c'est l'or pur » (la pluie est de l'or) ;

Avril : *âbril*, si la pluie tombe en avril à la place de mars, toutes les plantes poussent (c'est-à-dire même le *hashish*) ;

Mai : *mây*, le mois de mai appelle les agriculteurs pour couper le blé ou l'orge (pour Mélaoui ou Gafsa) ; en ce mois, les agriculteurs savent si les plantes (sauf le palmier) vont donner une bonne récolte ou non, et s'il faut donner de l'eau ;

Juin : *yunar* ;

Juillet : *yuliu*, durant ces deux mois (juin et juillet), les agriculteurs savent si la récolte de dattes sera en avance ou tardive ; si la pluie tombe quand les dattes sont vertes, pas de problème, il y aurait problème après ; tous les agriculteurs doivent avoir peur pendant les trois mois août, septembre et octobre.

Août : *rusht* ;

Septembre : *ishtamber* ;

Octobre : *oktuber*, durant ces trois mois, donc, les agriculteurs craignent pour la récolte de dattes ;

Novembre : *nuvamber* ;

Décembre : *dodjamber*, durant ces deux mois, rien de particulier, les dattes sont mûres et c'est le temps de la récolte.

Le seul découpage de l'année finalement qui soit à la fois perçu et pratiqué par tous les jardiniers est la rudimentaire partition du cycle annuel en « été », *sayf*, et « hiver », *shta*. Nous l'avons déjà souligné ailleurs (cf. « Le classement des plantes », p. 83 et « Le travail dans les jardins », p. 98). C'est sur ce schéma simple, et sans doute parce que simple, que les *fellah* « organisent » leur année agricole. Les cultures se succèdent — non selon des dates précises, mais « au moment de » — et elles créent par leurs venues-même l'ordre du temps.

Pour résumer la question du temps dans les oasis du Jérid, on peut dire que la temporalité « autochtone » se vit et se pense certainement en rythmes multiples, des rythmes entremêlés qui ne s'excluent pas mutuellement. Le temps se vit et se pense probablement en trois niveaux : un temps historique, non utilitaire et non moins utile, qui serait « historico-légendaire » ; un temps naturel, écologique des cycles annuels et saisonniers, qui engloberait les généalogies ; un temps quotidien, utilitaire, des lunaisons, des semaines et des journées. Comment cela peut-il tenir ? Une réponse peut sans doute se lire dans l'attitude du jardinier assis devant son feu, du jeune désœuvré au café, se lire dans toutes ces situations d'attente. L'attente n'implique pas la réalisation d'un destin, mais s'oppose à la précipitation. C'est une marque de patience et de confiance : *'rabi isahal*, [que] Dieu facilite les choses.

### Les temporalités de l'oasis

Les oasis jéridi sont l'objet de praxis non seulement locales mais extérieures. En outre, les praxis locales ne sont pas homogènes. La partie précédente (Partie 3) avait été entre autres choses l'occasion de dégager trois paradigmes des praxis idéales-typiques sur l'oasis : « orientalisme » (globalement exploitant et scientifique), « paternalisme » (globalement protecteur et touristique) et « autochtone » (globalement exploitant, jouissant et local).

Les deux premiers paradigmes se rejoignent sur un point important dans leur relation à la nature : une discontinuité cartésienne très marquée qui propose nettement l'homme comme maître de la nature. Cette distance sujet/objet est un des fondements de leur « modernité », en pensant maîtriser de façon totale la nature, l'homme pense maîtriser l'Histoire ; le temps est également considéré comme déshumanisé, comme un flux rectiligne et orienté. La flèche du temps est pointée droit devant, toujours vers le Progrès.

Les deux paradigmes ont en commun cette croyance que se trouvent encore devant eux le progrès, et quand les acteurs animés de ces paradigmes de la praxis sont extérieurs à l'oasis, ils regardent les sociétés oasiennes comme faisant partie du passé. Les temporalités de « l'orientalisme » et du « paternalisme » se rejoignent en fait en ce qu'elles sont des temporalités modernes telles que les entend Bruno LATOUR<sup>1</sup> : un temps « qui passe comme s'il abolissait réellement le passé derrière lui. [...] Ils ne se sentent pas éloignés du Moyen Âge par un certain nombre de siècles, mais séparés de lui par des révolutions coperniciennes, des coupures épistémologiques, des coupures épistémiques qui sont tellement radicales que plus rien ne survit en eux de ce passé — que plus rien ne doit survivre en eux de ce passé. » Il en découle inévitablement une propension à considérer le temps comme homogène, ou les signes du temps comme homogènes. Le XX<sup>e</sup> siècle est au XXI<sup>e</sup> siècle, les outils du XX<sup>e</sup> siècle se doivent à la pratique du XXI<sup>e</sup> siècle. Les temporalités ainsi perçues, celle des oasis jéridi semble alors anarchique, mélangeant indûment les époques.

<sup>1</sup> p. 93 in LATOUR B., 1991, *op. cit.*

Les oasis font alors partie du passé par effet de glissement, de contagion d'un objet du passé sur l'ensemble du système. Comment expliquer autrement que des observateurs européens, comme René POTTIER<sup>1</sup>, puissent considérer dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle que le néolithique perdure à Djanet ? Pour Djanet, c'est la contagion d'une agriculture considérée comme archaïque, la contagion des moulins en pierre pour moulinier le blé ou l'orge (*timunt* pour ceux qui sont à mouvement avant/arrière et *ewiderer* pour ceux qui sont à mouvement tournant) sur l'ensemble de la culture technique des Kel Djanet. Les temps ne pouvant qu'être homogènes, la présence du passé lue dans les oasis rend les oasisiens au passé.

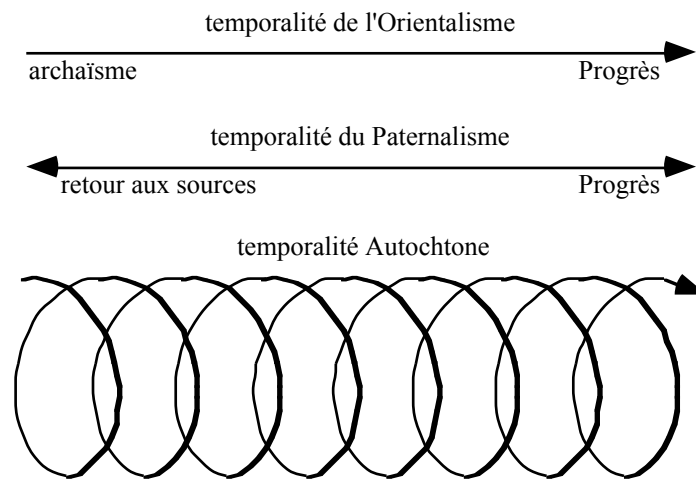


Figure 26 : Les temporalités des trois paradigmes de la praxis oasisienne

Dans les temporalités paternaliste et orientaliste, on détruit pour reconstruire, le présent annule le passé. Ce qui distingue ces deux idéaux-types de la praxis entre eux est la qualité du passé (voir Figure 26 : Les temporalités des trois paradigmes de la praxis oasisienne). Pour « l'orientalisme », ce passé incarné dans l'oasis « traditionnelle » est archaïsme tandis que pour le « paternalisme », il est retour aux sources, sources du vrai savoir-vivre avec la nature, le passé mythifié comme harmonie avec l'environnement. Il est arriération et à éliminer pour aller vers le progrès pour le premier, il est pittoresque, folklorique et à protéger (voire « muséifier ») pour le second. L'un qualifie ce passé de négatif, l'autre de positif, et cela est rendu possible par la distance entre le présent (*a fortiori* aussi le futur) et le passé.

Dans le paradigme « autochtone », l'émergence du passé également dans le présent est davantage acceptée ; le jardinier oasisien, figure typique de ce paradigme, n'est pourtant pas plus dans le passé que le scientifique ou le touriste (figures typiques des deux autres paradigmes). Le mélange des genres ne pose pas de problèmes et n'est pas une réelle question.

Précisons que le temps n'est pas jugé pour ce qu'il est, mais pour la manière avec laquelle il est perçu et vécu selon les trois paradigmes de la praxis oasisienne. Toutes les formes de transitions peuvent localement et concrètement exister, et sans doute n'y a-t-

<sup>1</sup> p. 181 in POTTIER R., 1945, *op. cit.*



il qu'elles qui existent puisque ces paradigmes sont des idéaux-types, c'est-à-dire que le jardinier oasisien, exemple parmi les acteurs du champ oasisien, combine dans sa praxis ces paradigmes en des degrés divers.

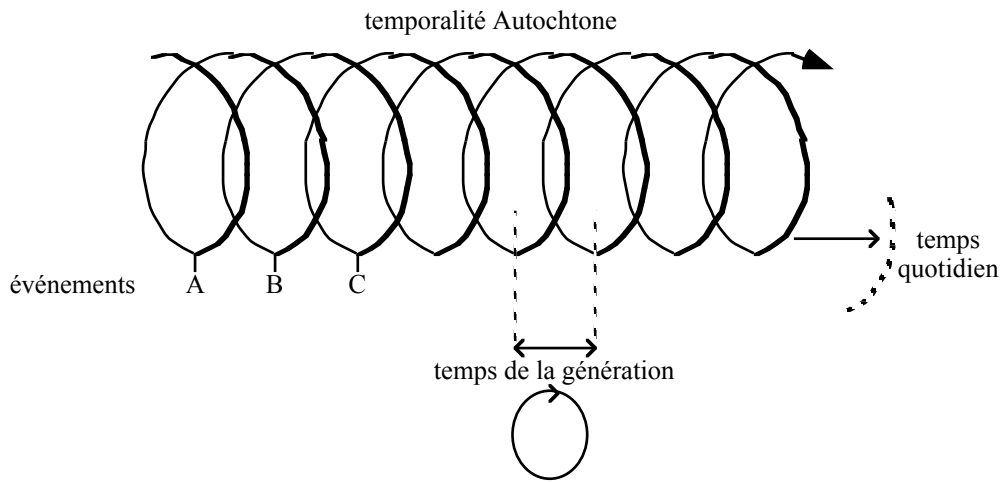


Figure 27 : La temporalité du paradigme « autochtone »

Nous l'avons vu dans ce chapitre, les temps vécus des Jéridi, la temporalité du paradigme « autochtone » peut se décomposer en trois niveaux de temps : un temps historique, non utilitaire, « historico-légitime » ; un temps naturel, écologique des cycles annuels et saisonniers, qui engloberait les généalogies ; un temps quotidien, utilitaire, des lunaisons, des semaines et des journées. La figure représentant la temporalité du paradigme « autochtone » (cf. Figure 27, ci-dessus) donne une image possible de cette temporalité en rythmes multiples, entremêlés qui ne s'excluent pas mutuellement. Présenté ainsi, un temps en cycles, en hélice, on peut mieux saisir comment des événements (A, B et C par exemple) du domaine historico-légitime peuvent se côtoyer aussi facilement. Ces événements A, B et C peuvent être la présence romaine, arabe puis française dans les récits de fondation des oasis. La ligne du temps qui dispose les jours les uns après les autres n'est pas la ligne la plus rapide. Arrangés de la sorte, les événements de l'Histoire peuvent se télescoper plus facilement que s'ils étaient placés sur les lignes droites des deux autres temporalités.

Cette présentation en profil de la spirale est celle d'un regard, un autre serait de la regarder de face. Ainsi, les courbes du temps repassent aux mêmes endroits, parcourent un cercle qui se répète sans être à proprement cyclique. Le temps des générations est comme cela, une répétition dans la durée, qui fait durer. Ce sont les boucles du temps écologique qui se referment avec les cycles annuels, la dynamique entre résurrection, croissance et mort. Comme nous l'avons déjà vu, le temps quotidien est perçu néanmoins comme une durée, une succession des jours, des semaines, des mois. Les différents temps de la temporalité « autochtone », sans s'exclure, au contraire s'intègrent mutuellement.



## La crise est-elle nouvelle, réelle ?

Lorsqu'à l'espace est appliqué un regard avec une conscience de temps, il est permis alors d'appréhender le changement. Les oasis abordent cette intersection de l'espace et du temps pour la juger et ils la qualifient dans les discours en terme de crise. La palmeraie actuelle est confrontée à la palmeraie d'hier, et le verdict tombe : c'est la crise.

### *Le leurre de l'âge d'or*

En se laissant impressionner (*stricto sensu*) par le discours local (sinon scientifique), l'idée viendrait vite que la grande époque des oasis du Jérid est révolue, tandis que le présent n'est plus que le reflet d'une crise à la fois vive et languissante. L'eau ne coule plus comme « avant ». Les récoltes sont moins abondantes « qu'auparavant ». Du temps du système traditionnel d'exploitation en *khammesa*, les superficies étaient plus importantes ; la gestion du patrimoine familial était collective, il n'y avait donc ni problème de morcellement des propriétés ni problème d'indivision... Ce sont là les grands thèmes de la construction du discours sur le passé. On peut se demander dans quelle mesure ce système « traditionnel » n'est pas un système idéal.

Catégories Superficies	Exploitants		Superficies exploitées	
	nombre	soit en %	hectares	soit en %
de 0 à 0,5 ha	432	36	103	09
de 0,5 à 1 ha	312	26	161	14
de 1 à 2 ha	264	22	334	29
plus de 2 ha	192	16	552	48
Total	1 200	100	1 150	100

(d'après KASSAH, 1993, *op. cit.*)

Tableau 14 : Structure de l'exploitation dans la palmeraie de Tozeur

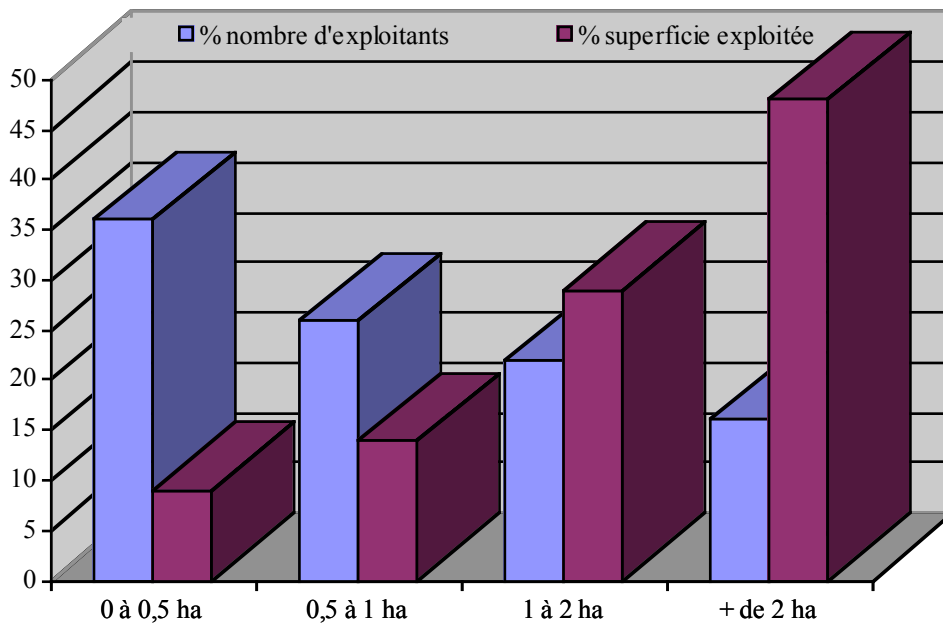


Figure 28 : Structure de l'exploitation dans la palmeraie de Tozeur

Certes, on ne peut nier que l'indivision peut représenter une situation de blocage (quant aux décisions d'investissement par exemple), mais il ne s'agit certainement pas d'un problème nouveau ; il est difficile de savoir si ce problème s'est accru ou non. On ne peut oublier non plus que la pression démographique peut induire une division des jardins. Si la population des propriétaires augmente et celle des travailleurs diminue (concurrence avec les activités extra-agricoles), la main-d'œuvre devient, comme l'eau, un facteur limitant, car rare : les choix stratégiques de production privilégieront sans doute alors une intégration au marché, par une spécialisation des cultures (concentration des activités) par exemple. Dans ce cas, le système tendrait à être moins vivrier. Le raisonnement inverse peut également se tenir : l'augmentation du nombre de propriétaires conduit à la diminution de la surface des parcelles qui tendra vers l'abandon ou la transformation en potager. Il est facile de spéculer sur l'avenir... Et le présent ? Les discours sur la dégradation de la palmeraie oublient que les grandes exploitations de plus de deux hectares représentent aujourd'hui la moitié de la surface cultivée, et que cette classe est concentrée entre les mains d'une petite proportion des exploitants (48 % de la surface cultivée à 16 % des exploitants dans la palmeraie de Tozeur, voir Tableau 14 et Figure 28). Ce que l'on se « rappelle » alors est plutôt ce que l'on « oublie » du présent : une inégalité dans la répartition des terres.

Le passé était différent du présent, sans aucun doute. Mais comment apprécier l'évolution de l'oasis ? Il faudrait mener une étude foncière poussée permettant de mettre à jour les mouvements des jardins et des propriétés à l'aide, par exemple, des archives de cadastres si elles existent, et de vérifier si la taille moyenne des propriétés diminue ou augmente, si cette moyenne est pertinente (analyse des écart-types), etc. La revendication d'un âge d'or<sup>1</sup>, toujours passé, n'est pas particulière au Jérid. Mais jouer

<sup>1</sup> Notons que l'expression « âge d'or » est un des âges poétiques appelés les « quatre âges » qui se vent admirablement au « temps naturel » défini un peu plus haut (voir p. 243). On trouve ainsi l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, et l'âge de fer. L'âge d'or est placé sous le règne de Saturne, c'est une ère d'innocence, de bonheur, d'abondance, mais, et c'est ce qui rend un peu abusif son emploi ici, sans travail.

le jeu du *bikri*, « l'auparavant », permet aussi aux Jéridi de placer leurs revendications quand ils ont rarement la parole.

Cet âge d'or, comme l'axe primordial de l'eau comme facteur explicatif de la société, est selon moi une mystification. Dans l'action concrète (du développement par exemple), l'intérêt de ce rejet peut éviter de poser l'axiome du passé heureux et permet de dépasser la tentation de reconduire une structure passéiste. Car si l'on veut vraiment se tourner vers le passé, sans doute verra-t-on, en accord avec BISSON<sup>1</sup>, que l'oasis n'a pas toujours placé l'agriculture en son centre d'activité : il ne s'agissait plus vraisemblablement que d'une activité annexe. Avec une histoire vieille d'au moins deux millénaires, la région a connu bien des vicissitudes et les crises ne sont pas nouvelles. De plus, rien ne permet d'affirmer qu'effectivement la division des propriétés va croissant. L'échelle des transformations est cyclique pour les jardins, et le temps de roulement des jardins ne correspond pas nécessairement à celui de la palmeraie en général. Y a-t-il vraiment crise ou existe-t-il une crise permanente, c'est-à-dire une révolution permanente des jardins, systèmes d'autoreproduction, rodés, préservant de l'immobilisme et de la sclérose ?

Mais l'expression de l'âge d'or dans le discours semble presque davantage émerger dans les communications scientifiques. On peut y voir avec pertinence la manifestation du paradigme « paternaliste » (voir « Orientalisme, paternalisme et le cas autochtone », p. 159). Peut-être faut-il se méfier des regards « ethnologisants » sur une société. Certes, la perspective historique est très désirable bien que ce travail s'ancre résolument dans la description du présent (car, cette thèse le montre assez, tout ne s'explique pas par l'histoire). Mais trop souvent l'observateur scientifique recherche davantage le passé dans le présent plutôt que le présent pour ce qu'il est. Et de fait, c'est souvent un regard nostalgique qui décrit, plus passéiste que la réalité mouvante : la société évolue, semble-t-il, plus vite que les études sur elle. Les interlocuteurs locaux s'indignent parfois de cette « quête de la survivance », de la survivance bien entendu du « passé traditionnel ». Ce refus d'une telle lecture de leur société est très clair chez les représentants « modernes » : les conflits de représentations (chapitre 11) n'expliquent pas tous les « oublis » des acteurs oasiens. Lors de renseignements pris sur les '*arush* ou le *rahn*<sup>2</sup>, on s'exclame souvent « mais, c'était avant, ça ! » Et effectivement, sans doute il n'y a pas volonté de cacher, mais au tout au plus de ne pas en parler : cela fait parti d'un passé, certes remanié, mais du passé tout de même. Le poids effectif des '*arush* est moindre aujourd'hui et le *rahn* ne se pratique plus. Cela intrigue notamment les agriculteurs que pour décrire le présent, on s'intéresse outre mesure aux choses enterrées.

<sup>1</sup> p. 18, BISSON J., 1995, *op. cit.*

<sup>2</sup> Les '*arush* (sing. '*arsh*) sont les familles lignagères ; le *rahn* était une pratique d'emprunt qui laissait l'usufruit du jardin à celui qui prêtait l'argent au propriétaire du jardin.

La référence au passé sert au Jérid de trame d'explication du supposé mauvais fonctionnement d'aujourd'hui. La construction du passé, que l'on doit distinguer de la construction de l'Histoire parce qu'elle réfère à « l'état » et non à « l'évolution », n'est cependant pas aisée, et ce pour des raisons politiques : dire que des problèmes d'aujourd'hui n'existaient pas hier n'est pas la même chose que dire qu'hier était mieux qu'aujourd'hui. Car de quoi relève « hier » ? du passé de la politique de Bourguiba, qu'aujourd'hui le président Ben Ali efface par le « Changement »<sup>1</sup>, et un peu plus loin de la période coloniale française (ou du Protectorat, si l'on préfère). Il arrive parfois que des discussions flirtent avec ces époques dans l'atmosphère d'une douce nostalgie, mais c'est pour brusquement s'interrompre : affirmer que le passé était meilleur serait une insulte à la marche vers le progrès que la Tunisie a entreprise avec la nouvelle présidence du Général Ben Ali depuis 1987.

Pourtant, ce sentiment de dégradation demeure latent pour le Jérid. Une stagnation qui apparaît dégradation en contraste avec la marche du monde. Pour quelles raisons ce sentiment ? Tout d'abord, il est bien possible qu'un objet-système important comme une oasis puisse avoir une inertie donnant une fausse apparence d'immobilité alors qu'en son sein, les choses bougent bien davantage : c'est ce que nous verrons un peu plus loin (p. 254). Deuxièmement, on doit tenir compte de l'adaptation du discours des oasiens.

### *L'adaptation du discours*

La crise ? Les agriculteurs ont à adapter leur discours à leurs interlocuteurs (comme toujours et comme tout le monde). Ce que cette situation a en propre est l'attente que les jardiniers peuvent avoir de personnes perçues comme détenteur du pouvoir dans le domaine de l'agriculture : ils tiendront opportunément un discours un peu alarmiste pour pouvoir tirer — on ne sait jamais — quelque chose. Cette attente d'un bénéfice extérieur est aussi, pour le Jérid, la manifestation d'un sentiment d'être en dehors des choses. On se trouve en Tunisie, certes, mais loin de la capitale, les interlocuteurs seront toujours des étrangers. La représentation du pouvoir est fortement connotée géographiquement : c'est le rapport du Nord au Sud (autant dans le cadre tunisien que dans celui des rives de la Méditerranée), c'est le rapport du monde « civilisé » au monde de la « misère » (pour reprendre des termes maintes fois entendus au Jérid). Il est curieux d'observer combien les Tunisiens étrangers au Jérid nient l'existence de sens particuliers et locaux de certains mots. Conflits de représentations, mais aussi conflits sur la manière de dire les choses de l'oasis, une violence symbolique sur la légitimité du vocabulaire, avec en toile de fond l'autorité de l'arabe littéraire. En fait de discours, on touche là au plus concret. Par exemple, on n'accordera pas qu'ici *ghâba* puisse signifier jardin, puisque ça veut dire forêt ! Ou *freza* : c'est le seul mot que l'on doit utiliser... bien qu'il ne désigne que des fruits en général non consommables (tandis que le terme local *maghmagh*, plus approprié, désigne des dattes impropres uniquement destinées à l'alimentation des animaux).

<sup>1</sup> Les manifestations orchestrées par l'État à l'occasion du quarantième anniversaire de l'Indépendance (1956-1996) en ont été particulièrement révélatrices en insistant plus sur le « Changement » que sur l'Indépendance proprement dite : aucun des journaux qui consacraient des pages spéciales à cette commémoration, ou éditaient des suppléments pour l'occasion, ne s'attardaient à rappeler le fait de l'Indépendance par Bourguiba, mais avaient leur discours résolument tournés vers les neuf années de Ben Ali et sur les réalisations et perspectives de Progrès de la Tunisie (les médias sont étroitement contrôlés, voire manipulés, par le Gouvernement).

Revenons au contenu des discours jéridi. La division des jardins (à la suite des héritages) est l'explication courante de la taille jugée trop exigüe des jardins. La palmeraie est émiettée, ou plutôt : la palmeraie s'est émiettée, car ce ne pouvait être en aucun cas de même *bikri* (dans le passé), puisque cet univers révolu, dans son imposante quiétude, tenait de l'achèvement. C'est encore une manière de trouver une réponse adaptée aux questions que se pose l'interlocuteur extérieur (des questions qu'on ne se posait pas forcément) sur le « comment ça marche » et lui fournir une réponse logique au « pourquoi ça ne marche pas comme ailleurs ». La même procédure de recherche étiologique est assumée pour l'Européen, ou l'Étranger en général, lors des manifestations religieuses locales. Exemple : à la *daghla* de Sidi Bu Ali de Nefta, le 12 mai 1995, durant la procession qui constitue en fait la cérémonie, de jeunes adolescents courent devant le *hadra* (confrérie religieuse organisant la manifestation et à cette occasion la marche musicale). Ils courent torse et pieds nus à en perdre connaissance, les yeux exorbités, la salive moussante et dégoulinante sur le menton. Si d'aventure l'Étranger demande de quoi il retourne, il n'obtiendra pas d'autre réponse que « ils s'amuse » ou « ils font la fête » ! Ils ne s'amuse pourtant nullement, les corps souffrent, ils ont mal et c'est bien à une pratique du soufisme à laquelle on assiste, à des techniques du corps comme moyen d'approcher Dieu. On sait qu'en Europe (on imagine le nord de la Tunisie identique) la fête se pratique pour elle-même, pour son caractère ludique. On suppose dès lors que « ils font la fête » est une réponse qui satisfera et qui a le mérite à la fois d'être compréhensible pour l'étranger et de préserver l'intimité des négociations locales avec les forces invisibles. Une même logique de réponse : l'agriculture du Jérid ne produit pas ou ne fonctionne pas comme on pourrait s'y attendre ? La crise ! l'ordre ancestral est brisé ! : indivision et morcellement, pénurie d'eau. Si les Jéridi sont gênés d'expliquer des phénomènes religieux déconsidérés, au bas mot, par l'orthodoxie en Tunisie (voir « Le monde oasisien invisible : esprits, êtes-vous encore là ? », p. 196), de la même manière les explications les plus faciles sur la taille des jardins sont expressément mises à contribution pour éviter de tenir un discours sur les techniques de l'agriculture locale qu'ils ressentent bien souvent eux-mêmes comme « archaïques » (contamination des deux paradigmes modernes).

### La hiérarchie oasisienne

Dans les pages précédentes, nous avons vu qu'il était difficile de croire en une évolution vers la désagrégation de l'oasis à partir du simple constat des vicissitudes que connaissent parfois les propriétés. Les divisions de jardins sont réelles, mais dans le même temps, des agriculteurs déploient des stratégies contraires de concentration des terres, rachetant des parcelles disséminées puis les revendant au profit d'autres parcelles proches de la plus grande qu'ils possèdent. Outre cette dynamique que les observateurs apprécient fréquemment en sens unique, il n'est pas dit que, d'une part, cette évolution vers la division soit plus perceptible aujourd'hui qu'hier, et que d'autre part, ce qui se passe au niveau du jardin se répercute de manière linéaire au niveau de l'oasis, car ce ne sont pas les mêmes paramètres alors en jeu.

Cela a son importance. Par exemple, le niveau inférieur du jardin est le registre de l'agriculteur. C'est à ce niveau que nous avons affirmé son action possible et à ce niveau qu'elle se concrétise : le niveau du temps court et de l'espace étroit ou limité.

C'est véritablement le cadre de sa *praxis*. Le jardinier oasien sait qu'est hors de sa portée l'ordre supérieur régional, celui sur lequel les services de l'agriculture et le développement ont le regard tourné (statistiques régionales). C'est la question renouvelée du débat sur l'individualisme méthodologique : savoir à quel degré les faits sociaux peuvent se déduire des actions individuelles. Quand des objets à un niveau donné se combinent pour former des ensembles de niveaux supérieurs (selon la terminologie de ce travail, du jardin vers le parcellaire, vers l'oasis), apparaissent certains phénomènes nouveaux que l'on peut dire « émergents », dans le sens qu'ils sont à jamais irréductibles à des causes touchant les phénomènes au niveau des parties. C'est pourquoi il est préférable de parler de « photographies »<sup>1</sup> dans l'étude de cas d'exploitations : nous avons, avec les références, un portrait rapproché au cadre limité ; sa portée est certes réduite, mais néanmoins cet exercice est nécessaire pour ce qu'il fournit comme informations précises.

Nous touchons là une problématique épistémologique très classique et fondamentale des sciences sociales. Depuis qu'Émile DURKHEIM a énoncé l'irréductibilité du social, l'enjeu de la sociologie et de l'anthropologie, dépourvues du recours à l'expérimentation sur son objet, est d'user d'une méthodologie consistant à l'étude à une échelle inférieure de répercussions ou de correspondants de phénomènes d'échelle supérieure. Le problème que soulève constamment cette voie méthodologique est le raccordement entre des différentes échelles : est-ce que l'observation du sous-système des jardins vaut par extrapolation inductive pour l'ensemble du terroir oasien ?

Selon BAUDRY<sup>2</sup>, qui travaillait sur un terrain du nord de la France, les vitesses apparentes d'évolution de l'utilisation des terres varient selon les échelles temporelles et spatiales considérées. En accord avec la théorie hiérarchique, plus les échelles temporelles sont grandes (un pas de temps court) et plus les échelles spatiales sont fines et plus les vitesses moyennes sont élevées. Il découle de ceci un point extrêmement important : la vitesse d'évolution d'un ensemble spatial est inférieure à la vitesse moyenne d'évolution des ensembles qui le composent. Une approche statistique basée sur des taux moyens de changements extrapolés linéairement est clairement inadéquate. Les trajectoires sont des fractales. Pour reprendre notre exemple, on comprend mieux le problème de vue : des lunettes à double foyer. Pour un même praticien du développement, d'un côté sont à sa disposition des statistiques régionales des services de l'administration agricole se penchant sur la production, la taille moyenne des parcelles, etc., et de l'autre un terroir réel sur lequel il va tenter de saisir des dynamiques à travers des objets à sa dimension, c'est-à-dire les jardins (comme le jardin est la dimension de l'agriculteur).

Ainsi, la dynamique observée au sein des exploitations est *a priori* plus rapide que celle de l'oasis, et plus encore que celle de la région du Jérid. Une hypothèse peut être posée en accord avec BAUDRY : au niveau de l'ordre des jardins, ce sont les caractéristiques des cultivateurs et de leurs exploitations (telles que nous les avons définies) qui vont déterminer les évolutions, alors qu'au niveau régional, ces variables auront peu d'importance du fait de l'organisation hiérarchique de l'espace qui donne une certaine autonomie aux différents niveaux. Au niveau régional, les variables déterminantes sont

<sup>1</sup> BATESTI V., 1997, *op. cit.*

<sup>2</sup> p.110, BAUDRY J. - Dépendance d'échelle d'espace et de temps dans la perception des changements d'utilisation des terres, bibl. in AUGER P., BAUDRY J., FOURNIER F. (sous la direction de) - *Hiérarchies et échelles en écologie*, s.l., Naturalia publications, 1992, pp. 101-113.

vraisemblablement les évolutions des techniques, des ressources naturelles, du marché, des activités entrant en concurrence avec l'agriculture. Les causes des changements à intégrer dans les modèles des dynamiques des exploitations sont, entre autres, la composition du jardin, la capacité d'investissement et le mode de faire-valoir. Ces facteurs ne sont pas les mêmes que ceux qui expliquent la dynamique régionale ; il y a certes corrélation, mais ils n'appartiennent pas au même niveau d'organisation.

En terme de prédiction, l'observation de la dynamique d'un hectare de terre au sein de la palmeraie ne peut pas permettre d'extrapoler et de s'avancer sur la dynamique de la palmeraie. En d'autres termes, l'hypothèse de l'existence d'une organisation hiérarchique est posée<sup>1</sup> : existeraient des niveaux d'organisation, entités spatio-temporelles (région, zone, oasis, quartier d'oasis, groupe de jardins, jardin) ayant une certaine autonomie au sein d'une hiérarchie. Une « certaine » autonomie, car l'existence hiérarchique implique aussi que les niveaux supérieurs exercent un contrôle sur les niveaux englobés. De fait, pour le Jérid, s'il est possible d'examiner les statistiques régionales donnant par exemple l'évolution de la production de dattes ou celle d'un mode de faire-valoir, la région est si diverse quant aux « états » rencontrés au niveau des exploitations qu'il est impossible de prédire les évolutions à ce niveau d'organisation. C'est la révolution permanente dans les oasis du Jérid : pour une exploitation donnée, à la fois toutes les trajectoires peuvent être prises (caractère imprévisible) et ne peuvent l'être qu'en réponse à un contrôle de niveaux englobants.

Les seuls facteurs influents pour l'avenir dont nous pouvons faire état se situent au niveau de l'oasis, sinon de la région. Ce sont, entre autres facteurs, le développement (ou le re-développement) d'activités en concurrence avec l'agriculture (autrefois le commerce et le religieux, aujourd'hui le tourisme et la mobilité inter-régionale) et la reconsidération du rapport à cette nature domestiquée de la population par ses différentes composantes (notamment avec l'apport transformant d'une vision « moderne » d'une terre qui produit).

---

<sup>1</sup> Ce n'est plus tout à fait une hypothèse (cf. Chapitre 4 : Des espaces aux lieux en prenant son temps, p. 43 et BATESTTI V., PUIG N., 1998, *op. cit.*).



## Chapitre 15 : Des procès socio-écologiques oasiens

### Zoner ou l'échec du jardin

L'échec du jardin ? Il faut bien nous rendre à cette évidence, car comme nous l'avons vu, en particulier au travers de la typologie des exploitations oasiennes du Jérid, le jardin est un niveau plus ou moins individuel de choix. Ce domaine du restreint contient la possibilité de praxis individuelle la plus forte. Ce niveau, s'il explique par certains caractères les états des jardins (stratégie personnelle, etc.), il ne peut le faire entièrement, car la palmeraie est une construction aussi pleinement sociale : la palmeraie (l'oasis) est l'approche *aussi* nécessaire et complémentaire pour saisir les procès socio-écologiques. Autrement, comment pourrait-on expliquer la conduite du jardin de MARYAM si on ne sait pas qu'il est localisé à Dghoumes ?

Dans ce chapitre, je développe mon travail sur le zonage après le constat de l'échec (forcément partiel) de saisir les procès socio-écologiques uniquement à travers le niveau des jardins. Ce niveau du restreint recèle trop de comportements différents, c'est davantage un niveau de libertés individuelles/culturelles, or je souligne dans « procès socio-écologiques » le préfixe « socio », c'est-à-dire ce qui ne relève pas uniquement de la tactique. Le zonage révèle un assemblage d'oasis (Figure 29). On réalise avec les références que le milieu exerce des influences, pour ne pas parler qu'en termes négatifs de contraintes. Les plus évidentes de ces influences du milieu sont les conditions pédo-climatiques. Mais encore une fois, de quel milieu parlons-nous ? Ici, au niveau du zonage, ce sera le milieu oasien (compris la bourgade ou son absence), un environnement également socio-économiques propre à chaque oasis (ou disons ici, propre à chaque zone) du fait notamment de son histoire. Mais le milieu plus large, le désert ou la steppe — c'est-à-dire un environnement aride, sans ou presque sans végétation —, possède sa propre influence qui ne se trahit pas dans le travail de zonage, sinon partiellement (certaines conditions pédo-climatiques singulières), car les faits anthropiques les masquent. Sa révélation se fait sur un plan encore plus large, celui de « oasis en général ». C'est ici que l'on découvre le milieu de la façon la plus marquée, même si ce milieu agissant est tout aussi présent dans chaque geste des jardiniers. Tout s'intègre naturellement, mais c'est au niveau large qu'est lisible le milieu, au niveau des jardins qu'est lisible le choix.

Figure 29 : Carte de la région du Jérid selon le zonage proposé

(d'après CONFORTI J. *et al.*, 1995)

Pour l'illustration, nous ne retiendrons que quelques marqueurs décrivant le groupe d'oasis de la zone considérée, marqueurs quantitatifs auxquels le travail de suivi a permis de donner un ordre de grandeur et une réalité. Ce travail n'entreprend pas de définir ces zones (nombre d'individus trop faible dans l'échantillon), mais permet en quelque sorte de les illustrer et de faire montre de l'intérêt de ces références avec un exemple d'utilisation. (Pour plus de détails sur les grandes zones d'oasis identifiées, se reporter au document sur le zonage<sup>1</sup>).

*La zone 1 : des oasis qui ont su valoriser des conditions de départ favorables. Exemple de Castilia*

Échantillon concerné : « SALAMA » et « ZAINAB ».

Les oasis de ce groupe ont été créées vers l'Indépendance (cas de Castilia) ou dans les années 1970-80 pour les sociétés civiles.

Résultant d'un effort d'investissement que rendait possible l'origine aisée des exploitants, les rendements sont très bons et sont de loin les meilleurs de l'échantillon. Le palmier est la culture de rente par excellence pour ces exploitations (87 % de la valeur de production chez SALAMA et 94 % chez ZAINAB). La trame originelle des palmiers était alignée et composée uniquement de deglet noir. Pour SALAMA et ZAINAB, les rendements sont respectivement de 71 et 85 kg / palmier productif et de 32 et 64 DT / palmier productif. Le mauvais rendement de valeur de SALAMA s'explique par la dépréciation très forte de la production de datte dont les 2/3 n'était exceptionnellement pas commercialisables l'année du suivi ; ce rendement est potentiellement très fort en année « normale ».

Quand on ramène la valeur totale annuelle de la production de l'exploitation à l'hectare, c'est-à-dire en quelque sorte le rendement de l'exploitation, il est de 4 800 DT pour SALAMA et de 5 400 DT pour ZAINAB.

Cette zone se caractérise aussi par une volonté (et les capacités) des propriétaires de valoriser l'héritage et l'investissement en argent et en temps, ce qui se traduit souvent par une volonté de diversification des productions. Ces deux exploitations possèdent un petit élevage bovin aux revenus laitiers confortables. De plus, SALAMA diversifie sa production fruitière grâce à des citronniers produisant pour 300 DT / an.

L'investissement reste fort dans les deux propriétés, mais leur stratégie diffère. L'une, plutôt de type « entreprise rurale », possède un gérant (*wagaf*) et emploie des salariés. L'autre fonctionne avec deux *khammesa* sur ses quatre hectares. Dans le premier cas, ont été mis en œuvre le labour profond presque complet de la parcelle à l'aide d'un mini-tracteur ainsi que la construction du réseau secondaire de *swâgi* (rigoles d'adduction d'eau) en ciment amenant l'eau directement aux planches de cultures afin de diminuer la quantité de travail de l'irrigation et les pertes d'eau. Cependant, ici l'emploi de la main-d'œuvre souffre d'un manque d'efficacité et grève les coûts de

<sup>1</sup> CONFORTI J. et al., 1994, *op. cit.*

revient, à concurrence du double pour le coût estimé d'une *segya* en ciment (2 500 DT en tout pour 160 m de conduite).

Ces exploitations d'une palmeraie proche du centre urbain de Tozeur ne connaissent pas de problème de commercialisation, pour les dattes comme pour les cultures maraîchères dans le cas du système en *khammesa*. D'ailleurs, dans cette exploitation, 99 % de la valeur de production est vendue, et chez SALAMA, 79 %<sup>1</sup>. Si l'on excepte SALAMA (du fait de la faible valeur de la production et du fort investissement en infrastructure hydraulique et en bovins), les revenus sont très bons : plus de 17 000 DT (en retranchant la part des *khammesa*) pour 4 500 DT de dépenses effectives sur 4 ha.

À noter la bonne efficacité de la mobilisation du travail et sa très grande quantité absorbée en temps par l'exploitation : 5 100 heures de travail chez ZAINAB (soit, avec l'élevage bovin intégré à la parcelle, 1 450 h/ha) et 2 750 heures<sup>2</sup> dans l'hectare de SALAMA. Il semble que le système en *khammesa* instauré chez ZAINAB soit nettement plus efficace.

*La zone 2 : des oasis récentes  
n'ayant pas pleinement profité d'une  
situation foncière et financière favo-  
rable. Exemple de Nefleyet*

Échantillon concerné : « AMINA » et « DJUWAI RIYA ».

Les oasis de ce groupe ont également été créées vers l'Indépendance (cas de Nefleyet) ou dans les années 1970-80 pour les sociétés civiles.

Les revenus des exploitations de cette zone restent bons malgré un manque d'investissement. Le revenu des cultures de l'exploitation AMINA est de 4 200 DT, moins la part du *khammes*, il reste 3 200 DT ; le coût en dépense est de 890 DT. Sur la même surface (1,5 ha), DJUWAI RIYA a un revenu de 3 350 DT pour un coût de 2 700 DT (sans *khammes*, mais avec un ouvrier permanent).

L'investissement en travail est sans doute moins important que dans la zone 1. En exceptant les élevages qui appartiennent au *khammes* ou au salarié et qui d'ailleurs ne sont pas dans l'enceinte du jardin, la quantité de travail annuelle est de 1 600 h/ha chez DJUWAI RIYA et 800 h/ha chez AMINA (dont le *khammes* s'occupe aussi d'une autre parcelle). De plus, il convient de noter qu'il s'agit de deux exploitants qui se déplacent presque tous les jours, ce qui n'est pas le cas de tous les exploitants de jardin. La raison principale en est la distance qui sépare la palmeraie du plus proche village.

<sup>1</sup> Au risque de se répéter, ce fut une mauvaise année et les 2/3 de la production de dattes n'ont pas été commercialisés (mauvaise qualité) et ont été consommés en majeure partie par le troupeau.

<sup>2</sup> En ne prenant en compte que le temps consacré à l'élevage, le temps consacré aux cultures et, dans les travaux généraux, l'irrigation, le nettoyage et un quart du travail du sol (puisque ici le labour se fait complètement une fois tous les quatre ans tandis que normalement, au Jérid, c'est un quart de la parcelle qui est concernée chaque année étalant ainsi le coût, le temps et la baisse de productivité immédiate des palmiers ; en fait, le travail se fait par quart, mais n'est perceptible qu'au niveau de l'ensemble de l'héritage des quatre parcelles).

Conséquemment aux itinéraires techniques ou aux conditions pédo-climatiques, les rendements des parcelles sont moins bons qu'en zone 1, alors que dans les deux cas les zones sont plantées à 100 % en deglet noir (auxquelles s'ajoutent des variétés communes surnuméraires). Chez DJUWAIRIYA, les rendements du palmier dattier sont de seulement 18 kg et 18 DT par pied productif et le rendement de la parcelle, toutes productions végétales confondues, est de 2 300 DT/ha. Chez AMINA, les rendements sont de 25 kg<sup>1</sup> par pied productif (23 DT) et de près de 2 800 DT/ha, soit deux fois moins qu'en zone 1.

Les propriétaires, plus éloignés de leur parcelle à tout point de vue, investissent moins. Dans ces deux exemples, il n'y a pas d'élevage organisé.

*La zone 3 : des oasis récentes, éloignées des centres urbains : un système paysan. Exemple de Dghoumes*

Échantillon concerné : « HAFSA » et « MARYAM ».

Ces oasis ont toutes été créées après l'Indépendance, des années 1960 à la fin des années 1970 (Dghoumes, 1978) ou au début des années 1980. Elles ont en commun d'avoir été installées par l'État afin de sédentariser — en leur livrant les parcelles « clef en main » — les populations pasteurs nomadisant dans ou autour du Jérid. Elles restent ainsi très marquées par l'origine sociale des populations propriétaires y travaillant. L'oasis de Dghoumes au nord-est du Jerid a été établie au profit des nomades Auled Bu Yah. La finalité du projet est à caractère social. En effet, il s'agissait de fournir à des familles nomades pauvres des moyens de subsistance, tout en augmentant la production nationale de *degla*.

Ces oasis forment un système à part du système commun du Jérid. Si elles empruntent pour beaucoup à ce dernier, elles ont su aussi concilier ces apports avec leurs intérêts propres : *Il a vu le blé des autres et il a éparpillé son orge*<sup>2</sup> est ce qu'on tente d'éviter.

Ainsi, ces populations conservent encore des troupeaux nombreux. Bien qu'une partie de ces troupeaux soit au *sahara* avec des parents, l'autre partie au village est un élevage intégré qui consomme une grande partie de la biomasse du jardin. C'est une donnée socio-écologique fondamentale pour comprendre cette zone. Sur ces petites parcelles d'un demi-hectare, une grande place est faite aux fourrages, principalement la luzerne, tant en surface qu'en terme de travail. Ainsi, chez HAFSA, 450 heures de travail sont annuellement consacrées à cette culture contre 190 heures au palmier, représentant de la sorte 63 % des 720 heures totales de travaux culturels. Chez MARYAM, la luzerne représente 480 heures contre environ 260 pour le palmier, soit 50 % d'un total de 950 heures.

<sup>1</sup> Selon le suivi 25,51 kg par pied productif pour être précis, alors que l'agriculteur l'estimait à 25 kg !

<sup>2</sup> Maxime enregistrée au cours de mes enquêtes à Dghoumes : à vouloir copier (imiter, être intéressé par) ce qui se fait à côté, on risque de perdre son bien (et n'avoir finalement ni l'un ni l'autre). *Nota* : le blé a plus de valeur que l'orge.

Dans les deux cas, la valeur de production de la luzerne est juste deux fois moins élevée que celle du palmier dattier. En terme de biomasse, elle est deux et demie à trois fois plus importante, au point où l'on peut se demander si ces oasis produisent des dattes ou de la luzerne et si elles n'ont pas été détournées, par leurs exploitants néo-agriculteurs, d'un des objectifs initiaux que l'État avait fixé de participer à l'augmentation de la production nationale de datte.

En ce qui concerne les dattes, les parcelles ont été plantées uniquement du cultivar deglet noir. Les rendements sont contrastés : les uns très bons comme pour le système installé de MARYAM, 70 kg et 44 DT par pied productif ; d'autres très médiocres comme pour le système en légère progression<sup>1</sup> d'HAFSA, 32 kg et 15 DT par pied productif. Les graphiques de la « Production en dinars des cultures » et du « Récapitulatif des récoltes » relatifs aux deux cas sont très semblables.

Toutefois, les rendements des cultures au niveau de l'exploitation sont très corrects : 2 200 DT/ha chez HAFSA, 5 800 DT/ha chez MARYAM, c'est-à-dire dans le meilleur des cas très comparables à ceux de la zone 1, sans pour autant que les techniques oasiennes soient bien maîtrisées<sup>2</sup>. On peut se demander dans quelle mesure la luzerne (une légumineuse) ne contribue pas à bien fertiliser la terre de ces jardins (azote fixé par les racines), en sus du fumier largement disponible d'un élevage que nous sommes autorisés à qualifier d'intégré.

Le régime original de la zone 3 fonctionne grâce à une forte disponibilité de la main-d'œuvre (liée à l'absence d'activités concurrentes), à laquelle se combine le travail fourni par les enfants et l'investissement essentiel des femmes. Ce sont ces dernières, dans nos deux exemples, qui s'occupent seules de la coupe de la luzerne<sup>3</sup> et du désherbage/nettoyage<sup>4</sup>. Ainsi, le travail féminin, hors élevage, représente au moins 56 et 58 % du travail agricole. De fait, globalement, l'exploitation HAFSA compte 2 000 heures de travail, soit 4 000 h/ha, et l'exploitation MARYAM, 1 850 heures de travail, soit 3 700 h/ha. Ce sont clairement les plus grosses quantités de travail rencontrées dans les zones oasiennes étudiées.

<sup>1</sup> Outre le fait que la qualité des dattes est médiocre, et par conséquent la commercialisation difficile (qu'aggrave la situation excentrée de la palmeraie, c'est-à-dire loin des circuits des collecteurs de dattes — les *ghalela*), une tentative de vente directe à la capitale en association avec un voisin s'est soldée par un résultat mitigé (cf. aussi cas de « KHADIDJA »).

De plus, pour Dghoumes en général, les palmiers ne sont pas encore tout à fait entrés en pleine production.

<sup>2</sup> Comme en témoigne le grand nombre de cultures « mortes », cf. les tableaux « Récapitulatif des récoltes par cultures » — surtout sur le support informatique —, BATESTI V., 1997, *op. cit.*

<sup>3</sup> Qui représente plus de 95 % du temps consacré à cette culture.

<sup>4</sup> Ceci permet de dire que ces jardins sont bien entretenus, le désherbage répondant à un souci de nettoyage, mais surtout à une nécessité de nourrir un cheptel important.

Les faibles surfaces relatives des jardins à Dghoumes (un demi-hectare) font que ceux-ci sont pleinement exploités et de manière intensive. Seule la rotation avec une légumineuse comme la luzerne évite que la terre ne s'épuise, en plus des amendements faciles en fumier. Dans le meilleur des deux cas (cf. « Annexes : plans et états de jardins » de MARYAM-Dghoumes, p. 315), les données de l'hiver 1996 montrent une occupation du sol par les cultures maraîchères et surtout fourragères de 22,16 ares pour une surface totale disponible en planche de culture de 23,25 ares<sup>1</sup> soit un taux de recouvrement de 95 % ! le taux le plus fort de nos exemples jéridi.

Finalement, la main-d'œuvre abondante rend ce système peu dépendant d'investissement financier. De toute manière, les capacités financières des cultivateurs de Dghoumes semblent limitées. L'eau représente le principal poste de dépense avec 40 % des dépenses effectives de MARYAM et 47 % (avec l'investissement dans une *segya* en ciment) de HAFSA.

Ce détachement monétaire est signifié aussi par la faible vente des produits au profit de l'autoconsommation. Y compris les dattes, la vente représente 36 % de la valeur de production chez HAFSA et 56 % chez MARYAM ; si l'on excepte les dattes, seulement 10 % de la production (en valeur) est vendue chez ce dernier et absolument rien chez HAFSA. Ce peut être le reflet de l'éloignement de cette palmeraie des centres urbains et d'une économie paysanne autocentrée.

*La zone 4 : des oasis récentes, encore peu productives et confrontées à la difficulté d'investir et de mobiliser le travail. Exemple de Ibn Chabbat*

Échantillon concerné : « AGAR », « HABIBA » et « KHADIDJA ».

Toutes les palmeraies de cette zone ont vu le jour dans les années 1980 dans le cadre de projets sociaux destinés à aider des jeunes sortant des écoles agricoles, des fils d'éleveurs et des chômeurs (proches du pouvoir...).

Ibn Chabbat est tout particulièrement issue de l'enthousiasme du PDES. Toutefois, à l'heure actuelle, c'est l'oasis qui décourage le plus les cultivateurs qui y travaillent (et souvent les cadres administratifs de l'agriculture) : les conditions pédo-climatiques et hydriques y sont les plus défavorables. Les lots d'Ibn Chabbat sont tous identiques, deux hectares plantés de palmiers en ligne, uniquement le cultivar deglet nour, et d'une densité réglementaire de cent pieds à l'hectare. Même si ces palmeraies sont jeunes, on s'accorde néanmoins à dire qu'elles enregistrent un grand retard d'entrée en production. Exposées en plein *sahara* et créées *ex-nihilo*, le microclimat oasisien (« effet oasis ») n'y prend pas, cette densité de palmiers étant sans doute trop faible. L'augmenter pourrait être une solution, mais ce projet agricole souffre déjà d'un manque d'eau d'irrigation<sup>2</sup> (en partie à cause de la nature très sableuse du sol). De fait, la production des palmiers demeure très faible... quand les rejets ont survécu.

<sup>1</sup> Cela peut sembler faible pour une parcelle de 0,5 ha, pour qui ne connaît pas l'organisation oasisienne, mais le système des planches de culture nécessaire à l'irrigation en fait un chiffre tout à fait normal.

<sup>2</sup> L'État a entrepris en début d'année 1996 d'autres forages pour l'irrigation d'Ibn Chabbat.



Chez AGAR, la production est nulle cette année, le propriétaire est vieux et réclame en vain un crédit afin de remplacer ses palmiers, morts dans la très grande majorité. Il fait partie de la troisième tranche, la plus récente.

Dans la seconde tranche, HABIBA affiche des rendements en datte de 10 kg et 5 DT par pied productif. En fait, de deux hectares plantés, seuls 1 500 kg de deglet noir de mauvaise qualité ont pu être vendus pour 800 DT. Le rendement de son exploitation, toutes cultures confondues, est de 630 DT/ha.

Dans la première tranche où les palmiers sont les plus avancés, la production totale de KHADIDJA est de 2 800 kg, soit un rendement de 14 kg et de 9 DT par pied productif. À noter tout de même que cette année est plus mauvaise que d'habitude, les dattes ayant trop souffert ici de dessèchement. Si la production est double de celle de l'exemple de la tranche II d'Ibn Chabbat, elle n'en demeure pas moins des plus mauvaises du Jérid : le rendement de son exploitation est légèrement supérieur à 900 DT/ha. Le propriétaire pratique la phœniciculture exclusive, pensant ni disposer d'eau suffisante ni de temps sans doute, pour des cultures basses ou l'arboriculture.

La production est faiblement diversifiée. HABIBA est le seul de nos exemples à assurer un maraîchage. Entretenant, la biodiversité de ses cultures est bonne ; parmi ses seize cultures, les plus importantes en valeur de production (totale) sont la fève, la menthe, la pomme de terre et la salade, chacune avoisinant entre 25 et 30 DT<sup>1</sup>. L'espace n'est pas limitant, une faible part de ses deux hectares est mise en culture basse. Intéressé par l'arboriculture, il tire de figuiers un peu plus de 90 DT. L'arboriculture fruitière peut se révéler une bonne alternative d'attente. Son exploitation dégage pour l'ensemble de la production un peu moins de 1 100 DT (en vente effective, c'est-à-dire sans compter l'autoconsommation, soit 85 % de la valeur totale de production) : c'est tout juste de quoi couvrir les frais en coût d'intrants.

L'emploi d'une main-d'œuvre salariée pour aider au travail de labour du sol grève son budget et monte le total des dépenses à plus de 1 750 DT pour moins de 1 100 DT de recettes. Autrement dit, l'exploitation est fortement déficitaire alors que son exploitant/propriétaire est d'origine modeste (statut d'ailleurs préféré par l'Administration pour l'allocation des parcelles) ; il survit en travaillant parallèlement dans la maçonnerie. En outre, ce rapide calcul ne tient compte ni de la valorisation de ses 1 380 heures de travail sur le jardin, ni de la facture d'eau (que d'ailleurs aucune des exploitations d'Ibn Chabbat ne paye faute de moyens évidents, et ce malgré les requêtes des services de l'agriculture).

<sup>1</sup> Ce résultat est toutefois à relativiser (cf. coûts en intrants et coûts de production) : les fèves ne lui ont rapporté globalement que la valeur semée et les pommes de terre, la quantité plantée (hors suivi — il y a cependant gagné un peu sur la différence entre les prix du kilogramme acheté et revendu !).

L'exploitation « AGAR », dans une situation de quasi-abandon et sans recette, est automatiquement en déficit. Le seul poste de dépense est la main-d'œuvre extérieure, qui assure l'irrigation sur la fin le suivi : l'exploitant, trop vieux, ne peut plus se permettre de se déplacer sur son jardin, trop éloigné de Tozeur et d'ailleurs sans moyen propre de locomotion, pour faire lui-même ce travail ; ses fils présents dans la région ne sont pas toujours disponibles pour le remplacer.

Quant à la plus productive des trois exploitations, KHADIDJA, la recette du jardin ne couvre que 40 % des 2 800 DT de dépenses, sans compter la valorisation du travail. Le résultat est le même en incluant le gain de production de son élevage, par ailleurs peu alimenté par le jardin, car trop éloigné de Nefta et le propriétaire/exploitant ne possède qu'un cyclomoteur ; en conséquence, le coût en alimentation (achetée) des animaux est élevé. Ce relatif investissement dans le jardin est assuré par le transfert de fonds provenant de son échoppe de boucher au marché de Nefta.

La distribution des lots ayant ciblé des catégories sociales pauvres, celles-ci ne peuvent investir plus qu'elles ne font déjà, c'est-à-dire assez faiblement en général. Les exploitants ont bénéficié, pour leur installation dans les lots, de crédits et sont aujourd'hui lourdement endettés. Ces difficultés sociales et financières n'en sont que plus criantes avec des conditions naturelles particulièrement défavorables.

Les exploitations HABIBA et KHADIDJA présentent respectivement une masse horaire pour l'année de 800 heures (dont un huitième en main-d'œuvre extérieure) et 1 000 h/ha (dont les trois quarts en main-d'œuvre extérieure), ce qui en fait des surfaces faiblement exploitées et comparables à Nefleyet de la zone 2. Le cas d'AGAR en tranche I, en situation de quasi-abandon, n'est pas un cas isolé : il lui est consacré seulement un peu plus de 450 h/ha/an. Cette tendance à la sous-exploitation est imputable à l'éloignement des lieux d'habitations<sup>1</sup> autant qu'au découragement des cultivateurs qui ne tirent aucun revenu de leur exploitation et de leur travail.

*La zone 5 : une oasis riche et bien  
intégrée au marché. Exemple de De-  
gache*

(Jehim 1 et 2 : des caractéristiques similaires)

Échantillon concerné : « AISHA » et « MAIMUNA ».

Les caractéristiques de la palmeraie de Jehim la classe dans cette catégorie « zone 5 », bien qu'elle soit sensiblement différente.

<sup>1</sup> L'État avait construit un « village » à proximité des lots et proposé les habitations aux agriculteurs de la tranche I, village aujourd'hui utilisé en grande partie comme caserne par l'armée. Une des raisons de cet échec patent est la configuration-même des maisons qui ne tenait pas compte de celle de l'habitat traditionnel (notamment absence de cour).

Degache est une oasis ancienne, tellement ancienne qu'on ne sait plus depuis quand elle existe. On la dit le fleuron de l'agriculture oasienne jéridi. Et de fait, elle connaît moins de problèmes structurels que les autres palmeraies anciennes de la région (Tozeur ou Nefta en particulier) ; elle bénéficie de bonnes conditions pédo-climatiques et hydriques. Mais comme les autres vieilles oasis du gouvernorat, son parcellaire est particulièrement complexe et la taille des exploitations est souvent inférieure au demi-hectare. La densité des pieds de palmiers dattiers est en moyenne élevée, souvent plus de trois cents pieds à l'hectare.

Degache jouit d'une réputation de richesse, mais aussi d'un savoir-faire reconnu de ses cultivateurs. Son taux en cultivar deglet nour est le plus élevé des anciennes oasis (plus de 60 %), mais cette conversion s'est souvent faite aux dépens de l'olivier très présent autrefois dans la palmeraie et dont le reliquat en fait encore sa spécificité. Ces oliviers produisaient notamment des olives dont on tirait de l'huile (*zeit*), les quartiers de Degache comptaient plusieurs huileries — *maâsr*, sing. *maâsra* — il y a quelques décennies.

Cette oasis est à la porte du Jérid. Depuis la fin du commerce transsaharien, la région est un cul de sac dont l'entrée et la sortie sont Degache<sup>1</sup>. L'argent extérieur du commerce et de l'émigration a pu s'investir dans les jardins tout proches du village comme cela est le cas dans les oasis anciennes.

Cette proximité, l'absence de concurrence réelle avec d'autres secteurs d'activité (peu ou prou d'infrastructures touristiques) et le lien affectif liant les Degachi à leurs terres peuvent expliquer un investissement important en temps de travail et en présence dans le jardin. L'exploitation MAIMUNA, ayant développé entre autres une activité parallèle de commerce de dattes, absorbe malgré cela plus de 2 150 heures par an pour moins d'un hectare, soit 2 850 h/ha. L'exploitation d'AISHA s'est vue consacrer 3 370 heures de travail pour un hectare, soit une valeur relative très proche de celles qu'on rencontre à Dghoumes. Dans ces deux jardins degachi, respectivement 25 et 50 % de ces heures sont assurées par une main-d'œuvre extérieure salariée et temporaire. La disponibilité en main-d'œuvre agricole qualifiée, plus importante qu'à Tozeur semble-t-il, permet un bon état général des parcelles.

Cet investissement en travail s'explique aussi par le caractère un peu spécial de ces deux exemples : il s'agit de deux exploitations en bordure d'oasis encore plus ou moins en phase d'installation. D'ailleurs, le rendement des palmiers n'est pas à son *optimum* : seulement de 17 kg et 9 DT par palmier productif<sup>2</sup> chez AISHA et de 21 kg et 12 DT par palmier productif chez MAIMUNA. On peut espérer à Degache des rendements plus proches des 30 ou 40 kg par pied. De fait, la diversification en maraîchage (et en fourrage chez AISHA ou en fruitiers chez MAIMUNA) de ces parcelles permet de d'accroître les rendements respectivement à 1 250 DT/ha et 2 900 DT/ha.

<sup>1</sup> Regim Martoug est un ambitieux projet oasien (sédentarisation de populations nomades) construit au sud du Shott el Jérid. Pour l'instant, on s'y rend surtout par l'autre région, le Nefzaoua, mais une vraie route reliant les deux régions est en projet, désenclavant la nouvelle création et rouvrant le Jérid vers le sud.

<sup>2</sup> De seulement douze ans d'âge environ.

Les débouchés des cultures maraîchères ou fruitières sont assurés et facilités par la proximité du souk. Ainsi, chez AISHA, 80 % de la production en valeur est vendue, ou 40 % en exceptant les dattes. Chez MAIMUNA, ces proportions sont de 90 % et 77 %.

La diversification se constate également au niveau de l'élevage : en sus du classique élevage caprin ou ovin (important chez AISHA), les deux exploitations ont essayé l'élevage bovin. L'investissement est important aussi dans les infrastructures : les deux parcelles possèdent une pièce en dur (magasin) et une étable/bergerie (construites dans l'année de suivi chez AISHA), un puits avec motopompe, un bassin/réservoir et des *swâ-gi* cimentées.

*La zone 6 : des oasis anciennes, riches, mais en déclin. Exemple de Nefta*

Échantillon concerné : « SAFIYA » et « SAUDA ».

Les deux palmeraies de cette zone sont attachées aux deux grands centres urbains du Jérid, vieux de plusieurs millénaires, Tozeur et Nefta. Même s'étendant sur de grands périmètres irrigués atteignant presque le millier d'hectares pour chacun d'elles, l'agriculture n'est pas la seule activité qui fit la renommée de ces centres régionaux. Outre l'aspect religieux et intellectuel qui y participa, le commerce a sans doute été leur grande raison d'être du temps de l'exploitation des routes transsahariennes. Ce temps aujourd'hui révolu, ces deux villes tentent une percée touristique aux résultats encore mitigés (plus réussie à Tozeur) et font partie dans ce secteur des plans de développement nationaux, les débouchés touristiques des villes côtières atteignant la saturation. Tozeur bénéficie de plus de sa nouvelle situation politique (depuis 1981) de capitale régionale officielle, siège du gouvernorat<sup>1</sup>. L'ensemble de ces facteurs peut expliquer une certaine désaffection vis-à-vis de l'agriculture, en particulier de la part des jeunes. Le renouvellement de la main-d'œuvre agricole risque de se faire difficile si ce secteur d'activité ne devient pas plus attrayant.

Ces oasis jouissent de conditions pédo-climatiques plutôt favorables, mais Nefta a souffert récemment de pénuries d'eau lors de longues restructurations. La proportion du cultivar rémunérateur deglet noir est faible (environ la moitié des pieds à Tozeur et un peu moins d'un quart à Nefta). Ces palmeraies présentent les faciès les plus divers en terme de systèmes de production et conserve l'héritage foncier plutôt négatif tel qu'il se présentait déjà à Degache : forte densité des palmiers, parcellaire complexe et exploitations de petites tailles.

Ainsi, l'exemple de SAFIYA montre une exploitation gérée et surtout travaillée en famille (système installé en mode de faire-valoir direct) totalisant une masse horaire de travail de plus de 4 400 heures pour 1,3 hectare, soit 3 400 h/ha, tandis que l'exploitation de SAUDA (système en abandon ou quasi-abandon<sup>2</sup>) totalise 420 heures pour 1,45 hectare, soit 290 h/ha ! Si les coûts de production sont quasiment nuls dans ce

<sup>1</sup> Auparavant, le Jérid était partie intégrante du gouvernorat de Gafsa, un peu plus au nord.

<sup>2</sup> Les jardins abandonnés représentent une part très significative de l'oasis de Nefta.

dernier cas (excepté la facture d'eau représentant 80 % des dépenses), le dynamisme de SAFIYA rénovant une partie du jardin durant l'année de suivi se traduit par une dépense bien plus importante de 3 000 DT et où le coût en eau (marche de la motopompe comprise) ne représente plus que 15 %.

Le revenu tiré des dattes est aussi variable. Chez SAUDA, le rendement des palmiers quasiment à l'abandon est de 5 kg et 1,5 DT par palmier productif, soit 270 DT pour l'exploitation. Chez SAFIYA, ces rendements atteignent presque 30 kg et 22 DT par pied productif, ce qui au demeurant reste relativement faible malgré une production de plus de 8,5 t/ha<sup>1</sup>. Ceci peut s'expliquer par la forte densité, ainsi que la seulement timide présence d'un peu plus d'un tiers de cultivar deglet nour sur le total productif. Mais la valeur totale de production de datte atteint 8 800 DT (6 750 DT/ha). Cet exemple est un cas très performant, mais qui atteint ses limites tant que la proportion de deglet nour n'est pas augmentée, ou tant que les variétés dites « communes » ne sont pas mieux valorisées, aussi bien par le producteur que par la post-production.

Une diversification significative existe en maraîchage ou en fruitiers. Chez SAFIYA, elle représente à peine 10 % (face à une importante production de dattes) et est commercialisée à 60 %. Curieusement, la part autoconsommée reste forte malgré la proximité du marché.

Le bilan de SAUDA en abandon est prévisible : les 300 DT de récolte, dont 80 DT (avec la récolte d'un peu d'oignon et de salade en fin de suivi) vont de droit au *khammes* qui assure les travaux minimum d'irrigation et à peine de pollinisation, ne couvrent pas même la facture d'eau. Quant à SAFIYA, le rendement de la parcelle atteint 7 540 DT/ha : avec un total de dépenses d'un montant de 3 000 DT et un ensemble de recette de 8 800 DT (vente effective), le bilan est positif même en valorisant le coût du travail, ce qui monterait le total des coûts de production à plus de 6 100 DT<sup>2</sup>.

*La zone 7 : une palmeraie ancienne défavorisée ; la difficulté d'investir.  
Exemple de El Hamma*

Échantillon concerné : « RAIHANA » et « SARAH ».

Des vieilles oasis, il s'agit de la plus excentrée, politiquement, économiquement et aussi des circuits touristiques. Si on confère à Degache une réputation de richesse, ce serait plutôt la pauvreté qui serait associée à El Hamma. Le travail est fortement tourné vers l'agriculture, à défaut, mais les conditions pédo-climatiques sont moins bonnes que dans les palmeraies de la zone 6 (Nefta et Tozeur) et de la zone 5 (Degache) notamment pour des raisons de salinité de l'eau d'irrigation. Comme Nefta, cette palmeraie est caractérisée par un taux de deglet nour faible (environ 35 %) et elle a également souffert de pénuries importantes en eau.

<sup>1</sup> Sont comprises aussi les récoltes des dattes immatures (*belah*) du mois de juillet (particulièrement pour le cultivar deglet nour) (cf. « Suivi des récoltes » — datte — des fichiers d'agriculteurs, BATTISTI V., 1997, *op. cit.*).

<sup>2</sup> Autre calcul possible : la bonne marche de l'exploitation permet de valoriser le travail des propriétaires-exploitants à 1,860 DT/h (au lieu de la valeur régionale moyenne de 1 DT/h).

Le rendement des palmiers dattiers est faible. Chez RAIHANA, le rendement par pied productif est de 32 kg et 12,5 DT et chez SARAH de 28 kg et 8 DT. Pour la parcelle de SARAH, la forte densité (le nombre important de pied de dattiers) compense en partie ce faible rendement de manière à présenter une valeur de production de 1 400 DT pour un hectare de superficie. Chez RAIHANA, plutôt en installation sur une ancienne *ardh beyda* (« terre blanche » à l'intérieur de l'oasis, en l'occurrence ici sur une *sebkha*, cuvette d'eau), la densité est inférieure, mais la maturité des palmiers aussi et la parcelle produit pour un peu plus de 870 DT/ha.

Le faible revenu des dattes influe significativement sur le rendement de la parcelle. Ainsi, le jardin de SARAH présente le rendement global de 1 800 DT/ha en valeur de production en incluant les cultures maraîchères. Plus intéressant est le cas de RAIHANA dont, malgré une plus petite production encore de dattes, le revenu en valeur de production des cultures se monte à 2 300 DT pour l'hectare. Ceci s'explique par la forte diversification en fourrage opérée par l'exploitant, principalement en luzerne. Cette stratégie pourrait s'expliquer par une volonté de revenu immédiat, mais elle est ici indirecte. La luzerne n'est pas destinée à la vente, mais elle est valorisée par l'autoconsommation à 100 % par son élevage bovin. Sa production laitière représente en fait le principal revenu. Si en vente effective les cultures représentent 1 000 DT, le lait atteint près de 2 600 DT pour l'année.

Cette oasis ne propose pas beaucoup d'autres secteurs de travail que l'agriculture. Les deux parcelles se distinguent par leur mode de faire-valoir. SARAH est en *khammesa* partiel (le *khammes* a une activité salariée plus importante dans l'exploitation de la SODAD et le propriétaire tient un petit magasin) ; RAIHANA fonctionne en mode de faire-valoir direct. Dans ce dernier cas, l'investissement en temps de travail est très élevé : près de 4 000 heures sur l'année pour un hectare, réparties en 30 % de travaux culturels, 25 % de travaux généraux et 45 % d'élevage (bovin), et cela, sans l'intervention d'une main-d'œuvre extérieure.

Chez SARAH, la pluri-activité induit une masse horaire plus faible : près de 1 500 h/an pour un hectare (47 % en cultures, 46 % en travaux généraux et 7 % en élevage).

### *L'épilogue de cette diversité*

Ces illustrations des sept différentes zones de palmeraies du Jérid par le fonctionnement de cas réels d'exploitations nous instruisent sur les limites du cadre, les handicaps comme les avantages des zones pour les jardins qui s'y rattachent au niveau spatial : c'est la contrainte géographique sur leur liberté de système d'exploitation ; géographique, mais pas uniquement une contrainte pédo-climatique d'où l'homme est exclu, mais aussi une contrainte de géographie humaine. Si le chapitre 13 (p. 220) nous montrait les diversités individuelles de stratégies, nous savons aussi que les groupes sociaux — je pense à ceux des anciens éleveurs en particulier — peuvent se démarquer de la gestion classique (et ses variantes) du jardin d'oasis. Ceci nous démontre donc que le type d'exploitation en jardin oasis n'est pas la pure adéquation à un environnement physique, que le système traditionnel jéridi n'est pas « la » réponse adaptative qu'il « fallait » mettre en œuvre, mais qu'une option, qu'un choix de société.



Il y a des cohérences internes aux zones. Elles sont de deux ordres, écologique et sociologique. À travers la typologie, nous avons vu que des agriculteurs de zones différentes pouvaient adopter une même stratégie globale (c'est-à-dire qu'ils appartenaient au même type de système d'exploitation). C'est un choix individuel. À cela se superpose pourtant une situation plus collective de l'oasis en général. Les spécificités de l'environnement physique et social interviennent. Cela nous montre les limites de choix, d'options des agriculteurs pris individuellement. La praxis est l'intersection, l'intégration même de choix et de contraintes, de devoirs et d'opportunités, du restreint au large. Cela se décline particulièrement selon les axes de temps et d'espaces.

### Les commentaires du jardin et le fondement des oasis

L'articulation du temps et de l'espace selon les modalités que nous avons définies n'est pas uniquement une vue de l'esprit. C'est une théorisation satisfaisante, mais dans ce sous-chapitre je voudrais montrer qu'au-delà, il s'agit bien d'un moyen de penser les espaces de la palmeraie. L'objectif n'est pas de répéter cette dichotomie que Fernand BRAUDEL distinguait déjà entre le « long cycle » — ou histoire de « longue durée » c'est-à-dire l'histoire structurale — et le « temps court » où s'inscrit l'histoire événementielle. Nous avons dégagé une temporalité locale déclinée en trois niveaux, historique, naturel et quotidien (voir « Les temps vécus des Jéridi », p. 238). À ces trois temps correspondent trois formes d'espace, l'oasis, le parcellaire et le jardin. C'est autour de leurs articulations que se pense et se pratique l'oasis. Je ne nierai pas que cette présentation est « évidemment » subjective (c'est un Occidental qui idéalise une réalité qui n'est pas la sienne), mais il se réifie du large au restreint, du long au court, une relation au milieu du collectif à l'individuel.

Au Jérid, on peut identifier deux types d'histoires locales, partagées lors des *ga'da* du jardin (voir « Le collectif dans le jardin », p. 136) : celles qui ont trait à un jardin précis, connu de tous et identifiable, et celles qui dissertent sur une oasis identifiée, mais « en général ». La différence entre ces deux types d'histoires ne réside pas dans leurs acteurs — c'est toujours une geste —, non plus dans la précision des récits — on discute des heures durant des divers détails —, non plus même dans leur actualité, mais dans l'étendue du cercle des personnes directement impliquées.



### Les histoires de jardins

Chaque jardin peut avoir sa propre histoire, mais en réalité les histoires connues et qui voyagent parfois de palmeraie à palmeraie ne concernent qu'un nombre plus restreint. Ces jardins sont identifiables aussi parce qu'on les situe géographiquement, et qu'ils existent encore. En fait, dans une certaine mesure, la réalité physique contemporaine de ces jardins confirme pour les Jéridi la véracité du récit. Voici un exemple célèbre d'histoire de jardin (tout au moins parmi les jardiniers), dont il existe plusieurs versions.

Informateur de Tozeur : « À Tozeur, il existe un jardin qui s'appelle *ghâba saba rjel* [« jardin des sept hommes »]. Ce sont sept *khammesa*. Il y avait dans ce jardin un grand serpent dit *zoregi* qui a tué successivement sept hommes, mais le huitième prit un tronc de palmier et le déguisa en homme. Il put attaquer le serpent pour le tuer par ce subterfuge. » (Degache, le 24 avril 1995)

Une autre version, informateur d'El Hamma : « Il y avait un jardin en friche. Six hommes, l'un après l'autre, défièrent le serpent qui l'habitait : « moi, j'y arriverais, je serais plus fort que lui. » Ce serpent est le *zoregi*, le serpent terrible qui se dresse et attaque l'homme. Six hommes sont morts. Le septième était intelligent et dit [au *malek*] : « vous me donnez un septième du jardin et je tue le *zoregi*. » Il prit un tronc de *bargug* [abricotier] et le plaça à l'endroit où les autres sont morts. Le serpent se dressa et frappa le tronc et tomba mort [suite du choc]. Ainsi, cet homme eut un septième du jardin. (El Hamma, le 24 avril 1995)

Une autre version encore, informateur de Tozeur : « [...] Le septième homme, qui tue le serpent, est un juif. Avec une moitié de *bargug* habillé d'un burnous près de la rivière, il tue. Le serpent s'est planté direct dans le bois. Il l'a achevé d'une cartouche. Le jardin appartient pour le septième au juif, et encore il l'a. » (Tozeur, le 30 avril 1995)

Les histoires se complètent au fur et à mesure des récits, l'informateur sachant que son interlocuteur en connaît déjà les bases. Ce qui est intéressant est dans la dernière version présentée ici (ordre chronologique), le « et encore il l'a ». Cette histoire, comme les autres, est un récit d'actions passées, mais dont la réalité est immédiatement vérifiable aujourd'hui. C'est en tout cas ainsi que cela est présenté, il importe peu de le vérifier. Le septième homme, peut-être juif, peut-être intelligent, *existe encore* et possède *encore* un jardin qui a *encore sa réalité*. Ces histoires, qui nous relatent le passé du jardin, cette pièce élémentaire du puzzle de la palmeraie, prennent pied efficacement dans le présent. Il se vérifie qu'à cet espace restreint correspond un acte individuel et, c'est ce que montrait la seconde partie de ce travail, que la possibilité de transformation et la mainmise sur l'espace augmentent quand on considère les niveaux de sous-structures, les niveaux d'organisation inférieurs. Avoir le pouvoir d'agir sur les choses demande à ce que les choses soient présentes, en temps et en espace. La conséquence de l'acte n'est pas collective. L'histoire concerne uniquement ses protagonistes.

Nous ne nous attarderons pas à le démontrer, mais les histoires « restreintes », celles des jardins, peuvent « contenir » une histoire plus vaste dont les ethnologues attentifs pourront deviner les schèmes<sup>1</sup>. Mais les hommes qui racontent cette mémoire parfois régionale sous la forme d'une banale histoire de jardin n'ont eux-mêmes pas conscience de cette étendue. Ce qui importe ici est qu'une fois tout ce « vaste » évacué ou oublié, alors la dimension raisonnable d'une histoire qui ne concerne plus officiellement un collectif est celle du jardin, ou, la dimension raisonnable d'une histoire qui ne concerne plus officiellement un large espace est celle de quelques individus.

### *Les histoires larges des oasis*

Les histoires qui touchent l'oasis, et non plus juste un jardin, correspondent très souvent en fait à des récits de fondation. Notons qu'ici, palmeraie et oasis s'identifient l'une l'autre, car c'est le temps de fondation qui est évoqué, l'ancien, l'« il y a longtemps » : dans ce cas, cela exclut les palmeraies récentes, souvent créées *ex-nihilo* sans être liées « organiquement » à une bourgade. Pour les histoires sur les oasis, le recours à la « vérification » est difficile. Pourtant, il ne s'agit pas d'une différence fondamentale qui les distingue des histoires sur les jardins (d'ailleurs cette vérification n'est pas concrètement mise en œuvre pour les jardins). Certes, les événements relatés sont bien passés, ce qui laisse de plus grandes marges dans les arguments, mais la présence en quelque sorte de ce passé est tangible. Comme les histoires de jardins, celles sur les oasis se prolongent dans le présent, mais alors c'est aussi en s'enracinant aux origines. La distance n'est d'ailleurs pas grande : il n'y a pas une chronologie, des origines ont émergé directement au présent.

Dans ce type de conversations sur les origines, la société s'investit beaucoup plus profondément que pour les jardins. Les participants débattent interminablement sur ce qui apparaît être des détails. Mais la différence capitale entre les histoires sur les oasis et celles sur les jardins est que cette fois l'histoire concerne intimement des groupes et leurs identités. Raconter l'origine des oasis, c'est — classiquement — légitimer le présent, et en l'occurrence la position des différents lignages les uns par rapport aux autres, même si chaque lignage fait semblant de ne s'intéresser qu'à lui-même.

Le court récit suivant témoigne du caractère de « geste » de la fondation et de sa vivacité, sa possible implication dans le présent.

Une femme âgée dans un jardin de Djanet à deux jeunes gens : « Il y a très longtemps, pas de gens. Avant il n'existait rien à Djanet, même pas de l'eau, « *esuf* » [vide], seulement un palmier très grand, près d'Adjahil. Il y a longtemps, peut-être cent ans, c'était une route Djanet [seulement un lieu de passage, on ne s'y arrêtait pas], un homme est venu et n'a vu qu'un palmier. L'homme est passé par cette route pour aller en Libye, puis au retour [il n'y avait] toujours rien à Djanet. Un an qu'il est mort. Il disait comme tout le monde parlait de Djanet que c'était lui le premier à l'avoir découvert donc

<sup>1</sup> Voir note de bas de page n° 5, p. 145.

cela lui appartenait. Il peut prendre Djanet à lui seul. Mais il ne l'a pas fait. » (Djanet, 27 juillet 1994)

Au Jérid, il existe plusieurs niveaux d'interprétation de l'histoire. L'Histoire des oasis « en général » dans l'ensemble du Jérid est l'Histoire du Jérid. Et cette histoire régionale racontée reprend très fréquemment des schèmes identiques : de tropisme oriental<sup>1</sup>, par exemple « La plupart des variétés de dattes viennent d'Irak, peut-être que c'est par échange ou directement par des Irakiens que les palmiers sont venus ici » ; et de thèmes identiques comme celui de la mer (« Avant, il y avait de l'eau dans le Shott el Jérid. »). Voici un exemple de récit d'histoire régionale :

« Le palmier est venu ici par les nomades d'Irak et du Yémen et les voyageurs algériens il y a longtemps. Les purs habitants du Jérid viennent du Yémen. Avant, il y avait des juifs, des Romains, des Phéniciens (des Bumekein), les Berbères... Avant, il y avait une mer dans le shott reliée à Gabès. Les Arabes ont fait la guerre et ont chassé les autres. Les Hilaliens sont d'origines du Yémen, ils sont venus en Tunisie. Les oasis ont été créées après la mer. Avant, leur culture était l'olivier. Les oasis ont été créées par les Arabes. Ils ont creusé des sources manuellement. À Degache il y a plusieurs sources, puis ils ont planté les palmiers pour rester au calme, tranquilles. Mais il existe un puits à Kriz [près de Degache] creusé par les Romains. Avant, le Yémen était la mère des Arabes, le Yémen, l'Égypte, l'Irak... : *Jezir arabia*, l'Île arabique. » (un Degachi à Degache, 14 avril 1995)

Ou encore, alors que je demandais à un jardinier habitant El Hamma :

« J'ai lu dans un livre qu'il y avait beaucoup d'orangers et de citronniers au Jérid...

- Oui, il y a longtemps, quatre cents, cinq cents ans. [Il y en avait] beaucoup, mais pas d'oasis, pas de palmiers. Il y avait un port. Les *degla* [n'étaient] qu'en Irak. Ici, dans le *shott*, il y avait la mer<sup>2</sup>.

Nous, les purs Jériidi, on vient de l'Irak, *shi'a* [chiites]. C'est pourquoi on trouve le voile noir ici, les femmes le portaient à la mort de l'Imam Ali [khalif]. En Irak, ils le portent encore jusqu'à maintenant. La première famille qui est venue au Jérid vient de l'Irak.

- Mais dans quelle ville ?

- À Tozeur... on ne peut pas dire. Au Jérid en général. À El Hamma, on trouve des ruines dans l'oasis, des pierres des Romains.

- Mais avant cette famille, il y avait des gens ici ?

<sup>1</sup> Voir « L'innovation oasienne », p. 14 et « L'origine des plantes d'oasis », p. 80. Ce tropisme toutefois se manifeste également, mais moins fréquemment, de l'ouest. Mais ce n'est qu'un site « miroir » : l'ouest, le Maghreb, c'est le Maroc, et on estime qu'il y a là de vrais Arabes descendants du Prophète. Déclarer une origine de l'ouest revient donc à la dire de l'est, dans tous les cas une origine « bénie ». Certains fondateurs viennent ainsi de l'Occident arabe. Un jardinier me racontait que l'eau des sources de Nefta et Tozeur viennent également du *maghreb*, mais les puits creusés [par les colons puis l'État tunisiens] avaient fait refluer cette eau vers le Maroc. (Tozeur, le 20 mars 1996)

<sup>2</sup> Pour les Jériidi, comme d'ailleurs pour les agronomes, il y a sans doute incompatibilité entre une production de datte (ou une bonne production) et la proximité de la mer.

- Oui, il y avait.
- Qui ?
- Des *abathian* [Ibadites], le Docteur Ali Chebbi, le ministre des Affaires religieuses a fait une thèse sur eux. » (AMINA à Nefleyet, le 4 mars 1996)

L'histoire de la région, parce que vague, peut être encore consensuelle (« nous sommes arabes »). Mais la région est l'ensemble auquel personne ne croit vraiment (et il y a d'ailleurs peu d'histoires qui la concerne). Il est rare d'être du Jérid, on est plutôt de Nefta, Tozeur, Degache ou El Hamma. Nous l'avons déjà vu, certaines terminologies et pratiques agricoles varient d'une palmeraie à une autre. Pour s'en tenir au seul secteur de l'agriculture, chaque oasis a ses particularités reconnues : les oignons d'El Hamma, l'huile de Degache, etc. L'attache identitaire s'effectue au niveau de l'oasis. En fait, on saute souvent du niveau de l'oasis à un niveau supérieur à la région : la région est souvent « court-circuitée » par la revendication d'un « branchement direct » sur la référence qu'est le Coran (tropisme oriental également). Ainsi en est-il du processus qui identifie le déroulement de l'histoire des « sept dormants »<sup>1</sup> toujours comme local.

Raconter les oasis devient plus problématique, parce que ce sont alors de vrais récits identitaires et qu'y interviennent les actes de fondations de « l'ancêtre ». On ne peut plus alors être neutre, tout à fait objectif. Nous prendrons l'exemple de Degache raconté en quelques extraits d'entretiens avec des habitants de cette oasis.

« Abdallah Buis [ben Ruis] était un saint qui a aujourd'hui son tombeau et sa mosquée. Il vient de la région de Béja, d'autres disent du Sahara Occidental. Il y a peut-être deux siècles et plus. Il a fondé Degache, mais avant Degache n'était pas grand comme maintenant, seulement Buis. Il n'y avait pas de palmiers. Avant ici, il n'y avait que le désert ; des rejets [de palmiers] ont été apportés par les Arabes du golfe Persique. » (Degache, le 24 mars 1995)

Cette histoire semble se tenir ; un ancêtre, une origine, une fondation. Pourtant, d'autres vont raconter quelque chose de complètement différent.

« Le grand-père [ancêtre] de Degache est Âïd. Il vient d'Arabie Saoudite. Il était le chef de la tribu des quarante cavaliers. Nous autres, petits fils [d'Âïd], nous sommes de purs Arabes. Il est venu avec l'invasion arabe propager l'islam. À Tozeur, c'est un mélange, à Nefta ils sont purs, car Sidi Bu Ali [saint très connu] comme Âïd vient de l'Arabie Saoudite. Âïd a eut quatre enfants : 'Amida, khaled, El Bekri, Amor. À Degache, il a d'autres familles qui ne sont pas d'Âïd : Ruisi et Frarja, mais purs Arabes, Hilaliens aussi. » (Degache, 14 avril 1995)

<sup>1</sup> L'histoire des « sept dormants » s'intitule en fait « La caverne », Sourate XVIII. Tout le monde connaît cette histoire et la localise dans son oasis respective. Les commentateurs estiment que le « prince » évoqué au treizième verset dut être Décianus (Decius) et par exemple à Degache, on argue pour preuve de la localisation de ce récit que le nom Degache provient de Dokianus (Decius).

Cet autre fondateur exclut le précédent. On ne fonde qu'une fois. Son histoire fonctionne d'autant mieux qu'elle est étoffée de détails, que d'autres donneront :

« Avant, un homme, le grand-père de Degache : 'Aïd. Il venait de *Sahara el Gharbiya*, le Sahara de l'ouest. Il existait aussi un *wili* nommé Sidi Bakar. Lui a trouvé des Romains ici. C'est les Romains qui ont fait les sept puits [lieu dit *Saba aber*]. Il y a une place qui s'appelait *gebba* en contrebas de l'oasis, on y trouve des vestiges romains. En plus de Sidi Bakar, il y avait un groupe d'anciens juifs. 'Aïd a trouvé tout cela, juifs et Romains. Il a habité avec eux.

« À l'époque des Pharaons et Moïse en Égypte, il y avait des juifs et Moïse les emmenait. Une femme, *jeria* [plur. *jawari*, serviteur] au palais, a été accusée d'avoir fait l'amour avec quelqu'un. Elle allait être tuée. Un Égyptien lui a donné une idée pour être vu ni sur la terre ni dans le ciel. Il lui a fait une *beït* dans un arbre. Pharaon a vu après cette femme. Il lui a demandé qui lui avait donné cette idée, mais qu'il ne tuerait ni cet homme ni cette femme. Pharaon a décidé qu'elle quitte l'Égypte en lui donnant un peu de provisions. Alors, elle est venue ici. Elle vivait avec les juifs. Les Égyptiens connaissaient la langue juive puisque Moïse vivait là-bas. Elle a rencontré 'Aïd et ont fait un mariage et ce sont eux qui ont fait Degache. Les anciens ancêtres en sont descendus. 'Aïd a eu quatre fils : les quatre familles de Degache, 'Ameda, (donne les 'Amidi — du quartier Uled 'Ameda), Mastur (donne les Masturi), Khaled (donne les Khaldi) et Amor (donne les Uled Amor). Il y a des places pour chacune des familles. » (Degache, 27 février 1996)

...On ne fonde qu'une fois, à moins de « bricoler » :

« Pas seulement 'Aïd qui a fondé Degache, mais aussi son grand ami avec lui, (Sidi) Abdallah, on le nommait Abdallah ben Ruis. » (Degache, 15 mars 1996)

On pourrait donner quelques pages encore dans ce genre. DAKHLIA<sup>1</sup> le remarquait déjà, « les structures lignagères se confirmaient comme le cadre de référence réel de leur mémoire. » Les récits se contredisent d'un informateur à un autre, ou s'enveniment parfois lors de discussions entre jardiniers dans le jardin. Car à l'échelle oasisienne, le récit n'est plus une anecdote, n'est plus juste un commentaire, c'est la légitimité des groupes de l'oasis qui est en jeu. Celui qui fonde, c'est-à-dire en fait celui qui plante les palmiers, qui installe l'oasis, a cette légitimité de l'Histoire. Mais le récit légitimateur (droit de l'occupation d'une terre) débute toujours sur un fait migratoire (l'Orient arabe ou son miroir marocain) et non sur une prétention à l'autochtonie comme on peut s'en douter (on est arabe et non descendant des indignes païens<sup>2</sup>). Définir l'ancêtre premier de l'oasis, proposer celui de son lignage, c'est définir le pouvoir et sa consécration. À l'échelle spatiale large de la palmeraie correspond alors une capacité moindre de l'individu d'agir. Il faut référer à l'ancêtre, aux temps éloignés pour expliquer les formes collectives du présent.

<sup>1</sup> p. 37 in DAKHLIA J., 1990, *op. cit.*

<sup>2</sup> Ce n'est cependant pas une « constante oasisienne », car les Drawi (les Noirs) de Zagora utilisent aujourd'hui cette revendication d'antériorité autochtone pour l'accès à la terre des palmeraie (cf. « Ce que l'on ne dit pas », p. 124).

Mais comment se construit l'histoire de l'oasis chez les anciens nomades aujourd'hui sédentarisés ? Cette histoire ne se construit pas, ou pas encore. Il n'y a pas, ou pas encore, d'identification intime entre l'histoire du groupe et l'histoire de l'oasis comme cela se passe chez dans les vieux groupes oasiens. À cet égard, les néo-agriculteurs ne s'enracinent pas dans le terroir. Quand l'histoire du groupe agnatique n'est plus liée à la terre, elle peut alors développer son imaginaire au-delà de toute crédibilité. Dans des histoires comme celle-ci enregistrée à Dghoumes, qui rattache le lignage aux mythes arabes les plus vieux (l'épopée d'Antar) jusqu'à la politique récente (Bourguiba et De Gaulle), tout y est incorporé :

« Les *auled* Yahia sont venus depuis la guerre entre le roi Hamen (le roi d'Irak, — du Yemen et d'Irak peut-être) et Ibn Shaddet (un grand chevalier, noir, qui venait d'*el Jezira arabia*, sa mère est du *Suden*, son père d'*Arabia*, un émir). Ils sont venus pendant *Fatra* [période entre Isa (Jésus) et Mohamed le prophète]. La guerre se faisait du Yémen jusqu'à l'oued Zaab (au Maroc), une guerre qui a duré dix ans. Les *auled* Yahia (Yahia était un *ennabi*, un prophète) sont venus jusqu'à l'oued Zaab. Ils se sont divisés en différentes familles qui ont occupé différentes places. C'est Antara Ibn Shaddet qui les a divisé entre Maroc, Algérie, Tunisie pour qu'ils ne puissent pas se réunir de nouveau pour faire la guerre contre lui. Les *auled* Yahia sont de la famille du Roi Hamen. Beaucoup sont en Algérie. Les *'arush* sont encore importantes, pas comme dans les oasis (Tozeur, Degache...).

« Bourguiba a dit que les plus dangereux sont les *auled* Yahia, il nous a mis sur la liste noire. Par exemple, si la France rentre ici, c'est nous qui faisons la guerre [quand la France est entrée, c'est nous qui avons fait...], tous les autres *'arush* sont soumis, mais nous on sort de l'Algérie, de la Libye. Mais ils sont retournés en Tunisie, car pris entre trois feux (Algérie-France, Libye-Italie, Tunisie-France). Et ils ont perdu toutes leurs réserves (argent, animaux). Les *auled* Yahia ont alors fait des *ghora* (pillages) sur les pays voisins avec des hommes dangereux pendant les colonies et ont pu acheter alors beaucoup d'oasis dans le Jérid (Kriz, Bu Hlel), qu'encore aujourd'hui ils possèdent. De Gaulle a fait changer cette méthode [de pillage], car De Gaulle est un homme capable. » (*auled* Yahia, à Dghoumes, le 6 novembre 1995)

Ceci n'est qu'un exemple de récit, il n'est pas difficile d'en recueillir quantité de semblable construction. Mais que l'on soit néo-agriculteur (ancien pasteur) ou oasien de vieille souche, des motifs identiques sont utilisés dans ces narrations, l'origine égyptienne en même temps qu'arabe en est un exemple. Davantage que « l'être devenu », l'important c'est « l'être issu ». Le voyage dans l'ascendance est une parade si fortement prisée qu'elle est la réponse à l'inadéquation à un monde qui devient être, spectacle, celui de la localisation désormais dans le Sud tunisien. Et dans la construction de ce monde individuel et collectif de l'antécédent du lignage, et bien auparavant de sa source, ces architectes se passent bien de lois logiques, rien n'est incompatible, un plus un font toujours au moins deux, le sens de « trop » n'existe pas, télescopage dans le temps et dans l'espace, rien ne les gêne dans cette pourtant sensible mécanique d'un passé qui fait vivre le présent.



## Socialiser les natures oasiennes

Socialiser (ou éco-socialiser) et non socialisation ? Le verbe a l'avantage de suggérer plus encore la dynamique, une dynamique des relations au milieu oasien qui n'est pas assoupie, qui n'a pas trouvé son sommeil dans les rêves d'un âge d'or révolu, l'époque d'un mode traditionnel « où l'homme était en symbiose parfaite avec la nature » comme on l'entend parfois. Raconter l'histoire de son oasis à un étranger ou avec des amis en buvant le *legmi* autour d'un feu, acheter une motopompe, semer ses graines de tournesol autour des petites planches de piment, chanter en pollinisant ses dattiers, irriguer durant ses vingt-cinq minutes de droit d'eau, négocier une parcelle de terre avec son voisin, couper une rose ou quelques branches de jasmin, demander au propriétaire, quand on est *khammes*, un intéressement à l'élevage ou un « encouragement », promettre à un saint de la palmeraie un chevreau si un vœu se réalise, vendre sa production de dattes au *ghalel*, planter un crâne de vache sur un palmier, arranger le retrait d'un procès-verbal du service des eaux : tout cela, pensées et actions, réitère, réifie et révolutionne à l'instant et à chaque instant les procès socio-écologiques de l'oasis.

### *Le temps et l'espace comme une trame*

Si je m'intéresse aux procès socio-écologiques, certes il faut démontrer et démontrer les réseaux locaux, et ce, aux différents niveaux d'organisation, mais si je m'intéresse ici à un temps, qui est précis aux grandes échelles, diffus aux petites, il n'en demeure pas moins que l'oasis est dans l'Histoire. L'oasis s'y inscrit et y participe, sujet et objet, et non pas vaguement issue d'un « passé immémorial ». Si sa démonstration locale à l'aide des « Sept dormants » ou l'assortiment d'Égypte, de De Gaulle et d'Antar (voir « Les histoires larges des oasis » pages précédentes) n'a pas convaincu, on m'excusera du long emprunt à Albert HOURANI<sup>1</sup> dans le paragraphe suivant pour l'exemple probant qu'il nous fournit de cette connexité de l'oasis au temps, en particulier à travers les changements des formes d'exploitation du milieu.

La zone oasienne dont il s'agit est celle qui baigne le Diyala, un affluent du Tigre, dans la grande plaine irriguée du sud de l'Irak qui fournissait à Bagdad l'alimentation et les matières premières nécessaires à son énorme population. Le système d'irrigation mis en place dès l'époque babylonienne nécessitait un État assez fort pour l'entretenir. Ce fut le cas au début de la période abbasside : le système fut alors réparé et restauré, après le déclin qu'il avait connu à la fin de l'époque sassanide. Mais, les siècles passant, la situation changea. La croissance de Bagdad et de son commerce signifiait qu'une plus grande partie de sa richesse issue du surplus rural était investie dans la ville au lieu d'être consacrée à l'entretien des campagnes ; l'État central s'affaiblissant de plus en plus, celles-ci tombèrent sous la coupe de gouverneurs locaux ou de collecteurs d'impôt qui avaient un intérêt moins permanent à maintenir les ouvrages d'irrigation en bon état. Peut-être certains changements écologiques sont-ils aussi intervenus, provoquant la constitution de grands marécages. Dans ces conditions, le système d'irrigation se dégrada peu à peu au long des siècles. Les agriculteurs eux-mêmes n'ayant pas les ressources nécessaires pour l'entretenir, le débit de l'eau dans les canaux diminua, et des

<sup>1</sup> D'après ADAM R.M. - *Land behind Baghdad*, Chicago, 1965 cité p. 146 in HOURANI A., 1993, *op. cit.*



zones cultivées furent abandonnées ou converties en pâturage. L'extension de l'élevage nomadisant a donc peut-être été l'effet et non la cause du déclin de l'agriculture.

L'oasis est à aborder de façon dynamique. Si au contraire, on l'approche seulement comme objet donné, immobile, on peut effectivement construire des systèmes d'explication très fonctionnalistes, et certes séduisants, qui expliqueront sa structure : les facteurs premiers favorisés sont climatiques, sociologiques, voire caloriques<sup>1</sup>. La position d'Alain ROMÉY<sup>2</sup> me semble tout à fait intéressante sur ce point. Il a travaillé sur l'histoire à la fois orale et écrite d'une petite oasis à une vingtaine de kilomètres au nord de Ouargla (Algérie). Selon lui, les principaux facteurs qui ont déterminé la structure du *ksar* ne sont ni des structures sociales spécifiques ni les conditions climatiques. Cette structure est un ensemble parfaitement cohérent, mais qui reflète essentiellement un état d'insécurité passé. D'ailleurs, c'est parce que le *ksar* est en parfaite contradiction avec les aspirations naturelles des gens, que ceux-ci s'en échappent actuellement, quand l'insécurité disparaît et que les conditions économiques s'améliorent, au point qu'ils peuvent envisager un autre type d'habitat. C'est pour les mêmes raisons que nous assistons actuellement à une réutilisation maximale de l'espace géographique également par l'agrandissement des terres à culture et des palmeraies nouvelles.

Maintenant qu'il est entendu que l'oasis et les procès socio-écologiques oasiens s'inscrivent dans l'histoire et l'espace selon des modalités cohérentes mais mouvantes — souvenons-nous encore des types-idéaux de la praxis oasisienne au Jérid que ce travail a dévoilés —, une question demeure néanmoins : comment opère cette mécanique, ou plutôt cette chimie en action ?

### *La chimie de la socio-écologie*

« L'intérêt du paradigme individualisme, par opposition au paradigme holiste ou déterministe, est son indétermination ; une action (ou un phénomène) *M* dépend d'une *configuration instable* de facteurs, ce qui suppose qu'une modification de la configuration entraînerait une modification de *M*. De plus, la configuration est ponctuelle ; elle dépend de la rencontre d'un contexte et d'un faisceau d'intentions focalisées par ce contexte ; de ce point de vue, la reproduction de *M* est de l'ordre du possible mais jamais du nécessaire. »<sup>3</sup> Si Jean-Noël FERRIÉ énonce cela comme expliquant les phénomènes sociaux et les comportements humains, nous pouvons fort aisément en récupérer l'idée pour les phénomènes socio-écologiques de la nature oasisienne : c'est globalement ce que la première partie proposait, c'est-à-dire que l'instauration de l'économie de l'oasis a été possible sans avoir été nécessaire. Mais l'idée vaut également pour le quotidien du cultivateur oasisien dans la praxis de son jardin.

<sup>1</sup> Ce réductionnisme calorique est sérieusement mis à mal, mais avec humour, par Ph. DESCOLA, 1988, *op. cit.*

<sup>2</sup> pp. 81-90 in ROMÉY A., 1992, *op. cit.*

<sup>3</sup> p. 233 in FERRIÉ J.-N., 1991, *op. cit.*

Le phénomène « socio-écologique » dépend du contexte socio-écologique et des intentions de l'acteur qui se définissent dans le champ des idéaux-types de la praxis tels que nous les avons définis. Certes, depuis le tour de force épistémologique de DURKHEIM, le fait social est irréductible à l'individu et peut-être que ce qui est vrai pour un individu ne l'est plus au niveau social, mais cette dichotomie persiste-t-elle en considérant non plus l'individu, mais ses interactions avec le milieu, c'est-à-dire les procès socio-écologiques ? Une interaction (c'est-à-dire une information relationnelle) possède-t-elle un mécanisme explicatif différent, des facteurs différents, quand il s'agit d'une population avec sa nature ? Nous avons vu que les divers niveaux d'organisations dégagés, les hiérarchies spatiales et temporelles s'interconnectent. Si on considère ce qui suit comme métaphore, on peut dire que la praxis de l'individu socialisant se situe dans les niveaux de temps et d'espaces restreints et que la société oasienne situe sa praxis dans les niveaux de temps et d'espaces larges. Mais ce n'est qu'une première et grossière métaphore puisque la somme des oasiens compose la société oasienne et que la société oasienne est composée de la somme des oasiens. Ce que je veux dire est que la praxis de l'individu et la praxis de la société dans son ensemble se transforment l'une par l'autre. Par « trajective », A. BERQUE<sup>1</sup> entendait le trajet incessant le sujet et l'objet (homme-milieu), compris l'un dans l'autre dans la socialisation de la nature. On ajoutera que cette trajective se complète dans une autre dimension par le trajet incessant qui s'accomplit entre l'individu et la société, l'une ne fonctionnant pas sans l'autre dans les procès socio-écologiques, autre relation équivoque. On pourrait nommer ce trajet non duel « transitivité », c'est-à-dire des trajets en rétroactions et transitifs (en grammaire, un verbe est transitif lorsqu'il marque une action passant du sujet sur un objet).

La reproduction des schémas de jardins, et nous en avons vu les déviations, ne tient ni d'une unique adaptation au contexte écologique, ni même au contexte social, mais sans doute d'avantage à une adaptation à une situation socio-écologique d'oasis. Toute la difficulté à saisir la chimie de la socio-écologie, en oasis comme ailleurs certainement, tient à ce que le travail doit demeurer dans la subtilité. Il n'y a pas de réponse simple, plutôt des degrés de possibilités et de réalisations. Dans un monde complexe, il n'y a ni de blanc ni de noir : les mouvements des procès socio-écologiques sur la trame espace-temps donne de loin l'impression de gris inerte. Ce n'est qu'en se rapprochant de cette trame que des régions apparaîtront plus foncées et d'autres plus claires. Ainsi, les caractères qui expliquent les différentes zones des oasis du Jérid sont-ils les mêmes que ceux qui expliquent les différents types d'exploitation ? Non, car ce n'est pas en fait le même niveau d'organisation qui est concerné. Nous sommes en quelque sorte à l'articulation du global et du local : on retrouve l'opposition idéale-typique des différents niveaux des espaces-temps, le large-collectif-non-décisionnel (donc *plutôt* contrainte écologique) contre le restreint-individuel-décisionnel (donc *plutôt* choix socio-individuel). Par exemple pour le large : la forme arrondie d'oasis<sup>2</sup> n'est pas un choix, mais une règle écologique assimilée, digérée avec le temps (l'Histoire), qui diminue l'échange extérieur sur un plan. L'homme n'intervient pas directement ici, il n'y a pas d'accès sur une construction pourtant complètement artificielle, anthropique. Autrement dit, les procès socio-écologiques s'articulent sur la théorie hiérarchique. Cela est difficile à saisir comme réalité : il faut croiser différents niveaux d'organisation

<sup>1</sup> p. 232 in BERQUE A., 1991, *op. cit.*

<sup>2</sup> Une forme visible des vues aériennes : les palmeraies sont souvent ponctiformes et non longiformes, sauf lorsqu'elles suivent un fleuve ou un oued.

du réel — et pas uniquement, en fait, ces deux archétypes que j'oppose — pour faire apparaître cela.

L'opposition d'idéaux-types dans ce qui est bien une combinaison structurelle est, il est vrai, fort commode. Commode, mais ce n'est pas pour autant une facilité trop complaisante : c'est la manière la plus « honnête » d'aborder cette réalité, c'est-à-dire la manière la plus conforme aux règles de probité scientifique. Une frontière partage ces pôles de la praxis oasisienne, mais une frontière telle que l'entend E. MORIN<sup>1</sup>, c'est-à-dire une frontière double : « Alors que nous avons tendance à considérer les frontières essentiellement comme des lignes d'exclusion, le mot frontière, ici, révèle l'unité de la double identité, qui est à la fois distinction et appartenance. La frontière est à la fois ouverture et fermeture. »

Le chapitre 3 consacré à la méthode nous a montré que la quête du primat de la culture ou de la nature, de l'écologique ou du social dans les procès de socialisation de la nature (comme formulé dans le chapitre 2), ou plus exactement dans les procès socio-écologiques, est une quête stérile. Il s'agit en fait de situations circulaires ou dialectiques que l'on résumera définitivement ainsi : une situation telle que le sujet de connaissance soit modifié par l'objet qu'il étudie, tout en le modifiant en retour. Cette définition s'applique ici autant à la démarche anthropologique qu'à l'objet étudié (relation population/oasis) si l'on échange « connaissance » par « praxis » et « étudie » par « pratique » (au sens large, comme dans la pratique de l'espace). Ce sont les relations équivoques.

### *Libertés et contraintes*

Si l'on voulait résumer brièvement ce travail, on pourrait dire qu'a été dégagé un champ de la praxis en oasis, un champ qui n'est pas structure, qui n'est pas rigide, qui n'est visible en fait que par un trucage optique de diffraction, car ses deux pôles (sans oublier les transitions, on dira alors plutôt idéaux-types) sont deux modalités complémentaires et pleinement intégrées des procès socio-écologiques du milieu oasisien. Le premier paradigme P1 s'inscrit spatialement dans le large (la palmeraie), socialement dans le grand collectif, temporellement dans le long et l'imprécis. Le second paradigme P2, lui, s'inscrit spatialement dans le restreint (le jardin), socialement vers l'individuel, temporellement dans le court et le détaillé<sup>2</sup>. Un paradigme intermédiaire a aussi été dégagé qui correspond, au niveau spatial, à ce que j'ai appelé le « parcellaire » et au niveau temporel à la génération (« temps naturel »). Pour faciliter la représentation de ces paradigmes, j'omets volontairement ce dernier, mais le résultat n'en sera pas affecté, car je rappelle que ces paradigmes, autant qu'ils s'opposent, se confondent l'un dans l'autre (voir Figure 30). Ce n'est qu'après cette précaution que l'on peut dire que, dans le cadre des procès socio-écologiques, le social se remarque préférentiellement en P2, tandis que l'expression du milieu se note plus aisément en P1. Nous avons dit que le paradigme « autochtone » s'exprime entre P1 et P2 (ce qui ne veut pas dire sur le paradigme intermédiaire, bien sûr) et les paradigmes plutôt extérieurs « orientalisme » et « paternalisme » avec une tendance plus marquée vers P1, ces derniers appréhendent plus globalement l'oasis.

<sup>1</sup> p. 203 in MORIN E., 1977, *op. cit.*

<sup>2</sup> Les termes de « premier » et « second », ou les étiquettes P1 et P2, n'ont pas valeur ordinale.

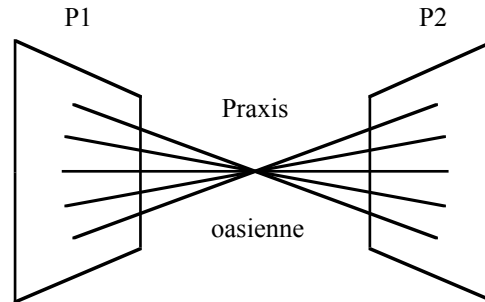


Figure 30 : La praxis oasisienne [P1/P2]

Le jardinier jéridi, figure assez typique du paradigme « autochtone », a une praxis spatiale du large au restreint, qui se manifeste de façon individuelle et collective ; il travaille aussi bien le temps quotidien que l'historique. La figure typique de « l'orientalisme » (le développeur administratif) et la typique du « paternalisme » (le touriste), malgré les prétentions du premier et parfois les aspirations au contact du second, localisent leur praxis au niveau large de la palmeraie. L'administratif représente la collectivité et le touriste agit, du fait de sa « superficialité », uniquement selon les modèles de son imaginaire collectif. Enfin, l'administratif pense en terme de planification avec un volontarisme s'inscrivant idéalement dans le long terme et le touriste demeure dans un non-temps (dans les représentations qu'il se fait du local) qui finalement réitère des images passéistes. Encore une fois, ce marquage distinctif sur P1 ou P2 est relatif.

Pour en revenir au paradigme « autochtone », sa figure (le jardinier) possède la praxis la plus directe et la plus interne sur la nature de l'oasis. Est-il coincé entre P1 et P2 ? Non, il effectue d'incessants trajets entre ces deux pôles : chaque geste participe à l'un comme à l'autre. P1 et P2 ne se résument pas à leur expression spatiale, la palmeraie et le jardin : ils sont aussi d'ordre conceptuel. Le premier paradigme (P1) cristallise en lui préférentiellement les contraintes du milieu : c'est une sorte de *structure objective, saisie de l'extérieur, dont les articulations peuvent être mesurées et cartographiées*, c'est « l'espèce de partition non écrite selon laquelle s'organisent les actions des agents qui croient improviser chacun leur mélodie », on peut déterminer les *régularités objectives auxquelles elles obéissent* ; mais la praxis oasisienne concrète ne procède pas que d'une exécution du modèle, la société a sa liberté et le sujet a sa place. Ainsi, le second paradigme (P2), en complémentaire, est un *accomplissement contingent et continu* d'une construction édifiée sur les *décisions, actions et actes de connaissance d'individus conscients auxquels le monde est donné comme immédiatement familier et signifiant*.

À dessein, ces deux dernières phrases plagient la « double lecture » possible de la société exposée par Loïc J.D. WACQUANT<sup>1</sup> : la première correspondait à la lecture qui traite la société à la manière d'une physique sociale et la seconde du point de vue subjectiviste (ou constructiviste), c'est-à-dire d'une phénoménologie sociale. Ce que cela veut dire ? La praxis oasisienne de la nature ne se laisse pas enfermer dans les déterminismes de contraintes naturelles, voire des structures sociales, même si tout cela existe ; non plus qu'elle ne dépend que du libre arbitre de la société oasisienne ou de l'acteur pris isolément (stratégies collectives ou individuelles). □□□□□□□□□□ Le jeu est double, mais il s'agit d'un double non dual puisque l'un se fond dans l'autre. Les relations sont équivoques. Comment expliquer alors la praxis oasisienne dans sa diversité et ses régularités ?

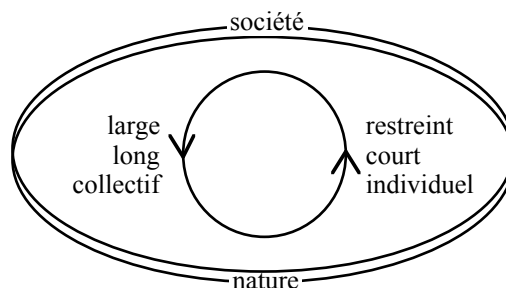


Figure 31 : La praxis oasisienne [P1=P2]

En se limitant ici au cas « autochtone », on pourrait avec profit s'attacher au concept « d'habitus » de Pierre BOURDIEU (et sans doute le trahir). Pour BOURDIEU, l'habitus est un mécanisme structurant qui opère de l'intérieur des agents, bien qu'il ne soit à proprement parler ni strictement individuel ni à soi seul complètement déterminant des conduites<sup>2</sup>, il laisse place à ce que j'appelais la marge de manœuvre créatrice d'une société ou le libre arbitre du sujet. Il s'agit du principe générateur des stratégies qui permet aux agents d'affronter des situations très diverses<sup>3</sup>, les continuelles mises en situations des facteurs écologiques et sociologiques : dans une exploitation de forme nouvelle pour un jardinier jéridi comme Ibn Chabbat, l'agent socialisant ne reste pas bloqué et incapable d'agir dans cette nouvelle situation. Simultanément, il réifie partiellement les schèmes intériorisés de la relation d'exploitation de la nature telle qu'elle est définie dans le paradigme « autochtone », et brode, bricole et innove à partir des matériaux nouveaux que l'on met à sa disposition, des matériaux qui sont biologiques (la trame organisée de deux hectares à 100 % de deglet noir) et conceptuels (la relations à la nature définie par le paradigme « orientalisme »).

<sup>1</sup> WACQUANT L.J.D. - Introduction, in BOURDIEU P. (avec WACQUANT L.J.D. ) - *Réponses, Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éd. du Seuil, 1992, pp. 13-42.

<sup>2</sup> p. 25 in BOURDIEU P. (avec WACQUANT L.J.D. ), 1992, *op. cit.*

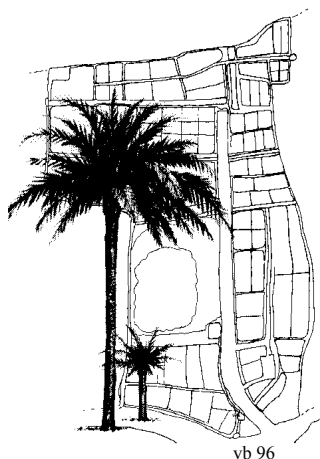
<sup>3</sup> *Ibid.*

Cette « structure profonde est une matrice générative historiquement constituée, institutionnellement enracinée et donc socialement variable »<sup>1</sup>. Les stratégies d'exploitation dans les jardins dont j'ai fait état ne sont donc pas toujours des choix délibérés et dont le résultat est projeté dans l'avenir : elles sont aussi inconscientes mais cohérentes.

Ainsi dit, le milieu oasien (et non la nature) et son cortège biologique, physique, temporel et spatial n'est pas plus strictement structurant qu'il n'est le simple réceptacle de praxis structurantes. Il est simultanément les deux, ce qui est difficile à concevoir conceptuellement intégré en particulier pour les Occidentaux dont l'héritage cartésien est parfois encombrant. Et le résultat de ces mouvements équivoques est la nature oasienne, en ce qu'elle a de physique et biologique, mais aussi de conçu et de perçu (Figure 31). On comprendra mieux, je l'espère, que la question des populations et des milieux posée en début d'ouvrage était justement mal posée : elle n'a même plus lieu d'être, car elle avait le défaut de toujours s'enliser dans le dualisme du choix et de la contrainte.

---

<sup>1</sup> p. 26, *Ibid.*



### **• Conclusion des relations équivoques**

Pour commencer à travailler sur les relations sociétés-natures, j'ai voulu faire simple en choisissant l'oasis. C'était une erreur. L'oasis est une nature particulière : certes, les natures sont toutes des constructions artificielles, mais l'oasis est en outre un écosystème complètement anthropogène, créé par l'homme et qui exige le travail de l'homme. L'approche circonspecte semble être la seule démarche honnête qui puisse, sinon saisir l'objet oasien complexe, du moins nous permettre de discerner les procès socio-écologiques.

Le choix de se concentrer sur la palmeraie a permis de mettre à jour les tensions entre les pratiques et représentations variées des différents idéaux-types qui la façonnent, les tensions entre individus et collectifs, et comment ces tensions répartissent préférentiellement leur efficacité dans le temps et l'espace, découpés (de manière forcément arbitraire mais pertinente) en niveaux d'organisation allant du large (l'oasis en général) au restreint (le jardin).

Pour conclure, peut-on dire qu'il y a primat de la nature ou de la culture ? Formulé comme le dirait J. BARRAU<sup>1</sup>, existe-t-il des fondements écologiques des pratiques sociales ou des fondements sociaux des pratiques écologiques ? L'organisation, ou plutôt, le type de procès socio-écologique est une institution sociale. Mais son origine n'est pas uniquement dans un passé hypothétique, c'est à la fois un problème éco-historique et à la fois il consiste dans l'actualisation et la réactualisation de modèles mouvants (des pôles de praxis idéaux-typiques) qui ne s'excluent mutuellement jamais de façon totale. Alors, pourra-t-on dire que cette formulation de BARRAU est vraie dans les deux sens... ou complètement fautive, puisqu'il n'y a pas de préséances de l'écologique ou du social. L'un émerge dans l'autre et *vice versa*. Ces catégories ne sont pas étanches, mais se font face et se fondent l'une dans l'autre.

Les procès socio-écologiques, qui mélangent milieu et société, sont-ils les nouveaux carcans de l'homme ? La liberté du jardinier dans sa parcelle est-elle illusion ? Certes, les praxis oasiennes n'inventent rien à partir de rien. Par contre, l'illusion est ailleurs. Nous avons défini différents niveaux d'organisation dans l'oasis, qui possèdent

<sup>1</sup> BARRAU J., 1982, *op. cit.*



leurs propres mesures. La liberté est pseudo-réelle, et non illusion, dans le sens où les articulations entre niveaux d'organisation, comme le veut la théorie hiérarchique, traduisent des relations entre les niveaux, mais leur rapports ne sont pas linéaires. Pour être plus explicite, on peut dire que forces ou influences socio-environnementales agissant sur le large (ou le restreint) ne peuvent pas être directement pertinents pour analyser le restreint (ou le large).

La référence aux différentes échelles de temps et d'espaces ne dépend pas seulement des acteurs envisagés, mais plutôt des situations envisagées des agents. Puisqu'il nous faut réfléchir ici à partir « d'archétypes d'agents » (agronome, touriste, jardinier, etc.<sup>1</sup>), nous avons pu par simplification abusive (toujours soulignée) accorder que tel était davantage à la praxis de tel niveau d'organisation (telle échelle spatio-temporelle) : implicitement à un agent archétypal correspond une situation archétypale. L'ambition anthropologique d'aborder avec circonspection les « objets complexes » (quel objet ne l'est pas plus ou moins ?) nous permet d'envisager une analyse plus fine, esquissée dans ce travail, dans laquelle la référence aux échelles — qui est un appel réfléchi ou non réfléchi à des ressources, construites et données — dépend de la situation, du contexte de l'agent, donc affirmativement variable et non figée pour un agent donné.

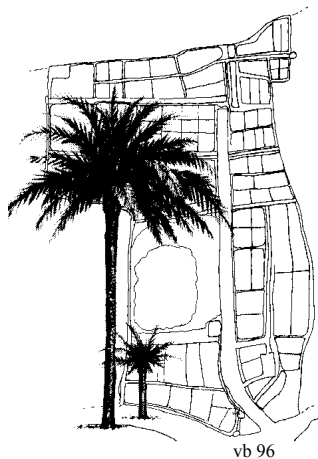
Les procès socio-écologiques oasiens sont, il est vrai, « contextualisés » : ils prennent sens dans une « situation » saharienne, mais qui n'est ni purement écologique, ni purement sociologique. Les pôles de praxis de la nature oasienne, qui dessinent le champ des praxis contemporaines, n'ont pas une existence nécessaire, c'est-à-dire qu'elles peuvent bien changer et que peuvent émerger de nouveaux possibles, des « possibles » qui ne sont pas engendrés par l'effet d'une évolution dialectique (mes arguments sont d'ailleurs souvent triples, ce qui évite d'entrée ce confort), mais par l'irrégulière régularité des hommes.

*Et précipitamment il leva la tête de sa main, il se dressa sur le rocher, et tendit l'oreille. Mais il n'y avait pas de voix dans tout le vaste désert sans limites, et les caractères gravés sur le rocher étaient : SILENCE. Et l'homme frissonna, et il fit volte-face, et il s'enfuit loin, loin, précipitamment, si bien que je ne le vis plus.*

— Edgar POE<sup>2</sup> —

<sup>1</sup> C'est le jardinier que j'ai le plus « désobjectivé » cette fois-ci (voir la Partie 4).

<sup>2</sup> [C'est le Démon qui s'exprime] p. 239 in POE E. - *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, Librairie Joseph Gibert, 1947.



## Bibliographie citée

1. Anonyme - *L'évolution du machinisme agricole durant la dernière décennie (depuis 1973)*, s.l. [Tunis], Rép. tunisienne, Min. de l'agric., Dir. du génie rural, Service du machinisme agricole, janv. 1982, 17 p. (dactylographié)
2. Anonyme - La gestion du terroir : un défi écologique, *SPORE, bull. bimestriel du Centre Techn. de Coop. Agricole et Rurale*, n° 53, oct. 94, pp. 1-4.
3. Anonyme - *Les produits algériens, Les dattes*, Alger, Gouvernement général de l'Algérie, Direction des Territoires du Sud, s.d. [1922 ?], 2 tab., bibl., 19 p.
4. ARKOUN M. - Comment lire le Coran ?, in *Le CORAN* - Paris, éd. Garnier-Flammarion, 1970, pp. 11-36.
5. ATTIA H. - L'organisation de l'oasis, *Les cahiers de Tunisie*, n°17-18, 1957, pp. 39-43.
6. ATTIA H. - Modernisation agricole et structures sociales : exemple des oasis du Djérid, *Revue Tunisienne des Sciences Sociales*, n°2, Tunis, Fév. 1965, pp. 59-79.
7. AUGÉ M. - *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, coll. La librairie du XX<sup>e</sup> siècle, Éd. du Seuil, 1992, bibl., 149 p.
8. BAROIN C. et PRET P.F. - Le palmier de Borkou, végétal social total, in *Journal des Africanistes*, T. 63, fasc. 1, 1993, Paris, pp. 5-20.
9. BARRAU J. - Les fondements écologiques des pratiques sociales : intérêt de leur connaissance dans la gestion des ressources, *Les connaissances scientifiques écologiques et le développement et la gestion des ressources et de l'espace : journées scientifiques « Écologie et développement » 19-20 sept. 1979*, Paris, Éd. CNRS et Inra, 1982, pp. 385-389.
10. BATTESTI V. - *Approche ethnobotanique d'une oasis saharienne : Djanet (Algérie)*, Mémoire principal (dir. de rech. R. PUJOL) de DEA de Sciences Sociales « Cultures et comportements sociaux », Université R. Descartes-Sorbonne (Paris V), UFR Sciences Sociales, Laboratoire d'ethnobiologie - biogéographie (Muséum national d'histoire naturelle), sept. 1993, 9 fig., 15 photog., bibl., 96 p.
11. BATTESTI V. - *Les oasis du Jérid : des révolutions permanentes ?*, Montpellier, Éd. Gridao/Cirad-Sar, Inrat-CRPh, 1997, tab., ill., bibl., 223 p. + annexes (243 p., fig., tab.)
12. BATTESTI V. - *Les RELATIONS au désert des religions monothéistes*, Mémoire secondaire (dir. de rech. Ph. LABURTHE-TOLRA) de DEA de Sciences Sociales « Cultures et comportements sociaux », Université R. Descartes - Sorbonne (Paris V), UFR Sciences Sociales, sept. 1993, bibl., 43 p.
13. BATTESTI V. - *Une charbonnière expérimentale, méthodologie de l'anthracologie sur charbonnière pour une approche de la gestion du milieu forestier en Languedoc*, Mémoire de Maîtrise BOP (dir. de rech. J.L. VERNET), Université Sciences et Techniques du Languedoc, Montpellier II, Lab. Paléobotanique, Archéologie et Environnement (URA CNRS 1477), juin 1992, 20 fig., 26 photog., bibl., 44 p. + annexes.

14. BATTESTI V., PUIG N. - Le sens des lieux, Espaces et pratiques dans les palmeraies du Jérid (Sud-Ouest tunisien), (à paraître dans *Études Rurales*), 1999.

15. BAUDRY J. - Dépendance d'échelle d'espace et de temps dans la perception des changements d'utilisation des terres, bibl., in AUGER P., BAUDRY J., FOURNIER F. (sous la direction de), *Hierarchies et échelles en écologie*, s.l., Naturalia publications, ACCT, ministère de l'Environnement, Comité français Scope, 1992, pp. 101-113.
16. BÉDOUCHA G. - « L'eau, l'amie du puissant », *Une communauté oasienne du Sud-tunisien*, Paris, coll. Ordres sociaux, Éd. des Archives Contemporaines, 1987, publié avec le concours du CNRS et du CNL, avant-propos, index, 28 pl., 47 fig., glossaire, bibl., 427 p.
17. BERQUE A. - *Du geste à la cité, Formes urbaines et lieu social au Japon*, Paris, Éd. Gallimard, 1993, 244 p.
18. BERQUE A. - La transition paysagère comme hypothèse de projection pour l'avenir de la nature, in ROGER A., GUERY F. (sous la direction de) - *Maîtres et protecteurs de la nature*, Seyssel, coll. Milieux, Éd. Champ Vallon, 1991, pp. 217-237.
19. BERQUE A. - *Le sauvage et l'artifice, Les Japonais devant la nature*, Paris, NRF-Gallimard, 1986, index, 12 photog., 314 p.
20. BERQUE J., SUR J. - *Les Arabes, l'Islam et nous*, suivi de *Un homme matinal* (J. SUR), Paris, Éd. Mille et Une Nuits/Arte Éditions, 1996, n° 110, bibl., 59 p.
21. BISSON J. - Les marges sahariennes : lieux d'affrontement des spatialités, in *Actes du séminaire Les oasis au Maghreb, Mise en valeur et développement, Gabès 4, 5 et 6 Nov. 1994, Cahier du Ceres, série Géographique*, n° 12, Tunis, 1995, pp. 13-28.
22. BISSON J. - Paysannerie du Sahara maghrébin, *Dynamiques locales et politiques du Développement, Cahier Urbama* n°12, 1996, pp. 63-80.
23. BOIS D. - *Les plantes alimentaires chez tous les peuples et à travers les âges, Vol. 1, Histoire, utilisations et cultures des phanérogames légumières*, Paris, Coll. Encyclopédies Biologiques, Éd. Paul Lechevalier, 1927, ill., 592 p.
24. BOIS D. - *Les plantes alimentaires chez tous les peuples et à travers les âges, Vol. II, Phanérogames fruitières*, Paris, Coll. Encyclopédies Biologiques, Éd. Paul Lechevalier, 1928, ill., 637 p.
25. BONNEMAISON J. - *Les fondements géographiques d'une identité, L'archipel du Vanuatu, Essai de géographie culturelle - Livre 1, Gens de pirogue et gens de la terre*, Paris, Éd. de l'Orstom, 1996, 21 cartes, ill., index, 460 p.
26. BONTE P., IZARD M. (sous la direction de) - *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Puf, 1991, index, 755 p.
27. BOU ALI S. - *Le Djérid (Tunisie) : un essai d'analyse régionale*, Th. Géographie, Université de Toulouse, Inst. géo. Le Mirail, juin 1982, ill., bibl., 244 p.
28. BOUNAGA N. et BRAC de la PERRIÈRE R.A. - Les ressources phytogénétiques du Sahara, *Ann. Inst. Nat. Agro.* El-Harrach, vol. 12 (1), 1988, T. 1, pp. 79-94.
29. BOURDIEU P. (avec WACQUANT L.J.D. ) - *Réponses, Pour une anthropologie réflexive*, Paris, coll. Libre Examen, Éd. du Seuil, 1992, Présentation, Introduction et Notes de Loïc J.D. WACQUANT, bibl., index, 267 p.
30. BOURDIEU P. - *Sociologie de l'Algérie*, Paris, coll. « Que sais-je ? », n° 802, Puf, 1958, 1 carte, bibl., 126 p.
31. BRÉHIER E. - *Histoire de la philosophie, T.I, Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Quadrige n° 21, Puf, 1983 (Nouvelle éd. revue et mise à jour par P.-M. SCHUHL et M. de GANDILLAC, 1981, 1<sup>re</sup> éd. 1931), bibl., 702 p.
32. BROUIN G. - notes sur les Ongulés du Cercle d'Agadez et leur chasse, in *Mémoires de l'Inst. Français d'Afr. Noire* n° 10, *Contribution à l'étude de l'Air*, Paris, Lib. Larose, 1950, préface de Th. MONOD, pp. 425-455.
33. CADORET A. (sous la direction de) - « Chassez le naturel... », *Cahiers des Études Rurales*, n° 5, Paris, Éd. EHESS, 1988, 157 p.
34. CAPOT-REY R. - *Problèmes des oasis algériennes*, Alger, Publications du CNRS, 1944, 35 p.
35. CARATINI S. - Dialogues sahariens, in *Le métis culturel, Internationale de l'imaginaire*, nouvelle série, n° 1, 1994, Paris, Éd. Maison des cultures du monde, Éd. Babel, pp. 107-126.
36. CARROUÉ L. - *L'Afrique du Nord et le Proche-Orient*, Paris, coll. Géographie d'aujourd'hui, Nathan Université, 1996, ill., bibl., 196 p.

37. CERTEAU M. de - *L'invention du quotidien, 1., Art de faire*, Paris, coll. Folio-essais, Éd. Gallimard, 1990.
38. CHAMPAULT D. - *Une oasis du Sahara nord-occidental, Tabelbala*, Paris, Éd. du CNRS, 1969.
39. CHEBEL M. - *L'imaginaire arabo-musulman*, Paris, coll. Sociologie d'aujourd'hui, Puf, 1993, bibl., 388 p.
40. CLEUZIOW S. et COSTANTINI L. - À l'origine des oasis, pp. 1180-1182, *La Recherche*, n° 137, vol. 13, octobre 1982.
41. Collectif - Atelier III : Pratique de la Recherche-développement et constitution de référentiels adaptés, *Les cahiers de la Recherche-Développement*, N° 1 juin 1983, Numéro spécial : Actes des journées sur la Recherche-Développement, Montpellier, 8, 9, 10 novembre 82, Montpellier, 62 p.
42. Collectif - *Théo, Nouvelle encyclopédie catholique*, Paris, Éd. Droguet & Ardant / Fayard, 1990, ill., cartes, fig., 1234 p.
43. CONFORTI J. - *Compte rendu de mission*, EDI-IRFED, financement MAE français, Gridao/Inra-CRPh, Projet de Recherche pour le Développement de l'Agriculture d'Oasis, déc. 92, 19 p.
44. CONFORTI J. ; BEN MAHAMOUD O. ; TONNEAU J.Ph. - *Zonage des oasis du Jérid*, Montpellier, Gridao / Inrat, s.d.(1995), 2 cartes, tab., 135 + 18 p.
45. CONFORTI J. ; BEN MAHAMOUD O. ; TONNEAU J.Ph. - *Zonage des oasis du Jérid, Séminaire « Agriculture oasisienne » 1-2-3 février 1994 - Degache -Tunisie*, Montpellier, Gridao / Inrat, s.d., 5 photog., 2 cartes, tab., 121 p.
46. CORAN (Le...) - Paris, coll. Texte intégral n° 237, éd. Garnier-Flammarion, 1970, traduit de l'arabe par KASIMIRSKI, Chronologie et préface de M. ARKOUN, 511 p.
47. DAKHLIA J. - *L'oubli de la cité, La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le Jérid tunisien*, Paris, coll. Textes à l'appui, série Anthropologie, Éd. La Découverte, 1990, ill., 3 cartes, 317 p.
48. DELBOS G. et JORION P. - La nature ou le réel forclos, in CADORET A., 1988, *op. cit.*, pp. 15-21.
49. DEPAULE J.C. - Anthropologie de l'espace, *Cahiers PIR villes, Histoire urbaine*, Paris, CNRS, 1995, pp. 17-73.
50. DESCOLA P. - *La nature domestique, Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, Fondation Singer-Polignac, Éd. de la Maison des sciences de l'Homme, 1986, 450 p.
51. DESCOLA Ph. - Le déterminisme famélique, in CADORET A., 1988, *op. cit.*, pp. 121-136.
52. DJERBI M. - *Diseases of the Date Palm*, s.l., PNUD, FAO, Regional Project for Control of Bayoud Disease in North Africa PNUD/FAO/RAB/88/024, s.d. [>1990], préface de N. VAN DER GRAAFF, index, ill., bibl., 112 p.
53. DOLLÉ V., TOUTAIN G. (sous la direction de) - *Options méditerranéennes, Série A : Séminaires Méditerranéens n° 11, Les systèmes agricoles oasiens, Actes du colloque de Tozeur (19-21 nov. 1988)*, avec coll. J. CONFORTI et G. PEYRON, Paris, CIHEAM, 1990, Commission des communautés européennes, Dir. générale du développement (DGV III), Bruxelles, avt-propos de R. FÉVRIER, 335 p.
54. DUPRÉ G. - Introduction, in DUPRÉ G. (sous la direction de) - *Savoirs paysans et développement, Farming knowledge and Developpement*, Paris, Éd. Karthala, Orstom, 1985, pp. 17-35.
55. DUVIGNAUD J. - *Chébika*, Tunis, Éd. Ceres, 1992, 360 p.
56. DUVIGNAUD J. - La contamination, in *Le métis culturel, Internationale de l'imaginaire*, nouvelle série, n° 1, 1994, Paris, Éd. Maison des cultures du monde, Éd. Babel, pp. 11-18.
57. ELIADE M. - *Mythes, rêves et mystères*, Paris, NRF-Gallimard, Coll. Idées n° 271, 1957, 279 p.
58. ERROUX J. - *Les blés des oasis sahariennes*, Alger, Inst. de Rech. Saharienne, mémoire n° 7, éd. Typo-Litho, 1962, bibl., 36 photog., 179 p.
59. EVREINOFF V.A. - Contribution à l'étude du dattier, Paris, *JATBA*, n° de 1956, pp. 328-333.
60. FABRE J.P. - *Rapport agro-économique (2), Rapport n° 18*, s.l., ministère de l'Agriculture et de la Mise en valeur agricole, ORMVA Ouarzazate, Proludraa, Coopération Royaume du Maroc / RFA, 1994, 41 p.
61. FAHD T. - Le merveilleux dans la faune, la flore et les minéraux, in Collectif - *L'étrange et le merveilleux dans l'Islam médiéval, Actes du colloque tenu au Collège de France à Paris en mars 1974*, Paris, Éd. J.A., 1978, publié avec le concours de l'IMA, pp. 117-135.

62. FAKHFAKH M. - Du pastoralisme à l'agriculture saharienne, pp. 52-64 in *Perspectives de l'agriculture saharienne, Actes du Colloque d'Adrar, 23-26 fév. 1986*, Uni. d'Oran (Algérie) - URSAC - 1987, bil. français (313 p.) - arabe (82 p.)
63. FAULQUIER E. - *Mise en place d'un suivi technico-économique de différents types d'exploitation du Jérid*, Paris, nov. 1994, Rapport de mission, Projet de recherche pour le développement de l'agriculture d'oasis, Gridao, Inrat
64. FERRIÉ J.-N. - Éditorial, Changements d'objets, *Écologie Humaine*, vol. XII, n° 2, juin 93, pp. 3-5.
65. FERRIÉ J.-N. - Vers une anthropologie déconstructiviste des sociétés musulmanes du Maghreb, *Sciences sociales, Sociétés arabes, Peuples méditerranéens* n° 54-55, janvier-juin 1991, pp. 229-246.
66. FOUREAU F. - *D'Alger au Congo par le Tchad, Mission saharienne Foureau-Lamy*, Paris, Éd. L'Harmattan, 1990 (1<sup>re</sup> éd. 1902, Masson et Cie, Éd.), préface de Louis LIARD, 829 p.
67. GARDEL G. Lt. - *Les Touareg Ajjer*, Alger, Université d'Alger, Inst. de recherches sahariennes, doc. n° 1, Éd. Bacconnier, 1961, avant-propos de l'auteur [1913], publ. sous la direction du Cdt B. BLAUDIN de THÉ et J. DUBIEF, 75 ill., 1 carte, 388 p.
68. GAST M. - Croyances et culture populaires au Sahara, bibl., pp. 370-382, in AKOUN A. (sous la direction de) - *Mythes et Croyances du Monde entier, T. 2, Le monothéisme*, Turnhout (Belgique), Éd. Libis-Brepols, 1985, 476 p.
69. GAUDIO A. - *Le Sahara des Africains*, Paris, Coll. Histoire et voyages, Éd. René Julliard, 1960, 1 carte, 15 ill., 290 p.
70. GÉNY P., WAECHTER P., YATCHINOVSKY A. (sous la direction de) - *Environnement et développement rural, Guide de la gestion des ressources naturelles*, Paris, Éd. Frison-Roche, BDPA-SCETAGRI, Min. de la coopération et du développement, ACCT, 1992, 10 fig., 26 Photog., bibl., 418 p.
71. GREUTE G. - *La composition et le style, Principes et Conseils*, Paris, Gabriel Beauchesne Éd., 1930 (9<sup>e</sup> éd.), index, 299 p.
72. GUICHAOUA A., GOUSSAULT Y. - *Sciences sociales et développement*, Paris, coll. Cursus, Éd. Armand Colin, 1993, bibl., 189 p.
73. GUILLE-ESCURET G. - Écosystème et organisme social, Le duel des jumeaux amnésiques, in CADORET A. (sous la direction de), 1988, *op. cit.*, pp. 97-118.
74. GUILLE-ESCURET G. - *Les sociétés et leurs natures*, Paris, coll. Anthropologie au présent, Armand Colin Éd., 1989, 5 fig., bibl., index, 182 p.
75. GUILLERMOU J.N. - Paysans et pasteurs en Algérie : réponses aux contraintes écologiques et crise des systèmes de production traditionnels, *Écologie Humaine*, vol. XII, n° 2, juin 93, pp. 21-35.
76. HAMA M.B., KI-ZERBO J. - La dynamique du temps africain, *Le Courrier de l'Unesco*, Paris, n° de août-sept. 1979, pp. 12-16.
77. HAUDRICOURT A.-G., HÉDIN L. - *L'Homme et les plantes cultivées*, Paris, Éd. A.-M. Métailié, 1987 (1<sup>re</sup> éd. 1944), éd. revue, préface de Michel CHAUVET, index, 4 cartes, 9 fig., bibl., 281 p.
78. HAUDRICOURT A.G. - Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui, *L'Homme*, janv./avril 1962, II (1), Mouton et Co éd., Paris - La Haye, pp. 40-50.
79. HAVARD Ch. - Sahara, *Encyclopédie Française*, vol. 17, Paris, Librairie Larousse, 1986, (éd. Hors commerce réservée clientèle Lar. Distrib. France).
80. HENIA A. - *Le Grid, ses relations avec le beylik de Tunis (1676-1840)*, Tunis, Publication de l'université de Tunis, 1980.
81. HOURANI A. - *Histoire des peuples arabes*, Paris, Éd. du Seuil, 1993 (1<sup>re</sup> éd. 1991), trad. de l'anglais par Paul CHEMLA, index, bibl., 732 p.
82. JUSSERAND Y. - *Gestion de l'eau dans l'oasis de Nefta Beni Ali*, Montpellier, Cirad/Sar, Inrat/CRPh, Gridao, Cnearc, déc. 1994.
83. KANT E. - *La philosophie de l'histoire, (opuscules)*, Paris, coll. Bibliothèque Médiations, Éd. Denoël, 1987 (Éd. Montaigne, 1947), éd. établie et traduite par Stéphane PIOBETTA, avertissement de l'éditeur, index, biographie, bibl., 203 p.
84. KASSAB A. - *Études rurales en Tunisie*, Tunis, Publications de l'université de Tunis, Faculté des lettres et sciences humaines de Tunis, Deuxième série : Géographie, vol. VI, Imprimerie officielle de la République tunisienne, 1980, ill., 436 p.



85. KASSAH A. - Tozeur et son oasis : problèmes d'aménagement d'une ville oasienne, *Les Cahiers d'Urbama*, n° 8 d'Urbama, 1993, pp. 51-75.
86. KILANI, M. - *La construction de la mémoire, Le lignage et la sainteté dans l'oasis d'el Ksar*, Genève, 1992, Éd. Labor et Fides.
87. KRAIEM M. - *La Tunisie précoloniale, Tome II, Économie - société*, Tunis, SID, 1973, index, ill., 475 p.
88. LABONNE M., HIBON A. - *Futur agricole et alimentaire de la Méditerranée Arabe*, Inra, Série Économie et Sociologie Rurales, déc. 1978, bibl., 145 p. + annexes.
89. LACOSTE Y. - Oasis, in *Encyclopedia Universalis*, T. 16, Paris, 1990, 659 p.
90. LACOSTE Y. - *Paysages politiques, Braudel, Gracq, Reclus...*, Paris, coll. biblio essais n° 4117, Le Livre de Poche, LGF, 1990, 284 p.
91. LATOUR B. - *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, coll. L'armillaire, Éd. La Découverte, 1991, 15 fig., bibl., 210 p.
92. LE FLOC'H E. - *Contribution à une étude ethnobotanique de la flore tunisienne*, Tunis, Imprimerie officielle de la République tunisienne, 1983, Publ. scientifiques tunisiennes, Programme flore et végétation tunisienne, 2<sup>e</sup> partie, ministère de l'Enseignement sup. et de la Rech. scientifique, préface de M.A. NABLI, index, bibl., 402 p.
93. LEGENDRE M. - *Survivance des mesures traditionnelles en Tunisie*, Paris, Publications de l'Inst. des hautes études de Tunis, mémoire du Centre d'études de sciences humaines, vol. IV, Puf, 1958, ill., bibl., 90 p.
94. LENCLUD G. - Note critique, Milieux et sociétés : la médiation de l'Histoire [à propos de *Milieux histoire, historiographie, Cahiers d'Études Africaines*, vol. 101-102, xxvi (1-2), Paris, Éd. de l'EHESS, 1986, 290 p.], in CADORET A., 1988, *op. cit.*, pp. 137-143.
95. LEROI-GOURHAN A. - *L'homme et la matière, Évolution et techniques*, Paris, coll. Sciences d'aujourd'hui, Éd. Albin Michel, 1971 (1<sup>re</sup> éd. 1943), 577 fig., 348 p.
96. LEROI-GOURHAN A. - Les domaines de l'esthétique, *L'Homme, Races et Mœurs*, Paris, Encyclopédies Clartées, 1956, pp. 1-13.
97. LÉVI-STRAUSS C. - Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, in MAUSS M. - *Sociologie et anthropologie*, Paris, coll. Quadrige n° 53, Puf, 1985 (1<sup>re</sup> éd. 1950), 6 fig., pp. IX-LII.
98. LÉVI-STRAUSS C. - *La pensée sauvage*, Paris, Presses Pocket n° 2, Agora, Librairie Plon, 1990 (1<sup>re</sup> éd. 1962), 11 fig., index, bibl., 349 p.
99. LUXEREAU A. - *Usages, représentations, évolution de la biodiversité végétale chez les Haoussa du Niger*, JATBA, nouvelle série, vol. xxxvi (2), 1994, pp. 67-85.
100. MAMOU A. - Développement des zones sahariennes en Tunisie et son incidence sur les ressources en eau, in *Les oasis au Maghreb, Mise en valeur et développement, Gabès 4, 5 et 6 Nov. 1994, Cahier du Ceres, série Géographique*, n° 12, Tunis, 1995, pp. 71-86.
101. MAROUF N. - *Lecture de l'espace oasien*, Paris, coll. Hommes et Sociétés, Bibliothèque Arabe Sindbad, 1980, 281 p.
102. MARTIN A.G.P. - *Les oasis sahariennes*, Paris, éd. Auguste Challamel, 1908, 404 p.
103. MASSELOT F. - Les dattiers des oasis du Jérid, *Bull. de la Direction de l'Agriculture et du Commerce*, Tunis, n° 18, janv. 1901, Imprimerie Rapide, pp. 114-161.
104. MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE (Rép. Tunisienne) - *Étude d'exécution de sauvegarde d'oasis dans le Jérid, Avant-projet, Oasis de Nefta*, Tunis, Direct. du génie rural, Centre national des études agricoles, Budapest, TESCO, UZITERNV, déc. 1985, 10 fig., 110 p.
105. MINISTÈRE DE LA COOPÉRATION ET DU DÉVELOPPEMENT (Rép. Française) - *Mémento de l'agronome*, Paris, Coll. « Techniques rurales en Afrique », 1991, 4<sup>e</sup> éd. (1<sup>re</sup> éd. 1968), bibl. (43 p.), 1635 p.
106. MORIN E. - *La complexité humaine*, Paris, coll. Champs-L'Essentiel, Éd. Flammarion, 1994, présenté par Heinz WEINMANN, bibl., 380 p.
107. MORIN E. - *La Méthode, T.I, La Nature de la Nature*, Paris, Éd. du Seuil, 1977, bibl., 398 p.
108. MORIN E., WULF C. - *Planète : l'aventure inconnue*, Paris, Éd. Mille et Une Nuits/Arte Éditions, 1997, n° 157, bibl., 47 p.
109. MOUSSA M.L.F. - *L'État et l'agriculture en Tunisie, Essai sur l'intervention de l'État dans le secteur agricole*, Tunis, coll. Bibliothèque de droit, de sciences politiques et économiques, T. XII,

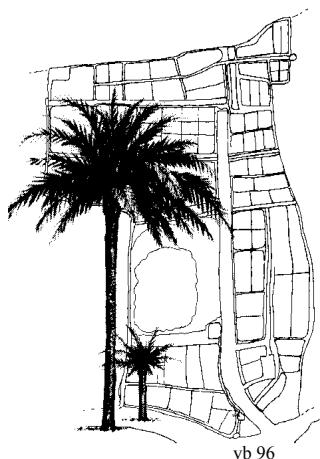


Publ. du Centre d'études, de recherche et de publication de l'université de droit, d'économie et de gestion de Tunis, Imprimerie officielle de la République tunisienne, 1988, préface de Yadh BEN ACHOUR, 44 tab., bibl., 634 p.

110. MUNIER P. - *Le palmier-dattier*, Paris, Coll. Techniques Agricoles et Productions Tropicales n° XXIV, Éd. G.P. Maisonneuve & Larose, 1973, préface de R. GUILLIERME, bibl., 38 fig., 27 photog., 221 p.

111. MUXART T. et al. - Hétérogénéité du temps et de l'espace : niveaux d'organisation et échelles spatio-temporelles, in JOLLIVET (sous la direction de) - *Sciences de la nature, Sciences de la société, Les passeurs de frontières*, Paris, CNRS Éditions, 1992, pp. 403-425.
112. NACIB Y. - *Cultures oasiennes, Essai d'histoire sociale de l'oasis de Bou-Saâda*, Paris, éd. Publisud, 1986, préface de Milton SANTOS, ill., index, bibl., 505 p.
113. NORA P. - 1980 l'année du patrimoine, La ruée vers le passé, *Magazine Littéraire, La passion des idées, 1966-1996, Un inventaire de la pensée moderne*, hors-série 1996, pp. 68-70.
114. OUHAJOU L. - *Étude des structures socio-spatiales du groupe cible*, Rapport n° 10, Ouarzazate, Coopération Royaume du Maroc/RFA, Office régional de mise en valeur agricole de Ouarzazate, Proludraa, juillet 1993, 90 p. + annexes.
115. OZENDA P. - *Flore du Sahara*, Paris, Éd. CNRS, 1985, 2<sup>nd</sup>e éd. revue et corrigée (1<sup>re</sup> éd. 1977), cartes, ill., bibl., 622 p.
116. PALSSON G. - Human-Environmental Relations ; Orientalism, Paternalism and Communalism, in DESCOLA Ph. et PALSSON G. (sous la direction de) - *Nature and Society, Anthropological Perspectives*, London, New-York, Routledge, 1996, pp. 63-81.
117. PÂQUES V. - *L'arbre cosmique dans la pensée populaire et la vie quotidienne du NO africain*, Paris, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie LXX, Université de Paris, 1964, 702 p.
118. PENET P. - *Tableau de distribution d'eau d'irrigation dans l'oasis de Tozeur*, Tunis, Régence de Tunis, Protectorat français, Direction générale de l'intérieur, s.d. [1912].
119. PÉRENNES J.-J. - *L'eau et les hommes au Maghreb, Contribution à une politique de l'eau en Méditerranée*, Paris, Coll. « Hommes et sociétés », éd. Karthala, publ. avec le concours du CNRS, 1993, préface de Jacques BÉTHEMONT, avant-propos de l'auteur, index, bibl. (25 p.), 143 tab., 81 fig., 646 p.
120. PIAGET J. - *Épistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Coll. Idées n° 260, NRF-Gallimard, 1972, préface de l'auteur, 380 p.
121. POE E. - *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, coll. Chefs-d'œuvre littéraires, n° 139, Librairie Joseph Gibert, 1947, traduction et avant-propos de Charles BAUDELAIRE, 352 p.
122. POTTIER R. - *Au pays du voile bleu*, Paris, Nouvelles éd. latines, Fernand Sorlot, 1945, ill., 213 p.
123. PUJOL R. - Définition d'un écosystème avec deux exemples : étude ethnozoobotanique des cardères (*Dipsacus sp.*) et interrelations homme-animal-truffe, Paris, *L'homme et l'animal, 1<sup>er</sup> colloque d'ethnozoologie*, n° de juin 1975, Inst. Int. Ethnoscience, ill., bibl., pp. 91-114.
124. QUÉZEL P., SANTA S. - *Nouvelle flore de l'Algérie et des régions désertiques méridionales*, Paris, Éd. du CNRS, 1962, T.I, préface de L. EMBERGER, 20 photog., 51 pl., 24 cartes, 565 p.
125. RAPPAPORT R.A. - *Pigs for ancestors : ritual in the ecology of a New Guinea people*, New Haven, Yale University Press, 1984 (1<sup>re</sup> éd. 1968).
126. REBOUR H. - *Fruits méditerranéens autres que les agrumes*, Paris, Lib. agricole, horticole, forestière et ménagère, La maison Rustique, 1968, ill., 330 p.
127. RÉTAILLÉ - Les oasis dans une géographie méridienne Sahara-Sahel, *Cahiers Géographiques de Rouen*, n°26, 1986.
128. RHOUMA A. - *Le palmier dattier en Tunisie, I. Le patrimoine génétique*, Tunis, Arabesques Éd. & Création, Inrat-CRPh, Gridao-France, PNUD / FAO / RAB / 88 / 024, vol. 1, 1994, 4 fig., photog., 254 p.
129. RHOUMA A. - *Le palmier dattier en Tunisie, tome II* (à paraître).
130. RHOUMA A., TONNEAU J.Ph (sous la direction de) - *Agriculture oasienne : quelles recherches ?*, Actes du séminaire franco-tunisien 1-3 février 1994 - *Degache, Tunisie*, Montpellier, éd. Cirad, Gridao / Inrat, s.d. [1994], 138 p.
131. RICHTER M. - Les oasis du Maghreb : typologie et problèmes agro-écologiques, in *Actes du séminaire Les oasis au Maghreb, Mise en valeur et développement, Gabès 4, 5 et 6 Nov. 1994, Cahier du Ceres, série Géographique*, n° 12, Tunis, 1995, pp. 29-56.
132. RIVIÈRE C. - Le temps en Afrique Noire, Concept, comput et gestion, *Anthropos*, n° 90, Fribourg, 1995, pp. 365-376.
133. ROLLAND G. - Les progrès récents de l'agriculture au Sahara, Extrait du *Bull. de la Soc. Nat. d'Agr. de Fr.*, n° de juin 1898, Paris, 15 p.

134. ROMÉY A. - *Histoire, mémoire et société, L'exemple de N'goussa : oasis berbérophone du Sahara (Ouargla)*, Paris, Éd. L'Harmattan, Éd. Awal, 1992, préface de Germaine TILLION, postface de Tassadit YACINE, ill., cartes, bibl., index, 174 p.
135. ROUVILLOIS-BRIGOL M., NESSON C., VALLET J. - *Oasis du Sahara algérien*, Paris, coll. Études de Photo-interprétation n° 6, Inst. Géo. Nat., 1973, 110 p.
136. SAADOU M. - Les plantes médicinales du Niger : premier supplément à l'enquête ethnobotanique de 1979, *Revue Méd. Pharm. Afr.*, 1993, vol. 7, n° 1, ACCT-GRIPJ, pp. 11-24.
137. SALINAS M. - *Voyages et voyageurs en Algérie 1830/1930*, Toulouse, coll. Aux sources d'un imaginaire collectif français, Éd. Privat, 1989, avant-propos, bibl., index, ill., cartes, 444 p.
138. SERVIER J. - *Les portes de l'année*, Paris, coll. Les voies de l'homme, Éd. Laffont, 1962.
139. SETHOM H. - *Pouvoir urbain et paysannerie en Tunisie, Qui sème le vent récolte la tempête*, Tunis, éd. Cérès Productions & Fondation nationale de la recherche scientifique, 1992, avant-propos de l'auteur, ill., bibl., 393 p.
140. SGHAÏER M. - Les agrosystèmes de production oasiens en Tunisie, Fonctionnement, rôle et adaptation aux changements écologiques et socio-économiques, in RHOUMA A., TONNEAU J.Ph (sous la direction de), s.d. [1994], *op. cit.*, pp. 85-99.
141. SIGAUT F. - Techniques et sociétés chez les cultivateurs de tubercules : quelques réflexions critiques, *JATBA*, XXIX, 3-4, 1982, pp. 355-364.
142. SIGWARTH G. (Cpt) - *Le palmier à Djanet, Étude linguistique*, Alger, Inst. de rech. sahariennes de l'uni. d'Alger, Monographie régionale 1, s.d. [1951 ?], avant-propos (NDLR)
143. TONNEAU J.Ph. et al. - *Rapport de mission du 17 au 30 novembre 1993*, Montpellier, Projet de recherche pour le développement de l'agriculture d'oasis, Gridao, Inrat.
144. TOUTAIN G. - *Éléments d'agronomie saharienne, De la recherche au développement*, Paris, Cellule des zones arides, Inra, Groupe de recherche et d'échanges technologiques, 1979, 276 p.
145. TOUTAIN G., DOLLÉ V., FERRY M. - Situation des systèmes oasiens en régions chaudes, in DOLLÉ V., TOUTAIN G. (sous la direction de), 1990, *op. cit.*, pp. 7-18.
146. TRUFFAUT G. - *Comment on soigne son jardin*, Versailles, Éditions des établissements et laboratoires Georges Truffaut, 1957, 14<sup>e</sup> éd. revue et mise à jour par P. HAMPE, 955 fig., bibl., 543 p.
147. VERHAEGEN E. - La logique conflictuelle du changement d'une agriculture traditionnelle, Cas de l'agriculture burundaise, in *Innovation et sociétés, Quelles agricultures ?, Quelles innovations ?*, Actes du 14<sup>e</sup> séminaire d'économie rurale 13-16 sept. 1993, vol. I (Dynamismes temporels de l'innovation), Montpellier, Inra, Cirad, Orstom, 1993, pp. 177-186.
148. VERLET B. - *Le Sahara*, Paris, Coll. « Que sais-je ? », n° 766, Puf, 1958, 10 fig., 116 p.
149. VERMEL P. - *Écologie saharienne et pénétration de l'islam*, Paris, Th. HPHE, 1973, cartes, bibl., 162 p.
150. WACQUANT L.J.D. - Introduction, in BOURDIEU P. (avec WACQUANT L.J.D.) - *Réponses, Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éd. du Seuil, 1992, pp. 13-42.
151. ZIMMERMANN F. - Anthropologie et Histoire des sciences dans le monde indien, in *Annuaire, Comptes rendus des cours et conférences 1993-1994*, Paris, L'EHESS, s.d. [1994], pp. 383-386.



## Annexes : plans et états de jardins

### —> Plans de jardins

Dans les pages suivantes, les plans de jardins proposés sont ceux d'une partie des exploitations de l'échantillon du travail de références technico-économique (le nom donné aux exploitations, des pseudonymes, y renvoient). Ces références sont issues d'un travail de suivi que j'ai effectué tout au long d'une saison agricole sur des exploitations de sept oasis du Jérid (voir le détail dans la Partie 4). Les plans de jardins que j'ai dessinés donne l'organisation interne des planches de culture, du réseau d'irrigation et de drains ainsi que les chemins et la disposition des palmiers et arbres fruitiers.

Des données sur les surfaces en cultures basses, ainsi que sur les arbres et palmiers accompagnent ces plans. Les données présentées ici dépassant le cadre d'une partie définie de cet ouvrage, leur présentation en annexe a été préférée. Une courte présentation de l'exploitation suit ces données chiffrées. Données et présentations sont extraites de mon travail plus complet sur le Jérid publié par le Cirad-Sar<sup>1</sup>.

Attention : les totaux des surfaces en culture ne sont pas nécessairement des sommes simples du fait des cultures associées.

---

<sup>1</sup> BATESTTI V., 1997, *op. cit.*

*Nota.* Les exploitations sont classées dans l'ordre alphabétique des oasis, puis des noms (pseudonymes) des exploitations.

Oasis de CASTILIA

SALAMA - p. 295

ZAINAB - p. 298

Oasis de DEGACHE

AISHA - p. 303

MAIMUNA - p. 306

Oasis de DGHOUMES

HAFSA - p. 311

MARYAM - p. 315

Oasis de EL HAMMA

RAIHANA - p. 319

SARAH - p. 322

Oasis de IBN CHABBAT

AGAR - p. 326 (sans plan)

KHADIDJA - p. 328

HABIBA - p. 331

Oasis de NEFLEYET








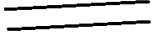






AMINA - p. 335

DJUWAIRIYA - p. 338

Oasis de NEFTA

SAFIYA - p. 342

SAUDA - p. 347 (sans plan)

en culture l'été 95	
en culture l'hiver 95/96	
en culture l'été 95 + l'hiver 95/96	
palmier productif	
palmier non-productif	
arbre fruitier	
segiya	
segiya cimentée	
drain	
drain cimenté	
pièce (cabane, bergerie)	
pièce (magasin, bergerie) en dur	
réservoir d'eau/borne	 

Légende des plans de jardin

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 32 : Plan du jardin de SALAMA (CASTILIA)

## SUPERFICIES CULTIVEES - SALAMA (CASTILIA)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
sorgho			11,05 ares	
TOTAL		0	11,05 ares	0
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
corette			7,95 ares	
fève				2,00 ares
gombo <sup>1</sup>			7,05 ares	
piment <sup>2</sup>			7,05 ares	
TOTAL		0	7,95 ares	2,00 ares
TOTAL GÉNÉRAL		0	19,00 ares	2,00 ares

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - SALAMA (CASTILIA)

Espèce ou cultivar	Situation Mars 95		Situation Février 96	
	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
<b>PALMIERS DATTIERS</b>				
Deglet nour	175	125	175	125
Gres matig	2	2	2	2
Khwat allig	1	1	1	1
Legu	1	1	1	1
Tozeur zeït	1	1	1	1
autres	2	2	2	2
TOTAL	182	132	182	132
<b>FRUITIERS AUTRES</b>				
abricotier	15	0	15	0
citronnier	20	20	20	20
figuier	10	10	10	10
grenadier	50	0	50	0
prunier	0	0	20	0
TOTAL	95	30	115	30
TOTAL GÉNÉRAL	277	162	297	162

<sup>1</sup> Culture de gombo (associée au piment) très rapidement abandonnée (non comptée ici).

<sup>2</sup> Culture de piment (associée au gombo) très rapidement abandonnée (non comptée ici).



## COMMENTAIRES - SALAMA :

Référence au zonage :	Zone 1
Référence à la typologie :	IV - Des « entreprises rurales »
Historique de l'exploitation :	<p>Ce jardin est dans une palmeraie créée sous le protectorat français, avant l'Indépendance, en vue de produire des dattes précoces à proximité de Tozeur. Des lots importants en surface avaient été distribués à des proches des autorités de l'époque.</p> <p>Après la mort du père propriétaire de 4 ha, l'exploitation est restée en indivision, gérée par un des frères, jusqu'à 1993. Aujourd'hui, elle est divisée dans la longueur en 4 lots d'1 ha. Cependant, les frères, ayant fait des études supérieures, sont souvent absents (travail en dehors de la région).</p> <p>Le suivi ne porte que sur l'une des exploitations, celle de [SALAMA], Ingénieur en industrie et travaillant en Europe et au Moyen-Orient. C'est un gérant (<i>wagaf</i>) qui s'occupe des quatre exploitations, supervisé encore par un des frères.</p>
Principaux problèmes et contraintes :	<p>Des atouts avant tout : parcelle proche de Tozeur, donc sans problème de commercialisation, une vente des dattes (uniquement <i>deglet nour</i>) est organisée en commun sur les 4 ha, donc possibilité aisée de négociation, profitant de bonnes caractéristiques pédoclimatiques. C'est une exploitation qui a bénéficié d'investissements importants (origine aisée du propriétaire).</p>
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Le gérant est lui-même intéressé par le maraîchage, tout comme le <i>khammes</i> ou le gardien, mais il considère qu'avec le sable il faut beaucoup d'eau pour les palmiers et certaines plantes maraîchères n'ont pas à être trop irriguées (comme le piment qui n'a pas donné encore).</p> <p>Le propriétaire, lui clairement, désire que son personnel ne se consacre pas au maraîchage : il craint que ce travail ne se fasse aux dépens des palmiers dattiers.</p>
Projets et perspectives :	<p>Les propriétaires envisagent une mécanisation plus poussée notamment pour le travail du sol. Puisqu'ils n'envisagent pas les cultures maraîchères, la seule contrainte selon eux est le système traditionnel d'irrigation et pensent le remplacer sans doute par un système plus souterrain.</p>

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 33 : Plan du jardin de ZAINAB (CASTILIA) - partie principale

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 34 : Plan du jardin de ZAINAB (CASTILIA) - partie en extension

## SUPERFICIES CULTIVEES - ZAINAB (CASTILIA)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
luzerne		4,07 ares	4,07 ares	4,07 ares
orge en vert		20,00 ares*		23,47 ares
TOTAL		24,07 ares	4,07 ares	27,38 ares
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
ail		-		1,52 are
blette	-		15,42 ares	
carotte				4,32 ares
céleri		-		0,23 are
corette			5,55 ares	
courge		dispersé		dispersé
courgette		dispersé		dispersé
épinard		-		10,71 ares
fève		19,32 ares		31,98 ares
gombo			3,29 ares	
melon			9,05 ares	
menthe		-	-	0,51 are
navet blanc		-		10,71 ares**
oignon		4,67 ares	4,67 ares	10,92 ares
persil		2,12 ares	2,12 ares	2,12 ares
piment			8,01 ares	
radis				10,71 ares**
salade		35,00 ares*		34,94 ares**
tomate		33,86 ares	33,86 ares	32,12 ares
TOTAL		59,97 ares	75,68 ares	83,72 ares
TOTAL GÉNÉRAL		84,40 ares	79,75 ares	111,10 ares

\* Estimation.

\*\* Toujours en culture associée (ici, avec oignon et/ou tomate).

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - ZAINAB (CASTILIA)

Situation Mars 95			Situation Février 96	
Espèce ou cultivar	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
PALMIERS DATTIERS				
Deglet nour	320	270	320	270
Khwat allig	21	15	21	15
Kentishi	15	15	15	15
Tozeur zeït	10	10	10	10
Bisr allu	9	5	9	5
communs	4	4	4	4
TOTAL	379	319	379	319
FRUITIERS AUTRES				
abricotier	19	4	19	4
bananier	20	0	20	0
citronnier	0	0	8	0
figuier	85	5	130	5
grenadier	10	10	10	10
mûrier blanc	0	0	4	0
oranger	8	2	8	2
pommier	27	7	37	7
prunier	0	0	1	0
vigne	10	3	50	3
TOTAL	179	31	287	31
TOTAL GÉNÉRAL	558	350	666	350

## COMMENTAIRES - ZAINAB :

Référence au zonage :	Zone 1
Référence à la typologie :	<b>III.a</b> - Les systèmes installés en <i>khammesa</i>
Historique de l'exploitation :	Cette parcelle a été plantée en <i>deglet nour</i> dans les dernières années du Protectorat français (1949), comme l'ensemble de la palmeraie de Castilia. L'exploitation est en pleine production. Elle est en indivision entre une sœur et trois frères, héritiers du père décédé. Cette indivision se gère de manière traditionnelle, c'est-à-dire par le frère aîné (un fonctionnaire retraité résidant à Nefta). Cette indivision légale ne nuit pas à la bonne marche de l'exploitation eu égard déjà à sa grande taille et au bon fonctionnement à la fois de la gestion entre héritiers et aux bons rapports entre <i>Khammesa</i> et propriétaires.
Principaux problèmes et contraintes :	Il n'existe pas de réel problème, sinon quelques uns de cultures (comme la présence d'escargots) et une maîtrise incomplète des principes de rotations de cultures (laisser en jachère des terres précédemment semées en fèves par exemple).  Une partie de l'exploitation est en fait une extension (1,5 ha) d'au moins 15 ans, mais qui a dû être délaissée un moment : les palmiers productifs ont un rendement moindre par rapport ceux de la partie principale de l'exploitation.
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	On observe ici un fonctionnement relativement rare à deux <i>khammesa</i> . Les propriétaires, eux, ne voient pas une différence, puisqu'ils leurs cèdent autant de rente phœnicicole qu'à un seul <i>khammes</i> , si ce n'est qu'ils ont ainsi moins recours à une main-d'œuvre extérieure. Quant aux <i>khammesa</i> , ils considèrent que la surface et la production de dattes sont assez importantes pour être partagée entre eux deux. La superficie du jardin serait d'ailleurs trop grande pour y travailler seul.  Les <i>khammesa</i> cultivent presque totalement la surface disponible, mais avec une faible rotation des cultures sur les mêmes surfaces. On peut donc ici noter une agriculture plus extensive, ou moins intensive, que souvent dans les jardins d'oasis. Toutefois, la biodiversité des cultures est très élevée.
Projets et perspectives :	La perspective qui intéresse les propriétaires est de toucher une rente agricole. Le frère gestionnaire (l'aîné) entretient les meilleurs rapports avec ses métayers et ils mettent au point ensemble un petit élevage bovin à capitaux communs.

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 35 : Plan du jardin de AISHA (DEGACHE)



## SUPERFICIES CULTIVEES - AISHA (DEGACHE)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
luzerne	2,6 ares	2,6 ares	2,6 ares	4,5 ares
TOTAL				
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
corette			2,77 ares	
fève				3,76 ares
gombo			0,38 are	
oignon				1,24 are
persil			0,32 are	0,32 are
piment			1,98 are	
TOTAL			5,45 ares	5,32 ares
TOTAL GÉNÉRAL			8,05 ares	9,82 ares

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - AISHA (DEGACHE)

Espèce ou cultivar	Situation Mars 95		Situation Février 96	
	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
<b>PALMIERS DATTIERS</b>				
Deglet nour	119	84	119	84
Kentishi	8	8	8	8
Bisr Allu	1	1	1	1
Khwat	1	1	1	1
TOTAL	129	94	129	94
<b>FRUITIERS AUTRES</b>				
abricotier	4	0	4	0
citronnier	1	0	1	0
figuier	2	0	3	0
grenadier	23	13	23	13
olivier (de table)	8	8	19	0
prunier	2	0	2	0
vigne	1	0	1	0
TOTAL	41	13	53	13
TOTAL GÉNÉRAL	170	107	182	107

## COMMENTAIRES - AISHA :

Référence au zonage :	Zone 5
Référence à la typologie :	<b>II.a</b> - Les systèmes en stagnation
Historique de l'exploitation :	De Degache, l'actuel propriétaire acheta en 1979 pour 350 DT ce terrain nu en bordure de l'oasis de Degache (quartier Auled Ahmed) du côté du shott el Jérid. Son jardin peut être considéré comme une extension en partie légalisée.
Principaux problèmes et contraintes :	Il ne possède de droit d'eau que sur 1/3 de la surface du jardin. Au moment de la répartition de l'eau, il n'y avait que cette superficie plantée. Le complément d'eau, il le fournit à partir d'un puits de surface et sa motopompe.
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Le propriétaire/exploitant n'a jamais travaillé ailleurs que dans l'agriculture. Il ne touche pas de retraite.</p> <p>Il estime, d'après ses calculs, gagner 150 d. / mois en moyenne sur l'année. Il ne met jamais d'argent de côté. La plus grosse partie de son revenu part dans l'alimentation.</p> <p>Ses fils, sans qu'il leur demande, lui donne parfois un peu d'argent.</p> <p>Il a trois filles (de 22 à 35 ans) dont deux mariées et une fiancée et quatre garçons (de 29 à 37 ans). Le plus âgé est <i>ghalel</i>, l'avant dernier est forgeron à Degache, le dernier transporteur (en Peugeot 404). Le second, étudiant en Europe, envoie parfois une partie de sa bourse (d'un montant de 2000 d. / mois).</p>
Projets et perspectives :	<p>L'un de ses fils transporteur commence à prendre en main l'exploitation du père, mais s'occupe plus particulièrement des animaux, pas toujours d'une main heureuse puisqu'il semble avoir perdu beaucoup d'argent à la suite d'une mauvaise spéculation sur la vente du troupeau pendant l'été 95 en allant le vendre dans la région voisine afin de pouvoir investir dans une voiture. Le troupeau leur coûtait trop cher en alimentation et il n'y avait plus de pâturage au désert.</p> <p>Le propriétaire destine d'ailleurs le jardin à ce fils et à celui qui travaille comme <i>ghalel</i> (les plus impliqués de ses fils dans l'agriculture).</p>

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 36 : Plan du jardin de MAIMUNA (DEGACHE)

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 37 : Plan du jardin de MAIMUNA (DEGACHE) - zone en culture

## SUPERFICIES CULTIVEES - MAIMUNA (DEGACHE)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
—				
TOTAL				
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
bléte		6,30 ares	6,30 ares	6,30 ares
courgette			4,34 ares <sup>1</sup>	
fève		non <sup>2</sup>		6,58 ares
gombo				bientôt <sup>3</sup>
melon - concombre			2,62 ares	
persil		1,70 are	1,70 are	1,70 are
piment			5,50 ares	
radis		4,34 ares		5,65 ares
salade				0,17 are
TOTAL		8,00 ares	8,66 ares	8,45 ares
TOTAL GÉNÉRAL		8,00 ares	8,66 ares	8,45 ares

<sup>1</sup> Pour la saison prochaine, prévoir : 5,65 ares.

<sup>2</sup> L'agriculteur s'occupant du commerce des dattes, n'avait pas eu le temps cette année-là de semer des fèves (cela se fait dès octobre-novembre, c'est-à-dire au moment de la récolte des dattes).

<sup>3</sup> Pour la saison prochaine (été), prévoir : 2,24 ares.

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - MAIMUNA (DEGACHE)

Situation Mars 95			Situation Février 96	
Espèce ou cultivar	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
PALMIERS DATTIERS				
Deglet nour	100	50	100	50
Kentishi	30	30	30	30
Allig	15	15	15	15
Bisr Allu	12	12	12	12
<i>sheken</i>	7	7	7	7
TOTAL	164	114	164	114
FRUITIERS AUTRES				
abricotier	25	25	25	25
figuier	20	20	20	20
grenadier	45	45	45	45
mûrier blanc	1	1	1	1
olivier	45	25	45	25
pommier	10	10	10	10
prunier	5	5	5	5
vigne	40	40	40	40
TOTAL	191	171	191	171
TOTAL GÉNÉRAL	355	285	355	285

## COMMENTAIRES - MAIMUNA :

Référence au zonage :	Zone 5
Référence à la typologie :	[ II - Les systèmes d'installation et de rénovation en exploitation directe ]
Historique de l'exploitation :	Le propriétaire a acquis cette parcelle en bordure d'oasis (il ne considère pas que cela est préjudiciable, seul le travail compte) en 1980 pour 6000 DT. Il possédait déjà d'autres jardins dans l'oasis de Degache et Tozeur.
Principaux problèmes et contraintes :	<p>Pas de problèmes majeurs. Cette parcelle finit de s'installer. Elle n'a pas encore atteint les rendements qu'elle peut espérer.</p> <p>Le manque relatif d'eau (il en juge la quantité toujours insuffisante, même l'hiver) est comblé, il semble, par l'irrigation complémentaire à partir d'un puits privatif (surtout pour le maraîchage d'été).</p>
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Au niveau financier, l'atout majeur de cet exploitant est sa très bonne intégration au circuit de commercialisation des produits agricoles, ce qui lui permet de valoriser au mieux sa production. Il est lui-même <i>ghalel</i>, collecteur de dattes, et trouve les meilleurs débouchés aussi à ses autres fruits (arboriculture développée) et à son maraîchage.</p> <p>S'il ne travaille pas toujours lui-même son jardin (appel occasionnel à une main-d'œuvre salariée), il est cependant tous les jours sur sa parcelle.</p> <p>Son jardin compte proportionnellement peu de dattiers <i>deglet nour</i>. Cet agriculteur pense qu'il faut que le jardin soit diversifié, les maturations des différents cultivars sont différentes.</p>
Projets et perspectives :	Sa bonne maîtrise technique agricole laisse penser à une augmentation possible encore de la productivité de la parcelle.



tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 38 : Plan du jardin de HAFSA (DGHOUMES)

## SUPERFICIES CULTIVEES - HAFSA (DGHOUMES)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
avoine		1,49 are		
luzerne		4,05 ares	4,05 ares	5,92 ares
orge				1,39 are
sorgho			1,04 are	
TOTAL		5,54 ares	5,09 ares	7,31 ares
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
blette				1,53 are
fenugrec				1,64 are
fève		1,79 are		
maïs				1,21 are
navet blanc				1,86 are
oignon		2,14 ares		
pastèque - melon			7,33 ares <sup>1</sup>	
tomate			2,32 ares	
TOTAL		3,93 ares	9,65 ares	6,24 ares
TOTAL GÉNÉRAL		9,47 ares	14,74 ares	10,05 ares

<sup>1</sup> Il est possible aussi de retrancher cette valeur : cette culture n'est pas restée longtemps en place (morte rapidement).

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - HAFSA (DGHOUMES)

Situation Mars 95			Situation Février 96	
Espèce ou cultivar	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
PALMIERS DATTIERS				
Deglet nour	52	35	52	35
Allig	1	1	1	1
Amari	1	1	1	1
Bid hamen	1	1	1	1
Bisr allu	3	3	3	3
Ftimi	0	0	1	0
Hami	3	3	3	3
Shader	1	1	1	1
<i>khalt</i> (communs)	1	1	1	1
TOTAL	63	46	64	46
FRUITIERS AUTRES				
abricotier	2	2	2	2
grenadier	10	10	10	10
olivier	15	5	33	5
vigne	3	1	3	1
henné	2	2	2	2
TOTAL	32	20	50	20
TOTAL GÉNÉRAL	95	66	114	66

## COMMENTAIRES - HAFSA :

Référence au zonage :	Zone 3
Référence à la typologie :	<b>Ic</b> - Les systèmes en légère progression
Historique de l'exploitation :	Dans le cadre des programmes de sédentarisation, l'État a alloué ces petites parcelles à d'anciens nomades. L'Administration s'est occupée de ces parcelles les cinq premières années avant de leur remettre afin de s'assurer qu'elles « prenaient » (1979). C'est le père de l'exploitant actuel qui a reçu cette parcelle, mais il est reparti vivre au désert et s'occupe en autres d'un troupeau de son fils. La parcelle est théoriquement à partager avec les autres fils, mais un seul aujourd'hui s'en occupe et est de fait le propriétaire depuis 1990.
Principaux problèmes et contraintes :	Le niveau technique pénalise peut-être cet agriculteur. Son jardin enregistre un retard à la production en partie à cause de la qualité des rejets de palmiers qui y ont été primitivement plantés : sur les 50 <i>deglet nour</i> , seuls 5 pieds ont survécu.  De plus, il existe des problèmes propres à la palmeraie : une oasis délocalisée par rapport aux centres d'écoulement des produits agricoles (pour les légumes, mais les dattes également).
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	L'exploitant touche déjà un petit salaire d'employé de l'Administration. Mais il ne peut guère investir davantage dans sa parcelle. Sa stratégie de production vise clairement, au niveau du maraîchage, l'autoconsommation. Le fourrage, autoconsommé aussi, tient une grande place (en temps et en espace) ; c'est surtout la femme qui s'en occupe.
Projets et perspectives :	Il essaye de diversifier ses activités agricoles. Il avait fait un essai de plantation de fruitiers (50 pommiers et 50 poiriers fournis par le CRDA), mais les plants sont tous morts (eau peut-être trop salée). Devant la réussite plutôt mitigée de son jardin, il a tenté un élevage d'embouche de veaux concluant.  Il a tenté l'expérience de commercialisation directe de ses dattes, <b>MAIS</b> , sans doute par manque de connaissance des circuits de commercialisation, ce fut un échec.

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 39 : Plan du jardin de MARYAM (DGHOUMES)

## SUPERFICIES CULTIVEES - MARYAM (DGHOUMES)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
luzerne		12,22 ares	13,56 ares	13,56 ares
orge en vert				0,37 are
TOTAL		12,22 ares	13,56 ares	13,93 ares
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
blette			1,36 are	1,36 are
céleri			0,23 are	0,23 are
fenugrec				0,35 are
fève		1,60 are		2,01 ares
gombo			0,21 are	
navet			0,71 are	0,71 are
oignon		1,79 are	1,79 are	1,79 are
persil			0,25 are	0,25 are
piment			0,40 are	
pois (petit...)				0,92 are
radis				0,40 are
salade			0,21 are	0,21 are
TOTAL		3,14 ares	4,95 ares	8,23 ares
TOTAL GÉNÉRAL		15,36 ares	18,51 ares	22,16 ares

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - MARYAM (DGHOUMES)

Situation Mars 95			Situation Février 96	
Espèce ou cultivar	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
PALMIERS DATTIERS				
Deglet nour	51	38	51	38
<i>sheken</i> (communs)	3	1	3	1
TOTAL	55	39	55	39
FRUITIERS AUTRES				
abricotier	5	0	5	1
figuier	10	0	18	0
grenadier	8	1	11	1
olivier	12	8	12	8
oranger	3	0	3	0
poirier	6	1	6	1
pommier	18	0	18	0
vigne	10	0	15	0
TOTAL	72	10	88	11
TOTAL GÉNÉRAL	127	49	143	50



## COMMENTAIRES - MARYAM :

Référence au zonage :	Zone 3
Référence à la typologie :	<b>III.b</b> - Les systèmes installés en exploitation directe
Historique de l'exploitation :	Le propriétaire a reçu de l'État cette parcelle en 1982, déjà vieille de cinq ans (comme pour toutes les parcelles), dans le cadre du projet social (ici de sédentarisation) de Dghoumes.
Principaux problèmes et contraintes :	<p>Pas de réels problèmes, sinon un terrain avec des problèmes de drainage : le jardin, assez argileux dans ce coin de la palmeraie, reçoit en cas de pluie l'eau des reliefs. D'où quelquefois, un problème d'excès d'humidité.</p> <p>Des problèmes propres à l'oasis aussi : la délocalisation par rapport aux marchés urbains.</p>
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Stratégies agraires : il est difficile d'en discerner sur la conduite des cultures. Il ne semble pas qu'il suive un ordre strict de rotation des plantes, sinon qu'il plante de la luzerne et la laisse en place trois ans pour éviter le <i>néjém</i>. Le chiendent serait même tué par ce fourrage.</p> <p>La luzerne, culture principale (en terme de biomasse et de temps), est surtout travaillée par la femme (cas classique dans ces oasis d'anciens nomades). Le propriétaire possède un revenu extérieur en travaillant dans une exploitation proche de la SODAD (300 d./mois).</p>
Projets et perspectives :	<p>Son projet est de diminuer la taille de son troupeau ovin et caprin (déjà restreint) pour emprunter le modèle du Jérid (dont géographiquement il fait partie). Il pense que l'entretien des animaux occasionne trop de travail (herbes...). Il envisage de tous les vendre pour n'en garder tout au plus que deux ou trois. En diminuant le troupeau, il réduira la surface en fourrage et l'allouera en blette et piment.</p> <p>Il compte entreprendre aussi l'installation de 150 m de rigoles (<i>swági</i>) en ciment.</p> <p>Par ailleurs, il projette d'acheter une vache laitière en seule autoconsommation (le lait pour les enfants).</p>

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 40 : Plan du jardin de RAIHANA (EL HAMMA)

## SUPERFICIES CULTIVEES - RAIHANA (EL HAMMA)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
luzerne			20,05 ares	24,05 ares
orge		----	----	1,65 are
sorgho		----	----	2,21 ares
TOTAL			20,05 ares	26,26 ares
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
blette		[1 <i>darja</i> ]	----	8,57 ares
carotte			----	2,19 ares
corette			0,96 are	----
fève		[1 <i>darja</i> ]	----	2,31 ares
gombo			7,45 ares	----
melon			5,75 ares	----
oignon		[ <i>darja</i> ]	1,88 are	----
persil		1,14 are	----	0,52 are
piment			2,43 ares	----
salade			----	1,88 are
tomate			1,70 are	----
TOTAL			10,29 ares	10,44 ares
TOTAL GÉNÉRAL			29,00 ares	31,00 ares

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - RAIHANA (EL HAMMA)

Espèce ou cultivar	Situation Mars 95		Situation Février 96	
	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
<b>PALMIERS DATTIERS</b>				
Deglet nour	74	44	80	45
'allig	21	15	21	15
autres	10	10	13	10
TOTAL	105	69	114	70
<b>FRUITIERS AUTRES</b>				
abricotier	4	0	4	0
figuier	41	6	53	6
grenadier	3	3	3	3
TOTAL	48	9	60	9
TOTAL GÉNÉRAL	153	78	174	79

## COMMENTAIRES - RAIHANA :

Référence au zonage :	Zone 7
Référence à la typologie :	II - Les systèmes d'installation et de rénovation en exploitation directe
Historique de l'exploitation :	Ancienne terre <i>habous</i> ( <i>Sebkha el jamma</i> , stagnation de la mosquée), c'est-à-dire consacrée à une mosquée (échappe à l'héritage), retombée ensuite dans le giron des terres domaniales, acquise à l'État par l'actuel propriétaire en 1986 pour 2000 dinars.
Principaux problèmes et contraintes :	Une partie importante de l'exploitation contient une dépression, stagnation d'eau salée de drainage. De plus, le travail de la terre y avait été abandonné depuis fort longtemps, rendant difficile sa rénovation. La terre est très salée demandant une stratégie particulière.
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Le propriétaire mène une (re)conquête de la surface du jardin. Tant au niveau de la <i>sebkha</i> à recouvrir de tonnes de sable qu'au niveau de la terre abandonnée où est employée par exemple, après défoncement, une rotation particulière de cultures afin de la dessaler.</p> <p>Après avoir débuté comme journalier sur les exploitations coloniales, puis avoir capitalisé comme manœuvre sur les chantiers de construction, il put investir dans un élevage bovin assez important (11 vaches laitières) et en revendre ensuite quasiment la totalité pour investir dans ce terrain vierge dans l'oasis. Il est connu à El Hamma comme un de ces experts de la terre, maniant avec dextérité la tradition culturelle locale, ce qui lui vaut d'être consulté par les plus jeunes sur quelques points précis et conseils.</p>
Projets et perspectives :	Son objectif déclaré est de dégager des revenus de son exploitation, mais comme surplus de la capacité de production. Ce qui est d'abord visé est en effet l'autoconsommation et l'autosuffisance alimentaire (quasiment atteinte), donc cela passe par une diversification par exemple du maraîchage et non pas l'intensification de cultures de rente comme la tomate ou le piment. De même, si des <i>deglel nour</i> sont présents, d'autres cultivars sont plantés répondant en cela à deux impératifs, celui de la qualité du sol et d'une autoconsommation diversifiée et étalée dans la saison.

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 41 : Plan du jardin de SARAH (EL HAMMA)

## SUPERFICIES CULTIVEES - SARAH (EL HAMMA)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
luzerne		8,36 ares	8,36 ares	8,36 ares
TOTAL		8,36 ares	8,36 ares	8,36 ares
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
blette		-		3,63 ares
concombre - melon			3,19 ares	
corette			0,38 are	
fève		2,25 ares		3,83 ares
gombo			périphérie	
persil		-		1,53 are
piment			4,87 ares <sup>1</sup>	
salade		-		0,37 are
tomate			1,49 are	
TOTAL		2,25 ares	6,36 ares	7,41 ares
TOTAL GÉNÉRAL		10,61 ares	14,72 ares	15,77 ares

<sup>1</sup> Pour la saison prochaine, prévoir : 5,16 ares.

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - SARAH (EL HAMMA)

Situation Mars 95			Situation Février 96	
Espèce ou cultivar	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
PALMIERS DATTIERS				
Deglet nour	0	0	0	0
Allig	40	30	40	30
Bisr allu	28	28	28	28
Kentishi	130	110	130	110
Khwat allig	7	7	7	7
TOTAL	205	175	205	175
FRUITIERS AUTRES				
abricotier	11	2	11	2
figuier	45	15	60	15
grenadier	7	7	7	7
olivier	6	6	6	6
pommier	2	0	2	0
vigne	2	2	2	2
TOTAL	73	32	88	32
TOTAL GÉNÉRAL	278	207	293	207



## COMMENTAIRES - SARAH :

Référence au zonage :	Zone 7
Référence à la typologie :	<b>II.a</b> - Les systèmes en stagnation
Historique de l'exploitation :	<p>Ce jardin a été acheté par l'actuel propriétaire en 1975 pour 2000 DT. Il revenait alors de neuf années d'émigration en Europe qui lui avaient permis de mettre de l'argent de côté.</p> <p>Mais, à son retour, il n'était pas seulement motivé par l'agriculture et s'est employé aussi à l'installation d'un commerce.</p>
Principaux problèmes et contraintes :	Vieux jardin et vieille terre fatiguée. Aucun palmier dattier du cultivar <i>deglet nour</i> .
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Mode de faire-valoir indirect. Pas de stratégie particulière. Le propriétaire ne s'occupe peu de ce jardin, préférant se consacrer à l'installation de son nouveau jardin en bordure d'oasis sur une « terre neuve ».</p> <p>Il possède en plus de celle-ci, trois autres parcelles reçues en héritage au milieu des années 80 et début 90. Plus que la production de rente, le propriétaire vise la (juste) conservation de son héritage, marque d'une attache terrienne.</p> <p>Quant au <i>khammes</i>, ce jardin ne représente pour lui qu'un extra à son travail à la SODAD d'El Hamma. Il ne vient y travailler qu'en fin d'après-midi et une grande partie du temps est consacrée au désherbage du jardin alimentant le troupeau dans lequel le propriétaire l'a intéressé à hauteur de 50%.</p>
Projets et perspectives :	<p>Petit à petit, ce jardin semble être voué à s'endormir, à être délaissé.</p> <p>En stagnation, il suffirait que le métayer actuel soit sollicité ailleurs, avec une offre de travail plus intéressante, pour que le jardin risque d'être dépourvu de main-d'œuvre.</p>

## SUPERFICIES CULTIVEES - AGAR (IBN CHABBAT)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
[ aucune ]				
TOTAL	0	0	0	0
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
[ aucune ]				
TOTAL	0	0	0	0
TOTAL GÉNÉRAL	0	0	0	0

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - AGAR (IBN CHABBAT)

Espèce ou cultivar	Situation Mars 95		Situation Février 96	
	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
<b>PALMIERS DATTIERS</b>				
Deglet noir	100	30	120	30
sheken	15	8	15	8
TOTAL	115	38	135	38
<b>FRUITIERS AUTRES</b>				
figuier	21	6	21	6
grenadier	15	15	15	15
olivier	6	0	6	0
TOTAL	42	21	42	21
TOTAL GÉNÉRAL	157	59	177	59

## COMMENTAIRES - AGAR :

Référence au zonage :	Zone 4
Référence à la typologie :	<b>I.a</b> - Les systèmes en abandon ou en quasi-abandon
Historique de l'exploitation :	<p>Il a reçu cette parcelle en 1984 ou 85 dans le cadre de la distribution des lots d'Ibn Chabbat (tous de 2 ha) aux anciens combattants et membres du Parti.</p> <p>Ancien combattant, il touche une pension de 75 DT / mois de l'État tunisien.</p>
Principaux problèmes et contraintes :	<p>La vieillesse et le manque d'argent. Il estime ne pas être assez suivi par l'État au niveau financier. Son âge avancé lui interdit les recours aux différentes formes de crédits.</p> <p>Au cours de l'année de suivi, sa santé s'est largement dégradé l'empêchant de se rendre dans son jardin, très éloigné du centre urbain de Tozeur (pas de moyen de locomotion).</p> <p>Il y a aussi sans doute un problème (pas majeur à ce stade) de maîtrise agronomique pour cet agriculteur d'origine pasteur, sédentarisé dans le quartier Ras draa de Tozeur (un des quartiers d'anciens nomades).</p> <p>Quant à la parcelle, le terrain n'est pas plat (problème pour l'irrigation), ne reçoit pas assez d'eau et est très empierre.</p>
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Être agriculteur a été un choix, qu'il considérait comme meilleur que celui de fonctionnaire : on est plus libre et on gagne davantage d'argent. Avant d'être propriétaire de ce lot, il était salarié agricole.</p> <p>Il voudrait pouvoir replanter entièrement le centre du jardin aujourd'hui sans palmiers (morts). Il affirme avoir beaucoup d'ambition, mais manquer d'argent pour réaliser ses projets. Sa stratégie était d'essayer de maintenir le capital, de continuer à travailler doucement jusqu'au retour de ses fils.</p>
Projets et perspectives :	<p>Sa priorité a été d'élever ses fils dont l'un est maintenant instituteur et le second termine ses études de droit à Tunis. Il espère que ce dernier pourra bientôt lui envoyer de l'argent.</p> <p>Il envisage maintenant d'établir son testament pour léguer son jardin à ses fils. Il possède bien aussi sept filles (dont cinq mariées), mais elles ne sont pas concernées par cet héritage (« elles sont mariées, pourquoi faire ? »).</p>

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 42 : Plan du jardin de KHADIDJA (IBN CHABBAT)

## SUPERFICIES CULTIVEES - KHADIDJA (IBN CHABBAT)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
—				
TOTAL	0	0	0	0
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
—				
TOTAL	0	0	0	0
TOTAL GÉNÉRAL	0	0	0	0

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - KHADIDJA (IBN CHABBAT)

Espèce ou cultivar	Situation Mars 95		Situation Février 96	
	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
<b>PALMIERS DATTIERS</b>				
Deglet nour	170	120	175	125
Kentishi	20	0	20	0
<i>dhokar</i> (mâles)	1	1	1	1
TOTAL	191	121	196	126
<b>FRUITIERS AUTRES</b>				
abricotier	3	1	3	1
grenadier	10	3	10	3
olivier	20	0	20	0
TOTAL	33	4	33	4
TOTAL GÉNÉRAL	224	125	229	130

## COMMENTAIRES - KHADIDJA :

Référence au zonage :	Zone 4
Référence à la typologie :	II - Les systèmes d'installation et de rénovation en exploitation directe
Historique de l'exploitation :	Comme les autres exploitants de cette palmeraie, il lui a été attribué cette parcelle dans le cadre du projet social. Reçu en 1983, ce jardin est de la première tranche du projet (qui en a eu trois).
Principaux problèmes et contraintes :	<p>Il fait partie des déçus du projet. Alors qu'il entendait tirer profit de cette exploitation, il est aujourd'hui endetté et regrette en partie de s'être lancé dans cette aventure. Il reproche à l'administration agricole de ne pas soutenir les agriculteurs. Le plus gros grief concerne l'eau, toujours insuffisante à son avis. Il est vrai que durant cette année, de nombreuses coupures ont eu lieu, des coupures techniques, mais également coercitives : il faisait partie de ceux qui refusaient de payer la facture d'eau.</p> <p>Bien entendu la production de dattes souffre, en qualité comme en quantité.</p>
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Il préfère privilégier les palmiers déjà vigoureux quand il doit choisir où répartir une eau insuffisante à tout le jardin. Selon la même logique, il ne préfère pas s'investir dans d'autres cultures que le palmier dattier. C'est la raison de l'absence de fourrage, de maraîchage ou quasiment de fruitiers. La monoculture dattière a également été choisie en raison de son travail hors l'agriculture : il possède une échoppe qui lui demande beaucoup de temps au marché de Nefta, ville où il habite.</p> <p>Sa tentative de commercialiser lui-même sa production a été en partie un échec.</p>
Projets et perspectives :	S'il poursuit son effort d'investissement financier (notamment pour le travail du sol et l'amendement), il peut sans doute espérer une bonne production, aujourd'hui faible bien qu'une des meilleures d'Ibn Chabbat.

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 43 : Plan du jardin de HABIBA (IBN CHABBAT)



## SUPERFICIES CULTIVEES - HABIBA (IBN CHABBAT)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
luzerne		1,69 are	1,69 are	1,69 are
TOTAL		1,69 are	1,69 are	1,69 are
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
blette				0,90 are
carotte				0,11 are
corette			0,20 are	
coriandre				0,11 are
fève		1,00 are		1,24 are
menthe		1,12 are	1,12 are	1,12 are
oignon				1,92 are
pastèque - melon			0,26 are	
persil				0,57 are
piment			0,62 are	
pois (petit...)		0,45 are		
pomme de terre			0,26 are	
salade				1,92 are
tomate				0,12 are
TOTAL		2,46 ares	2,20 ares	5,86 ares
TOTAL GÉNÉRAL		4,15 ares	3,89 ares	7,55 ares

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - HABIBA (IBN CHABBAT)

Situation Mars 95			Situation Février 96	
Espèce ou cultivar	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
PALMIERS DATTIERS				
Deglet nour	230	150	266	150
Bisr allu	3	0	3	0
Gasbi	5	3	5	3
Kentichi	6	0	6	0
Tozeur zeït	4	1	4	1
<i>dhokar</i> (mâles)	0	0	2	0
communs	3	2	6	2
TOTAL	251	156	292	156
FRUITIERS AUTRES				
abricotier	3	3	3	3
citronnier	3	0	4	0
figuier	42	12	65	15
grenadier	100	100	100	100
olivier	10	3	10	3
poirier	10	0	22	0
pommier	11	3	11	3
vigne	40	10	48	10
TOTAL	219	131	263	134
TOTAL GÉNÉRAL	470	287	555	290

## COMMENTAIRES - HABIBA :

Référence au zonage :	Zone 4
Référence à la typologie :	<b>Ic</b> - Les systèmes en légère progression
Historique de l'exploitation :	Cet habitant de Nefta, d'origine modeste, a reçu cette parcelle en 1985 de l'État dans le cadre du projet social d'allocation des exploitations. Il est tenu toutefois, comme tous les autres exploitants d'Ibn Chabbat, de rembourser sa dette ainsi contractée auprès de l'Administration (terrain, rejets de palmier, eau).
Principaux problèmes et contraintes :	L'insuffisance en eau est classique dans cette palmeraie. Avec le changement de fréquence du tour d'eau (de cinq à six jours) survenu début 1996, l'exploitant revoit encore à la baisse la superficie des cultures maraîchères (arrêt de la corette, par exemple). L'ouverture de la palmeraie sur le désert a occasionné un problème particulier : les déprédations causées par des dromadaires, problème résolu par l'installation d'une clôture.
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	Le propriétaire, qui le sera légalement après avoir remboursé sa dette, a demandé un crédit pour l'installation de conduites en PVC (pour éviter les pertes d'eau dans le sable), crédit qui lui a été refusé tant qu'il n'aura pas soldé le précédent (pour la parcelle). Il espère toujours pouvoir installer cette parcelle pour en vivre. Pour cela il lui faut temps et argent, et ne peut se procurer l'argent qu'en consacrant son temps à d'autres activités (maçonnerie). Il pense gagner de cette activité 200 d./mois (11 d./j) — sans pouvoir économiser — et rien de l'agriculture.
Projets et perspectives :	Il espère que sa stratégie actuelle finira par payer un jour. Il envisage de peut-être faire creuser un puits. Le coût le fait hésiter.

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 44 : Plan du jardin de AMINA (NEFLEYET)

## SUPERFICIES CULTIVEES - AMINA (NEFLEYET)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
orge				2,1 ares
TOTAL		—	—	2,1 ares
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
carotte		1,11 are		
céleri				1,20 are
corette			0,56 are	
fève		3,36 ares		3,39 ares
oignon		0,82 are		
persil				1,35 are
piment		3,57 ares	3,57 ares	1,24 are
tomate		1,24 are	1,24 are	3,32 ares
TOTAL	—	10,1 ares	5,37 ares	10,50 ares
TOTAL GÉNÉRAL	—	10,1 ares	5,37 ares	12,60 ares

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - AMINA (NEFLEYET)

Espèce ou cultivar	Situation Mars 95		Situation Février 96	
	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
<b>PALMIERS DATTIERS</b>				
Deglet nour	180	150	180	150
Kentishi	20	20	20	20
Allig	7	7	7	7
autres	10	10	10	10
TOTAL	217	187	217	187
<b>FRUITIERS AUTRES</b>				
abricotier	10	7	10	7
grenadier *	30	30	30	30
olivier	3	2	3	2
vigne	3	3	3	3
TOTAL	46	42	46	42
TOTAL GÉNÉRAL	263	229	263	229

\* variété *gars*, acide, utilisé comme brise-vent

## COMMENTAIRES - AMINA :

Référence au zonage :	Zone 2
Référence à la typologie :	<b>III.a</b> - Les systèmes installés en <i>khammesa</i>
Historique de l'exploitation :	<p>Le jardin appartient à un fonctionnaire à la retraite de 80 ans. Il réside maintenant à Tunis. Il ne se déplace plus sur le Jérid, mais envoie un fils deux fois par an pour s'occuper des deux parcelles qu'il possède à Nefleyet. Ces deux exploitations sont travaillées par le même <i>khammes</i>. Le suivi ne porte que sur l'une d'entre elles.</p> <p>Le <i>malek</i> (absent) décide lui-même de la quantité de fumier par exemple et envoie l'argent par mandat. Cela convient au <i>khammes</i> qui estime que son employeur connaît bien l'agriculture.</p> <p>Cette parcelle a été acquise gratuitement à l'Indépendance en 1954-56 (ancien combattant ou Néo-destourien).</p> <p>Le <i>khammes</i> est d'El Hamma où il possède 1/3 d'hectare partagé avec ses frères.</p> <p>La parcelle de Nefleyet représente une surface de 1,5 ha plus une extension de 0,1 ha en bordure de piste. On peut s'étonner de cette extension alors que toute la parcelle n'est pas en culture.</p>
Principaux problèmes et contraintes :	<p>Pas de problème réel, sinon celui lié à l'oasis, d'une insuffisance d'eau chronique. Le <i>khammes</i> serait intéressé à ce que le propriétaire envisage le creusement d'un puits. Celui-ci hésite, un parent lui faisant état de la salinité de l'eau.</p>
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Le <i>khammes</i>, qui a la confiance du propriétaire, jouit d'une bonne liberté d'action. Il négocie lui-même la vente sur pied de la récolte de datte avec les <i>ghalels</i>. Il ne fait que demander l'accord du propriétaire par téléphone. Il organise le travail à sa façon.</p> <p>Le propriétaire laisse au métayer en général tous les fruits et légumes en dehors du cinquième des dattes.</p> <p>Peu de luzerne ou de fourrage dans ce jardin. Le métayer en fait organise l'espace de ses cultures sur deux jardins en même temps et en l'occurrence préfère planter la luzerne sur l'autre parcelle où il juge le terrain plus favorable.</p>
Projets et perspectives :	<p>La situation semble favorable et cette association devrait perdurer.</p> <p>Quant à la parcelle proprement dite, le <i>khammes</i> aimerait augmenter la densité de palmiers maintenant que ceux d'origine sont assez hauts et libèrent de la place au sol (c'est-à-dire qu'il voudrait tendre vers le modèle des palmeraies anciennes). Mais c'est au propriétaire de décider.</p>

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 45 : Plan du jardin de DJUWAIRIYA (NEFLEYET)



## SUPERFICIES CULTIVEES - DJUWAI RIYA (NEFLEYET)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
luzerne		13,78 ares	13,78 ares	14,26 ares
TOTAL		13,78 ares	13,78 ares	14,26 ares
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
blette			4,60 ares	
carotte				1,64 are
concombre - melon			5,37 ares	
corette			2,40 ares	
courgette				1,48 are
fève		1,83 ares		8,43 ares
gombo			3,73 ares <sup>1</sup>	
navet blanc				1,99 are
oignon		0,46 are		0,90 are
persil				1,30 are
piment			5,67 ares <sup>2</sup>	
salade				3,42 ares
tomate		1,92 are		7,85 ares
TOTAL		10,14 ares	15,61 ares	20,32 ares
TOTAL GÉNÉRAL		23,92 ares	29,39 ares	34,58 ares

<sup>1</sup> Pour la saison prochaine, prévoir : 4,50 ares.

<sup>2</sup> Pour la saison prochaine, prévoir (au moins - repiquage non terminé) : 3,77 ares.

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - DJUWAIYIA (NEFLEYET)

Situation Mars 95			Situation Février 96	
Espèce ou cultivar	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
PALMIERS DATTIERS				
Deglet nour	200	140	208	140
Allig	15	15	15	15
Kentishi	1	1	1	1
Shedagh	0	0	3	0
<i>khalt</i>	4	4	4	4
TOTAL	220	160	231	160
FRUITIERS AUTRES				
abricotier	3	0	3	0
figuier	30	0	70	0
grenadier	12	12	17	12
olivier	3	2	3	2
poirier	2	0	2	0
pommier	0	0	6	0
prunier	2	0	2	0
vigne	32	2	42	2
TOTAL	84	16	145	16
TOTAL GÉNÉRAL	304	176	376	176

## COMMENTAIRES - DJUWAIRIYA :

Référence au zonage :	Zone 2
Référence à la typologie :	[ II - Les systèmes d'installation et de rénovation en exploitation directe ]
Historique de l'exploitation :	<p>Le propriétaire a acquis cette parcelle en 1992 pour 28 000 DT. Il travaille en Europe avec sa femme. Celui qui gère la parcelle est son beau-père, un fonctionnaire récemment retraité à 60 ans, habitant Tozeur.</p> <p>L'employé qui travaille le jardin touche un salaire (90 d./mois) et une partie (non définie) des fruitiers et la totalité des cultures basses (maraîchage et fourrage). Le gérant ne veut pas savoir quel est le montant des récoltes des cultures de l'employé, de peur de le contrarier. Le gérant juge lui-même que son « <i>khammes</i> » a un statut intéressant Celui-ci ne le contredit pas formellement.</p>
Principaux problèmes et contraintes :	<p>Ce jardin est dans la partie orientée est de la palmeraie, réputée moins belle que la partie ouest, ce qui se vérifie pour ce jardin dont les palmiers ne sont pas très développés.</p> <p>De plus, une stagnation d'eau (<i>guelta</i>) occupe une partie du jardin que le propriétaire et le gérant comptent combler avec du sable. Tardivement, l'installation se poursuit.</p>
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	Le rapport entre le gérant et son employé est assez curieux. Il semble que le gérant craigne toujours de le mécontenter. Il ne peut pas beaucoup me renseigner sur les activités du salarié et celui-ci observe un parfait mutisme lorsque le gérant est présent. Dans cette situation, la concertation entre eux est faible et le salarié agit alors un peu avec l'indépendance d'un <i>khammes</i> .
Projets et perspectives :	Le but du gérant est l'installation de cette parcelle et non encore d'en tirer profit. Le propriétaire possède un revenu à l'étranger qui lui permet de ne pas se soucier d'un revenu agricole.

tel-00120735, version 1 - 18 Dec 2006

Figure 46 : Plan du jardin de SAFIYA (NEFTA) - partie principale

Figure 47 : Plan du jardin de SAFIYA (NEFTA) - partie annexe

## SUPERFICIES CULTIVEES - SAFIYA (NEFTA)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
luzerne		1,12 are	1,12 are	1,12 are
TOTAL		1,12 are	1,12 are	1,12 are
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
blette			4,49 ares	4,49 ares
corette			4,46 ares	
fève		8,72 ares		3,02 ares
gombo			2,46 ares	
menthe		4,22 ares	4,22 ares	4,22 ares
persil		3,88 ares	3,88 ares	5,13 ares
piment			15,71 ares <sup>1</sup>	
salade				1,34 are
tomate		1,97 are <sup>2</sup>	dispersé	dispersé
TOTAL		18,79 ares	35,22 ares	16,86 ares
TOTAL GÉNÉRAL		19,91 ares	36,34 ares	17,98 ares

<sup>1</sup> Pour la saison prochaine, prévoir : 10,78 ares (semés dès mi-février).

<sup>2</sup> Manifestement, la surface emblavée en tomate est sous-estimée.

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - SAFIYA (NEFTA)

Situation Mars 95			Situation Février 96	
Espèce ou cultivar	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
PALMIERS DATTIERS				
Deglet nour	220	150	236	150
Allig	25	25	25	25
Khwat allig	200	200	198	198
autres	25	25	25	25
<b>TOTAL</b>	<b>470</b>	<b>400</b>	<b>484</b>	<b>398</b>
FRUITIERS AUTRES				
bananier	50	50	50	50
figuier	150	100	190	100
grenadier	100	50	128	50
oranger	10	0	10	0
pêcher	50	20	50	20
poirier	50	0	50	0
pommier	60	30	60	30
vigne	80	20	80	20
<b>TOTAL</b>	<b>550</b>	<b>270</b>	<b>618</b>	<b>270</b>
<b>TOTAL GÉNÉRAL</b>	<b>1020</b>	<b>670</b>	<b>1102</b>	<b>668</b>



## COMMENTAIRES - SAFIYA :

Référence au zonage :	Zone 6
Référence à la typologie :	<b>III.b</b> - Les systèmes installés en exploitation directe
Historique de l'exploitation :	Parcelle éclatée entre différents héritiers résidants hors du Jérid (Tunis, Paris...), les exploitants actuels la rachetèrent il y a cinq ans. Elle était alors, paraît-il, en mauvais état. Les deux frères et leur jeune cousin ont depuis planté des arbres fruitiers, amendé le terrain, reformé les planches, etc.
Principaux problèmes et contraintes :	<p>Le jardin est bien entretenu. Il fait d'ailleurs la fierté des fonctionnaires du CTV de Nefta qui y mènent les groupes scolaires ou étudiants de passage. Ils espèrent pouvoir racheter encore des parcelles attenantes afin que l'ensemble de la propriété soit d'un seul tenant (ce qui n'est pas encore tout à fait le cas du fait du fort morcellement parcellaire de la vieille palmeraie de Nefta).</p> <p>Le nombre de palmiers dattiers du cultivar <i>deglet nour</i> est faible, mais la forte densité en cultivars autres (dits « variétés communes ») semble compenser ceci en terme de rendement.</p>
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Ils possèdent dans le jardin un puits (équipé d'une motopompe) qui sert pendant l'hiver à augmenter le débit de la <i>nûba</i> en déversant dans la <i>segya</i> qui reçoit l'eau de la borne. À partir du mois de mai, ce puits est un moyen d'irrigation à part entière. Il est alors utilisé pratiquement tous les jours pendant six heures.</p> <p>Ils sont propriétaires aussi d'autres parcelles sur lesquelles ils répartissent leurs cultures. Par exemple, ils ont consacré cette année moins de surfaces en fèves, car ils en ont surtout semé dans un autre jardin.</p> <p>Sur la parcelle, ils possèdent un élevage de chèvres dans un enclos. Le jardin contient aussi quelques ruches (l'exploitation de miel n'a pas été prise en compte, toutefois il est très apprécié et son prix est très élevé au Jérid).</p>
Projets et perspectives :	<p>La parcelle contient deux petits bâtiments aménagés, de nombreuses fleurs (roses, jasmins...), des vérandas de roseaux sur lesquelles poussent des fleurs. Le cadre très agréable a poussé un Français du secteur touristique à leur proposer de réfléchir sur l'accueil possible de touristes. Ils commencent d'ors et déjà à accueillir quelques groupes.</p> <p>Ils ont pour projet d'aménager le jardin (tout en lui conservant sa fonction productive) afin d'en faire un « camping », ce terme recouvrant l'hébergement en bungalows et un café (surtout nocturne). Vu que la parcelle n'est pas à proximité directe de la ville, il envisage aussi d'installer un parking (où ?).</p>

## SUPERFICIES CULTIVEES - SAUDA (NEFTA)

Culture	superficie été 94	superficie hiver 94 / 95	superficie été 95	superficie hiver 95 / 96
<b>CULTURES FOURRAGÈRES</b>				
—				
TOTAL	0	0	0	0
<b>CULTURES MARAÎCHÈRES</b>				
oignon	0	0	0	2,40 ares
salade	0	0	0	2,40 ares
TOTAL	0	0	0	2,40 ares
TOTAL GÉNÉRAL	0	0	0	2,40 ares

## PALMIERS et ARBRES FRUITIERS - SAUDA (NEFTA)

Espèce ou cultivar	Situation Mars 95		Situation Février 96	
	nombre total	nombre productif	nombre total	nombre productif
<b>PALMIERS DATTIERS</b>				
Deglet nour	0	0	0	0
Bisr allou	70	70	70	70
Allig + khouat	80	80	80	80
Gasbi	5	5	5	5
Khalat	3	3	3	3
Tozeur ze•t	6	6	6	6
Amari	2	2	2	2
Kentichi	2	2	2	2
autres...	32	32	32	32
TOTAL	200	200	200	200
<b>FRUITIERS AUTRES</b>				
figuier	1	0	1	0
grenadier	4	4	4	4
olivier	2	1	2	1
poirier	50	25	50	25
TOTAL	57	30	57	30
TOTAL GÉNÉRAL	257	230	257	230

## COMMENTAIRES - SAUDA :

Référence au zonage :	Zone 6
Référence à la typologie :	<b>I.a</b> - Les systèmes en abandon ou quasi-abandon
Historique de l'exploitation :	<p>Située au sein de la vieille palmeraie de Nefta, le jardin a été attribué à l'actuel propriétaire par héritage.</p> <p>Le propriétaire délaisse complètement ce jardin, sans doute par désintérêt dû à l'éloignement.</p>
Principaux problèmes et contraintes :	<p>Le jardin est en abandon complet. C'est à peine s'il existe des <i>swâgi</i>. « L'eau trouve son chemin toute seule. » La parcelle ne possède pas de palmier dattier de cultivar deglet nour. Le propriétaire, qui travaille dans une ambassade tunisienne en Occident, ne vient jamais, pas même pour la récolte. Sa dernière venue date d'au moins cinq ans.</p> <p>Un <i>khammes</i> travaille tout de même sur la parcelle afin de s'occuper du tour d'eau, ainsi que de la pollinisation et de la récolte.</p>
Stratégies du / des propriétaire(s) et cas échéant du / des <i>khammes(a)</i> :	<p>Le <i>malek</i> n'envoie aucun argent pour les frais d'exploitation (fumier...) ce qui ne permet pas le maintien et la reproduction du capital productif qui se déprécie fortement.</p> <p>Le <i>khammes</i> est lui-même <i>malek</i> d'une parcelle moyenne. Son travail, qui consiste principalement en l'irrigation, n'est certainement pas exécuté correctement. L'intérêt est pour lui d'avoir à sa disposition, près de son jardin, une eau à gérer librement.</p>
Projets et perspectives :	<p>La récolte ne permet qu'à peine de couvrir la facture d'eau après le cinquième dû au <i>khammes</i> (d'autant que la parcelle ne compte pas de pied du cultivar <i>deglet nour</i>). Il est surprenant que cette association perdure (sinon parce que le métayer doit trouver son intérêt pour la disponibilité en eau).</p> <p>À moins d'un retour au pays du propriétaire ou d'un envoi suffisant d'argent et de directives au <i>khammes</i>, il y a peu (aucune) de perspectives pour ce jardin.</p>

## **Acronymes employés**

- AIC : Association d'intérêt collectif (Tunisie)
- CIRAD : Centre de coopération international pour la recherche agronomique et le développement (France)
- CMV : Centre de mise en valeur agricole (Maroc)
- CRA : Cellule de rayonnement agricole (CRDA)
- CRDA : Commissariat régional au développement agricole (Tunisie)
- CRPh : Centre de recherches phœnicicoles (INRAT)
- CTV : Centre technique de vulgarisation (CRDA)
- DA : Dinar algérien (Algérie)
- DFC : Débit fictif continu
- DH : Dirham (Maroc)
- DT : Dinar tunisien (Tunisie)
- FMI : Fond monétaire international
- GID : Groupement interprofessionnel de la datte (Tunisie)
- GRIDAO : Groupe de recherche et d'information pour le développement de l'agriculture d'oasis (France)
- GTZ : Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit (Allemagne)
- INRA : Institut national de la recherche agronomique (France)
- INRAT : Institut national de la recherche agronomique de Tunisie (Tunisie)
- MAB : programme Man And Biosphere (UNESCO)
- OEP : Office des élevages et des pâturages (Tunisie)
- PDES : Plan directeur des eaux du Sud
- PNUD : Programme des Nations unies pour le développement
- PROLUDRAA : Projet de lutte contre la désertification de la vallée du Draa (Maroc/Allemagne)
- RTE : Références technico-économiques
- SAR : Systèmes agro-alimentaires et ruraux (CIRAD)
- SAU : Surface agricole utile
- SCMVA : Sociétés civiles de mise en valeur agricole (Tunisie)
- SODAD : Société dattière de développement (Tunisie)
- STEG : Société tunisienne d'électricité et de gaz (Tunisie)
- STIL : Société tunisienne d'industrie laitière (Tunisie)

## Lexique des termes oasiens employés

Les termes oasiens sont classés dans l'ordre alphabétique. Ne sont présentés que ceux qui sont utilisés dans ce travail. La seconde colonne désigne si ce terme est employé au Jérid (J), au Tassili n'Ajjer, dont Djanet (D) ou au Maroc, dont Zagora (M). La troisième colonne donne une signification succincte du mot.

<i>'abid</i>	J	serviteur, esclave	<i>ashik, ashk pl.</i>	D	plante, au pluriel végétation
<i>'aib</i>	J	déshonorant, honteux	<i>ishkan</i>		
<i>'aila pl. 'ailt</i>	J	famille	<i>ashma</i>	J	honte
<i>'aïn pl. 'ayun</i>	J	œil, source d'eau, mauvais œil	<i>ashra</i>	J	dix
<i>'anesh</i>	J	serpent	<i>atarshiya</i>	J	géranium
<i>'arish</i>	J	cabane de jardin (en coin)	<i>atindjer</i>	D	ruisseau d'irrigation dans le jardin
<i>'arsh pl. 'arush</i>	J	lignage	<i>atingagh pl.</i>	D	planche de culture
<i>'ineb</i>	J	vigne	<i>itindjaghen</i>		
<i>abathian</i>	J	ibadites	<i>atla</i>	J	ciseau (séparation du rejet de dattier)
<i>abbas</i>	J	nom arabe	<i>atomatom</i>	D	tomate
<i>abra</i>	M	type de mesure volumétrique (datte)	<i>atrus</i>	J	bouc
<i>âbril</i>	J	avril (calendrier julien)	<i>auled</i>	J	voir <i>wild</i>
<i>abud</i>	J	met à base de céréales et dattes (pour les femmes)	<i>aulis</i>	D	fromage de chèvre de l'oasis
<i>afaghadj pl.</i>	D	jardin de palmeraie	<i>awilen</i>	D	été (saison)
<i>ifaradjan</i>			<i>awina</i>	J	prunier
<i>afara pl. ifaran</i>	D	limite de jardin en haie de palmes	<i>ayor</i>	D	lune
<i>agetu</i>	D	hampe inflorescence femelle du dattier	<i>âyunar</i>	J	janvier (calendrier julien)
<i>ajel pl. ajul</i>	J	veau	<i>azebib</i>	D	vigne
<i>ajiuâ</i>	D	épillé femelle du dattier	<i>azebib</i>	J	raisins secs
<i>ajla pl. ajul</i>	J	velle	<i>azeghklo</i>	D	néflier
<i>ajulagh</i>	D	bouc	<i>bâb</i>	J	voir <i>bêb</i>
<i>akarwat pl.</i>	D	agneau	<i>badri</i>	J	palmier <i>dhokar</i> primeur
<i>ekarwaten</i>			<i>baghal pl. abghal</i>	J	mulet
<i>akasaïu</i>	D	melon	<i>baghla pl. bag-</i>	J	mule
<i>al-betigh</i>	D	melon	<i>hlet</i>		
<i>alfas</i>	D	pioche	<i>bagra pl. bgar</i>	J	vache
<i>allig</i>	J	cultivar de palmier dattier	<i>bakhala</i>	J	soufre
<i>allush pl. alalish</i>	J	agneau	<i>banan</i>	J	bananier
<i>allusha pl. allus-</i>	J	agnelle	<i>banga</i>	J	groupe musical
<i>het</i>			<i>bar</i>	J	barre de fer
<i>almis</i>	D	canne de Provence	<i>baraka</i>	J	bénédictio
<i>amad</i>	D	fourrage	<i>baragug</i>	J	abricotier
<i>amis</i>	D	dromadaire	<i>barnus pl. bara-</i>	J	burnous
<i>amoen</i>	D	automne	<i>nis</i>		
<i>amonitr</i>	J	amonitrate agricole azote (engrais)	<i>barsha</i>	J	beaucoup
<i>anela</i>	D	henné	<i>basal</i>	J	oignon
<i>anka</i>	J	oiseau géant et anthropophage	<i>basra</i>	J	carpelle de la fleur de dattier
<i>anthal</i>	J	coloquinte	<i>batata</i>	D	pomme de terre
<i>araba</i>	J	quatre	<i>batata</i>	J	pomme de terre
<i>ardh</i>	J	terre	<i>batia</i>		amphore ( <i>qêshem</i> )
<i>arjun</i>	J	régime de dattes	<i>bêb, bâb</i>	J	porte
<i>arnab</i>	J	lapin	<i>bebush</i>	J	escargot
<i>aromman</i>	D	grenadier	<i>beït pl. biut</i>	J	chambre ou pièce, trou de semis
<i>arommana</i>	J	grenadier	<i>belaa</i>	J	courge fourragère
<i>asafar pl. isfaran</i>	D	médicament	<i>beldiya</i>	J	gens du <i>bled</i>
<i>asars, asares</i>	D	faucille polyvalente	<i>belha pl. belah</i>	J	datte à stade immature et verte
<i>âshab tfelia</i>	J	mauvaises herbes	<i>ben</i>	J	fil(s) (de...)
			<i>bendir</i>	J	grand tambour
			<i>berkus pl. barakis</i>	J	agneau de plus de 6 mois
			<i>berkusa pl. ber-</i>	J	agnelle de plus de 6 mois

<i>kuset</i>				<i>el-khia</i>	D	concombre
<i>beser</i>	J	datte à stade immature et jaune		<i>el-khugh</i>	D	pêcher
<i>beth</i>	J	dattes en vrac		<i>el-kowkow</i>	D	arachide
<i>betikh</i>	J	melon		<i>el-lulu</i>	D	cultivar de palmier dattier
<i>bezness</i>	J	jeune proche du tourisme		<i>el-mekhum</i>	D	melon
<i>bigaradi</i>	J	bigaradier		<i>el-mishmesh</i>	D	abricotier
<i>bihim</i> pl. <i>bêhêym</i>	J	âne		<i>elieli el bith</i>	J	nuits blanches
<i>bikri</i>	J	passé, avant		<i>elieli sud</i>	J	nuits noires
<i>bir</i>	J	puits		<i>elkam</i> pl. <i>ilkemen</i>	D	rejet de palmier dattier
<i>bir</i> pl. <i>ber</i>	J	puits		<i>elkha</i> pl. <i>elakhi</i>	J	velle (Dghoumes)
<i>bisr allu</i>	J	cultivar de palmier dattier		<i>emes</i> pl. <i>ima-</i>	D	barrage ou porte de planche de cul-
<i>bled</i>	J	village, ville, ou bourgade		<i>sayen</i>	D	ture
<i>bonbist</i>	J	pompiste, ouvrier des vannes d'irrigation		<i>emes</i> pl. <i>ima-</i>	D	barrage ou porte de planche de cul-
				<i>sayen</i>	D	ture
<i>bortgen</i>	J	mandarinier		<i>enele</i> pl. <i>idabide-</i>	D	voir <i>ineli</i>
<i>bortgen</i>	J	oranger (doux)		<i>beren</i>		
<i>bortleg</i>	J	pourpier		<i>enestane</i>	D	cultivar de palmier dattier
<i>borzak</i>	D	datura stramoine		<i>ennabi</i>	J	prophète
<i>breshni</i> pl. <i>bresh-</i>	J	chevreau à plus de 6 mois		<i>enzas</i>	J	poirier
<i>hin</i>				<i>erale</i>	D	jus de dattes
<i>breshnia</i> pl.	J	chevrette à plus de 6 mois		<i>ere(i)t</i>	D	chevreau
<i>bershniet</i>				<i>erjel</i>	J	hommes
<i>bu</i>	J	père		<i>grobi</i>	J	Européen
<i>bu namusa</i>	J	nom du <i>qêshem</i> (Tozeur)		<i>ert</i>	D	blé
<i>bu-sthammi</i>	M	cultivar de palmier dattier		<i>et-tufagh</i>	D	pommier
<i>bushok(a)</i>	J	courgette (Tozeur)		<i>ewiderer</i>	D	moulin (mouvements circulaires)
<i>bustan, besten</i> pl.	J	beau jardin, de petite taille		<i>faggus</i>	J	concombre
<i>bestatin</i>				<i>faraun</i>	J	Pharaon
<i>butozina</i>	J	courgette (Degache, Nefta)		<i>farsa</i> pl. <i>farsat</i>	J	jument
<i>daghla</i>	J	sortie, nuit de noce		<i>fassa</i>	J	luzerne
<i>dalel</i>	J	gâté (enfant...)		<i>fedda</i>	J	asthme
<i>darja</i> pl. <i>draj</i>	J	planche de culture		<i>felfel</i>	J	piment
<i>dawa</i>	J	médicament, produit zoo- et phyto-sanitaire		<i>fellah</i>	J	agriculteur
				<i>feni</i>	D	ricin
<i>dawa, dawa</i>	D	maïs		<i>fermes</i>	J	abricots secs
<i>masagh</i>				<i>fghik</i>	J	semoule de blé vert
<i>degla</i>	J	cultivar de palmier dattier		<i>fijul</i>	J	radis
<i>deglet nur</i>	J	cultivar de palmier dattier		<i>jimun</i>	J	fumier humain
<i>dellâ</i>	J	pastèque		<i>fleyu, fleyu ro-</i>	J	menthe pouliot
<i>dem</i>	J	sang		<i>dran</i>		
<i>demr</i>	J	fatigué, épuisé		<i>foggara</i>	J	technique de tunnels souterrains pour capter l'eau
<i>demshi</i>	D	petit pois				
<i>denjel</i>	J	aubergine		<i>freza</i>	J	fruit déclassé
<i>derbuka</i>	J	tambour (percussion en poterie)		<i>ful</i>	J	fève
<i>dhokar</i>	J	palmier mâle, fécondation, pollen		<i>fum, fom</i> pl.	J	bouche, planche de culture
<i>djeja</i> pl. <i>djej</i>	J	poule		<i>affam</i>		
<i>djerid</i>	J	palme du dattier		<i>furâr</i>	J	février (calendrier julien)
<i>djin</i> pl. <i>jnun</i>	J	esprit		<i>ga'da</i>	J	réunion masculine
<i>dodjamber</i>	J	décembre (calendrier julien)		<i>gaddus</i>	J	clepsydre, unité de temps
<i>donkeli</i>	D	patate douce		<i>gajo</i>	J	cakeot
<i>draa</i>	J	sorgho		<i>gamar</i>	J	blé
<i>draj</i>	J	unité de temps de cinq minutes		<i>ganauya</i>	J	gombo
<i>drijât</i>	J	jardin de la dimension de quelques <i>darja</i>		<i>ganduz</i> pl. <i>gana-</i>	J	taurillon
				<i>diz</i>		
<i>dua</i>	J	voir <i>dawa</i>		<i>garo</i>	J	cigarette
<i>dukkana</i>	J	banc, espace non cultivé où se trouve la cabane dans un jardin (Nefta)		<i>gars</i>	J	acide (goût)
				<i>gatta'</i>	J	couper, coupeur
<i>dur</i>	J	tour, tasse pour le <i>qêshem</i>		<i>gattaa</i>	J	récolte des dattes
<i>ejiot</i> pl. <i>ijiodan</i>	D	âne		<i>gauri, gauria</i> pl.	J	étranger, étrangère
<i>ekadiuan</i>	D	petite habitation en chaumes		<i>guera</i>		
<i>ekehi</i>	D	coq		<i>gayel</i>	J	aide du <i>khammes</i>
<i>ekrar</i> pl. <i>akraren</i>	D	bélier		<i>gdem</i>	J	pied, unité de mesure
<i>el-banan</i>	D	bananier		<i>gedd(a)</i> pl. <i>gdud</i>	J	tronc
<i>el-baraka</i>	D	ruche		<i>gelb</i> pl. <i>klub</i>	J	cœur, au pl. tournesol
<i>el-bisbas</i>	D	céleri		<i>gelba</i>	J	type de mesure volumétrique
<i>el-ghaghs</i>	D	cultivar de palmier dattier		<i>genduza</i> pl.	J	génisse
<i>el-kateb, el-kedeb</i>	D	luzerne		<i>genduzet</i>		





<i>khammes</i> pl.	J	métayer au cinquième ou quintenier	<i>mektub</i>	J	ce qui est écrit, destin
<i>khammesa</i>			<i>meloghia</i>	D	gombo
<i>khammesa</i>	J	métayage au cinquième	<i>memsha</i>	J	allée du jardin
<i>khamasa</i>	J	cinq, main ouverte (contre 'aïn)	<i>menaker</i>	J	cultivar de palmier dattier
<i>khandeg</i> pl.	J	drain dans la palmeraie	<i>menjel</i>	J	faucille pour les palmiers
<i>khanâdeg</i>			<i>menjel</i>	M	faucille pour les herbacées
<i>khardel</i>	J	navet (blanc)	<i>mes-ha</i>	J	sape, houe
<i>kharuf</i> pl. <i>kherfen</i>	J	agneau	<i>meshmesh</i>	J	abricotier
<i>khas, slata</i>	J	laitue romaine	<i>meskba</i> pl. <i>mese-keb</i>	J	planche de culture
<i>khatua</i>	J	mesure du temps avec la portée de l'ombre	<i>miftah</i>	J	clef, barrage ou porte de planche de culture (Nefta)
<i>khidma</i>	J	travail	<i>mirued</i>	J	ados de planche de culture (Tozeur)
<i>khit</i>	J	planche de culture	<i>mloghia, mlughia</i>	J	corette potagère en poudre
<i>khothra</i> pl. <i>ghuzar</i>	J	plante maraîchère (Nefta)	<i>moakhar</i>	J	catégorie de dattier
<i>khwat allig</i>	J	cultivar de palmier dattier	<i>morshed</i>	J	vulgarisateur (fonctionnaire)
<i>kilo</i>	J	kilogramme	<i>mus</i>	J	couteau
<i>klafs</i>	J	céleri	<i>muza</i>	J	bananier
<i>klub</i>	J	tournesol	<i>muzara'a</i>	J	métayage
<i>korna</i>	D	jujubier	<i>mzabra</i>	M	voir <i>mazabra</i>
<i>koton</i>	J	cotonnier	<i>naaja</i> pl. <i>naaj</i>	J	mouton
<i>kowkow</i>	J	arachide	<i>nabga</i>	J	jujubier
<i>krafs</i>	J	céleri	<i>naghla</i> pl. <i>naghiil</i>	J	palmier dattier
<i>krom</i>	J	chou pommé	<i>naghna'</i>	J	menthe
<i>kul</i>	J	tout	<i>naghnah</i>	D	menthe
<i>kûri</i>	J	étable ou bergerie (du français écurie)	<i>naumsa</i> pl. <i>naums</i>	J	moustique
<i>kurshef</i>	J	base de la palme	<i>nebet roha</i>	J	palmier dattier spontané (Degache)
<i>kusha</i>	J	four	<i>nega</i> pl. <i>nieg</i>	J	dromadaire femelle
<i>laghadis</i>	D	lentille	<i>nejem</i>	J	chiendent
<i>legmi</i>	J	sève du palmier dattier	<i>nez</i>	J	eau de drain
<i>legu</i>	J	cultivar de palmier dattier	<i>nibaâ'</i> pl. <i>nebebia</i>	J	source d'eau (Tozeur)
<i>lif</i>	J	fibrillum ou bourre du palmier	<i>nijma</i> pl. <i>nujum</i>	J	étoile
<i>lift</i>	J	navet (rouge)	<i>nu</i>	J	lumière
<i>loza</i>	J	amandier	<i>nûba</i> pl. <i>nubat</i>	J	tour d'eau, main d'eau, rythme
<i>luban</i>	J	gomme arabique	<i>numro</i> pl. <i>nwâ-mar</i>	J	jardin loti en palmeraie (du français numéro)
<i>luha</i>	J	type de mesure volumétrique	<i>nuvamber</i>	J	novembre (calendrier julien)
<i>ma</i>	J	eau	<i>nwala</i>	J	espace non cultivé où se trouve la cabane dans un jardin (Tozeur)
<i>ma'dnus</i>	J	persil	<i>ohuda</i>	J	bouture
<i>ma'za</i> pl. <i>ma'iz</i>	J	chèvre	<i>oktuber</i>	J	octobre (calendrier julien)
<i>ma-u-sukar</i>	J	eau et sucre, nom de <i>qêshem</i>	<i>pkhur</i>	J	encens
<i>maâsra</i> pl. <i>maâsr</i>	J	huilerie	<i>qamar</i>	J	lune
<i>maghleg</i> pl.	J	barrage ou porte de planche de culture (Degache)	<i>qamaria</i>	J	voir <i>shahr qamari</i>
<i>maghaleg</i>			<i>qêshem</i>	J	<i>legmi</i> fermenté
<i>maghmagh</i>	J	dattes déchet	<i>qorben</i> pl. <i>qarabin</i>		offrande, sacrifice
<i>maghreb</i>	J	occident (arabe), Maroc	<i>qsaba</i>	J	canne de Provence
<i>mahasha</i>	J	faucille pour les herbacées	<i>qsaba</i>	J	canne de Provence
<i>makhlok</i>	J	barrage ou porte de planche de culture (Tozeur)	<i>qubba</i>	J	coupole, sanctuaire de saint local
<i>malek</i>	J	propriétaire	<i>quwa</i>	J	énergie, force
<i>manghulia</i>	J	pays d'origine d'Afrique Noire de l'ogre	<i>rabta</i>	J	botte de légume
<i>manigsha</i>	J	faucille polyvalente	<i>rakhama</i>	D	datura stramoine
<i>mankur</i>	J	toléré	<i>ralib</i>	J	étranger
<i>mars</i>	J	mars (calendrier julien)	<i>ramla</i>	J	sable
<i>marshom</i>	J	sarcloir	<i>rangi</i>	J	bigaradier
<i>mastura</i>	J	maïs	<i>ras</i>	J	tête
<i>mây</i>	J	mai (calendrier julien)	<i>rasheen</i>	J	semis à la volée
<i>mazabra</i>	M	faucille pour palmier (Er-Rissani)	<i>rboy</i>	J	quart, type de mesure volumétrique (1/4 <i>gelba</i> )
<i>maziûd</i>	J	extension (jardin)	<i>rebat</i>	J	place forte
<i>mazuzi</i>	J	palmier <i>dhokar</i> tardif	<i>rebib</i>	J	rejet gourmand du dattier (Tozeur), enfant d'un premier lit
<i>meddad</i>	J	ouvrier qui passe le régime pendant la récolte	<i>regeb</i>	J	ouvrier qui passe le régime pendant la récolte
<i>medghel</i>	J	entrée (du jardin)	<i>riba</i>	J	allée du jardin
<i>medina</i>	J	ville			
<i>medir</i>	M	sape, houe			
<i>meïda</i>	J	petite table ronde, planche de culture			

<i>riba el asâsiya</i>	J	allée principale du jardin	<i>shetuia</i>	J	plante maraîchère d'hiver
<i>ridif</i>	J	limite de jardin en sable (Tozeur)	<i>shi'a</i>	J	chiites
<i>rif</i>	J	campagne, zone rurale	<i>shig</i>	J	partie, côté
<i>rjel</i>	J	voir <i>erjel</i>	<i>shlata</i>	D	laitue romaine
<i>rotob</i>	J	mou, catégorie de dattier	<i>shorba</i>	J	type de soupe
<i>rtob</i>	J	voir <i>rotob</i>	<i>shott</i>	J	dépression salée
<i>rubia</i>	J	printemps	<i>shta</i>	J	hiver
<i>rumi, rumia</i> pl.	J	non-musulman, non-musulmane	<i>shuari</i>	M	bât
<i>ruama</i>			<i>sil(i)k</i>	J	blette, bette, poirée
<i>rusht</i>	J	août (calendrier julien)	<i>sish</i> pl. inv.	J	datte parthénocarpique
<i>sa'a</i> pl. <i>swa'a</i>	J	heure	<i>smat</i>	J	oultre, planche de culture
<i>saa'</i>	J	type de mesure volumétrique	<i>sotor</i>	J	ligne, planche de culture
<i>saâf</i>	J	foliole de palme de dattier	<i>sudani</i>	J	Afrique Noire
<i>saba</i>	J	sept	<i>sukar</i>	J	sucre
<i>sâba</i>	J	récolte des dattes	<i>suq</i>	J	marché, centre ville
<i>safsaf</i>	D	eucalyptus	<i>suri</i>	J	syrien, non local
<i>safsaf</i>	J	filao, casuarina	<i>swâgi</i>	J	voir <i>segya</i>
<i>saha</i> pl. inv.	J	tronc	<i>tabak</i>	D	tabac
<i>sahara, sahra</i>	J	désert, steppe	<i>tabarakat</i>	D	éthel
<i>sahhar</i>	J	praticien magico-religieux	<i>tabdughk</i>	D	cotonnier
<i>sâir fagus</i>	M	cultivar de palmier dattier	<i>tabia</i>	J	limite de jardin en haie de palmes (Degache)
<i>sâir jihel</i>	M	cultivar de palmier dattier	<i>tadagh</i> pl. <i>tidag-</i> <i>hen</i>	D	graine
<i>samesh</i>	J	soleil	<i>tadelaghk</i>	D	haricot
<i>sarah</i>	J	berger du bled	<i>tadjaght</i>	D	acacia
<i>saÿf</i>	J	été (saison)	<i>tafrort</i> pl. <i>tifar-</i> <i>hine</i>	M	palmier dattier (Zagora)
<i>saÿfia</i>	J	plante maraîchère d'été	<i>tafsil</i>	J	opération du tracé des planches de culture au sol
<i>sbar</i>	M	faucille pour palmier (Zagora)	<i>tafudagh</i> pl.	D	base de la palme
<i>sbata</i>	J	hampe inflorescence femelle du dattier	<i>tifudaghaen</i>		
<i>sebkha</i>	J	retenue d'eau de nez	<i>tafuk</i>	D	soleil
<i>sebnagh</i>	J	épinard	<i>tagelbit</i> pl. <i>tijil-</i> <i>biwen</i>	D	mouton
<i>sebsi</i>	J	pipe	<i>taghzi</i> pl. <i>tighza</i>	D	oued large
<i>sed</i>	J	barrage ou porte de planche de culture (Nefta)	<i>tagrest</i>	D	hiver
<i>segya</i> pl. <i>swâgi</i>	M	ruisseau d'irrigation dans le jardin	<i>takarart</i>	D	fromage de chèvre des pâturages
<i>segyat-el-umm</i>	J	ruisseau d'irrigation principal dans le jardin (Tozeur, El Hamma)	<i>takarart</i>	D	palme du dattier
<i>segya</i> pl. <i>swâgi</i>	J	ruisseau d'eau d'irrigation	<i>takhfif</i>	J	démariage (cultures)
<i>selt(a)</i>	J	<i>sbata</i> coupée en lanières	<i>takruri</i>	J	cannabis
<i>sema</i>	J	belle	<i>takuba</i>	D	grande épée des Touareg
<i>seneria</i>	J	carotte	<i>takula</i>	D	foliole de palme de dattier
<i>senubagh</i>	D	cyprès d'Italie	<i>talemt</i>	D	dromadaire femelle
<i>sênya, sânya</i> pl.	J	jeune jardin de palmeraie (champ en ar. standard)	<i>talit</i>	D	mois
<i>swâni</i>			<i>tamaddun</i>	J	civilisation urbaine
<i>serduk</i>	J	coq	<i>tamar abidh</i>	J	dattes blanches, catégorie de dattier/dattes
<i>sgifa</i>	J	vestibule de la maison	<i>tamar aghma</i>	J	dattes rouges, catégorie de dattier/dattes
<i>shabbah</i> pl.	J	invisible, fantôme	<i>tamasheq, tama-</i> <i>hâq</i>	D	langue de Touareg
<i>eshbbaa</i>			<i>tamigrest</i>	D	houe
<i>shahr</i>	J	mois	<i>tamra</i> pl. <i>tamar</i>	J	datte
<i>shahr qamari</i>	J	mois lunaires	<i>tan-hif</i>	J	désherbage, nettoyage
<i>shahr shemsi</i>	J	mois solaires	<i>tanghiman</i>	D	cultivar de palmier dattier
<i>shakshuka</i>	J	plat (ratatouille aux œufs)	<i>tapsit</i>	D	printemps
<i>shamlakh</i>	J	dattes branchées	<i>targa</i>	M	ruisseau d'irrigation entre les jardins
<i>shedagh</i>	J	cultivar de palmier dattier	<i>tasdet</i> pl. <i>tisdayen</i>	D	palmier dattier
<i>shehili</i>	J	vent sirocco	<i>tasrara</i>	M	planche de culture
<i>shehir</i>	J	orge en grains	<i>tatau</i>	D	binette
<i>shejar</i> pl. <i>shejera</i>	J	arbre	<i>tax</i>	J	temps (au sens de climat)
<i>sheken</i>	J	catégorie de dattier spontané	<i>tazert</i>	D	figuier
<i>shem</i>	J	soleil	<i>tazgheft</i>	D	cultivar de palmier dattier
<i>shemem</i>	J	oranger (doux)	<i>tazuf</i>	D	hache
<i>shemen kars</i>	J	citronnier	<i>teale</i>	D	brebis
<i>sherif</i> pl. <i>shorfa</i>	J	notable, en théorie descendant du Prophète	<i>tebel</i>	J	coriandre
<i>sherik</i> pl. <i>shorka</i>	J	associé (agriculture)			
<i>sherkha</i> pl. <i>shirakh</i>	J	planche de culture			
<i>shetta</i>	D	piment			

<i>teghe(i)det</i>	D	chevette	<i>yunar</i>	J	juin (calendrier julien)
<i>teghse</i> pl. <i>wili</i>	D	chèvre	<i>z(e)fira</i>	J	tresse de cheveux, vannerie
<i>teharadjeli</i>	D	armoise	<i>zaraan</i>	J	semis
<i>teïni</i> pl. inv.	D	datte	<i>zaraan bel kâb</i>	J	semis un par un, semis précautionneux
<i>tekbart</i>	D	grande habitation en chaumes	<i>zarab</i>	J	limite de jardin en haie de palmes
<i>telejest</i>	D	pastèque			(Tozeur)
<i>telghusa</i>	D	cultivar de palmier dattier	<i>zarb</i>	M	limite de jardin en haie de palmes
<i>telrusa</i>	D	cultivar de palmier dattier	<i>zatla</i>	J	cannabis
<i>temarwelt</i> pl.	D	lapin	<i>zawiya</i>	J	fondation pieuse, confrérie religieuse
<i>timaghwalen</i>			<i>zeït</i>	J	huile
<i>temskert</i>	M	faucille pour palmier (Zagora)	<i>zembil</i>	J	bât
<i>tende</i>	D	mortier et tambour	<i>zerda</i>	J	fête votive
<i>tenere</i>	D	désert	<i>zerea</i>	J	graines, tournesol
<i>ter</i>	J	oiseau	<i>zeytun</i>	J	olivier
<i>teri</i>	J	molle (datte)	<i>zin</i>	J	joli
<i>teshkart</i>	D	ail	<i>zrega</i>	J	plat de fête à base de pain
<i>tetakalt</i>	D	gourde végétale	<i>zrudi</i> pl.	D	voir <i>izrudi</i>
<i>tetikaralt</i>	D	momordique [ ?]	<i>t(u)zrudit</i>		
<i>tetmelet</i>	D	cultivar de palmier dattier	<i>zwailet</i>	J	animaux, troupeaux
<i>tewatwat</i>	D	éventail en folioles de dattier			
<i>tey</i>	J	thé			
<i>tezitunt</i>	D	olivier			
<i>thor</i> pl. <i>athuar</i>	J	taureau			
<i>thûm</i>	J	ail			
<i>tifinagh</i>	D	écriture lybico-berbère des Touareg			
<i>tikarwaten</i>	D	mouton ( <i>O. longipes</i> )			
<i>timunt</i>	D	moulin (mouvements d'avant en arrière)			
<i>timzen</i>	D	orge			
<i>tin</i>	J	argile			
<i>tinegi</i>	J	grappillage			
<i>tisdayen</i>	D	palmeraie et pluriel de <i>tasdet</i>			
<i>tissut</i>	D	vache			
<i>tizalfawen</i>	D	orge grillé			
<i>toghza</i>	D	calotropis			
<i>tomatom</i>	J	tomate			
<i>tor</i> pl. <i>athuar</i>	J	voir <i>thor</i>			
<i>torbi'a</i>	J	espace non cultivé où se trouve la cabane dans un jardin (El Hamma)			
<i>tozor zeït</i>	J	cultivar de palmier dattier			
<i>trek</i>	M	chemin de palmeraie			
<i>tri</i>	J	voir <i>teri</i>			
<i>tromba</i>	J	motopompe			
<i>tshek-tshek</i>	J	castagnettes métalliques			
<i>tshina</i>	D	oranger (doux)			
<i>tufagh'</i>	J	pommier			
<i>tujut</i>	D	mauvais œil			
<i>tus(e)fia</i>	J	éclaircie des cultures			
<i>tut</i>	J	mûrier blanc			
<i>udad</i>	D	mouflon du Tassili n'Ajjer			
<i>umm</i>	J	mère			
<i>umm gerger</i>	J	crapaud			
<i>wa'da</i>	J	<i>ex-voto</i>			
<i>wafqa</i>	J	travail à la tâche			
<i>wagaf</i>	J	gérant d'exploitation			
<i>wâha</i>	J	oasis			
<i>wakt</i>	J	temps			
<i>was(a)t</i>	J	centre, milieu			
<i>wed</i> pl. <i>uidien</i>	J	cours d'eau en région désertique			
<i>weli</i>	J	saint local			
<i>werda</i> pl. <i>werld</i>	J	rose			
<i>wild</i> pl. <i>auled</i>	J	enfant, fils			
<i>yekehit</i> pl. <i>ikahan</i>	D	poule			
<i>yukhros</i>	J	estimation de production (dattière) sur pied			
<i>yuliu</i>	J	juillet (calendrier julien)			
<i>yum</i> pl. <i>yem</i>	J	jour			

## Tables des illustrations, des tableaux et des photographies

### Illustrations

Figure 1 : Carte politique et climatique d'Afrique du Nord-----	12
Figure 2 : Les routes transsahariennes -----	15
Figure 3 : Coupe d'une galerie filtrante (foggara) -----	17
Figure 4 : Carte du Sud tunisien -----	19
Figure 5 : Carte traditionnelle de la région du Jérid -----	42
Figure 6 : Le « système organique » de l'oasis -----	44
Figure 7 : Exemple du jardin Sanyat Rahîl à Nefta -----	50
Figure 8 : Dessin d'un jardin par une enfant (Djanet) -----	56
Figure 9 : Plan d'une partie d'un jardin de Nefta -----	57
Figure 10 : Description des parties du palmier dattier-----	68
Figure 11 : Tripartition à Djanet -----	82
Figure 12 : <i>Mahasha</i> -----	90
Figure 13 : <i>Menjel</i> -----	90
Figure 14 : <i>Manigsha</i> -----	90
Figure 15 : <i>Marshom</i> -----	90
Figure 16 : <i>Mes-ha</i> -----	91
Figure 17 : <i>Atla</i> -----	91
Figure 18 : <i>Hajamyia</i> -----	91
Figure 19 : <i>Asars</i> -----	92
Figure 20 : Menjel (Maroc)-----	92
Figure 21 : Exemple de dispersion de la masse horaire consacrée au dattier sur l'année-----	109
Figure 22 : Progression d'une irrigation (exemple à Djanet)-----	112
Figure 23 : Les paradigmes des relations homme-environnement -----	160
Figure 24 : Les paradigmes des relations société-nature au Jérid-----	163
Figure 25 : Évolution de l'exploitation des nappes profondes pour le gouvernorat de Tozeur -----	173
Figure 26 : Les temporalités des trois paradigmes de la praxis oasisienne-----	248
Figure 27 : La temporalité du paradigme « autochtone » -----	249
Figure 28 : Structure de l'exploitation dans la palmeraie de Tozeur -----	251
Figure 29 : Carte de la région du Jérid selon le zonage proposé-----	258
Figure 30 : La praxis oasisienne [P1/P2] -----	281
Figure 31 : La praxis oasisienne [P1=P2] -----	282
Figure 32 : Plan du jardin de SALAMA (CASTILIA) -----	295
Figure 33 : Plan du jardin de ZAINAB (CASTILIA) - partie principale-----	298
Figure 34 : Plan du jardin de ZAINAB (CASTILIA) - partie en extension-----	299
Figure 35 : Plan du jardin de AISHA (DEGACHE) -----	303
Figure 36 : Plan du jardin de MAIMUNA (DEGACHE) -----	306
Figure 37 : Plan du jardin de MAIMUNA (DEGACHE) - zone en culture -----	307
Figure 38 : Plan du jardin de HAFSA (DGHOUMES)-----	311
Figure 39 : Plan du jardin de MARYAM (DGHOUMES) -----	315
Figure 40 : Plan du jardin de RAIHANA (EL HAMMA)-----	319
Figure 41 : Plan du jardin de SARAH (EL HAMMA)-----	322

Figure 42 : Plan du jardin de KHADIDJA (IBN CHABBAT) -----	328
Figure 43 : Plan du jardin de HABIBA (IBN CHABBAT) -----	331
Figure 44 : Plan du jardin de AMINA (NEFLEYET)-----	335
Figure 45 : Plan du jardin de DJUWAIRIYA (NEFLEYET)-----	338
Figure 46 : Plan du jardin de SAFIYA (NEFTA) - partie principale-----	342
Figure 47 : Plan du jardin de SAFIYA (NEFTA) - partie annexe -----	343

### Tableaux

Tableau 1 : Proportion des extensions dans les vieilles palmeraies du Jérid-----	46
Tableau 2 : Exemple du lexique spatial du jardin oasisien -----	59
Tableau 3 : Hypothèse de classification à Djanet -----	84
Tableau 4 : Les faucilles d'oasis et de leurs usages-----	93
Tableau 5 : Importance relative des palmiers en temps consacré-----	105
Tableau 6 : Importance relative des palmiers en temps consacré (extrait) -----	106
Tableau 7 : Campagne 1994/1995 au Jérid-----	170
Tableau 8 : Tonnages de dattes pour différentes campagnes au Jérid-----	171
Tableau 9 : Exportation et rapport en devises des dattes du Jérid -----	171
Tableau 10 : Évolution de l'exploitation (en Mm <sup>3</sup> /an) des nappes profondes (gouvernorat de Tozeur)-----	173
Tableau 11 : Exemples de productions agricoles en valeur dans des jardins du Jérid-----	192
Tableau 12 : Critères de discrimination des différentes zones -----	214
Tableau 13 : Contingence entre zonage des oasis et typologie des exploitations -----	217
Tableau 14 : Structure de l'exploitation dans la palmeraie de Tozeur -----	250

Note : les tableaux des annexes ne sont pas listés dans cette table.

### Photographies

Photographie 1 : Les planches de culture dans un jardin d'une ancienne palmeraie -----	41 bis
Photographie 2 : Tombeau d'un saint dans l'espace urbain -----	41 bis
Photographie 3 : Moment de farniente autour du feu dans un jardin-----	133 bis
Photographie 4 : La promenade des touristes -----	133 bis
Photographie 5 : La protection des régimes de dattes -----	133 ter
Photographie 6 : Un état de transe durant une procession religieuse-----	133 ter
Photographie 7 : Troupeau de moutons partant sur les pâturages -----	207 bis
Photographie 8 : Vente de bottes de foin au marché -----	207 bis
Photographie 9 : Le travail de l'irrigation dans un jardin-----	207 ter
Photographie 10 : Une femme dans un jardin -----	207 ter



L'objectif de ce travail portait sur les relations entre les sociétés et leur milieu naturel. L'ubiquité d'un déconcertant exotisme dans l'analyse scientifique ainsi qu'une tendance simplificatrice à concevoir l'oasis comme un « point fertile dans le désert » facile à saisir et comme définie exclusivement par une approche essentialiste de l'élément rare, l'eau, tout cela m'incita à travailler sur un modèle de la vie oasienne plus complexe.

Mes études antérieures en biologie m'encouragèrent à consacrer spécialement mon travail aux palmeraies des oasis. J'ai surtout travaillé sur une région du Sud-tunisien, le Jérid, mais aussi sur Djanet, dans le sud de l'Algérie, et Zagora au Maroc.

Dans cette quête de la relation entre les sociétés oasiennes et leur environnement, j'ai essayé d'évacuer l'éternel débat nature / culture. J'ai tenté davantage de fusionner ces catégories en faveur d'une approche non-duale, poursuivant l'ambitieux projet d'établir une socio-écologie oasienne.

Mon approche de la construction de la nature oasienne se base sur sa structure spatiale à trois niveaux, du large (l'oasis en général) au restreint (le jardin). Selon leur localisation dans l'espace, trois niveaux de possibilités de praxis oasienne sont différenciés. Dérivant de l'organisation de l'espace, les niveaux correspondants de temporalités peuvent être distingués ; ils autorisent ces différentes praxis.

Il est toutefois illusoire de définir une « norme oasienne » pour les procès socio-écologiques. Les praxis varient selon les différents acteurs. Ou plutôt, les catégories d'acteurs du monde oasien trouvent leurs coordonnées polaires dans un espace conceptuel défini par les idéaux-types de la relation société-milieu (autochtone, orientalisme, paternalisme).

L'idéal-type « autochtone » n'est pas encore une norme dont la praxis serait déterminée strictement par le milieu ou la société. Il est important de souligner qu'il n'y a pas de préséance de la société ou du milieu comme facteur déterminant. Il y a conjugaison des deux et on peut évaluer leur influence relative selon la trame oasienne d'espace et de temps.

Cette approche circonspecte de la complexité oasienne éclaire les relations équivoques du chercheur à son objet, de l'individu à sa société et de la société à son milieu.

#### The equivocal relations. Circumspect approaches for a socio-ecology of Saharan oases.

This work's focus of attention was the relations between societies and their natural environment. The ubiquity of a disconcerting exoticism within scientific analysis, as well as the simplifying tendency to conceive the oasis as an easy to seize 'fertile spot in the desert', defined exclusively by the laws of its live-sustaining element water, encouraged my interest in a more complex, multi-layered model of oasian life. My biological background incited me to dedicate my work especially to palm-groves of oases. I have worked mostly in a south Tunisian region, Jerid, but also in Djanet, South of Algeria, and finally in the Moroccan Zagora.

In the quest for the relation between oasian society and its environment, I have tried to avoid the eternal dispute on the prevalence of either nature or culture. Instead I attempted to fuse them in favour of a non-dual explanation, fostering the ambitious aim to establish an oasian socio-ecology.

My insights on oasian nature are based on its three levels spatial structure, ranging from the expansive (oasis in general) to the confined (the garden). According to its location in space, three levels of possibility of oasian praxis are differentiated. Deriving from the organisation of space, corresponding levels of temporalities allowing those differentiated praxes can be distinguished.

It is however illusive to define an "oasian norm" for the socio-ecological process. The praxes vary according to the different actors performing them. Put another way, the categories of actors of the oasian world find their polar co-ordinates in a conceptual space defined by ideals-types of the relation society-environment (autochthonous, orientalism, paternalism).

For all that, the ideal-type "autochthonous" is not a norm that can be solely determined by either the environment or by the society. It is important to underline that there is no precedence of either society or environment as determining factor. There is a combining of both and we can evaluate their relative influence according to the oasian web of space and time.

Those circumspect approaches to the oasis' complexity shed light on the equivocal relations of the researcher to his object, of the individual to its society, of the society to its environment.

#### Discipline : Anthropologie

Mots clefs : socio-écologie - socialisation - nature - culture - oasis - palmeraie - désert - Sahara - Jérid - Djanet - Draa - palmier dattier - Phœnix dactylifera - agriculture - jardin - ethnobotanique -

Université René Descartes (Paris V - Sorbonne) - Département de Sciences Sociales  
12, rue Cujas - 75230 Paris Cedex 05

Muséum National d'Histoire Naturelle - Laboratoire d'Ethnobiologie-Biogéographie  
57, rue Cuvier - 75231 Paris Cedex 05